



**HAL**  
open science

# La fabrique urbaine au prisme de l'expérience migratoire transcalaire

Naïk Miret

► **To cite this version:**

Naïk Miret. La fabrique urbaine au prisme de l'expérience migratoire transcalaire. Géographie. Université de Limoges, 2022. tel-04201524

**HAL Id: tel-04201524**

**<https://hal.science/tel-04201524>**

Submitted on 10 Sep 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Public Domain

Mémoire d'habilitation à diriger des recherches



Volume 1

***La fabrique urbaine  
au prisme de l'expérience  
migratoire transcalaire***



présenté par Naïk Miret

Maîtresse de conférences en géographie, Université de Poitiers – Migrinter

Sous le parrainage scientifique de Frédéric Richard

Maître de conférences HDR en géographie, Université de Limoges – Geolab

**Soutenance publique le 16 mai 2022 devant un jury composé de :**

**Virginie Baby-Collin**, Professeure de géographie, Aix-Marseille Université – Telemme

**José María Cardesín Díaz**, Profesor Catedrático de Historia de los Movimientos Sociales, Universidade da Coruña – GET

**Laurent Faret**, Professeur de géographie, Université de Paris – Cessma

**Adelina Miranda**, Professeure d'anthropologie, Université de Poitiers – Migrinter

**Frédéric Richard**, Maître de conférences HDR en géographie, Université de Limoges – Geolab

**Serge Weber**, Professeur de géographie, Université Gustave Eiffel – ACP

*« Un géographe parle comme si sa connaissance de l'espace et du lieu était issue uniquement de livres, de cartes, de photographies aériennes et d'études structurées de terrain. Il écrit comme si les gens étaient dotés d'un esprit et d'une vision, mais sans autre sens avec lesquels appréhender le monde et trouver la signification de celui-ci. Le géographe et l'architecte supposent la familiarité -le fait que nous soyons orientés dans l'espace et que nous nous sentions chez nous dans le lieu- plutôt qu'ils ne décrivent et tentent de comprendre à quoi ressemble vraiment le fait « d'être dans le monde » ».*

(Tuan, 2006, épilogue)

*« Si on ouvrait les gens à l'intérieur on trouverait des paysages » Moi, si on m'ouvrait, on trouverait des plages ».*

(Agnès Varda, Les Plages d'Agnès, 2008)

***Photographies de couverture :***

À gauche, Barcelone, ancien siège de l'entreprise Rull Raspall (A. Miret 2020)

À droite, Mendoza, pressoir fabriqué par l'entreprise Baldé Miret (N. Miret 2018)

## ***Remerciements***

Mon garant n'a pas été choisi au hasard, je ne me suis pas trompée, et je savais que j'aurais plaisir à le remercier. Frédéric Richard a su m'encourager et me stimuler à prendre ce temps de recul sur la « migratologie » et m'a « garanti » un ancrage dans la géographie contemporaine. Bien que nos sujets de recherche se soient éloignés, ils se retrouvent dans les « aménités » de notre discipline ! Merci à lui pour une amitié née de nos premiers jours « dans le métier », dans nos échanges sur ses plaisirs et déboires et « alimentée » par nombre d'aménités partagées, passées et à venir.

Adelina Miranda en directrice motivée de son laboratoire m'a fait accélérer ce lent processus d'écriture. J'en ai profité pour beaucoup la solliciter : conseils, lectures, et amitié ont levé tous mes scrupules, merci de ce soutien sans failles.

Tous mes remerciements également à Gilles Dubus, qui par ses talents de documentaliste a partagé avec nous ses pépites du fonds bibliographique de Migrinter, et nous a ainsi transmis tout un savoir essentiel à la conduite de la recherche. Merci à ses doigts de fée et à sa patience pour la compilation et la mise en forme de mes publications!

Nelly Martin notre géomaticienne a été fort patiente (quand je ne l'étais pas du tout) face à ces tableaux de sections censitaires interminables. Merci à elle d'avoir accepté mes changements de représentations, données, et ajouts variés... et d'avoir trouvé des solutions à chaque problème, dans le calme.

Évidemment, beaucoup ont partagé mes agendas professionnels sur les tâches multiples : je remercie particulièrement Emmanuel Demaury et Alexandra Brunaud, toujours aux aguets pour pouvoir nous aider, et les collègues de la coopérative master qui ont assumé mes défaillances, quand mon esprit était trop occupé par la rédaction. Merci surtout à tout notre petit collectif de travail, à Migrinter et aux proches du département, qui dans la bonne humeur habituelle m'a constamment encouragée.

Merci à tous les collègues chercheurs et enseignants-chercheurs qui ont fait progresser mon cheminement de recherche, en Europe ou en Amérique latine.

Enfin, merci à ceux de mon champ migratoire passé et présent... qui ont supporté mes sautes d'humeur et une certaine indisponibilité pendant plusieurs mois.



# **Sommaire**

Avant-propos

## **Introduction générale**

### **I Chapitre 1 : Le champ migratoire comme espace de vie transnational**

- I.1 *La dimension temporelle de la constitution des champs migratoires*
- I.2 *La reconfiguration des champs migratoires comme expression de la mondialisation*
- I.3 *L'expérience collective du champ : un espace de vie multisitué*
- I.4 *Conclusion du chapitre 1*

### **II Chapitre 2 : Les trajectoires individuelles : du monde aux lieux**

- II.1 *Le parcours biographique : se centrer sur l'individu*
- II.2 *Le parcours : ancrage(s) transitoires et multiples*
- II.3 *L'habiter en migration : globaliser les expériences spatiales*
- II.4 *Conclusion du chapitre 2*

### **III Chapitre 3 : Les lieux habités : la géographie urbaine revisitée par l'expérience migratoire**

- III.1 *Une lecture par les structures urbaines : focale sur Barcelone*
- III.2 *Un contrepoint nécessaire : la « petite fabrique urbaine »*
- III.3 *Une relecture du lieu barcelonais par l'habiter en migration*
- III.4 *Conclusion du chapitre 3*

## **Conclusion générale : Quand les immigrés et les migrants habitent et fabriquent la ville**

*Observer les effets des modes d'habiter sur les lieux*

*Définir les trois âges de l'habiter en migration*

*Réintroduire les politiques publiques dans la fabrique urbaine*

## *Avant-propos*

En préambule de ce travail et en complément du commentaire de ma trajectoire professionnelle réalisée dans le volume 2 de cette HDR<sup>1</sup>, il m'a semblé nécessaire de préciser en quelques mots quelques traits singuliers de mon corpus de recherche : son ancienneté, son inscription dans la vie du laboratoire Migrinter, son caractère fragmentaire et la relation intime qui me lie à lui.

### **La relation intime à l'objet : une réflexivité familiale**

En 2019, j'ai fait pour la première fois de ma vie un entretien répété à dix ans d'écart auprès de la même personne. Lors d'un séjour de recherche à Bogota, j'ai ainsi présenté à un architecte bogotan que j'avais enquêté en 2009 dans le cadre du programme ANR Metal, la matrice biographique que nous avons alors remplie. Cette situation assez inédite m'a obligée à expliquer ma démarche de recherche entre Barcelone et Bogota et à présenter de manière improvisée mes objets d'étude et mes problématiques :

« Je suis la seule française, ma famille est catalane, mes enfants parlent catalan, et toutes mes thèses et mémoires portent sur Barcelone. J'ai commencé à m'ouvrir à l'Amérique latine avec l'Argentine, en 2001, avec une étude sur les migrations et en 2009 j'ai commencé à travailler sur le changement urbain, comment la migration participe au changement urbain... »<sup>2</sup>

Prise au dépourvu lors de cet entretien surgit une explication très personnelle de mon contexte de recherche. Cette mise en perspective de mes deux terrains d'étude, le proche (Barcelone) et le lointain (les villes latino-américaines) ainsi que les commentaires des personnes qui m'ont accompagnée dans l'écriture de ce mémoire, m'ont imposé un regard réflexif sur la relation complexe qui me lie à ces villes en raison de ma propre histoire familiale. Une première discussion avec Frédéric Richard m'a amenée à une dimension plus personnelle du propos, la particularité selon lui étant ce rapport intime au terrain, y compris dans sa dimension psychanalytique qui se rattache à mon vécu personnel : ce qui me conduit à poser certaines questions scientifiques c'est, selon lui, que « j'habite cet habiter ». C'est à partir de ce premier rendez-vous que je vais pleinement assumer le passage au « je » dans la description d'une géographie familiale que je comptais au départ présenter de façon neutre, comme je l'ai fait avec mes étudiants. La désanonymisation d'une partie du corpus que j'utilise a en fait permis de donner du sens à cette géographie transnationale que je tente de décrire dans ses dimensions matérielles et sensibles. Le récit familial sur lequel je base la compréhension de la notion de champ migratoire a une signification particulière, puisque c'est celui de la relation de ma famille paternelle à ce lieu d'ancrage qu'est Barcelone, relation qui n'est pas exempte de sens quant à la place de cette ville dans mes travaux. Le récit familial qui a tracé les lignes de ce premier chapitre, publié par mon père dans une revue d'histoire locale (E. Miret, 2007), est le point de départ à l'explicitation de mon rapport à un champ migratoire. Il m'a permis de transplanter

---

<sup>1</sup> J'invite le lecteur à feuilleter le second volume avant la lecture du premier, il y trouvera des explications « biographiques » de ma trajectoire professionnelle qui éclairent ce volume, ce qui s'explique par l'écriture inversée à laquelle j'ai procédé, en débutant l'HDR par le vol. 2.

<sup>2</sup> « Yo soy la unica francesa, mi familia es catalana, mis hijos hablan catalan, i todas mis « tecinitas » i tesis son sobre barcelona. Bueno empece a abrirme a america latina con Argentina, en 2001, con un estudio sobre migraciones y en 2009 empece a trabajar cambios urbanos, como la migración participa del cambio urbano... »

mes racines dans ma recherche, étape qui m'a été nécessaire pour en décrire toutes les dimensions géographiques, depuis cette intimité. La question de la pérennité de cet espace de vie transnational se pose évidemment en filigrane.

« Lorsque ce substrat disparaît, du fait soit du décès ou tout simplement de la rupture des relations interpersonnelles, l'espace relationnel transnational se contracte jusqu'à se perdre (Lacroix *et al.*, 2021)

Cette phrase résonne elle aussi en moi. L'écriture de ce manuscrit se fait aussi à un moment où je deviens la dernière héritière en France de ce transnationalisme de ma branche généalogique; la seule encore « bi nationale », et où je m'interroge sur la citoyenneté politique - demander la ou les deux nationalités de mes origines - et sur la transmission de ces héritages à mes enfants.

Ces interrogations se complètent par une dimension sensible de mon corpus de terrain. Chaque année depuis cinquante ans, une partie de ma vie se déroule à Barcelone, lieu d'origine d'une partie de ma famille que j'ai choisi comme terrain d'étude dès 1989. Différents auteurs ont abordé la question de cette familiarité avec leurs terrains d'enquête (Miranda, 2020), soulignant le besoin d'y déployer des outils spécifiques. Les paysages de cette ville font partie de ma géographie intime, de mes ancrages familiaux, mais aussi professionnels depuis cette période. Ainsi, le choix de mes terrains d'étude à Barcelone il y a trente ans, puis dans une moindre mesure en Argentine, et celui d'utiliser ma trajectoire familiale aujourd'hui, me semblent être une résurgence de ces traces de l'espace migratoire dans ma pratique géographique quotidienne. Je suis les paysages qui m'ont construite, et je pense particulièrement à ce passage de la frontière ferroviaire entre la France et l'Espagne par Port-Bou qui déclenche inmanquablement une forme de soulagement quand je la traverse vers l'Espagne, et un pincement sous forme de regret dans l'autre sens. *Je suis donc dans cette frontière.* Cette relation sensible et affective aux paysages a probablement conditionné ma façon d'être géographe. Mais surtout la volonté d'incarner cet entre-deux, cet espace entre ici et là-bas, cet espace *transcalaire*. C'est en effet par la résonance avec mes propres expériences que cette notion d'espace migratoire a pris tout son sens face à l'importance de lieux inconnus de moi dans mon expérience géographique. Je vais donc tenter de « faire avec » cette forme de regard ethnocentrique :

« Très différent est cet ethnocentrisme qui a été défini « critique » (De Martino 1977), pratiqué par ceux qui, conscients de la partialité de leur propre point de vue et de la relativité de leurs propres valeurs et catégories de jugement, acceptent la confrontation avec d'autres systèmes culturels » (Caniglia et Signorelli, 2007).

Cette intimité m'a probablement amenée à trop d'incursions risquées de ma part vers la sociologie à travers notamment la question des registres de l'identité qui sont mobilisés en fonction des besoins de chacun à un moment donné : mes racines latino-américaines se sont matérialisées par la langue quand j'ai voyagé pour la première fois en Argentine, s'instrumentalisent à Barcelone lorsque je me positionne selon l'interlocuteur comme Catalane ou comme Française ou Latino, ou deviennent symboliques quand les débats politiques argentins trouvent écho en moi (le foulard vert des mouvements pro-avortement argentin accroché à mon bureau à la fac en est un symbole au point que je m'approprie la victoire de ce mouvement qui a obtenu en décembre 2020 le vote de la loi légalisant l'avortement). C'est aussi mon identité catalane qui me sert quand je suis en vacances dans ce pays, mais surtout quand j'y enquête, et ce filtre est probablement présent dans mon appréhension des lieux barcelonais.

## **La fragmentation et la longévité du corpus d'étude**

Comment se sont sédimentées mes différentes pratiques de terrain à Barcelone et dans les villes latino-américaines ? Ma connaissance de l'immigration à Barcelone remonte aux premiers terrains de ma thèse à partir de 1992. C'est un terrain dispersé dans le temps, mais qui fait sens sur la durée. J'ai choisi, notamment dans le troisième chapitre, de ne parler que des groupes de population auprès desquels j'ai mené des enquêtes même réduites entre 1992 et 2010. Je n'ai pas refait de terrain consistant à Barcelone depuis cette date. Pour autant, cette ville appartient à mon espace intime, et je l'ai connue avant de la pratiquer pour la recherche et j'ai continué à observer les changements qui s'y opèrent chaque année à travers de courts séjours. Mon expérience de terrain à Barcelone a commencé bien avant, en 1989, lorsque j'ai entamé un mémoire de maîtrise de géographie urbaine qui m'a amenée à observer cette ville avec un nouveau regard, en croisant les perceptions de l'enfance transnationale à mes connaissances en études urbaines. Ce regard n'a jamais cessé et ces trente années ont forgé une expérience urbaine qui est aussi en quelque sorte une expérience de terrain. Je n'ai jamais fait d'enquête de terrain focalisée sur l'immigration dans le quartier du Raval, haut lieu des différentes vagues migratoires à Barcelone. Mais j'en ai étudié l'histoire en 1989, et je l'ai utilisée dans la majorité de mes cours, progressant constamment sur la compréhension de ses formes urbaines. J'y ai résidé aussi, année après année, chez mes proches, observant les changements de vagues migratoires, les évolutions du commerce ethnique bien sûr, mais aussi le regard des habitants et des touristes qui le traversent, sur ces processus migratoires. Je n'ai jamais interviewé de population pakistanaise, mais je fais mes courses régulièrement dans leurs commerces du quartier. Les échanges informels constituent une autre forme de pratique régulière de cet espace de recherche qui est donc aussi mon espace de vie, et renvoient à une certaine forme de subjectivité qui parcourt les terrains du quotidien de nombreux géographes. Cette pratique peu rigoureuse est pourtant un ressort de la connaissance dans notre discipline : pratiquer un lieu c'est aussi le comprendre. Comment relier dans une même vision scientifique des terrains dispersés dans le temps et dans l'espace ?

« la prise en compte des proximités et des frontières, des contiguïtés et des disjonctions, des bifurcations et des transitions qui se créent en pratiquant plusieurs terrains dans des temporalités identiques et/ou différentes. » (Miranda 2020 : 40)

C'est la richesse de ce regard, des allers-retours qu'effectue ma réflexion sur ces terrains que je souhaite mettre en valeur dans ce manuscrit.

Enfin, une autre influence de mon travail tient dans ma lecture « engagée » des processus migratoires. Lors d'un débat politique sur les migrations lors des dernières municipales, un vieux militant s'est adressé au collègue qui présentait des résultats de recherche passionnants sur la libre circulation : « mais pourquoi ne pas vous intéresser à ceux qui sont déjà là, ceux qui ont un permis de séjour un jour et pas le lendemain, ceux qui travaillent, aiment, ont besoin de se soigner ici... ». Ce vieil ami de luttes pour les sans-papiers légitime sans le savoir cet objet de recherche « peu vendable », qui ne relève ni de l'accueil ni du conflit, ni du vivre ensemble, ni des expulsions, mais de l'épaisseur de ces présences multiples, discrètes, pérennes ou temporaires, passées, présentes ou à venir. C'est en analysant ces formes de présence (et d'absence) dans les villes que l'on peut aussi analyser la production de l'espace urbain par les individus, en particulier migrants. Je dois dire ici que mon expérience associative poitevine dans le milieu de l'aide aux migrants, bien que je m'en sois éloignée pour écrire l'HDR, est un éclairage permanent de mes recherches. Ce regard est indissociable de l'approche géographique que je présente ici, filiation directe de ma formation de chercheure.

## **L'immersion dans la géographie poitevine**

Je rappelle dans le second volume l'importance de l'immersion prolongée au sein de mon laboratoire actuel. Ma production de recherche est aussi le reflet de mes années dans un contexte situé, à Migrinter. Des auteurs comme Michelle Guillon, Emmanuel Ma Mung, Gildas Simon, ou Alain Tarrus ont été mes enseignants dans les années 1990. Leurs écrits émaillent de leurs propos ce manuscrit parce que j'ai conscience qu'ils ont, plus que d'autres auteurs, forgé par le partage quotidien d'expériences et d'analyses scientifiques ma propre méthode d'analyse et d'interprétation du réel. Le plan lui-même de ce manuscrit s'inscrit dans une démarche héritée de ces auteurs.

Mais au-delà de cette influence, ces vingt années dans un laboratoire spécialisé comme l'est le nôtre m'ont mises au contact d'une grande diversité de problématiques de recherche en France et dans le monde, par la rencontre de chercheurs associés ou de passage, qui pour certains sont devenus des collègues avec lesquels j'ai mené des recherches par la suite. Françoise Dureau avec laquelle j'ai partagé à la suite de Michelle Guillon, enseignements et programmes sur la ville à Migrinter, ou Adelina Miranda avec qui j'ai échangé lors de programmes bien avant son arrivée à Poitiers, sont d'autres auteures très présentes dans le manuscrit par leurs propos ou par les nombreuses lectures qu'elles m'ont fait découvrir. Enfin, beaucoup des jeunes collègues qui sont passés par le laboratoire ont apporté un nouveau regard sur notre objet commun, élargissant ces perspectives. La posture de recherche qui est la mienne est, par cette immersion, clairement imprégnée de la pluridisciplinarité des références dans nos échanges.

Je suis bien consciente de la spécificité du champ de la littérature ici couvert : fortement ancré dans la production d'auteurs que je connais par leur apport à la migratologie d'une part, et par mes recherches et enseignements en géographie urbaine d'autre part, eux-mêmes spécifiques et marqués par la ville ibérique, espagnole et latino-américaine qui sont les seuls modèles urbains que je connaisse bien aux côtés du modèle français.

## *Introduction générale*

Ce volume est le résultat d'une question de recherche en trois parties que j'ai structurée en 2017 lors de la « mise en route » de l'Habilitation à Diriger des Recherches<sup>3</sup>. La période de réflexion sur les matériaux récoltés au fil des années dans le cadre de mes travaux scientifiques dans la perspective d'une Habilitation à Diriger des Recherches a été en effet un moment fondateur. Cette étape qu'est l'Habilitation permet d'interroger les concepts utilisés au quotidien de mon enseignement, mais aussi ceux qui font sens plus particulièrement pour « aller de l'avant » dans un programme de recherche qui nécessite une pause à la fois en termes épistémologiques, théoriques et de synthèse scientifique. Mon ambition est aussi d'apporter une brique nouvelle à l'édifice disciplinaire et interdisciplinaire dans les champs d'études des migrations internationales d'une part et des études urbaines d'autre part, en resituant mes travaux dans la perspective des apports de connaissance de ces deux mondes scientifiques.

La ligne directrice de mon travail sur les migrations a été la lecture de la production de l'urbain à travers le peuplement et les pratiques des habitants et des acteurs migrants, tant à l'échelle globale de l'agglomération que dans la diversité de ses espaces, des quartiers hyper-centraux aux banlieues et aux espaces périurbains. Pendant longtemps, l'organisation scientifique de « l'axe urbain » de Migrinter<sup>4</sup> opposait dans les épistémologies et les méthodes de recherche, l'entrée par les populations à celle par les lieux. Je ne me suis jamais sentie à l'aise avec cette dichotomie, car l'axe urbain d'un laboratoire d'étude des migrations s'intéresse forcément aux migrants dans la ville, parmi les autres habitants et les autres acteurs. La compréhension des territorialités, c'est-à-dire des pratiques spatiales, des mobilités, et des représentations de ces groupes sociaux particuliers que sont les migrants internationaux, s'inscrit dans des systèmes de mobilités complexes, articulant des circulations individuelles et familiales à des dynamiques contextuelles des champs migratoires constitutives de ressources ou de contraintes.

La géographie urbaine que j'ai pratiquée est ainsi empreinte, voire confondue avec ce que je qualifie de migratologie, terme commun aux travaux de Camille Schmoll (2020) ou Thomas Lacroix (2018), dont la première utilisation dans les années quatre-vingt-dix revient à Hervé Domenach (Domenach et Picouet, 1995). En effet, ces multiples approches des processus migratoires, que j'ai eu la chance de côtoyer dans mon milieu académique, constituent à mon sens, sinon une discipline comme le terme le laisse à penser, tout du moins une approche singulière et pluridisciplinaire par excellence, que déjà dans les années quatre-vingt-dix, un collègue formé à Migrinter attribuait dans un blog aux « migrantologues »<sup>5</sup>. La connaissance,

---

<sup>3</sup> L'obtention d'un CRCT de septembre 2017 à février 2018 m'a permis de mettre en œuvre ce projet, qui s'est malheureusement interrompu pendant une longue année de murissement et de mise en place d'une nouvelle offre de master sous ma responsabilité. Je n'ai repris ce travail que trois ans plus tard, à la faveur d'un confinement géographique inédit. Le contexte et les objectifs de ce travail sont explicités dans le volume 2.

<sup>4</sup> Le laboratoire Migrinter est comme beaucoup structuré en axes de recherches, et j'ai au cours de ma carrière particulièrement contribué par mes travaux à l'axe urbain qui a été fusionné en 2014 à un axe plus vaste sur les dynamiques spatiales.

<sup>5</sup> Cf. Juan David Sempere Souavanovong, mais aussi le blog hispanophone, extrêmement diffusé <http://www.migrantologos.mx/es/>. Cependant on écouterait avec intérêt la présentation critique que fait Michel Peraldi de l'inflation des études sur les migrations sous le titre "Migrantologie critique" (Peraldi, Michel, Camille Schmoll, and Dimitri Galitzine. 2020 : <https://medihal.archives-ouvertes.fr/hal-02985394>).

même superficielle de ce champ grâce à l'appartenance à un laboratoire de recherche qui lui est dédié, mais aussi l'échange régulier avec des chercheurs du monde hispanique m'ont amenée à envisager d'argumenter dans ce manuscrit l'existence d'une expérience spatiale qui, sans qu'elle soit unique, est originale et dépose son empreinte dans les espaces urbains des pays d'origine, de transit et d'arrivée. Au final, ces questionnements très présents dans les axes de recherche de mon laboratoire m'ont amenée, avec d'autres, à interroger les modes d'habiter la ville en migration, et à tenter de comprendre ce qui se joue dans la complexité des parcours transnationaux. Finalement, l'évolution de mon objet d'étude m'a conduite à redonner du sens à la notion d'espace relationnel des migrants, vieille de trente ans. Ce cheminement<sup>6</sup> met en relation dans un même mouvement d'observation ce que R. Béteille (1981) et G. Simon (1981) ont déjà embrassé d'un même regard dans les années 1980 à travers la notion de champ migratoire ou d'espace relationnel, et les travaux plus récents sur la question de « l'espace-temps du transnationalisme » analysé par Thomas Lacroix.

Cependant, entre un projet initial et le moment où j'écris - les moments devrais-je dire - mon projet a évolué dans le cadre d'une géographie « post-moderne », qui s'inscrit pleinement dans les différents tournants du champ des sciences sociales. La participation à un ouvrage sur les nouvelles géographies (Lacroix et Miret, 2021)<sup>7</sup> m'a ainsi conduite à davantage me positionner en géographe, et à questionner les apports de la géographie des migrations à l'ensemble des notions qui alimentent notre discipline. Je serai tentée de dire, comme nous l'avons fait avec Thomas Lacroix au cours des discussions croisant la vision du politiste et du géographe, que je livre ici une géographie des migrants, plutôt qu'une géographie des migrations. Car l'exercice vise à faire communiquer plusieurs champs, à reverser vers la géographie des apports de la migratologie et de la littérature hispanophone et vice versa. Dans la mesure où comme, comme je l'ai expliqué dans l'avant-propos, ce moment d'écriture m'a donné à réfléchir sur ma façon d'être géographe, j'ai adopté comme fil conducteur dans le premier chapitre de ce manuscrit ma propre histoire familiale et mon rapport à la géographie des migrants, afin d'explicitier cette vision de la géographie jusque-là implicite. La dimension sensible de cet habiter est évidente pour moi, mais je tenterai de prendre de la distance et d'en faire une lecture scientifique pour en extraire des possibilités de généralisation théorique.

J'ai choisi de centrer ma réflexion sur trois niveaux d'analyse : l'espace relationnel, le parcours et le lieu. J'expliquerai comment ces trois figures spatiales banales peuvent chacune, tour à tour, rassembler à la fois une diversité de niveaux d'analyse et une imbrication des échelles géographiques. Ce qui les relie, c'est l'expérience transculturelle des individus pour lesquels elles ont tout leur sens au sein de parcours de vie multipolarisés. Cette notion d'expérience en migration, sur laquelle se sont focalisés plusieurs séminaires pluridisciplinaires de mon laboratoire de 2018 à 2020, constitue un fil conducteur de cette réflexion géographique.

Dans ce manuscrit, le champ migratoire renvoie à une échelle macroscopique de compréhension des flux migratoires, de leur organisation sociale collective et de leur place dans la mondialisation. Cette dernière dimension, malgré tout moins explorée ces dernières années en géographie alors que la notion de mondialisation a envahi la sphère politique, a beaucoup

---

<sup>6</sup> Le déroulement de ce cheminement est présenté dans le volume 2 de cette HDR.

<sup>7</sup> Cette publication est présentée intégralement dans le volume 2. Dans la bibliographie en fin de volume, les autres 25 de mes publications reproduites intégralement sont identifiées en vert.

bénéficié de la compréhension des processus migratoires et de leurs effets sur le transnationalisme. J'utiliserai l'exemple du champ migratoire latino-américain, que je connais depuis différents points de vue, pour montrer la profondeur historique de ces relations migratoires, marquées par un héritage colonial, qui participent de la mondialisation contemporaine.

L'approche sur le parcours questionne la façon dont les individus s'inscrivent dans ce champ, de façon individuelle, et participe ainsi, dans une certaine mesure, d'une lecture microsociale. À cette échelle, je tente de comprendre comment les rapports au monde des individus agissent, en agrégeant les pratiques les unes aux autres, sur l'espace. Cependant, reliant les lieux au monde, ces parcours méritent pour nous géographes d'être considérées comme des analyses à un niveau intermédiaire et donc plutôt comme un niveau méso-géographique (Lacroix et Miret, 2021).

Enfin, le niveau d'analyse centré sur le lieu, dans cette perspective et dans ses méthodes, nous le verrons, s'inscrit davantage dans une approche micro-géographique. Il s'agit d'observer les lieux urbains en géographe en combinant la perspective classique de la compréhension des formes urbaines à la perspective à laquelle nous invite la migratologie, où le migrant acteur est aussi un habitant qui participe à la production des lieux.

Ces trois échelles de l'analyse font écho aux nouvelles approches en sociologie des migrations, tentant d'articuler les approches macro, méso et micro de ce champ de recherche, qui ont posé le cadre théorique des carrières migratoires que nous évoquerons dans le chapitre 2 (Martiniello et Rea, 2011). Ces trois niveaux de l'analyse en géographie renvoient aux trois niveaux de l'analyse des processus migratoires énoncés par Faist en 1997 (Ma Mung *et al.*, 1998). La question pourrait être celle de savoir si l'on peut parler de trois échelles géographiques, ou si l'on doit resituer ces niveaux dans les échelles d'observations des sciences sociales, le microscopique, le mésoscopique et le macroscopique ? Mais ce qui m'importe ce sont surtout les connexions, les imbrications de ces échelles de l'analyse. C'est dans la circulation entre les échelles, « l'interscalaire » et surtout dans l'observation de ce qui les articule, « le transcalaire » que se trouve le sens. Ce terme, peu usité dans les sciences sociales francophones, s'est imposé à moi pour décrire une géographie du champ qui, non seulement est interscalaire, mais aussi transcende les échelles géographiques.

Enfin, j'utiliserai pour qualifier les personnes dont je parle, le terme de migrants, qu'ils soient perçus depuis le pays d'origine ou d'arrivée, ou rencontrés sur une étape de leur parcours, qu'ils soient aisés ou pauvres seuls ou en famille. Ce terme aujourd'hui courant permet d'englober dans une même catégorie toutes les personnes ayant eu au moins une expérience migratoire, qu'ils soient encore ou non en mobilité internationale au moment présent. Pour autant, je ne souhaite pas m'inscrire ici dans le débat sur les usages scientifiques des catégories.

« La typologie est une commodité méthodologique pour rendre compte à un certain moment du parcours de recherche, de convergences de sens, de proximités de formes, à même d'articuler les nombreuses et microscopiques observations empiriques en unités de comportements collectifs comparables. Définir des types c'est en même temps identifier les passages des uns aux autres : c'est-à-dire nous rencontrons rarement des « types purs », et lorsque cela est exceptionnellement le cas, ces profils sont d'un intérêt moindre que ceux plus composites qui empruntent aux diverses classes de la typologie et suggèrent ainsi des aptitudes aux passages, aux entrées-sorties de l'affectation identitaire (Tarrus 2001 : 6).



Le corpus empirique que j'utilise dans ce manuscrit est extrêmement varié, par les formes de migrations enquêtées, mais aussi par les méthodes de recherche utilisées. Les personnes enquêtées relèvent de différents types de migrations ; je les ai rassemblés ici par leur plus petit dénominateur commun, l'expérience migratoire internationale, et dans la grande majorité des cas, leur lien avec le champ migratoire ibérique. Le corpus de recherche utilisé dans l'ensemble de ce mémoire réunit une trentaine d'entretiens auprès de personnes enquêtées durant les vingt dernières années sur différents terrains de recherche, mais aussi de façon transversale, le corpus de ma propre histoire familiale transnationale comme je l'ai déjà évoqué. Une partie de mon propos est également, comme enseignante, construit à partir d'un commentaire des situations mises en évidence dans la littérature.

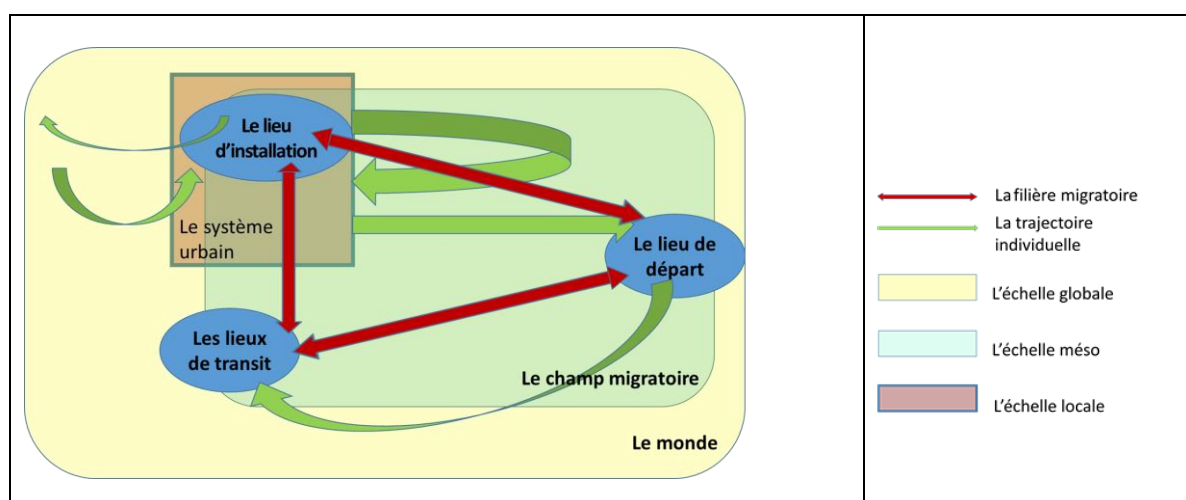
Le plan en trois parties se justifie aussi par la combinaison de trois postures -de la chercheuse et de l'enseignante- d'observation rattachées à trois sous-champs disciplinaires que j'expose dans le volume 2. Le point de vue de la migratologie au sein de la géographie de la mondialisation qui s'intéresse au champ migratoire ; dans le deuxième chapitre, le point de vue sur l'expérience individuelle qui a pris tout son sens à Migrinter et dans mes propres travaux à travers l'usage de l'approche biographique et de l'introduction de la notion d'habiter en migration ; et enfin le point de vue sédentaire pour la troisième partie sur les lieux du champ migratoire. Ce fil conducteur qu'est le migrant est observé dans sa transcalarité, durant toutes les étapes de son parcours transnational.

Ces trois échelles d'analyse introduisent une forme de redondance à travers les regards différents portés au même objet, que serait l'individu migrant. Il s'agit en fait d'une réflexion dialectique qui introduit une circularité à assumer. C'est pourquoi j'ai tenté de m'inspirer des analyses systémiques, en montrant comment les différents niveaux d'analyse interagissent. Ma posture est cependant très éloignée de celle des premiers travaux sur cette question. L'analyse systémique des migrations tentée par différents auteurs à la suite des travaux de Mabogunje en 1970 a largement été critiquée par l'absence de prise en compte de l'échelle de décision individuelle des acteurs oubliés dans des processus sociaux et économiques à échelle macro (Ma Mung et al. 1998: 10). Pourtant, la plupart des approches développées par les sciences sociales en migratologie soulignent la complexité et la multidimensionnalité des phénomènes migratoires. En outre, la confrontation de l'approche du lieu, avec l'inertie structurelle qui le caractérise, et des individus avec leur agentivité qui participe de la production de l'espace, amène à croiser deux registres des sciences sociales qui se sont longtemps opposées avant de cohabiter désormais dans l'appréhension de divers objets d'étude : le structuralisme qui renvoie en géographie à des qualités de l'espace inscrites dans le temps long, et le constructivisme qui relativise toute forme de déterminisme spatial et social pour appréhender la fluidité des processus. La vision systémique permet d'observer les diverses formes de « rétroaction » entre l'environnement et les acteurs, et de mobiliser les savoirs produits dans ces deux contextes d'analyse.

Réintroduire une dimension systémique dans notre champ de recherche me semble à même de le préserver des erreurs ou insuffisances d'interprétation. L'observation des métropoles internationales comme pôles appartenant à de multiples champs migratoires nous y incite. L'exemplarité idéal-typique de la métropole barcelonaise en la matière a été fondatrice de ma trajectoire de recherche et notamment de la notion de système d'immigration développée dans ma thèse. Dès mon doctorat, j'utilisais pour nommer mon premier chapitre cette notion de

système, inspirée par la thèse d'une célèbre démographe catalane (Cabré, 1992) qui évoquait le « système de reproduction de la population catalane » basé sur l'immigration<sup>8</sup>. J'y reprenais le terme pour montrer les articulations entre les différentes spécialisations migratoires des lieux métropolitains, la complexité de leurs fonctions distinctes qui ont abouti à « maximiser » les apports des différentes « vagues » migratoires pour enrichir et développer la métropole dans un système cohérent et compétitif (Miret, 1998). Inscrivant aujourd'hui mon propos à l'échelle mondiale du champ migratoire, la dimension systémique de l'analyse tentera de garantir la prise en compte de tous les contextes qui interagissent dans son fonctionnement. Il s'agit davantage d'utiliser l'abstraction systémique comme cadre de ma pensée, de montrer un fil d'Ariane de partie en partie pour donner sens à cette réflexion dialectique sur les interactions entre les lieux et leurs habitants, et sur les effets d'échelle géographique pour comprendre ces interactions. Je tenterai d'illustrer l'articulation de ces champs à travers les différentes notions fondatrices de la migratologie et des études urbaines. En quelque sorte, la notion de système, très souvent utilisée dans les études urbaines, me permet ici d'affirmer le caractère vivant et dynamique des lieux, individus et flux qu'ils animent et qui s'exprime à chacune des échelles, globale, méso et locale (cf. Figure 1). L'idée est ainsi de voir comment tout l'espace est transformé dans toutes ses échelles et comment on peut analyser les dynamiques des territoires contemporains depuis les expériences et processus migratoires.

Figure 1 : Le champ migratoire : une interprétation des effets spatiaux de la mondialisation migratoire



Source : N. Miret, 2021

Ces trois échelles sont chacune régies par des contextes, des processus qui leur sont propres, mais qui interfèrent sur les éléments du système. Par exemple, nous ne traiterons pas ici des frontières nationales qui divisent l'espace monde, mais certaines des politiques nationales qui régissent la mobilité (le droit du séjour ou de la nationalité notamment) sont évidemment à prendre en considération pour articuler les innombrables dimensions de l'expérience individuelle et collective qui conforment les espaces de vie et les lieux. Représenter ainsi schématiquement ce point de vue transcalaire renvoie aussi à une limite de cette approche, à savoir l'absence de maîtrise des contextes socio-économiques des lieux de départ et de transit. Je ne traiterai pas de ces lieux dans ce travail, mais uniquement de leurs interactions avec les

<sup>8</sup> Cette même auteure en a d'ailleurs plus tard, en 1999, fait un ouvrage éponyme aujourd'hui fondateur.

migrants. Seul le système urbain, et particulièrement celui de Barcelone, est objet de mon attention.

À travers ces trois chapitres, nous reviendrons au fur et à mesure sur des débats épistémologiques de notre discipline. Quel est le sens de l'expérience transnationale et des notions qualifiant les parcours des individus ? Quels usages doit-on faire des catégories désignant les individus en migration ou/et en circulation ? Quels sont les enjeux des analyses à différentes échelles et notamment de l'échelle locale, et qu'est-ce que le lieu ? Progressivement en repositionnant les idées des auteurs qui m'ont permis de progresser dans ma réflexion, j'essaierai d'éclairer le débat par des éléments qui prennent sens au regard de l'approche transcalaire que je propose ici. La réflexion s'appuie dans chacune des parties sur les acquis de domaines de recherche, bien connus des spécialistes, mais peu discutés à leurs intersections. La migratologie est en soi un champ multidisciplinaire, mais, pour autant, les concepts de mes collègues d'autres disciplines, qui circulent autour de nos objets communs, font partie de leur propre démarche épistémologique et ne peuvent complètement être transposés à la mienne. J'essaie donc de rester autant que possible dans des acceptions théoriques de la géographie et d'y reverser les apports des autres disciplines. Ces différents regards scientifiques sont aussi portés depuis les champs académiques des sciences sociales que je fréquente, le français, l'espagnol et le latino-américain qui ont chacun leur propre histoire et leurs propres influences. L'ambition est donc de diffuser des connaissances dans chacun des trois champs qui les enrichissent et de permettre aux notions et concepts de chacun d'entre eux d'évoluer.

# I Chapitre 1 : Le champ migratoire comme espace de vie transnational

La lecture transcalaire de l'espace de vie des migrants nous positionne à l'échelle mondiale dans laquelle se déploient les migrations internationales. C'est dans cette échelle que s'inscrit le migrant dans ses références spatiales, dans une vision de son monde comme espace de vie. Avant d'expliquer le rôle central du champ migratoire dans l'expérience spatiale des individus situés –ou héritiers – d'un champ migratoire il est nécessaire de dresser une épistémologie de cette notion et de notions voisines qui l'ont alimentée. Je développerai ensuite, trois points de vue sur la profondeur historique, la plasticité des flux et la singularité des expériences spatiales et sociales dans le champ migratoire qui en font la singularité en géographie.

Un changement de paradigme spatial s'opère dans la décennie soixante-dix avec la déconstruction/reconstruction de la notion d'espace géographique. Il passe par l'avènement de la notion d'espace vécu, théorisée par de nombreux géographes en France et dans le monde anglo-saxon, et popularisée par Armand Frémont notamment dans son ouvrage sur la région (1974). Cette nouvelle acception permet d'envisager des rapports de l'homme à l'espace autrement que dans une dimension métrique en considérant des dimensions subjectives, qui renvoient à des systèmes de représentations culturelles.

« Nous appelons "espace de vie" l'ensemble des lieux fréquentés par une personne ou par un groupe social [...] "espace social" l'ensemble des lieux fréquentés par une personne ou par un groupe auquel il convient d'ajouter l'ensemble des interrelations sociales qui sous-tendent ce réseau [...] enfin "espace vécu" l'ensemble des lieux de l'"espace de vie" et de l'"espace social" auxquels s'ajoutent les valeurs psychologiques qui s'attachent aux lieux et qui unissent les hommes à ceux-ci par des liens immatériels. » (Frémont, 1980 : 49).

Ces représentations sont influencées par des perceptions individuelles (visuelles et sensorielles), et sont acquises par l'éducation, par l'affect, et peuvent donc être différentes d'un individu à un autre. Elles sont transmises soit collectivement au sein de certains groupes, soit individuellement. D'emblée la géographie des représentations va s'inscrire dans le courant de géographie sociale et dans le mouvement international de *la humanistic geography* où l'homme est producteur et produit du monde. Les travaux de Yi-Fu Tuan furent à ce titre précurseurs et restent d'actualité comme le donne à voir la traduction récente en français de son ouvrage de 1977 (Tuan, 2006). Nous allons dans ce volume tenter d'évaluer les apports de la géographie des migrations à cette branche de la géographie sociale aujourd'hui bien inscrite dans les sciences sociales.

Le paradigme de l'espace vécu permettant d'exprimer le rapport aux lieux et à l'espace des individus est devenu une évidence pour les géographes au XXI<sup>e</sup> siècle, et une multitude de notions sont venues enrichir ce tournant épistémologique. Leur apport heuristique a évidemment croisé celui de la migratologie en ce qu'il place l'individu au cœur de sa compréhension de l'espace, nous y reviendrons dans le chapitre 2. La géographie francophone prendra le pas de ces démarches en développant une approche de la migration « ici et là-bas » à partir des notions fondatrices de la migratologie que sont l'espace relationnel et le champ migratoire, définies dans les années 1980, notamment par deux géographes poitevins au moment où se structure la géographie des migrations autour du laboratoire Migrinter. Ces

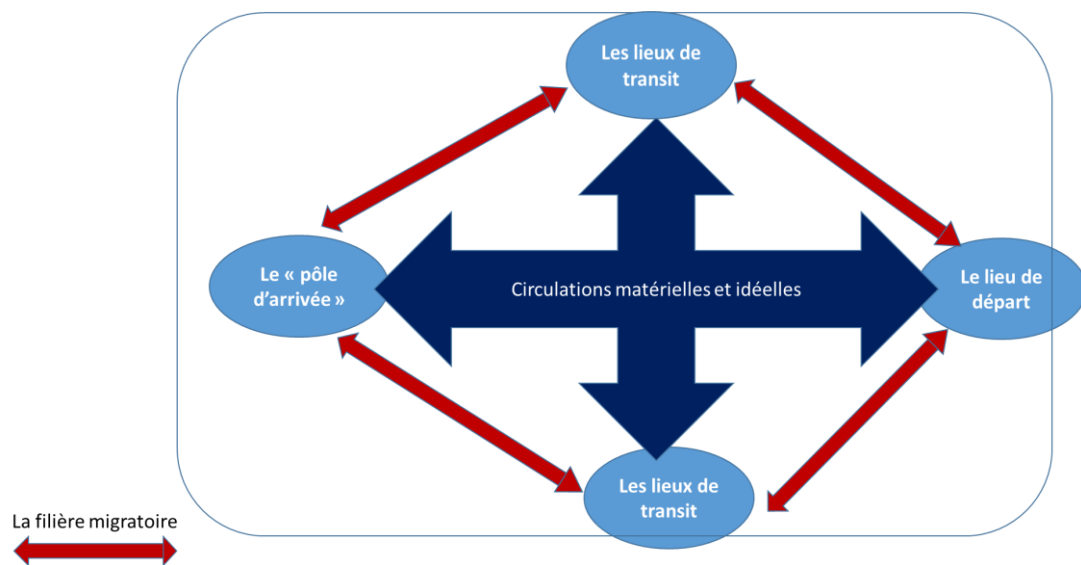
notions naissent du besoin de comprendre le cadre spatial des migrations que différents pans des sciences sociales ont contribué à décrire. L'espace relationnel recouvre « des liens complexes concernant à la fois les groupes migrants, et l'espace géographique dans lequel s'est développé le mouvement migratoire » ; il est pensé selon Bétéille comme permettant de définir la traduction spatiale des migrations à différentes échelles (Bétéille, 1981). La même année, G. Simon consolidait la notion de champ migratoire :

« ensemble de l'espace parcouru, pratiqué par les migrants [...] un espace spécifique, structuré par des flux importants, significatifs » ; appliquée au domaine international, elle englobe à la fois le pays de départ et le pays d'emploi » (Simon 1981 : 6).

Le concept de "champ migratoire" [...] permet de saisir à la fois les aires de départ et d'arrivée et des comportements (flux, organisations, services...). Concernant l'analyse de l'espace relationnel des Tunisois G. Simon met en évidence : "un véritable espace humain, fortement structuré et dynamique. [Le champ migratoire] aire d'extension des migrations d'une population donnée, à l'image d'un champ magnétique, est un espace dans lequel ladite population construit un ou des réseaux de relations "(1979), cité par (Ma Mung et al. 1998 : 5).

Si nous détaillons le cadre qui désigne le champ migratoire dans le schéma présenté en introduction, apparaissent un ensemble d'éléments sur lesquels se sont penchés les travaux de migratologie que nous commenterons dans ce chapitre (cf. Figure 2).

Figure 2 : Le champ migratoire



Source : N. Miret, 2021

Grâce à la constitution d'un faisceau de relations entre des lieux, qui deviennent vite polarisants par l'effet de filières migratoires, le champ migratoire va progressivement construire un espace de vie transnational pour un groupe donné. M. A. Hily, E. Ma Mung et K. Dorai (1998), et plus récemment D. Lessault et W. Berthomière (2019) ont dressé un état de la littérature de l'usage de cette notion, qu'ils qualifient de cadre d'analyse des migrations internationales. Ces derniers en attribuent la paternité scientifique à Daniel Courgeau qui, dès 1970, a utilisé la notion de *champ migratoire* pour tenter une mesure démographique de l'interaction entre les lieux de départ et d'arrivée (Lessault et Berthomière, 2019). Depuis deux décennies, la notion a été

reprise par un grand nombre de jeunes chercheurs dont nous évoquerons plus loin les travaux<sup>9</sup>. Comme l'a souligné G. Simon lui-même, vingt-cinq ans plus tard (2006), ces approches ont ouvert la voie à une anthropologie du mouvement conceptualisée par Alain Tarrius :

En différenciant le migrant-nomade des populations sédentaires, la recherche sur les migrations et les migrants s'ouvre à de nouvelles approches, à de nouveaux terrains d'investigation et tente de penser l'espace des sociétés. Dans cette perspective, la notion de " territoire circulatoire " est le résultat de : " productions de mémoires collectives et de pratiques d'échanges sans cesse plus amples, où valeurs éthiques et économiques spécifiques créent une culture " (A. Tarrius, 1994, cité par Ma Mung et al. 1998: 6).

Au regard de cette généalogie épistémologique dans laquelle s'inscrivent mes travaux, j'ai choisi de privilégier la notion de champ migratoire plutôt que celle d'espace migratoire. Elle porte en elle la notion de polarisation, qui permet en géographie de hiérarchiser les lieux entre eux. Cette bipolarisation, ou multipolarisation est fondamentale pour comprendre la plasticité des champs. Pour autant, ces deux notions s'inscrivent dans un même mouvement d'analyse des processus migratoires, en les situant dans un cadre similaire à celui des approches anglo-saxonnes dominantes sur le transnationalisme. L'espace migratoire ayant l'avantage d'être plus englobant et d'être utilisé par certains auteurs pour illustrer la forte dynamique – la géodynamique (Simon, 1995) - de ces champs et leurs croisements qui donnent naissance à un espace mondialisé. Au-delà des mots, le recours à cette notion est à même de replacer les expériences spatiales individuelles que nous étudions, du monde à la ville, et permet de distinguer plusieurs champs migratoires ce qui en fait sa richesse. L'espace considéré peut-être réduit, celui d'une filière bipolaire, qui si elle se réoriente, se divise ou se ramifie, finit par constituer un vaste espace de vie (cf. point 1.2). Le champ migratoire, le territoire circulatoire et l'espace relationnel sont trois paradigmes qui selon G. Simon se complètent pour explorer les transformations spatiales à différentes échelles, en lien avec des phénomènes migratoires (Simon, 2006). C'est assez naturellement que le texte originel de Gildas Simon de 1981 est réinterrogé ici dans la perspective de quarante années de recherches qui l'ont prolongé et constitue le fil conducteur de cette première partie.

Cette lecture du champ migratoire fait également sens pour intégrer les formes d'organisation sociale indispensables pour comprendre l'espace transnational. Les débuts de cette construction théorique ont posé la question des appartenances sociales des migrants que nous évoquerons dans le point 1.3, et ont placé le curseur de l'échelle d'analyse spatiale au niveau régional.

« Chacun des champs migratoires créés par les relations de travail a sa spécificité, car il n'affecte en réalité qu'une partie du territoire des deux pays concernés par la migration [...] On peut observer le même partage du pays de départ dans l'émigration espagnole avec l'opposition entre la côte de Levant polarisée par la France et les régions de l'intérieur (Andalousie) et du Nord-Ouest (Galice) drainées par l'Allemagne ». [...] le rôle du groupe social, groupe villageois ou régional, fondé sur le sentiment d'appartenance et de solidarité est souvent ignoré ou sous-estimé. Pourtant le rôle de ces réseaux est fondamental dans l'organisation sociale et spatiale de ces espaces de relations internationales (Simon, 1981).

---

<sup>9</sup> Un état de l'art exhaustif de ces approches est présenté dans le chapitre de l'ouvrage collectif de migrinter publié récemment (Lessault et Berthomière, 2019).

La dimension spatiale est donc dépendante de questions sur l'identité, sur l'appartenance des individus et sur leurs réseaux sociaux. Évoquant un des champs migratoires qu'il étudie, G. Simon note :

« cette longue tradition migratoire, l'habitude de la grande ville, la cohésion et la plasticité de ce groupe humain donnent à ce réseau une assise spatiale, une stabilité dans le temps, une capacité d'adaptation aux situations difficiles (notamment depuis 1974) que les autres groupes ne possèdent pas » (Simon, 1981, p. 89).

Ce n'est donc pas anodin si une identité fortement marquée comme celle des Catalans sera au cœur de l'analyse du premier chapitre. Nous ne nous égarerons pas cependant dans ce travail sur cette dimension des identités multiples des individus qui constitue un vaste champ de la sociologie des migrations<sup>10</sup> (cf. I.3.1) .

Au tournant du siècle, l'échelle d'analyse de l'espace du champ s'est rapidement enrichie de la recherche anglo-saxonne sur le transnationalisme et de celle, principalement francophone, sur les circulations migratoires (cf. I.3.3) : ces deux visions complémentaires reflètent l'évolution parallèle de ces recherches dans deux domaines académiques qui trop souvent s'ignorent. Au final, les approches du champ migratoire, celle des circulations et celles du transnational social field se superposent fréquemment comme nous l'avons déjà esquissé ailleurs (Lacroix et Miret, 2021; Miret, 2018). Dana Diminsescu utilisait la notion voisine de système global de mobilités pour désigner « des réseaux, des activités, des « styles » de vie et des idéologies qui lient leur pays d'origine au pays d'accueil et qui les réinstallent dans la mobilité » :

« Les théories migrationnistes semblent s'entraver dans une vision qui continue de séparer mobilités des migrants et mobilités des sédentaires, les trajectoires migratoires des parcours urbains, les circulations transnationales et les mouvements de proximité, etc. [...] Or, il nous semble que cette manière de concevoir les déplacements des personnes est une simplification historiquement et sociologiquement abusive. Ces concepts tiennent difficilement dans un monde atteint par une mobilité généralisée et par une complexification sans précédent de la communication. La fracture générique entre migrant, étranger, immigrant, nomade et même sédentaire tend à s'estomper. Il n'y a jamais eu autant de gens, par le passé, capables d'envisager comme chose allant de soi le fait qu'eux-mêmes ou leurs enfants seront sans doute conduits à vivre et travailler ailleurs que sur leur lieu de naissance. » (Diminsescu 2009: 211-213).

Dans le prolongement de ces remarques, j'interrogerai dans cette partie la notion d'espace transnational et non les différentes conceptions du transnationalisme lui-même, cette forme de « mondialisation par le bas », comme l'ont théorisée historiquement N. Glick Schiller et ses collègues<sup>11</sup>, reconnues comme les fondatrices de la notion. Ces auteurs insistaient il y a trente ans, sur le caractère spécifiquement transnational de certains migrants, qu'elles distinguaient clairement de « l'immigré qui achète une de ces maisons ou qui rentre chez lui une fois par an, les bras chargés de cadeaux pour ses parents et amis » (Portes 1999: 22). L'espace de vie transnational que je cherche à comprendre, dans ses articulations avec les deux autres échelles que nous envisageons [celle du lieu urbain et celle du parcours individuel], est probablement le produit de ce qu'avaient repéré ces premiers chercheurs. Une dynamique socio-spatiale facilitée

---

<sup>10</sup> Voir CAMILLERI, Carmel. Les stratégies identitaires des immigrés. *Sciences humaines. Hors série*, 1996, no 15, p. 32-34. ; Fargues, P. (2010). Migration et identité: le paradoxe des influences réciproques. *Esprit*, (1), 6-16.

<sup>11</sup> Voir GLICK SCHILLER, Nina, BASCH, Linda, et BLANC-SZANTON, Cristina. Transnationalism: A new analytic framework for understanding migration. *Annals of the New York academy of sciences*, 1992, vol. 645, no 1, p. 1-24.

par les nouveaux moyens de communication et raccourcissant les distances qui a conduit à densifier les circulations de tous ordres. Cependant, comme cela a déjà été souligné à différentes reprises, tous les processus migratoires ne s'inscrivent pas dans le transnationalisme d'une part, et d'autre part, le commerçant transnational, « idéaltype de référence » ne doit pas faire oublier le salariat et les rapports de domination qui le sous-tendent :

« Une lecture rapide de ces travaux laisse penser que la mondialisation aurait permis d'une certaine façon aux migrants de s'émanciper des structures de domination classiques, celles de l'État comme celles de l'entreprise et que cette capacité s'exprime dans leur rapport aux territoires [...] La maladresse de certains chercheurs fut d'étendre la perspective transnationale à l'étude des migrations salariées en ne donnant pas toute sa place aux structures de production dans lesquelles elles s'inséraient et à leurs mutations à l'heure de la globalisation. En effet, si les migrants sont plus mobiles, c'est non seulement parce que le contexte de la globalisation le leur permet, mais c'est également parce que toute insertion économique au bas de l'échelle est aujourd'hui extrêmement précaire (Cahiers de l'URMIS : 2009). Si la mobilité est une ressource (Ma Mung : 1999), pour la majorité, elle intervient pour pallier un défaut de stabilité dans l'emploi. Cela permet de revenir sur l'implicite selon lequel l'accentuation de la mobilité témoignerait d'une émancipation pour les migrants » (Potot, 2018).

En d'autres termes, je cherche davantage à explorer ici l'échelle du champ migratoire comme dimension fondamentale de la migratologie urbaine et les opportunités et horizons heuristiques qu'ouvre cette perspective. Je focaliserai particulièrement l'attention sur les dimensions de ces circulations et des champs migratoires qui font sens pour comprendre l'habiter en migration. Les spécificités des rapports à l'espace des individus en migration peuvent contribuer à recomposer les espaces urbains de départ, de transit et d'arrivée. Mais je ne sous-entends pas que cet espace transnational constitue en soi un espace libre de contraintes pour les personnes qui y vivent.

À partir des corpus évoqués en introduction, entretiens et récit, ce chapitre traitera dans deux premiers points de la dimension temporelle de la constitution des champs migratoires et de leur importance dans la reconfiguration constante des flux migratoires. Dans un troisième temps, j'évoquerai la spécificité de cet espace géographique au regard des spatialités individuelles multipolarisées, des réseaux sociaux et des fonctions des lieux qui en découlent. Mais il est essentiel d'entamer l'analyse par le rappel du contenu historique de cette forme de territorialisation.

## **I.1 La dimension temporelle de la constitution des champs migratoires**

La durée est au cœur même de la notion de champ migratoire. Dès sa conception, c'est par elle que la notion est mise à l'épreuve : c'est parce que le magnétisme se pérennise au-delà de la crise économique entre deux pôles que G. Simon valide la proposition de cette notion :

« On peut se demander si cette notion de champ migratoire établi selon un dispositif spécifique dans les deux pays reste encore fonctionnelle malgré l'arrêt des flux de départ et la politique d'incitation au retour qui est pratiquée par le pays d'emploi depuis la crise économique de 1973-1974. On pourrait supposer que le champ migratoire va disparaître ou se trouve amputé, restreint au pays d'immigration, en raison même du blocage de toute émigration. Ce n'est pas, en fait, le cas général » (G. Simon, 1981).



D'autres auteurs ont insisté sur l'épaisseur temporelle des espaces de vie transnationaux dans le prolongement d'une voie initialement ouverte par A. Sayad en 1977. Je reviendrai ici sur des travaux parallèles, notamment ceux du champ de la sociologie de la famille (Streiff-Fenart, 1999) ou ceux du champ de la sociologie des réseaux (Diminescu, 2009; Hily *et al.*, 2004) permettant de comprendre le fonctionnement de cet espace de vie hérité de filières migratoires spécifiques. Je m'appuie particulièrement sur l'une de ces filières entre l'Argentine et la Catalogne, remarquable bien que numériquement faible. Au cœur de cette partie se trouve l'histoire d'une famille catalane dont la généalogie se déploie sur un siècle entre Barcelone et Mendoza. Ma source principale, la chronique d'un descendant de migrant qui raconte l'histoire migratoire de sa famille, pourrait être qualifiée d'historique. Il s'agit de l'histoire de ma famille, racontée au public par mon père (E. Miret, 2007). J'utilise ici une méthode de démonstration expérimentée avec mes étudiants en cours d'initiation aux études sur les migrations. Le récit place l'individu au cœur de l'approche géographique et réincarne les concepts usuels de nos disciplines.

Les extraits de ce texte, publié dans un bulletin d'histoire locale<sup>12</sup>, restituent les expériences spatiales dans une dimension familiale et pluri-générationnelle. Cette archive illustre bien la place des mythes et légendes familiaux autour des expériences migratoires ; combien de récits de migration, comme dans cette chronique, enjolivent le récit, tentant de justifier des choix qui *a posteriori* ont parfois perdu du sens ? Je renvoie ici le lecteur au texte passionnant où une histoire familiale est ainsi comptée par Stéphane Beaud, mais surtout réécrite par des témoignages multifacettes de plusieurs membres d'une même famille algérienne (Beaud, 2017). Dans l'exemple que j'utilise ici, ce n'est pas le chercheur qui transcrit le récit de l'expérience, mais le récit du passé livré par un des membres de la famille, qui devient matériau de recherche. Justifier et légitimer sa place entre deux mondes en brochant sur l'expérience pour la rendre plausible, lui trouver des explications raisonnables quand parfois les héritiers ne comprennent pas les ressorts intimes de ces vies entre deux mondes transparait dans ce texte qui décrit l'exode rural et l'attachement au lieu d'origine. Nous y retrouvons un imaginaire migratoire construit sur l'idéaltype de l'Eldorado et qui, à travers des récits de voyages à cheval ou en bateau, relaté dans de longs échanges épistolaires, fait écho aux récits que j'ai pu moi-même recueillir de migrations aujourd'hui expérimentées par avion et par connexion internet, et où cette mythologie perdure malgré la généralisation de la société de l'information. Ce texte mériterait sur le plan méthodologique de se poser la question de la subjectivité de la biographie, mais je le considère malgré cela comme un corpus pertinent pour éclairer mon propos.

La forme du récit écrit dans ce bulletin d'histoire locale est éminemment géographique. Ainsi, les lieux sont l'objet de nostalgie, lieux d'origine du champ migratoire, lieux étape, ce qui permet de saisir en bien des aspects le caractère vécu de ce transnationalisme, et les relations physiques et imaginaires que les membres d'un groupe marqué par la migration expérimentent avec les lieux, en d'autres termes leur rapport au monde. Ces éléments me permettent d'esquisser une géographie du champ migratoire dans lequel se déploient les réseaux sociaux et les entourages (Figure 1). L'analyse de cette « chronique » migratoire vise ici à donner un exemple sur le temps long des étapes de construction d'un champ, mais surtout à montrer l'utilité de cette notion pour dégager une portée générale aux actions de mobilité individuelle et collective. Elle me permettra dans un second temps de définir l'espace migratoire entre la Catalogne et l'Argentine, qui historiquement s'est structuré à la fin des grandes migrations transocéaniques. À bien des

---

<sup>12</sup> Zerovuitresquaranta, revista d'informació, d'opinió i de cultura de Vilassar de Mar.

égards, ce récit illustre la force de ces espaces de vie transnationaux qui transgressent les frontières et les générations dont je tente de capter les effets sur les expériences et les lieux.

### **I.1.1 La constitution d'un espace migratoire familial**

C'est à travers cette « micro-histoire » de la famille Miret, inscrite dans mon propre rapport au monde, que j'ai écouté et compris les histoires familiales que l'on m'a retransmises au cours d'entretiens sur divers terrains de recherche. Je ne suis jamais pour autant parvenue à reconstituer complètement une histoire familiale plurigénérationnelle ; c'est à ce titre que je m'appuie principalement sur ce récit (E. Miret, 2007). Cette chronique trouve son origine dans un échange entre l'auteur et le rédacteur de la revue locale, qui :

« Est descendu à la station de métro Arc de Triomf [station centrale du métro de Barcelone], et quand il en est sorti, a remarqué le décor peint qui couvre la façade de la maison d'en face. Sachant que l'auteur était mon oncle, Ramon Miret, il m'a proposé d'en faire l'objet d'une lettre » (E. Miret, 2007) (cf. Figure 3).

*Figure 3 : Le blason de la famille Miret (station de métro Arc de Triomf)*



*Source : Crédit Photo Alain Miret 2020*

C'est ainsi par l'existence d'une trace physique, un héritage visuel des fastes de la typique « maison des migrants » que se construit ce récit. Cette chronique s'inscrit ainsi dans une longue tradition de l'histoire de l'architecture espagnole, qui se penche sur les traces laissées par des migrants-entrepreneurs, souvent investissant dans les équipements pour développer la région d'origine, et qui donneront une image attractive de leur expérience migratoire à travers un retour dont l'ostentation est un des principaux enjeux (Cardesín Díaz, 2018). Ainsi, les « casas de indianos » du nom donné à ces personnes émigrées Outre-Atlantique, marquent encore le paysage physique et symbolique de l'histoire de l'émigration espagnole<sup>13</sup>. Le champ migratoire

---

<sup>13</sup> Cette tradition existe aussi dans le sud de la France, notamment dans les vallées pyrénéennes et probablement alpines où les riches émigrés ont construit de somptueuses villas. La Fundación Archivo de Indianos-Museo de la Emigración aux Asturies, inaugurée en 1987, témoigne de ces héritages dans les régions de départ. À la Corogne, un parc pédagogique construit par deux d'entre eux, illustre toutes les dimensions de cette architecture mais aussi des divers apports de ces « indianos » au développement des régions de départ rurales et pauvres (construction d'écoles, d'hospitiaux, d'orphelinats) décrit par l'historiographie espagnole (Cardesín Díaz, 2018).

est ainsi décrit dans cette chronique à partir du lieu symbolique d'un ancrage familial, et tout le texte va tenter de resituer d'autres lieux de l'histoire de vie sur plusieurs générations, décrits grâce à des anecdotes rapportées par la « légende familiale »<sup>14</sup> (cf. I.3.2 ci-dessous). Nous notons donc d'emblée la concordance de cette expression d'une « culture profane » de la migration à travers le récit avec des thèmes récurrents de la migratologie, comme celui de la maison de migrant (Bonnin et De Villanova, 1999).

À partir de cette requête formulée par le rédacteur de la revue, l'auteur se livre à une reconstruction de sa généalogie à partir du prisme de la migration. Cette forme est en fait assez proche de ce que l'on peut collecter sous forme orale auprès de certaines personnes lors d'entretiens appuyés par une matrice biographique, y compris dans sa subjectivité (cf. infra, II.1). Mais ce qui est surprenant ici c'est la justification de chaque mobilité au sein du champ migratoire. L'histoire de cette famille commence dans les années 1870<sup>15</sup> avant l'apogée de la participation des Espagnols et particulièrement des Catalans aux grandes migrations transocéaniques<sup>16</sup>. Malgré l'autorisation légale d'émigrer, Barcelone prend part faiblement à l'émigration, comme d'ailleurs Madrid, ces deux capitales économiques dynamiques à cette période attirant elles-mêmes une forte proportion des candidats à l'émigration issus des autres régions espagnoles. Les départs depuis l'Espagne atteignent pour le dernier tiers de ce siècle les 100 000 personnes par an (Nadal i Oller, 1966). C'est dans ce contexte que débute la relation de la famille avec l'Argentine. Le narrateur commence par évoquer le contexte de naissance de son père, August Miret Baldé, et de ses frères dans ce pays :

« Tous les cinq [frères] sont nés à Mendoza, une charmante ville d'Argentine où Gil Miret i Rosselló, mon grand-père, né à Tàrrega<sup>17</sup>, un ajusteur mécanique, était parti vers l'Amérique à la recherche d'un peu plus de possibilités pour l'avenir, comme tant d'autres jeunes Catalans le faisaient à l'époque » (E. Miret, 2007)<sup>18</sup>.

En 1885-1886, bien qu'elle devance Madrid, Barcelone n'est que la sixième province exportatrice de main-d'œuvre vers l'Amérique. Malgré cette faible ampleur, une anecdote du récit traduit bien la force des filières migratoires dès ces premiers temps de la migration : dès son arrivée en Argentine, le jeune homme (grand-père du narrateur donc) est orienté vers la ville de Mendoza dont il a connu l'existence probablement avant son départ. En descendant du

---

<sup>14</sup> J'utilise ici l'expression « légende familiale » car il est fort probable qu'une partie des épisodes racontés dans la chronique aient été enjolivés par l'histoire orale familiale.

<sup>15</sup> Le récit ne donne malheureusement pas suffisamment de dates et je n'ai pas eu le temps de me plonger dans les archives familiales pour les retrouver mais nous savons que les quatre frères étaient installés en 1879.

<sup>16</sup> La Catalogne s'intègre assez tard aux grandes migrations transocéaniques espagnoles. Ce retard s'explique par le monopole du commerce avec les Amériques accordé aux ports andalous par le royaume de Castille dès le XVI<sup>ème</sup> siècle, écartant le royaume de Catalogne-Aragon, déjà en perte de vitesse politiquement après être réuni par alliance au royaume de Castille, de cette relation coloniale. Cette situation va se perpétuer jusqu'à la perte totale de l'indépendance catalane au XVIII<sup>ème</sup> et la répression qui s'ensuit. Ce n'est qu'à l'indépendance de l'Argentine qu'une politique migratoire volontariste favorisera les départs, depuis la Catalogne, mais aussi depuis d'autres régions de l'Espagne, ainsi que de l'Italie.

<sup>17</sup> Tàrrega est une petite ville de la comarque de l'Urgell dans la province de Lleida (cf. III.1).

<sup>18</sup> L'auteur ajoute « comme le font aujourd'hui vers l'Europe beaucoup de Sud-américains qui ne reçoivent pas toujours un aussi bon accueil que leurs grands parents avaient réservé aux nôtres ». Ce discours est également sous-jacent dans la description de l'insertion calamiteuse de l'un des descendants de Galiciens qui part pour Madrid lors de la crise argentine de 2001 dans la série télévisée « Vientos de agua ».

train à la gare, il rencontre un compatriote qui lui propose un emploi et avec lequel il va finalement s'associer.

« À Mendoza, le jeune mécanicien s'est associé à un autre catalan, Antoni Baldé i Prat, fils de Sant Antoni de Vilamajor, qui avait une fonderie. Ce qu'ils ont fait ensemble suscite aujourd'hui l'admiration à Mendoza, et de nombreuses pièces se trouvent au musée d'histoire de la ville<sup>19</sup>. J'ai vu des balances, des pompes, des coffres-forts encore en fonctionnement, avec le médaillon en laiton "Baldé y Miret" bien visible. Ils progressaient et bientôt trois autres frères venaient travailler dans l'atelier [...] À Vilamajor<sup>20</sup>, il n'y avait pas assez de travail pour tout le monde, et les Baldé étaient onze, dix garçons et une fille » (E. Miret, 2007).

Sans surprise, les origines de la migration familiale au 19<sup>e</sup> se situent toutes non pas à Barcelone, mais dans le milieu rural, dans les comarques de l'Urgell pour la branche à droite du schéma et celle du Vallès oriental pour les seconds (Figure 4). Progressivement, le milieu rural se vide au profit de la ville et des espaces du Nouveau monde. Barcelone devient un lieu de partage d'expériences au sein du champ migratoire en construction. La Figure 4 tente de transcrire cette géographie multiple par l'usage de quatre couleurs se rapportant aux grands espaces nationaux où s'est synchroniquement ancrée cette famille : la Catalogne, l'Argentine et le reste du monde, où plusieurs destinations ont vu s'installer des « rejets » de la généalogie, ce que nous avons qualifié de dispersion familiale au XXI<sup>e</sup> siècle<sup>21</sup>.

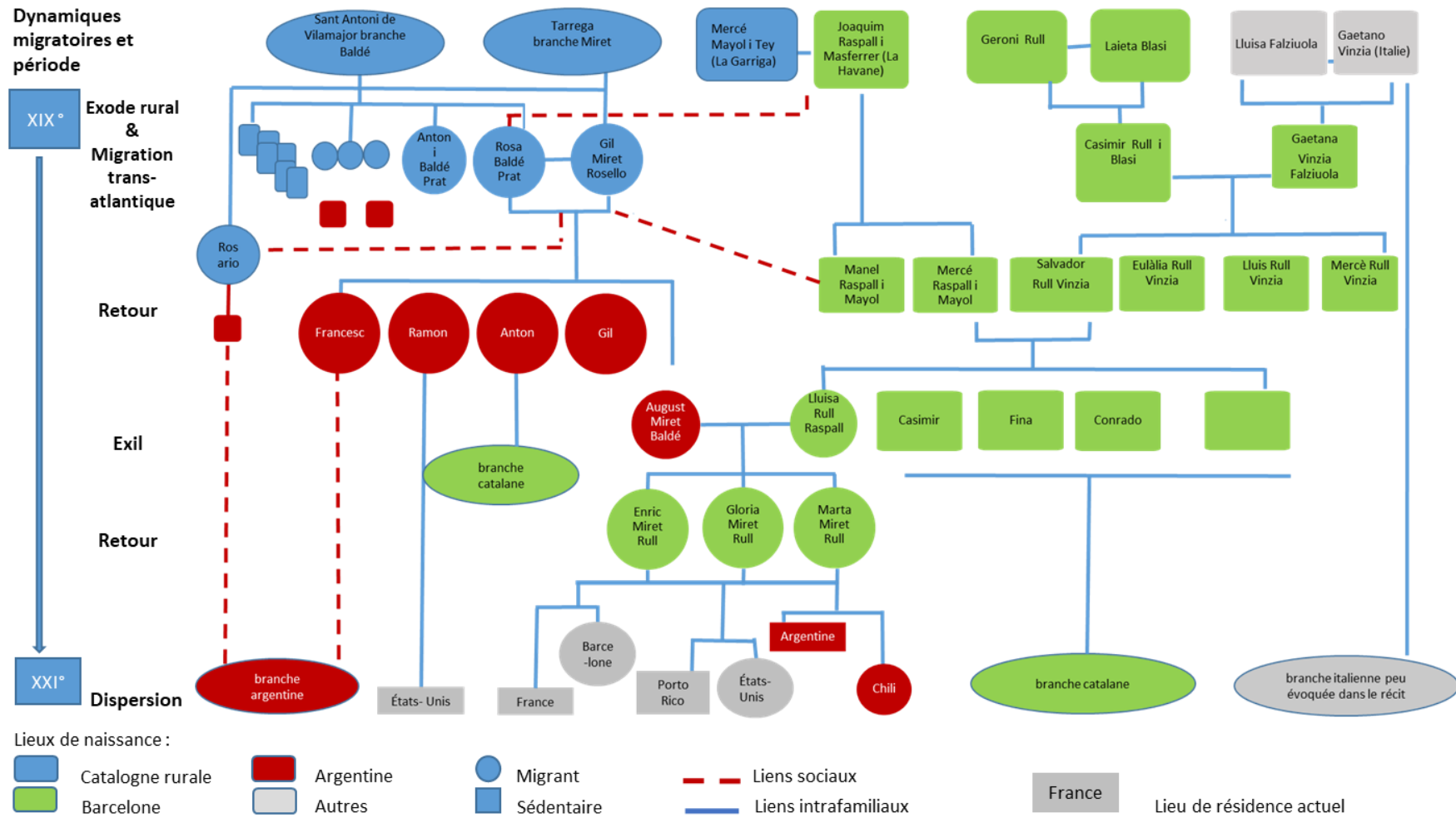
---

<sup>19</sup> Voir le presseur fabriqué par l'entreprise en photographie de couverture de ce mémoire (droite).

<sup>20</sup> Commune du Vallès oriental, comarque de la périphérie de la région métropolitaine de Barcelone.

<sup>21</sup> Ce schéma ne montre qu'un noyau de la famille transnationale, celui décrit dans le récit. Il n'a pas l'ambition d'une description rigoureuse, et aucune recherche généalogique ne l'était. L'objectif est ici de poser le cadre d'analyse du fonctionnement complexe de l'espace de vie familial.

Figure 4 : Un espace de vie transnational familial



Source : Réalisation N. Miret, à partir d'une chronique de la revue zerovuittrentesquaranta, 2007 (E. Miret, 2007) :

À la fin du 19<sup>e</sup> s., après leur indépendance, les états américains ont besoin d'augmenter leur population et vont ouvrir leurs portes à l'immigration en installant des bureaux de recrutement en Europe. On estime que l'émigration catalane s'intensifie à la fin du XIX<sup>e</sup>, en lien avec la crise cotonnière des années 1860, qui a provoqué une crise industrielle dégageant un important excédent de main-d'œuvre. Les migrants vont partir pour Cuba, pour l'Uruguay, ou pour l'Argentine en fonction des opportunités qui sont identifiées dans ces pays. Certains vont développer des activités économiques et s'enrichir (tabac, sucre, commerce de liqueurs, d'épices et autres produits agricoles, artisanat, transport, etc.) ; c'est le cas de l'un de mes ancêtres identifié dans la Figure 4 (Joaquim Raspall i Masferrer), parti travailler plusieurs années à La Havane dans l'usine de chocolat de son oncle et revenu se marier en Catalogne. La jeune sœur Baldé elle-même va très rapidement (1879) partir pour la ville, dans un emploi de domestique, et, de là, rejoindre ses frères, preuve s'il en fallait que la migration féminine est depuis longtemps inscrite de façon autonome dans les filières migratoires, ce qui fait d'ailleurs la fierté du conteur :

« Un jour, alors qu'elle avait vingt et un ans, elle a été photographiée, et a envoyé la photo à ses frères à Mendoza, une délicieuse photo que nous avons heureusement encore. Les quatre Baldés, qui adoraient la petite sœur, l'ont fièrement montrée à leur partenaire Miret. Les Miret ont toujours eu une certaine propension à ce que l'on appelle en français « coup de foudre », alors c'est là que Gil est tombé amoureux de Rosa et lui a écrit en lui proposant de se marier, avec l'approbation enthousiaste des frères, ravis de transformer le partenaire en beau-frère. [...] Roseta, cependant, malgré sa jeunesse, était un bon exemple de la santé mentale de Vilamajor, et ne fut pas convaincue par cette idée d'épouser un étranger, peu importe à quel point elle appréciait la recommandation des frères. Elle demanda conseil à Mme Raspall (sa patronne), qu'elle considérait comme une seconde mère, et qui, comme la chose la plus naturelle du monde, lui a conseillé d'aller à Mendoza pour voir si elle aimait le prétendant ou non. Et c'est ainsi que la jeune fille aux yeux brillants s'est embarquée tranquillement, et après un mois et demi de voyage, elle est arrivée à Buenos Aires, où son frère aîné l'attendait. Et dans un train tranquille, ils sont allés à Mendoza, ont rencontré Miret, qui était également ravi, et ayant constaté qu'il lui plaisait a accepté de l'épouser » (E. Miret, 2007).

Peut-on considérer que la réponse de cette jeune femme aurait été la même sans une première expérience de la mobilité par l'exode rural et sans l'autonomie que lui conférait son premier emploi salarié indépendant ? Barcelone apparaît déjà comme un « lieu rebond », un lieu urbain où se densifient et se diversifient les réseaux sociaux, nous y reviendrons (I.3.2 ci-dessous). Quoi qu'il en soit, cette mobilité traduit à la fois une forme d'endogamie régionale dans le choix des conjoints, et porte un éclairage sur la notion de « chaîne migratoire »<sup>22</sup>. On voit bien dans l'anecdote de ce « mariage transnational », d'une part la force des liens familiaux à distance, et d'autre part, une forme de contrainte sociale, imposée notamment aux femmes, à travers la migration et le mariage.

Le couple fondera une famille de cinq enfants, et leur enrichissement se traduit par un changement d'activité, qui évolue de l'artisanat au commerce, avec l'acquisition d'une grande quincaillerie. Les affaires se portant bien, en 1898, Gil Miret offre un voyage de vacances en Catalogne à toute la famille. Ce voyage, comme le sont ceux étudiés au XX<sup>e</sup> siècle par Fanny Schaeffer (2009) pour les migrants qui parcourent le champ migratoire marocain durant

---

<sup>22</sup> J'utilise volontairement cette traduction littérale de la notion américaine de « migratory chain », qui est celle utilisée dans la littérature hispanophone pour désigner les effets de filière migratoire.

l'été, est l'une des pierres familiales apportées à la construction du champ migratoire catalan. Il est le moment de la réactivation des liens sociaux dans les lieux d'origine, de la démonstration de la réussite sociale par la migration, mais aussi de la circulation d'informations entre les sociétés des deux pôles. Toutes ces dimensions sont aujourd'hui étudiées dans le cadre du transnationalisme de nombreux groupes migrants, notamment dans ses formes d'expression virtuelles, à travers Internet et les réseaux sociaux qui s'y sont développés.

La famille va ainsi se ressourcer, renouer les liens avec les proches de leur entourage, probablement faire le constat de l'amélioration économique de la région de Barcelone et faire le tour des opportunités sociales sur place. En outre, Rosa va repartir avec une petite nièce, Rosario, qu'elle élèvera comme sa fille, et qui finalement fondera sa propre lignée en Argentine, élargissant ce que l'auteur qualifie de « sa famille argentine » (cf. Figure 4). Notons que cette « adoption informelle » se rapproche des formes de « confiage » observées en Afrique de l'Ouest entre les campagnes et la ville, ou dans le cadre de la migration de mineurs non accompagnés, qui sont envoyés par leurs parents « aux bons soins » d'un parent installé en Europe<sup>23</sup>.

En Catalogne, l'exposition universelle de Barcelone de 1888 marque le début d'une reprise économique : c'est à ce moment-là qu'une partie de la famille qui s'est considérablement enrichie entreprend le retour vers la Catalogne, laissant sur place une première génération d'Argentins d'origine catalane. L'auteur justifie ce retour par une nostalgie, et une lassitude teintée de peur suite au tremblement de terre de 1903<sup>24</sup> à Mendoza (E. Miret, 2007). Cette famille va donc repartir en 1905, définitivement pense-t-elle dans sa région d'origine, comme sont retournés de nombreux Espagnols et Européens ayant participé à ces grandes migrations du XIX<sup>e</sup> siècle.

Elle sera accueillie par leur entourage antérieur, et se réinscrit assez facilement dans la nouvelle bourgeoisie barcelonaise, tout en conservant pour les enfants nés en Argentine, ces immigrés qui n'en portent pas le nom ni les stigmates, une forte nostalgie de leur lieu de naissance. Malgré tout, cette famille va, comme tout « bon » émigrant, inscrire dans l'espace d'origine, le village de la grand-mère et des Baldé, le symbole de sa réussite en faisant reconstruire luxueusement la maison familiale, par l'architecte Manel Raspall (membre de la famille par alliance), qui est l'un des représentants du courant de l'architecture moderniste en Catalogne. Cette signature prestigieuse en fait encore aujourd'hui un élément du patrimoine local, répertorié sur internet (Figure 5).

---

<sup>23</sup> J'écris ces lignes alors que la Cimade dénonce la criminalisation des parents d'enfants migrants. Sans que cette pratique soit clairement évoquée dans le « cas doudou », la condamnation récente de parents ayant financé le voyage en pirogue de leurs enfants qui ont trouvé la mort lors de la traversée et que le Sénégal accuse d'"homicide involontaire et complicité de trafic de migrants" pose la question de la diversité éducative dans des contextes géographiques ou historiques, et de l'absence de prise en compte de ces différences par nos sociétés contemporaines et le droit universaliste (Franceinfo.fr, *immigration clandestine : au Sénégal, la mort du jeune Doudou Faye émeut tout le pays*, le 19/11/2020).

<sup>24</sup> Il s'agit du premier tremblement de terre du 20<sup>ème</sup> siècle, ravivant la mémoire de celui de 1861, d'une intensité de IX sur l'échelle Mercalli (12 degrés), qui a vu la moitié de la population disparaître. Celui du 12 août 1903, d'une intensité de 7, a fait beaucoup moins de victimes mais beaucoup de dégâts matériels (<https://www.unidiversidad.com.ar/mapadelosterremotos>).

Figure 5 : « La maison du migrant », can Miret à Sant Antoni de Vilamajor



Source : [wikipedia.org/wiki/Llista\\_de\\_monuments\\_de\\_Sant\\_Antoni\\_de\\_Vilamajor](https://wikipedia.org/wiki/Llista_de_monuments_de_Sant_Antoni_de_Vilamajor)<sup>25</sup>

C'est dans ce village où petit à petit s'installe une « colonie » d'estivants barcelonais que vont se mêler les entourages déjà mentionnés et se produire des alliances matrimoniales au sein de cette bourgeoisie, liée par le sang des Baldé, à la population locale. On retrouve ici une instrumentalisation des unions matrimoniales assez classique à cette période en Europe, et remarquée également en contexte migratoire par la suite :

« le groupe familial s'est construit par une reformulation du lien collectif, s'appuyant non plus sur la conformité des styles de vie et l'homogénéité des valeurs, mais sur la capacité à utiliser le cadre de la parenté comme un connecteur entre différents intérêts matériels et symboliques » (Streiff-Fenart, 1999).

Dans la période de 1888-1944, plus de 4 200 000 Européens sont entrés en Argentine : « À l'époque, les communautés prépondérantes ont été italiennes (2 000 000), espagnoles (1 400 000) (Flores, 2014). Ce champ migratoire catalano-argentin est donc en quelque sorte englobé dans celui, plus vaste, qui unit l'Espagne à l'Argentine (cf. point I.2). Au total, environ 50 000 Catalans vivent à l'étranger dans les années vingt et trente et maintiennent des liens à distance avec ceux des Catalans qui sont repartis, comme cela se produit pour cette famille. Cette généalogie « transnationale » montre clairement un « centrément » autour de la Catalogne, mais ne s'inscrit pas, contrairement à des familles transnationales étudiées dans la littérature dans une endogamie « ethnique » qui renforce la bipolarisation de l'espace relationnel (Streiff-Fenart, 1999). Au contraire, si les conjoints sont souvent recherchés dans la région catalane, cette forme matrimoniale est loin d'être exclusive, les conjoints catalans sont présents aux côtés de ceux d'ailleurs, de nouveaux lieux devenant autant de nouveaux pôles de l'espace de vie des individus en bout de chaîne au XXI<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>25</sup> Consulté le 12/12/2020.



Cette histoire familiale est un exemple concret de la notion de famille transnationale, aujourd'hui largement étudiée dans la littérature<sup>26</sup>. Elle implique l'existence d'un espace de vie multisitué dans lequel se combinent les destins individuels de ses membres. (Lacroix *et al.*, 2021). Je tenterai d'expliquer le fonctionnement de cet espace de vie à chaque génération à travers les faits relatés et de définir spatialement et socialement ce champ.

« Comment la famille construite dans un espace transnational oblige-t-elle à repenser le rapport des individus aux territoires – devenus discontinus et réticulés – de leurs pratiques quotidiennes, et aux membres de leur réseau de parenté dispersé ? [...] la famille et les espaces que ses membres investissent peuvent être l'enjeu de contraintes, de stratégies, ou de ressources, activées différemment selon les individus et les lieux, au cours de l'évolution des configurations migratoires et du cycle de vie. » (Baby-Collin, Cortes et Miret, 2009b).

Je pose à partir de ce récit comme hypothèse la force des liens familiaux au sens large qui découle de cette migration par-delà la distance géographique. Sans vouloir idéaliser ce type de famille, il est évident dans le récit que la migration nécessite des efforts pour que les liens familiaux perdurent.

« Dans la vie quotidienne, au-delà de la distance qui les sépare, les migrant.e.s et les non migrant.e.s recomposent leurs devoirs, leurs engagements, leurs dettes morales et économiques ; les uns et les autres redéfinissent leurs obligations dérivées des liens de parenté, ce qui occasionne des solidarités, mais également des conflits inédits. » (Miranda, 2018 : 76).

Certaines pratiques récurrentes participent de cette nouvelle organisation familiale : La littérature sur les traces multiples de la relation familiale à distance est abondante, et relative tant aux remises financières que matérielles, les fameux cadeaux des voyages de retour des migrants. Dans ma propre famille, elles sont physiquement transmises, de génération en génération, par des archives de la correspondance postale entre plusieurs générations, ce qui en est une autre illustration. Les liens en visio ou par les messageries internet sont aujourd'hui une forme encore plus présente. L'observation de ces relations à distance durant la période récente de fermeture planétaire liée à la COVID, mériterait d'être analysée à ce titre comme une ressource de ces familles, déjà bien inscrites dans les habitudes de la dispersion<sup>27</sup>.

Ainsi, il semble plausible d'établir une relation de cause à effet entre le maintien de relations fortes entre membres éloignés d'une même famille, justement parce que la distance provoque un besoin de renforcer cette appartenance au groupe, en raison de l'isolement de chacun dans des contextes où les ancrages ne sont encore que temporaires. Ce terme de généalogie multi-localisée illustre bien cette gestion constante entre « l'ici et le là-bas ». Les membres de cette famille, qui s'est déployée principalement entre deux pôles d'un champ migratoire durant un siècle, se présentent aujourd'hui au XXI<sup>e</sup> siècle comme « des héritiers » pour lesquels le monde contemporain est perçu, en partie, par ces lieux d'ancrage familial. Si le champ a besoin de la durée pour se construire, se connecter à d'autres espaces et s'étoffer, dans de nombreux cas les processus dits « d'assimilation » vont le dissoudre

---

<sup>26</sup> On trouvera une analyse détaillée de cette notion et un état de la littérature récent dans un article de Adelina Miranda (2018) et dans l'ouvrage très récent coordonné par nos collègues, Imbert, Christophe, Éva Lelièvre, and David Lessault, eds. *La famille à distance: mobilités, territoires et liens familiaux*. Ined Éditions, 2018.

<sup>27</sup> C'est l'une des dimensions que nous proposons d'analyser dans le programme CIMODYN (cf. volume 2).

progressivement : ce sont la transmission générationnelle et les pratiques de circulation maintenues - ou pas - à travers les générations qui en garantissent la pérennité.

### **I.1.2 La dimension transgénérationnelle des ressources spatiales**

Mon propos est ici c'est de comprendre comment les champs migratoires fonctionnent dans le temps long, et comment des migrations plus ou moins nombreuses vont laisser une trace sur les générations suivantes, balisant l'espace de vie transnational. Dans le récit évoqué dans la partie précédente, la notion d'espace de vie transnational prend toute sa force parce que, à chaque génération, des membres de la famille reprennent la mobilité, souvent vers l'autre pôle du champ, illustrant clairement comment les individus utilisent les différents lieux de leur espace de vie international.

En effet, le retour familial ne va pas produire les résultats escomptés. Gil Miret a monté différentes entreprises, dont une usine de tissage de coton qui a très bien fonctionné pendant la Première Guerre mondiale, mais qui s'est effondrée avec la crise qui s'en est suivie. Puis il installe une quincaillerie comme celle qu'il avait laissée à Mendoza avec le père de son gendre, mais il fera également faillite. Il apprendra rapidement que son entreprise argentine a également fait faillite et les cinq enfants vont alors affronter un déclassé social auquel ils n'avaient pas été préparés et devoir trouver des emplois pour terminer les études bourgeoises qu'ils avaient commencées (droit, pharmacie et architecture pour trois d'entre eux). C'est ainsi que l'entourage, qui malgré tout met en œuvre une forme de solidarité, fera travailler ces jeunes étudiants (dont l'un a rejoint la famille Rull Raspall par alliance) : l'un pour élaborer le blason de l'entreprise Rull, et l'autre pour en réhabiliter la succursale. Ce sont ces deux jeunes gens qui ont laissé un patrimoine physique encore visible au métro *Arc de Triomphe* par lequel a commencé ce récit (cf. Figure 3). Lorsque la situation semblait se stabiliser économiquement pour eux, éclatât la guerre civile, et fort logiquement au fur et à mesure des violences et des privations, quatre de ces immigrés vont se résoudre au retour au pays, - l'Argentine - l'un de leurs enfants restant faire ses études en Espagne, tandis que le cadet des frères Miret Baldé, artiste, partira aux États-Unis.

Commence alors un nouveau cycle migratoire, qui, bien que cette génération ait acquis la nationalité argentine à la naissance et puisse bénéficier de ses avantages, s'avère compliqué. Leur exil est en effet assimilé à celui des réfugiés républicains, alors que le régime argentin maintient des relations ambiguës avec Franco et ses alliés. Une nouvelle génération va grandir en Argentine, éprouvant une forme d'exil privilégié, car en terre connue, mais malgré tout subissant les difficultés associées au statut de réfugié, dont la première est l'absence de reconnaissance des diplômes professionnels : ainsi August Miret Baldé devra ainsi se contenter du statut de dessinateur technique alors qu'il avait exercé plusieurs années en Catalogne comme architecte indépendant.

C'est peut-être ce sentiment d'exil qui explique que pour des raisons diverses, le retour vers la Catalogne se fera à partir des années cinquante, pour trois des frères et presque tous leurs descendants. Il s'agit en fait d'une réémigration pour la génération de mon grand-père. Contexte politique mis à part, on retrouve là une réalité bien connue des migrants maghrébins par exemple, dont le retour se solde souvent par un échec, une réémigration, ou plus généralement, une circulation intense entre les deux pôles. L'un des frères restera à Mendoza avec sa famille, ainsi que l'une de ses nièces, ma tante, complétant la présence

familiale dans ce pôle du champ, signalé en rouge sur la représentation de cette généalogie Figure 4, et constituant une famille élargie qui reste unie par des groupes WhatsApp et des visites ponctuelles à la génération suivante, la mienne.

Cette expérience de mobilité ne transmet pas comme héritage uniquement un espace relationnel élargi à deux pays, mais probablement aussi une habitude du mouvement : deux des descendants, mon père et sa deuxième sœur, vont reprendre la migration vers d'autres horizons, la France pour l'un et Porto Rico pour l'autre. Hasard de la vie, refus de la sédentarité que l'on pourrait qualifier de « bougeotte », ou capacité à saisir plus facilement que d'autres des opportunités de mobilité ? Probablement, c'est à la psychologie qu'il faudrait avoir recours ici pour expliquer cette habitude du mouvement qui se transmet de génération en génération et de proche en proche (cf. chapitre 2). Mais cette famille me semble exemplaire de cette transmission puisque dans ma génération, quatre cousins sur six ont migré durablement (vers le Chili, les États-Unis et l'Espagne). Parmi la branche restée en Argentine, deux cousins ont également réalisé des migrations courtes vers l'Espagne. De nombreux membres de ma génération sont d'ailleurs bi-nationaux, ayant récupéré la nationalité espagnole à l'occasion des lois sur la nationalité de 2007 notamment, ce qui permet à leurs descendants de se déplacer plus facilement à l'intérieur du champ.

Beaucoup d'autres exemples pourraient être mobilisés pour appuyer cette dimension plurigénérationnelle des champs migratoires à partir d'enquêtes spécifiques. Les jeunes chercheurs ont été formés à considérer désormais le migrant dans son réseau familial, et éclairent par ces liens les contextes de la mobilité. Citons notamment les travaux de master de Chloé Moutin, qui a développé une enquête qualitative sur les familles vénézuéliennes de Bogota, soulignant à partir des données biographiques collectées dans le programme ANR Metal l'intensité des liens entre les deux pays depuis plusieurs générations (Moutin, 2012).

La fréquence de ces expériences migratoires au sein des groupes familiaux relève autant d'une forme d'habitus ou de savoir-faire, que de la réalité géographique à laquelle renvoie la notion de champ migratoire, dont l'épaisseur est à la fois historique et quantitative : des centaines d'autres histoires s'inscrivent dans la même tradition de mobilité entre ces deux pays, et leurs mobilités s'agrègent pour tisser cette toile de circulations qui renforce la polarisation du champ. Le tissu de relations qui s'y déploie -physiques ou virtuelles- crée une continuité transnationale qui transcende la distance matérielle et les frontières des États-nations. Cette migration laisse des « traces » dans les vies et les représentations, mais aussi dans l'espace à travers les associations de migrants qui sont l'une des traductions de ce lien historique, et en quelque sorte un héritage de cette migration. Celle de Mendoza fut fondée en 1908, et continue aujourd'hui de diffuser la culture catalane et des cours de langue dans la région<sup>28</sup>. C'est aussi une proximité affective (cf. I.3.1) qui fait que les destins politiques, sociaux et économiques de l'Argentine ou de l'Espagne auront toujours plus d'écho parmi les personnes qui s'identifient à ce champ. L'un de mes cousins a ainsi bénéficié en 2002 d'un programme intitulé « retour aux racines » du gouvernement de la région de la Rioja dont était originaire sa mère, pour faire un recensement des personnes de cette origine, puis établir une « maison de la Rioja » à Mendoza.

---

<sup>28</sup> La première « casa catalana » a été fondée à La Havane en 1860 selon wikipédia.

Mais cette « adhésion » à l'espace migratoire n'est possible que sur la base d'une appartenance sociale commune, cette identité régionale –ou villageoise– évoquée en son temps par G. Simon, qui distingue les champs en fonction du degré de cohésion de la société d'origine, son aptitude à pratiquer et à maîtriser un espace migratoire plus ou moins étendu et complexe (Simon, 1981, p. 88). Une des premières formes de transmission de cette cohésion est la langue catalane. Dès la première génération des enfants qui naissent à Mendoza au XIX<sup>e</sup>, le catalan s'impose comme langue d'usage domestique. Encore aujourd'hui, les membres de ma génération qui n'ont, au mieux, que des relations touristiques avec la Catalogne, sans forcément parler catalan, en citent quelques mots de référence affective. À tout moment de la généalogie que nous avons présentée, la transmission de la langue maternelle ressurgit ponctuellement. Pour d'autres groupes, nous le verrons, les traditions ou la religion peuvent garantir cette fonction de cohésion, qui semble très liée à la transmission des savoir-faire du champ migratoire.

Cette histoire de vie familiale pose aussi la question des héritages des expériences migratoires. Ces générations issues des migrations sont un angle mort de la géographie qui a laissé ce champ à la sociologie qui s'interroge notamment sur les recompositions de l'identité sociale de ces descendants. C'est souvent sous la forme de détection de formes de discrimination que se pose cette question de l'héritage de la migration. Les personnes « issues des migrations » et, de fait non migrantes, sont désormais considérées comme des citoyens spécifiques, potentielles victimes des discriminations, grâce notamment aux connaissances apportées par les enquêtes TeO<sup>29</sup>. Cependant, de nombreuses études sur la reprise de migrations par des descendants de migrants posent autrement aujourd'hui cette question des héritages comportementaux du champ, qui se traduisent par des circulations ou de nouvelles migrations. Elles partent du présupposé d'un lien entre les expériences de nouveaux migrants et celles qu'ils ont vécues à leur plus jeune âge ou celles de leurs parents, insistant sur cette transmission transgénérationnelle. La dimension de l'expérience individuelle que nous décrirons dans le chapitre 2 s'inscrit donc pleinement dans une histoire collective et dans des espaces de vie hérités.

Le champ migratoire apparaît donc comme la matérialisation de la migration dans l'espace et dans le temps. Mais ces champs migratoires s'inscrivent aussi dans le cadre plus large des temps et des espaces de la mondialisation. C'est sûrement en cela qu'ils présentent un intérêt majeur.

## **I.2 La reconfiguration des champs migratoires comme expression de la mondialisation**

Il m'intéresse ici d'une part d'évaluer la place de ces espaces « bipolarisés » dans l'alimentation et l'orientation des flux migratoires, mais aussi, plus globalement, de comprendre comment ces espaces migratoires, composés de divers champs qui s'articulent entre eux, participent des reconfigurations du système-monde et en donnent à comprendre certaines facettes. Cette approche s'inscrit clairement dans le prolongement des travaux autour de la géodynamique des migrations internationales, titre d'un manuel universitaire sur la géographie des migrations (Simon, 1995). Mais il y a quarante ans déjà, en 1981 G.

---

<sup>29</sup> Enquêtes *Trajectoires et Origines* réalisées par l'INED et l'INSEE en 2009 et 2019.

Simon nous mettait en garde contre une contrainte d'analyse des champs qui tient dans l'inadéquation des échelles de données : les champs articulent des villes, des espaces régionaux, mais les statistiques migratoires sont généralement produites à l'échelle nationale. Les flux sont ainsi envisagés en démographie comme des échanges entre états, souvent dans une vision prospective, pour analyser les tendances des migrations sur un temps donné (Domenach et Picouet, 1995). Or les premiers travaux étaient centrés sur une filière migratoire précise entre localités ou régions (Simon, 1981), à partir d'enquêtes de terrain produisant un corpus souvent qualitatif, parfois quantitatif comme dans le cas des Tunisiens en France, dont l'origine précise a été identifiée grâce aux mandats postaux dépouillés par G. Simon. Des travaux plus récents comme ceux de C. Sierra Paycha (2016) ont justement tenté de renouveler l'approche statistique du champ migratoire à partir de l'usage de données individuelles issues de recensements, tout comme une partie des chapitres du dictionnaire des migrations internationales dirigé par G. Simon (Simon, 2015).

Mais dans la perspective de la géographie des migrations, le champ migratoire n'est pas un simple outil d'analyse prospective et théorique des déterminants et effets des migrations (Piché, 2013), mais plutôt une focale à travers laquelle on observe les comportements individuels et collectifs. Dans cette orientation, les débats de la dernière décennie autour de la notion de crise migratoire et des entraves à la libre circulation des personnes nous ont conduits avec des collègues de Migrinter à remobiliser ces notions pour repositionner l'échelle mondiale et la question des circulations migratoires au cœur des lectures des reconfigurations géographiques à l'échelle méditerranéenne (programme CiMore<sup>30</sup>). Notre objectif était de distinguer, dans les multiples flux et mises en mouvements liés tant aux crises économiques post-2008 qu'aux déceptions qui ont suivi les printemps arabes, les traces de dispositifs spatiaux structurés historiquement comme des « espaces relationnels ». Je reprendrai ici les résultats partiels de ce programme, mais aussi des éléments d'analyse liés au fait que ce programme m'a amenée à reconsidérer des terrains antérieurs. Nous nous sommes attelés à retrouver dans des mobilités contemporaines, réactivées dans la décennie 2010, les traces de leur inscription dans des champs migratoires dans le temps long. L'objectif de cette approche était d'apporter de nouvelles lignes de compréhension de flux qui pourraient, si l'on ignore l'existence des champs migratoires, être considérés comme de nouveaux courants migratoires, idée qui génère, comme l'usage du terme de « crise des réfugiés » l'a montré un peu plus tard, une crispation politique à échelle mondiale.

Notre postulat de départ renvoyait à la réactivation récente de champs migratoires reconnus en Méditerranée et plus particulièrement : celui de la Tunisie avec des liens particulièrement forts et anciens avec la France et l'Italie (Boubakri, 1985, 2013), celui de l'Espagne et de ses liens avec l'Europe de l'Ouest (Oso Casas, 2005; Pérez-Caramés *et al.*, 2018) et celui du Liban qui entretient des relations migratoires de longue date avec la Syrie (Lagarde et Dorai, 2017). La notion de champ migratoire permet non seulement de comprendre la dynamique des flux, mais au-delà, les logiques qui les sous-tendent (familiales, collectives, logiques de compétences économiques). C'est surtout dans le cas de l'Espagne que des chercheurs ayant participé à ce programme ont poursuivi ces travaux dans un contexte de reprise de l'émigration espagnole et d'inversion du solde migratoire à partir de 2010. Conçu comme un espace relationnel, l'espace de vie international mis en évidence

---

<sup>30</sup> Programme Cimore, cf vol 2

par G. Simon dans sa dimension structurelle et sur le temps long dans sa thèse sur les Tunisiens prend tout son sens au regard des reconfigurations et de la réversibilité des flux qui concernent l'Espagne.

Le champ migratoire catalano-argentin décrit précédemment n'est qu'un exemple parmi tous ceux qui unissent l'Espagne à l'Argentine, à la tête desquels se trouve le champ migratoire galicien qui a d'ailleurs imprimé son nom comme synonyme d'Espagnol en Argentine<sup>31</sup>. L'histoire de la migration espagnole vers l'Argentine et de son caractère réversible est d'ailleurs largement connue dans l'imaginaire espagnol, comme en atteste le succès mondial de la série télévisée argentino-espagnole « Vientos de agua »<sup>32</sup>. Cette fiction est exemplaire dans son illustration des différents marqueurs que la littérature scientifique a pu définir pour qualifier à la fois un espace transnational, la transmission ou l'occultation mémorielle, et les formes que peuvent prendre les mobilités dans un espace international balisé par des migrations antérieures. Elle décrit le fonctionnement du champ migratoire et ses logiques à travers le récit simultané de deux migrations : celle d'un père, jeune asturien qui s'exile en 1934 vers l'Argentine, et celle de son fils, en sens inverse lors de la crise économique de 2001.

Plusieurs travaux récents se sont intéressés aux champs créés par des filières migratoires anciennes au sein de ce que je qualifierai d'*espace migratoire ibérique*. Cette notion renvoie à une échelle régionale postcoloniale qui fait sens en termes de proximités politiques et culturelles, mais avant tout linguistique, comme dans beaucoup de couples migratoires hérités des périodes de colonisation :

« [...] un espace de rencontre, de relation et d'hybridation, un espace transnational qui conditionne les pratiques quotidiennes et le mode de vie des migrants espagnols et latino-américains du XXI<sup>e</sup> siècle » (Pérez-Caramés et al. 2018 : 14)<sup>33</sup>

Ainsi l'Espagne a toujours<sup>34</sup> conservé dans le traitement des migrations une relation privilégiée avec cette catégorie de pays conquis par l'empire ibérique, leur facilitant visas et acquisition de la nationalité, justifiant la désignation des Latino-Américains comme *les préférés du XXI<sup>e</sup> siècle* (Escribano et al., 2002). En ce sens, le champ migratoire, champ des possibles pour le candidat à la migration, est aussi le théâtre de l'instrumentalisation de dispositifs politiques, eux-mêmes résultant de ce champ.

Pour expliciter ce point, je mentionnerai la question de la récupération de certaines nationalités européennes par des descendants de migrants. Les lois permettant cette réintégration<sup>35</sup>, l'italienne ou l'espagnole, portant sur la mémoire historique, ont donné lieu

---

<sup>31</sup> En Argentine le terme de *Gallego* désigne en argot tout descendant d'immigré d'origine espagnole.

<sup>32</sup> Série télévisée du cinéaste argentin Juan José Campanella, diffusée pour la première fois en 2006.

<sup>33</sup> Texte original : « como un espacio de encuentro, relación e hibridación, un espacio transnacional que condiciona las prácticas cotidianas y la forma de vida de los migrantes españoles y latinoamericanos del siglo XXI ».

<sup>34</sup> Les annuaires de la Direction des Migrations ont durant tout le 20<sup>e</sup> siècle documenté les caractéristiques des communautés expatriées. Aujourd'hui, cette direction gère encore des visas exceptionnels pour les descendants d'émigrés.

<sup>35</sup> Lois que l'on pourrait considérer comme des politiques de peuplement puisqu'elles ont en partie cherché à capter des dynamiques démographiques des pays latino-américains pour réalimenter une démographie vieillissante en Espagne comme en Italie.

à une forte adhésion collective en Argentine par exemple. J'ai gardé en tête comme illustration de ce phénomène l'observation d'une file d'attente de dizaines de personnes devant le musée de l'immigration de Buenos Aires que j'ai renoncé à visiter en 2001 parce que les archives conservant les tickets de débarquement des Européens étaient prises d'assaut par des Argentins souhaitant enclencher la récupération de la nationalité européenne de leurs ancêtres.

Cet espace migratoire ibérique offre un large panel d'étude de champs migratoires « réactivés » : celui des Andins vers l'Espagne durant les Dix Glorieuses<sup>36</sup> (Baby-Collin et Cortes, 2014 ; Sierra-Paycha, 2016 ; Ramos, 2018; Lacrampe-Camus, 2019;), ou celui liant l'Espagne et les pays d'Europe de l'ouest dont les réactivations ont suivi la crise de 2007 (Pérez-Caramés *et al.*, 2018). Ces approches sont d'autant plus intéressantes que ces auteurs cherchent à montrer comment des champs migratoires se chevauchent pour créer un espace structuré par des interdépendances ancrées dans le temps long des circulations migratoires. Nous évoquerons ici deux types de dynamiques de flux : la réversibilité, mais aussi la ramification. C'est à l'échelle mondiale qu'il faut repositionner les flux migratoires pour identifier les facteurs de leurs ralentissements et réactivations.

### **I.2.1 La réversibilité des flux**

Les démographes, et notamment Domenach et Picouet (1995) évoquaient déjà de longue date cette *réversibilité des flux*, qualifiée de *contre-courant* par Everett Lee dans sa théorie globale des migrations (traduit et contextualisé par V. Piché en 2013). Pour cet auteur, fondamental dans la domination théorique des facteurs push and pull, les volumes de ces flux sont définis par les facteurs d'attraction et de répulsion des lieux que prennent en considération les migrants. La réversibilité qualifie un cycle migratoire entre deux pôles qui inverse la direction des flux dominants : la migration initiale s'épuise et une migration en sens inverse s'initie, tandis que traces et héritages évoqués dans le premier point de la discussion demeurent. Rappelons que je traiterai ici de la géographie des flux en géographe sociale et non en démographe, c'est-à-dire en m'arrêtant sur leurs significations pour les groupes migrants et leurs dimensions spatiales, non sur leur quantification rigoureuse à laquelle s'attèlent les instituts de recherche en démographie.

La dynamique des retours est évidemment centrale dans ce processus. On estime que près de 60 % des près de cinq millions de personnes liées à la grande migration espagnole transatlantique sont revenus en Espagne après un court séjour (Pérez-Caramés *et al.*, 2018 : 14). Dans le cadre d'un champ migratoire aussi ancien et structuré que celui que nous avons décrit entre la Catalogne et l'Argentine, le retour et la réinstallation à Barcelone de la famille Miret sont une forme classique de réversibilité. Cependant, cette perspective ne tient évidemment pas compte des ré-émigrations qui ont pu se produire par la suite, comme celle des Miret que nous avons évoquée précédemment. Le retour ne pouvant jamais être considéré comme définitif, je le considère pour ma part comme une circulation migratoire

---

<sup>36</sup> On a l'habitude en France de transposer l'expression Trente Glorieuses à l'Espagne pour désigner la période de prospérité qui s'étire de la mort de Franco à 2005 (cf. Pellistrandi, Benoît, « Comprendre la crise espagnole. Une inflexion entre deux époques ? », *Confluences Méditerranée*, vol. 80, no. 1, 2012, pp. 57-68). Mais l'expression les Dix Glorieuses, renvoie à la fin de cet épisode, période 1997-2007 durant laquelle l'Espagne était en tête des pays d'accueil de migrants et a connu une croissance économique particulièrement élevée.

parmi d'autres. Pour autant, le retour est évidemment une notion centrale pour les politiques publiques des pays du Nord, qui, lors des situations de crise, mettent en place des dispositifs censés faciliter cette réversibilité, malgré des échecs renouvelés. Et plus généralement, l'inversion des flux est devenue un horizon politique dans un contexte où le contrôle de la circulation et la réduction des flux vers les pays du Nord sont des objectifs partagés par un grand nombre d'acteurs.

La fuite des Miret entre 1938 et 1939 vers l'Argentine s'inscrit ainsi pleinement dans le cadre de cette réversibilité des flux ; de nombreuses familles ayant ainsi profité d'une nationalité latino-américaine (argentine, mexicaine, colombienne notamment) pour s'exiler quand la guerre civile espagnole s'est confirmée comme longue et destructrice. On peut donc qualifier cette étape comme un contre-courant lié à un changement dans les facteurs push ou pull dans l'un des pôles du champ, en considérant la guerre comme un facteur push. Dans cet exemple, le contexte politique apparaît comme une contrainte extérieure qui va déterminer la réactivation du champ. Dans d'autres cas, ce sont des contraintes d'ordre économique, comme la crise argentine de 2001 qui sont à l'origine d'un contre-courant vers l'Espagne, d'une part ; et vers la Bolivie, pays dont sont originaires une majorité d'immigrés, d'autre part.

Les flux de départ liés à l'exil républicain n'ont pas été étudiés dans la perspective de la réversibilité ou de la réactivation d'une filière à ma connaissance<sup>37</sup>. Cependant, cette notion a été sollicitée lors des premières vagues de migration argentine vers l'Espagne, à la période de la répression par la dictature à partir de 1976, et plus récemment durant la crise de 2001. Walter Actis dans ses travaux consacrés à cette migration spécifique (Actis, 2011; Actis et Esteban, 2008) souligne la constance de l'émigration de natifs argentins vers l'Espagne depuis les années cinquante. Une partie peut probablement être associée aux « retours » tels que nous les avons décrits pour la famille Miret, puis trois phases distinctes : celle de l'exil politique suite à la dictature militaire (13 000 de ceux recensés en 2007 sont arrivés entre 1970 à 1983)<sup>38</sup>, celle de la migration économique (50 000 arrivées de 1984 à 2000) et celle de l'exode du *corralito*<sup>39</sup> de 2001 à 2008 la plus importante numériquement, avec 128 000 personnes issues de cette vague présentes en Espagne en 2009. Cette dernière vague de départ des Argentins vers l'Espagne peut être qualifiée de contre-courant, puisque les termes mêmes des avantages économiques d'un espace par rapport à l'autre sont inversés. Cette réversibilité explique aussi un flux que l'on n'associe pas spontanément au champ migratoire catalano-argentin, celui de la migration italienne vers l'Espagne qui a décuplé au cours des 20 dernières années. En 2009, 50 000 des 293 000 personnes nées en Argentine et résidant en Espagne avaient la nationalité italienne (Actis, 2011). C'est évidemment la proximité linguistique, mais aussi la proximité sociale entre les italo-argentins et les hispano-argentins

---

<sup>37</sup> On estime à environ 40 000 le départ en exil vers l'Amérique latine (Pérez-Caramés *et al.*, 2018). Un projet de la Direction des Migrations a été d'ailleurs lancé pour collecter des histoires de vie des exilés républicains (<http://www.exiliadosrepublicanos.info/es/>). Une thèse sur le sujet devrait bientôt être soutenue à l'Université de Grenade par notre collègue Mauricio Escobar.

<sup>38</sup> Dont un certain nombre de personnes sont d'ailleurs revenues en Argentine, cf. Aruj, Roberto, and M. Estela González. *El retorno de los hijos del exilio: una nueva comunidad de inmigrantes*. Prometeo Libros Editorial, 2008, cité par (Flores, 2014)

<sup>39</sup> Référence à la crise dite *du corralito*, en 2001, qui s'est traduite par l'immobilisation de tous les comptes bancaires des Argentins.



qui explique ce flux vers Barcelone et Madrid, pôles qui ont accueilli depuis un siècle des flux de retour et d'exil d'Argentins. Combien parmi ces personnes recensées en 2009 avaient-elles des liens familiaux avec l'Espagne ? Nous n'avons pas de données pour le dire, mais ce qui est certain c'est que l'existence d'un champ migratoire déjà balisé a permis à ces personnes de s'insérer avec une certaine facilité. Ce même auteur note d'ailleurs que depuis plusieurs décennies les enquêtes sur la perception des étrangers en Espagne placent les Argentins parmi les groupes les plus « appréciés » de la population globale (Actis, 2011). C'est dans ce contexte que s'inscrivent les séjours en Espagne pour deux des descendants de la famille Miret vivant encore en Argentine au début des années 2000.

Les champs migratoires sont ainsi la première ressource mobilisée en cas de crise : lors de la crise caféière en Colombie à la fin des années 1990, lors de la crise financière de 2001 en Argentine ou lors de la crise des subprimes en 2008. En ce sens, ils sont bien plus qu'un espace de vie transnational pour des familles et des individus, ils sont aussi capables de mettre en mouvement d'autres groupes en leur signalant une porte de sortie face aux crises politiques ou économiques qu'ils traversent. Les flux de non-descendants directs des processus migratoires anciens s'inscrivent dans un espace connu, un espace de « proximité » où les institutions migratoires leur sont favorables en termes de travail, de logement et de visas, mais aussi de réseaux sociaux qui sont autant de facilitateurs de l'aventure migratoire<sup>40</sup>. Nous retrouvons d'ailleurs cette caractéristique dans l'exil vénézuélien récent, dont l'un des principaux pôles d'accueil est la Colombie, pays dont sont originaires les familles d'une grande partie des premiers Vénézuéliens partis en exil (Moutin, 2012).

Ce même champ ibérique a été étudié à la suite de la crise économique de 2008 qui a touché particulièrement l'Espagne. Quatre millions de personnes ont quitté l'Espagne depuis 2007, parmi lesquels se dégagent deux types de flux<sup>41</sup>. La majorité d'entre eux sont, soit nés à l'étranger, soit de nationalité étrangère, seule une minorité ne serait pas directement liée à une migration antérieure. La première catégorie de départs, très majoritaire, s'explique donc par des retours de migrants de diverses origines qui ont emmené avec eux leurs enfants et conjoints de nationalité espagnole. Nous pouvons nous appuyer pour une évaluation quantitative précise sur le cas d'étude des Colombiens en Espagne de 2005 à 2012, pour lequel nous disposons des traitements statistiques complets du géo-démographe Celio Sierra Paycha<sup>42</sup>.

---

<sup>40</sup> Notons que cette réversibilité est un angle d'approche qui est sûrement trop négligé pour comprendre la réorientation des flux migratoires. Dans les années 1990, en dépouillant une source de données exceptionnelle constituée par les enseignants du département d'anthropologie de l'université Rovira i Virgili à partir des plus de 2000 étudiants qui ont réalisé une ethnographie de leur propre famille, j'avais déjà envisagé cette question pour le champ migratoire hispano-marocain. J'avais en effet noté que plusieurs des familles de migrants internes espagnols à Tarragone, avaient un membre ayant eu une expérience migratoire antérieure au Maroc, dans les zones de départ de la nouvelle émigration marocaine vers la Catalogne. À ma connaissance, cette piste de compréhension des filières migratoires marocaines n'a pas été approfondie.

<sup>41</sup> Pour plus de détails voir l'ensemble des travaux récents menés sur cette nouvelle émigration depuis l'Espagne, voir notamment : Domínguez-Mujica *et al.*, 2020; Oso, 2017; Pérez-Caramés *et al.*, 2018. Ces auteurs font un état de l'art très détaillé des travaux espagnols, européens et latino-américains quantifiant et caractérisant les flux au départ de l'Espagne au cours de la dernière décennie.

<sup>42</sup> Dans le cadre de sa thèse réalisée au sein de l'INED et du laboratoire Migrinter, « Morphogénèse d'un système migratoire. Emergence(s), Développement(s), Transformation(s) du système migratoire Colombie-Espagne (1988-2014) », Soutenue en 2017 sous la direction de William Berthomière et Christophe Imbert.

« ...les départs de Colombiens depuis l'Espagne, c'est-à-dire les retours et les ré-émigrations vers un pays tiers ne cessent d'augmenter. Entre 2005 et 2012, les retours ont été multipliés [...] Pour la première fois dans l'histoire du système migratoire colombo-espagnol, en 2012, les sorties de Colombiens ont dépassé les entrées. [...] À ces mouvements de retour, se combine sur la même période une émigration d'Espagnols (de nationalité espagnole y compris des personnes nées en Colombie) : 1 562 Espagnols ont émigré vers la Colombie en 2012 (Célio Sierra-Paycha, 2016).

L'auteur évoque bien ici la notion de migration inversée reprenant les termes de G. Simon, et souligne le caractère amplificateur de ces retours qui emportent dans leur sillage des conjoints espagnols et des Espagnols issus de la migration colombienne à travers une chaîne de mobilités familiales. Le champ migratoire est donc susceptible de s'élargir considérablement à la faveur de ces mouvements. Il faut noter par ailleurs que cette dynamique de retour montre que la réversibilité est lente, et que dans le cas mentionné, la dynamique de retour et de ré-émigration n'empêche pas la perpétuation des flux initiaux.

« En lien avec la crise, les arrivées de Colombiens en Espagne ont diminué (43 248 arrivées en 2008 et 13 331 en 2012) après une croissance ininterrompue depuis 2005. Cependant, on ne peut pas vraiment parler d'extinction du flux avec 13 000 arrivées annuelles (Sierra-Paycha, 2016:150)

La seconde catégorie des départs d'Espagne concerne près de 500 000 Espagnols nés en Espagne qui ont émigré de 2006 à 2017, la moitié d'entre eux vers des pays de l'UE et un quart vers l'Amérique latine (Pérez-Caramés *et al.*, 2018). Il s'agit surtout de jeunes qualifiés qui ont commencé à quitter le pays, se disant « expulsés<sup>43</sup> », et dont la presse s'est fait écho en évoquant une fuite de cerveaux. Cette émigration récente s'explique par la réactivation de filières migratoires anciennes, en majorité vers le reste de l'Europe. Elle concerne des migrants en majorité en âge de travailler, contrairement aux flux vers l'Amérique latine, à dominante familiale.

« cette nouvelle étape de l'émigration espagnole vers l'Europe maintient les mêmes destinations que par le passé (1950-1974), période à laquelle prédominait un petit groupe de pays, à la tête desquels le Royaume-Uni, la France et l'Allemagne (24,5 %, 19,5 % et 17,1 % respectivement, du total cumulé de 2005 à 2017) suivis par la Suisse (9 %) ; la Belgique (5 %) et les Pays-Bas (4 %) »<sup>44</sup> (Pérez-Caramés *et al.*, 2018: 28).

Si des auteurs comme Laura Oso ont insisté pour réinscrire ces flux dans l'histoire longue des « champs sociaux transnationaux » (Oso *et al.*, 2017), c'est aussi parce que le discours même des migrants nous y invite et parce que, contrairement à ce que les premières analyses de ces flux (notamment médiatiques) avaient laissé penser, même sans liens familiaux directs avec les anciennes vagues migratoires, c'est bien dans les pas d'une immigration préalable que s'inscrivent ces flux, en réhabilitant par exemple la niche ethnique du travail domestique à Paris. Cette migration post-crise du XXI<sup>e</sup> siècle est d'ailleurs clairement qualifiée de

---

<sup>43</sup> Une partie de ces jeunes qualifiés a fondé en 2013 les réseaux sociaux « no nos vamos nos echan » (on ne s'en va pas on nous expulse), mouvement social en référence au «15 M », connu en France sous le nom de mouvement des indignés de 2011.

<sup>44</sup> Citation originale : « esta nueva etapa de emigración española a Europa mantiene las mismas preferencias que la anterior (1950-1974), en las que predominó un pequeño grupo de países encabezados por el Reino Unido, Francia y Alemania (24,5%, 19,5% y 17,1% respectivamente, del total acumulado en 2005 a 2017) y seguidos a cierta distancia por Suiza (9%); Bélgica (5%) y los Países Bajos (4%).

réactivation de la migration traditionnelle peu qualifiée vers la France par ces auteurs, celle-ci s'expliquant par l'interconnexion des réseaux sociaux aux filières migratoires anciennes.

« Les données du travail de terrain révèlent qu'il existe un réseau migratoire qui soutient le nouveau flux migratoire des Espagnols en France et qu'il est soutenu par la migration économique de la fin des années 50 et du début des années 70, qui a toujours une présence importante en France, d'un point de vue quantitatif et associatif. Déjà vieilli, il a donné naissance aux deuxième et troisième générations (Oso, 2008) et représente un nœud de contacts qui est en train d'être revitalisé, après la crise économique, par les migrants récents. Ce réseau sert de stimulant à l'émigration et fournit les ressources pour l'arrivée et la première installation à Paris, ainsi que pour l'insertion sur le marché du travail, généralement dans des gisements d'emploi peu qualifiés traditionnellement occupés par des Espagnols dans la capitale française et qui sont fortement genrés<sup>45</sup>(Oso, 2017: 51).

L'étude mentionnée ici a d'ailleurs clairement fait le lien avec des processus de substitution de main-d'œuvre, la filière migratoire étant sollicitée pour le remplacement des derniers protagonistes des vagues migratoires espagnoles des Trente Glorieuses lors de leur départ en retraite. Elle mentionne aussi la réactivation des ressources de l'emploi peu qualifié en France pour des membres de cet espace migratoire à savoir des enfants d'émigrés des années 1950-1970, parfois eux-mêmes nés à Paris, retournés en Espagne avec leurs parents, mais qui naturellement vont mobiliser les ressources de leur espace de vie transnational au moment de la crise de 2008.

Pour ces Espagnols nés en France issus de la vague migratoire des années 50-70, ces ré-émigrations entrent bien dans le champ de la réversibilité, mais à l'échelle des individus, et ne sont pas encore à ma connaissance étudiés en tant que flux. C'est donc dans le paradigme de la circulation à l'intérieur d'un espace de vie transnationale qu'elles doivent s'analyser : car pour ces jeunes, Paris est plus proche que bien des villes espagnoles qui pourraient également offrir des opportunités face à la crise. Perez et al., récupèrent le terme ancien de va-et-vient ( Ma Mung et al., 1998 ; Michalon, 2003a) pour expliquer ces mobilités fréquentes à l'intérieur de ce champ, et évoquent le « retour différé générationnellement » (Pérez-Caramés et al., 2018 : 15). Il en va de même de la migration vers la Catalogne de bon nombre d'enfants d'immigrés espagnols que je peux connaître à Barcelone. Nous pouvons inclure dans cette catégorie ce jeune colombien, Mateo, qui retrouve après la mort de son père des insignes de sa période militaire en Espagne et partira découvrir le pays de ses ancêtres (Numéro 17 Annexe 1). Finalement, une fois le voyage nostalgique réalisé, c'est vers ses réseaux colombiens qu'il se tourne pour atterrir à Barcelone où séjourne un grand nombre de jeunes qualifiés bogotans.

\* \* \*

---

<sup>45</sup> Citation originale : « Los datos del trabajo de campo revelan que hay una red migratoria que está apoyando a la nueva corriente migratoria de españoles en Francia y que está sustentada en la migración económica de finales de los 50 y principios de los 70, que aún cuenta con una presencia relevante en Francia, desde el punto de vista cuantitativo y asociativo. Ya envejecida, ha dado lugar a segundas y terceras generaciones (Oso, 2008) y supone un nódulo de contactos que está siendo revitalizado, tras la crisis económica, por los migrantes recientes. Esta red sirve de estímulo para emigrar y aporta los recursos para la llegada y primera instalación en París, así como para la inserción al mercado de trabajo, por lo general en yacimientos de empleo poco cualificados que han ocupado tradicionalmente los españoles en la capital francesa y que están fuertemente generizados (Oso 2017: 51).

Que nous disent ces retours transgénérationnels d'une possible réactivation des champs migratoires ? Que dire de la présence en Espagne d'un nombre très important de binationaux hispano français, et peut-on penser qu'ils ont été le support du développement d'une émigration importante (environ 100 000 personnes depuis les années 2000) de jeunes qualifiés français vers l'Espagne ? Ces flux gagneraient à être étudiés dans la perspective du croisement de leurs réseaux sociaux, français et espagnols, avec leur appartenance à ce champ migratoire.

Mais cette réversibilité n'existe en général que si la circulation est possible, ce que les cadres contemporains des politiques migratoires européennes ont rendu complexe. En effet, circuler c'est pouvoir revenir vers l'Europe, ce qui est souvent durablement impossible en raison du statut de résidence irrégulier :

« Le permis de séjour fonctionne autant comme un passeport que comme un outil d'ancrage. En tout cas, la migration ne peut être réversible sans ce titre de séjour durable » (Weber, 2010).

En conclusion, nous pouvons dire que la notion de réversibilité gagne à être étudiée dans le cadre théorique des champs migratoires, comme l'a fait plus récemment Jordan Pinel en proposant la notion de contre-champ migratoire (Pinel, 2020). Il faudra attendre la théorie de causalité cumulative de Douglass Massey dans les années 1990 pour que l'approche par les réseaux migratoires, qui permettent la poursuite des flux malgré des changements dans les contextes de départ et d'arrivée, replace le champ migratoire au cœur de la compréhension des systèmes migratoires<sup>46</sup>. Dans ce cadre, la mobilité des individus peut se lire à travers le double prisme des déterminations contextuelles de la migration (économie et/ou politique) et de la dynamique collective de reprise du mouvement, de réactivation, au sein d'un espace de vie transnational partagé. Se focalisant sur les circulations des migrants, cette approche est plus à même d'éclairer les effets de la migration sur les lieux du champ.

Les exemples que je viens de discuter montrent ce champ migratoire ibérique dans ses multiples réactivations bidirectionnelles, et, en reprenant les termes de G. Simon l'importance du magnétisme entre les deux pôles. Mais ce qui semble intéressant, c'est d'en étudier la *géodynamique*, expression qui renvoie à la forte capacité d'adaptation de ces champs migratoires.

## **I.2.2 La ramification des flux**

Une seconde lecture de cette « géodynamique » est celle de la reconfiguration des champs migratoires en termes de redéploiement ou de ramification. Ce que nous avons qualifié avec d'autres de « basculement migratoire » du point de vue de l'Espagne et d'autres pays du sud de l'Europe dans les années 1990, peut ainsi s'analyser comme le redéploiement des grandes migrations de travail, notamment maghrébines (Miret, 2009c). Lorsque les États d'accueil traditionnels de cette migration de travail ont fermé leurs portes en 1974, les Marocains

---

<sup>46</sup> Pour une compréhension du cheminement complet des approches théoriques des migrations entre ces deux moments, voir la riche introduction et les textes fondateurs reproduits et traduits par Victor Piché (Piché, 2013). Il serait notamment intéressant pour comprendre les nombreux cycles migratoires au sein de ce champ migratoire de revisiter les théories sur la migration circulaire présentée dans ce même ouvrage et étudiée notamment dans le contexte nord-américain (Baby-Collin et al., 2009).

d'abord, puis les Sénégalais et Gambiens, ont cherché de nouveaux espaces d'accueil et sont arrivés en Catalogne, lieu qui apparaissait à ce moment-là comme une porte d'entrée vers l'Europe (Miret, 2009c).

Les nouveaux flux vers l'Espagne en provenance d'Amérique latine dans les vingt premières années de ce siècle, correspondent aussi en grande partie à un redéploiement du champ migratoire andin traditionnellement tourné vers les pays voisins (Argentine et Chili principalement) et les États-Unis (Baby-Collin, Cortes et Miret, 2009a; Miret et Souchaud, 2003). Les différentes crises économiques vécues par les pays andins, coïncidant rapidement avec la fermeture des frontières nord-américaines en 2001 et avec la crise argentine de cette même année ont conduit nombre de filières à se redéployer vers d'autres horizons dont l'Europe. L'Espagne par sa politique attractive, par les privilèges juridiques accordés aux Latino-Américains et par son dynamisme économique apparaît alors comme une porte d'entrée idéale (Cortes et Miret, 2009).

La perspective géodynamique des champs migratoires implique aussi d'observer minutieusement les tendances de mobilités qui s'amorcent. C'est dans la relation qu'établissent les membres d'un champ migratoire avec les lieux qui le constituent qu'il faut donc chercher les explications à ces nouveaux flux perceptibles dans ce que l'on qualifie de mondialisation migratoire. La lecture par les parcours individuels et familiaux permet d'en lire les logiques sous-jacentes. Ainsi, pour les descendants des migrants de la famille Miret en Argentine qui sont partis vers Porto Rico ou vers la France après un court séjour dans leur ville d'origine, ces mobilités isolées n'ont pas donné lieu à de nouvelles filières, mais cela aurait pu être le cas, et générer une ramification. G. Simon (cité par Sierra-Paycha, 2016) qualifiait ces ramifications du champ « d'élargissement du rayon d'action des flux ». C'est un terme voisin qu'utilisent V. Baby-Collin et G. Cortes à propos des migrations boliviennes en utilisant le terme espagnol de *nuevo despliegue* correspondant à « nouveaux déploiements » (Baby-Collin et Cortes, 2014). Mais c'est encore une fois à la lueur de ce bouleversement économique que représente la crise de 2008 en Espagne que de nouvelles formes de redéploiements vont être analysées<sup>47</sup> :

« dans la mesure où les Latino-Américains n'ont besoin que de deux ans de résidence légale en Espagne pour pouvoir solliciter la nationalité espagnole, contre dix exigés aux autres nationalités, ce sont précisément les migrants originaires d'Amérique Latine détenteurs de la nationalité espagnole qui ont réussi à diversifier le plus leurs modèles de mobilité favorisant une plus grande dispersion géographique (Recaño y Jáuregui-Díaz, 2014 cité par Domínguez-Mujica et al., 2020 : 42)<sup>48</sup>.

Dans cet ordre d'idées, deux jeunes auteures ont analysé les départs de jeunes équatoriens et colombiens vers la métropole londonienne comme des migrations secondaires (Ramos, 2018) ou comme une double migration (Lacrampe-Camus, 2019). Celio Sierra Paycha de son côté (2016), s'appuyant sur le travail de Berthomière et Lessault (op.cit.), intègre quant à lui ces reprises de la migration dans ce qui serait une « recomposition spatiale du champ ».

---

<sup>47</sup> État de l'art récent présent dans l'article de Domínguez-Mujica et al. (2020).

<sup>48</sup> Citation originale : « Dado que los latinoamericanos necesitan dos años de residencia legal en España para poder solicitar la nacionalidad española, frente a los diez de los que se exige a los demás, esto ha supuesto que sean precisamente los originarios de América Latina con nacionalidad española los que han conseguido diversificar más sus patrones de movilidad permitiendo una mayor dispersión geográfica (Recaño y Jáuregui-Díaz, 2014 cité par (Domínguez-Mujica et al., 2020: 42)).

L'intégration « de nouveaux lieux, de nouveaux acteurs, de nouveaux flux » (p.143), pose selon lui l'hypothèse d'une ramification du champ migratoire colombo-espagnol suite à la crise économique qu'a connu l'Espagne après 2008. Grâce à l'étude quantitative de la migration colombienne, il constate que ces ré-émigrations ne sont pas uniquement liées au contexte de crise, et concernent un nombre important de nouvelles destinations :

« Les départs de Colombiens d'Espagne, dont nous avons vu plus haut qu'ils augmentaient depuis le milieu des années 2000 (excepté entre 2010 et 2011), présentent un caractère hétérogène en raison de la diversité des destinations. Une minorité croissante – car 4 882 Colombiens avaient ré-émigré entre 2005 et 2008 contre 9 192 entre 2009 et 2012 – se dirige vers des pays tiers. [...] Parmi ces ré-émigrations, les destinations européennes (Royaume-Uni, Allemagne, Italie, Suisse, Pays-Bas) et américaines (États-Unis, Venezuela, Équateur, Panama et Canada) étaient et ne cessent d'être majoritaires » (Sierra-Paycha, 2016).

Ces différents exemples de la plasticité des champs migratoires confirment l'intérêt de leur étude. L'espace migratoire mondial constitué des chevauchements et ramifications de champs migratoires m'amène donc à considérer la migration andine que j'ai étudiée à Barcelone, comme pleinement inscrite dans :

« La consolidation d'un système migratoire Amérique latine-Espagne au cours des dernières années, comme un phénomène structurel, malgré des contextes économiques adverses » (Domínguez-Mujica *et al.*, 2020).

\* \* \*

Le champ migratoire est ainsi l'expression physique du rôle des migrants dans la mondialisation, ce qui explique l'utilisation récente du terme dans la bibliographie francophone, hispanique et anglophone. Le système migratoire mondial que ces champs redessinent est ainsi le reflet d'une « géodynamique des migrations internationales » qui permettent aux individus et aux sociétés de s'adapter aux fluctuations politiques et économiques internationales.

Mais au-delà de l'intérêt de ces travaux sur différentes formes de circulations, je m'appuierai sur ces exemples pour situer le champ comme espace de vie des individus en géographie, et donc comme cadre de l'expérience qui en résulte. Toutes ces connaissances accumulées dans la compréhension des champs migratoires à travers le temps offrent un potentiel de prospective, mais surtout d'interprétation des trajectoires individuelles et familiales. C'est en connaissance de ces logiques historiques internationales que doit être appréhendé le parcours d'un migrant inscrit dans un espace transnational relativement organisé au sein d'un champ migratoire. Les travaux sur les diplomaties migrantes bi-nationales qui se déploient dans les champs migratoires, évoquant un nouvel activisme de citoyens bi-nationaux, acteurs identifiés comme négociateurs entre deux états, qui luttent par exemple contre les expulsions aux États-Unis, méritent toute notre attention dans ce domaine (Alejo, 2020). Ils peuvent contribuer à un nouveau prisme d'analyse des modalités d'insertion urbaine de certains groupes où des figures locales d'acteurs politiques émergent (cf. chap. 3). Mais les individus ne sont pas tous égaux dans ces systèmes transnationaux, et tous ne souhaitent pas s'identifier à des collectifs dont les intérêts divergent des leurs.

### **I.3 L'expérience collective du champ : un espace de vie multisitué**

Plus que d'autres et de tout temps une partie des migrants, mais surtout une partie de leurs « entourages », ont un espace de vie partagé entre plusieurs lieux, plusieurs environnements sociaux et parfois même plusieurs demeures. Ce constat est au cœur de la vision du géographe, traversée par l'incitation à observer le champ migratoire : « cette optique débouche nécessairement sur l'analyse de la pratique du champ migratoire et de sa perception par les travailleurs étrangers » (Simon, 1981 : 88) ; citant les « espaces socio-culturels des migrations » étudiés par C. Almeida<sup>49</sup>, G. Simon met très tôt l'accent sur la circulation idéale de valeurs et de représentations à l'intérieur du champ. La notion de champ migratoire ou d'espace relationnel permet de relier ces différents pôles dans un ensemble cohérent tel que le perçoivent les individus, de repositionner l'expérience individuelle à l'échelle internationale. Pour Roger Béteille, la migration des Aveyronnais, appuyée par des filières migratoires consolidées dans le temps a fait passer les habitants de cette « province rurale » d'un « espace fermé à un espace ouvert », c'est en quelque sorte un élargissement du champ des possibles (Béteille, 1981 : 188). Pour reprendre les termes de J. Streiff Fenart, « l'espace migratoire est un espace géographique et social qui constitue un territoire » (1999). Le premier auteur à s'être focalisé principalement sur cet espace du champ est à ma connaissance Alain Tarrius en 1996 : « le second [le migrant] apparaît comme plus libre de projet, sa référence est le territoire qu'il construit, parcourt, traverse, conquiert parfois, sans se soucier outre mesure des valeurs ou usages des lieux » écrit-il dans son chapitre novateur sur les territoires circulatoires (Tarrius, 1996). La géographie, l'anthropologie et la sociologie convergent ici dans une analyse qui a tracé la voie en France au paradigme transnationaliste. Dans ce dernier point, nous souhaitons discuter des concepts usuels de ce champ de recherche sur le transnationalisme que j'utiliserai dans les deux prochains chapitres en montrant leur caractère heuristique pour comprendre l'espace urbain. Mais c'est d'abord à l'identification conceptuelle de ce qui permet de désigner les groupes transnationaux que nous devons procéder. Quels sont les groupes sociaux qui structurent le champ ? Quelles sont les limites des groupes auxquels s'identifient les individus dans cet espace de vie transnational ?

#### **I.3.1 L'espace social du champ**

Pour qualifier l'organisation sociale qui découlait de la migration aveyronnaise ou d'autres migrations intra-africaines qu'il cite en exemple, Roger Béteille a recours à la notion d'appartenance, à celle des comportements grégaires. Ces deux termes aujourd'hui désuets, voire connotés péjorativement pour le second<sup>50</sup> renvoient pourtant à une réalité qui a par la suite largement été analysée dans la littérature sur les migrations.

---

<sup>49</sup> Almeida, Castro. Espaces socio-culturels et migrations. In : Colloque sur les Travailleurs Étrangers en Europe occidentale, Paris. 1974.

<sup>50</sup> Je fais référence ici au projet de loi sur le séparatisme, renommé « projet de loi pour conforter les principes de la république », en débats au parlement au moment où j'écris ces lignes, et qui tend à stigmatiser, voire criminaliser toute forme d'expression d'une identité alternative ou complémentaire à celle du groupe dominant en France.

« C'est la solidité et l'articulation de ces réseaux de relations qui donnent à un champ migratoire sa cohésion profonde, qui expliquent souvent sa spécificité par rapport à l'espace pratiqué par un autre groupe national » (Simon, 1981).

La notion de filière migratoire, ou *cadena migratoria* en espagnol, a d'emblée cristallisé l'approche relationnelle, se révélant comme une véritable institution sociale accompagnant les flux. Elle facilite le déplacement, l'hébergement, l'acquisition du premier emploi, le support affectif, etc., et confère une inertie aux flux une fois qu'ils sont installés. Elles sont considérées « comme facteur d'organisation d'un espace relationnel » (Ma Mung *et al.*, 1998). Ces filières représentées dans les figures 1 et 2 (p.12 et p.15) peuvent être au départ initiées par des personnes seules, des aventuriers ou des pionniers (comme pouvait l'être l'ancêtre de la famille Baldé parti seul en Argentine), mais vont ensuite progressivement s'élargir à un groupe familial, voire régional. Mais dans tous les cas, dès qu'elles se structurent dans la durée, elles sont susceptibles de donner naissance à un champ migratoire international (ou régional dans le cas des Aveyronnais étudiés par Roger Béteille).

« Une fois ces réseaux installés dans la société d'accueil, ils sont capables de réduire les coûts et les risques du changement de contexte de façon effective, le déplacement devient plus simple, la mobilité se fait moins sélective et la décision d'émigrer perd une grande partie de sa hardiesse » (citation de Gurak et Caces 1998, traduite par Mateo Ferrer, 2012).

Très tôt dévoyée par l'usage médiatique de la notion de « filière de migration clandestine », cette notion a cédé la place dans la recherche à celle de réseaux migratoires, sans pour autant disparaître quand il s'agit de désigner une institution sociale qui pérennise les flux entre deux pôles bien déterminés. Tout un pan de la littérature sur les migrations s'est penché sur la question de ces réseaux migratoires :

« Ainsi Douglas Massey, qui étudie les migrations à la frontière États-Unis/Mexique, définit le réseau migratoire comme "l'ensemble des liens interpersonnels qui relient les migrants, les futurs migrants, et les non-migrants dans les espaces d'origine et de destination, à travers les liens de parenté, d'amitié, et une origine communautaire partagée" ( Ma Mung *et al.*, 1998).

Ce champ de recherche a largement démontré comment leur influence s'étendait bien au-delà des formes de solidarité qui les avaient mis en lumière, pour donner sens à la grande diversité des processus migratoires et de leurs effets.

« Nous considérons ainsi le réseau comme une infrastructure sous-tendant les échanges. Les migrants auront recours à des réseaux à différentes étapes de leur cheminement : soutien au projet migratoire, identification des destinations et périodes propices, avance des frais de déplacement, accompagnement pendant le trajet, passage de frontières, hébergement et insertion professionnelle dans le lieu de destination, échanges matériels et immatériels avec le village d'origine. Le réseau comprend donc une part d'organisation humaine, englobant tous les relais de la migration des zones de départ aux zones d'arrivée. Il comporte aussi un aspect proprement institutionnel, formé d'un système de règles pratiques de fonctionnement du réseau ». (Guilmoto et Sandron, 2000 : 119).

Ce qui a évolué c'est l'amplification des recherches sur les trajectoires individuelles qui a mis en lumière la porosité de ces réseaux.

« C'est à travers l'étude des réseaux de liens sociaux qu'on peut prendre la mesure des processus de diffusion (de normes, valeurs, modes) et de distinction (modification des référents culturels, bilinguisme, exposition de signes extérieurs de



distinction sociale) » [...] l'éloignement et l'isolement [...], transforment durablement la carte des liens sociaux. De nouveaux liens, des amitiés, des rencontres variées peuvent au contraire ouvrir les portes de sphères sociales inattendues (Weber, 2010).

Cette citation met en avant la « force des liens faibles » dans les réseaux sociaux, qui explique l'influence et les ressources offertes à l'individu, par des personnes n'appartenant pas au groupe des proches, mais à celui des « relations », personnes détentrices de connaissances différentes de celles des proches (Granovetter, 2006). La théorie de la forme des réseaux sociaux impulsée par Granovetter dès 1973, a démontré l'importance des interconnexions de ces réseaux. En sociologie et en anthropologie des migrations, de nombreux travaux ont ainsi montré la porosité et la plasticité des réseaux sociaux mobilisés tout au long de la circulation, permettant de rompre avec l'approche substantialiste des groupes de migrants considérés comme des « communautés fermées » (Hily *et al.*, 2004). Ce postulat nous invite à distinguer les différents niveaux d'appartenance qui configurent l'espace social des migrants.

J'évoquerai trois niveaux de l'identité et des appartenances qui se combinent pour structurer cet espace social du champ et semblent pertinentes pour comprendre le positionnement social et les expériences des acteurs migrants. Le premier est une référence nationale voire sous continentale», le deuxième, d'ordre culturel, fait sens par des marqueurs ethniques, notamment linguistiques (« les Catalans »). Ces deux niveaux que je qualifie « d'identité » n'impliquent pas l'interconnaissance, mais sont mobilisés dans la constitution des réseaux sociaux d'entraide en migration. Je m'attacherai plus particulièrement au troisième niveau, plus intime, au sein duquel les différentes sphères de l'individu se configurent, l'entourage. Mon acception de l'identité est donc « processuelle », elle renvoie aux modalités complexes qu'adoptent les individus pour adhérer à des catégories normatives tout en leur conservant une grande fluidité de significations selon les situations, et selon le contexte d'énonciation de l'appartenance.

Les deux premiers niveaux sont parfois associés à la notion de réseau ethnique, très discutée, et remise en cause par la difficulté d'en définir des limites (Hily *et al.*, 2004 : 6)<sup>51</sup>. En 1996 déjà, je m'interrogeai sur l'existence des réseaux dits « sénégalais » au sein de la migration africaine alors embryonnaire en Catalogne. La présence d'un jeune sénégalais, Abdoulaye (cf. annexe 1)<sup>52</sup> dans une « communauté gambienne » d'un village du littoral barcelonais m'avait interpellée. Celui-ci m'avait expliqué d'une part sa proximité ethnique avec les populations de la Gambie dont il traversait la frontière constamment dans sa jeunesse, mais surtout comment, arrivant seul à Barcelone, il s'est renseigné sur le « quartier africain », et on l'avait alors conduit dans ce village, où en effet il est vite devenu un membre du réseau à part entière. Vingt ans plus tard, je lirai dans un mémoire de master qu'une chercheuse étudiant les filières migratoires sénégalaises en Espagne, Mercedes Jabardo Velasco, a démontré en 2006 que les réseaux migratoires des Sénégalais du sud se sont appuyés sur la migration gambienne (Mateo Ferrer, 2012). Ces interconnexions de réseaux sont encore largement opérantes plusieurs années plus tard (Marème Niang, 2014). Ce jeune

---

<sup>51</sup> Je reviendrai sur les problèmes de l'usage des catégories ethniques pour qualifier des modes d'habiter dans le chapitre 3 (p. 166).

<sup>52</sup> Dans ce manuscrit, l'histoire de vie des personnes enquêtées que je mentionne est résumé dans un tableau synoptique en annexe 1.

Sénégalais, qui s'installe dans une « communauté » de Gambiens à Barcelone, fait appel au registre des identités nationales, voire supranationales. C'est l'existence de frontières poreuses entre le Sénégal et la Gambie, de circulations multiples qui les unissent et de la fusion administrative qu'ont connue ces deux États entre 1982 et 1989 qui est ici mobilisée pour revendiquer une appartenance commune quand l'ethnicité ne suffit pas, les Gambiens de cette commune étant Mandingues, tandis que le jeune en question était Sérère.

Ce registre supranational est souvent mobilisé dans le discours des migrants : les expressions telles que « nous les Africains de l'ouest », « nous les Latinos », expriment une forme de retournement du stigmat, car dans le contexte espagnol cette expression peut aussi avoir une connotation dépréciative. La série *Vientos de agua* met l'accent sur ces formes de solidarité dans le logement, l'emploi : c'est une identité sous-continentale, qui dans un autre contexte n'aurait aucun sens, mais qui permet une identification dans le contexte migratoire en Espagne.

Ces identités nationales nous permettent également d'appréhender plus largement l'espace social du champ en incluant les acteurs sédentaires et descendants de l'espace migratoire. Elles ne relèvent pas forcément de la catégorie juridique de la nationalité, mais s'inscrivent dans les imaginaires renvoyant à un destin national partagé qui permet une identification, par exemple pour les Espagnols au drame de l'exil de 1939 ou pour les Latinos-américains au passé colonial de « la madre patria ».

L'identité catalane fonctionne tour à tour comme une identité, régionale, ethnique ou nationale qui fait sens en migration et permet la constitution des filières migratoires. Une anecdote tirée du voyage de vacances de la famille Miret en 1898 alimente l'idée de l'existence d'un espace social transnational qui confère une forte attractivité aux deux pôles du champ migratoire catalan en construction :

« Lors d'un voyage à Tremp - une lointaine origine de la famille Miret - la diligence qui était encore en service, fit une halte dans une auberge, lorsqu'une vieille femme s'approcha d'eux et leur dit qu'elle avait entendu dire qu'ils venaient d'Amérique. Elle leur demanda s'ils ne connaissaient pas son fils, qui était également en Amérique. Le parrain (grand-père du narrateur) essaya de lui expliquer que l'Amérique était très grande, et que ceux qui y vivaient ne se connaissaient pas forcément, mais la vieille femme a tellement insisté que finalement ils lui ont demandé quel était le nom de son fils. Et quand elle leur dit, il en fut stupéfait, parce que c'était l'un de ses ouvriers » (E. Miret, 2007).

Quelle que soit sa véracité, cet épisode illustre la croyance en un lien social solide établi entre la Catalogne et la région de Mendoza. Il s'agit d'un niveau d'identification qui n'est pas lié à l'interconnaissance directe, mais à la reconnaissance d'un registre d'appartenance. Elle peut s'exprimer par la langue, un folklore, un territoire, ou la revendication politique avec la commémoration de la fête nationale catalane. C'est un autre registre de l'identité, moins intime, mais créant des formes de solidarité tout de même utiles en migration qui est très fréquemment mobilisé notamment dans le cadre de l'industrie de la migration (cf. I.3.3).

Il serait intéressant de se demander si les nouvelles formes de sociabilités virtuelles sur les réseaux sociaux reconfigurent ou au contraire renforcent ces formes d'appartenance, en perpétuant des pratiques sociales endogames que nous avons déjà évoquées dans le point précédent.

« Internet, téléphonie mobile et médias numériques ouvrent des possibilités de coprésence qui étaient encore difficiles à imaginer il y a deux décennies. Ainsi, l'intensité et la simultanéité actuelles des activités transnationales quotidiennes conduisent à l'émergence de nouvelles manières d'être au monde, mais aussi à la transformation des structures sociales et à l'apparition d'habitus transnationaux » (Nedelcu, 2010)<sup>53</sup>.

Cependant, il me semble nécessaire aussi de mettre l'accent sur l'importance des liens forts dans les trajectoires individuelles et dans cet espace social multiséculaire. Si nous remobilisons l'histoire familiale des Miret, on s'aperçoit que les réseaux sociaux s'élargissent en contexte migratoire en s'appuyant sur ce que nous pourrions qualifier aujourd'hui à la suite des travaux de C. Bonvalet et E. Lelièvre, d'entourages relationnels (1995; 1999).

«[...] on a pris en compte l'entourage familial constitué de l'ensemble des membres des ménages auxquels l'enquêté a appartenu au cours de son existence (qu'ils lui soient apparentés ou non), complété des membres de sa lignée (qu'ils aient été co-résidents ou non) (Lelièvre, 1999 : 203).

Il s'agit donc d'un réseau social spécifique, qui renvoie à une forte interconnaissance et au partage de l'intimité. Ce qui m'intéresse dans la notion d'entourage, c'est qu'elle laisse place à la fluidité des réseaux sociaux qui se redéfinissent au cours de la vie et tiennent tant du hasard des expériences que d'une détermination ethnique, familiale ou géographique (village d'origine). Ainsi, le récit migratoire de la famille décrit plus haut, révèle comment deux filières migratoires vont se croiser par la constitution de relations professionnelles, et c'est de ce rapprochement que naîtront par la suite des unions matrimoniales qui renforceront l'ampleur du groupe social touché par la dispersion, en d'autres termes, étendront la filière migratoire originelle.

« Le retour à Barcelone de Joaquim Raspall i Masferrer, qui avait passé de nombreuses années à La Havane à travailler dans la chocolaterie de son oncle. À l'âge de quarante ans, il revint déterminé à se marier et n'eut pas besoin de chercher beaucoup, car en rentrant à la maison, il vit que sa mère avait une belle femme de chambre [...] Ils ont loué un appartement qu'occupe toujours une de mes cousines avec sa famille pendant les étés et ont cherché une nourrice. L'aumônier leur a recommandé une jeune fille de quatorze ans, la Rosette de Cal Music [...] Quand cet été de 1879 se termina et que la famille Raspall dut rentrer à Barcelone, ils ne se résignèrent pas à se séparer de la petite nounou. [...] c'est cette fille, Rosa Baldé i Prat, qui avait dix frères plus âgés qu'elle, dont quatre étaient partis pour l'Argentine, et avaient une fonderie à Mendoza en partenariat avec Gil Miret (E. Miret, 2007).

Cette anecdote du récit Miret reflète bien comment l'entourage se modifie au cours de la vie : dans le cas précis, il comprend la famille élargie en provenance du village d'origine co-résidente à Mendoza, et les employeurs de Rosa à Barcelone. L'origine modeste de l'épouse de cet émigré à Cuba, elle-même employée domestique, explique probablement les liens forts qui se tissent par la suite avec la nurse, qui une fois elle-même émigrée en Argentine, connectera ces deux familles et donc deux champs migratoires catalans : La Havane, Barcelone, Buenos Aires et le village d'origine sont donc des pôles de l'espace de vie

---

<sup>53</sup> Cet article mentionne les origines des recherches sur la notion de transnationalisme virtuel au regard du maintien des liens virtuels à distance que nous observons tous aujourd'hui dans la pratique sociale des migrants.

multisitué de cet entourage et vont pouvoir devenir des ancrages pour les membres de ce groupe<sup>54</sup>.

Méthodologiquement, il est pourtant très compliqué d'évaluer la place de ces entourages flexibles ; ainsi en 2008 lors d'un entretien avec une femme bolivienne employée, avec d'autres femmes de son réseau, par une famille nombreuse argentine arrivée à Barcelone dans les mêmes années que la reprise de la migration bolivienne, il m'a semblé pouvoir interpréter ce lien comme une micro-connexion de ces filières migratoires par des entourages professionnels. On peut facilement imaginer que les premières familles aisées argentines qui ont migré suite à la crise de 2001 aient sollicité leurs anciennes travailleuses domestiques à Buenos Aires (majoritairement boliviennes) pour les faire venir ou pour obtenir les contacts de personnes susceptibles de travailler pour elles. Malheureusement, il aurait fallu une approche biographique approfondie des différents acteurs, et idéalement une enquête multi-située, pour retranscrire fidèlement ces interactions qui n'étaient pas alors au cœur de ma recherche.

Cette notion d'entourage et l'analyse de ses recompositions font de mon point de vue tout à fait sens pour comprendre la reconfiguration de solidarités temporaires qui s'inscrivent dans la biographie des individus enquêtés comme nous le présenterons dans le chapitre suivant. Au cours des déplacements liés à la migration, chaque migrant noue de nouveaux liens sociaux avec des compagnons de voyage ou d'hébergement provisoire : cet élargissement de l'espace social complète celui du champ migratoire. Dans certains cas, des couples se forment, les nouveaux conjoints combinant ainsi deux entourages, mais aussi parfois deux champs migratoires. Les exemples que nous avons analysés avec Céline Bergeon dans le cadre du programme CiMore, ont montré toute la place de ces entourages durant les étapes de migrations et leur rôle dans la réorganisation du voyage. Nous avons interviewé en 2014 en Tunisie<sup>55</sup> un couple formé d'un réfugié congolais et d'une femme ivoirienne qui se sont rencontrés à Bengazi en pleine guerre civile libyenne alors qu'ils tentaient tous deux de traverser la méditerranée (Miret et Bergeon, 2020). Certes, dans ce cas, la notion d'élargissement familial aurait pu suffire, cependant, il ne s'agit pas seulement d'un changement de terminologie, mais bien d'une évolution du regard porté sur les migrants et leurs environnements sociaux qui est nécessaire pour comprendre les reconfigurations migratoires contemporaines où les itinéraires se sont complexifiés. L'entourage connecte à travers le temps des individus appartenant à des champs migratoires différents : il produit une imbrication des liens faibles et des liens forts des réseaux de migrants. Le durcissement des politiques migratoires a eu pour effet d'isoler les individus qui ne peuvent plus toujours voyager dans le contexte des filières ; les mineurs voyagent désormais seuls parfois pour rejoindre des membres de leur entourage, des demandeurs d'asile sont déviés de leurs

---

<sup>54</sup> Je n'ai pas connaissance de réactivation de cet ancrage cubain dans l'histoire familiale, mais le récit de E. Miret ne couvre pas toutes les dimensions.

<sup>55</sup> Cf. Jean annexe Annexe 1.

routes, bloqués dans des lieux de transit comme Calais ou redistribués par des nœuds et des hubs migratoires à échelle européenne ou nationale<sup>56</sup>.

Dans ce contexte, la capacité à s'appuyer sur d'autres réseaux sociaux, et notamment sur les nouveaux entourages, est déterminante. Il paraît intéressant dès lors d'envisager l'utilité de la notion d'entourage dans d'autres champs de la migratologie comme celui des travaux sur l'hospitalité. De nombreux travaux contemporains sur des analyses de « situations locales d'hospitalité »<sup>57</sup>, visent à comprendre le rôle des nouveaux réseaux de solidarité dans l'insertion locale des migrants. On peut considérer que ces nouvelles formes d'hospitalité sont venues suppléer cette absence de l'entourage.

La constitution de nouveaux entourages locaux a débuté dans le réseau associatif français par les parrainages de migrants lancés par le Réseau Éducation Sans Frontières (RESF)<sup>58</sup>. C'est une forme d'action de plus en plus répandue, notamment à travers toutes les initiatives habitantes d'accueil de réfugiés et notamment de jeunes mineurs (majeurs). Être « entouré » pour contrer les risques de l'expulsion, mais aussi pour avoir un logement et une famille temporaire, pour apprendre à s'insérer dans ce nouveau monde urbain ; c'est aussi ce que fait l'association « *Min'derien* »<sup>59</sup> qui par exemple réussit à mobiliser ses propres réseaux pour protester contre la volonté d'expulsion de quatre jeunes, désormais « de leur entourage » en pleine crise du covid. Ces nouveaux entourages sont d'une aide précieuse, comme en atteste la grève de la faim d'un artisan boulanger qui veut conserver son apprenti arrivé en tant que « mineur isolé étrangers »<sup>60</sup>.

Toutes ces formes alternatives d'entourages de migrants qui se sont développées par l'hospitalité des citoyens, notamment pour répondre en urgence à l'absence de logement, offrent une nouvelle dimension « autochtone et sédentaire » aux entourages de migrants. Ils

---

<sup>56</sup> Sur les effets des politiques européennes récentes voir les analyses de l'atlas critique de Migreurop (Clochard, 2017), et sur les effets redistributifs des politiques mises en place depuis quelques années par l'État français voir les travaux de l'ANR Camigri (Berthomière *et al.*, 2020).

<sup>57</sup> De nombreux travaux de master interrogent cette notion à Migrinter, dans la foulée des journées qui se sont tenues sur ce thème en 2018 (« Hospitalité et migration : expériences et formes multiples de l'accueil », *e-Migrinter* [En ligne], 20 | 2020), et des travaux de l'ANR Camigri (Berthomière et Imbert, 2020).

<sup>58</sup> J'ai moi-même expérimenté, il y a quelques années, cette forme de reconstitution de l'entourage, sans m'impliquer directement auprès de familles comme l'ont fait et continuent de le faire bon nombre de mes amis militants, me transformant par moments en « petite mère » de certains étudiants étrangers que l'antenne universitaire de RESF 86 dont je m'occupais avait assistés : cautions et soutiens financiers, accompagnements administratifs, célébrations, accompagnements d'expulsions, relations téléphoniques, déménagements, etc. Ce faisceau de relations a sans conteste fait de nous de véritables amis aujourd'hui : ils sont mon entourage et je reste le leur, souvent malgré la distance et la diminution des liens.

<sup>59</sup> Association poitevine qui organise l'accueil de mineurs étrangers non reconnus (majeurs) au sein des familles.

<sup>60</sup> Rapporté par le média Brut : <https://www.youtube.com/watch?v=-2ZlTrfIRS1&feature=share&fbclid=IwAR3TuPPZ1V2JGQ25R7hcr1Mr2ScmMcwU4BFVfZnzPVo4m90JXeLtuUALWsM>

ont toujours existé, comme le montre la littérature sur l'accueil des réfugiés espagnols en France<sup>61</sup>, mais ils sont aujourd'hui visibilisés par la focale de la recherche sur l'hospitalité.

Cependant, l'hospitalité et les nouveaux entourages dans les lieux d'accueil, bien qu'en plein essor, ne remplace pas la connexion à l'espace social des champs migratoires. L'intérêt de l'espace social du champ est lié à sa capacité à articuler de façon transcalaire un espace de vie multisitué.

\* \* \*

Quels que soient les périmètres de l'espace social, groupe national, communauté, groupe ethnique, entourage, groupe familial ou parenté, ce sont autant de notions qui renvoient à la non-superposition des frontières des États et des nations, mais aussi à des formes de solidarités et de relations intrinsèques aux champs migratoires. C'est bien en cela que les travaux sur les champs migratoires s'inscrivent pleinement dans le paradigme du transnationalisme, et permettent d'observer les rapports aux lieux des migrants d'un point de vue spécifique, celui consistant à les considérer comme des « habitants du champ migratoire ». Il conviendrait ici d'introduire la question de la visibilité politique de cet espace social transnational, qui est évidemment une dimension importante de la perspective du transnationalisme. Le retour sur l'histoire serait pour cela intéressant, et notamment l'analyse du discours politique sur l'Espagne produit par les exilés républicains, et mobilisant les migrants espagnols dans une visée de retour et de développement du pays d'origine<sup>62</sup>.

### **I.3.2 Le champ migratoire : un système de lieux**

L'histoire familiale dont nous suivons le cours (E. Miret, 2007) montre bien la récurrence de certains lieux pour ce groupe familial élargi : le village de Sant Antoni de Vilamajor où se sont croisées leurs histoires, la ville de Barcelone, métropole qui a polarisé l'exode rural, et la ville de Mendoza, pôle initial sur le continent américain. « L'espace peut être ressenti comme la zone définie par un réseau de lieux » (Tuan, 2006 : 16). Dans chacun de ces lieux, des générations familiales ont laissé des traces de leur passage : les deux maisons familiales à Sant Antoni de Vilamajor que l'on visite encore lors de pèlerinages familiaux quand un membre de la famille latino-américaine réalise un périple en Europe (Figure 5) ; les lieux symboliques de la vie à Barcelone : les rues où a habité un membre de la famille, les maisons construites par l'un d'entre eux, ou le blason familial sur le bâtiment de l'ancienne entreprise (Figure 3) ; mais aussi les lieux, les maisons de la ville de Mendoza qui ont marqué l'histoire familiale. Comme dans toutes les familles, certains objets peuvent être des repères, et dans mon cas, nous connaissons tous la machine pressoir portant la marque Miret Baldé, dont l'une est conservée au musée de la vigne, trace de l'ascension sociale de la famille inscrite en ce lieu. Ces lieux sont ainsi autant de « petits cailloux »<sup>63</sup> déposés par les ancêtres pour que les générations suivantes puissent se repérer dans le champ migratoire. Leur espace de vie est construit autour de ces points d'ancrage (cf. point II.2) qui sont aussi des lieux, mis en

---

<sup>61</sup> Cf. Thomas Lacroix, Isabelle André-Poyaud. La population espagnole en France (Tome 2) : Visages d'une communauté centenaire. 2004. ([halshs-00820660](https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00820660)).

<sup>62</sup> Cf. discours de la « Première conférence des organisations du Parti Communiste d'Espagne en migrations », édité en 1973 en Belgique alors que ce parti était dans la clandestinité.

<sup>63</sup> Selon l'expression de Frédéric Richard lors d'une de nos discussions sur ces notions.

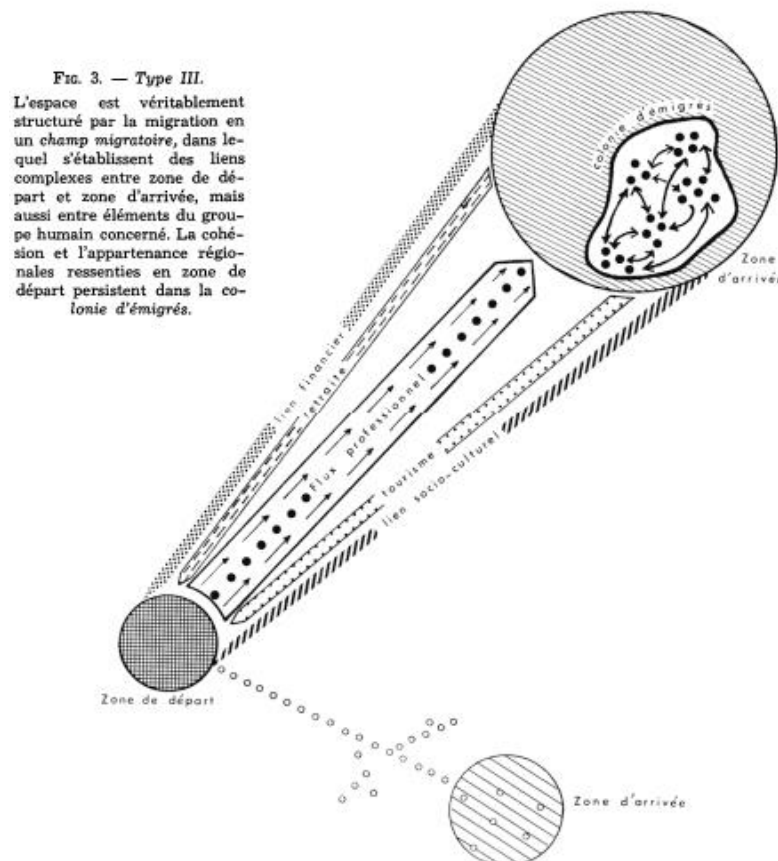
relation par les circulations migratoires. Nous reviendrons dans le chapitre 3 sur la matérialité du lieu d'un point de vue scientifique, pour ici nous centrer sur les significations collectives de cet espace de vie.

Spatialement, le champ migratoire modifie la perception de la distance : un pôle du champ est plus proche, c'est-à-dire plus accessible qu'un lieu de proximité. Roger Gallais le notait déjà en 1976 à travers la notion de « distance vécue » :

« Certaines situations spatiales sont brusquement rapprochées mesurées à l'étalon de la distance structurale. Au Cameroun [...] la distance structurale est, pour les Bamiléké, réduite par la densité des relations, des relais, la solidarité effective. Plus généralement, cette distance structurale est affaiblie à l'intérieur de tous les espaces migratoires organisés. Entre une région d'immigration<sup>64</sup> et la ville d'accueil éloignée de 1000 ou 1500 km, la distance vécue est moindre qu'avec un centre régional où l'ethnie considérée n'a pas établi de bases solides (Gallais, 1976 : 7).

Au passage, cet auteur exprime déjà sans la nommer la notion d'ancrage avec cette idée de « bases solides établies en un lieu » (cf. II.292). Ces bases solides renvoient quelques années plus tard aux pôles du champ migratoire, également ici, dans cet article de R. Bétéille (1981) où les notions sont encore incertaines, qualifiées de zones de départ et d'arrivée (Figure 6).

Figure 6 : La représentation du champ migratoire et de l'espace relationnel selon Roger Bétéille (1981)



Source : Bétéille, 1981 : 195

<sup>64</sup> Nous interprétons ici que l'auteur a fait une coquille et fait référence aux régions d'émigration.

Mais cette image simple d'un champ migratoire bi -ou tri- polaire sera dépassée par l'inscription des migrations dans une lecture de leurs reconfigurations et de leur mondialisation. Qui plus est, plusieurs auteurs ont montré la multiplication des lieux de transit qui viennent ajouter de la complexité dans cette géographie de la migration. L'ouvrage collectif réunissant des études de cas de circulations migratoires transnationales mises au jour au début du XXI<sup>e</sup> siècle montrait déjà différents exemples de ces nouveaux pôles des champs migratoires. Fanny Schaeffer s'intéressait à des lieux de la circulation comme les aires de repos aménagées pour les Marocains en Espagne sur les autoroutes lors des opérations « Paso del Estrecho », Catherine Gauthier aux lieux du commerce transnational notamment aux abords des enclaves espagnoles au Maroc ou Julien Brachet aux lieux du Sahara nigérien qui constituaient des haltes dans la circulation (Cortes et Faret, 2009). Certains de ces lieux ont été renforcés dans leur fonction de transit, d'autres sont devenus inactifs en raison de contextes politiques et notamment sécuritaires.

Aujourd'hui, d'autres lieux sont apparus et font l'objet de nombreuses recherches : ce sont les hot-spots, les camps comme Calais, les villes de blocage au sein d'un parcours comme peuvent l'être celles qui accueillent les centres d'accueil et d'orientation en France qui constituent de nouveaux pôles des champs migratoires. Les cartes de l'atlas Migreurop montrent bien comment ces lieux qui deviennent communs à différents champs migratoires se sont dispersés aux frontières de l'Union européenne. Pour contraints et informels qu'ils soient, ces lieux n'en deviennent pas moins partie prenante de l'expérience spatiale des migrants comme nous le verrons dans le chapitre 2 à travers divers exemples.

Nous reviendrons plus loin sur ce qui peut distinguer les lieux du champ migratoire selon les expériences et selon les individus. Insistons cependant sur la dimension idéale de cet espace de vie transnational : ces lieux ne sont pas forcément connus et pratiqués par tous les migrants. Ils sont cependant imaginés et considérés comme des lieux de vie possibles, accessibles. Ces lieux qui se sont multipliés et diversifiés avec la mondialisation migratoire peuvent revêtir différentes fonctions selon les contextes et selon les temps de la biographie individuelle. Ainsi, nous avons évoqué plus haut une fonction de rebond permise par ce système de lieux avec l'histoire de cette jeune femme qui part seule à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle rencontrer son promis (p.24). J'émet l'hypothèse que cette autonomie a été favorisée par une certaine forme d'émancipation vécue par cette femme qui a d'abord connu un exode rural et qui travaillait depuis plusieurs années dans une famille bourgeoise de la grande ville. Barcelone apparaît déjà comme un nouveau lieu du champ migratoire familial. Par la suite cette ville deviendra le lieu de réinstallation de cette femme et de ses descendants, qui bien qu'en conservant un lien fort avec le village d'origine, qui acquiert la fonction de lieu de villégiature, ont acquis des modes de vie définitivement urbains. Ce constat nous incite à observer ce qui se joue dans ces lieux de passage, et les modalités des ancrages qui s'y exercent (II. 2).

Les villes petites, moyennes ou grandes, ont souvent cette fonction de rebond. Mohamed Charef l'a déjà signalé comme un facteur d'urbanisation des régions rurales de départ ; les chefs-lieux des régions de départ au Maroc attirant peu à peu les familles des migrants et les migrants eux-mêmes à leur retour (Charef, 1995). Cette dernière situation est remarquée dans de nombreux contextes de départ de zones rurales comme pour les migrants de la zone caféière de la Colombie, qui ont migré vers le Venezuela, mais qui à leur retour préfèrent



s'installer à Bogota (Moutin, 2012). Ou comme pour ces migrants andalous dispersés en Europe observés durant sa thèse par Angels Pascual à la fin des années soixante-dix, qui à leur retour d'Europe rejoignaient non pas une région d'origine vidée de sa population, mais la région métropolitaine de Barcelone où entretemps avait déménagé une partie de l'entourage et qui offrait davantage d'opportunités de vie ; l'auteur qualifie ces retours de « relocalisation » de la population dans des zones industrialo-urbaines (Pascual de Sans, 1983). Elle mentionnait d'ailleurs comment certains auteurs analysaient déjà en 1975, dans une perspective marxiste, le transfert de la force de travail depuis le secteur non capitaliste vers le secteur capitaliste sous la forme de ce que l'on a qualifié d'exode rural et désormais de migrations temporaires ou alternantes (C. Meillassoux<sup>65</sup>, cité par Pascual de Sans). Ces études sur les régions d'origine ont depuis été analysées dans le cadre des relations des migrations internationales aux pays de départ et à certaines villes, notamment africaines, nous y reviendrons en troisième chapitre.

Mais ce qui est essentiel, c'est que ces systèmes de lieux constituent surtout un espace d'opportunité pour l'individu appartenant à un champ<sup>66</sup>. Polina Palash a démontré tout récemment dans sa thèse comment des familles dispersées utilisaient les ressources de chacun de ces lieux d'ancrage pour y déployer un système d'assurance sociale transnationale dont ils sont en général privés par la pauvreté de leurs pays d'origine ou dans certains cas par un statut de séjour irrégulier (Palash, 2019; Palash et Baby-Collin, 2019; Palash et Mingot, 2019).

Mais cette forme de ressource spatiale a aussi été étudiée par de nombreux auteurs dans le champ des mobilités résidentielles et dans les cas plus précis de multi-résidence (cf. point II.1.2) : la notion de système de lieux ou d'espace de vie archipel, ou de systèmes de mobilité familiaux, forcément liés à l'expérience migratoire d'au moins un membre de la famille, trouve en partie sa source dans les travaux sur les systèmes résidentiels familiaux développés par F. Dureau notamment :

« Tant que l'accès entre les pôles du système résidentiel familial est assuré, la dispersion géographique des membres de la famille n'est pas forcément un obstacle » (Dureau, 2002).

Si je repars de ma propre histoire familiale, le choix scientifique des lieux de terrain choisis<sup>67</sup> pour illustrer mes thématiques de recherche peut être considéré comme une influence de mon espace migratoire sur mes spatialités professionnelles. Il correspond évidemment à la transmission d'un savoir-faire, tous les Français par acquisition n'ont pas hérité de deux langues maternelles. Mais ce choix tient aussi très certainement d'une forme de dépendance aux lieux, entre ici et là-bas, inscrite dans mes pratiques spatiales entre les divers pôles de

---

<sup>65</sup> Claude Meillassoux, 1975, *femmes grenier et capitaux*, Paris Maspero.

<sup>66</sup> Je ne résiste pas au plaisir de restituer une blague familiale à ce sujet : c'est un jeune berger galicien qui est interrogé par une personne qui lui demande ce qu'il voudrait faire quand il sera grand. L'enfant répond – assez naturellement au vu du contexte – qu'il ira travailler en ville. La personne acquiesce : « bien sûr tu iras à Santiago de Compostela », et l'enfant rigole « ah non, c'est trop loin j'irai à Buenos Aires ! ». Cette blague peut probablement encore mieux s'adapter à Caracas dont on sait que des barques assuraient la liaison dès le 19<sup>ème</sup> avec la ville de la Corogne en Galice.

<sup>67</sup> Barcelone depuis 1991, Buenos Aires en 2001 et en 2018 (cf. volume 2).

l'espace migratoire. Selon une formule synthétique de Serge Weber, mon « chez moi », « est un référent multidimensionnel qui dépasse les frontières » (Weber, 2010).

Toutefois, ces lieux ne font système que si certaines conditions sont réunies : s'il existe des flux de différentes natures pour l'animer et si l'entourage transmet les repères de cette géographie transnationale. Évoquant la question des retours des Allemands de Roumanie, B. Michalon souligne :

« les (futurs) migrants migrent vers un pays dans lequel ils n'ont jamais vécu, et auquel ils sont considérés comme affiliés par l'ethnicité, l'identité, l'ascendance (p.3). [...] le groupe est en contrepartie conditionné à son tour par les images spatiales qui l'entourent : s'il veut durer, il faut que ses souvenirs restent dans la pensée collective (p. 154). [...] La composante familiale de l'émigration saxonne fait de la perspective du départ une sorte de ressource familiale, transmise de génération en génération : le choix parental d'émigrer est légué aux enfants les plus jeunes, qui grandissent dans cette attente (p.215) ». (Michalon, 2003b).

Nous verrons dans le chapitre 2 comment analyser ces phénomènes de la transmission ou de socialisation au sein du champ migratoire, mais arrêtons-nous sur la compréhension des circulations comme élément constitutif de la notion de champ migratoire.

### **I.3.3 Les circulations : le champ migratoire comme mode de vie**

L'introduction de l'ouvrage intitulé « Les circulations migratoires, lire les turbulences migratoires contemporaines », reprend les différents apports de la notion de circulation, indissociable de celle de champ migratoire. Ce texte introductif pose clairement les enjeux géographiques de cette approche francophone des « circulations migratoires » :

« Dans son mode d'appréhension, la « circulation » tend à recouvrir des situations migratoires assez distinctes. Mais on peut s'accorder pour dire que prédomine toujours l'idée d'une mobilité comme un élément organisateur fort des dynamiques sociales pour des individus et des groupes ayant été placés en situation migratoire. Selon Ma Mung, Dorai et Hily (1998) le concept de circulation (...) diffère de celui de la migration, fait référence à la mobilité physique des hommes avec leurs itinéraires, leur moyen de transport et la pratique effective et affective de l'espace parcouru. Dans ce sens, le terme renvoie à mobilité des individus, mais aussi des biens et des valeurs dans un espace structuré antérieurement par des flux migratoires c'est-à-dire le champ migratoire » (Cortes et Faret, 2009).

Ces approches s'intéressent à tout ce qui circule dans le champ magnétique symbolisé par la notion du champ migratoire. G. Cortes et L. Faret insistent sur le caractère répétitif des mobilités physiques ou idéelles ; c'est l'agrégation de ces multiples flux qui structure l'espace transnational. La circulation migratoire c'est le magnétisme du champ, c'est parce qu'elle existe que le champ se développe, se maintient et se transforme. Mais comme le soulignent Lessault et Berthomière (2019), la notion de circulation migratoire est mieux partagée par l'ensemble des disciplines, alors que celle de champs est restée dans le milieu restreint de la géographie. Les circulations dans le cadre du champ migratoire concernent toutes les expériences qui relient les lieux et les membres du champ entre eux. Tous les migrants ne développent pas un mode de vie multisitué dans cet espace transnational, mais tous bénéficient des ressources mises en circulation. Il convient donc de distinguer la circulation des personnes, mais aussi la circulation de biens matériels et enfin la circulation des idées.

Pour s'inscrire dans cet espace transnational, les migrants doivent le pratiquer et donc circuler, ou tout du moins ils doivent pouvoir l'envisager. G. Simon est l'un des premiers à signaler la mise en circulation des « immigrés » avec la crise économique de la décennie soixante-dix :

« Un nouveau mode de vie se développe, ponctué par des retours réguliers au pays au moment de congés annuels ou à l'occasion d'évènements familiaux. Les travailleurs étrangers pratiquent ainsi des navettes à long rayon d'action à l'intérieur d'un espace de travail et de vie étiré sur plusieurs centaines et plusieurs milliers de kilomètres » (Simon, 1981).

La question de la circulation en géographie a largement été théorisée dans le champ de recherche relatif aux mobilités. Nous renverrons pour une épistémologie de cette notion à l'introduction de nos collègues dans l'ouvrage « *D'une métropole à l'autre* » (Imbert *et al.*, 2014), qui inscrit des analyses récentes de cette forme de mobilité dans le temps long de la compréhension de ces phénomènes. Ces auteurs resituent clairement cette notion dans le champ de la géographie et montrent la dimension « consubstantielle » des notions de circulation, de relation entre les lieux et entre les individus et les espaces qu'ils habitent (Imbert *et al.*, 2014 : 20). La circulation est définie par ces auteurs comme la répétition au moins une fois d'un déplacement entre deux lieux, soit une définition plus restrictive que celle habituellement envisagée en migratologie. Les auteurs pointent à partir de cette définition le risque d'essentialisation de groupes dont la circulation serait le mode de vie dominant. Ils s'inscrivent dans les pas de la définition d'une mobilité excluant tout projet de changement de résidence « durable » selon la définition initiale de Zelinski (citée par Imbert *et al.*, 2014 : 16). Il s'agit là de la principale différence avec la migratologie qui, elle, considère la migration et le changement résidentiel comme une étape possible de la circulation migratoire. Il est évident que dans chaque groupe il y a des « circulants » et des « immobiles » (Imbert *et al.*, 2014: 23) ; pour autant, les immobiles sont au contact de ces circulants et sont informés, voire influencés, par ces pratiques. C'est en cela que l'existence d'un espace de vie transnational au sein d'un champ migratoire peut contribuer à renforcer les opportunités de circulation, et de migrations.

Dans ma pratique de la géographie, je m'inscris donc dans la lecture d'une forme spécifique de la circulation, dite migratoire : non seulement elle s'inscrit dans le champ migratoire, mais elle en est constitutive et l'alimente. Nul besoin de reprendre ici l'historique complet de l'émergence de cet angle de vue en migratologie, publié en 1998 par nos collègues, et cité régulièrement comme référence sur le sujet (Ma Mung *et al.*, 1998). Ces auteurs, qui replacent cette notion dans un contexte de mondialisation de l'économie et d'intégration européenne, définissent la circulation migratoire qui se généraliserait dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, comme :

« Des expériences et des pratiques de contournement des dispositifs juridico-étatiques se sont développées. Désormais les réseaux se structurent et s'articulent sur plusieurs territoires et acquièrent des capacités de régulation relativement autonomes. Les activités légales et illégales s'imbriquent et se renforcent fournissant des ressources renouvelées de création de richesses » (Ma Mung *et al.*, 1998: 2-3).

Comme le montre la somme des travaux de terrain présentés il y a maintenant dix ans dans l'ouvrage de G. Cortes et L. Faret (2009), l'extension de l'espace de vie au sein d'un espace transnational inscrit la circulation comme une ressource de plus en plus fluide intégrant dans

un même mouvement des flux de différentes orientations et temporalités, des va-et-vient décelés de longue date dans la littérature :

« [le terme de] "va-et-vient" (Charbit, Hily, Poinard, 1997) a connu un meilleur destin. Initialement il apparaît dans les travaux de R. Montagne consacrés aux travailleurs kabyles. La notion de va-et-vient qui sous-tend celle de circulation migratoire n'est donc pas récente, elle préfigure déjà le fonctionnement en réseau des groupes migrants et leur capacité de maintenir des liens entre pays d'origine et pays d'accueil. » (Ma Mung et al., 1998: 2-3).

Une part de ces circulations correspond à des déplacements cycliques, répétés entre au moins deux lieux. C'est le cas des migrations circulaires, identifiées et mesurées par des indices de périodicité circulatoire (Baby-Collin, Cortes, Faret, *et al.*, 2009). Dans d'autres cas, elles s'inscrivent dans une multiplicité de lieux qui font sens pour les groupes migrants. En effet, la caractéristique de l'espace de vie transnational que je souhaite mettre en évidence est qu'il constitue un espace de familiarité, au sein duquel se déploient les projets de vie individuels. C'est le point de vue de « cette relation particulière à l'espace », de la « dispersion des lieux de vie » et du « rattachement d'un individu à plusieurs lieux » (*ibid.* : 22-23) qui est privilégié dans les analyses de la circulation migratoire. En ce sens, une circulation antérieure peut assez facilement se traduire par un changement de résidence plus ou moins long.

On peut ainsi considérer comme nous l'avons déjà écrit que la circulation migratoire s'est constituée en véritable paradigme (Lacroix et Miret, 2021). Ce faisant, le contenu initial du terme s'est diversifié, notamment sous l'emprise récente de la mondialisation de l'information virtuelle et s'est rapproché de celui de transnationalisme. Mais c'est aussi un renversement du regard sur des flux observés autrefois sous le prisme du retour, de la multi-résidence, notions qui ont progressivement été englobées dans cette dynamique de circulation migratoire. Ainsi, dans le récit familial précédemment évoqué (E. Miret, 2007), la notion de circulation migratoire permet d'englober tous les va-et-vient réalisés, bien qu'ils aient été limités par des contextes politiques contraignants ou par la difficulté de déplacement au XX<sup>e</sup> siècle. Une mobilité au départ ponctuelle comme celle de l'auteur dans les années cinquante peut se transformer en migration longue, un retour définitif peut s'avérer un échec et s'inverser, etc. La circulation migratoire abolit les distances dans l'expérience spatiale du champ, et les fonctions des lieux (d'origine, de migration, de villégiature) sont aussi modulables comme nous le verrons dans le prochain chapitre. Se référant aux populations ukrainiennes et roumaines installées à Rome, dont les allers-retours étaient particulièrement fréquents, Serge Weber notait déjà en 2000 :

"le champ migratoire Europe de l'Est/Italie devient un espace migratoire qui relie deux mondes en permanence, territoire de l'entre deux ou territoire de la mobilité qui ne sépare pas le lieu d'origine et le lieu d'accueil" (Weber, 2000 : 432).

Adopter le paradigme de la circulation c'est aussi observer les mobilités autrement. Certains de ces flux sont en effet rarement évalués par la démographie et par la statistique : ainsi les travaux de Celio Sierra Paycha et de l'ANR Metal ont montré comment la prise en compte dans les recensements latino-américains du lieu de résidence des individus cinq années auparavant mettait au jour des mobilités très difficiles à repérer avec les indicateurs classiques. Or ce que montrent les trajectoires recueillies c'est tout ce qui se joue dans ces circulations parfois de courte durée des membres des familles dispersées en termes de redéfinition des projets de vie et d'organisation familiale de la migration (cf. chapitre 2).

Les circulations que nous envisageons concernent donc tant les mobilités humaines, que celles des biens et représentations. Les travaux nord-américains et hispaniques sur le transnationalisme ont très tôt qualifié les circulations idéelles et culturelles identifiées dans la littérature sur les champs migratoires de remises « sociales », ce qui a permis de les prendre en considération à part entière dans les évolutions des lieux du champ.

« Le concept de remises sociales a progressivement émergé pour souligner l'importance et la diversité de flux non matériels (idées, pratiques, comportements, valeurs, etc.) entre ces deux espaces (Levitt, 1998). Après l'intérêt initial suscité pour le concept, un certain nombre de critiques ont rapidement émergé soulignant les limites imprécises de la notion et la faible conceptualisation des mécanismes permettant ce type de transfert (Bocagni, 2010). » (Lafleur et Duchesne, 2017).

Ce changement de paradigme me semble avoir bouleversé l'approche des phénomènes migratoires ; j'illustrerai cela par la façon dont j'ai pour la première fois abordé concrètement les dynamiques transnationales andines. Une partie de mes recherches de terrain de 2008 à 2011 se sont inscrites dans un programme de recherche international IMITMA<sup>68</sup> qui ambitionnait de comprendre la migration récente de groupes de migrants andins<sup>69</sup> vers les métropoles espagnoles en les réinscrivant dans la continuité et le temps long de ces flux. Ainsi, l'installation très rapide de ces groupes à Barcelone et à Madrid a d'emblée été envisagée comme le prolongement ou une réorientation de filières migratoires anciennes, notamment depuis la capitale argentine, Buenos Aires où ces groupes, notamment les Boliviens et les Péruviens étaient jusque-là principalement implantés.

La circulation migratoire, élément sur lequel nous avons en partie centré nos analyses (Baby-Collin, Cortes et Miret, 2009a) constitue un véritable moteur de ces flux. La densité de circulation de l'information dans des filières structurées antérieurement par les migrants boliviens en Argentine et aux États-Unis est en premier lieu apparue comme le facteur explicatif de la rapidité de l'augmentation des flux vers l'Espagne au tournant du siècle (Figure 7). Mais la circulation physique des individus et des dispositifs facilitant leur migration a aussi rapidement été repérée comme un catalyseur des flux. La migration bolivienne a ainsi été étudiée, en Bolivie comme en Europe, comme exemplaire depuis ce point de vue du transnationalisme<sup>70</sup>. L'augmentation de l'immigration bolivienne en Espagne au début du XXI<sup>e</sup> siècle s'inscrit dans ce que certains auteurs ont qualifié de période des Dix Glorieuses espagnoles : cet ancien pays de départ va devenir pendant plusieurs années consécutives le premier pays d'arrivée de migrants de l'OCDE, en relation à un niveau de croissance économique inconnu jusque-là, et soutenu notamment par la trop fameuse « bulle » immobilière (Cortes et Miret, 2009; Miret, 2009c).

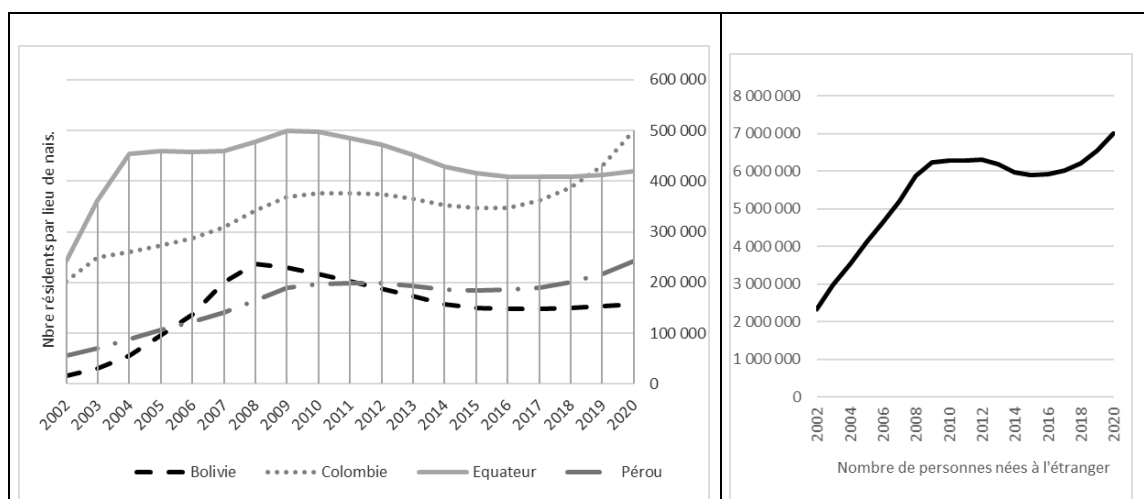
---

<sup>68</sup> Programme IMITMA (cf. volume 2).

<sup>69</sup> Nationalités du Pacte Andin qui réunit la Bolivie, la Colombie, l'Équateur et le Pérou ; États qui partagent des caractéristiques communes (topographiques, politiques, économiques, culturelles et sociales) dans le contexte latino-américain.

<sup>70</sup> La littérature sur ce thème est très abondante, voir l'état de l'art établi dans l'article déjà mentionné (Lafleur et Duchesne, 2017) et surtout l'HDR de Virginie Baby-Collin dont il est l'objet (Baby-Collin et Cortes, 2014).

Figure 7 : Les résidents d'origine andine et étrangère en Espagne (2002 à 2020)



Source : Inebase, statistiques du registre de population 2020

Cette croissance économique a favorisé des flux de diverses origines, notamment africaines et d'Europe de l'Est, mais surtout latino-américaines, et particulièrement andine (cf. Figure 7). L'Espagne est encore aujourd'hui le premier pays d'accueil de l'immigration latino-américaine en Europe (Thiers-Quintana et Gil-Alonso, 2020). L'augmentation numérique la plus spectaculaire est celle des Boliviens. Ils arrivent surtout de 2002 à 2008, commençant à se stabiliser à partir de 2007, date à laquelle ils se voient eux aussi imposer un visa, et qui marque aussi le début des effets de la crise économique. Si nous comparons les deux figures, on voit clairement que les Boliviens sont parmi les nationalités qui ont connu la croissance la plus rapide, mais aussi la plus incertaine, car leur courbe chute plus brutalement et durablement après la crise de 2007. Ce que ne montre pas cette courbe en stock de résidents étrangers, c'est l'importance des mobilités individuelles qui animent le champ suite à ces premières installations rapides.

Les entretiens menés ont tous révélé la force des réseaux sociaux dans cette migration, qu'elle soit directe depuis les pays d'origine ou en provenance de pays d'installation antérieure. La plupart des migrants rencontrés sont arrivés dans le sillage de personnes récemment installées et séduites par la facilité à trouver un emploi même sans papiers. La circulation de l'information dans les réseaux sociaux qui s'étirent dans le champ migratoire est déterminante. Elle est souvent appuyée par des mobilités liées à des visites familiales et aux congés : ainsi, Luis nous explique d'une part qu'il a rejoint un oncle de sa femme, et que d'autre part, celle-ci a profité d'une mobilité saisonnière de ce membre de la famille pour le rejoindre.

“et ensuite, après un an... dix mois en fait, elle est venue. Précisément, elle est venue parce que son oncle [qu'il avait rejoint] est parti en Équateur, pour régler des papiers, et il a rendu visite à la famille. Et c'est là qu'elle a voulu venir avec lui[...] en profitant du voyage, et tout le reste”<sup>71</sup> (Luis entretien N. Miret nov. 2007).

<sup>71</sup> « y después de un año... de diez meses vino ella. Precisamente fue... porque el tío se fue a Ecuador, a ver con papeles, ha visitado la familia, entonces ella se quiso venir con el [...] claro aprovechando el viaje todo eso”.

La circulation migratoire est aussi à l'origine d'un phénomène de « noria migratoire »<sup>72</sup> pour les femmes travaillant dans l'économie domestique. Plusieurs personnes ont témoigné être venues remplacer une femme membre de leur famille qui avait dû s'absenter temporairement, et être restées pas la suite. Ces entretiens montrent comment, pour les femmes boliviennes, en cas d'accident de la vie, de privation d'emploi, tenter la migration vers l'Espagne devient une évidence. Elles s'inscrivent dans un vaste réseau féminin qui va utiliser cette pression dans les pays d'origine pour préserver son emploi en se faisant remplacer par une femme bolivienne recommandée quand elles ne peuvent pas travailler, en raison d'une incapacité temporaire, souvent liée à un retour ponctuel au pays. Ceci s'explique déjà au début du XXI<sup>e</sup> siècle par la facilitation de la circulation de l'information par les technologies numériques et les réseaux sociaux qui commencent à se démocratiser dans l'ensemble de la population mondiale et dans laquelle vont rapidement investir les migrants<sup>73</sup>.

L'importance de cette fonction de la circulation de l'information a longtemps été repérée au tournant du siècle par la présence dans les villes de départ et d'arrivée de « locutorios », ces téléboutiques, qui ont su s'adapter très vite à l'évolution technologique de la circulation de l'information et qui permettaient d'identifier des lieux fréquentés par des migrants dans la ville (III.2.1). Plusieurs chercheurs espagnols ont d'ailleurs développé toute une ethnographie de ces lieux qui constituent des nœuds d'échanges à l'intérieur des champs migratoires<sup>74</sup>.

Enfin, ce qu'il me semble important de signaler c'est la vitesse à laquelle la circulation de formes économiques et sociales s'est mise en place. En inscrivant la recherche dans la perspective du transnationalisme, les travaux des quinze dernières années ont apporté de nombreux éclairages à la lecture des circulations migratoires. Plusieurs auteurs ont mis en lumière des dispositifs organisationnels et économiques, une « industrie migratoire » qui les facilite (Tapia, 1996). Une véritable économie de la migration naît de ces formes de circulation<sup>75</sup>, et son étude s'inscrit souvent dans le champ de l'économie ethnique ou transnationale.

Là encore, l'exemple des Boliviens en Espagne est parlant. Inscrits de longue date dans une culture migratoire, ils ont très rapidement implanté les outils facilitant cette circulation. En moins de dix ans d'installation dans le nouveau pôle migratoire que représente Barcelone, les Boliviens avaient par exemple installé à Hospitalet plusieurs « paqueterias », petites agences de transport symbolisant la mise en place d'une industrie de la circulation.

---

<sup>72</sup> Terme utilisé dès 1954 pour désigner ce phénomène classique de substitution de la main-d'œuvre immigrée interne ou étrangère par un membre de la famille (Ma Mung et al. 1998).

<sup>73</sup> Signe de cette adhésion massive aux réseaux sociaux, j'ai été étonnée lors de ma reprise de terrain en Amérique latine, au Chili en 2014, de l'existence d'une multitude de marques de cartes téléphoniques prépayées incluant peu de forfait pour les appels, mais se distinguant par un forfait internet réservé aux applications telles que Whatsapp et Facebook.

<sup>74</sup> Voir les travaux suivants : Gerardo Alvarado, 2006 ; Martínez et al., 2011 ; Peñaranda et al., 2011 ; Íñiguez-Rueda et al., 2012 ; Fellu et al., 2012 ; Vitores et al., 2012 ; Capellà Miternique, 2019.

<sup>75</sup> Il serait intéressant par exemple de s'interroger sur l'émergence des marchés du transport aérien lowcost comme adaptation aux formes de ces circulations migratoires.



Figure 8 : Les « paqueterias » boliviennes et péruviennes



Affiches et cartes de visite disposées dans les commerces et au consulat. La compagnie d'importation de produits boliviens est stratégiquement positionnée à côté du consulat de Bolivie (photographies Miret avril 2016).

Facilitatrices du transport de remises matérielles, les paqueterias ont aussi servi par la suite à déménager les personnes qui renonçaient à séjourner en Espagne en raison de la crise (Figure 8). Les premières compagnies d'importation de produits boliviens comme *Latinbol* sont aussi arrivées en moins de cinq ans dans cette commune de la banlieue de Barcelone (cf. III.3.2, p. 219). Le même type de services à la circulation existe pour d'autres nationalités,



parmi les Andins (cf. paqueteria péruvienne dans la même commune d'Hospitalet, Figure 8), mais ce sont les Boliviens qui semblent le mieux organisés.

Ce dispositif économique transnational est complété, comme pour d'autres nationalités, par les établissements de transferts monétaires, d'appels internationaux à bas coût (avant l'apparition de WhatsApp) et d'agences de voyages spécialisées dont les prix défient toute concurrence (Figure 9).

Figure 9 : Autres symboles de l'industrie de la circulation



Photos : Hospitalet, programme IMITMA, 2009-2010

Ces dépliants montrent bien l'ampleur des transferts matériels qui sont opérés par les migrants boliviens. Une partie de ces transferts correspond à l'envoi de matériel pour la nouvelle maison qui se construit au pays, ou pour les membres du ménage qui y vivent encore. Une autre partie correspond à des envois plus importants, soit groupés, soit directement par la location de containers, qui peuvent dans ce cas évidemment également être utilisés pour le commerce international.

L'exemple bolivien a donc été pour ma recherche, révélateur de l'importance de ce champ de compréhension de la circulation migratoire. Ce paradigme m'a aussi permis d'appréhender les effets des « remises sociales » comme facteur de transformation de la géographie du champ. À l'occasion d'une enquête réalisée dans l'objectif de capter des transformations de pratiques et représentations urbaines auprès de migrants<sup>76</sup>, nous avons pu évaluer l'importance de la circulation de représentations de diverse nature. La mise en perspective de pratiques et discours sur Barcelone et Bogota a permis de mettre en évidence des changements de représentations dans des domaines aussi divers que la signification des lieux urbains, les relations de genre, ou encore les relations sociales (cf., II.3.2, p. 115). Plusieurs enquêtés ont mentionné par exemple ressentir le besoin d'une plus grande mixité sociale que celle qu'ils avaient connue dans leur ville d'origine, où la « stratification sociale », inscrite dans le système de tarification des services publics colombiens, est fortement décriée comme un symbole d'une vision très hiérarchisée de la société. La vision très normative des rapports sociaux en Colombie est ainsi questionnée par l'expérience d'une société où les systèmes de valeurs sont différents (Miret et Cordoba Aldana, 2015).

Cette circulation des représentations doit être considérée comme une remise sociale dans la mesure où ces migrants vont influencer les représentations de leurs entourages ; c'est en ce sens que je développe l'apport de ce regard dans le chapitre 3. Ce constat nous a mené avec d'autres collègues à tenter d'approfondir la nature de ces changements de représentation et leurs effets dans deux quartiers de Bogota et de Quito, auprès de familles dont les membres sont ou ont été en migration<sup>77</sup>.

\* \* \*

Les circulations sont donc une dimension fondamentale de l'expérience de vie transnationale : elles révèlent l'inscription du migrant dans un espace multipolarisé, entre plusieurs lieux dont les fonctions se complètent, mais surtout se transforment au cours de ce que l'on peut qualifier de cycles migratoires. La question des circulations migratoires entravées est d'ailleurs singulièrement revenue au cœur des interrogations mondiales sur la pandémie du covid 19, comme en attestent les travaux mis en place par l'Institut Convergence Migration<sup>78</sup>. Depuis cette crise sanitaire mondiale, qui sévit au moment où j'écris, interroge la question des frontières et des mobilités à toutes leurs échelles. Ce sera d'ailleurs l'un des axes de travail du programme CIMODYN, car si la mobilité humaine a été interrompue, l'information et la communication virtuelle, et par elles les remises sociales, déjà très fortes dans ces champs migratoires, ont encore été amplifiées pour compenser l'impossibilité physique de la mobilité.

---

<sup>76</sup> Cf. ANR Métal, voir vol. 2.

<sup>77</sup> Cf. Programme CIMODYN, vol.2.

<sup>78</sup> <https://www.icmigrations.cnrs.fr/fil-covid-19-et-migrations/>.

## I.4 Conclusion du chapitre 1

Les éléments que nous venons de discuter nous semblaient nécessaires pour comprendre l'expérience spatiale des migrants dans cet espace de vie complexe. Le champ migratoire introduit une métrique propre aux groupes migrants et conduit à reconsidérer les notions de distance et de frontières : ce qui est très éloigné en distance métrique est parfois très proche en termes d'intérêt et de connaissance. Il donne du sens à ce que Jean Gallais (1976) nommait en 1968 la distance structurale (ou distance affective), notion à laquelle A. Frémont attribue l'origine de la réflexion des géographes français sur l'espace vécu. Les sciences sociales dans leur ensemble ont donc contribué à consolider cette approche du champ migratoire, comme un espace virtuel et physique dans lequel se tisse une « géographie du champ » qui articule mon propos. Ce positionnement a permis de donner sens à différents constats liés par exemple à la compréhension de la sociologie de la famille et aux questions d'intégration. Pour R. de Villanova par exemple,

« En effet, n'y a-t-il pas décalage entre le territoire comme unité délimitée par des frontières et l'espace que les habitants construisent dans leurs déplacements, leurs investissements, leurs liens affectifs, l'aménagement de leur espace domestique ? Car dans cette circulation, des identifications familiales, collectives, nationales, traversent les générations et peuvent les opposer, elles suscitent des conflits, appelant des stratégies de gestion. » (de Villanova, 2007 : 65)

Cet espace de vie multisitué remet en effet en cause de nombreux acquis des sciences sociales d'un point de vue sédentaire. C'est par la profondeur historique, par la transcalarité des modes de vie que doivent s'appréhender ces situations de conflit inter-générationnel et leur gestion.

La proximité entre la notion de champ migratoire et celles de territoire circulatoire et de champs sociaux transnationaux nous semble évidente. Si nous reprenons la définition anglo-saxonne telle qu'elle est mobilisée dans les travaux espagnols et latino-américains, nous retrouvons toute la richesse de cette approche, bien que la dimension spatiale de ce champ transnational y soit aussi moins présente, simplement renseignée par la non-superposition aux frontières stato-centrées :

« Les champs sociaux transnationaux, définis selon Levitt et Glick Schiller "comme un ensemble de multiples réseaux entrelacés de relations sociales, à travers lesquelles s'échangent de façon inégale, s'organisent et se transforment les idées, les pratiques et les ressources. Les champs sociaux sont multidimensionnels et englobent les interactions structurées de différentes formes, profondeurs ou enjeux, qui se différencient dans la théorie sociale par les termes « organisation », « institution », et « mouvement social ». Les frontières nationales ne sont pas nécessairement contiguës avec les frontières des champs sociaux. Les champs sociaux nationaux sont ceux qui s'inscrivent à l'intérieur des frontières nationales, alors que les champs sociaux transnationaux connectent les acteurs à travers des relations directes et indirectes au-delà des frontières"<sup>79</sup> (Levitt y Glick Schiller, 2006 :198, cité par Oso, 2017 : 46).

---

<sup>79</sup> Citation originale : « campos sociales transnacionales, definido según Levitt y Glick Schiller "como un conjunto de múltiples redes entrelazadas de relaciones sociales, a través de las cuales se intercambian de manera desigual, se organizan y se transforman las ideas, las prácticas y los recursos. Los campos sociales son multidimensionales y engloban interacciones estructuradas de diferentes formas, profundidades y alcances, que se diferencian en la

Les approches francophone et anglo-saxonne se sont rapprochées et correspondent bien au même paradigme, avec toutefois une dimension spatiale plus prégnante dans la notion de champ migratoire. La généralisation du terme de « transmigrants » dans une partie de la littérature de ces deux espaces académiques ces dernières années en est une traduction. Sans doute faut-il chercher dans l'intérêt précoce des géographes français pour les migrations (dès les années quatre-vingt) l'explication à cette distinction originelle. En effet, dans d'autres pays, hispanophones notamment, les études sur le transnationalisme – et sur les processus migratoires en général – se sont inscrites dans le domaine de la sociologie.

Il est possible cependant de distinguer une autre nuance entre le champ migratoire et l'espace social transnational décrit dans la littérature récente. L'Habilitation de Thomas Lacroix ajoute une dimension politique forte, absente de la géographie que je viens de décrire.

« Le transnationalisme est un ensemble de liens multi-scalaires qui se déploient à partir de micro-relations translocales et communautaires, un bruissement continu d'envoi d'argent, de visites et de contacts à distance. À partir de cette fondation communautaire, le transnationalisme déborde sur la sphère publique à mesure que les ressources des migrants leur permettent d'alimenter des pratiques à l'extension spatio-temporelle de plus en plus grande. Mais, quelle que soit leur diversité, les champs transnationaux finissent par s'essouffler et disparaître s'ils ne s'émancipent pas de ce substrat communautaire fondamental. Ce n'est que dans l'institutionnalisation d'une conscience diasporique et des mécanismes de transmission mémoriels que les champs transnationaux parviennent à subsister par-delà la première génération de migrants » (Lacroix, 2018).

Les modes de vie et pratiques que j'ai décrits dans ce chapitre ne sont au contraire pas forcément reliés à une quelconque conscience diasporique, ni même parfois communautaire. Le champ migratoire, en tant qu'espace vécu d'un groupe, implique un mode de vie transcalaire, mais il ne faudrait pas en faire accroire que l'appartenance à ces champs migratoires crée et fige toute mobilité sociale et spatiale des individus. Ce constat inscrit le débat dans celui sur les catégories d'analyse du transnationalisme. Il renvoie notamment à l'identité individuelle en relation à la question des « origines » biographiques. La catégorie du « transmigrant » ou de l'habitant du champ migratoire, dont nous parlerons dans le prochain chapitre, n'est qu'une rubrique dans une typologie conceptuelle.

« [la typification sociologique] ne concerne pas des individus en tant que tels, il ne s'agit pas d'une typologie psychosociologique, mais des regroupements cohérents de pratiques et de comportements sociaux collectifs. Ainsi, le type ou la classe du type admet des entrées et sorties fréquentes des individus qui le composent un moment ; les individus peuvent passer de l'un à l'autre au cours d'une trajectoire atypique. (Tarrus, 2009).

Chacun d'entre nous est libre d'utiliser toutes les opportunités qui lui sont offertes. Mon propos est de souligner que cette appartenance inscrit toute nouvelle opportunité de mobilité dans l'espace de vie collectif, dans la mesure où les réseaux sociaux restent, par transmission, actifs dans l'espace migratoire. C'est de cette géographie du champ que je vais

---

teoría social por los términos organización, institución, y movimiento social. Las fronteras nacionales no son necesariamente contiguas con las fronteras de los campos sociales. Los campos sociales nacionales son aquellos que permanecen dentro de las fronteras nacionales, mientras que los campos sociales transnacionales conectan a los actores a través de relaciones directas e indirectas vía fronteras”.

continuer à discuter dans ce mémoire, en nous centrant sur l'usage qu'en font les individus, même quand ce transnationalisme n'est pas institutionnalisé. C'est dans ce mode de vie et dans cet espace que s'inscrivent –au moins partiellement- ces acteurs habitants sur lesquels je porte le regard. Cette évidence au regard de la migratologie contemporaine n'en est pas une pour tous les géographes. J'essaierai donc dans les prochains chapitres de démontrer l'intérêt heuristique de cette approche. Comment s'inscrit-on dans un champ migratoire, comment s'expliquent la mise en mouvement individuelle ainsi que les circulations de tous ordres dans ce contexte ? Comment analyser en géographie cette « pratique affective de l'espace parcouru » selon les termes de Hily, Ma Mung et Dorai (Ma Mung *et al.*, 1998) ? En quoi le champ migratoire est-il un facteur structurant des trajectoires de vie des individus ?

Quoi qu'il en soit en écho à l'affirmation de G. Simon défendant l'idée qu'« une théorie des champs migratoires internationaux reste encore à élaborer » (Simon, 1981), on peut répondre aujourd'hui que ce cadre théorique est largement dominant dans la migratologie, et que la dimension géographique dans toutes les échelles de l'espace transnational y a toute sa place. Citons à nouveau R. Bétéille pour conclure quand il évoquait, à travers le temps, comment les habitants de cette « province rurale » vont passer d'un « espace fermé à un espace ouvert », traduisant l'élargissement du champ des possibles qu'il avait observé (Bétéille, 1981). C'est ce passage au « territoire circulatoire » qu'a minutieusement analysé Alain Tarrius à partir des expériences des entrepreneurs économiques et qualifié plus tard comme :

« Un territoire sans État ni Nation », où chaque nomade s'inscrit et qui « rassemble les territoires épars, scindés, déchirés, isolés par les avatars des histoires qui ont fabriqué les « puretés identitaires nationales » [...], leurs connexions remplissent probablement aujourd'hui un rôle historique essentiel, pour le meilleur, la fin des exclusions localistes, et pour le pire, la violence d'un libéralisme débridé dans l'organisation des rapports sociaux. » (Tarrius, 2001: 9).

Pour mieux comprendre les dynamiques de cet espace d'opportunités, il est intéressant de se pencher directement sur les parcours individuels. Ils permettront de mieux comprendre le rôle des habitants sur l'espace géographique et particulièrement sur l'espace urbain qui est notre objet d'étude fondamental sur lequel je reviendrai en troisième chapitre. Nous allons donc désormais nous intéresser aux expériences des habitants de ces champs migratoires.

## II Chapitre 2 : Les trajectoires individuelles : du monde aux lieux

Étant entendu que l'individu en migration s'inscrit parfois dans des champs migratoires qui structurent sa vie, il est nécessaire de s'attacher à comprendre aussi ses marges de manœuvre. Le tournant actoriel a permis d'individualiser le regard, et de s'attacher à comprendre la diversité des facteurs qui organisent la vie des individus (Clément *et al.*, 2021). Plusieurs domaines des sciences sociales, notamment dans le champ de la *migratologie*, se sont tournés depuis trente ans vers ce positionnement autour de l'acteur, de l'agentivité, que je résume par l'approche constructiviste, sans vouloir replonger dans les débats historiques l'ayant opposé au structuralisme. Ce basculement est commun à la plupart des travaux de Migrinter où l'agentivité des migrants sera envisagée, durant plusieurs projets scientifiques, comme le point de départ de nouvelles approches déclinées récemment dans un ouvrage collectif (Lacroix *et al.*, 2020). Dans ce chapitre, je partirai des expériences collectives et familiales évoquées précédemment pour me centrer sur les individus, inscrits ou non dans des champs migratoires structurés, dans différents contextes, migratoire, biographique, professionnel voire politique qui peuvent influencer, voire motiver la migration. Nous chercherons donc ici à montrer comment cette approche individualisée des expériences a contribué à transformer la place accordée aux temps de la circulation, de l'itinéraire de plus en plus complexe du déplacement vers un « ailleurs » des migrants, et dans la compréhension de ce qui se joue *in fine* dans cet « ailleurs » que nous aborderons dans le troisième chapitre. En d'autres termes, je m'interroge sur la façon dont les individus vivent, naviguent, se positionnent dans ces flux, ces courants qui symbolisent la notion de champ migratoire. La perspective biographique qui a inspiré ce chapitre est une nécessité pour comprendre la variété des processus migratoires, car, selon les personnes, c'est à une étape particulière de la vie que les ressources du champ migratoire peuvent devenir intéressantes.

Nous sommes souvent amenés en géographie sociale à adopter une posture constructiviste pour analyser l'évolution au cours d'une vie des rapports au lieu (Masciotra, 2007). L'observation des adaptations comportementales des individus est au cœur de cette approche, et les théories qui marquent la compréhension de ces parcours de vie, au sens temporel et spatial, sont élaborées en observant les pratiques et les représentations individuelles face à la diversité des situations<sup>80</sup>. Les processus qui résultent d'une expérience active de l'environnement, doivent donc être appréhendés dans leur interaction avec celui-ci. En ce sens, l'appréhension de la « construction » des trajectoires de vie ne peut obérer une vision structuraliste qui met en avant les structures de pouvoir des dispositifs qui matérialisent l'environnement. Constructivisme et structuralisme me paraissent aujourd'hui deux postures à combiner nécessairement.

---

<sup>80</sup> Soulignons d'emblée que cette capacité d'adaptation n'est pas illimitée et n'est pas non plus égale selon les personnes. Je ne voudrais pas laisser à penser que cet environnement, notamment en ce qui concerne des obstacles politiques de plus en plus importants vis-à-vis de la circulation de certaines personnes, peut-être maîtrisé en toute circonstance. Quels que soient les degrés de l'agentivité des individus analysés ici, il faut garder à l'esprit que les contextes économiques et politiques mondiaux sont très contraignants envers la migration des « Suds » vers le Nord. Cette contrainte doit rester un objet d'études majeur dans la mesure où elle conduit les plus démunis de différents capitaux à des mobilités de plus en plus dangereuses.

Une pluralité de termes et de notions se sont fait jour pour qualifier les interactions à l'environnement tout au long de la vie. La géographie comportementale, constructiviste, qui a acté le tournant actoriel dès les années 1990, met en jeu des méthodologies et des théorisations spécifiques dans le champ de la migratologie et dans celui de la géographie sociale, culturelle, et critique. Nous essaierons en nous centrant sur les apports de la migratologie de dresser également un état de la littérature de ce courant de pensée. Je m'attacherai particulièrement à définir les notions que j'utiliserai dans ce chapitre : celle d'expérience, celle de parcours, celles de trajectoire biographique, de stratégie, de motilité et d'habiter.

La posture constructiviste coïncide avec une évolution plus profonde de la géographie sociale autour de la notion d'expérience sur laquelle se sont penchés les adeptes d'Armand Frémont, déjà évoqué précédemment. Nous retiendrons de l'expérience la définition livrée par Yi-Fu Tuan<sup>81</sup> de « terme générique qui désigne les différentes manières par lesquelles une personne appréhende et construit la réalité » (p.12). Il en détaille les composantes qui vont des sensations aux perceptions et conceptions, en passant par les émotions et les symboles et nous dit que « l'expérience implique la capacité à tirer un apprentissage de son vécu [...] et que la mémoire et l'anticipation sont ce qui transforme les impacts sensoriels en un flot continu d'expérience » (Tuan, 2006 p. 13-14). Cette définition correspond bien à cette diversité d'expériences spatiales des migrants auxquelles je m'intéresse, d'autant que pour cet auteur c'est le mouvement (la kinesthésie) qui représente la base de l'expérience spatiale<sup>82</sup>.

Mais l'expérience est ponctuelle et plurielle. C'est la notion de parcours qui donne sens à ce « flot continu d'expériences ». Or, cette seconde notion est particulièrement polysémique et souvent utilisée de façon très générique. Je m'appuierai sur un texte qui permet de clarifier son usage dans le cadre de la lecture du « devenir biographique, produit d'une interaction entre l'action des individus et le déterminisme des structures » (Zimmermann, 2013). Cet auteur note que ce qui distingue cette notion de plusieurs termes voisins (trajectoire, carrière, cursus) ce sont les dimensions historiques et réflexives qu'elle recouvre. Le parcours est en effet souvent une reconstruction a posteriori et dans un contexte donné, d'une trajectoire entre deux points ou deux moments, qui peut être difficile à lire. Dans l'observation ou le récit d'un parcours, on relève des « accidents de parcours », soit des bifurcations des trajectoires auxquelles on tente de donner sens. Le parcours est en quelque sorte une mise en cohérence de différentes trajectoires par le récit. Nous rejoignons cette auteure dans le fait que le parcours « ne se réduit pas à la trajectoire ». En effet la trajectoire renvoie à un trajet entre deux points ou deux moments, mais ne décrit pas tout ce qui se produit durant le trajet : elle peut n'être qu'une ligne reliant des étapes, sans éléments d'explication. Bien sûr, initialement, la trajectoire complète introduite par A. Sayad comme une innovation dans la compréhension de l'immigré-émigré, comprenait déjà « le système

---

<sup>81</sup> Reprise de Michael Oakeshott (1933) *experience and its modes*. Cambridge University Press.

<sup>82</sup> Un nombre croissant de jeunes chercheurs -notamment géographes- se sont penché sur cette géographie sensible pour appréhender pleinement les expériences ce qui nous semble une tendance novatrice (Bully, 2017; Mekdjian et Elise, 2016).

complet des déterminations qui, ayant agi avant l'émigration et continué d'agir, sous une forme modifiée, durant l'immigration, ont conduit l'émigré au point d'aboutissement actuel » (Sayad 1977: 60). Mais la sociologie a depuis elle-même distingué deux dimensions, l'une objective et l'autre subjective de la notion :

« ...deux façons d'envisager des trajectoires individuelles : objectivement comme une « suite de positions » dans un ou plusieurs champs de la pratique sociale, subjectivement comme une « histoire personnelle » dont le récit actualise des visions du monde et de soi. » (Dubar, 1998)

Au regard de cette nuance, je réserve l'usage du terme de trajectoire à la description « objective » d'une position résidentielle par exemple, ou de vie entre le moment de la naissance et la mort. Pour donner sens à un ensemble de trajectoires, de bifurcations et de leurs contextes explicatifs, j'aurai recours à la notion de parcours.

Les analyses de Bénédicte Zimmermann qui portent sur le parcours professionnel s'adaptent parfaitement au parcours migratoire. Elle nous dit notamment que le parcours « met l'accent sur une pluralité de rôles et d'identités possibles » (2013). Le parcours migratoire est le résultat des « possibilités » et des « volontés » des individus à se mouvoir dans l'espace-temps du champ migratoire. Emmanuel Ma Mung évoque des « migrants, [qui] en passant d'un monde à l'autre modifient les conditions de sa [l'identité] formation dans les différents univers qu'ils traversent » (Ma Mung, 2009: 30). Or cette identité doit être envisagée au sens large : culturelle, sociale et spatiale. Ainsi, la combinaison des expériences durant le parcours de vie contribue à l'évolution de l'identité, et la migration par la diversité des lieux « expérimentés », contribue à étoffer la dimension spatiale de cette identité individuelle, peut-être en donnant à cette dimension plus de place que le temps par exemple dans d'autres expériences humaines plus sédentaires.

La notion de parcours sera donc traitée ici comme concrétion temporelle, sociale et spatiale de l'expérience de la migration, dans toutes ses dimensions, à l'image du parcours de vie qui se construit progressivement et en partie aléatoirement. Cette définition fait écho aux nouvelles perspectives de la carrière migratoire, laissant place au hasard, proposées par Martiniello et Rea :

« La carrière migratoire se construit objectivement par un parcours juridico-institutionnel et socio-économique et, d'autre part, elle se construit aussi subjectivement, en fonction de la confrontation entre les attentes de départ et les réalités vécues au travers de l'expérience migratoire. Cette dimension subjective donne une profondeur sociologique à la carrière, en tant que construction diachronique soumise au changement. Les conceptions des possibles se modifient avec le temps » (Martiniello et Rea, 2011).

Les travaux sur le projet migratoire<sup>83</sup> me semblent constituer une autre manière d'aborder les biographies inscrites dans la mobilité internationale. Dans mon acception, le parcours migratoire ne recouvre pas le prisme d'analyse du « projet migratoire » dans la perspective de l'autonomie (Ma Mung, 2009). Celui-ci met en effet en avant la dimension intentionnelle inscrite dans les parcours et les trajectoires. Cette dimension n'est pas centrale dans mon approche, ce pour quoi, pour renvoyer aux intentions qui peuvent guider certaines

---

<sup>83</sup> Voir en bibliographie les travaux de Florence Boyer (2005), d'Emmanuel Ma Mung (2009) et de Constance de Gourcy (Gourcy, 2013).



trajectoires, j'aurai plus simplement recours à la notion de stratégie, introduite largement en sciences sociales par le tournant actoriel. Cette notion a permis de resituer l'acteur et sa part d'initiative – ses choix -, sa liberté d'action, permettant d'expliquer par exemple les différentes trajectoires de vie individuelles (Bonvalet et Dureau, 2000). L'hypothèse est donc que la trajectoire est le reflet de la stratégie et que l'étudier permet de questionner cette dernière.

Mais le parcours a un double sens dans la mesure où il peut aussi renvoyer au support spatial du déplacement et se définir par les étapes locales qui le permettent. La spatialisation des parcours de migrants est devenue un centre de gravité des recherches en migratologie<sup>84</sup>. Dans la perspective de mes recherches, le parcours géographique, conçu comme unifiant les étapes d'un itinéraire, n'est pas l'objet d'étude principal, mais m'intéresse dans ce qu'il modifie de l'expérience et de l'identité spatiale des migrants. Le parcours migratoire est donc organisé autour d'une hiérarchie de lieux complémentaires auquel le migrant n'attribue pas la même valeur. Car « le lieu est un type particulier d'objet ; c'est une concrétion de valeurs » (Tuan, 2006).

C'est dans les différents lieux fréquentés durant le déplacement que le migrant construit son identité spatiale, et c'est ce rapport au lieu qui m'intéresse dans l'analyse urbaine. Pour appréhender la manière dont se construit le rapport à l'espace des migrants durant le parcours migratoire, je mobiliserai le terme de motilité, en référence à de nombreux travaux qui ont permis de comprendre comment s'organisaient et persistaient les mobilités au sein des champs migratoires. C'est l'approche que nous avons qualifiée de méso avec mon collègue Thomas Lacroix dans un chapitre d'ouvrage sur les tournants de la géographie. Nous y mettons l'accent sur cette culture de la mobilité qui constitue une « ressource, activable en temps de crise économique ou politique » et qui révèle une forme de « résilience des champs migratoires » (Lacroix et Miret, 2021). La notion de motilité internationale, empruntée à des analyses d'autres échelles de la mobilité (quotidienne, résidentielle) permettra de poser la question de la constitution et de la transmission de cette ressource. La détention d'une forte motilité internationale produit une forme différente de rapports aux territoires, que nous exposerons à partir de la notion d'ancrage. C'est de l'individu et de sa biographie inscrite dans des contextes situés que l'on traitera ici : mais aussi tout ce qui se joue dans le parcours (et donc aussi durant le temps du transit) en termes de représentations, de réflexivité et de socialisations multiples.

Ces différents registres du parcours et des rapports aux lieux qui s'y produisent sont largement redevables de la géographie résidentielle, analysant les mobilités des habitants, leurs choix résidentiels, en fonction de contraintes, mais aussi de ressources financières ou sociales (Bonvalet et Dureau, 2000). C'est de ce champ de recherche en géographie et en démographie qu'ont été importées les approches biographiques qui se sont généralisées en migratologie, aux côtés des approches anthropologiques, réinscrivant le parcours migratoire dans des « trajectoires biographiques » complètes. Or ces trajectoires individuelles ne peuvent être isolées de leur contexte biographique, c'est-à-dire de la perspective transgénérationnelle. Se placer du point de vue de l'acteur donne une autre lecture aux

---

<sup>84</sup> Voir les travaux de Migreurop (Bacon *et al.*, 2016; Clochard, 2017) et les différentes publications de Lucie Bacon sur la cartographie des parcours migratoires.

constructions socio-spatiales transnationales, à la place des entourages et des générations que nous avons évoquées en premier chapitre. Chloé Moutin se place d'emblée dans la perspective des trajectoires quand elle analyse ce que d'autres auteurs ont qualifié de « retour différé générationnellement » (Pérez-Caramés *et al.*, 2018)<sup>85</sup>, dans le cas d'un migrant vénézuélien en Colombie, pays dont est originaire sa grand-mère:

« Il est intéressant de songer que ces deux trajectoires saisies dans une approche biographique n'en forment en réalité qu'une. Si je considère la migration d'Alejandro comme un « retour », c'est bien parce que sa grand-mère a fait un jour l'aller... » (Moutin, 2012)

C'est bien à travers ce prisme que je qualifierai de « transgénérationnel » que j'ai questionné la circulation des membres de la famille Miret dans un espace de vie multipolarisé dans le chapitre 1. Nous inscrivons ainsi d'emblée le regard dans la perspective d'une géographie du champ, qui ne peut se comprendre que par la durée, et donc par l'observation des expériences des différentes générations. À travers ce regard, les notions classiques de filière migratoire, de réseau social et de savoir-migrer ont trouvé un sens renouvelé.

Au fil de mes travaux, ces deux nouveaux prismes m'ont aussi amenée à transposer un nouveau paradigme de la géographie contemporaine à la migratologie. La notion de l'habiter en migration, testée en 2011 avec Harold Cordoba, est aujourd'hui utilisée fréquemment, et vise à rassembler les différents éléments de l'expérience spatiale des membres de familles inscrites dans un espace transnational. Pour les migrants, les circulations protéiformes au sein d'un champ migratoire induisent des spécificités de l'habiter dont nous tenterons de cerner les singularités. Pour cette échelle méso, les expériences sociales et spatiales sont multilocalisées et impliquent la compréhension du rôle de chaque lieu traversé, imaginé ou représenté par cette abstraction spatiale que constitue le champ migratoire. Nous mènerons l'analyse sur cette échelle du parcours individuel en trois points. C'est à partir du regard porté sur ce qui se joue dans le mouvement que nous avons réinterrogé la question de la motilité au cours des trajectoires biographiques (point II.1) ; celle de l'ancrage, comme rapport au lieu dans la mobilité (point II.2) ; et celle des apports du nouveau paradigme de l'habiter en géographie (II.3.). À partir de l'examen de cette expérience dans mes travaux, je reviendrai sur la qualité de ces lieux créés par l'ancrage des migrants et les perspectives qu'ouvre cette approche dans les mondes urbains (chapitre 3).

## II.1 Le parcours biographique : se centrer sur l'individu

Nous ne nous arrêterons pas ici sur la démarche méthodologique qui a renouvelé la notion de trajectoire biographique en géographie et démographie sur laquelle sont revenues plusieurs publications récentes<sup>86</sup>. Cette approche a permis de progresser dans la compréhension des trajectoires individuelles inscrites dans des contextes sociaux et géographiques particuliers (Imbert *et al.*, 2014: 35).

« L'utilisation d'enquêtes biographiques est allée de pair avec une méthodologie efficace et particulièrement adaptée à l'analyse individuelle. Le centre de gravité s'est déplacé vers l'individu, l'analyse des trajectoires supplantant l'étude des flux

---

<sup>85</sup> Traduction littérale du terme utilisé par cet auteur.

<sup>86</sup> Voir notamment le chapitre 1 (F. Dureau et C. Imbert) qui porte précisément sur cette question dans l'ouvrage d'une métropole à l'autre (Imbert *et al.*, 2014)

migratoires [...] le développement de l'analyse de réseau et son application à la migration ont mis en évidence la quasi-impossibilité d'étudier isolément un migrant qui est le plus fréquemment engagé dans un ensemble de relations interpersonnelles, qu'il s'agisse de relations familiales, de réseaux professionnels ou encore de sociabilités locales. Étude du phénomène à travers des parcours individuels et prise en compte des configurations relationnelles ont donc bouleversé l'approche des migrations et remis en cause une partie des acquis antérieurs, de même que l'articulation entre l'étude des trajectoires des migrants et celle des espaces dans lesquels elles se réalisent. La structure de ces espaces – sociaux, économiques ou politiques – est en effet apparue comme un déterminant essentiel des comportements de migration » (Courgeau et Lelièvre en 2003 cité par Kesztenbaum & Oris en 2012).

Cette introduction met bien en contexte notre approche dans le cadre d'une production interdisciplinaire de connaissances, la migratologie, qui mobilise les apports d'autres disciplines. C'est le cas de la démographie historique dont les représentants nous ont été présentés par nos collègues de l'INED et de l'EHESS. Revisitant des migrations historiques au prisme des concepts de la migratologie contemporaine, les historiens et démographes ont pu leur donner une consistance structurelle et ont permis de les asseoir dans un cadre théorique pertinent et généralisable. À elle seule, cette citation explique le recours à l'outil biographique, qui permet de prendre en compte les différents contextes politique, économique et familial qui sont les déclencheurs et les performateurs de la mobilité.

La trajectoire biographique est définie par la durée, de la naissance à la mort, mais par l'appartenance à un champ migratoire, elle s'inscrit également dans l'espace, par le mouvement, et gagne à être conçue comme un parcours. Tous les migrants n'expérimentent pas le champ migratoire de la même façon ; les différentes catégories de migrants établies par la migratologie, l'immigré sédentaire, le professionnel circulant, l'aventurier, sont des figures qui produisent de l'espace de façons différentes.

Si nous reprenons le fil de l'histoire de la famille Miret par exemple, le récit montre bien que les motivations de mon premier ancêtre qui arrive à la gare de Mendoza parce qu'il a entendu dire en débarquant à Buenos Aires qu'il s'y trouvait des Catalans n'ont pas grand-chose de commun, en termes de décision individuelle, avec celles de ses frères et sœurs qui viendront par la suite par le même itinéraire géographique. On a donc là une diversité de trajectoires migratoires qui ne peuvent se comprendre qu'en faisant appel aux contextes individuels dans lesquels elles s'inscrivent. Il est important de repérer la pluralité des motivations et décisions individuelles dans un même contexte du champ migratoire. La notion de parcours biographique permet de porter ce regard global, et insère la fluidité de la carrière et du projet dans la compréhension des trajectoires objectives. Cependant, la trajectoire a été étudiée séparément dans des champs de recherche qui souvent s'ignorent et sur lesquels je souhaite revenir successivement : celui des migrations, celui du logement et celui du transnationalisme dans lequel nous incluons les lectures en termes de circulations migratoires. J'essaierai de montrer sur quelles conclusions ces champs peuvent se rejoindre.

Je m'appuie pour cela sur une trentaine d'entretiens menés dans différents contextes de recherches, mais surtout sur les plus récents, pour lesquels j'ai utilisé l'outil de la matrice biographique. Les caractéristiques et contextes de ces entretiens sont présentés dans un tableau récapitulatif (Annexe 1). Je suis en effet arrivée à cette approche biographique par la

collaboration avec des spécialistes dans le cadre de différents programmes de recherche<sup>87</sup>. L'usage de la matrice biographique permet de passer de l'histoire individuelle à celle d'un échantillon d'individus, et de capter l'influence sur les histoires de vie individuelles des effets de contexte migratoire (crises, politiques migratoires, existence de filières migratoires organisées, dynamiques économiques, etc.). Nous en résumons l'utilisation en 2014 avec C. Bergeon :

« [...] l'un des volets de ce programme [CiMore] consistant en un recueil de données sur des parcours de vie et de migration. Trente-huit entretiens biographiques conçus sur la même trame ont été menés sur ces trois terrains auprès de populations choisies<sup>88</sup> pour leur intérêt dans la compréhension des circulations méditerranéennes. Ces entretiens d'une durée approximative d'une heure ont été réalisés auprès de personnes rencontrées par des canaux officiels (ONG, associations) et se sont appuyés sur un modèle graphique de matrice biographique (Fig. 1). L'usage de cet outil a été retenu pour sa pertinence dans le recueil de trajectoires complexes. Les travaux qui l'ont utilisé antérieurement ont montré sa richesse heuristique pour capter de façon croisée les dimensions familiales, professionnelles et résidentielles du parcours de vie » (Miret et Bergeon, 2020).

L'usage de cet outil, permet à mon sens de replacer le parcours migratoire dans l'universalité des parcours de la vie, et de déplacer la focale de la migration internationale (appréhendée par les personnes que nous interviewons comme une trajectoire à légitimer), vers un exercice introspectif, parfois ludique et dans lequel l'individu enquêté peut apprécier toute l'épaisseur d'un parcours construit au fil des années et des événements. Prenons par exemple cette matrice assez exceptionnelle au sein de mon corpus puisque j'ai pu interviewer la personne à deux reprises à dix ans d'intervalle (Figure 10). Au cours de la vie, chaque individu utilise les ressources dont il dispose, quels que soient le lieu et la mobilité nécessaire pour y accéder. Cette matrice simplifiée donne beaucoup d'importance à la première colonne autour des lieux de résidence et des types de logement, puis, les colonnes suivantes s'intéressent aux événements liés à l'emploi ou à un autre contexte. La seconde page concerne les trajectoires vitales des co-résidents (parents et fratrie), conjoints, et leur lieu de résidence (encart en bas à droite). Dans le cas de Valerio, la matrice se remplit à partir de ses 24 ans, moment auquel il a l'opportunité de voyager vers une ville mythique pour lui en raison de ses références musicales et culturelles. Il sait aussi que cette ville peut lui offrir la possibilité d'études doctorales. Mais la rencontre amoureuse d'une catalane va structurer son projet migratoire, et structure aujourd'hui sa circulation. Il a trouvé un emploi stable à Bogota, il s'y sent bien, mais mobilise toutes ses ressources pour circuler autant que possible entre ses deux résidences à travers l'océan. Pourtant, en termes de trajectoires, on pourrait considérer que sa migration entre Bogota et Barcelone s'est terminée par un retour, si on ne prend pas le soin de questionner l'ensemble de son parcours biographique. Selon les contextes qui prennent sens à droite de la colonne résidentielle, l'individu peut être amené à effectuer une migration, ou à utiliser des ressources du lieu dans lequel il se trouve. À partir de ce postulat, nous nous intéresserons à trois dimensions de ces parcours migratoires, qui semblent avoir un impact sur l'usage des lieux : la découverte, la construction d'un projet familial et la contrainte.

---

<sup>87</sup> Cf. volume 2.

<sup>88</sup> Ces populations ont été choisies en fonction des compétences et des réseaux des collaborateurs de l'équipe CIMORE.

Figure 10 : La matrice biographique de Valerio

5 - HISTORIA DE VIDA DE LA PERSONA

S-A-1. En qué año nació (M)?	S-A-1. Fecha	S-B-1. LUGAR DE RESIDENCIA						S-D. OCUPACIÓN				S-E. OTROS EVENTOS Y SITUACIONES COMPLEJAS			
		Edad	Etnia	País	Departamento	Municipio	Cab	Si Bogotá: localidad	barrio y dirección	S-D.1. Ocupación	S-D.2. Ocupación		S-D.3. Ocupación	S-D.4. Ocupación	
	1980	1			BOGOTÁ			USAQUEN						Vivienda casa Pisca	
	1981	2						Basque P. J. J. J.							
	1982	3													
	1983	4													
	1984	5													
	1985	6													
	1986	7													
	1987	8													
	1988	9													
	1989	10													
	1990	11													
	1991	12													
	1992	13													
	1993	14													
	1994	15													
	1995	16													
	1996	17													
	1997	18													
	1998	19													
	1999	20													
	2000	21													
	2001	22													
	2002	23													
	2003	24													
	2004	25						Nicolas de Fedarica		122	1	1	1	1	
	2005	26													
	2006	27													
	2007	28						Chapinero Alto		122					
	2008	29						San Juan de los Rios		122					
	2009	30						CHIA		111					
	2010	31													
	2011	32						Raval C. J. J. J.		122					
	2012	33						Montaña							
	2013	34						CHIA							
	2014	35						Rio de los Rios							
	2015	36													
	2016	37													
	2017	38													
	2018	39													
	2019	40													
	2020	41													
	2021	42													
	2022	43													
	2023	44													

5 - HISTORIA DE VIDA DE LA PERSONA (continuación)

S-A-1. En qué año nació (M)?	S-A-1. Fecha	S-B-1. LUGAR DE RESIDENCIA						S-D. OCUPACIÓN				S-E. OTROS EVENTOS Y SITUACIONES COMPLEJAS			
		Edad	Etnia	País	Departamento	Municipio	Cab	Si Bogotá: localidad	barrio y dirección	S-D.1. Ocupación	S-D.2. Ocupación		S-D.3. Ocupación	S-D.4. Ocupación	
	2024	45													
	2025	46													
	2026	47													
	2027	48													
	2028	49													
	2029	50													
	2030	51													
	2031	52													
	2032	53													
	2033	54													
	2034	55													
	2035	56													
	2036	57													
	2037	58													
	2038	59													
	2039	60													
	2040	61													
	2041	62													
	2042	63													
	2043	64													
	2044	65													
	2045	66													
	2046	67													
	2047	68													
	2048	69													
	2049	70													
	2050	71													
	2051	72													
	2052	73													
	2053	74													





Dans le cas de Valerio, la matrice se remplit à partir de ses 24 ans, moment auquel il a l'opportunité de voyager vers une ville mythique pour lui en raison de ses références musicales et culturelles. Il sait aussi que cette ville peut lui offrir la possibilité d'études doctorales. Mais la rencontre amoureuse d'une catalane va structurer son projet migratoire, et structure aujourd'hui sa circulation. Il a trouvé un emploi stable à Bogota, il s'y sent bien, mais mobilise toutes ses ressources pour circuler autant que possible entre ses deux résidences à travers l'océan. Pourtant, en termes de trajectoires, on pourrait considérer que sa migration entre Bogota et Barcelone s'est terminée par un retour, si on ne prend pas le soin de questionner l'ensemble de son parcours biographique. Selon les contextes qui prennent sens à droite de la colonne résidentielle, l'individu peut être amené à effectuer une migration, ou à utiliser des ressources du lieu dans lequel il se trouve. À partir de ce postulat, nous nous intéresserons à trois dimensions de ces parcours migratoires, qui semblent avoir un impact sur l'usage des lieux : la découverte, la construction d'un projet familial et la contrainte.

### **II.1.1 Le parcours migratoire**

Je définis, dans la perspective biographique, le parcours migratoire comme regroupant toutes les étapes, moments et lieux d'un déplacement international. Il inclut des migrations, au sens d'une installation dans un lieu pour au moins un an, mais aussi des haltes imposées par les circonstances dans le déplacement et diverses circulations. Implicitement, l'usage de cette catégorie d'analyse repose sur le postulat que ce déplacement n'est pas toujours direct, et que les étapes de la trajectoire peuvent elles-mêmes transformer le projet du déplacement. Ce positionnement montre bien l'influence des travaux sur le projet migratoire. Il reflète aussi la continuité inscrite aux différents niveaux d'analyse de la géographie du champ comme le souligne ce commentaire d'un récit de vie en sociologie :

« Dans le récit de Tahar, la migration n'est pas pensée en référence à des catégories spatiales, mais à des catégories de temps : les déplacements géographiques ne marquent pas des ruptures de l'unité territoriale, mais des jalons dans une histoire » (Streiff-Fenart, 1999 p.49)

La notion de parcours migratoire permet ainsi d'interroger les effets de contexte. Les historiens, anthropologues et sociologues, nous ont montré la richesse de l'histoire de vie familiale ou individuelle pour construire une approche micro-sociale et ethnographique. Cette approche par l'expérience du parcours nous permet de lier la « petite » et la « grande histoire », les micro-échelles sociales au changement social global, et les échelles micro-spatiales du village et de cellules familiales de proximité aux échelles macro des relations internationales. En outre, la relecture du parcours biographique et migratoire individuel donne à voir des aspects de la réalité invisible à d'autres échelles. Par exemple, cette perspective « micro sociale » a permis aux travaux se focalisant sur le genre d'interpréter ces trajectoires, selon qu'elles sont initiées par des hommes ou par des femmes, comme un facteur de redéfinition des relations de genre (Rubio, 2012).

Dans mon travail, c'est par le questionnement des filières migratoires initiées dans les années quatre-vingt vers la Catalogne que va se dessiner la question de l'articulation des trajectoires individuelles et collectives. Le parcours biographique des premiers enquêtés que je vais suivre durant plusieurs années (Ibrahima et son entourage, cf. Annexe 1), que je reconstituerai en « bricolant » durant ma thèse à partir de différentes méthodes, dont des

observations lors d'un séjour dans leur village d'origine, est malheureusement incomplet. C'est plus tard, en tentant de comprendre comment s'était opérée la réorientation rapide des flux andins vers l'Espagne que j'aborderai cette question directement dans mes entretiens. Mais l'approche en termes de parcours est surtout un tournant dans le cadre des programmes auxquels j'ai participé dans la dernière décennie, et s'explique par le recours progressif à la matrice biographique dans le dispositif de collecte (cf. volume 2<sup>89</sup>).

Au cours de mes travaux et parfois dans des contextes et programmes à visées très différentes, j'ai collecté – moi-même ou en collaboration - différentes histoires de vie individuelles et/ou familiales, plus ou moins complètes. Malgré l'imperfection de ce corpus décrit dans le tableau récapitulatif (annexe 1), nous utiliserons certains de ces récits qui soulignent comment le parcours biographique donne sens à des modes d'habiter spécifiques entre ici et là-bas. Ces différents terrains nous permettent d'explorer la richesse de cette échelle méso-géographique du parcours.

Le corpus de trajectoires recueilli nous permet de dissocier trois dimensions de la trajectoire migratoire qui articulent, selon les individus, des motivations professionnelles, familiales et juridiques et/ou politiques. Ce découpage peut paraître arbitraire, mais il permet de différencier des itinéraires qui ne peuvent faire sens sans prendre en compte ces motivations. Dans la compréhension biographique de la vie des individus, la dimension spatiale des trajectoires ne peut être dissociée des motivations subjectives, telles que des objectifs, des visions de la réussite et de l'échec, qui sont au cœur de la compréhension des carrières ou projets migratoires, (Ma Mung, 2009; Martiniello et Rea, 2011).

La mobilité internationale pour raisons professionnelles (et étudiantes, plus récemment), est au cœur des études sur les migrations. La nouvelle division internationale du travail, le marché *du care* mondialisé ou le marché éducatif mondial sont autant d'outils pour comprendre les ressorts de ces mobilités. Beaucoup des trajectoires étudiées à Barcelone ont débuté par un projet professionnel ou d'études. Il a été démontré par exemple que les pionniers de la migration andine vers l'Espagne sont des femmes, en raison d'une politique migratoire qui leur était favorable. Dans la décennie quatre-vingt-dix et au début des années 2000 le secteur du care qui était en plein essor a ainsi vu son attractivité relayée par des quotas très élevés dans le secteur des services<sup>90</sup>. Mais il est plus rare de mettre en relation aussi cette motivation dans la perspective d'une histoire de vie complète, où ces contextes macro-structurels, à eux seuls, n'expliquent finalement que partiellement le déplacement. Ce n'est pas forcément, au moment de l'enquête, ce qui va paraître primordial dans la trajectoire migratoire. La question qui se pose c'est pourquoi certains vont mobiliser la migration pour répondre à ces besoins professionnels et de formation alors que d'autres ne le font pas.

---

<sup>89</sup> Programmes IMITMA, METAL, CIMORE, APUMAL.

<sup>90</sup> La politique de quotas dans la délivrance des titres de séjour et de travail depuis 1993, dénommée *el contingente*, est un dispositif négocié par l'État avec les représentations patronales pour mettre en adéquation la migration légale avec les nécessités du marché de l'emploi, et « entérine ce que le marché a fixé comme opportunités de travail pour les migrants » (Rubio, 2000). L'Espagne dans les années 1990 et 2000 a dans l'ensemble appliqué une politique migratoire attractive, très proche de ce que pratiquaient les États ouest-européens durant les trente glorieuses (N. Miret, 2009c).



L'utilisation des matrices biographiques permet dans certains cas d'évaluer des facteurs familiaux ou contextuels qui vont influencer le projet. Je prendrai l'exemple d'un petit groupe de Bogotans interviewés à Barcelone en 2009, dont la majorité est venue pour réaliser des études supérieures qui étaient peu développées à Bogota, ou trop chères. Cette mobilité s'appuie sur des accords de coopération entre universités, et s'inscrit dans une tradition de coopération universitaire, que nous pourrions comparer à celle existant entre la France et certains pays africains.

Au cours des analyses, l'accessibilité du diplôme espagnol apparaît pour certains d'entre eux comme un prétexte à voyager, motivation assez banale parmi la jeunesse contemporaine, étudiée dans le cadre des migrations privilégiées des backpackers par exemple (Le Bigot, 2016). Ainsi, l'un d'entre eux, Mateo, nous explique son départ par le besoin de retrouver les racines familiales de son père, émigré galicien à Bogota, qui est décédé prématurément quand il avait quinze ans. Ce jeune a ressenti le besoin de connaître les lieux de vie antérieure de son père, mais aussi tout un pan de son histoire familiale qui lui était inconnu. Finalement l'entretien biographique va accorder beaucoup de place à cet évènement, qui n'aurait probablement pas été mis au jour en collectant un itinéraire migratoire assez simple, de Bogota à Barcelone en fait. Au final, alors que son projet initial était vers la Galice, c'est le grand nombre de contacts de son réseau social bogotan installés à Barcelone qui l'ont attiré. Il a donc mobilisé successivement deux filières migratoires distinctes, celle de la famille dans un premier temps et celle de jeunes étudiants d'autre part, pour « chercher sa vie » au sein de ce vaste espace migratoire.

Dans d'autres cas, ce sont les tensions économiques qui vont aboutir à la migration, par exemple dans le cas de Luis. Ce jeune ne va même pas tenter de chercher un emploi, il a déjà mûri le projet de tenter sa chance en migration :

« Voyons... l'oncle de ma femme n'avait pas de relation quotidienne ou quelque chose comme ça, à part le fait que ma femme est d'une autre ville et que l'oncle vivait dans la capitale, à Quito. Il a aussi travaillé dans... il venait d'une banque, c'est vrai, et... et... il est allé directement là-bas. Il y avait une très forte récession économique dans notre pays, tout le monde partait, quittait le pays [...] il y avait quelques cousins de ma femme et nous lui avons dit, nous lui avons parlé pour voir si je pouvais venir, n'est-ce pas ? J'ai donc osé venir ici et tenter ma chance [...] lorsque ma banque a fait faillite et tout. Je suis venu tout de suite. J'ai pris mon (...) et quand j'ai été libéré un mois plus tard, j'étais déjà ici »<sup>91</sup> (Luis, entretien avec N. Miret Barcelone, novembre 2007).

Rien ne dit que Luis n'aurait pas trouvé un emploi dans sa branche à Quito. Il avait en effet une bonne situation professionnelle, mais la prégnance de la migration dans son entourage lui ouvre d'autres perspectives. Si je vais jusqu'à la fin de la trajectoire que j'ai collectée, c'est l'achat d'un appartement à Guayaquil, dont une stratégie résidentielle, qui est en 2007 envisagé comme la fin de cette étape migratoire à Barcelone. Dans ce type de mobilité, où la personne tente sa chance de trouver un emploi à travers la mobilisation des ressources de

---

<sup>91</sup> "a ver... el tío de mi mujer no es que tenía una relación diaria ni nada de eso, mi mujer es de otro pueblo, aparte de que mi mujer es de otro pueblo y el tío vivía en la capital, en Quito. El también trabajo en ...venía trabajando de un banco, vale, e ... y... directamente se fue por allá. Es que hubo una recesión económica en nuestro país muy fuerte, que todo el mundo se fue, salió del país [...] había algunos primos de mi mujer y precisamente a él le habíamos dicho, hablado con él para ver si podía yo llegar, vale ? Entonces bueno me atreví a venir por acá y a probar suerte [...] cuando mi banco quebró y todo esto. Me vine ya directamente. Cogí mi (...) y al momento que me aligeraron un mes después ya estuve aquí

ses réseaux dans le champ migratoire, il n'est pas rare que les premiers temps de la migration présentent des étapes très courtes. En effet, les personnes arrivent dans un lieu qui est avant tout un point de chute avec un logement et un emploi à la clé. Dans le cas de Luis, la première expérience est assez dure, mais va lui ouvrir la porte à d'autres réseaux migratoires et donc à d'autres ressources au sein du champ :

« "Je suis arrivé en 99, enfin, je suis arrivé ici à Barcelone et je suis allé dans une ville de Tarragone, Tortosa. Le fait est que je n'aimais pas vraiment la situation et le type de travail que j'avais là-bas. Mais le travail que je suis allé faire là-bas était de cueillir des oranges. C'était donc un changement très soudain, non ? C'était un changement très brusque, et vraiment... le travail n'était pas mauvais, ce sont de nouvelles choses que l'on apprend, les expériences... mais... le climat, comme je suis arrivé au milieu d'octobre... de... novembre, alors j'ai eu froid, l'hiver tout ... Et en plus, les trois mois que j'étais là dans le village, du... matin au soir, enfin, le soir ça me rendait trop triste... c'était très fort. Je suis resté avec les oranges pendant un mois et demi, et l'autre mois et demi, j'ai travaillé à ramasser du bois de chauffage. Du bois pour l'hiver. Nous avons travaillé très dur. Eh bien, ça s'est passé... enfin, comme je suis venu à la mi-novembre, à la mi-janvier, donc, je suis venu à Noël ici à Barcelone pour rester avec des amis dans notre appartement. Eh bien, ils m'ont accueilli pendant quelques jours pour la fin de l'année pour venir ici et apprendre à connaître Barcelone. J'ai appris à connaître et puis je suis retourné au village. Après être retourné au village, j'ai parlé à ce type qui vivait ici à Barcelone pour voir s'il pouvait m'héberger. Il n'avait aucun problème... nous n'étions pas amis, mais je lui étais sympathique et il m'a tendu la main. Je suis venu ici à Barcelone, mes parents m'appelaient tous les jours pour me dire de rentrer, qu'ils paieraient mon billet, si je n'en avais pas et tout ça. Que je devrais y réfléchir. Je leur avais vraiment dit que je ne me sentais pas bien, et tout ça. Et ... mais ... j'allais saisir ma dernière chance." » (Luis, entretien N. Miret Barcelone, novembre 2007)<sup>92</sup>.

On voit bien dans cet exemple le caractère aventurier de la migration, qui dans le cas de Luis aurait facilement pu s'interrompre, sans cette main tendue d'un compatriote qui va lui permettre de se rendre à Barcelone et d'y trouver un emploi plus en accord avec ses compétences et aspirations. Cette première expérience à Tortosa peut être considérée comme une étape de redéfinition du parcours migratoire, et ce village constitue ce que nous qualifions de lieu relais.

Ces exemples liés à la crise économique dans les pays d'origine concernent tant des populations urbaines que des migrants qui quittent plutôt des zones rurales appauvries, et vont directement dans une grande métropole de leur champ migratoire, sans passer par la

---

<sup>92</sup> « yo llegue en el 99, bueno llegué aquí a Barcelona y me fui a un pueblo por Tarragona, por Tortosa. La cuestión es que realmente la situación y el tipo de trabajo que he tenido allá no me gusto nada. Pero el trabajo que fui hacer allá, fue a recoger naranjas. Entonces fue un cambio muy brusco, vale? Fue un cambio muy brusco, y realmente a ver... no estaba mal el trabajo todo esto, son cosas nuevas que vas aprendiendo, experiencias... y pero... el clima todo eso, como yo llegué a mediado de oct... de... Noviembre entonces me cogió frio, el invierno todo. Y aparte que los tres meses que estuve allí en el pueblo, de .. mañana tarde, bueno, en la noche me ponía demasiado triste todo eso... era muy fuerte. Con la naranjas me quede un mes y medio, y el otro mes y medio trabaje recogiendo leña. Lena para el invierno. Trabajos muy duros, trabajamos muy duro. Y bueno, paso... bueno como vine a medio de noviembre en mediados de enero por lo que vine en navidad aquí en Barcelona en casa de unos amigos conocidos en nuestro piso. Bueno me acogieron para un par de días para fin de ano aquí venir y conocer Barcelona. Conocí y regrese después al pueblo. Después de volver al pueblo hablé con este chico, que vivía aquí en Barcelona para ver si me podía acoger. Para el no tuvo ningún problema no era una persona como te digo... era persona conocida solamente de él, no éramos amigos, pero le caí muy bien y me tendió la mano. Me vine por acá a Barcelona, mis padres me llamaban a diario diciéndome que me regrese, que me pagaban el pasaje, si no tenia y todo esto. Que lo piense bien. Y yo les dije que realmente les decía que no me sentía bien, y todo esto. Y ... pero... iba a tomar mi última oportunidad." »

case exode rural national. Notons que le lien avec l'emploi ne transforme pas la relation à la circulation. Au contraire, la situation d'emploi stable est celle qui va permettre de légaliser la situation et donc de circuler. Comme en France durant les Trente Glorieuses, les femmes de diverses origines, roumaine et bolivienne notamment, ont mis en place un système de noria, faisant venir une compatriote pour les remplacer durant leur absence, souvent motivée par le soin aux personnes âgées de la famille dans le pays d'origine. Quelles que soient les motivations des individus, l'existence d'un champ migratoire structuré implique des opportunités et des modalités spécifiques des trajectoires migratoires.

Certaines formes d'exil du XXI<sup>e</sup> siècle construisent des trajectoires migratoires qui peuvent elles aussi s'interpréter au prisme du champ migratoire et de ses circulations. C'était déjà le cas pour un grand nombre d'Espagnols au moment de la guerre civile comme je l'ai évoqué dans le premier chapitre, l'Argentine apparaissant comme un lieu de refuge privilégié. Le champ migratoire structure aussi certaines trajectoires d'exilés récents. J'ai peu enquêté auprès de migrants de ce profil à Barcelone, mais j'ai pu le faire en Tunisie. Nous avons ainsi interviewé un syrien de Tunis, Hanan, dont la présence dans cette ville s'est expliquée au cours de l'entretien biographique par des circulations commerciales antérieures et de nombreux contacts dans cette ville, dont un commerçant syrien, un proche marié à une femme tunisienne ; sans ce contact il serait peut-être allé directement au Liban, par où sont passés une partie des membres de sa famille qu'il a ensuite fait venir en Tunisie (Miret et Bergeon, 2020). Les relations avec des Syriens, installés de longue date, ont été déterminantes pour l'installation de Hanan et de sa famille, tout comme son expérience de la mobilité internationale acquise en travaillant préalablement. Le parcours migratoire de cet exilé prend sens au prisme de ses trajectoires professionnelles et des trajectoires migratoires de son entourage. C'est ce que David Lagarde et Kamel Doraï ont qualifié de capital social expliquant les modalités de l'exil syrien au Moyen-Orient (Lagarde et Doraï, 2017).

La dimension de la contrainte juridique est également une variable de plus en plus importante dans la définition des parcours migratoires, et pas seulement pour les exilés. De tout temps, un grand nombre de personnes se sont « déroutées » pour contourner une barrière réglementaire les empêchant de se rendre directement en un lieu. Ces contournements sont d'ailleurs à l'origine de la transformation de lieux de transit en lieux d'immigration, quand la contrainte juridique est très forte. Mais les politiques migratoires sont rarement assez efficaces pour limiter totalement un flux, ce sont souvent des circonstances des trajectoires individuelles des migrants qui viennent se combiner à la contrainte pour finalement faire évoluer le projet migratoire, transformant la pause dans le mouvement en étape migratoire (cf. II.2.1p. 95). Une interpellation policière, l'orientation vers un centre d'accueil et d'orientation, mais plus encore certaines étapes dans le transit, en Libye par exemple, sont des événements qui peuvent prendre un sens nouveau dans la vie des individus.

Ainsi la fille de Georges, un homme qui a fui le Congo en 2008 et que je rencontre à Médenine en Tunisie en 2014 et dont nous racontons l'histoire ailleurs (Miret et Bergeon 2020, cf. II.2.195) va se séparer de son père, son unique famille après la fuite, suite à la rencontre d'un groupe de Congolais auprès de qui elle va rester à Tripoli. Ce lieu qui n'aura été qu'une courte étape, imposée par des circonstances douloureuses à l'exil de son père, deviendra pour elle une halte plus longue. Les récits recueillis dans les lieux d'hébergement de migrants en

Méditerranée regorgent de ces trajectoires migratoires ballotées, traumatiques par la violence croisée en chemin, et en raison de l'incertitude qui s'imisce progressivement dans un projet migratoire. Le déplacement interrompu, a pu être envisagé au départ, dans certains cas, comme une mobilité banale, inscrite dans un monde de circulations migratoires au sein d'un champ clairement balisé comme celui des Tunisiens vers la France par exemple. L'idée du programme CiMore était justement de capter en ces lieux nodaux des trajectoires migratoires des migrants en transit, les caractéristiques des ressources que les personnes mobilisaient en ces lieux et notamment l'ampleur des savoir-faire redevables de l'existence d'un champ migratoire identifiable.

C'est surtout dans la dimension familiale que les trajectoires migratoires méritent d'être observées pour distinguer la place de la migration dans cette forme d'organisation particulière des groupes familiaux dans le temps et dans l'espace du champ migratoire.

Le regroupement familial apparaît comme un moment paradigmatique du parcours migratoire. Les études sur les migrations lui accordent une importance particulière, puisqu'il apparaît souvent comme un aboutissement du projet individuel. Ce moment fut probablement marquant en France à la fin des années soixante-dix quand les hommes immigrés ont été contraints par la fermeture des frontières européennes à la migration de travail à abandonner des formes plus ou moins importantes de circulation. Mais si les travaux de la fin du XX<sup>e</sup> siècle et du XXI<sup>e</sup> siècle ont bien montré que l'augmentation importante du regroupement familial avait constitué une variable importante de la « sédentarisation » des étrangers en France, il a eu aussi pour conséquence d'élargir l'espace de vie d'un grand nombre de Français descendants d'immigrés aux lieux d'origine de leurs parents. L'installation en France est synonyme de l'installation dans la circulation du migrant, mais aussi de ses ascendants et descendants, si ce n'est d'autres membres d'une famille plus élargie. L'expression installé entre « ici et là-bas » est ainsi devenue une forme symbolique, bien que parfois impensée, de l'existence d'un espace de vie multisitué.

Cinquante ans plus tard, les difficultés rencontrées par les immigrés en Europe pour regrouper leur famille de façon légale, en raison d'un durcissement continu des politiques migratoires<sup>93</sup>, incitent à concevoir le regroupement familial dans le cadre plus large des circulations au sein du champ migratoire (Weber, 2010). De plus en plus, la littérature regorge d'exemples où le regroupement de la famille s'inscrit davantage dans une forme de circulation à l'intérieur d'un champ où chacun mobilise les ressources disponibles, en évaluant les avantages de chaque lieu selon les besoins à chaque étape.

L'exemple du regroupement familial des ascendants quand ils deviennent dépendants de leurs enfants est celui qui vient le premier à l'esprit. Mais des configurations familiales beaucoup plus complexes existent (Palash, 2019; Sierra-Paycha, 2016). Par exemple, la crise de 2007 a montré des modalités complexes de regroupement familial : partiel pour quelques membres de la famille seulement, temporaire quand c'est possible, contraint pour les sans-

---

<sup>93</sup> Il suffit d'assister à quelques audiences d'un petit tribunal administratif comme celui de Poitiers, pour évaluer cette difficulté. Le caractère tragique de certains refus de titres de séjour « vie privée-vie familiale » à des parents ou enfants d'immigrés installés en France, comme le refus de prendre en compte la paternité d'un homme expulsé en Guinée au moment de la naissance de son enfant, en sont malheureusement des scènes fréquentes auxquelles j'ai pu assister.

papiers qui ne peuvent circuler. Dans d'autres cas, on assiste à un dégroupement familial, les membres improductifs retournant au pays s'ils ont des conditions de séjour légal qui leur permettent la circulation (Torres et al., 2015: 30).

Les entretiens récurrents avec Elvira depuis 2007 (cf. Annexe 1) sont éclairants sur ce point. Cette femme arrive en 2005 pour rejoindre son mari qui va effectuer en 2006 le regroupement familial pour ses deux enfants, « parce qu'ils n'étaient pas sages avec les grands-parents qui les gardaient là-bas ». À ce moment-là, ce regroupement ne répond pas à un projet planifié, mais comme elle a beaucoup de liens dans le quartier où elle vit (une dizaine de familles de Cochabamba, sa région d'origine), elle sait que tout se passera bien pour ses trois enfants (le troisième est né à Barcelone). Elle-même va devoir attendre 2010, année de l'obtention d'un titre de séjour régulier, pour faire une première visite à sa famille en Bolivie. À partir de là, la circulation va commencer à se mettre en place pour les membres de la famille, mais dans une certaine confusion : ceux qui voulaient repartir initialement en Bolivie (elle et sa fille aînée) sont finalement celles qui vont rester. Par contre, son mari va repartir quelques années puis revenir, et son fils aîné commencera sa trajectoire professionnelle en Bolivie après ses études.

« Mon mari lui il veut rester, mais moi je vais rester environ trois ans encore, les grands n'aiment pas ici. Ils n'aiment pas parler catalan, mais ils aiment bien l'école » (Elvira, entretien N. Miret, décembre 2007)

« Oui dans un an ou deux je repars, le problème c'est que les grands ne veulent plus repartir maintenant » (Elvira, entretien N. Miret, janvier 2009).

L'exemple de cette famille illustre la pratique d'un système résidentiel familial transnational tel qu'il a pu être décrit dans la littérature, notamment dans le cas de la migration équatorienne (Herrera et Carrillo, 2009). Celio Sierra-Paycha a également étudié cette question en mobilisant les données disponibles pour les familles d'environ 1000 migrants colombiens enquêtés en Espagne en 2007, montrant nettement le phénomène de dispersion familiale.

« Un premier constat émerge : seulement 24 % de la famille est corésidente, 30 % vit dans le même municiple espagnol, 37 % si l'on élargit l'échelle à l'Espagne. 63 % de la famille vit donc dans un autre pays que le pays d'émigration (59 % dans le pays d'origine et 4 % dans un pays tiers). Selon la nature du lien avec l'enquêté, le taux de co-résidents et le taux d'habitants en Espagne varient : 86 % des conjoints, 48 % des enfants, 37 % des pères, 30 % des mères et seulement 4 % de la fratrie sont co-résidents » (Sierra-Paycha, 2016).

La dispersion concerne donc surtout les parents séparés de leurs enfants. Je n'oublierai jamais une soirée passée en observation dans un bar bolivien à Hospitalet de Llobregat avec ma collègue Virginie Baby Collin en 2010, au cours de laquelle, parce qu'il s'agissait du jour de la fête des Mères, nous a été révélée toute la douleur des mères éloignées de leurs enfants. Depuis, les études sur la maternité transnationale ou sur la famille transnationale ont mis l'accent sur cette dimension particulière de l'absence en migration quand elle touche la relation mère-enfant<sup>94</sup>. Si nous prenons l'exemple de la population colombienne, en 2007,

---

<sup>94</sup> Cf. travaux de plusieurs collègues sur cette question dans un numéro spécial de la revue *Autrepart* (Razy et Baby-Collin, 2011). Notons que cette dimension du traumatisme psychologique a beaucoup moins été étudiée dans la littérature avec le regard des pères absents.

35% des personnes enquêtées étaient encore séparées de leurs enfants en Colombie, alors que cette migration est plus ancienne et que l'on peut supposer une stabilisation légale d'une bonne partie de ce groupe migrant (Sierra-Paycha, 2016). Cela confirme le fait, que dans la migration latino-américaine récente, le regroupement n'est pas toujours envisagé, malgré la durée de la migration. Dans certains cas, ce sont les difficultés éducatives qui sont mises en avant et pourraient limiter le regroupement des enfants. Luis a eu son premier enfant en Espagne, et il évoque la difficulté de l'élever ici :

“Je ne sais pas, l'éducation ici en Espagne, je ne l'aime pas beaucoup, ici ils parlent très tôt de sexe, de drogues, ok ? Le vandalisme chez les jeunes, les moqueries chez les enfants sont très forts. Mais pas là-bas. Je ne dis pas qu'il n'y a pas de drogue ou de sexe chez les jeunes et tout ça. Mais les enfants et les jeunes y vont à leur âge. Chaque chose en son temps. Ils ne sont pas hors du temps comme ici. Et c'est ce que je n'aime pas et ce qui m'inquiète vraiment. Parce qu'ici les enfants lèvent la main sur les parents, ils s'en fichent, d'ailleurs il y a des lois ici qui protègent les enfants, et les enfants en profitent. Et je te dis ça, parce que nous avons des amis, qui chaque fois que la mère lui crie dessus parce qu'elle a fait quelque chose, ou la gronde, la fille la menace. Je vais appeler la police ! C'est pour ça que je te le dis, c'est ce qu'on leur apprend à l'école, non ? Ils sont si petits, mais en même temps ils profitent de la situation. Je vois, je ne suis pas le genre de personne qui pense que c'est avec une main ferme qu'on apprend. Mais, oui... si vous devez fixer des limites, n'est-ce pas ?” (Luis, entretien N. Miret Barcelone, novembre 2007).<sup>95</sup>

Évidemment ces trajectoires migratoires familiales montrent que le champ migratoire ne doit pas être idéalisé comme un espace de vie ordinaire. La distance physique et la séparation impliquées par la migration sont des contraintes douloureuses dans la vie des personnes. Mais l'organisation collective dans le champ migratoire est ici une ressource qui interroge le concept même de la famille.

La notion de parcours migratoire dans la perspective intergénérationnelle, comprise comme intégrant tous les déplacements des individus au sein d'un champ migratoire international, amène donc à repositionner le rapport aux lieux et la mobilité dans la perspective longue de la vie des individus et de leurs trajectoires sociales au sens large. L'inscription dans les différents lieux du parcours est conditionnée par le déroulé de ces trajectoires, qui elles-mêmes sont le résultat de l'expérience en ces lieux. L'arrivée dans une ville, si on est en transit, ne conduit pas forcément à prendre un logement. Mais dans certains cas, dans une stratégie d'organisation de l'attente et du transit, c'est déjà la décision de s'installer, d'arrêter un temps la mobilité, qui va mettre en avant la question du logement et de la résidence dans tous les sens du terme ; légale, familiale et en termes d'accès aux besoins primaires. En d'autres termes, les étapes du parcours migratoire participent du processus de « l'habiter ».

---

<sup>95</sup> no sé, la educación de aquí en España, no me gusta mucho, aquí se habla muy temprano de sexo, drogas, vale? El vandalismo entre los jóvenes, la burla entre los niños es muy fuerte. En cambio allá no. No te digo que no hay drogas ni sexo entre los jóvenes y todo eso. Pero los niños y los jóvenes van a su edad. Van a su edad. Todo a su debido tiempo. No van fuera del tiempo como van aquí. Y eso es lo que no me gusta y realmente lo que me preocupa. Porque aquí los hijos alzan la mano a los padres, no les importa, además que aquí hay leyes que protegen a los niños, y los niños aprovechan de eso. Y te cuento porque tenemos unos amigos, que cada vez que la madre le grita porque ha hecho algo, o la regana, la hija la amenaza. Que voy a llamar a la policía! Por eso que te digo, eso les inculcan en el cole vale? Son tan pequeños pero al mismo tiempo aprovechan de la situación. Yo veo, yo no soy de la persona que piensa que con mano dura aprendes. Pero, si... si hay que poner límites, vale?

Certains auteurs estiment cependant que le recueil de la trajectoire migratoire, contrairement à celui de la trajectoire résidentielle, ne prend pas en considération l'ensemble des mobilités avant et après la migration, et nous prive ainsi d'une partie des facteurs explicatifs de ces départs. C'est en effet le cas si on ne s'inscrit pas dans une approche biographique complète. C'est pourquoi j'ai adopté depuis une dizaine d'années des entretiens auprès de migrants dans le cadre formel de la « matrice biographique » qui retrace l'ensemble de la trajectoire résidentielle et du cycle de vie.

## **II.1.2 La trajectoire résidentielle**

J'utilise ici la notion de trajectoire, car, définie comme l'ensemble des logements de la personne et du ménage, elle est pour moi le support de la retranscription du parcours biographique et migratoire. Les résultats publiés dans l'ouvrage de l'ANR Metal montrent cependant comment la trajectoire résidentielle recueillie dans les grandes métropoles est une autre manière d'appréhender la migration comme itinéraire spatial du parcours de vie (Giroud, Cordoba, Guillon, Miret, 2014). Ils nous confirment des typologies de trajectoires que l'on peut transposer dans l'espace et dans le temps du champ migratoire. La trajectoire individuelle dans des résidences tout au long de la vie est recueillie pour exemplifier des dynamiques qui font sens à un moment donné pour un type de personne donné.

« Penser par cas » implique de s'astreindre, dans l'analyse des trajectoires, à rendre compte de la variété des contextes, autrement dit d'adopter une formalisation localisée et localisante » (Passeron et Revel, 2005, cité par Le Bars 2018)

Recueillir ces trajectoires en géographie est aussi le moyen de mettre en lumière les stratégies des individus et des ménages par rapport aux lieux. L'évolution des choix de logement dans une ville, dans un quartier, ou dans un pays est liée à la fois au projet migratoire et à la façon de s'inscrire dans les lieux (cf. II.2). C'est à partir de cette fixation collective que vont se développer les concentrations résidentielles que j'évoquerai en troisième chapitre. J'ai déjà mentionné comment le changement résidentiel pouvait se penser et se vivre à l'échelle internationale, au sein d'un champ migratoire. Je développerai davantage ici l'analyse des changements dans les villes et pays d'installation, en envisageant les contraintes locales qui s'appliquent à ces trajectoires.

La question des trajectoires résidentielles est alors à mettre en perspective avec la question du logement des immigrés, sous-champ important de la migratologie.

« Il n'est époque ni continent où ce dernier ne soit décrit en termes sordides, par des chroniqueurs philanthropes et révoltés parfois, xénophobes plus souvent. Taudis et garnis jadis, squats et hôtels aujourd'hui, le temps semble immobile pour les vagues successives de migrants » (Blanc-Chaléard, 2006).

Cette remarque évidemment peut paraître simplificatrice et ne correspond qu'à certains migrants, mais surtout elle renvoie à certaines étapes de leur trajectoire résidentielle. Pour le nouvel arrivant dans la ville, le logement est paradoxalement à la fois un enjeu primordial pour son installation, mais sa qualité est un objectif secondaire. Des modalités de logement temporaire, dans de mauvaises conditions, sont acceptées comme faisant partie de l'aventure migratoire. Dans le cadre des enquêtes que j'ai menées à Barcelone, j'ai abordé la dimension des stratégies résidentielles à l'échelle locale en tentant de mettre en exergue la dimension

propre aux migrants dans ces processus (Miret, 2009b)<sup>96</sup>. En reprenant les conclusions de cet article à partir des histoires de vie recueillies, le plus important est l'éclairage complémentaire que nous donnent les stratégies individuelles pour comprendre des processus d'agrégation des groupes migrants dans les villes d'installation. Plusieurs facteurs influencent les stratégies résidentielles des nouveaux arrivants : l'offre de logement, les réseaux sociaux, les conditions matérielles - financières et juridiques - des ressources individuelles. À chaque étape, le migrant participe à produire la ville autrement comme nous le verrons dans la troisième partie à travers la lecture de l'agrégation de ces trajectoires individuelles.

Plusieurs auteurs se sont attachés à distinguer des étapes spécifiques des trajectoires résidentielles des migrants, en quelque sorte des cursus résidentiels spécifiques. J'ai adopté une classification simple et opératoire des chercheurs espagnols sur la question qui permet de comprendre comment les populations nouvelles s'insèrent dans les espaces urbains et les modifient en se faisant (Miret, 2009b). Selon ces chercheurs, et notamment Pilar García Almirall et Agustín Frizzera, l'atterrissage, l'arrivée, l'installation et la stabilisation sont des étapes que l'on peut transposer à la plupart des modes d'insertion urbaine des populations migrantes dans les métropoles (García Almirall, 2008).

Ces étapes majeures permettent de comprendre l'influence de différents facteurs qui complexifient l'accès au premier logement pour les nouveaux arrivants (absence de documents en règle, insuffisance de revenus et de moyens pour verser une caution, absence d'attestations de revenu...) et qui expliquent au cours des premières années une mobilité résidentielle beaucoup plus forte que celle de l'ensemble de la population.

La période dite d'atterrissage correspond au tout premier temps de l'arrivée du migrant, à l'adaptation à l'urgence, durant laquelle il est souvent accueilli par un membre de la famille ou un ami, à titre gratuit ou moyennant une participation financière modique<sup>97</sup>. Cette étape est celle où le migrant utilise, quand il en a, les contacts transnationaux du champ. L'hébergement d'un membre des réseaux sociaux du champ peut ainsi apparaître comme une forme de contrainte. Dans de nombreux cas, l'accueil peut s'installer dans la durée et créer des conditions difficiles pour les accueillants :

« Celui qui a des papiers a de la chance. Mais vous devez maintenir ici toutes les personnes qui sont sans papiers. Je le vois dans des cas particuliers ici : celui qui paie la chambre, il y a deux garçons qui ne travaillent pas et il doit les entretenir, par solidarité avec le pays ... ils sont regroupés par pays, mais quand même il y a des

---

<sup>96</sup> Pour plus d'informations sur l'approche des stratégies résidentielles des habitants des métropoles sur laquelle je m'appuie et qui part de l'hypothèse que si « de multiples facteurs interviennent dans les choix résidentiels, les individus et les ménages disposent au cours de leur vie d'un minimum de liberté d'action et de lucidité dans leurs pratiques résidentielles », voir Bonvalet, Catherine ; Dureau, Françoise, "Les modes d'habiter : des choix sous contraintes", in : Dureau, Françoise et al. (coor.), *Métropoles en mouvement : une comparaison internationale*, Paris : Éd. Anthropos, 2000, pp. 131-153. 21.

<sup>97</sup> Cette manière de se loger concerne 50 % des premiers logements des étrangers selon enquête ENI (Instituto Nacional de Estadística, 2007). Cette enquête qui n'a pu malheureusement avoir lieu qu'une fois faute de moyens suffisants, est un exemple de bonne collaboration entre un institut national de recensement et le milieu scientifique de la migratologie, avec la participation de nos collègues espagnols les plus anciens sur la question comme Angels Pascual. Elle est aussi unique en Europe par son envergure (Sierra-Paycha, 2016).



chambres où il y a des Pakistanais, trois, dans une autre des Équatoriens, avec ce que cela suppose de tensions »<sup>98</sup>(prêtre, entretien N. Miret, Barcelone, juillet 2007).

Quand les trajectoires migratoires sont fortement perturbées par les contraintes juridiques à la migration, les personnes en migration sont coupées de cette ressource. Cela renvoie à l'émergence récente de l'objet de recherche très contemporain de l'accueil et de l'hospitalité. Dans les pays d'immigration, c'est l'hébergement dit d'urgence, au départ destiné aux sans-abris dans les années 1980, qui est censé permettre que cette étape résidentielle de l'atterrissage se réalise dans les meilleures conditions possibles. Mais, face à la saturation de ce domaine de la politique publique dans les pays européens notamment, on a vu se développer diverses modalités de logement alternatif, en squat, en camp ou en bidonville et en accueil citoyen de plus en plus souvent. En quelque sorte, la société civile et les migrants eux-mêmes recréent une ressource pour l'installation des nouveaux venus.

Quand le champ migratoire n'est pas encore totalement structuré, d'autres formes d'organisation se mettent en place. Ainsi, Sylvain Ollivier observe en 2019 que beaucoup de femmes africaines quand elles arrivent à Istanbul sont accueillies à l'aéroport par des compatriotes qui leur offrent des « logements de connexion », c'est-à-dire des chambres à louer dans des appartements partagés par des personnes de leurs nationalités<sup>99</sup>. Ce dispositif montre la rapidité d'ajustement des groupes en migration aux besoins engendrés par les filières migratoires ; il reflète l'institutionnalisation d'un procédé commun d'entraide mutuelle que nous avons observé également à Barcelone :

« "Non, je l'ai vu (un espagnol) de vue la première fois que je suis venu à l'aéroport. Je lui avais parlé et tout. Il s'est occupé de moi dans sa maison et je faisais la cuisine et le ménage. Et il m'a loué une chambre à un très bon prix. Pas très cher. Et je l'aidais et il m'aidait. Parce que parfois je venais et je cuisinai. Oui, parce qu'il est séparé, il vivait seul. Cela me coûtait 150 euros. Maintenant, c'est 250, 300 euros. La même »<sup>100</sup> (Luis, entretien N. Miret Barcelone, novembre 2007).

En dehors des relations de solidarité, ces dispositifs constituent également un véritable marché informel de la sous-location et les tarifs avancés par cette personne montrent comment la sous-location est devenue une activité lucrative. Dans de nombreux cas, ce sont les migrants eux-mêmes qui s'y livrent, comme Elvira, pour qui c'est le seul moyen de conserver son appartement dans le contexte de crise économique post-2008.

Dans d'autres cas fréquents, l'atterrissage dans le logement se fait directement chez l'employeur. L'historienne Blanc-Chaléard décrivait déjà cette étape comme une évidence de l'insertion résidentielle des étrangers dans Paris au XIX<sup>e</sup> :

---

<sup>98</sup> « .. El que te papers si que te sort (10) però te que mantenir tota l gent que esta sense papers aquí. Yo o veig en casos concrets aquí : un que paga l'habitació, hi ha dos nois mes que no treballan i els ha de mantenir per solidaritat de país... s'agrupen per països, però tot i sent aixís hi ha habitacions que hi ha pakistanès, tres, en una altre equatorians, am lo que això suposa de tensions »

<sup>99</sup> Sylvain Ollivier, « les territoires de l'attente dans la migration. Expériences migratoires de femmes d'Afrique sub-saharienne à Istanbul. », mémoire de master 2 migrations, université de Poitiers, 2020.

<sup>100</sup> No, lo vi una vez de vista la primera vez que vine en el aeropuerto. Había hablado con él y todo. Me atendió en su casa y hacia cocina, limpieza. Y me alquilo una habitación muy bien de precio. No muy costosa. Y me ayudaba yo y yo le ayudaba él. Porque a veces yo llegaba y cocinaba. Si porque él es separado, vivía solo. Me costaba 150 euros. Ahora están por 250, 300 euros. La misma ».

« Prolétaires en recherche d'emploi, ils ont rarement pour projet de se fixer et souvent, c'est le lieu de travail qui fait l'habitat. Domestiques en ville (nombreuses femmes), garçons ou filles de ferme, ils dorment dans des réduits ou granges qui ne sont guère des logis. Les nouveaux arrivés se contentent des copeaux de l'atelier, du sol de l'usine, ou, en ville, s'entassent dans les hôtels et garnis » (Blanc-Chaléard, 2006)

Ce type de première résidence est notamment fréquent pour les femmes qui arrivent seules et se font embaucher « cama adentro », littéralement « lit dedans », c'est-à-dire comme employée domestique à demeure. Beaucoup des personnes que nous avons enquêtées arrivent directement au domicile d'un employeur qui, pour ce type de contrat informel où les heures de travail hebdomadaires et quotidiennes ne sont pas réglementées, payaient en 2007 environ 750 euros par mois. Ce type de trajectoire résidentielle n'est pas anodine en termes d'expériences spatiales. Les quartiers de résidence de ces femmes sont plutôt des quartiers ou des communes de classes moyennes supérieures ou aisées, dont le fonctionnement et les paysages sont très différents des quartiers dans lesquels résident leurs compatriotes. Comme pour le travail à domicile salarié à l'heure, les pratiques spatiales se déploient dans un autre monde urbain, donnant à ces femmes l'opportunité de connaître de nouveaux lieux, et leurs ressources. Ainsi Elvira me parlait en 2009 de certains achats dans un marché touristique du centre de Barcelone, dont les produits et les tarifs sont très différents de ceux des commerces proches de son lieu de résidence :

« Pour les courses je profite de mes heures de ménage dans le quartier du Raval, comme ça, ce jour-là, je fais le marché à Boqueria, les produits sont meilleurs » (Elvira, entretien N. Miret, Barcelone, 2018).

Dans un deuxième temps, à l'étape dite de l'arrivée, le migrant acquiert son autonomie financière et résidentielle et en général s'installe dans un logement proche, dans le quartier où il a appris à connaître son nouvel espace de vie. Mais à cette étape, le migrant souvent encore instable en termes de statut juridique est victime des nombreux processus de discrimination dans le logement et doit donc se débrouiller avec des ressources propres pour les contrer. Il a recours en particulier à la solidarité d'autres migrants, d'autres ou de même nationalité. La sous-location, la co-location ou l'accès à des baux informels restent souvent la première entrée sur le marché du logement. Cette étape s'inscrit à Barcelone dans un marché du logement organisé et régulé par des personnes en lien avec la migration, comme celui étudié à Bruxelles par Marie Chabrol et Carolinbe Rozenholc (2015).

La trajectoire résidentielle des femmes migrant seules est bien entendu encore une fois plus contrainte et davantage semée d'entraves. Comme l'étude de cas relatée par Joanne le Bars le démontre cruellement, les difficultés propres aux trajectoires résidentielles des sans-papiers dans la période de l'atterrissage, sont particulièrement vulnérabilisantes pour les femmes. Dans le parcours de l'hébergement d'urgence, elles sont soumises à différentes formes de domination de genre et de race (Le Bars, 2018). Dans nos enquêtes, c'est aussi la responsabilité des enfants qui influence la trajectoire résidentielle des femmes. Pour une jeune colombienne que nous citons en 2009, la localisation dans des quartiers à forte concentration de compatriotes est ainsi perçue dans un premier temps comme une solution de « survie » dans un espace urbain où plusieurs dimensions de la vie quotidienne sont fragiles, notamment le soin des enfants. Cette étape va donc renforcer les quartiers où se trouvent déjà des migrants et conforter le caractère multiculturel de certains quartiers comme celui de Santa Eulalia à Hospitalet (Miret, 2009b). Cette étape explique donc des

formes de rassemblement spatial de personnes de même origine, souvent perçu dans les analyses statistiques sur les processus ségrégatifs comme une forme de communautarisme que le débat politique va associer à une panne du système d'intégration (cf.III.1.1).

Dans le cas de Bruxelles, l'article de nos collègues sur le quartier d'Heywaert illustre bien comment toutes ces stratégies individuelles et familiales doivent être prises en compte quand on essaie de comprendre un quartier : elles les considèrent comme « des choix résidentiels qui considérés collectivement font résistance » (Chabrol et Rozenholc, 2015). Il faut d'ailleurs noter une fragilité des actions politiques des États d'accueil, qui omettent de prendre en compte cette dimension du quartier comme ressource dans les politiques urbaines. Les opérations de relogement ou de relocalisation qui accompagnent le contexte de renouvellement urbain dans de nombreux quartiers des villes européennes éloignent ces personnes de leurs ressources, et en font des « nomades urbains », que la mobilité va appauvrir et marginaliser au même titre que les personnes expulsées des bidonvilles indiens, et relogées dans des lieux où ils ne souhaitent pas rester, car ils n'y possèdent aucune ressource (Dupont, 2010)<sup>101</sup>. Cet auteur évoque notamment la disparition « des filets de sécurité traditionnels que représentent les réseaux d'entraide dans des situations de vulnérabilité », confirmant comment ce « nomadisme urbain », créé par les politiques publiques, mérite d'être interrogé aussi en Europe en évaluant l'effet des politiques publiques sur les trajectoires résidentielles des migrants et de leurs descendants, j'y reviendrai dans la présentation de mon projet de recherche à venir en conclusion.

Ces premières phases de la trajectoire résidentielle dans le cas de Barcelone et de l'Espagne plus généralement, dans le cadre des statuts d'occupation les plus accessibles et les plus économes, concernent, selon le Colectivo IOÉ, plus de la moitié des deuxièmes logements habités par les étrangers, mais qui impliquent une appartenance à des réseaux sociaux (Colectivo IOÉ, 2005). La grande mobilité résidentielle observée chez les étrangers en général traduit moins une émancipation par rapport à ces réseaux que des ajustements. Ce mode de logement comporte en effet des contraintes, qui se traduisent notamment par des conflits liés à l'entretien, des mésententes, ou un contrôle social trop important.

« De manière générale, les taux de mobilité résidentielle des étrangers sont beaucoup plus élevés que ceux des Espagnols (106 mobilités résidentielles annuelles pour 100 résidents étrangers versus 29 mobilités pour 100 résidents espagnols en 2004). »(Sierra-Paycha, 2016, p. 149).<sup>102</sup>

La co-location et la sous-location sont des pratiques qui se sont répandues au même rythme que pour la population globale. Ces modes de logement ont leur propre code, avec un système de cooptation fondé sur le genre ou la nationalité, que l'on retrouve comme critères sur les

---

<sup>101</sup> L'auteur retrace dans cet article les conséquences des politiques indiennes d'erradication et de relogement des *slums* sur l'accès aux ressources et les moyens d'existence de leurs habitants, dans une perspective d'évaluation de la pauvreté « structurelle ».

<sup>102</sup> Celio Sierra-Paycha, comme les démographes du CED de Barcelone, s'appuie sur les statistiques de variation résidentielle que nous avons-nous-mêmes exploitées en 2009 dans un article (Baby-Collin, Cortes et Miret, 2009a). Leur usage est délicat car elles sous-estiment largement la mobilité, toutes les personnes ne déclarant pas leur départ d'une commune. L'INE a rationalisé les données en 2006, introduisant la « radiation par caducité », qui supprime automatiquement des registres de population (Padron) les étrangers qui ne se sont pas inscrites dans une autre commune ou ne se sont pas déclarées comme résidentes après deux années comme la loi les y oblige (Gil Alonso, 2010).

offres pour ces logements partagés : « solo mujeres », ou « solo bolivianas », est une formule fréquente sur les petites annonces. On retrouve dans ce cas la référence à des formes de solidarité propres aux groupes migrants. À Barcelone, cette forme résidentielle a d'ailleurs été à l'origine de nouvelles implantations urbaines, à la faveur de l'ouverture d'un marché immobilier à bon marché (III.3.3). En effet, la législation sur le regroupement familial impose une taille de logement minimale en fonction de celle de la famille : beaucoup de personnes choisissent de déménager pour répondre à ces critères, mais ne peuvent pas assumer seules le paiement du loyer ; elles sous-louent donc des pièces dans cet appartement dès qu'elles ont réussi à faire venir leur famille :

« Pour le regroupement, j'ai cherché un appartement par une agence immobilière, le loyer était de 750 euros ; maintenant ici je paie 115 ; moi avec mon salaire [elle est employée auprès de onze familles différentes à Barcelone, Sant Cugat et Esplugues de Llobregat] je n'ai que de quoi payer cela, on ne peut rien économiser. Ici vivent ma belle-sœur et sa fille, un couple et leur fille -ceux de Sucre- et moi avec mon mari et les trois enfants ; on est dix : cinq chambres et une cuisine, la chance c'est que les toilettes et la petite douche sont dans la cour et on a la cour pour que le petit puisse jouer. La cuisine est pour tous, le premier qui arrive prépare son repas et les autres attendent » (Elvira, entretien N. Miret, Barcelone, 2009).

Elvira vit dans un préfabriqué d'un étage avec un toit de tôle construit dans l'arrière-cour d'un immeuble de trois étages dans le quartier ancien de Santa-Eulalia à Hospitalet. Son installation en co-location témoigne d'une installation qui reste précaire malgré l'obtention d'un titre de séjour. Dans d'autres cas, l'offre importante de co-location est liée à l'accession à la propriété de migrants plus installés : le partage des frais est un gage de réussite du projet d'acquisition.

Ces exemples nous incitent à replacer ces trajectoires résidentielles dans la perspective biographique : la co-location, la sous-location ou le statut d'"interne" chez l'employeur peut s'avérer une stratégie familiale transnationale à long terme. En effet, en cas de famille déjà constituée (près de 40 % des Andins déclarent avoir des enfants dans leur pays d'origine selon l'enquête ENI), les conditions en vue d'un regroupement familial sont de plus en plus contraignantes et peuvent nécessiter une longue période d'épargne. Une fois que le statut légal est stabilisé, il faut en effet un revenu minimum et une taille de logement indépendant très supérieure à la moyenne de ceux où résident la plupart des migrants.

Dans d'autres cas, ces modes de logement peu coûteux peuvent permettre de mener à terme un investissement immobilier dans le pays d'origine ou de financer le maintien au pays des enfants, en attendant qu'ils soient en âge de venir travailler en Espagne. Il s'agit de repositionner ces étapes de la trajectoire résidentielle dans certaines villes d'installation dans la perspective de « l'ubiquité résidentielle » étudiée de longue date (Bonnin et De Villanova, 1999). Dans l'espace de vie transnational du champ migratoire, ce qui peut sembler précaire est le moyen de mettre en œuvre des formes de pluri-résidence, telles qu'elles se sont développées avec la facilitation des déplacements depuis cinquante ans dans l'ensemble des sociétés.

« Autrefois réservée à une élite, la multilocalité se diffuse dans la société. Les premiers travaux qui lui ont été consacrés portent sur les déplacements liés à la possession d'une maison de campagne. Ils trouvent leur origine dans l'étude de l'aristocratie et de la bourgeoisie ; puis, ils se sont étendus à l'ensemble des catégories sociales (Bonnin et de Villanova eds., 1999), signe de sa démocratisation. Désormais, les

mobilités résidentielles se doublent de mobilités plus fréquentes, au sein d'un espace résidentiel élargi » (Bouly de Lesdain, 2003 : 5).

Dans cette perspective, le lieu d'un nouvel emploi n'est pas un facteur de déménagement. Dans une petite métropole comme Barcelone, bien desservie par les transports en commun, la plupart des quartiers permettent aux migrants de s'adapter à la contrainte de la fréquence des changements d'emploi. Si le nouvel emploi est trop éloigné, ou dans des métropoles plus grandes, on peut trouver une seconde résidence d'appoint en recourant à des réseaux de solidarité. Cette étape de l'arrivée peut ainsi se prolonger en attendant d'une situation plus stable.

« Une étude récente, menée à partir des données de l'enquête nationale sur les immigrants en Espagne, a montré le rôle déterminant joué par les « liens faibles » (familles élargies et amis) dans l'insertion résidentielle des Colombiens. En effet, les Colombiens ont tendance à être hébergés ou à devenir les co-locataires de migrants colombiens, plus anciennement installés, avant d'héberger à leur tour, après quelques années de résidence en Espagne, des Colombiens nouvellement arrivés » (Sierra-Paycha, 2016)

La troisième étape, celle de l'installation, correspond vraiment à un choix de vie "banal", le migrant ayant acquis des compétences urbaines suffisantes pour juger des opportunités de logement qui lui sont offertes. Cette autonomie résidentielle est souvent la principale amélioration escomptée, même si elle se concrétise dans le segment le plus bas de l'offre de logements, qualifiée d'« infra-vivienda » en Espagne.

À cette étape, encore peu fréquente au sein du groupe andin de Barcelone lorsque j'ai fait mes enquêtes, ce qui distingue le migrant est lié aux contraintes et aux arbitrages liés à l'évolution du projet migratoire. En fonction de son projet familial (épargne pour l'achat ou la construction d'un logement ou mise en œuvre du regroupement familial en Espagne), chacun développe une stratégie adaptée à ses objectifs. Le logement est choisi selon des critères qui sont désormais les mêmes que ceux de l'ensemble de la population de même niveau de revenus (prix, taille, confort, emplacement notamment par rapport à ses proches et aux lieux de déplacements) et se localise en fonction des ségrégations sociales inscrites sur le territoire et d'éventuels processus de discrimination dans l'accès au logement (cf. chapitre3).

La stabilisation serait la dernière étape, assez proche de la précédente, mais avec une amélioration de la situation résidentielle. Elle n'est valable que pour les personnes ayant réellement stabilisé leur situation légale (permis permanent ou acquisition de la nationalité), vivant en général depuis longtemps avec leurs enfants en Espagne et ayant décidé d'y rester, éventuellement en continuant de circuler entre plusieurs lieux, mais la plupart du temps installées dans un logement en propriété.

L'acquisition du logement, qui a progressé parmi les étrangers (33 % selon l'ENI en 2007), reste encore minoritaire pour les Andins arrivés plus récemment (22 %). Ce mode d'occupation n'en est pas moins une originalité si on le compare au contexte français, où seulement 35 % des étrangers étaient propriétaires en 2001 (Kirszbaum et Simon, 2001), malgré l'ancienneté de l'immigration. On reconnaît là l'importance de la propriété du logement très répandue en Espagne, pays au plus fort taux de propriétaires d'Europe. En France, d'autres auteurs relèvent une tendance à la hausse de l'achat immobilier parmi les populations étrangères de la région Île-de-France. À travers une analyse minutieuse des

transactions immobilières dans plusieurs départements et pour plusieurs nationalités, ils notent des conséquences importantes en termes de division « ethnique » de l'espace social de l'Ouest parisien, liées à cette phase de l'installation des migrants. Ils postulent que ces investissements immobiliers permettraient « d'identifier les ancrages territoriaux à partir desquels s'amorcent ultérieurement des processus de diffusion » (Desponds et Bergel, 2013). De fait les caractéristiques de ces trajectoires produisent des formes de concentration des migrants et renvoient ainsi à des débats plus généraux des études urbaines sur la ségrégation.

\* \* \*

Ces trajectoires résidentielles doivent par exemple être questionnées au regard des thèses soulevées par Jacques Donzelot d'une logique de « séparation » des groupes sociaux dans la ville. Ce « séparatisme social », trois groupes sociaux se côtoyant de moins en moins dans la ville, provoque selon lui des formes d'entre soi de trois groupes (les classes supérieures, les moyennes et les populaires) (Donzelot, 2004). On comprend bien aujourd'hui le risque d'une telle lecture qui a été manipulée par la suite pour inscrire les termes d'un débat qui trouvait ses origines dans une observation des inégalités et qui a été dévoyé en s'inscrivant dans la scène politique sous la forme d'une « menace séparatiste ». Même lorsqu'ils sont peu nombreux, l'inscription dans un autre espace-temps qui est celui des champs migratoires et des circulations fait des migrants des acteurs particuliers de ces changements urbains que nous souhaitons analyser dans cette perspective dans le chapitre 3.

Cette étape de l'installation des migrants dans une ville questionne aussi diverses figures de l'ethnicité dans la ville (ethnoburb, enclave, quartier d'immigration, cf. chapitre 3) qui sont rarement analysées dans la perspective des différentes pratiques habitantes. Pourtant, la littérature a déjà signalé l'importance de ces trajectoires résidentielles différenciées pour étudier les évolutions urbaines :

« Des comportements résidentiels différenciés apparaissent. Alors que certains membres de la communauté étrangère tendent à durcir et à figer leurs caractéristiques culturelles en exaltant leur "identité" et leur "différence", une autre partie reproduit les comportements du groupe national dont la désagrégation était à l'origine de la constitution de "l'enclave", gagnée à son tour par le modèle de la dispersion résidentielle (Toubon et Messamah, 1990 : 39).

Trajectoires migratoires, professionnelles et résidentielles se confondent au sein d'un même parcours biographique. Chaque ménage s'inscrit dans une histoire de l'amélioration de son statut résidentiel et social qui varie en fonction de ses caractéristiques en taille, en revenus, en âge, etc. Mais les cursus résidentiels des migrants ont en commun, dans différents contextes et malgré une solidarité à l'intérieur de leur groupe, une mobilité résidentielle de plus en plus difficile. Une partie de ces mobilités résidentielles se trouve bloquée par la paupérisation accrue de certains migrants. Des processus d'assignation sociale qui sont apparus depuis la crise du fordisme dans les années 1970, ont figé leurs trajectoires dans l'espace urbain, et les tendances ségrégatives à l'œuvre renforcent dans de nombreux cas les reproductions sociales et d'inégalités d'accès au logement intergénérationnelles. Ce sont là deux dimensions essentielles à mettre en perspective pour comprendre les effets de la géographie du champ migratoire sur les lieux urbains (chapitre 3).

Cette prise en compte des trajectoires inscrites dans la géographie du champ migratoire nous amène à considérer les formes de socialisation qui régissent cet espace-temps. Cette socialisation s'inscrit dans ce que certains auteurs qualifient de culture de la mobilité ou culture migratoire (Geneviève Cortes et Faret, 2009).

### **II.1.3 Les échelles de la mobilité individuelle et leur transmission**

Ces différents parcours de vie révèlent donc d'une part que la mobilité peut être consubstantielle de la trajectoire de vie, et d'autre part, qu'elle articule différentes échelles spatiales (de l'international au quartier). Toutes ont en commun une volonté d'amélioration de la situation familiale ou d'ascension sociale. Dans les trajectoires que j'ai étudiées, la mobilité peut s'expliquer par un événement traumatique contraignant à l'exil, ou parce qu'elle est une ressource pour rebondir dans la vie lors d'un accident de parcours (divorce ou licenciement), ou plus encore pour les deux raisons combinées. Je parle d'échelle dans les pas de Françoise Dureau (2014), considérant que, au sein d'un même espace de vie, la mobilité est une ressource qui permet tour à tour de mobiliser les ressources de chaque lieu. La pause dans le mouvement, l'immobilité en est complémentaire. Ces auteurs s'inspirent des travaux fondateurs de J. Brun, pour considérer la mobilité comme un tout, un ensemble de déplacements.

« Parler de «mobilité», c'est au contraire évoquer la caractéristique d'un individu ou d'un groupe capable de se déplacer [...] Les nouvelles façons de concevoir la « mobilité » s'ouvrent à l'idée qu'il existe une échelle continue dans la capacité et la propension des individus à se fixer ou à se déplacer, et qu'un même individu peut vivre, sans rupture fondamentale, des phases alternées de stabilité et de mutations résidentielles » (Brun, 1993).

Les échelles de la mobilité individuelle, qui englobent dans une même vision la mobilité quotidienne, résidentielle ou internationale mobilisent donc cette notion de « capacité », ou de « compétences », qui dans certaines conditions, mènent à des choix de mobilité. Comme nous le disions en introduction de ce chapitre, pour mieux comprendre cette mobilité comme une forme de ressource des individus, il est intéressant de se pencher sur la notion de motilité.

Avant que cette notion soit définie en 2007 par Vincent Kaufmann, des géographes s'étaient déjà intéressés à cette question. Déjà en 1977, Yi Fu Tuan introduit la notion de capacité spatiale qu'il distingue de la connaissance spatiale. La capacité spatiale, indissociable de l'apprentissage de la mobilité chez les enfants, serait le fondement de l'expérience spatiale du lieu (Tuan, 2006 : 71). Mais c'est la connaissance spatiale qui permet à l'individu d'augmenter sa capacité spatiale<sup>103</sup>. Cet auteur développe toute une série d'exemples concrets, tirés de sa connaissance des rapports aux lieux d'un grand nombre de sociétés traditionnelles ou de groupes sociaux, par lesquels il illustre la variabilité de ces notions selon les individus et les sociétés.

« L'habileté spatiale est manifeste dans notre degré de liberté face à notre dépendance au lieu dans l'étendue et la rapidité de notre mobilité [...] L'habileté et la connaissance spatiale sont des critères fortement variables au sein des groupes

---

<sup>103</sup> Notion d'habileté spatiale p.80.

humains (p. 80) [...] La société a un impact fort sur le développement de l'habileté spatiale » (Tuan, 2006 : 83).

Certains géographes ont exploré la notion de capital spatial ou géographique, qui englobe les savoir-faire de la mobilité, mais cette notion revêt diverses facettes, qui dépassent les savoir-faire individuels, et reste encore très discutée dans la discipline (Richard, Tommasi, et Saumon 2017). C'est pourquoi j'ai choisi d'utiliser le terme de motilité, telle que définie par Vincent Kaufmann comme :

« Une notion intégratrice [...] qui peut être définie comme la capacité d'un acteur à être mobile, spatialement ou virtuellement » (Kaufmann, 2007 : 179).

La notion de motilité permet d'englober les différentes dimensions, culturelles et cognitives de la mobilité internationale. Ces ressources pour mettre en œuvre la mobilité sont du même ordre que celles auxquelles renvoient les notions de savoir-faire ou savoir-migrer largement utilisées en migratologie. Ainsi l'explication des ressorts des trajectoires biographiques met en avant des capitaux socio-culturels, une « culture migratoire ».

« [...] un savoir-faire et une représentation de l'espace migratoire collectif, que certains qualifient de capital mobilitaire ou de culture de la mobilité (Domenach et Picouet, 1992; Kandall et Massey, 2002; Ceriani-Sebregondi, 2007; Oso Casas et al., 2008; Bensaad, 2009; Brachet, 2009; Audebert, 2006; Dorai, 2015). Cette connaissance de la pratique migratoire, des lieux et des contacts qui la structurent, est une ressource qui peut être activée en temps de crise économique ou politique, pour relancer la migration, mettre en œuvre des ré-émigrations ou des retours, révélant une forme de résilience de ces champs migratoires (Lacroix et Miret, 2021) ».

La motilité internationale est ainsi conçue comme un filtre pour distinguer les ressources et contraintes dont disposent -ou auxquelles se confrontent- les individus au cours de leur parcours migratoire. Or l'espace social du champ migratoire contribue à cette motilité, et pourrait être considéré comme une variable explicative de son inégale répartition parmi la population. Cette motilité, nous avons essayé de le montrer dans le point précédent, est aussi un atout pour s'ouvrir à de nouveaux réseaux sociaux, et à de nouvelles opportunités dans les lieux. Mais pour mobiliser des ressources multilocalisées, il faut être capable de maîtriser les connaissances sur ces ressources, autrement dit de capter l'information. L'importance de l'information qui circule dans les champs migratoires [les systèmes selon lui], était déjà mise en relief par Mabogunje (Piché, 2013), et chaque individu doit la maîtriser. L'accès à l'information – sur les lieux, les lois, les moyens de déplacement - est donc une des composantes de la motilité internationale :

« Frank N. Pieke (1992) donne une définition de la migration en chaîne [...] développe un va-et-vient des migrants qui sert en partie de support à la circulation de l'information : "À travers leurs lettres, leurs appels téléphoniques, leurs télégrammes, leurs envois d'argent, et surtout leurs visites aux pays, les Chinois vivant déjà aux Pays-Bas déterminent en grande partie l'image que se fait la communauté d'origine de la vie en Hollande". Pour l'auteur, une culture de l'émigration se crée alors dans la communauté de départ, propice à de nouveaux départs (Ma Mung et al., 1998: 4) .

Au-delà des compétences et connaissances nécessaires à cette motilité [ou à cette culture de l'émigration qui est une notion assez proche], c'est la question de leur transmission qui est posée. Une « sociologie de la constitution de savoir-faire migratoires » (Ma Mung et al., 1998: 3) s'est ainsi structurée. C'est aussi la question posée par Françoise Dureau et Christophe



Imbert, pour leur part à échelle des individus, que d'évaluer « dans quelle mesure la circulation se construit à travers une expérience progressivement acquise du déplacement » (Imbert et al., 2014 : 24). Pour sa part, Alain Tarrius nous met en garde contre l'usage « magique » du terme d'*habitus* qui -comme le capital- renverrait à une « dotation » de l'individu, plutôt qu'aux modalités de l'acquisition de ce qu'il qualifie de « compétences sociales des circulants » (Tarrius, 2009). C'est en ce sens qu'il est nécessaire de se centrer sur l'acteur mobile et sur les formes de transmission des apprentissages. La notion de motilité développée par Kaufmann s'y réfère aussi :

« La manière dont un individu ou un groupe fait sien le champ du possible en matière de mobilité et en fait usage. [...] la motilité s'ajoute aux autres types de capitaux économique, culturel, social pour structurer les trajectoires de vie. [...] ce capital n'est pas acquis par des individus isolés, mais par le biais d'une socialisation marquée par le cadre familial, ses structures, son fonctionnement » (Kaufmann, 2005 : 200 ; 212-213).

Plusieurs auteurs ont cherché à positionner cette acquisition dans le contexte familial, qui, à travers le champ migratoire, devient une ressource ; c'est le premier contexte de la transmission de la motilité. Le récit sur lequel je me suis appuyée dans le premier chapitre (E. Miret 2007) est une des formes de cette transmission de la culture de la mobilité. Plusieurs générations peuvent ainsi acquérir les savoir-faire par leur socialisation dans des groupes en migration ou par le récit des expériences des entourages. La méthodologie de la matrice biographique peut permettre, quand elle est réalisable sur plusieurs générations, de comprendre dans quelles situations est mobilisée cette motilité internationale. Cette approche nous permet aussi de replacer la mobilité spatiale dans la perspective plus large de la mobilité sociale transgénérationnelle. Je l'ai analysée dans les années 1990 à partir du questionnement des modalités d'insertion de la seconde génération de migrants andalous à Barcelone et des inégalités dont ils étaient victimes. Il me semble essentiel de continuer à développer ce champ de recherche et de le mettre en perspective avec les travaux développés en géographie des inégalités, comme je le propose en conclusion.

Mais cette motilité internationale est aussi le résultat d'une socialisation plus large dans le champ migratoire comme l'ont montré plusieurs exemples déjà énoncés. La transmission se fait aussi horizontalement, au sein des groupes de pairs. Cette dimension est au cœur notamment de la notion de carrière migratoire :

« Le passage d'une étape à l'autre de la carrière s'effectue par un processus d'apprentissage par lequel l'acteur, d'une part, apprend une pratique spécifique. [...] Il s'agit à la fois d'un processus d'apprentissage d'une pratique et d'un changement de l'identité sociale. » (Martiniello et Rea, 2011).

Bien sûr, la notion de carrière implique beaucoup plus que cette notion d'apprentissage : mais circuler cela s'apprend, cela requiert la maîtrise concrète des modes de déplacement et des « filières », et cela implique aussi un savoir-faire qui permet de tirer profit des nouveaux entourages que l'on se constitue dans chaque lieu. Les témoignages recueillis par Laura Oso sur la reprise de l'emploi domestique à Paris par les Espagnoles constituent une bonne illustration de la transmission de ces apprentissages dans le champ migratoire. Les femmes espagnoles qui ont repris la migration à partir de 2010 suite à la crise en Espagne, pour beaucoup sans expérience familiale de migration antérieure, ont mobilisé d'anciennes associations d'émigrés espagnols, une église qui servait de lieu de recrutement dans les

années soixante-dix ou bien des parents de leurs amis pour accéder à l'emploi. Dans leur cas, le savoir-circuler a été transmis par des membres du champ migratoire, grâce à la connexion de réseaux sociaux modernes à d'anciens réseaux migratoires, permettant selon cette auteure de réactiver un champ social transnational (Oso, 2017).

Cette possibilité de transmission des savoirs est centrale dans la dynamique des champs migratoires. C'est par cette transmission qui s'opère entre divers réseaux sociaux que les filières se connectent et s'entrecroisent étoffant ainsi l'espace du champ.

\* \* \*

Cette motilité internationale est donc une dimension indissociable des modes de vie transnationaux : elle traduit la capacité des individus à mobiliser des ressources nécessaires dans plusieurs lieux de leur système de mobilité ou système de lieux (Imbert *et al.*, 2014; Marème Niang, 2014). Cette capacité implique en conséquence des rapports aux lieux spécifiques, une dimension de la motilité internationale étant la capacité à tirer profit des ressources de chaque lieu.

## **II.2 Le parcours : ancrage(s) transitoires et multiples**

Le déroulement de ces trajectoires au sein d'un espace de vie transnational pose la question des territoires mulisitués (Cortes et Pesche, 2013), et des rapports des individus à chacun des lieux le structurant. Quelles sont les caractéristiques qui vont faire d'un lieu une possibilité dans les choix de localisation ponctuelle ou temporaire ? Dans leur ouvrage sur la circulation entre Lisbonne et d'autres métropoles, C. Imbert et ses collègues nous aident à organiser les rapports aux lieux en fonction de leur utilité dans les contextes socio-spatiaux impliqués par les circulations et en fonction de leurs complémentarités (Imbert *et al.*, 2014: 187). La notion de « système de lieux » leur permet d'observer de façon fine l'évolution des pratiques entre les lieux, les représentations des lieux, mais aussi « l'exportation de pratiques d'un lieu vers un autre » ce qui est primordial dans cet habiter en migration sur lequel nous reviendrons (II.3).

Il nous paraît opportun de définir ces rapports aux lieux à partir de la notion d'ancrage. Cette notion a fait couler beaucoup d'encre ces dernières années, jusqu'à devenir un terme assez banal, notamment dans les études sur la mobilité, et que l'on retrouve désormais dans notre quotidien ; une collègue l'a mentionné récemment en évoquant une association d'aide aux migrants : « terre d'ancrage » à Lyon<sup>104</sup>. Sans entrer trop dans les détails des débats autour de cette notion, rappelons quelques éléments qui ont conforté cette approche.

Je conseille toujours aux étudiants de lire le texte de Bernard Debarbieux qui retrace l'épistémologie de ce terme, et d'autres métaphores utilisées pour décrire les rapports aux lieux (Debarbieux, 2014). Il a l'avantage de poser les métaphores pour ce qu'elles désignent, et de montrer qu'en l'occurrence, celle de l'ancrage a été créée clairement pour se distinguer de celle de l'enracinement. Pourtant, la Figure 11 montre comment le regard classique associe le rapport au lieu à une appropriation, une forme de relation à l'espace influencée par la culture et l'identité, où le terroir semble la forme idéalisée du territoire. Ce nuage de mots

---

<sup>104</sup> Cf. présentation de Lydie Deaux, 18/03/2021, séminaire doctoral de Migrinter.

traduit une forme de rapport unilatéral au lieu, marqueur de « l'ethnicité », où la mobilité est peu signifiée, sauf par quelques mots comme *itinéraire* et *motilité*, alors même que la mobilité était au cœur de l'énoncé. L'approche des mobilités conduit pourtant à appréhender les rapports aux territoires dans de nouvelles perspectives.

Figure 11 : Nuage de mots réalisé par les étudiants de troisième année de licence



Source : Schématisation des notions évoquées par les étudiants en introduction d'un cours pour désigner les « dynamiques des rapports aux territoires : ancrages et mobilités » (janvier 2021).

Les étudiants qui ont construit ce nuage de mots sont inscrits dans cette vision de l'ancrage assez banale pour le grand public, qui renvoie à « être attaché à un point fixe, être de quelque part », postulat de départ d'un chapitre d'Alain Bourdin dans l'ouvrage « mobilités et ancrages » (Bourdin, 1996). Il s'agit là d'une définition assez proche de celle de l'enracinement, dont la figure renvoie à un lien « naturel et de dépendance » avec la terre qui nous a vu naître. Pourtant, comme l'indique le nom de cet ouvrage, l'ancrage s'est répandu en sciences sociales pour adapter les notions d'attachement, d'appropriation et de production de l'espace à la mobilité généralisée. L'ancrage indique la possibilité d'un rattachement simultané à plusieurs lieux contrairement à l'enracinement. Il apparaît pour dépasser « l'image fixiste » de l'enracinement (Debarbieux, 2014), dont plusieurs auteurs soulignent les dérives possibles, « jusqu'en en faire une idéologie qui permettra d'exclure ceux qui ne sont pas enracinés ou ceux qui ne veulent pas l'être » explique Alain Bourdin en évoquant les idéologies localisantes autour de l'imaginaire du territoire vital<sup>105</sup> (1996). L'ancrage est une notion nécessaire pour décrire les expériences des lieux durant la migration. Dans son ouvrage sur l'expérience du lieu, Li Fu Tuan fait déjà allusion à la notion

<sup>105</sup> J'ai cependant été choquée en effectuant des recherches sur la banalité du terme pour les étudiants, de trouver sur internet un blog, intitulé sororité raciale, qui fait un usage similaire de la notion d'ancrage à travers un propos très clairement d'extrême droite et xénophobe autour du thème : « l'ancrage territorial et racial : l'acteur comme être socio-spatial » (<https://aryansisterhood.wordpress.com/2012/09/19/lancrage-territorial-et-racial-lacteur-comme-etre-socio-spatial/>).

de l'ancrage quand il essaie de comprendre les ressorts de l'attachement à la patrie, pour des travailleurs migrants –sur lesquels il s'attarde peu- ou pour des marins. :

« Lorsqu'ils sont en mer, ils ont le désir d'une localité permanente, comme une ancre pour leur imagination » (Tuan, 2006: 160).

Il s'agit donc de définir cet ancrage temporaire et pluriel, d'en inventorier des modalités, différentes pour *in fine* en analyser les conséquences sur la production du lieu dans le chapitre 3. Une fois de plus, l'ouvrage de Yi Fu Tuan, qui définit le lieu comme « une pause dans le mouvement » (Tuan, 2006 : 160) nous offre une première grille d'analyse. Les différentes dimensions du lieu qu'il définit à travers ses douze chapitres reflètent chacune des dimensions importantes qui nous semblent définir aujourd'hui cette notion.

Pour Yi Fu Tuan, les relations humaines et leur intensité sont constitutives de la notion de lieu. À propos des marins, Yi Fu Tuan cite un auteur qui dit d'eux qu'ils avaient besoin « d'un lieu où ils pourraient revenir et être sûrs d'être accueillis » (2006: 160). Le lien social, le réseau de relations sont donc indissociables de l'expérience du lieu et donc de l'ancrage. Peu à peu la définition du lieu s'épaissit avec l'intégration de la mobilité. Il distingue également les « expériences intimes du lieu » :

« Un objet et un lieu deviennent une réalité lorsque leur expérience est totale, c'est-à-dire partagée par tous les sens aussi bien que par l'esprit actif et la réflexion » (Tuan, 2006 : 22).

Cette définition va à l'encontre de la dimension immatérielle et conceptuelle de l'espace de vie que constitue le champ migratoire : dans cette acception, les lieux sont de possibles expériences même s'ils sont inconnus des sens. Mais l'auteur ajoute :

« Les données des sens sont écrasées par ce qu'on apprend à voir et à admirer [...] l'expérience personnelle laisse place aux points de vue socialement acceptés (Tuan, 2006: 22) ».

On en revient donc à la notion des apprentissages. Enfin, il développe aussi dans son chapitre sur la visibilité et la création du lieu la dimension mémorielle :

« Une ville ancienne possède une importante réserve de faits dans lesquels les générations successives ont la possibilité de puiser pour conserver et recréer leur image du lieu » ib p.175.

Ainsi les récits familiaux des lieux d'ancrage (dans mon cas, la référence au parc où allait se promener l'un des parents ou grands-parents, au chocolat chaud qu'on servait dans une pâtisserie, à la rue où on achetait les crayons) sont des repères mémoriels pour ceux qui ne connaissent pas le lieu. Ils attirent l'attention, et peuvent se transformer en des lieux porteurs de formes de pèlerinages très bien décrits dans différentes situations (Barrère et Rozenholc, 2018).

À partir de ces approches, Yi-Fu Tuan définit trois catégories de lieux, bien que finalement cette typologie ne soit pas centrale dans ce premier ouvrage :

« le but constitue l'une des trois catégories de lieu qui apparaît lors d'un mouvement effectué dans une seule direction sans que l'on envisage un retour : les deux autres sont la maison et les campements ou étapes intermédiaires » (Tuan, 2006 : 181).

Mobilités, apprentissages et représentations sont donc trois notions essentielles pour définir le sens des lieux pour les individus : ils leur sont transmis et circulent dans les champs migratoires sous forme de motilité internationale. Par commodité nous distinguerons trois catégories de lieux dans les trajectoires biographiques et migratoires : les lieux de passage, les lieux d'origine ; les lieux d'installation. La question que nous poserons ici est celle du rôle et des fonctions de ces lieux dans les trajectoires individuelles : autrement dit, quelles sont les formes d'ancrages des migrants en ces lieux ?

Dans le récit Miret (2007), plusieurs lieux apparaissent de façon récurrente dans la généalogie : Sant Antoni de Vilamajor, Barcelone, Buenos Aires et Mendoza. Chacun de ces lieux acquiert tour à tour, au cours de l'histoire familiale, des fonctions différentes. Ce qui est pertinent dans la notion d'ancrage, c'est qu'elle permet d'identifier les lieux qui font sens en fournissant des ressources de toutes sortes à la circulation. L'ancrage dans les lieux est ainsi variable en fonction des ressources et des contraintes qu'ils recèlent et des stratégies qui vont guider les choix des acteurs. Chaque lieu offre des possibilités pour diverses fonctions qui seront ou non mobilisées par les migrants en fonction de leurs besoins et de leur motilité.

Mais questionnée à l'échelle des parcours, cette notion porte également en elle la possibilité de la transformation d'étapes du parcours spatial en lieux relais et nouveaux pôles du champ migratoire. L'ancrage peut en effet se définir comme une expérience spatiale affective, utilitaire (comme pour le marin), mais aussi comme autant de points reliés qui définissent les lignes des parcours migratoires. L'ancre empêche les dérives et suspend la mobilité longue, mais permet des mobilités pendulaires et peut être levée à tout moment pour reprendre la mobilité... Elle n'est pas un facteur d'immobilité.

L'appréhension de la géographie des entourages dans les entretiens biographiques où j'ai interrogé systématiquement les personnes sur le lieu de résidence des ascendants et descendants, mais aussi des membres de leur fratrie, a révélé dans de nombreux cas la dispersion de ces entourages. Tant les étudiants ouest-africains interviewés à Tunis<sup>106</sup>, que les Bogotans de Barcelone, les Boliviens de Barcelone et Buenos Aires, que les Vénézuéliens enquêtés à Bogota, la plupart ont des membres de leur entourage vivant dans une autre ville, qui n'est pas celle d'origine. Les expériences des ancrages, partagées par les membres de ces entourages, sont une première forme de transmission des ressources et contraintes offertes par les lieux, et peuvent occasionner une reprise de mobilité par les uns et les autres. Mais d'autres formes de transmission opèrent dans les lieux du champ, où les apprentissages s'élargissent à d'autres réseaux sociaux constitués en cours de mouvement.

## **II.2.1 Les lieux de passage comme lieux-relais**

Je commencerai l'analyse par les lieux de passage dans lesquels les formes d'ancrage sont parfois ténues. Cette catégorie de lieux de pause plus ou moins longue, révèle des épaisseurs variables de l'ancrage. C'est sous le prisme du transit, « mot-valise » répandu dans le lexique des politiques publiques à partir des années 1990, que la recherche s'est intéressée à ces lieux (Brachet, 2009; Bredeloup, 2013; Pliez, 2009; Robin, 1999). Cependant cette notion,

---

<sup>106</sup> Lors de la mission Cimore à Tunis en 2014 j'ai mené des entretiens auprès de deux étudiants camerounais inscrits dans des universités privées à Tunis, souvent en préparation d'un projet de mobilité étudiante dans un pays occidental.

assez vague, ne permet pas toujours d'identifier des lieux précis. En se glissant dans le discours des migrants, Syvie Bredeloup nous dit :

« En revanche, ils semblent rarement fixés par avance sur les lieux de passage qu'ils comptent atteindre ni toujours sur la destination finale qu'ils envisagent ; tout paraît se redéfinir en chemin » (Bredeloup, 2013)

Or si l'on se positionne sur une échelle continue de la mobilité, la fonction de passage peut être élargie à des ancrages plus brefs qui peuvent faire sens pour les individus. « Le lieu est une pause dans le mouvement » selon Yi Fu Tuan, et ces pauses, pour les migrants, ne s'effectuent pas toujours dans des pôles identifiés dans l'espace migratoire. Il peut s'agir de la station de péage où les familles se retrouvent pour prier au cours de la traversée autoroutière de l'Espagne (Schaeffer, 2009), d'une ville où l'on va rester travailler quelques jours pour financer ou décider de la fin du voyage, d'un camp informel sur un lieu de traversée clandestine d'une frontière, ou d'un camp de réfugiés géré par une ONG. Ce qui retient mon attention, c'est de discerner comment ces lieux, parfois qualifiés de lieux de transit, vont influencer le parcours migratoire. Julien Brachet a déjà montré comment les villes et points de contrôle du Sahara nigérian, pouvaient :

« modifier le sens et les formes de réalisation de leurs migrations, voire leurs finalités » (Brachet, 2009: 110)

S'ils peuvent n'accueillir qu'une pause, Nelly Robin les qualifie de « lieux-charnière » pour désigner leur rôle dans d'éventuelles reconfigurations du projet migratoire (Robin, 1999). Je préfère le terme de relais qui renvoie à la tradition du voyage (le relais de poste), et porte aussi en lui la métaphore du monde sportif où le relais renvoie à ce moment de solidarité où le sportif va pouvoir se reposer sur les ressources offertes par d'autres. En ces lieux, le réseau social qui s'étoffe est une première clé d'interprétation des formes d'ancrage.

Dans le récit biographique, ces étapes sont mentionnées avec précision. L'entretien avec Jean, migrant congolais que je cite à différentes reprises dans ce manuscrit, mentionne avec précision les jours, mois et années des neuf déplacements qui constituent sa trajectoire entre sa ferme au Congo et le centre d'accueil de demandeurs d'asile du Croissant Rouge à Médenine. Il a conservé une mémoire intacte de ce périple entamé cinq années auparavant<sup>107</sup>, et ce malgré le caractère traumatique de ces étapes. Cet exemple tranche avec des expériences de trajectoires migratoires directes que j'ai pu recueillir auprès de migrants andins. Lors des premiers entretiens que j'ai réalisés en 2007 auprès de migrants équatoriens, j'ai été surpris par l'expression consacrée pour débiter les récits : « Yo naci el... », littéralement, « je suis né le tant », renvoyant au jour de l'arrivée en Espagne à l'aéroport : cette date et ce lieu dont de nombreux migrants se souviennent très bien, symbolisent pour eux le début de l'expérience migratoire, alors que pour Jean celle-ci s'étire dans le temps.

J'ai pu observer deux villes qui s'inscrivent dans cette catégorie des lieux relais, Ben Gardane et Médenine en Tunisie<sup>108</sup>. L'objectif de ce terrain était d'identifier les modes d'inscription

---

<sup>107</sup> L'entretien a eu lieu en mai 2014 à Médenine.

<sup>108</sup> Dans le cadre du programme CiMoRe (cf volume 2) nous avons réalisé en mai 2014 une mission de terrain collective en Tunisie, durant laquelle une équipe de dix chercheurs, accompagnée de doctorants, a procédé à des observations et enquêtes.

dans l'espace (villes, frontières, carrefours, lieux) de différents flux migratoires qui l'ont traversé depuis la révolution en Tunisie et le conflit libyen en 2011 (Boubakri et Potot, 2011, 2012, 2013 ; Boubakri, 2013). Ben Gardane, frontalière avec la Libye, est de longue date un carrefour commercial, et s'inscrit notamment dans la route commerciale des produits chinois le long de laquelle O. Pliez a observé des « lieux d'ancrages » (Pliez, 2007). La description minutieuse qu'il fait de la ville de Saloum en Égypte dans les années 2000 (Pliez, 2009) renvoie à celle de Ben Gardane :

« L'équipement commercial de la localité reflète ses deux fonctions principales d'entreposage et d'accueil, à la fois pour ceux qui vivent du quotidien de la frontière et ceux qui au contraire ne s'arrêtent dans la bourgade que quelques heures. Le centre de la bourgade, le long de la route principale, est un axe très animé bordé d'environ 230 fonds de commerce sur 900 mètres de long. [...] Enfin sept hôtels hébergent les voyageurs, les fonctionnaires des douanes et les forces de sécurité. Le reste des échoppes est occupé par des commerces divers (épicerie, pharmacie, boulangerie, salle de musculation...), des garages pour l'entretien des véhicules et surtout des locaux à louer ou à vendre comme entrepôts » (Pliez, 2007).

Comme Saloum, Ben Gardane est depuis les années 1960 un important carrefour commercial où s'imbriquent commerce international et contrebande (Figure 12). La frontière tuniso-libyenne, proche de 30 km, est extrêmement perméable. Elle est un lieu de passage important et les « clans » se répartissent sur ses deux côtés formant ainsi un « champ relationnel tribal tuniso-libyen » (Boubakri, 2000; Doron, 2015).

*Figure 12 : Le commerce illégal de carburant de contrebande sur la route de Médenine*



*Source : Cliché J.D. Sempere. Programme CiMore CNRS/ Université de Poitiers 2014*

Les observations du marché en centre-ville et deux entretiens informels avec des commerçants<sup>109</sup> ont permis d'entrevoir le dynamisme commercial et la richesse qu'il génère au cœur des dynamiques urbaines, notamment perceptible dans l'essor du secteur de la

---

<sup>109</sup> À Ben Gardane, nous avons réalisé des observations, des entretiens formels et informels et des photographies sur le marché, avec l'aide d'Hajer Araissia, Doctorante à la Faculté des Sciences Humaines et Sociales de Tunis au CeTuMA et originaire de cette ville.



construction et l'émergence de quartiers de villas luxueuses au sein de cette petite ville (cf. Figure 13).

Figure 13 : Le marché de Ben Gardane et le dynamisme de la construction



Source : Cliché J.D. Sempere. Programme CiMore CNRS/ Université de Poitiers 2014

Ben Gardane, par sa position frontalière, est aussi en 2014 un carrefour migratoire. Pour ceux qui vont s'engager dans une traversée de la Méditerranée, c'est un lieu de passage avant de traverser la frontière pour aller embarquer en Libye. La présence migrante est visible dans la ville où se retrouvent des subsahariens livrés à leur sort dans le camp de Choucha. Ce camp, créé dès 2011 au moment de la crise libyenne, est à l'abandon depuis le retrait de l'OIM et le HCR (cf. Figure 14). Comme à Saloum en Égypte ou à Tripoli, ces migrants en transit trouvent des moyens de survie économique grâce aux petits métiers sous-payés liés à l'activité commerciale de la ville. Des entretiens informels ont été réalisés avec des migrants soudanais et un Ivoirien sur la place du marché de Ben Gardane où ils se rendent en journée depuis Choucha à la recherche d'un petit boulot (construction, chargement/déchargement de camions, etc.). Des échanges, il ressort que ces derniers habitants du camp bénéficient de la solidarité des habitants et de certains circulants qui leur déposent au passage de l'alimentation. Lors de notre visite, des personnes y étaient décédées récemment sans aucun accompagnement du fait du retrait de l'OIM et du HCR, tandis que les quelques personnes encore présentes témoignaient d'un ancrage dans le plus grand dénuement.



Cette fonction d’ancrage temporaire dans un lieu de passage s’est étendue vers Médenine où, selon nos entretiens en 2014, environ 400 familles réfugiées ont transité dans le centre d’accueil géré par le Croissant Rouge. Seule une dizaine d’entre elles y résident encore lors de notre enquête<sup>110</sup>, principalement originaires du Soudan, d’Éthiopie, de Somalie, du Nigéria. Ces familles sont peu visibles dans les espaces publics, les hommes travaillent dans l’agriculture, le bâtiment, la menuiserie et la maçonnerie, tandis que les femmes sont employées chez des particuliers (ménages, gardes d’enfants). Comme dans beaucoup de localités où transitent des migrants précaires, les embauches de journaliers se font sur le marché chaque matin. Jean<sup>111</sup> nous expliquera cependant qu’il n’accède pas à ce marché, car il ne se débrouille pas encore suffisamment en arabe.

Figure 14 : Le centre d’accueil du croissant rouge à Médenine et le camp de Choucha à proximité



Source : Cliché JD Sempere. Programme CiMore CNRS/ Université de Poitiers 2014

Sur les murs d’une école, on peut voir les traces de la présence des enfants qui ont suivi les enseignements pendant la durée de leur séjour, et l’annonce d’une « fête africaine » dans la Médina à l’initiative de trois associations qui intervenaient auprès des familles africaines réfugiées <sup>112</sup>. Je n’ai pas d’informations sur l’évolution de la situation de la communauté africaine dans cette ville depuis la date de cette enquête, mais ces observations interrogent sur les formes d’ancrage qui s’y étaient développées, et sur les fonctions qui pouvaient en découler. Cet ancrage temporaire peut-il devenir plus durable et transformer Médenine en un pôle d’installation durable ? Je m’appuierai sur l’exemple de Jean pour évaluer les stratégies possibles en fonction des ressources que représentent pour lui les différents lieux d’ancrage dans son parcours migratoire.

<sup>110</sup> À Médenine ont été réalisés des entretiens biographiques au centre d’hébergement du Croissant rouge avec des réfugiés et des déboutés africains, et avec des personnes ressources. Des expériences dites « d’intégration en milieu urbain » des réfugiés du camp de Choucha, ont été également observées à Médenine, Ben Gardane et à Tataouine.

<sup>111</sup> Jean, réfugié congolais enquêté à Médenine en mai 2014 (cf. Annexe 1).

<sup>112</sup> Source : compte-rendus collectifs du programme Cimore juin 2014.

Jean, qui a fui le Congo en 2008, est accueilli dans ce centre après un naufrage en mer durant lequel est décédé l'un des fils de sa compagne. Quand nous l'interrogeons sur son avenir maintenant qu'il a le statut de réfugié du HCR, Jean nous répond :

« le papier du HCR c'est mince, ce n'est pas comme à N'Djamena, même ici tu ne peux rien acheter, cela fait deux mois ici on nous a donné une aide seulement hier, 300 dinars, ma femme est partie acheter des habits pour les enfants. Les enfants ne voient pas que nous n'avons pas l'argent, ils ne sont pas habitués à la nourriture d'ici, les fruits, tu regardes le prix combien ? Il faut faire quoi ? Tu vois tous ces calculs là, ça déborde, mais on va supporter [...]. Il faut acheter le pain pour les enfants, les chaussures, les sous-vêtements, comment on va vivre encore un mois ? [...] Ils disent que ça va fermer, j'ai le statut de réfugié. Il me faut de l'aide, mais je ne sais pas, je ne connais pas la loi du HCR ici. Je viens de clandestin, on a demandé de retourner en Libye, mais ils ne veulent pas, ils disent qu'on va traverser encore, la Tunisie refuse, même si j'ai dit qu'il y a ma fille. Je ne vois pas le travail dont ils parlent ici. Je vais aller où ? S'il y a du travail je peux rester. Je suis maçon, à Tripoli ils venaient nous chercher sur une place, mais le problème c'est que moi je connais pas la langue ici. En ce moment je peux pas tenter de retraverser, mais je ne sais pas comment nous vivons ici moi » (Jean, réfugié congolais enquêté à Médenine en mai 2014 (cf. ANNEXE 1).

La transformation d'un ancrage temporaire en un lieu d'installation dépend on le voit dans ce témoignage des ressources du lieu en termes d'emploi, de logement, de revenus et donc dans une certaine mesure de politiques d'accueil.

« Autrement dit, le fait d'avoir réussi à gagner régulièrement de l'argent dans un lieu donné ne justifierait plus l'intérêt de repartir ailleurs » (Bredeloup, 2013).

Le centre d'accueil suspend la mobilité, mais ne facilite pas l'ancrage ; les personnes qui s'y trouvent à ce moment-là n'ont que peu de relations avec le lieu et ses ressources. Des lieux de réinstallation ont été mis en place dans la région de Tataouine pour accueillir les réfugiés dans des villages où des ONG essaient de les aider à construire un avenir<sup>113</sup>. Progressivement les effets des politiques locales, conjuguées aux stratégies déployées par la population réfugiée, transforment ce lieu-relais en le dotant de ressources d'ancrage lui conférant la fonction d'installation.

Dans le parcours migratoire de Jean, ce ne sera peut-être qu'une pause, car un lieu l'ancrage antérieur, Tripoli, a pris de l'importance par rapport à d'autres lieux. Il y a en effet laissé sa fille, partie en exil avec lui. Il est resté dans cette ville de fin 2012 à février 2014. Après qu'en février 2012 on lui ait diagnostiqué un diabète, il a tenté de négocier son statut au HCR. Selon lui, en Libye, « ils ne veulent pas donner le statut aux hommes, car ils ont été témoins de trop d'exactions », ils seraient une menace. Il est fatigué de ces impasses administratives, des arrestations arbitraires, et de chercher des ressources pour payer l'insuline et décide de « traverser » avec sa compagne. C'est là que Jean a laissé sa fille dont il n'a plus de nouvelles depuis près de trois mois.

« Je ne peux pas l'appeler parce que je n'ai pas de sim (carte de téléphone), mais elle est bien là avec des frères congolais. Le HCR ne met pas les enfants à l'école. Il faut payer le privé, l'école publique ce sont des voyous, nous sommes tous des étrangers. Il y a des bagarres avec les étrangers, les Égyptiens, les Marocains... Les Libyens, ils prennent tous la drogue, ils ne raisonnent pas et tu peux pas mettre un enfant dans

---

<sup>113</sup> La politique de réinstallation urbaine autour des camps de réfugiés se heurte justement très souvent à la question de l'absence de ressources locales et collectives pour favoriser les ancrages comme cela a été souligné par les travaux de Véronique Lassailly Jacob (2007) ou de Hélène Simon Lorrière (2014).

cette école toi-même tu vas le sacrifier. La consommation de la drogue c'est en public tout le monde a des armes il faut toujours être obéissant ». Jean, réfugié congolais enquêté à Médenine en mai 2014 (cf. ANNEXE 1, P. 204).

Les conditions politiques instables de la région de Tripoli ne nous laissent pas imaginer une amélioration de cette situation pour laquelle il conviendrait d'observer l'évolution des formes d'ancrage. Je ne connais pas Tripoli, mais O. Pliez qualifiait déjà ce lieu en 2007 de lieu ressource :

« La médina de Tripoli est l'un de ces lieux ressources, dont quelques rues sont désormais autant sahariennes qu'arabes. Ils sont des milliers à se croiser, à négocier, à transporter ou à bricoler autour des activités de transit des marchandises importées, en attendant d'aller ailleurs. » (Pliez, 2007)

Les hypothèses sous-jacentes à la présentation de ce cas tunisien, peuvent être transposées à d'autres lieux de passage, ou des situations d'attente, de pause dans le mouvement, ont été examinées du point de vue des modalités d'ancrage possibles. C'est justement ainsi, « *pausa* » que se nomme l'un des lieux d'accueil des jeunes migrants à Bayonne, dont Lydie Déaux nous livre une ethnographie fine. Peut-on parler d'ancrage en ces lieux, c'est-à-dire en quoi cette expérience ponctuelle, parfois contrainte d'un lieu, va-t-elle en faire un lieu ressource, un lieu où on pourra avoir le choix de revenir pour une nouvelle pause ?

« Tout dans l'agencement et l'ameublement de la caserne renvoie à du provisoire. L'ensemble du mobilier est amovible, aucune installation pérenne n'a été faite. [...] Les personnes qui y séjournent savent qu'elles peuvent rester de façon provisoire et n'investissent pas l'espace plus qu'elles ne sont autorisées à le faire ; comme si Pausa, ancré temporairement dans les lieux, reflétait aux accueillis sa fonction première : le transit, le provisoire, le passager » (Déaux, 2021).

Lydie Déaux pose l'hypothèse d'une dualité entre le passage et l'ancrage, renvoyant à cette dichotomie classique dans la littérature (Hirschhorn et Berthelot, 1996), alors que selon moi l'un et l'autre sont indissociables. C'est à partir de l'observation du public particulier des jeunes « mijeurs », (environ 30 % des flux du centre<sup>114</sup>), dont certains n'ont pas de projet concret pour la suite du parcours et vont rester plusieurs mois dans le centre, qu'elle développe cette piste. Elle note que ceux qui s'ancrent, souvent grâce à leur implication dans les réseaux associatifs locaux, marquent plus que les autres leur espace d'un peu d'intimité, avec quelques affaires personnelles. Elle note d'ailleurs que l'ancrage leur confère un statut social dans le groupe. Le plus ancien est ainsi dénommé « Président », mais cette identité sociale, comme cette forme d'ancrage ne sont que temporaires.

« Ces jeunes, à qui Pausa offre la possibilité de trouver des liens d'attache à un foyer et à des groupes de pairs, s'approprient ce lieu de pause et en font un lieu d'ancrage. [...] Être nommé « Président » signifie un respect et une reconnaissance symbolique de sa personne, il représente une figure d'autorité temporaire le temps d'un mandat délimité. [...] Les expériences de sociabilités et les liens d'appartenance liés à cet espace restent donc cantonnés à une temporalité propre à la vie du centre : elles ne durent qu'un temps. Ces temps « sociaux » et temps « vécus<sup>115</sup> » prennent fin en même temps que l'hébergement à Pausa » (Déaux, 2021).

---

<sup>114</sup> Les mijeurs, sont ces jeunes dont l'entretien préalable de l'Aide sociale à l'enfance a récusé la minorité, mais qui s'affichant comme mineurs, parfois en procédure de recours contre la décision initiale, ne peuvent non plus être traités comme des personnes majeures.

<sup>115</sup> Claude Dubar, « Temps de crises et crises des temps », in *Temporalités*, n° 13, 2011, cité par L. Déaux (2021).

Le lien social est ainsi difficile à créer dans ces lieux de passage, où chacun repart après une pause. Probablement, ce lieu de passage volontairement géré comme un lieu temporaire, n'offre pas les opportunités nécessaires à une installation durable, que cet auteur qualifie d'ancrage, sauf pour une minorité de jeunes. Cependant, dans la mesure où l'ancrage existe pour quelques-uns, il peut à tout moment être remobilisé par les réseaux sociaux. Il conviendrait d'étudier comment ces représentations évoluent, avec le temps, pour les jeunes qui finalement vont s'installer autour de « pausa ». Les modalités de l'ancrage se transforment quand ils sont hébergés ou suivis par des familles d'accueil, dont les membres vont s'intégrer de façon plus serrée au réseau social de ces jeunes « mijeurs ».

« Selon qu'ils sont hébergés dans un centre de transit ou chez des particuliers, les liens d'attache aux lieux et aux groupes sociaux sont différents. Dans le cadre d'une relation d'hospitalité privée et solidaire, les hébergeurs assurent souvent un accompagnement quotidien de ces jeunes. Cette relation de dépendance contribue à les ancrer davantage dans un lieu, une maison, un foyer. Néanmoins, les expériences d'ancrage semblent toujours limitées selon des temporalités particulières » (Déaux, 2021).

\* \* \*

À travers ces différents exemples, nous postulons que ce sont les qualités du lieu, « ses aménités » pour les migrants<sup>116</sup>, qui peuvent transformer ces lieux relais en lieux d'installation. Avec le recul, je peux relire mes terrains précédents à la lumière des opportunités offertes par des lieux de passage. Comme le rappelle Sylvie Bredeloup (Bredeloup, 2013), ces pauses dans le transit ont toujours existé, sans que l'on place la focale d'analyse sur leur situation. Ainsi, dans les années 1990, les lieux d'implantation des migrants subsahariens en Catalogne, des Gambiens en l'occurrence (auprès desquels j'ai réalisé une observation de terrain comme bénévole durant plusieurs mois), étaient analysés au prisme de la fonction de tremplin migratoire. Leur présence s'expliquait par leur sédentarisation progressive près de la frontière des pays d'immigration traditionnelle qui ont bloqué la migration de travail en 1974 (Miret, 2009c). Adriana Kaplan avait montré par une ethnologie minutieuse et multiséculaire comment des villages littoraux où j'ai enquêté sont devenus par le hasard d'une pause de l'un des pionniers originaire du village de Sutukunding en Gambie, le pôle d'une migration gambienne et sénégalaise qui s'est ensuite diffusée dans les villages alentour (Kaplan, 1998). Car la pause révéla dans les années 1990 des ressources locales inattendues : l'agriculture intensive en plein essor avait besoin de main-d'œuvre à bon marché d'une part, et les débuts de la périurbanisation de cet espace métropolitain dynamisaient d'autre part l'économie locale, en créant des besoins de main-d'œuvre dans les services à la personne, le commerce et l'hôtellerie. Le lieu de pause initial est devenu par cet ancrage contraint d'un migrant en attente de l'ouverture des frontières européennes dans les années 1970, un pôle d'un vaste champ migratoire sénégalais et gambien (Miret, 1998; Niang, 2014; Miret et Niang, 2015)

Le lieu de transit par l'importance qu'il tend à prendre dans le projet migratoire, comme lieu d'étape plus ou moins longue où se reconfigure l'habiter, est donc souvent un lieu d'ancrage et potentiellement un lieu d'installation future pour des membres du champ migratoire. Pour

---

<sup>116</sup> Notion utilisée par F. Boyer et F. Dureau dans l'introduction d'un chapitre intitulé prendre place dans la ville, sur laquelle je reviendrai dans le chapitre 3 (Lacroix et al., 2020 : 219).

compléter cette analyse, il conviendrait de s'interroger sur les effets des ancrages traumatiques. Les lieux de violence que sont les camps de réfugiés, légaux ou illégaux, comme celui de Calais ou de Lesbos en Grèce, peuvent-ils devenir ce lieu où l'on reviendra, avec lequel on reste en relation physique ou immatérielle ? Cela dépend évidemment des expériences en ces lieux : si on y travaille comme en Italie, si on y milite avec la population locale, ou si on y laisse une partie de son entourage, la relation sera évidemment forte.

Pour les acteurs des politiques migratoires, l'enjeu est souvent de rendre les lieux relais plus efficaces, en termes d'accueil, mais aussi pour qu'ils restent temporaires. Reste à savoir quels sont les objectifs recherchés par ces acteurs : trier les migrants, les redistribuer comme dans le cas des Centres d'Accueil et d'Orientation ? Les faire repartir dans leur région d'origine, ou ailleurs ? Ou bien au contraire, dans le cas de certaines associations d'hospitalité et d'aide aux migrants qui s'inscrivent davantage dans la durée, leur permettre de poser leurs valises quelque part ? Selon les rapports de force entre ces deux dynamiques, les lieux relais seront plus ou moins prédisposés à devenir des lieux d'installation. Cette remarque nous renvoie malheureusement au fantasme de « l'appel d'air »<sup>117</sup> derrière lequel s'abritent les élus locaux réticents à promouvoir une offre « accueillante » digne de ce nom.

Mais ces lieux relais, s'ils ne deviennent pas immédiatement des lieux d'installation n'en sont pas moins partie prenante de la géographie du champ migratoire comme lieux d'ancrage potentiel. Dans le cas de Luis, dont nous avons retracé la trajectoire (cf. en page 75, et Annexe 1, p.281), le premier lieu de vie en Espagne va rester inscrit dans son espace de vie, par l'expérience et par la présence d'une partie de la famille de sa femme. C'est ainsi qu'il nous dira plus tard durant l'entretien qu'il se rend à une plage proche de ce lieu pour ses congés (Sant Carles de la Rapita), alors que ce n'est pas un lieu habituel de villégiature pour les immigrés de Barcelone.

En fait, on peut considérer que c'est la qualité de ces lieux de passage qui les rend plus ou moins aptes à l'installation (cf. chapitre 3), mais c'est aussi dans les rapports complexes au lieu d'origine que se jouent les fonctions attribuées à chacun des lieux d'ancrage.

## **II.2.2 Les lieux d'origine : entre idéalisation et ressource**

La notion de lieu d'origine est ambiguë. Elle peut renvoyer au lieu de naissance, ou bien à celui des ancêtres. Peu d'habitants dans nos sociétés occidentales hyper-mobiles résident encore dans leur lieu d'origine, au sens de lieu de naissance. L'enracinement au lieu de naissance est d'ailleurs plutôt déconsidéré et étudié sous le prisme de la « relégation spatiale », comme une relation au lieu appauvrie par la sédentarité<sup>118</sup> (Girard et Rivière, 2013). Inscrite dans la géographie du champ migratoire, cette notion prend une signification particulière. Cette notion a par ailleurs été adoptée « par la rue » qui a fait de l'expression

---

<sup>117</sup> L'épisode poitevin de mise en place d'un squat autogéré, « la maison », par des jeunes « mijeurs » et des étudiants avec le soutien de l'association Min'de rien, a montré l'importance de cet argument dans le débat municipal autour de l'expulsion très médiatisée du lieu le 2 octobre 2018 (cf. infra).

<sup>118</sup> Cette adulation de la mobilité est d'ailleurs parfois assez sottise, dans la société contemporaine, où règne un fantasme de la mobilité (Donzelot, 2004). Je suis moi-même paradoxalement immobile, ce qui est souvent considéré comme une forme de fermeture d'esprit liée à la sédentarité, alors que je m'appuie sur mon expérience géographique ici pour illustrer ce que les ancrages multiples traduisent comme expérience des lieux multisitués.

« avoir des origines » une traduction holistique de cette appartenance à un champ migratoire que je tente de décrire dans ce manuscrit. « Avoir des origines » pour les jeunes générations, et désormais dans le langage courant, c'est avoir un passé migratoire, défini assez vaguement. Le lieu d'origine renvoie dans ce cas, et je simplifie, au lieu dont sont initialement partis des ancêtres qui ont rompu à un moment donné une tradition sédentaire supposée.

Le lieu d'origine a fait l'objet en migratologie d'une importante littérature qui révèle comment il possède plusieurs fonctions dans les champs migratoires et pour les individus qui le parcourent. Il est souvent identifié dans la littérature comme lieu de villégiature, lieu de résidence secondaire fréquenté régulièrement dans les systèmes résidentiels (Bonvalet et Lelièvre, 2005). Le village de Sant Antoni de Vilamajor, abondamment cité dans la biographie familiale des Miret, est au départ un lieu d'origine de la dispersion d'une partie de la famille. Mais les expériences familiales diverses qui s'y déroulent vont transformer cette fonction initiale à travers le temps et selon les générations. Lieu de refuge pendant la guerre civile, puis à nouveau lieu de villégiature, lieu de résidence temporaire pour des membres de ma génération, puis finalement lieu de sépulture, lieu de pèlerinage mémoriel pour les visiteurs de la famille. La sépulture établit une forme d'ancrage particulière<sup>119</sup> dans les lieux d'origine. Ce lieu d'ancrage fait encore sens pour moi et mes enfants après cent cinquante ans.

Constance de Gourcy distingue leur inscription dans un « espace fondateur », espace de vie pratiqué, ou dans un « espace de référence », qui renvoie à une forme de « reconnaissance d'un passé défini collectivement » notamment dans le récit familial, sans pour autant que le lieu soit connu ou familial (De Gourcy, 2010). Elle analyse aussi la complexité des « rapports à ces lieux » des émigrés, qui résulte avant tout de la volonté de cette reconnaissance du récit migratoire commun. C'est en fonction de ces modalités de l'ancrage que les lieux d'origine peuvent revêtir différentes fonctions dans l'espace de vie multiséculaire des migrants.

Le développement d'une forme de « tourisme des racines » dans ces lieux d'ancrage du champ, pour lequel l'Union européenne a débloqué des financements (De Gourcy, 2010), est souvent à l'origine de revenus locaux que Roger Béteille observait déjà en Auvergne dans les années 1970 (Béteille, 1981). Le champ d'études ouvert récemment sur cette question en a montré l'importance pour les régions de départ qui, pour certaines comme l'Irlande ou le Liban, ont développé des politiques pour le favoriser (Legrand, 2006).

Pour que ce lieu de vacances soit choisi comme lieu de villégiature régulier, il est souvent nécessaire de construire ou de moderniser le lieu de résidence d'origine. La fonction du lieu d'origine est alors révélée par l'investissement dans le bâti : la maison de migrants, est un archétype que l'on retrouve dans toute la littérature sur les régions de départ de migrants, analysé souvent sous le prisme des transferts monétaires et des investissements (Lessault *et al.*, 2011; Simon, 1985; Varrel, 2009). Je n'ai moi-même pas traité directement cette question, même si les entretiens que j'ai menés révèlent souvent l'importance symbolique de cette pratique pour tout type de migrant, et mettent en exergue cette « ubiquité résidentielle » que les migrants partagent avec de nombreuses familles inscrites dans la mobilité nationale ou

---

<sup>119</sup> Voir à ce sujet la recension des travaux portant sur la sépulture dans le lieu d'origine qu'en fait R. de Villanova (de Villanova, 2007 : 66).

de proximité (Bonnin et De Villanova, 1999). Dans de nombreux cas, la notion d'origine s'est déplacée vers une ville proche, comme dans l'exemple familial suivant :

« La plupart des familles H. de France ont construit au cours de leur séjour des maisons, toutes situées dans le même quartier populaire de Tunis dans lequel les premières familles H., quittant leur village d'origine pour la capitale, ont commencé à s'installer à partir des années cinquante. Certains de ces premiers émigrés se sont rapidement enrichis (suffisamment pour éviter l'émigration vers la France), et ont acheté lors du lotissement urbain de ce quartier un grand nombre de parcelles qui ont été revendues au fil des ans aux parents émigrés en France. La plus grande surface de ces villas familiales est louée, fournissant un revenu stable qui permet de vivre durant les mois de vacances sans apporter de devises. Le rez-de-chaussée est presque toujours réservé à l'aménagement d'un local commercial. [...] Aujourd'hui les H. sont propriétaires de maisons dans des rues entières du quartier qui est devenu le véritable territoire familial. Seuls quelques anciens possèdent encore des terrains ou des maisons au village et c'est dans le cimetière du quartier et non pas dans le vieux cimetière familial du village que se font tous les enterrements des H. de France ou de Tunisie. Pour les plus jeunes, le quartier des H. à Tunis est avant tout le territoire des vacances, et les séjours qu'ils y font sont moins l'occasion de renouer les liens avec la parentèle restée au pays qu'une occasion de retrouvailles entre les H. de France » (Streiff-Fenart, 1999).

Lors d'un entretien avec les cousins d'Elvira à Barcelone en 2008, on me montre fièrement les photos de l'immense maison que ces pionniers de la migration (la tante est arrivée au début des années 2000 et est repartie en 2010) ont construite dans la périphérie de Cochabamba en Bolivie. Elvira elle-même me dit au cours d'un entretien qu'elle ne reviendra que si elle réussit aussi à construire sa maison sur le terrain familial, tout le monde fait cela me dit-elle, et cela coûte 10\$ le m<sup>2</sup> environ : ses frères ont déjà construit soit sur le terrain familial soit d'autres ont acheté en périphérie et ont fait des chambres. L'investissement est assez faible dans cet exemple, car il s'agit d'une zone éloignée du centre dans la périphérie de la ville. Dans d'autres cas, cet investissement traditionnel a été adapté aux origines urbaines des migrants. L'entretien avec Luis, déjà évoqué précédemment, originaire de la ville de Guayaquil en Équateur, d'un bon niveau de qualification professionnelle, nous apprend que le jeune couple a acheté sur plans un appartement dans une résidence de luxe avec piscine, dont il ne reste plus que les meubles à acheter (Luis, 2009 ; cf. Annexe 1).

La possibilité de maintenir ces ancrages à travers la fonction de résidence secondaire, de lieu de villégiature ou de lieu de résidence en cas de retour est bien entendu liée à la distance qui les sépare des autres lieux de l'espace de vie multipolarisé. Elle est aussi fonction des ressources matérielles des membres du groupe familial pour la maintenir. Tout un pan des circulations durant les congés annuels qui sont captés par les régions d'origine doivent être analysé par le prisme du développement économique.

Cette fonction de villégiature n'est que la face visible d'un système socio-spatial où ce lieu d'ancrage symboliquement à part, idéalisé souvent, peut être considéré comme une ressource pour de nombreuses fonctions. Les liens économiques avec les sédentaires de l'espace migratoire sont déjà une caractéristique du champ migratoire familial décrit dans le chapitre précédent. Enric Miret explique tout naturellement comment l'entreprise familiale a été laissée aux bons soins d'un « catalan de toute confiance » lors du retour vers la Catalogne en 1905; comme les différents spécialistes de la notion de retour l'ont démontré, celui-ci n'est en effet jamais conçu comme inéluctable. Ce confiage de l'entreprise à un proche

est une pratique courante de « gestion des biens à distance » dans tous les lieux d'émigration, comme en Tunisie dans l'exemple suivant :

« En contrepartie, ils trouvent dans le réseau familial la structure la plus adaptée à la gestion à distance des biens. L'arrangement économique au sein de la parenté représente d'un côté une source de revenus et de l'autre une garantie de ne pas « se faire rouler ». Les opérations financières liées aux transactions immobilières sont systématiquement confiées à un parent sur place (souvent un homme âgé ne disposant que de très faibles revenus) qui se charge, généralement pour plusieurs familles immigrées, d'encaisser le loyer au nom du propriétaire, de veiller à la régularité des versements, de faire effectuer les travaux d'entretien nécessaires, tâches qui ne peuvent être confiées qu'à une personne sûre » (Streiff-Fenart, 1999).

Très souvent, le lieu d'origine est également le lieu où se projettent les projets professionnels. Dans le cas des migrants andins que j'ai interviewés, il s'agit la plupart du temps de la mise en place d'un fond de commerce en prévision d'un éventuel retour.

« J'avais une épicerie que j'ai vendue en partant en 2002 pour pouvoir voyager. [...] Dans l'état actuel des choses, je pense qu'on va repartir plus tôt, le projet c'est de rouvrir mon affaire. Je n'aime pas travailler pour quelqu'un, j'aime être indépendante et qu'on ne me commande pas »<sup>120</sup>(entretien en 2009 avec Claudia, arrivée à Barcelone en 2003, cf. Annexe 1).

C'est aussi dans le lieu d'origine que se fait le partage d'informations avec les membres de l'entourage sédentaire. Comme dans d'autres lieux d'ancrage, c'est aussi là que les représentations sociales et spatiales transformées au cours de la migration vont se diffuser et se remodeler au gré des interactions sociales.

« Contrairement à ce qu'on a pu observer sur d'autres terrains, le territoire d'origine n'est pas un chez-soi symbolique, mais un espace social localisé, concrètement disponible pour des pratiques d'investissement économique et des processus de réidentification sociale (Streiff-Fenart, 1999 : 59).

C'est notamment là que se forge l'idéal type de l'Eldorado qui va peu à peu définir les pôles d'accueil du champ migratoire, entraînant un certain nombre de sédentaires dans la mobilité. Et c'est aussi dans le lieu d'origine que d'autres types de liens et de formes d'entraide ou de rapports de pouvoir se renégocient.

« Le lieu de départ apparaît comme une centralité morale, un lieu idéalisé par opposition aux espaces d'installations qui sont perçus soit comme un espace de fascination (Eldorado de l'argent facile), soit de corruption, porteur de valeurs subversives (individualisme, égoïsme, etc.) » (Lacroix et Miret 2021).

Le retour ponctuel en ce lieu est d'ailleurs une étape fréquente de redéfinition du projet migratoire. Il est notamment fréquent en raison de l'augmentation des expulsions depuis certains pôles d'installation. Dans cette étape, la densité de l'information sur les dynamiques du champ migratoire est une ressource fondamentale pour les migrants dont le parcours est temporairement interrompu (Bredeloup, 2013; Robin, 1999). Dans l'espace de vie du champ migratoire, les ancrages dans les lieux d'origine ne doivent pas être minorés dans leur dimension récréative : ils sont des pôles centraux autour desquels la géographie des groupes

---

<sup>120</sup> Tenía una tienda de víveres, de comida. [...] la vendi al marcharme, en 2002, para poder viajar. [...] No, como están las cosas digo que nos vamos a ir más pronto [el proyecto] Poner otra vez mi negocio. A mí no me gusta trabajar para nadie. Siempre me gusta ser independiente. No me gusta ser mandada ».



migrants peut très vite être bouleversée, à la faveur de circulations multiples qui s'y déploient. Ils sont aussi souvent les témoins de la redéfinition des hiérarchies symboliques et économiques entre sédentaires et circulants.

« Loin de s'affaiblir avec le temps, le lien avec le territoire tunisien se trouve, avec la crise économique et la fragilisation de la position des immigrés en France, investi d'une nouvelle valeur économique qui ne concerne plus seulement les plus âgés d'entre eux, mais de plus en plus souvent les jeunes adultes de la deuxième ou troisième génération, qui en viennent eux aussi à concevoir le double espace familial comme un cadre d'organisation économique permettant de lutter contre la précarité ou de capitaliser. Nombre d'entre eux ont monté, souvent avec l'appui financier de leurs parents, des petites affaires en Tunisie : dans les rez-de-chaussée des maisons familiales s'installent des officines de vidéo, des boutiques de prêt-à-porter, des garages, qui associent comme copropriétaire ou comme gérant un membre de la famille sur place. Ces investissements au pays d'origine reposent sur la capacité de jouer sur les différences d'opportunité, de devises, de réseau mobilisable, et supposent pour être rentables la fiabilité des partenaires dans une relation commerciale qui relève le plus souvent de l'économie informelle » (Streiff-Fenart, 1999 : 57).

Les lieux d'origine sont donc empreints d'un statut particulier en ce qui concerne les formes d'ancrage qui s'y développent. Le retour, ou l'immigration de descendants d'émigrés en font un lieu d'observation particulier du champ migratoire. C'est à partir de ces constats issus de mes propres travaux et faisant écho à la littérature sur les parcours migratoires que je propose d'observer les villes à travers la focale des lieux relais dans le chapitre 3.

### **II.2.3 Les villes d'installation**

Tous les lieux d'ancrage que j'ai mentionnés sont de potentiels lieux d'installation. « L'espace de vie actuel : un instant de la trajectoire résidentielle » (Robette, 2012), ce titre extrait d'un article témoigne du caractère protéiforme des espaces de vie. À l'échelle de l'individu, la ville d'installation peut résulter d'une halte involontaire dans les parcours, sans que pour autant il n'y ait aucune intentionnalité de « s'installer ». Le paradigme de la circulation nous apprend à relativiser cette installation toujours potentiellement transitoire. Revenant à la métaphore initialement évoquée, l'ancrage définit des lieux connus directement ou indirectement dans le champ migratoire, où l'on peut jeter l'ancre à un moment donné, c'est-à-dire aussi s'installer un certain temps. Ils constituent un territoire, où chaque lieu est identifié dans une représentation partagée. Les lieux du parcours individuel, en devenant des lieux d'ancrage le temps d'une pause, deviennent des repères dans la géographie collective du champ migratoire, dans le « territoire circulatoire ».

« Ces populations mobiles, en diasporas, errances, nomadismes, accrochent tous les lieux, parcourus par elles-mêmes et d'autres reconnus comme proches, à une mémoire de nature collective qui, aussi immédiatement extensive que le sont les mouvements de traversée d'espaces nouveaux, désigne des entités territoriales « autres », nécessairement superposées aux locales, un temps ou longtemps. Ainsi sont fédérés étapes et parcours, supports aux multiples réseaux d'échanges et conditions de l'incessante mobilisation pour faire circuler hommes, matières et idées » (Tarrus, 2001: 11)

Dans ce territoire du champ migratoire, les fonctions des lieux peuvent évoluer. Des lieux-relais, des lieux de passage, peuvent aussi devenir des lieux d'installation. Plusieurs travaux ont ainsi montré comment dans différents contextes des migrants s'installaient dans leur

pays d'origine, mais dans une ville où ils n'ont jamais résidé. R. Béteille parlait déjà de villes relais en 1981, montrant le rôle de la migration des Aveyronnais dans l'urbanisation de leur région d'origine. Les travaux de Angels Pascuals au début des années 1990 montraient aussi comment les retours de certains résidents andalous qui résidaient dans un pays d'Europe de l'Ouest ne se faisaient pas au lieu d'origine. Ils s'installaient par exemple à Barcelone, lieu relais pour un certain nombre de migrants andalous qui se sont ensuite installés en France ou ailleurs en Europe, mais où étaient restés certains membres de la famille. Tripoli, où Jean a laissé sa fille, pourrait constituer si son projet de passage vers l'Europe ne se concrétise pas, un lieu d'installation, malgré le mauvais souvenir que cette ville lui a laissé.

Le lieu d'installation n'est pas une réalité intangible tout comme le lieu de retour. Ainsi, Diego, que je rencontre en 2009 à Barcelone et en 2019 à Bogota où il est retourné pour un emploi intéressant, confirme toute la complexité de ces deux notions, pour lui qui a gardé des liens affectifs avec des barcelonais.

« Je n'ai pas terminé de revenir, en fait dès que j'ai une opportunité j'y retourne. J'y retourne environ trois fois par an ; en 2017 et en 2018, j'y suis resté six mois, avec des congés sans solde. Là-bas, j'ai eu des projets avec mon ancien collègue architecte. Je ne me sens plus colombien à 100 %, je me sens plutôt catalan et même indépendantiste. Mais j'adore mon travail ici, c'est ce qui me retient ici. Ma femme s'occupe de sa mère et de son fils à Barcelone, elle vient rarement à Bogota (Diego, 3 septembre 2019) ».

Les migrants font partie des habitants pour lesquels a été forgée la notion de multi-résidence, qui aboutit au « dédoublement des espaces sociaux » qui correspond bien à Diego (Jean Rémy in Bonnin et De Villanova, 1999). Le lieu, qui dans la perspective de la société d'arrivée est conçu comme lieu d'installation, peut donc avoir divers statuts au regard de l'ancrage des individus. Certains lieux, au départ envisagés comme un lieu de vie temporaire, peuvent devenir particulièrement importants dans l'expérience d'installation des individus. Se produisent alors des ajustements résidentiels familiaux qui vont aller de la birésidence, à l'inversion des statuts des résidences : la résidence principale devenant par exemple secondaire au moment de la retraite. Ces réaménagements doivent être pris en compte quand on appréhende les formes de prendre place de ces personnes du point de vue du lieu d'installation.

C'est dans l'agrégation des formes d'ancrage temporaire dans un lieu, par leur densité, que l'on qualifie cette relation particulière au lieu que serait l'installation et dont la durée n'est jamais présumée : selon les statistiques internationales, une seule année d'installation dans un pays qui n'est pas celui de naissance produit la migration. Les formes de l'ancrage se distinguent donc surtout par la durée et où la répétition de la présence : ponctuelle, temporaire, durable. Quand l'ancrage s'allonge, donnant lieu à une forme d'installation qui peut s'identifier à une sédentarisation, alors la métaphore de l'enracinement pourrait être envisagée. Mais je ne l'utiliserai pas, car elle est synonyme de l'abandon de toutes les autres formes d'ancrage. Or l'ancrage est bien pour nous « cette dimension fondamentale du mouvement, celle qui l'inscrit dans l'espace des lieux » (Feildel et Martouzet, 2012).

Mais pour de courtes durées les ancrages ne produisent pas les mêmes effets sur les lieux. Quand on parle de lieu d'installation, c'est aussi parce que la trajectoire de vie semble faire halte dans un contexte local. Ainsi, les différentes étapes d'amélioration du logement sont le

reflet d'une installation dans un lieu. Après plusieurs étapes résidentielles, dans certains cas, l'achat du logement est révélateur de l'allongement de cet ancrage.

« Les ancrages fixent spatialement un groupe d'acquéreurs » (Desponds et Bergel, 2013 : 29).

Dans la représentation des lieux qui circule dans le champ migratoire, on identifie les lieux aussi par des formes d'appropriation et de production spatiale, des formes d'attachement et de maîtrise des ressources locales. Il est bien entendu difficile de définir un seuil à partir duquel le lieu est considéré comme lieu d'installation. On peut distinguer des facteurs qui vont « favoriser » l'ancrage, souvent qualifiés de « ressources » et d'autres qui relèvent de l'empêchement de l'ancrage. Le lieu d'installation, reconnu dans le champ migratoire comme tel, a été aménagé, socialement, physiquement ou symboliquement, pour en apprivoiser les contraintes et en maximiser les ressources. Parmi ces facteurs qui favorisent l'ancrage, l'existence de liens sociaux est primordiale. L'ancrage dans les lieux d'installation se manifeste donc par des formes d'appropriation ou de territorialisation. Ces deux processus mobilisent donc non plus une forme passive d'être présent dans un lieu, l'ancrage, mais une forme active, qui transforme les lieux et que j'analyse sous le prisme de l'habiter (cf. II.3).

Le lieu d'installation, par ses aménagements, devient alors pleinement un pôle du champ migratoire, qui offrira une ressource à d'autres membres des réseaux en migrations, ce qui l'inscrit d'emblée dans la mondialisation à travers les circulations qui vont s'y matérialiser. Cette géographie ne se superpose pas complètement à celle des sédentaires, car leurs représentations de ces lieux sont produites en référence aux valeurs qui circulent dans le champ migratoire. Leur appréciation des quartiers d'une ville comme Barcelone en est donc transformée (cf. III.3).

Pour la géographie sociale, les représentations spatiales sont une dimension primordiale de la production de l'espace, elles sont sous-jacentes aux différentes pratiques des habitants. Dans la géographie urbaine classique, les représentations spatiales étaient prises en compte comme structurant les perceptions des individus permettant la compréhension des formes d'habitat et de leur diversité. Très tôt, dans cette perspective, l'habitat est considéré comme « élément d'appropriation par les hommes de leur propre milieu, physique et social, y compris professionnel et ethnique » (Fijalkow et Lévy, 2008). Ces auteurs soulignent d'ailleurs comment ces travaux fondateurs vont remettre l'acteur-habitant au cœur de l'analyse :

« La publication de la thèse de Xavier Piolle en 1979, sur Pau, est probablement l'un des moments marquants de ce tournant. Celui-ci étudie les relations entre le citoyen et la ville en mettant au premier plan le rôle de l'individu-habitant et ses pratiques de la ville. Cette notion, encore peu appliquée à l'étude spatiale de l'époque, renvoie aux usages de l'espace dont les différences relèvent certes des « structures spatiales et des contraintes d'utilisation », « des facteurs économiques », bien connus par les géographes, mais aussi, et c'est plus nouveau, « du rôle individuel » (p. 162). Chaque usage s'inscrit dans un espace de vie, qui est pratiqué et perçu par des habitants appréhendés dans leur dimension individuelle et collective » (Fijalkow et Lévy, 2008).

Nous sommes déjà dans une forme d'appréhension de l'action anthropique individuelle et collective sur l'espace urbain qui ne va cesser d'évoluer jusqu'aux approches de la géographie contemporaine, bien que comme le soulignent ces auteurs, la dispersion thématique de la

géographie de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle ait obéré l'importance de ce point de vue. Dans le processus d'ancrage, l'individu fait des choix qui sont liés aux représentations de l'espace. Dans la géographie du champ migratoire, les lieux sont des « lieux-articulation » au sens d'Alain Tarrius (2001) et se caractérisent par une grande « labilité » (2001 : 12) ; ils peuvent exercer différentes fonctions selon l'étape de la trajectoire migratoire et biographique.

\* \* \*

Ces rapports aux lieux, ces formes d'ancrages multiples que les migrants y développent et qui structurent les différentes fonctions qu'ils attribuent aux lieux, constituent un trait particulier du rapport au monde des personnes dont l'espace de vie est multisitué. La notion de prendre place a peu à peu émergé dans la littérature pour décrire les modalités de ces formes d'ancrage, remplaçant dans la littérature le terme d'insertion urbaine. Ce dernier terme, que nous avons tous utilisé dans les années 1990, permettait simplement de ne pas faire référence aux notions – injonctions – d'intégration des migrants à la société qui polluaient le débat scientifique (Germain, 1999). Les formes de prendre place, expression consacrée par les écrits d'Isaac Joseph (Berthomière, 2018), inscrivent l'analyse dans l'espace de vie transnational, par exemple dans le titre de l'HDR de V. Baby-Collin (2014). Prendre place renvoie pour cet auteur, comme l'habiter en migration, tant aux effets des pratiques multisituées qu'aux aménagements des parcours de vie et des lieux « ici et là-bas ».

### **II.3 L'habiter en migration : globaliser les expériences spatiales**

S'ancrer, apprendre à circuler, adapter sa trajectoire résidentielle et migratoire aux potentiels du champ migratoire, sont des dimensions d'une même expérience individuelle. Une question est récurrente autour de cette notion, celle de la légitimité à évoquer une expérience propre aux individus expérimentant un espace migratoire. Y a-t-il une spécificité dans ce rapport au monde et dans les effets de cette expérience spatiale sur les lieux parcourus ? Quelles sont les conséquences des circulations régulières de toutes sortes qu'expérimentent les habitants de ces champs migratoires transnationaux ? Mais surtout, comment rassembler sur le plan théorique les différents éléments distinctifs de l'expérience biographique et des rapports aux lieux des migrants, considérés comme ayant un rapport soit direct, soit indirect par leur entourage aux lieux du champ migratoire ? C'est cette question qui apparaît en filigrane dans mes travaux antérieurs que je souhaite d'une certaine façon aborder ici.

Alain Tarrius, que nous considérons comme l'un des initiateurs de cette géographie du champ migratoire évoquait déjà la notion *d'habiter le mouvement* pour ces « « petits migrants », les « fourmis », particulièrement aptes à savoir circuler internationalement » (Alain Tarrius, 2001). Ses descriptions des modes d'organisation sociale des groupes migrants, de leurs relations faites de rapports de domination invisibles avec d'autres groupes de migrants, parfois de mêmes nationalités est d'une extrême richesse, mais surtout il a montré dans le cas du quartier Belsunce à Marseille la complexité de leurs rapports à l'espace et la richesse de leur production urbaine.

C'est clairement dans cette perspective que j'ai été amenée à utiliser la notion d'habiter dès 2011, lors d'une communication avec mon collègue Harold Cordoba qui sera publiée quelques années plus tard (Miret et Cordoba Aldana, 2015). L'intérêt de globaliser les

trajectoires individuelles et les rapports aux lieux spécifiques des migrants au sein de la notion de l'habiter en migration, résidait à ce moment-là, dans la compréhension de ce qui distinguait les formes d'anthropisation qui leur sont liées. Notre hypothèse, dès cette période, étant qu'au sein des champs migratoires, ces modes d'habiter spécifiques, faits de pratiques, de valeurs symboliques, de représentations guident leurs spatialités et ont des effets singuliers sur l'espace.

Mais il convient de noter que j'ai mobilisé ce terme en parallèle à son usage de plus en plus répandu dans les sciences sociales. Si je ne me reconnais pas dans tous les usages du terme depuis dix ans, il est clair que le foisonnement épistémologique autour de la notion d'habiter a participé de ma vision actuelle. Il ne me revient pas ici de dresser une épistémologie de l'habiter<sup>121</sup>, mais seulement d'en illustrer quelques usages qui ont influencé mon approche, et qui justifient aujourd'hui de conserver cette notion comme un outil d'interprétation de la géographie du champ migratoire.

Henri Lefebvre dans « *La révolution urbaine* » (1970), distingue déjà le mode d'habiter de l'habitat qu'il associe à l'espace conçu, à une dimension rationnelle formalisée par les promoteurs et décideurs et adaptée à des besoins normalisés (Stébé et Marchal, 2009 : 162). Cet « espace conçu » par les sédentaires donc, porteur de ressources et d'entraves pour l'ancrage des migrants. Il s'oppose ainsi à la Charte d'Athènes qui, en 1933, sera probablement le premier texte à associer dans l'urbanisme le terme habiter à la conception de l'espace. S'il faut reconnaître à Le Corbusier et ses contemporains l'opportunité de réintroduire l'habitant dans l'urbanisme, leur définition n'en est pas moins réduite à la résidence et à l'entretien de la sphère reproductive, les fonctions de travail, de loisir et de récréation s'en distinguant dans leur charte. Mais pour H. Lefebvre, l'habiter, bien qu'englobant toutes les pratiques et pris en considération dans sa dimension productrice de l'espace vécu, est encore une notion assez vague qui renvoie à la dimension sociale et à la quotidienneté du vécu du corps comme objet sensible. Il aura surtout le mérite d'inciter la génération suivante de chercheurs à se pencher plus précisément sur ces formes de rapport à l'espace vécu des individus, l'habiter réapparaissant par la suite dans les sciences sociales, à la faveur du tournant « actoriel ».

À l'origine, l'acteur-habitant apparaît dans le débat sur les « notions de référence » de la géographie par la notion de citadinité, utilisée surtout dans les travaux français sur les villes du Sud. Elle renvoie à une qualité partagée par les habitants de la ville, et qualifie la relation dynamique entre un acteur individuel et l'objet urbain. V. Baby-Collin dans sa thèse distinguait déjà dans la citadinité « ce qui est fait de pratiques (être dans la ville) et ce qui est fait de représentations (être de la ville) » (Gervais-Lambony, 2001 : 94). Cette notion amènera Ph. Gervais Lambony à tester la notion de l'habiter dès le tournant du siècle (2001).

Un autre moment significatif réside dans l'atelier sur les modes d'habiter lors d'un colloque du laboratoire LADYSS en 2000, dont Nicole Mathieu réalise une synthèse (Mathieu, 2007)<sup>122</sup>.

---

<sup>121</sup> Je renvoie pour cela le lecteur aux pages théoriques de la thèse de notre collègue défunt et ami Matthieu Giroud, disponible en ligne (Giroud, 2007 : 58). Il y évoque notamment les travaux de G.-H. De Radkowski (1966, une Anthropologie de l'habiter).

<sup>122</sup> J'ai utilisé le texte de cet auteure disponible en ligne (<https://www.researchgate.net/profile/Mathieu-Nicole-2/publication/>).

Elle y mentionnait déjà les atouts et inconvénients de cette notion pour appréhender les relations de l'homme à un milieu:

« Le recours à l'analyse des représentations et des systèmes de valeurs y prend de plus en plus d'importance. En revanche, ce qui manque le plus dans les recherches sur l'habiter, c'est l'intégration et l'analyse des dimensions matérielles du mode d'habiter, des pratiques habitantes rapportées à la matérialité des lieux » (Mathieu, 2007).

Peu de temps après dans un ouvrage où la notion était testée sur différents espaces et pour une multitude d'acteurs particuliers, la dimension fondamentale de la matérialité de l'espace, du milieu, intégrant l'espace conçu auquel faisait référence H. Lefebvre, était réintroduite par le prisme de l'environnement :

« Comprendre les modes d'habiter [...] suppose d'analyser comment les individus subissent, affrontent, s'adaptent et inventent leur insertion dans leur environnement » (Morel-Brochet, 2012 p. 12).

C'est justement pour organiser ensemble l'évaluation de ces deux dimensions des pratiques et des représentations que nous avons mobilisé cette notion (cf. infra, II.3.2). Par la suite, plusieurs géographes se sont penchés sur cette notion et ont retracé son itinéraire scientifique. Michel Lussault, pour qui l'habiter permet de cerner les spatialités, comprises comme les rapports des individus à l'espace, continue cette démarche épistémologique dans l'ouvrage qu'il a codirigé : *Habiter, le propre de l'humain* (2007). Citons enfin les travaux d'Olivier Lazzarotti, qui a donné comme nom à son équipe de recherches le titre de son ouvrage : « habiter le monde » (Lazzarotti *et al.*, 2012). Mais pour ces auteurs, l'approche reste très globale, et continue de se rattacher davantage à une lecture philosophique des registres de spatialité. Je ne souhaite pas ici prendre ma part à ce débat théorique et souvent à mon sens rhétorique. Ce qui m'intéresse c'est le tournant qu'il traduit dans l'approche géographique où s'opère un recentrement progressif sur l'habitant.

C'est surtout l'usage qui en a été fait en migratologie que je souhaite retracer dans un premier temps. Je reviendrai ensuite sur l'intérêt de la notion sur le plan méthodologique pour analyser les spatialités des migrants. Puis, nous verrons donc dans un troisième point la portée heuristique de cette notion pour comprendre les reconfigurations du champ migratoire.

### **II.3.1 La notion de l'habiter en migratologie**

Nous avons déjà souligné l'importance de ce « tournant actoriel » en migratologie dans l'introduction de ce chapitre, et à mon sens les études pluridisciplinaires de ce champ ont largement contribué à ces nouveaux regards portés par la géographie sur les rapports aux lieux et au monde des individus et des sociétés. C'est à ma connaissance une chercheuse qui, durant sa thèse, s'interroge pour la première fois sur l'intérêt de la notion pour comprendre les spatialités des migrants (Ceriani-Sebregondi, 2003). Elle analyse dans cet article trois formes d'habiter de migrants marocains enquêtés dans des villes italiennes et espagnoles. Elle souligne bien la difficulté d'interpréter ces formes d'habiter :

« Le fait d'être naturalisé est bien une façon de relier son identité au lieu d'accueil, mais c'est aussi une façon de faciliter la circulation aux douanes et donc d'entretenir les liens physiques avec d'autres lieux. De même, acheter une maison ou monter une

activité est un moyen de s'approprier un lieu et de participer à son développement, mais aussi une manière de s'affranchir des contraintes de présence et d'occupation physique du lieu pour se rendre libre de son temps et de ses choix, ce qui facilite grandement la mobilité » (Ceriani-Sebregondi, 2003 : 67).

Seule l'inscription de l'acteur dans l'espace transnational permet de donner du sens à certaines pratiques qui ne sont pas en cohérence avec une vision située et sédentaire. Elle met donc l'accent sur les transformations liées à la mobilité internationale. Mathis Stock, élargit quant à lui ce regard en insistant sur la dépendance de l'habiter et de la mobilité, et, dès 2006, évoque une habiter « polytopique » :

« Les multiples déplacements, pour les individus, ont en effet pour particularité de faire le lien entre les lieux géographiques. Ils conduisent à rencontrer et à vivre ou faire l'expérience (erleben) de multiples lieux. Comment en rendre compte ? Comment formuler la question qui permet d'appréhender le fait que les hommes pratiquent une multiplicité de lieux liés entre eux par des déplacements et circulations ? Plus spécifiquement, comment rendre compte de la manière dont les hommes habitent les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles ? » (Stock, 2006).

Dans le prolongement, la définition de l'habiter s'est ainsi étoffée, vers une version holiste du rapport au lieu, comprenant à la fois le système de lieux de l'espace de vie multisitué, les compétences individuelles et les effets sur les lieux. Dans la thèse de Matthieu Giroud, l'habiter devient une notion plus précise :

« L'enjeu de penser l'habiter n'est pas uniquement de mettre en exergue la forme spatiale d'un ensemble de lieux agencés et combinés, un réseau de lieux pratiqués ou évités volontairement. Il s'agit aussi de bien considérer l'habiter comme mettant en jeu des compétences, des ressources (sociales, spatiales, économiques, culturelles), du savoir, de la connaissance, de l'expérience, mais aussi des valeurs et des significations ; autant d'éléments propres à chaque individu au sein d'une société et que la pratique ou le discours concrétisent. En retour, si l'habiter provient de l'expérience, par cette pratique ou ce discours, il devient en soi une expérience, une expérience en construction, une expérience pour soi, mais aussi pour les autres. Habiter a en effet des incidences qui ne se limitent pas à l'individu, mais qui atteignent, à travers les interactions et les marquages qu'il produit, à la fois le social et le spatial » (Giroud, 2007).

L'habiter défini ainsi sommairement permet d'embrasser en un même regard les différents apports de chaque acteur habitant dans sa singularité par rapport à l'espace et notamment dans sa circulation dans le champ migratoire. Je pense avoir perçu cette approche en accompagnant Maremm Niang (dont j'ai co-encadré la thèse), dans ses lectures des différents référents théoriques en géographie pour décrire les rapports à l'espace des migrants. Elle définit bien dans sa thèse intitulée *Habiter en migration* et portant sur les Sénégalais et Gambiens de Barcelone, différents atouts de la notion, pour cerner notamment la dimension collective de l'habiter sur laquelle je reviendrai (Niang, 2014). J'ai pour ma part en 2011<sup>123</sup> avec Harold Cordoba Haldana posé l'habiter en migration comme une notion qui nous permettait de distinguer pour les migrants, des contextes biographiques constitutifs de leur rapport aux lieux :

---

<sup>123</sup> Lors d'une communication lors d'un atelier de ANR Metal, les 6 – 10 juin 2011 à Nogent-sur-Marne : Miret N., Cordoba J.H., "Bogotanos en Barcelona y Paris, lógicas migratorias y relaciones con la ciudad de origen". La communication sera reprise en 2015 dans un article commun.

« L'action spécifique de l'acteur migrant doit dans ce cadre être prise en considération dans sa dimension globale, articulant les contextes transnationaux de son expérience et les contextes locaux dans lesquels il s'insère « ici et là-bas ». L'habiter en migration regroupe ainsi des expériences urbaines différentes, mais qui fusionnent dans un même système individuel de pratiques spatiales et de représentations. Cette définition de l'habiter permet dans le cas des migrants d'étudier comment le projet migratoire et ses redéfinitions (à partir des opportunités rencontrées, de la participation à divers réseaux sociaux, de l'histoire familiale et des relations avec le lieu d'origine par exemple) influencent les pratiques spatiales et les représentations de ces acteurs et leur rôle comme acteurs du changement urbain » (Miret et Cordoba Aldana, 2015).

À la même période, d'autres auteurs interrogent ces formes de spatialités polytopiques ou multisituées, en lien entre autres, avec les migrations. En 2009, Hadrien Dubucs soutient une thèse à Migrations sur les manières d'habiter des Japonais à Paris (Dubucs, 2011). La question des rapports au lieu en contexte migratoire y est posée d'une façon originale, car la population enquêtée, souvent très qualifiée, se distingue fortement des migrants populaires auxquels s'était intéressée la migratologie jusque-là. Les manières d'habiter s'y distinguent en fonction de la durée des ancrages notamment. Par ailleurs, dans le même temps, tentant de redonner sens à ce territoire du champ migratoire, G. Cortes introduit la notion de « territoire multisitué », sans elle-même renvoyer dans ce texte à la notion de l'habiter, mais en se centrant sur l'action des habitants dans le polytopisme (Cortes et Pesche, 2013). Dans la foulée, Virginie Baby-Collin rappelle comment les travaux sur l'habiter polytopique de Mathis Stock ont été fondateurs, et qualifie l'habiter de transnational :

« (M. Stock) invite à considérer chez les migrants la pluralité des espaces qui continuent à construire leur habiter, quelles que soient les réalités différenciées de leurs pratiques. [...] je m'intéresse à ces formes de l'habiter transnational qui, par-delà les frontières, construisent des espaces vécus inscrits dans des lieux pluriels » (Baby-Collin, 2014 : 201)

Selon elle, cet habiter peut avoir trois configurations simultanées ou isolées : celle des circulations physiques des migrants ; la seconde concerne les échanges immatériels et de remises financières ; la troisième renvoie à la dimension projectuelle, à travers l'imaginaire du retour et les projets dans le pays d'origine (Baby-Collin, 2014: 280). Pour cette auteure, l'habiter n'est donc pas une notion globalisant l'ensemble des expériences et des modes de prendre place, mais renvoie uniquement à ce qui, dans l'espace transnational, caractérise l'expérience spatiale du migrant. Elle invite d'ailleurs à mobiliser la notion de territorialité multi-située pour appréhender les rapports à l'espace dans leur intégralité (p. 484). En parallèle, la notion de l'habiter en migration(s) continue son chemin dans les publications de la migratologie. La question de l'habiter est par exemple récemment posée du point de vue de ses effets sur le projet migratoire à propos de jeunes migrants maghrébins, là encore en l'analysant du point de vue des contradictions apparentes entre mobilité et ancrage.

« Nous posons que l'habiter est l'investissement de son expérience migratoire même par le sujet, qui lui offre l'ancrage nécessaire à l'appropriation de l'espace » (Calinon, Ploog et Thamin, 2017 : 125).

Je partage donc la même préoccupation d'analyse des rapports aux lieux des migrants dans l'espace du champ migratoire, avec un grand nombre de migratologues et de géographes, même si la terminologie peut légèrement varier. Je plaide ici pour conserver un terme unique, l'habiter, incluant toutes les dimensions et les transformations à travers le temps des



rappports à l'espace (cf. infra. Conclusion) : comme le dit bien la citation suivante, c'est un moyen de maintenir la focale sur l'espace du champ, et sur la cohérence de l'acteur agissant. :

« Cette posture implique d'englober l'ensemble des lieux et des espaces de vie de ces migrants, non comme une succession de lieux sans rapports entre eux, mais comme un continuum de lieux signifiants, signifiés, reliés et articulés, qui place l'acteur-migrant au cœur du processus » (Niang-Ndiaye, 2019)

Cette notion traduit donc la concrétion de toutes ces expériences individuelles et collectives, mais aussi la complexité des rapports aux lieux et à l'espace géographique pour les individus et les groupes sociaux auxquels ils s'identifient. L'habiter, s'il résulte de choix et stratégies individuelles, est aussi constitué en relation avec les lieux pratiqués – l'*espace conçu d'Henri Lefebvre* -, et évolue à leur contact. En ce sens, la lecture des différents auteurs qui ont mobilisé l'habiter en migration montre clairement une forme de circularité avec la notion d'ancrage. Posons donc simplement que l'ancrage, dans sa définition simple (cf. supra) est pour moi une composante de l'habiter en migrations, à côté de celle des représentations spatiales, de la motilité transnationale et de l'existence d'un espace de vie multisitué. Autrement dit, toute lecture des formes d'ancrage n'engage pas à utiliser la notion de l'habiter. C'est pour analyser les effets sur les lieux qu'il est essentiel d'envisager les « dimensions matérielles du mode d'habiter » pour reprendre les termes de Nicole Mathieu.

### **II.3.2 Observer les pratiques pour comprendre l'habiter**

L'habiter en migration, comme transcription de ces nouvelles formes de spatialité multilocalisée, est un aboutissement épistémologique récent des notions de territorialité développées dans les années quatre-vingt-dix dans les pas des travaux de Guy Di Meo et de ses équipes (Miret, 2000). La géographie mettait alors l'accent sur les pratiques, les représentations et les imaginaires spatiaux pour définir le « rapport existentiel avec la terre » (Di Méo, 1998: 107). Les migratologues se sont intéressés à ces différentes pratiques et représentations dans le logement, autour du logement, dans des lieux de sociabilité. Dans d'autres cas, ces territorialités étaient observées dans le lieu d'origine. Mais ces différents rapports à l'espace n'étaient pas encore envisagés dans leur dimension globale et multisituée, à l'intérieur de cet « espace de travail et de vie étiré sur plusieurs centaines et plusieurs milliers de kilomètres » (Simon, 1981 : 6). L'observation des pratiques clairement transnationales, le voyage, la circulation des individus et des biens ont davantage centré le regard sur ce qui unit ces différentes pratiques (Schaeffer, 2009; Tapia, 1996), mettant au jour l'intérêt de cette notion pour distinguer une spécificité des modes d'habiter propres aux migrants, et les décrire. Pour ce faire, trois dimensions semblent fondamentales : l'analyse de pratiques, leur évolution dans la durée et leur éventuelle récurrence à l'intérieur d'un même groupe.

Habiter en migration c'est être mobile, mais avant tout pouvoir être capable de s'ancrer dans tous les lieux que nous venons de décrire. C'est en fonction des modalités de ces ancrages multiples que l'on peut envisager les modalités de transformation des lieux par les migrants (cf. III.2.2). Nous avons donc tenté, dans le cadre du programme Metal, d'analyser finement les différentes pratiques liées à l'ancrage et notamment celles liées à l'accès aux ressources dans différents lieux, de la résidence, de la vie quotidienne et des sociabilités, des loisirs et

de l'emploi. Ces dimensions étaient évoquées, quel que soit le lieu où elles se déroulaient du point de vue de l'expérience urbaine en migration (Giroud, Cordoba, Guillon, Miret, 2014).

Nous avons ainsi mis en œuvre un dispositif d'entretiens biographiques qui associait au recueil de la trajectoire tout au long de la vie, la collecte d'informations sur les pratiques liées à ces différents besoins en chaque lieu de résidence. Pour exemple, nous demandions aux personnes de nous indiquer les types de déplacements quotidiens pour travailler, faire les courses ou avoir un loisir, en associant à chaque fois les lieux fréquentés. Un deuxième volet de l'entretien, de façon assez spontanée, évoquait les représentations associées aux lieux qui contribuaient à l'évolution de ces pratiques.

Grâce à ce dispositif, nous avons pu esquisser comment représentations urbaines et pratiques spatiales des individus se transformaient au fil des expériences d'une ou plusieurs villes. Plusieurs composantes de ces pratiques, dont l'évolution en migration tient à la fois à la contrainte de l'adaptation au nouveau contexte urbain, et aux choix d'adoption de certains comportements possibles dans ce nouveau cadre, vont se transformer. Par exemple, nous avons retenu trois thèmes récurrents dans le discours des migrants qualifiés bogotans qui traduisent des modifications de leur habiter : la transformation des pratiques résidentielles, l'augmentation des pratiques de loisirs (grâce à l'accessibilité aux équipements), et des modifications des codes de l'interaction sociale. Par ailleurs, dans la comparaison entre les deux villes, Barcelone et Bogota, que requerrait l'exercice de l'entretien, plusieurs domaines des représentations urbaines nouvelles liées à l'expérience urbaine en migration paraissent fondamentaux et survalorisaient Barcelone : la moindre ségrégation, la taille et l'accessibilité, la sécurité – dans toutes ses acceptions – et une valorisation esthétique des paysages. Ces nouvelles représentations, légitimées par l'expérimentation, introduisent dans la trajectoire des individus une diversité de formes d'ancrages possibles dont nous faisons l'hypothèse qu'ils guideront l'organisation multisituée de leur espace de vie (Miret et Cordoba Aldana, 2015).

Il est évidemment complexe d'observer les pratiques individuelles et collectives d'un groupe social à travers ces méthodes de recherche empirique qui ont cependant montré leur forte capacité compréhensive. Le risque majeur est surtout de généraliser des observations dont une grande partie relève non pas de l'appartenance à un groupe social comme catégorie « bornée » par le chercheur (ici celle de jeune migrant bogotain), mais d'une multiplicité de caractéristiques individuelles et d'appartenances sociales (générationnelles, culturelles, professionnelles, etc.). Nous avons surtout été frappés par la forte capacité réflexive de ces personnes, stimulée par la dimension biographique de l'entretien (Miret et Cordoba Aldana, 2015).

L'intérêt de l'approche biographique que nous avons menée, qui permet d'observer ces pratiques tout au long de la vie, est de comprendre comment l'acteur habitant transporte ses pratiques et ses représentations tout au long des mobilités, et dans tous les espaces qu'il pratique au cours de chaque étape résidentielle. Mais l'échantillon de cette enquête, constitué principalement de personnes très qualifiées, ne nous a pas permis d'aborder toute la diversité des pratiques d'ancrage des migrants évoquées au long de ce chapitre. Si je reviens sur l'ensemble des corpus que j'ai mobilisés dans ce chapitre, d'autres pratiques sont mises au jour. Elles concernent évidemment les déplacements et l'organisation de la gestion des circulations matérielles dans le champ migratoire, les relations sociales, la solidarité et des

modes de coprésence, des formes d'architecture et d'esthétique dans les lieux d'origine, des modes d'organisation familiale transnationale. Mais très souvent nous avons également évoqué des pratiques collectives qui participent de la facilitation de l'ancrage comme par exemple l'organisation des formes de solidarité par le tissu associatif, la mise en place d'un entrepreneuriat destiné au groupe en migrations (paqueterias, locaux de communication, commerces et restaurants), l'organisation de festivités. Ces différentes catégories sont également toutes des composantes de l'habiter en migration que je vais décrire dans le prolongement de l'habiter transnational décrit par V. Baby-Collin (2014). Nous n'évoquons pas en 2011, les dimensions collectives ni le déploiement de ces expériences diverses dans un espace spécifique que serait le champ migratoire. C'est pourtant un des éléments déterminants de l'habiter et dont les modalités se transmettent également au sein du champ migratoire.

### **II.3.3 L'Habiter en un lieu : exportation des formes d'inscription urbaine**

En ce sens, la notion d'habiter nous permet d'articuler les expériences abordées au cours de ce chapitre aux contextes géographiques de la mondialisation migratoire. L'habiter doit en effet nous permettre de lire ensemble les expériences individuelles des trajectoires biographiques et celles qui structurent des filières migratoires dans une analyse diachronique : les pratiques et représentations individuelles dans l'espace-temps de la migration répondent aux mêmes environnements historiques et utilisent les mêmes ressources au sein du champ migratoire, à travers les compétences, expériences et représentations spatiales et sociales qui y circulent. Il est possible d'agréger ces pratiques individuelles pour dégager des modes d'habiter propres à certaines filières.

La production de lieux, notamment la création de lieux ressource est une des manifestations principales de l'inscription spatiale de modes d'habiter en migration. Plusieurs pratiques aménagent un ancrage collectif à travers la reconstitution d'environnements familiers par le commerce ethnique notamment, mais aussi à travers la recréation plus ou moins folklorique de moments et de lieux importants du point de vue du lieu d'origine.

La littérature a beaucoup insisté sur la place de la famille dans les ancrages, bien que comme le soulignent nos collègues, le tournant actoriel ait obéré cette dimension collective de l'institution familiale jusqu'à sa résurgence dans la migratologie contemporaine (Lacroix *et al.*, 2021). La famille comme ressource, qui apparaît d'ailleurs dans le récit familial décrit dans le chapitre 1, est souvent considérée comme un premier appui en migration :

« La famille apparaît d'abord comme la première ressource pour survivre dans un monde inconnu où les codes comportementaux sont d'emblée incompréhensibles et les attitudes du voisinage déconcertantes. Il y a presque toujours un ou plusieurs parents qui sont déjà là et qui constituent un milieu d'accueil susceptible d'offrir un appui et un espace de transition. Grâce à cette ressource parentale déjà présente, déjà plus ou moins au fait des usages urbains, il est possible de se "familiariser" avec ce nouveau monde qu'est la ville ». (Barou, 2006)

L'aide familiale a également été étudiée du point de vue de la trajectoire résidentielle (Miret, 2009b). Je n'ai pas moi-même centré le regard sur cette dimension familiale –bien qu'elle soit la plupart du temps présente dans les entretiens - dans les différents terrains menés. Pour un état des lieux des recherches sur le sujet, je renvoie donc au tout récent chapitre de nos collègues (Lacroix *et al.*, 2021). Mais quand il n'y a pas de famille, ce sont les lieux de

structuration et de visibilité « ethniques » qui vont fournir ce premier appui. La personne migrante qui migre sans l'appui d'une filière migratoire structurée sait qu'elle y trouvera une solidarité ponctuelle auprès de ses compatriotes, même inconnus. Durant ma thèse, j'ai ainsi rencontré un jeune sénégalais sans aucun contact en Espagne, qui est arrivé dans le réseau gambien par un chauffeur de taxi qui connaissait cette communauté locale. Cette situation est repérée par de nombreux migratologues.

« Il est toutefois rare dans les récits de migrants que ne soit pas évoquée la rencontre avec un "pays", un compatriote ou un presque compatriote, que cette rencontre soit le fruit d'une relation établie à l'avance qui a motivé la venue en ville ou qu'elle soit imputable à un heureux hasard (Barou, 2006) ».

La perspective des pratiques collectives de ces groupes a pourtant été souvent analysée séparément des pratiques plus individualisées, et des rapports aux lieux. Or, permettre un ancrage durable dans chaque lieu, au départ envisagé comme une étape provisoire, suppose d'aménager cette pause dans le mouvement, en développant des ressources dont on a besoin, des aménités, et des représentations positives de ce lieu. Cette forme d'habiter en un lieu est très souvent associée en géographie à l'appropriation :

« L'appropriation est un comportement qui permet à l'individu de faire sien – par des aménagements spatiaux, par des comportements spécifiques, etc. – un lieu qui ne l'est pas à l'origine. Le psychosociologue G.-N. Fischer précise à ce titre que « *l'appropriation est un processus psychologique fondamental d'action et d'intervention sur un espace pour le transformer et le personnaliser ; ce système d'emprise sur les lieux englobe les formes et types d'intervention sur l'espace qui se traduisent en relations de possession et d'attachement* » (Fischer, 2011). Si l'appropriation est donc d'abord personnalisation, elle est également caractérisée par une tension permanente entre « l'exercice d'un contrôle sur l'espace » voulu par les individus et « la marge de manœuvre offerte par le cadre et l'organisation d'un espace » (Fischer, 2011). Cette tension entre volonté de contrôle et de personnalisation et potentialités spatiales – voire sociales – est inhérente à chaque situation d'appropriation, quels que soient le lieu et les individus concernés » (Fries-Paiola et Gasperin, 2014).

Nous tentons ici d'utiliser d'autres termes que ces deux notions-miroir que sont l'appropriation et l'appartenance. En effet, elles sont trop imprégnées de la notion de propriété qui ne nous semble pas adaptée à cette géographie labile que nous tentons d'esquisser à travers les migrants (Ripoll et Veschambre, 2005). S'approprier est un verbe qui peut très vite traduire l'exclusion de ceux qui n'en sont pas propriétaires. La notion de transformation de son environnement, *in fine* la production de lieu, me semble plus à même de révéler ces formes d'ancrages temporaires et non exclusifs qui se dessinent dans l'expérience spatiale que je désigne par l'habiter en migration. Elle rejoint celle de la territorialisation utilisée plus fréquemment en géographie et en migratologie pour observer les modalités qui créent du territoire dans les pratiques d'ancrage d'un groupe à travers notamment les formes associatives et de visibilité politique (Audebert, 2008).

La notion de territorialisation, que j'englobe ici dans celle de l'habiter en migration, nous invite à envisager que, si tous les individus subissent le cadre de l'espace conçu, par leurs choix, leurs valorisations ou rejets de certaines formes ou normes urbaines, par leurs actions, ils contribuent aussi progressivement à transformer ce cadre urbain. Ces formes de territorialisation donnent sens à l'observation des effets de l'habiter en migration sur les lieux dans le chapitre 3. Il est nécessaire de prendre en compte en ce sens d'autres rapports au lieu qui s'inscrivent directement dans l'action collective. C'est ce que nous avons tenté de

mettre en lumière en évoquant l'exportation de la fabrique urbaine pour les Boliviens dans trois contextes urbains à Barcelone Madrid et Buenos Aires (Baby-Collin *et al.*, 2014). À travers le travail collectif réalisé dans le cadre du programme Pics IMITMA ont été mises en évidence de nouvelles filières migratoires vers l'Espagne et vers la Catalogne depuis l'Amérique latine. Une dimension collective nous est apparue plus spécifiquement pour les populations boliviennes que j'ai pu appréhender dans le programme IMITMA comme un groupe, dont les pratiques se reconnaissent dans plusieurs lieux mis en perspective par le programme. Nous avons utilisé avec nos collègues l'expression de « réplique de modèles » d'insertion urbaine pour analyser la rapidité avec laquelle les Boliviens très récemment arrivés en Espagne ont transformé les quartiers d'installation, par des comportements d'insertion et d'adaptation à ces agglomérations qui semblent répliquer des expériences antérieures, notamment celles vécues à Buenos Aires. C'est la récurrence de ces formes de territorialisation, transmises comme un savoir, qui nous a conduites à les considérer comme une compétence collective qui s'exportait d'un pôle du champ migratoire à l'autre.

« La capacité du collectif bolivien à affirmer, en peu d'années, sa présence visible dans la ville attire l'attention [...] y aurait-il une spécificité bolivienne dans son habilité à territorialiser les espaces dans la migration ? l'importante culture commerciale bolivienne, son habilité dans le savoir-migrer, accumulée au cours de longues traditions historiques de la migration (interne et internationale), l'efficacité et la force des réseaux migratoires seraient-ils des éléments culturels qui rendent singuliers les processus de territorialisation internationale des migrants »<sup>124</sup>(Baby-Collin *et al.*, 2014: 71)

Les migrants eux-mêmes sont bien conscients d'ailleurs de leur capacité à s'approprier l'espace comme en atteste cette blague racontée par un Bolivien en 2010 :

« quand Armstrong est arrivé sur la lune il a vu un petit drapeau blanc (*c'est le drapeau qu'utilisent les gens de Cochabamba*), il s'est approché et on lui a offert de la chicha<sup>125</sup> : les Boliviens étaient déjà arrivés<sup>126</sup> ! (Juan, entretien collectif juillet 2010 prog. IMITMA)

En ce sens, nos résultats rejoignent des conclusions anciennes sur les savoir-faire et savoir-être dans le domaine de l'entrepreneuriat ethnique, inscrivant les activités indépendantes dans une « stratégie collective de reproduction des communautés ethniques » (Ma Mung, 1992). Intégrer ces « habilités » et ces compétences à la compréhension des modes d'habiter me semble renouveler la compréhension des pratiques transnationales. D'autres composantes de ces pratiques collectives ont été mises en lumière par la recherche en migratologie. Je pense par exemple à des institutions collectives de la mobilité comme celles mises au jour par Aurélie Varrel dans l'organisation de l'investissement immobilier par des agences transnationales (Varrel, 2013). Elles ont été évoquées sur le terrain et dans un travail

---

<sup>124</sup> « La capacidad del colectivo boliviano para afirmar, en muy pocos años, su presencia visible en la ciudad, llama la atención [...] Habría aquí una especificidad boliviana en su habilidad para territorializar los espacios de migración ? La importante cultura comercial boliviana, su habilidad en el saber migrar, acumulada en largas tradiciones históricas de la migración (interna e internacional), la eficiencia como la fuerza de las redes migratorias, serían ahí elementos culturales que dan una peculiaridad en los procesos de territorialización internacional de los migrantes ? »

<sup>125</sup> Alcool de maïs bolivien.

<sup>126</sup> « Cuando Armstrong llego a la luna, vio una banderita blanca se acerco y le regalaron chicha : ya estaban los bolivianos ! ».

de master<sup>127</sup> dans le cas de la migration colombienne, mais je n'ai pas pu moi-même enquêter sur le sujet. De la même façon, il serait intéressant pour cette structuration collective de l'habiter en migration d'observer l'apport d'agences de recrutement international plus ou moins formelles comme celles qui existent pour les travailleurs du care et dont nous avons pu évaluer les effets au Liban (Bergeon et Miret, 2020).

Il serait intéressant aussi d'associer dans l'analyse des pratiques révélées par les recherches sur le *Care* comme celles de Polina Palash (2019), et notamment ce qu'elle qualifie de protection sociale transnationale. La littérature regorge en effet d'exemples où le réseau ethnique et familial assure des ressources -ailleurs et à une autre période- fournies par l'État providence. Blandine Destremau évoque ainsi les grands-mères cubaines de plus de cinquante ans qui migrent pour s'occuper de leurs petits enfants aux États-Unis, ou les remises qui leur sont versées quand elles vieillissent avec peu de ressources à Cuba (Destremau, 2014). Le prisme de l'habiter peut structurer une voie de recherche qui permet d'éclairer ainsi différents objets des sciences sociales.

\* \* \*

Pour conclure, je soulignerai deux aspects qui justifient l'usage de la notion de l'habiter en migration. D'une part, son caractère synthétique qui permet bien de relier « le destin » des différents lieux du champ migratoire à travers la multiplicité des expériences qu'en font les migrants, et d'autre part, son caractère heuristique pour articuler les connaissances sur les pratiques individuelles et collectives qui structurent les rapports au lieu, objet de l'attention du géographe. La notion permet aussi d'englober des personnes dont les formes d'ancrage peuvent être moins tangibles, pour lesquelles cet « habiter le mouvement » n'implique pas l'inscription dans les lieux comme certains circulants dont nous parle A. Tarrius :

« Nous n'insisterons pas particulièrement sur la définition de l'errance : pas d'attaches avec le lieu d'origine, une multitude de lieux de centralité lors du parcours (tout lieu où l'on s'arrête), une distance avec la société d'accueil semblable à celle qu'entretient le nomade. (Tarrius, 2001 : 8)

S'ils ne s'inscrivent pas dans le lieu, leurs temps de pause dans le mouvement bénéficient des ancrages des « sédentaires » du champ, ceux que la littérature classique qualifie d'immigrés. L'habiter permet ainsi de rassembler la diversité des formes des rapports aux lieux qui permettent et/ou découlent du transnationalisme. Ce nouveau positionnement de l'habiter nous semble donc à même de donner du sens aux différentes pratiques individuelles et collectives au sein de l'espace du champ. De la trajectoire résidentielle dont les logiques ne s'imbriquent pas forcément avec les logiques des marchés immobiliers à des pratiques quotidiennes qui prennent un sens différent selon les lieux, mais aussi de l'organisation ou la participation à une fête folklorique, où l'installation d'un commerce de proximité, plusieurs pratiques doivent se lire à travers ce prisme pour prendre sens dans les lieux. C'est la raison pour laquelle nous retenons cette notion qui permet de considérer dans un même mouvement les expériences spatiales en migration.

---

<sup>127</sup> Cardona Castro, Tatiana Maria (2011) « Les investissements des émigrés colombiens dans l'immobilier résidentiel à Medellin » (Mémoire master co-dirigé avec F. Dureau).

## II.4 Conclusion du chapitre 2

Ce chapitre m'a amenée à penser l'individu mobile dans une forme de « transcalarité ». Ce terme est utilisé par L. Faret et G. Cortes pour qualifier les pratiques des migrants dans la circulation migratoire et correspond bien à ces pratiques des lieux qui inscrivent les parcours des migrants à différentes échelles géographiques (Cortes et Faret, 2009). L'expérience migratoire peut être ainsi comprise comme une modalité spécifique de l'habiter, et peut donc enrichir ce thème émergent de la recherche contemporaine en géographie. Il réunit dans une même vision du parcours biographique de l'individu, la diversité, la spécificité et l'évolution de ses rapports aux lieux.

Mais mon propos est désormais d'envisager ses effets sur les lieux. L'« évidence » d'un « destin » commun des lieux ou pôles du champ migratoire, mise en lumière dès les premiers travaux de Gildas Simon sur le champ migratoire, a été décrite par différentes disciplines en migratologie. Pour ne citer que les historiens :

"La perception qu'a le migrant des biens situés dans son village d'origine fluctue au cours du temps notamment parce qu'elle dépend de la situation dans laquelle ils se trouvent un moment donné » (Kesztenbaum et Oris, 2012 : 8).

La géographie se doit d'assumer pleinement l'analyse de ces formes de production de lieux tant d'un point de vue diachronique que dans la comparaison internationale. Mon objectif en géographie urbaine est de comprendre la localité comme un élément situé dans cet espace du champ migratoire. Dans le cadre de l'Anr Metal, nos hypothèses répondaient en partie à cet objectif en observant la capacité individuelle à transposer des modes d'habiter, cette fois-ci à destination de la ville d'origine, en l'occurrence Bogota. Nous postulons ainsi que :

« Il s'agira en effet dans ce chapitre d'analyser le rapport, renouvelé ou non, entretenu par les migrants avec leur ville d'origine, et ce à l'aune de l'expérience migratoire d'une part, et de l'expérience urbaine en migration d'autre part. Pour le dire autrement, l'expérience migratoire, dont on peut considérer qu'elle comprend à la fois la trajectoire migratoire (et ses conditions de réalisation), la situation actuelle dans la métropole européenne, d'éventuels projets, et l'expérience urbaine, construite au sein de la métropole européenne à travers des pratiques résidentielles, des mobilités quotidiennes et des représentations spécifiques de la ville, modifient-elles le rapport entretenu par les migrants à leur ville d'origine, que ce soit en termes de pratiques et de choix résidentiels, de mobilités au quotidien lors de retours, de représentations spatiales, de projets d'investissement immobiliers ou commerciaux ? » (Giroud, Cordoba, Guillon, Miret, 2014).

Mais ce qui m'intéresse dans la notion de l'habiter en migration, c'est qu'elle permet de donner sens à cet espace de vie multisitué que constitue l'espace du champ migratoire d'un groupe, et d'étudier les effets sur les lieux sur tout son territoire.

« Car un lieu ne peut se concevoir isolé, dans sa singularité, au risque de nier sa dimension politique. Celle-ci n'existe que dans la connexion à d'autres lieux qui forment ensemble un territoire » (C. Imbert in Barrère et Rozenholc, 2018 : 173).

Pour ma part, ce questionnement sur les trajectoires individuelles, sur les formes d'ancrage des individus dans le champ migratoire m'amène à interroger l'objet spatial spécifique qu'est la ville. Les lieux habités de la ville, quelles qu'en soient les échelles, sont une co-construction entre tous les habitants, mobiles et immobiles. Ce processus passe par d'évidents rapports de domination, celui des sédentaires sur les nouveaux arrivants, celui des établis sur les

précaires, certaines de leurs formes étant plus durablement que d'autres inscrites dans l'espace urbain. Les villes apparaissent particulièrement comme un acteur majeur de la dialectique mobilité/ancrage dans ce XXI<sup>e</sup> siècle de mobilité généralisée : elles sont à la fois des « hubs » de circulation, des lieux-relais de redéfinition des filières et des champs, et des lieux d'inscription des diasporas, d'attachement et de fixation, mais aussi de reconnaissance politique de ces groupes (associations, etc.). Nous avons déjà noté cette importance de la ville dans la trajectoire de Rosa Miret Baldé, qui au début du XX<sup>e</sup> siècle a contraint ses enfants à migrer vers son lieu d'origine, non pas vers le village de Vilamajor, mais vers la ville de Barcelone qui l'avait accueillie lors de son exode rural initial.

La place des villes dans la mondialisation et dans les territoires de vie multisitués des migrants n'a cessé d'augmenter. Comme le soulignent N. Glick Schiller et A. Caglar, il faut « penser comparativement à l'intersection des études migratoires et des études urbaines » (2011 : 2). Quels sont les processus de production de cette ville, et dans quelle mesure les migrants ont-ils un rôle spécifique par rapport aux autres habitants ? Inversement, la question est donc aussi de savoir comment les villes structurent les modes d'habiter.

« B. Lahire propose de considérer les pratiques humaines observables, quelles qu'elles soient, comme étant issues de l'association, d'une part, d'un certain nombre de dispositions (c'est-à-dire un ensemble de représentations collectives, d'expériences passées, etc.) et, d'autre part, d'un contexte spatio-temporel, qui va obliger l'adaptation momentanée de ces dispositions » (Fries-Paiola et Gasperin, 2014).

Je me pencherai donc dans le dernier chapitre sur des lieux que j'ai abordés au cours de mes enquêtes de terrain, comme « contextes spatio-temporels » des modes d'habiter que j'ai décrits. L'approche par les expériences et les modes d'habiter en migration constitue-t-elle un concept opératoire pour penser la migration internationale en géographie urbaine ?

Une telle perspective m'intéresse aussi dans sa portée diachronique pour comprendre la production des lieux. Qu'est-ce qui distingue par exemple les Nordestins rencontrés lors du terrain collectif conduit au sein du bidonville de *Villa diamante* à Sao Paulo en 2009, dans leurs incertitudes, leurs difficultés quotidiennes et leurs rapports à leur région d'origine, des familles andalouses ou galiciennes décrites par Candel dans les années 1930 à Barcelone (Candel et Camarasa Folch, 1964) ? Une telle mise en perspective nous autorise-t-elle à considérer ces acteurs éloignés temporellement de près d'un siècle comme des acteurs similaires du développement urbain, à travers des cursus résidentiels comparables ? C'est dans cette mise en perspective que plusieurs des terrains urbains que j'ai observés ont pris sens à travers la notion de production urbaine.

Les premiers travaux de Michael Peter Smith sur l'urbanisme transnational paraissent fournir un cadre théorique intéressant pour aborder cette capacité des migrants à transformer les lieux collectivement.

"Dans la version de l'urbanisme transnational que j'avance dans ce chapitre, les villes ne doivent pas être considérées comme des contenants vides d'articulations transnationales. »<sup>128</sup> (Smith, 1999 : 125).

---

<sup>128</sup> « In the version of transnational urbanism I am advancing in this chapter, cities are not to be viewed as empty containers of transnational articulations ».



En abordant la question du transnationalisme à la fin des années 1990 avec son collègue L. Guarnizo, il envisage l'urbanisme transnational, comme le contre-pied des modèles d'analyses de la ville globale, considérant que ces derniers ne prennent pas en compte une partie des circulations transnationales : celles des personnes « ordinaires », porteuses de processus qui sont disjoints des hiérarchies des villes globales. Il démystifie les approches de la ville globale qui sont, selon lui, trop focalisées sur le capital et uniformisent l'urbanisation en introduisant trop de hiérarchies entre les villes sans suffisamment s'attacher à l'historicité de leur production (Smith, 1999). Il invite les chercheurs en études urbaines à repenser les modèles d'analyses au prisme de l'urbanisme transnational, en observant la dimension locale du transnationalisme dans toutes les villes. Selon lui, on peut capter les flux de la globalisation économique et socio-culturelle, les rapports de force de la globalisation et les réseaux d'action qui connectent ces forces à l'espace social transnational, en observant la « translocalité » :

« Toutes les villes peuvent être considérées dans la plénitude de leurs liens particuliers avec les mondes situés à l'extérieur de leurs frontières »<sup>129</sup> (Smith, 1999 : 121).

Smith insiste sur la nécessité d'une analyse urbaine comparative des réseaux transnationaux émergents, considérés comme des articulations se produisant « au sein, entre et à travers les sites locaux qui ont jusqu'à présent été le domaine de la recherche urbaine » (Smith, 1999 : 124). Ce cadre théorique invite donc à un nouveau regard sur la géographie urbaine, à repositionner dans le translocal et le transnational.

Ces travaux ont inspiré des géographes qui ont tenté de recentrer cette observation de l'urbanisme transnational sur les pratiques du quotidien (Conradson et Latham, 2005), mais ont dans l'ensemble trouvé peu d'écho en France. Smith va par la suite développer cette approche dans diverses publications<sup>130</sup>, en se focalisant sur les pratiques de l'ordre de l'entrepreneuriat ethnique transnational, comparant plusieurs groupes et plusieurs situations locales entre eux. Je vais tenter dans le prochain chapitre d'éviter l'écueil sur lequel il nous met en garde :

« Un piège problématique serait de commencer et de terminer l'analyse de l'urbanisme transnational à un niveau purement local. En situant l'étude de l'urbanisme transnational au niveau des villes particulières considérées comme des translocalités, on évite ce piège »<sup>131</sup> (Smith, 1999 : 133).

Mais il me semble essentiel de recentrer cette approche de l'urbanisme transnational sur le premier terme, c'est-à-dire revenir à ce qui produit l'espace urbain, l'urbanisme comme pratique de différents acteurs, dont les habitants eux-mêmes. Mon objet d'étude sera l'immigration comme processus de développement urbain, c'est-à-dire observée d'un point de vue sédentaire, dans un contexte socio-spatial local et situé. En privilégiant le paradigme du champ migratoire, je m'inscris dans les « territoires circulatoires » d'Alain Tarrus.

---

<sup>129</sup> « All cities can be viewed in the fulness of of their particular linkages with the worlds outside their boundaries »

<sup>130</sup> Voir notamment (Smith, 2005; Eade et Smith, 2011) dont je n'ai pas pris connaissance.

<sup>131</sup> An equally problematic pitfall would be to begin and end analysis of transnational urbanism at a purely local level [...] situating the study of transnational urbanism at the level of particular cities viewed as translocalities avoids this pitfall.

Cependant, pour cet auteur, les lieux sont interchangeables et ne prennent sens que dans le territoire de mobilité, défini par la « visibilité sociale » d'un groupe :

« La notion de territoire est aussi floue que celle d'identité ; elle exige, à chaque usage, un rappel de sa définition. A minima, nous dirons que le territoire est une construction consubstantielle de la venue à forme puis à visibilité sociale d'un groupe, d'une communauté ou de tout autre collectif dont les membres peuvent employer un « nous » identifiant. Il est condition et expression du lien social. Il advient comme moment d'une négociation, entre la population concernée et celles qui l'entourent, qui instaurent des discontinuités dans les échanges généralisés. Le territoire est mémoire : il est le marquage spatial de la conscience historique d'être ensemble (Tarrus, 2001: 10).

Le territoire circulatoire des migrants se superpose à une géographie urbaine sédentaire, faite elle aussi d'héritages, de mémoires et de logiques spatiales qui s'imbriquent au territoire du champ migratoire. Cette posture a une double implication. D'une part, elle interroge les catégories utilisées : à partir de quel moment peut-on identifier une personne à l'habiter en migration ? S'inscrire dans ce mode d'habiter fait-il des individus des migrants ? Les termes d'immigré / émigré ont-ils encore un sens comme nous nous le demandions avec Thomas Lacroix (Lacroix et Miret, 2021) ? D'autre part, la lecture par l'acteur et ses stratégies que j'ai proposée m'amène à poser la question des « trois âges » de l'habiter en migration : le premier âge correspondrait ainsi à des trajectoires individuelles, à des parcours de vie qui construisent les champs migratoires dans la durée. Le second âge serait celui de la valorisation de l'espace de vie multisitué du champ migratoire et le troisième, plus autonome de la migration, constituerait dans cette hypothèse une forme d'être au monde originale dont il reste à définir les caractéristiques pour les descendants de migrants.

Pour ceux qui « habitent » le champ migratoire, même immobiles, connectés à l'espace migratoire par toutes formes de circulation physique ou idéale, le territoire du champ fait sens : c'est pourquoi nous avons choisi dans un projet de recherche en cours (CIMODYN) de porter la focale sur les « entourages de migrants », tels que définis dans le premier chapitre. Se situer dans le territoire du champ migratoire implique même pour les sédentaires, comme les grands-mères cubaines citées précédemment, des pratiques tout à fait extraordinaires, comme celle de devoir migrer, au moins temporairement pour prendre soin de leurs petits-enfants.

Dans le projet que je développerai en conclusion de ce mémoire, je propose d'étudier les trajectoires de descendants de migrants. En effet, certains membres de ces générations suivantes évoquées dans le premier chapitre peuvent à tout moment reprendre le mouvement dans le champ migratoire comme on l'a souvent constaté. Il est donc intéressant d'appréhender dans quelle mesure le champ migratoire est encore une réalité pour des générations issues de la migration, et de mettre à l'épreuve cette hypothèse des trois âges de l'habiter.

### III Chapitre 3 : Les lieux habités : la géographie urbaine revisitée par l'expérience migratoire

« L'étude de l'immigration ouvre pour les "urbanologues" des perspectives heuristiques inédites sur la ville »  
(A. Germain, 1999).

Troisième échelle géographique objet de mon attention, le lieu sera ici revisité à partir des constats posés au cours des deux chapitres précédents : il s'agit d'en revisiter les connaissances, empiriques et théoriques, en mettant en exergue les effets de l'habiter en migration. Mon propos sera de relire les apports théoriques de différentes disciplines (l'histoire, la géographie, la sociologie ou l'anthropologie) qui se sont intéressées aux migrations et aux villes. Chacune d'entre elles a porté des éclairages sur la production de l'urbain par les migrants, en termes de formes, de structures politiques, institutionnelles et sociales, ou de flux. Mais ces disciplines sont trop souvent restées étanches aux savoirs produits par leurs consœurs. Si migratologie urbaine il y a, elle tient dans la mise en relation de ces savoirs sur la ville et sur les migrations. J'ai moi-même effectué ces croisements disciplinaires et ces changements de regard au cours d'un itinéraire de recherche côtoyant des spécialistes de différents horizons disciplinaires dans différentes villes du monde ibérique. Je propose ainsi ici une synthèse des inflexions de mes analyses en fonction des temporalités de mon parcours de recherche. J'ai exploré le rôle des migrants en termes de production des lieux, de leurs recompositions, mais aussi de leur sémiologie, au sens du discours sur le cadre de vie urbain et de la terminologie utilisée par les habitants eux-mêmes. Autrement dit, j'ai observé le migrant comme « acteur agissant », comme un habitant parmi d'autres, mais soumis à des destinées spécifiques liées à cette expérience migratoire.

Mais chaque mode d'habiter s'adapte aux contraintes et ressources locales. À partir de l'hypothèse de l'habiter en migration, je considérerai les migrants comme l'un des éléments de ce que les géographes qualifient de système urbain. La ville constitue une réalité humaine, un milieu organique, appréhendé souvent comme un système où chacun de ces éléments fait sens, pour la sociologie en ces termes :

« La ville est à la fois territoire et population, cadre matériel et unité de vie collective, configuration d'objets physiques et nœud de relations entre sujets sociaux ces deux ordres de réalités n'en sont pas moins indissociables » (Grafmeyer, 1994 : 8).

Chaque discipline a élaboré des cadres théoriques pour comprendre les processus que l'articulation de ces éléments dans le système urbain engendrent. La dimension transcalaire de l'expérience spatiale des migrants n'est cependant pas, à mon sens, suffisamment prise en compte dans les études urbaines. L'expérience individuelle et collective de la mobilité à travers un système de lieux transnational sera donc considérée dans ce chapitre comme étant un élément significatif de l'évolution de la ville et de ses espaces. Partant du présupposé du lieu comme une production sociale, comment l'habiter en migration y participe-t-il ? Je me positionne ainsi dans la proposition théorique de l'urbanisme transnational (cf. supra), proche du courant d'études connu comme le processus de "transnational place-making" qui s'est surtout intéressé aux contextes urbains traversés par les diasporas et aux lieux de

mémoire (Smith, 2005), mais qui, à ma connaissance, ne s'est pas vraiment développé dans la recherche francophone. Dans cette perspective, pour étudier cette relation entre la ville et les migrants, je mobilise ici plusieurs cadres d'analyse issus tantôt de la migratologie ou de l'urbanologie : celui de la division sociale de l'espace urbain et du peuplement, celui de la fabrique urbaine et enfin celui du lieu et du local. J'essaierai de montrer leur apport dans la compréhension des effets de l'habiter en migration sur les lieux.

Le principal cadre d'analyse de la question des migrants dans la ville, qui influence considérablement le débat public sur « l'intégration », est celui de l'écologie urbaine. Si vous interrogez un groupe d'étudiants sur les processus qui concernent les migrants dans les villes, le premier terme prononcé sera celui de ségrégation. Les études du domaine de l'écologie urbaine, et notamment les approches quantitatives de la division sociale de l'espace urbain, apparaissent comme une lecture classique des discontinuités de l'espace géographique et signalent statistiquement des lieux de concentration résidentielle de migrants voire des concentrations considérées comme des « enclaves ethniques » (Vono de Vilhena et Bayona i Carrasco, 2010). Elles foisonnent de débats méthodologiques et statistiques, et offrent une forme de « contextualisation statistique » à notre propos, mais souffrent d'un déficit explicatif.

Bien que répandues dans le monde académique hispanophone<sup>132</sup>, elles sont souvent restées enfermées dans les débats sur les formes de domination sociale, créatrices de fortes inégalités, sans suffisamment tirer profit des approches, plus compréhensives, qui ont montré comment la division sociale est parfois le résultat de comportements individuels ou collectifs s'émancipant de la domination. Les études sur la ségrégation entrent en cela en contradiction avec mon propos jusqu'à présent. Le point de vue sur l'expérience migratoire, replaçant le migrant dans son « agentivité », se positionne dans le courant constructiviste des sciences sociales. Ce positionnement ne s'oppose pas pour autant à une vision plus structuraliste, qui, portant son attention sur les grandes structures sociales et spatiales, met l'accent sur leur inertie et leur prégnance sur les agissements individuels et même collectifs. Mon propos est justement d'articuler ces deux postures et de réintroduire ces inerties des structures urbaines et des processus ségrégatifs, dans la compréhension des modes d'habiter (Miret et Audebert, 2019). Les flux et les mobilités sont « contraints » par des structures politiques et économiques puissantes, que l'on regroupe en général sous l'appellation « politiques néo-libérales » et qui privent une partie de la planète du droit de libre circulation et de libre installation. Dans la ville aussi, ces structures politiques sont puissantes : si les emplois accessibles à un migrant sont localisés dans un quartier donné, mais que l'offre de logements accessibles en est éloignée, il doit arbitrer dans ses pratiques pour minimiser les inconvénients liés à la division fonctionnelle et sociale de l'espace dans lequel il se trouve. Il ne faut donc pas oublier la place des environnements géographiques dans les pratiques et les représentations individuelles et collectives. Il est essentiel de croiser une approche constructiviste et compréhensive des modes d'habiter et des expériences spatiales avec la dimension que je caractériserai de « structuraliste », qui loin d'être déterministe, inscrit la géographie contemporaine dans la compréhension des rapports de domination et de leurs traductions spatiales historiquement constitués. Je me situe donc, dans la lignée des sciences

---

<sup>132</sup> Voir García-Almirall, Fullaondo Elorduy-Zapaterieche, et Frizzera (2008); Tapada-Berteli, et Arbaci (2011); Galeano et Bayona Carrasco (2015); Galeano et Bayona Carrasco (2018).

sociales contemporaines, qui sont sorties des joutes stériles entre ces deux courants, pour s'atteler à des méthodes qui articulent les approches structuraliste et constructiviste dans un même mouvement compréhensif.

Le cadre d'analyse qui m'a permis de sortir de cette approche duale est celui de la « fabrique urbaine » qui s'intéresse aux acteurs de la transformation des lieux et à chacune des formes physiques qui produisent la matérialité de la ville dans le temps long. Adopté surtout par les historiens<sup>133</sup> et les urbanistes, il est fondamental en géographie urbaine dans sa description des tissus, des paysages et de formes. Ce cadre d'analyse implique la prise en compte des contextes de la production urbaine, celui des politiques publiques par exemple, pour comprendre les déterminations de chaque type d'acteur. Ce n'est pas un hasard si la notion de fabrique urbaine a été mise en avant par des historiens de la ville, qui ont éclairé par cette approche les modes de production informelle de la ville industrielle au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>133</sup>. Car ils ont mis la focale sur la fabrique des formes sur le temps long, considérant les villes comme façonnées par toutes sortes de mobilités -humaines et matérielles, de proximité ou internationales- et à des temporalités différentes, du quotidien à la circulation plus ponctuelle. Ce que j'ai pu observer dans les années 1990 dans les lieux que sont les villages littoraux de la région métropolitaine de Barcelone n'est pas comparable à ce que je pourrais y observer aujourd'hui. L'organisation socio-spatiale de ces lieux de la migration est fonction des contextes migratoires et métropolitains qui évoluent constamment. Les travaux de Marenne Niang (2014) que j'ai accompagnés dans le cadre de sa thèse sur le même espace ont révélé une structuration ethnique que je n'aurais pu imaginer en parcourant ce terrain dix ans auparavant. Comment s'inscrivent ces différents contextes dans les lieux, mais surtout, dans la matérialité des lieux et pas seulement dans leur configuration sociale qui est souvent au cœur des analyses en sciences sociales ? Cette approche nécessite des méthodologies très différentes que j'aborderai dans la section 2. Car le lieu m'intéresse en ce qu'il est habité et seules des méthodes d'observation qualitative permettent de donner du sens aux actions des habitants. Elles nous permettent de réinscrire la présence des migrants dans la ville dans la compréhension de leurs marges de manœuvre par rapport à des structures urbaines produites avant leur arrivée. C'est ainsi par l'observation de certains lieux de visibilité de la présence migrante que la migratologie a pu mettre au jour les interactions entre les différents acteurs qui contribuent à la fabrique urbaine.

Enfin, le dernier cadre d'analyse est celui du lieu qui, en géographie, est un objet spatial central. Après le tournant de la géographie sociale et humaine des années soixante-dix, la notion de lieu a pris de l'épaisseur. Dès 1977, Yi Fu Tuan construit son ouvrage autour de cette question : « de quelle manière les gens donnent-ils un sens et organisent-ils l'espace et le lieu » ? Il propose trois pistes à explorer : les apprentissages (l'espace devient lieu dès que

---

<sup>133</sup> Cette expression de fabrique urbaine renvoie en effet à une approche spécifique des historiens de la ville qui situent les étapes de transformation des espaces urbains européens dans le contexte de leur production et dans les rapports de domination propres à chaque période historique. En introduction d'un ouvrage sur la fabrique de la ville de Tours, on trouve ainsi des termes clés de cette approche : « La nécessité d'inverser l'appréhension de la question des relations entre espace et société, de mettre l'espace au centre des préoccupations [...] si on veut saisir les relations dialectiques qui unissent habitants, habitat et milieu physique naturel, il convient de soumettre des cas suffisamment documentés à un examen approfondi nécessairement de type monographique » (Noizet, 2007).

nous le connaissons mieux et que nous lui attribuons une valeur), la relation entre espace et lieu (chaque pause dans le mouvement fait d'une position dans l'espace un lieu) et enfin l'expérience ou la perspective expérimentale (Tuan, 2006 : 10)<sup>134</sup>. Selon cet auteur, les êtres humains « essayent aussi d'incarner leurs sentiments, leurs images et leurs pensées dans une matière réelle. Le résultat est un espace sculptural et architectural et, à grande échelle, la conception de la ville » (p.21). Toujours dans cette perspective, mon ambition est de décrire les formes de cette « incarnation ». C'est dans ses pas que nous allons nous glisser pour ce troisième chapitre, en observant ce que les ancrages des migrants font aux lieux, à travers les spécificités de leurs modes d'habiter.

Dans la perspective de la géographie du champ que je me suis proposé de conduire, la notion de lieu s'articule donc à celle de circulation. Nous rejoignons ici les nombreux travaux sur « les lieux de mobilité », sans pour autant entrer dans le débat théorique sur l'heuristique de cette notion (Barrère et Rozenholc, 2018; Rozenholc, 2017). Dans la foulée de ces auteures, nous partons du constat de son caractère « instable » - « il n'y a pas de lieu absolu et fixe » -, mais aussi de sa force comme notion « expérientielle », « à l'articulation du matériel et du symbolique ». Pour autant, je n'utiliserai pas la notion de *place*, utilisée en France pour renvoyer aux débats anglo-saxons considérés plus riches sur le lieu, et pour distinguer le lieu de la *localité*. Ce parti pris s'explique non pas par un désaccord, mais par le positionnement du regard porté sur le lieu. Les travaux qui adhèrent à l'usage de *place*, comme ceux de Virginie Baby Colin, insistent davantage sur le sens des lieux pour les habitants, que sur la singularité du lieu sur le temps long.

« Le lieu, comme traduction de l'anglais *place*, selon la conceptualisation élaborée par Doreen Massey (2005), à laquelle mon travail adhère, est un point de rencontre, construit par une configuration particulière de relations sociales, de liens, en un point donné. Le lieu n'a ainsi pas d'identité propre » (Baby-Collin, 2014: 21).

Au contraire, dans mon travail, le lieu est l'objet principal de l'analyse, il préexiste aux flux, soit parce qu'il a été produit par d'autres flux, soit par sa situation relative à d'autres lieux. Dans les pas de Matthieu Giroud, j'ajouterai à la définition de Virginie Baby-Collin le fait que le lieu est aussi composé d'un « cadre matériel » et des « valeurs cristallisées au sein de représentations socio-spatiales » (Giroud, 2007 : 80). Le lieu « produit-producteur » se « dialectise » dans cette vision, comme le fait l'espace selon les termes d'Henri Lefebvre (Lefebvre 2000 : XX préface). Il s'agit donc pour moi de recentrer la définition du lieu sur sa dimension diachronique intégrant dans sa singularité les contextes historiques de sa production, autrement dit sa morphogénèse (cf. infra). Je n'insisterai pas davantage sur une longue définition du lieu que géographes, anthropologues et philosophes ont alimentée, je m'inscris dans une forme de filiation intellectuelle avec les auteurs susmentionnés.

Mais dans cette définition labile, mon objet spatial, le lieu que j'étudie c'est la ville. La géographie apparaît comme une discipline clé pour comprendre la ville comme un lieu, un lieu habité et comme un espace produit ; le migratologue y observe non seulement les flux, mais surtout leur résultat c'est-à-dire la présence (ou l'absence). L'objet d'étude « ville » est

---

<sup>134</sup> La littérature anglo-saxonne s'est beaucoup intéressée au sens du lieu : ce n'est pas le propos de s'arrêter ici précisément à ces notions, mais le lecteur pourra se référer à un court état de la littérature exposé à propos d'un quartier dont je parlerai plus avant, dans un article sur le quartier Raval de Barcelone (Ortiz-Guitart, 2004).

considéré ici comme un lieu singulier, notamment quant à sa place dans la mondialisation qui s'explique par le fait que :

« tout lieu est à l'intersection d'un certain nombre de champs et [que] un lieu ou une région correspond à une combinaison unique de champs » (R. Brunet cité par Lessault et Berthomière, 2019 : 25).

Les villes appartiennent souvent à plusieurs champs migratoires, et sont donc produites par la juxtaposition ou la superposition à travers le temps de différents modes d'habiter. Leur appartenance à ces champs les inscrit dans une forme de transcalarité et influence leur place dans la mondialisation.

Quand je parle de ville ou de lieu urbain, j'utilise l'échelle la plus large de l'urbain, celle des aires métropolitaines, qui dans le cas de Barcelone s'avère la seule pertinente<sup>135</sup>. La notion d'aire métropolitaine a été créée pour représenter administrativement et politiquement les villes lorsque leur agglomération s'étend sur plusieurs communes. Celle de région métropolitaine, de la même façon, renvoie à une extension plus vaste de l'aire d'influence en termes économiques et de relations quotidiennes. Ces limites institutionnelles n'ont pas de sens pour les migrants, dans les représentations des villes qui circulent dans le champ migratoire. Les lieux d'ancrage auxquels ces représentations renvoient peuvent se situer indifféremment dans chacune des couronnes métropolitaines, du centre à la commune la plus périphérique des régions métropolitaines. Parler de lieu urbain, nous invite donc à poser une approche multiscalaire de la notion de ville, parti pris qui postule que du logement, de l'espace public de proximité à la région métropolitaine, la ville peut être déclinée en une variété d'échelles de la localité, échelles d'un même système urbain. À l'intérieur de la ville, je distingue donc plusieurs lieux, notamment les échelles du quartier. Cette perspective souligne l'individualité de la ville et permet de redonner à l'entité urbaine une compréhension sensible, celle des perceptions des habitants, plus à même de prendre en considération la place des migrants en ces lieux. Par leur expérience transcalaire, les migrants ont leur propre perception de chaque ville, de ses limites et des différents éléments qui la constituent. Chaque ville ainsi définie est néanmoins un environnement singulier, produit historique et reflet des identités sociales et politiques locales. Je peux ici me glisser dans les termes de Christophe Imbert lorsqu'il conclut l'ouvrage « *Les lieux de mobilité en questions* » :

« Ce qui s'y joue est à la fois un rapport complexe au passé et à l'ailleurs, aux histoires individuelles et collectives, un enchevêtrement de traces et d'influences toujours sans cesse sujettes à réinterprétations. Le lieu est la condition même de la singularité, plutôt que de l'authenticité, comme le pensait Heidegger » (Christophe Imbert, in Barrère et Rozenholc, 2018).

Pour articuler ces trois cadres d'analyse, je dois rappeler les références scientifiques qui ont construit mon cheminement. Ma pensée sur la ville et les migrations s'est longtemps structurée au prisme des observations des changements barcelonais et du contexte migratoire interne et international catalan. Les recherches se sont beaucoup développées sur

---

<sup>135</sup> Nous avons expliqué dans un article comparant Barcelone à Madrid la spécificité administrative de cette métropole très dense, mais dont les trois millions d'habitants sont distribués dans une aire urbaine où le pouvoir est éclaté entre 27 municipalités (Baby-Collin *et al.*, 2014).

ces sujets au XXI<sup>e</sup> siècle, mais en Espagne, les migratologues formaient il y a encore quelques années un petit groupe de chercheurs spécialisés et assez fermé (Solana, Morén Alegret, et De Miguel, 2002). Puis, progressivement, ce courant de recherche s'est élargi et nous avons vu arriver une multitude de nouveaux chercheurs dans les congrès sur les migrations en Espagne<sup>136</sup>. Bien que n'ayant plus fréquenté ces espaces scientifiques depuis une dizaine d'années, j'ai été frappée à la fin des années 2010 par le changement de regard opéré dans ce champ. D'une part, beaucoup de recherches se caractérisent à partir de cette date par l'absence de référence aux travaux francophones et notamment à une littérature du XX<sup>e</sup> siècle en anthropologie, sociologie et géographie urbaine sur la présence migrante dans les villes. Et d'autre part, on constate une forte influence des courants d'étude anglo-saxons sur le transnationalisme auprès des jeunes chercheurs, qui n'ont pas tous contextualisé leurs travaux dans les processus urbains plus généraux<sup>137</sup>. Il me paraît donc important ici de faire la synthèse des courants de recherche ibériques pour expliciter leur apport à la compréhension du changement urbain barcelonais et des modalités de la présence migrante. Je mobiliserai essentiellement les travaux sur l'immigration dans les villes espagnoles produits en sociologie, anthropologie et démographie, mais aussi des travaux plus généraux sur la ville et l'urbain, produits notamment du point de vue de la géographie sociale. Enfin, je mobiliserai ponctuellement la littérature latino-américaine approchée au gré des collaborations scientifiques.

Mais cette partie s'appuie principalement sur la construction empirique de mon regard scientifique. La géographie urbaine que je pratique est faite de la structuration des connaissances dans mes enseignements et d'observations régulières de différents terrains, très différents les uns des autres. Cette mosaïque de connaissances alimente ce chapitre pour montrer comment mon observation de Barcelone, depuis trois décennies, prend sens à la lueur des connaissances d'autres espaces urbains. La lecture des effets de certaines formes de l'habiter que je souhaite livrer ici, s'est faite par des allers-retours et la mise en perspective du terrain barcelonais et des résultats de travaux collectifs en Amérique latine. Ces pages seront donc l'occasion de présenter divers espaces urbains dans leur singularité ou similitudes, et d'expliquer en quoi la notion de « fabrique urbaine » prend sens en migratologie. En d'autres termes, je veux montrer comment l'approche micro-géographique contribue à un nouveau regard sur les processus ségrégatifs et sur la place des migrants dans la production des lieux où ils habitent. Je m'appuie particulièrement ici sur mes observations longitudinales du terrain barcelonais à travers les migrations, mettant à profit dans cette lecture de l'urbain une forme de connaissance monographique qui est au cœur de ma vision de géographe (cf. III.3). Mais les lieux barcelonais ont pris peu à peu sens dans cette vision dynamique par le regard porté depuis d'autres terrains, à Bogota et Santiago, où les formes de production de l'urbain dans un contexte d'urbanisation récente correspondent en bien des points de leur trajectoire à ce que l'histoire urbaine a pu observer dans les communes et quartiers périphériques de Barcelone (cf. III.2).

---

<sup>136</sup> J'ai participé à deux de ces congrès, en 2007 et en 2009, qui ont lieu tous les trois ans dans une université espagnole et dont le dernier s'est tenu à Barcelone en 2019 (IX congreso sobre migraciones en España).

<sup>137</sup> L'abandon de l'étude du français comme langue vivante, au détriment de l'anglais notamment, dans les établissements scolaires en Espagne en est la raison principale.



Pour présenter le fil conducteur de ce chapitre, je reprendrai les propos de France Guérin Pace dans l'introduction de l'ouvrage « *Les lieux de mobilité en questions* » (Barrère et Rozenholc, 2018). Elle y évoque le besoin de distinguer « trois dimensions de la production des lieux : la dimension temporelle, leur matérialité et ambiances et enfin la dimension dynamique de la fabrique par les mobilités individuelles et collectives ». Dans le domaine de la matérialité des villes en lien avec les migrations, il nous semble nécessaire de rappeler dans un premier temps la prégnance des débats sur les processus de division sociale de l'espace urbain, de concentration résidentielle et leur pendant en termes d'analyse des processus ségrégatifs. Je présenterai l'application de cette lecture à l'espace de la métropole barcelonaise (III.1.1). Cette première section est complétée par une présentation des dynamiques de peuplement et d'urbanisation qui permettront au lecteur de se familiariser avec l'espace barcelonais (III.1.2). Dans un second point, nous articulerons les travaux de la migratologie sur les quartiers dits ethniques ou d'immigration aux acquis d'une micro-géographie urbaine. Nous ferons un détour par ma pratique sur les terrains latino-américains pour comprendre autrement l'espace urbain et la place des acteurs habitants. Les résultats qui se sont dégagés de cette approche m'ont incitée à relire la géographie des quartiers barcelonais que j'ai étudiés, en utilisant toutes ces grilles de lecture (ségrégation ; morphogénèse ; effets des modes d'habiter) pour avancer dans la compréhension des modes de production urbaine sur le temps long, et émettre des hypothèses sur la ville en train de se faire, à travers le jeu de différents acteurs habitants ou institutionnels (section III.3).

### **III.1 Une lecture par les structures urbaines : focale sur Barcelone**

J'aimerais en préambule rappeler comment, depuis leurs débuts, les études urbaines ont observé les migrants comme des acteurs fondamentaux des premières phases de l'urbanisation (Agier, 2016). La géographie urbaine a pour objet de comprendre les villes dans leur universalité, dans leur singularité et dans leur forte évolutivité : de tout temps la migration les a traversées, construites, vidées, diversifiées. Dans son ouvrage de référence sur l'histoire universelle des villes, Paul Bairoch souligne que :

« Du Moyen-Âge européen au tiers monde d'aujourd'hui, la ville s'est approvisionnée en hommes dans les campagnes. [...] La ville traditionnelle prise globalement disons entre 1750 et 1850 se caractérise par une croissance naturelle négative de sa population [...] certains auteurs parlent d'ailleurs de l'indispensable immigration qui a été pour les villes médiévales une nécessité vitale au sens le plus strict du terme [...] vu la surmortalité urbaine une fécondité non fondamentalement différente renforce le rôle de l'immigration dans la croissance urbaine. La régression de la population des villes en l'absence d'immigration constitue d'ailleurs un élément explicatif du déclin rapide des villes lorsque les bases économiques qui les supportaient disparaissent ou s'amenuisent » (Bairoch, 1985).

Le lien établi entre la métropolisation et la révolution industrielle place ensuite les migrants arrivant en ville par l'exode rural au cœur des analyses. La vision de leur rôle est encore positive, car cette étape du développement urbain des villes occidentales est associée à une vision idéalisée de la modernité au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle, dont les métropoles sont le symbole. Même dans la dénonciation des forces capitalistes qui impulsent cette modernité, les migrants sont des acteurs essentiels. Les philosophes et économistes socialistes dénoncent la violence de l'accueil de ces nouvelles classes laborieuses dans les espaces urbains des villes « tentaculaires ». Ces ancêtres des analyses marxistes qui identifient d'une certaine manière « l'habiter » des migrants d'origine rurale, seront d'ailleurs à l'origine de l'habitat social,

promu par les pouvoirs publics pour améliorer le sort de ces nouveaux habitants des villes, et dont la présence matérialisera leur ségrégation dans certains quartiers.

Paradoxalement, la place des migrants dans la croissance des villes n'est pourtant pas restée une préoccupation dans les études urbaines. En Catalogne pourtant, le précepte d'une immigration « vitale » est resté très présent dans la démographie catalane (cf. les travaux d'Ana Cabre : 1992; 1999; 2020) :

"en l'absence de mouvements migratoires durant le XX<sup>e</sup> siècle, l'Espagne aurait trois millions d'habitants en plus de ce qu'elle a (7,8% de plus), tandis que la Catalogne en aurait 3.6 millions de moins (soit 60% de moins) [...] l'immigration doit être considérée comme un élément constitutif de ce que je nomme le système catalan de reproduction démographique" (Cabré, 1999 : 36)<sup>138</sup>.

Cette notion de système catalan de reproduction m'avait amenée à énoncer le lien entre le système d'immigration barcelonais et la métropolisation de cette ville, posant l'immigration comme une constituante principale du développement urbain (Miret, 1998, 2001). Je reprendrai à grands traits des éléments de cette contribution dans le second point de cette section où je présenterai les dynamiques de peuplement de la métropole. D'une certaine façon, ce constat de l'apport migratoire au développement urbain était également sous-jacent aux travaux de l'école de Chicago dans les années 1920-1930 (cf. infra), alors que la croissance de cette ville ne pouvait se comprendre que par les migrations internes et internationales (Stébé et Marchal, 2009). Mais malgré les efforts de modélisation de la forme et de l'organisation sociale et fonctionnelle des espaces urbains qui en ont découlé, il me semble que ce lien évident entre migrations et développement urbain a largement été éclipsé par l'émergence du « *problème migratoire* », comme construction sociale, politique et économique à partir de l'entre-deux-guerres.

C'est donc souvent sous le prisme des formes de concentration vs dispersion résidentielles de populations de certaines origines que les études urbaines classiques envisagent la présence migrante dans les villes. Cette lecture, qui s'appuie sur les analyses des processus agrégatifs ou ségrégatifs propres à la division sociale des espaces urbains, est sûrement celle qui constitue le point de jonction entre la migratologie et les études urbaines. Comme nous l'avons déjà souligné ailleurs (Miret et Audebert, 2019), contrairement à d'autres traditions scientifiques où la place des immigrés à l'échelle de l'urbain ou du métropolitain a largement été explorée notamment à partir du paradigme de la ségrégation<sup>139</sup>, ce type d'analyse est

---

<sup>138</sup> Cet ouvrage qui reprenait la thèse primée de celle qui fut pendant plusieurs dcennies la directrice du centre d'études démographiques catalan, a eu un très fort retentissement scientifique et médiatique, l'expression du système catalan de reproduction démographique ayant fait florès.

<sup>139</sup> Voir les travaux sur Bruxelles ou Rotterdam notamment : Mik Ger, "Residential segregation in Rotterdam : background and policy", Tijdschrift voor economische en social geografie, vol. 74 (2), 1983, pp. 74-86. Van Amersfoort Hans, " Immigration and settlement in the Netherlands", New Community, vol. 11, 1984, pp. 214-224. O'Loughlin John, "Distribution and migration of foreigners in German cities", Geographical Review, vol 70(3), 1980, pp. 253-275. O'Loughlin John, Glebe Gunther, " Residential segregation of Foreigners in German cities", Tijdschrift voor economische en social geografie, vol. 75(4), 1984, pp. 273-284. De Lannoy Walter, « Residential segregation of foreigners in Brussels », Bulletin de la Société Belge d'Études Géographiques, vol. 44, 1975, pp. 215-238. Kesteloot Christian, « Concentration d'étrangers et politique urbaine à Bruxelles », Revue Européenne des Migrations Internationales, vol.2, n°3, 1986, pp.151-168.

restée peu fréquente en France. Michelle Guillon, dont l'influence sur mes travaux a été évidemment déterminante<sup>140</sup>, est reconnue par les plus jeunes spécialistes comme Mathieu Delage comme l'une des précurseurs de cette approche (Delage, 2014). Elle s'est risquée à cet exercice, grâce à sa connaissance intime de l'espace parisien et de ses processus ségrégatifs, celle des migrants qu'elle a enquêtés pendant trente ans et de leurs pratiques de travail et de vie au sens large, et à travers la somme impressionnante d'approches qualitatives et quantitatives de travaux réunis dans sa thèse d'État (Guillon, 1978, 1993, 1996). Elle est l'une des rares aussi à avoir envisagé les échelles plus vastes de l'urbain notamment dans le cadre de la métropolisation contemporaine, ce qui nous semble avoir été en partie négligé en France jusqu'à une date récente (Delage et Weber, 2014)<sup>141</sup>. À cette période en France, les travaux envisagent la ségrégation à travers le prisme des classes sociales représentées par les catégories socioprofessionnelles, très rarement par celui des nationalités, notamment parce que la loi sur la confidentialité des données empêche l'INSEE de diffuser des résultats par nationalité à échelle des IRIS<sup>142</sup>. Dans ces travaux, les migrants sont surreprésentés dans les quartiers populaires et ouvriers associant quelques quartiers centraux et quartiers récents périphériques de logement social, sans qu'une description minutieuse puisse en être réalisée. Les travaux sur la ségrégation « ethno- raciale » ont repris au cours de la dernière décennie, venant en partie combler cette lacune et montrant une augmentation de la ségrégation pour les immigrés non européens, notamment concentrés dans les quartiers de logement social en périphérie (McAvay, 2018)<sup>143</sup>.

Au contraire, dans le modèle d'analyse de l'urbain espagnol, très influencé par les « *urban studies* » anglo-saxonnes, plusieurs auteurs étudient cette question de la ségrégation probablement en raison d'une grande disponibilité des données statistiques. Contrairement à la réglementation française<sup>144</sup>, l'Instituto Nacional de Estadística met à disposition (très

---

<sup>140</sup> J'ai collaboré au quotidien avec Michelle dès son arrivée à Migrinter en 1992 et longtemps après sa retraite, découvrant puis appliquant avec elle les complémentarités entre les méthodes d'enquête qualitative et l'usage des statistiques (cf. volume 2). Michelle est décédée le 7 janvier 2022 au moment où je finalise ce manuscrit.

<sup>141</sup> Cet article récent revient sur la petite dizaine d'études disponible depuis une trentaine d'années sur la ségrégation des populations selon la nationalité en Ile-de-France.

<sup>142</sup> Voir notamment les travaux d'Edmond Préteceille et de Catherine Rhein : Préteceille, Edmond. « Division sociale de l'espace et globalisation. Le cas de la métropole parisienne ». Sociétés contemporaines N°22-23, 1995. Ségrégations urbaines., 1995. Préteceille, Edmond « Typologie socioprofessionnelle 1999 et transformations de l'espace résidentiel 1990-1999 ». Research Report. Observatoire Sociologique du Changement - Sciences Po & CNRS, 2003. RHEIN C., 2000, « Structures sociales en Ile-de-France », in PUMAIN D., MATTEI M.F. (dir.), Données Urbaines 3, 211-224. RHEIN C., 1998, « Couches sociales et structures des ménages : le cas du grand Paris », Revue de Géographie de Lyon, n°73, p. 83-91.

<sup>143</sup> Cette auteure cite notamment les travaux suivants : Préteceille E., 2009, « La ségrégation ethno- raciale a-t-elle augmenté dans la métropole parisienne ? », Revue française de sociologie, 50(3), p. 489-519. Verdugo G., 2011, « Logement social et ségrégation résidentielle des immigrés en France (1968-1999) », *Population*, 66(1), p. 171-196. Pan Ké Shon J.-L., 2011, « La ségrégation des immigrés en France : état des lieux », *Population et sociétés*, n° 477, 4 p.

<sup>144</sup> En France, depuis le recensement de 1999, en raison du secret statistique et de la protection des données individuelles, les données ne sont plus diffusées qu'à échelle de l'IRIS (Îlot Regroupé pour l'Information Statistique) qui est un regroupement d'îlots statistiques d'environ 2000 à 5000 habitants. À cette échelle cependant, on ne dispose pas des données distinguant les nationalités détaillées.

souvent en accès libre sur internet), toutes les données concernant les sections censitaires, plus petite unité de diffusion, mais aussi, dans bien des cas, les microdonnées individuelles.

Dans le cas de la région métropolitaine de Barcelone<sup>145</sup>, ces travaux et ma propre utilisation de ces données nous permettent de présenter à grands traits la présence migrante dans la ville. Ils relèvent d'une approche « classique en géographie urbaine », mais dont la prégnance dans les sciences sociales en fait un passage obligé. J'évoquerai les débats récents autour de cette approche dans un premier point pour ensuite aborder la géographie du peuplement urbain qui a davantage envisagé la constitution dans la durée de ces structures héritées de la division sociale de l'espace barcelonais.

### III.1.1 L'analyse des processus de concentration résidentielle à Barcelone

On pourrait qualifier les analyses de la division sociale de l'espace urbain, comme une lecture à plat, c'est-à-dire une vision « sédentaire » selon la terminologie usuelle d'Alain Tarrus, de l'organisation et des interactions des groupes sociaux dans la ville. Elles s'appuient en général uniquement sur le lieu de résidence des ménages, à de notables exceptions comme les travaux de Catherine Barthon sur les ségrégations scolaires<sup>146</sup>. Il s'agit là d'un champ foisonnant des études urbaines, passage obligé de l'enseignement de géographie urbaine. On sait que la géographie résidentielle est inégalitaire dans toute ville et de tout temps<sup>147</sup> à des degrés plus ou moins importants. Dans leur approche historique de l'épistémologie de la géographie urbaine, J.P. Lévy et Y. Fijalkow (2008) nous apprennent que, dès 1923, Max Sorre relevait l'importance de la division ethnique mise en évidence par les sociologues de l'école de Chicago dans la compréhension du fait urbain. Mais si étymologiquement, le terme de ségrégation implique une contrainte forte sur des individus et des groupes sociaux par des groupes majoritaires et dominants. Par extension il désigne la concentration de populations défavorisées dans certaines zones, ce qui ne correspond pas forcément à tous les processus de division sociale de l'espace : le ghetto des riches, l'entre-soi aisé ne renvoient pas à des processus de discrimination. Ces formes d'agrégation, ou auto-ségrégation n'en sont pas

---

<sup>145</sup> Je ne reviens pas ici sur l'intérêt plus général de la métropole de Barcelone pour étudier les modalités d'insertion des migrants dans le contexte migratoire espagnol. En Espagne les étrangers sont largement moins présents dans les villes que dans d'autres pays européens, une grande partie d'entre eux, notamment ceux originaires d'Afrique, s'insérant pour travailler notamment dans l'agriculture intensive dans des régions rurales ou sur les communes du littoral touristique espagnol (retraités européens d'une part, et d'autre part latino-américains et européens de l'Est travaillant dans l'économie touristique). Malgré cette nuance, ils sont très présents dans les grandes métropoles, 43 % d'entre eux vivant dans l'une des sept grandes villes espagnoles en 2005 (Torres et al., 2015 : 152).

<sup>146</sup> Voir : Barthon Catherine. La ségrégation comme processus dans l'école et dans la ville. In: *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 14, n°1, 1998. La ville déstabilisée ? Faits et représentations, sous la direction de Sophie Body-Gendrot et Michelle Guillon. pp. 93-103. Barthon, C., & Monfroy, B. (2006). Une analyse systémique de la ségrégation entre collèges: l'exemple de la ville de Lille. *Revue française de pédagogie. Recherches en éducation*, (156), 29-38.

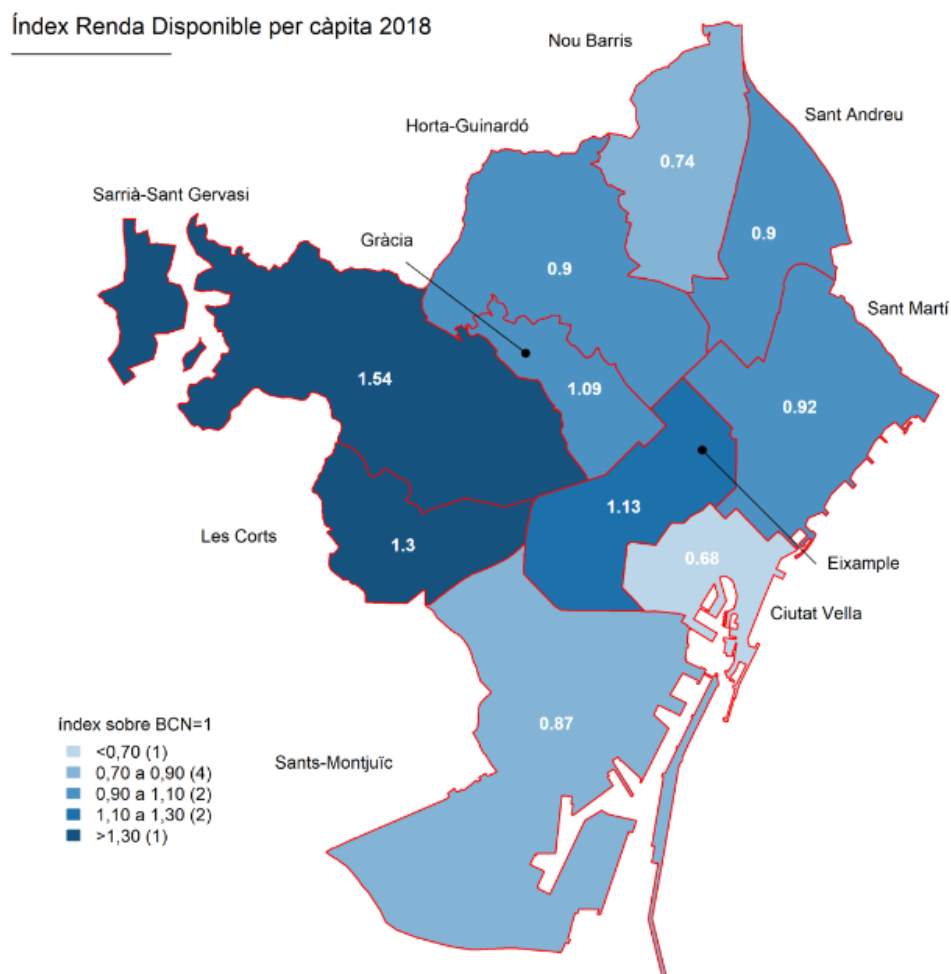
<sup>147</sup> Jean Brunhes en 1925 en faisait déjà le constat : « Aujourd'hui riches et pauvres ne vivent plus dans la même maison ; ils ne vivent même plus dans le même quartier, nous serions presque tentés de dire dans la même ville. Car ce sont des villes distinctes qui se sont constituées par les zones urbaines des grandes cités, zones qui se classent et se différencient par la différence des métiers et surtout des conditions, villes juxtaposées qui sont dans la même ville, étrangères les unes aux autres et dont les habitants deviennent trop souvent hostiles les uns aux autres » (cité par Fijalkow et Lévy 2008).

moins des moteurs importants de la division sociale de l'espace urbain. Jacques Brun soulignait déjà les risques de cette forme neutre de l'analyse en 1993 :

« au sens le plus élémentaire et peut-être le plus ambigu, car il est le plus éloigné de l'acception originelle, le mot « ségrégation » désigne simplement toute configuration du peuplement urbain dans laquelle sont perceptibles à une échelle quelconque, des contrastes spatiaux dans la composition de la population » (Brun, 1993 : 2).

Les approches cartographiques des « contrastes spatiaux » des lieux de résidence présentent donc de nombreuses limites heuristiques quand il s'agit de comprendre (mais aussi de gérer) les formes de concentration d'habitants selon leurs origines nationales ou ethniques. Les utilisant moi-même, j'ai bien conscience de l'image fragmentée qu'elles offrent si elles ne sont pas doublées d'une lecture qualitative de la production de l'espace urbain, à laquelle s'attèlent les travaux les plus récents en la matière et qui permet de tester des hypothèses explicatives. Beaucoup d'analyses des inégalités socio-spatiales se basent sur la seule lecture des inégalités de revenus selon le lieu de résidence. À Barcelone, cette lecture peut se faire à partir de la carte ci-dessous (Figure 15), outil de gestion politique et sociale que les services municipaux actualisent régulièrement.

Figure 15 : Les revenus par habitant à Barcelone par districts en 2018



Source : (Ajuntament de Barcelona, 2021)

On distingue nettement une morphologie sociale opposant deux districts riches à l'ouest, à un centre qui accueille une majorité de populations à bas revenus. Entre les deux, le district de l'Eixample accueille des classes moyennes supérieures, deux districts périphériques sont à peine plus riches que le centre et les quatre derniers autour de la moyenne de revenus de la population barcelonaise sont clairement des quartiers de classes moyennes. Une morphologie sociale assez caractéristique des villes méditerranéennes, qui ont conservé des centres dégradés plus tardivement que les métropoles de l'Europe du Nord, bien que la gentrification y produise déjà ses effets depuis trois décennies. Nous évoquerons ici trois problèmes méthodologiques posés par cette représentation classique de la morphologie sociale diffusée régulièrement dans la presse : celui de l'échelle de lecture des inégalités, celui de l'échelle de la définition de l'urbain, et celui des catégories d'analyse des inégalités sociales.

La première question est celle de la « sensibilité des indices de ségrégation à la définition du découpage géographique » (Verdugo, 2011)<sup>148</sup>. En effet, les mêmes statistiques présentées à une échelle plus fine sur la Figure 16, celle des sections censitaires<sup>149</sup>, nous permettent d'observer une division sociale de l'espace bien plus nuancée. On y distingue des microségrégations à l'intérieur même des districts, entre quartiers : c'est le cas des plus pauvres d'entre eux, ceux de Ciutat Vella et de Sant Marti en particulier, mais un deuxième niveau de ségrégation concerne les sections censitaires elles-mêmes.

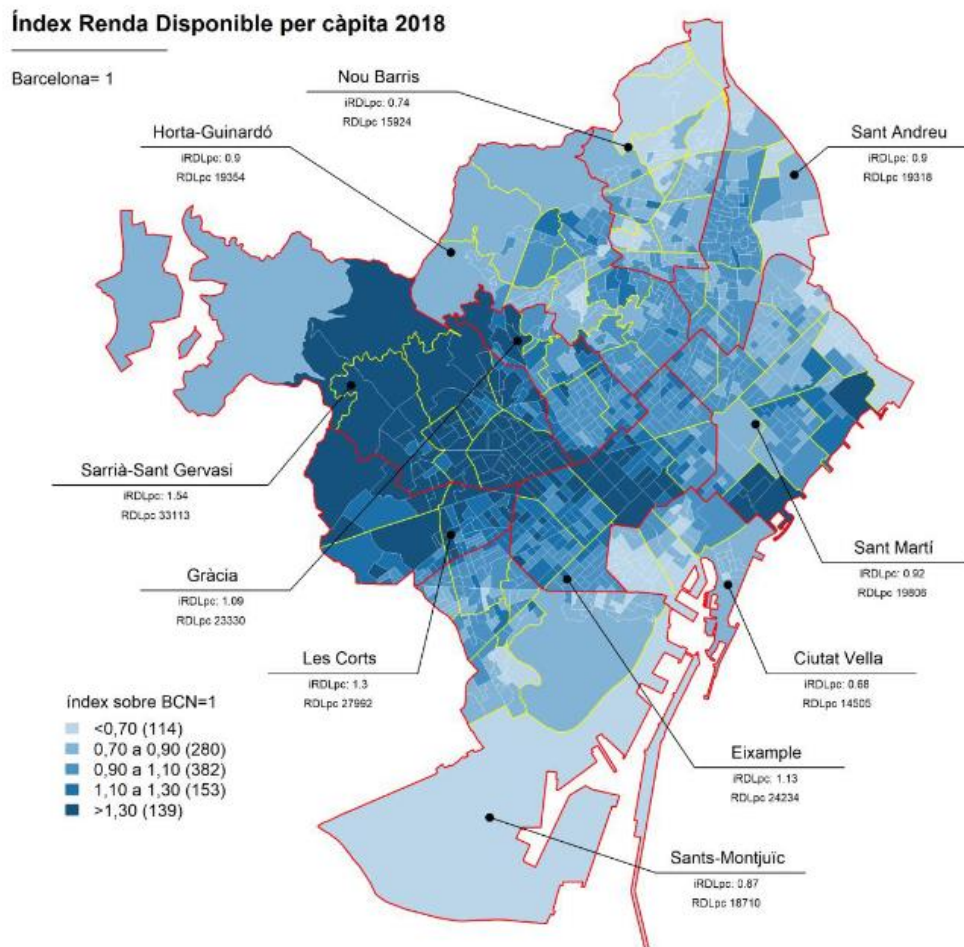
Les tâches claires ou foncées révèlent la complexité des processus de division sociale de l'espace entre ces unités de quelques centaines d'habitants. Un îlot de logements ancien peut constituer une enclave de pauvreté dans une zone construite plus récemment, ou inversement, une construction récente a pu attirer une population plus riche que la moyenne du district. Cette échelle d'analyse est donc indispensable pour comprendre les dynamiques ségrégatives et urbaines plus généralement. À cette échelle, il est ainsi possible d'interpréter les inégalités de revenus des habitants à travers le filtre des effets des opérations d'aménagement et des politiques publiques urbaines.

---

<sup>148</sup> Depuis les travaux de thèse de Frédéric Richard sur les processus ségrégatifs à Londres (2001), jusqu'à ceux de Claire Benit sur Johannesburg (2001), puis ceux de Andrea Salas Vanegas sur Bogota (2008), la question des échelles de lecture de la ségrégation est une préoccupation centrale justifiant souvent l'usage d'autres méthodes, plus qualitatives, pour en éprouver les modèles ségrégatifs qui se dégagent.

<sup>149</sup> La section censitaire, (même limite que les sections electorales) correspond à la plus petite unité statistique de distribution des données statistiques nationales et de gestion electorale. Leur délimitation est revue en fonction des modifications de l'urbanisation ou de la densité résidentielle, et repose sur un nombre d'habitants compris entre 500 et 2500. L'intérêt de cette unité est aussi pour nous de s'adapter en milieu urbain dense à la délimitation des îlots bâtis (ensemble de batiments entouré de rues), qui sont à la fois des unités de voisinage en termes de vécu des habitants, des ensembles souvent homogènes en termes morphologiques et des unités de gestion des politiques publiques d'urbanisme (cf. section III.3). Il faut noter d'ailleurs que cette échelle d'analyse révèle dans bien des cas des niveaux de concentration résidentielle beaucoup plus élevés que ce que montrerait par exemple ce type de carte réalisée en France à partir des seules données disponibles à l'échelle de l'IRIS, unités statistiques plus vastes et plus peuplées. Les sections censitaires atteignent beaucoup plus facilement des moyennes se rapprochant des extrêmes, alors qu'à échelle des districts le nombre plus élevé d'habitants tire les taux vers la moyenne.

Figure 16 : Les revenus par habitant à Barcelone par section censitaire en 2018



Source : (Ajuntament de Barcelona, 2021)

Si nous prenons l'exemple du district central, parmi les plus pauvres de la commune, la morphologie sociale oppose en réalité deux quartiers qui connaissent des processus de recomposition sociale différents. Le Raval<sup>150</sup>, quartier sur lequel nous reviendrons régulièrement (puisqu'avec plus de 50 % de ses résidents nés à l'étranger, il apparaît comme le quartier d'immigration par excellence), est un quartier très pauvre, dont les habitants ont un revenu inférieur de 30 % à la moyenne de la commune. Seuls trois îlots au nord de ce quartier se distinguent cependant comme plus mixtes socialement, en raison de la forte emprise d'une opération de rénovation culturelle des années 1990, le CCCB, centre de culture contemporaine de Barcelone (Miret, 1991). Malgré la présence d'autres pôles culturels et universitaires, et malgré sa forte attractivité touristique et de loisirs, les autres sections censitaires de ce quartier conservent un fort pourcentage d'habitat social et populaire. Par contraste, ses deux quartiers voisins, Gotic et la Ribera, apparaissent beaucoup plus riches, mais surtout plus diversifiés. Ils accueillent en effet eux aussi encore une part importante de logements locatifs dégradés, d'opérations de renouvellement urbain avec un fort taux de

<sup>150</sup> Voir la carte des noms de quartiers de Barcelone en Annexe 2, p.259.

logement social récent, mais aussi une gentrification liée au tourisme dans ce centre ancien qui abrite un important patrimoine culturel et historique. L'homogénéité sociale des îlots du quartier de la Barceloneta est liée à son histoire et à son évolution tout aussi homogène<sup>151</sup>.

Les autres districts sont tout aussi contrastés. À grands traits, on distingue les axes des quartiers chics qui se sont constitués d'abord le long de l'avenue du passeig de Gracia et après les années 1950 autour de la rue Balma qui a relié les quartiers de Cerda aux villas des collines de Sant Gervasi et Pedralbes (cf. partie III.1.2)<sup>152</sup>. Tout autour, les sections censitaires révèlent un tissu de classes moyennes relativement homogène à l'exception de quelques îlots plus foncés qui correspondent à des opérations immobilières de la fin du 20<sup>e</sup> ou début du 21<sup>e</sup> siècles. Enfin, on distingue clairement un gradient de décroissance des revenus vers la périphérie où se trouvent les grands ensembles de logement social des années 1960 et 1970.

Le district de Sant Marti est particulièrement révélateur du lien avec les politiques publiques récentes. Ce district péricentral fait l'objet depuis les années quatre-vingt d'une intense politique de requalification, utilisant des événements internationaux pour catalyser toutes les énergies dans un objectif de développement urbain dans la pure tradition barcelonaise<sup>153</sup>. En 1986, le projet d'accueil des Jeux Olympiques de 1992 est en grande partie articulé à l'éradication du dernier bidonville historique, celui du cimetière de Poble Nou, et de la zone industrielle obsolète qui occupe la plage du Somorrostro et une partie du quartier populaire qui la jouxte. L'emprise de cette opération d'urbanisme qui a donné son nom au quartier du village olympique est clairement visible par le niveau élevé de revenus des habitants de ces sections censitaires (forme carrée foncée sur la carte). La deuxième concentration de richesse, un peu plus au nord (le quartier diagonal Mar et Front maritim del Poble Nou), correspond à un programme d'urbanisation récente tout le long de la prolongation de la diagonale vers le nord jusqu'à la mer, dans un objectif de rénovation urbaine et d'implantation de logements de standing. Ce district offre l'image du caractère dynamique des processus ségrégatifs : politiques publiques et processus de gentrification s'y sont combinés pour remodeler complètement une morphologie sociale qui, il y a encore trente ans, était clairement marquée par la précarité résidentielle et la grande pauvreté. Il serait passionnant de faire le lien avec la présence encore importante d'étrangers dans ce district (20 % de la population en 2020, cf. Annexe 5) et notamment avec son évolution au cours des vingt dernières années, en lien avec la présence de squats qui ont pu se développer dans ces

---

<sup>151</sup> Le quartier de la Barceloneta est la première extension de l'urbanisation « hors les murs » réalisée au XVIII<sup>e</sup>me siècle sur un plan octogonal hygiéniste, avec un modèle unique de maisons, pour reloger les habitants dont les maisons furent démolies pour construire la citadelle militaire, et au passage, reloger les pêcheurs qui s'étaient progressivement installés sur la flèche littorale résultant des réaménagements du port. Ce quartier fait depuis trente ans l'objet d'une gentrification très particulière en raison de l'achat d'appartements par des étrangers pour la spéculation touristique.

<sup>152</sup> La section censitaire plus à l'ouest, très vaste, est en fait une zone montagneuse. La présence de la montagne, qui entoure le site de la commune centrale, est la variable qui abaisse les densités sur tout le pourtour occidental de la région métropolitaine.

<sup>153</sup> Depuis l'exposition universelle de 1888, qui permit de montrer les quartiers modernes de l'Eixample de Idelfons Cerda, pavés et éclairés, jusqu'au Forum des cultures en 2004, en passant par l'exposition universelle de 1929 et surtout les Jeux Olympiques de 1992, la ville n'a cessé d'utiliser l'international comme une vitrine de l'identité catalane et comme un moyen d'attirer des capitaux pour se moderniser.



interstices urbains, mais c'est un aspect que je n'ai pas encore eu le temps de m'approprier sur ce terrain.

Quoi qu'il en soit, il me semble évident, comme l'ont montré beaucoup de travaux et notamment ceux coordonnés par Françoise Dureau sur les métropoles latino-américaines (Dureau et al., 2014; Lévy, Dureau et Bieber, 2002), que la complexité des formes de ségrégation contemporaine ne doit se lire qu'à une échelle très fine. Mais, dans un même temps, cette lecture doit être adaptée à un nouvel espace de ségrégation qui est celui des grandes villes et de leur espace métropolitain. C'est là la question de la définition des limites de l'urbain qui constitue le second problème méthodologique des études de la ségrégation.

Faisons un détour par l'histoire institutionnelle de Barcelone pour mieux comprendre cet enjeu indissociable de sa concurrence avec la capitale politique de l'Espagne. La rivalité politique avec Madrid qui a pris le pouvoir administratif sur Barcelone et la Catalogne en 1714 explique que, contrairement à la plupart des métropoles européennes, Barcelone ait annexé un nombre très réduit de communes limitrophes<sup>154</sup>. Cette originalité tient clairement d'une volonté historique des occupants espagnols de réduire la portée symbolique de l'ancienne capitale catalane dans le contexte de conflictualité nationale, encore renforcée sous la dictature franquiste<sup>155</sup>. Cela n'a pas empêché Barcelone de rivaliser avec Madrid, les habitants et travailleurs s'installant dans les communes limitrophes qui ont très tôt constitué une vaste agglomération. Pour mieux comprendre cette spécificité, la planche cartographique (Figure 17) présente les particularités administratives de la communauté autonome de Catalogne<sup>156</sup>.

La zone délimitée en noir, regroupe les 36 communes sur lesquelles s'étend aujourd'hui l'agglomération barcelonaise, l'Aire métropolitaine de Barcelone. La petite commune centrale, avec 100 km<sup>2</sup>, est extrêmement dense<sup>157</sup> et s'est très tôt étalée sur ses proches

---

<sup>154</sup> Six faubourgs ont été annexés en 1897, suite à leur inclusion dans le plan de l'agrandissement proposé par Cerdà (cf. infra), et seulement deux communes, Horta en 1903 et Sarrià en 1921 furent ensuite ajoutées aux limites de la capitale (Permanyer 1991: 148). A contrario, les communes de banlieues limitrophes de Madrid ne seront annexées que tardivement durant la période franquiste, en 1948 pour Chamartin, Tetuan et Carabanchel, 1950 pour Vallecas, 1951 pour Fuencarral, Vicalvaro (d'après wikipédia).

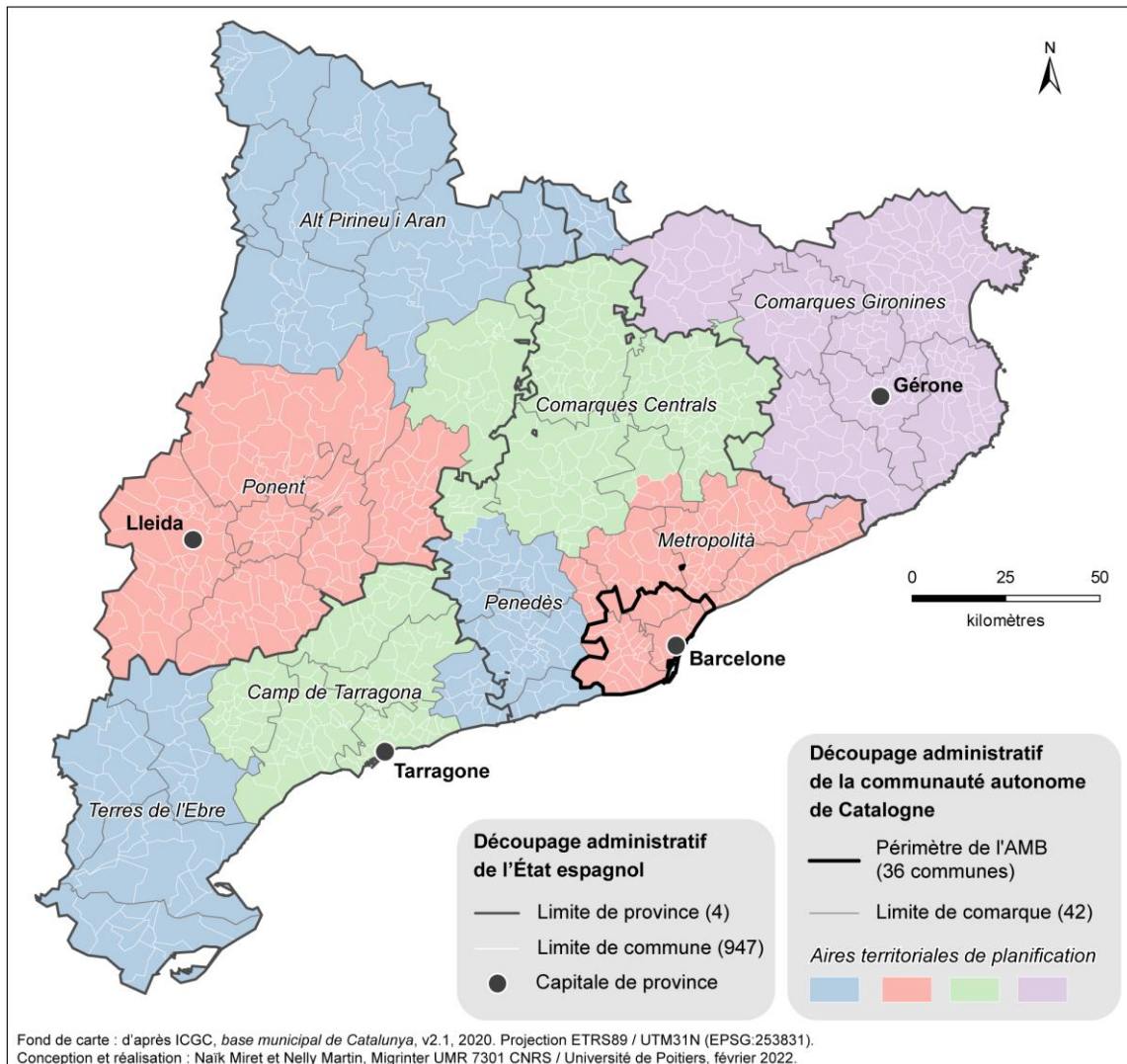
<sup>155</sup> Nous avons discuté ailleurs des conséquences contemporaines de cette inégalité administrative sur la gestion politique des populations migrantes (Baby-Collin *et al.*, 2014), ce n'est pas le propos ici, mais on pourra retrouver cette discussion dans le volume 2 de cette HDR.

<sup>156</sup> Cette carte présente la superposition des découpages de l'État espagnol et ceux propres à la Communauté Autonome de Catalogne. La région métropolitaine de Barcelone correspond à une aire de planification territoriale définie par la loi de 2010, l'*Ambit Metropolità*, en rouge sur la carte. Jusqu'à cette date et dans mes travaux plus anciens, ainsi que dans ceux du Centre d'études démographiques, elle comprenait l'aire d'aménagement immédiatement voisine au sud, le Penèdes (pour l'institut catalan de la statistique ce découpage administratif comprend désormais 130 communes au lieu des 162 que j'utilisais avant 2009, cf. volume 2). L'Établissement Public Intercommunal de l'AMB réunit quant à lui, depuis 2010, les différents groupements intercommunaux des 36 communes qui superposaient leurs compétences sur le territoire métropolitain (la Mancomunitat de Municipis de l'Àrea Metropolitana de Barcelona, l'Entitat del Medi Ambient i l'Entitat Metropolitana del Transport. Ce territoire, urbanisé à 48 % est aussi moins dense en raison de la présence des espaces naturels de plage et montagne (source site internet de l'AMB).

<sup>157</sup> Barcelone a d'ailleurs été érigée en modèle de ville compacte depuis plusieurs années, et cette figure s'est popularisée dans la comparaison avec la ville d'Atlanta aux États-Unis, de même taille démographique, mais 26 fois plus étalée spatialement (Bertaud, Alain, and Harry W. Richardson. "Transit and density: Atlanta, the United

périphéries sur une superficie de 637 km<sup>2</sup>, qui équivaut aujourd'hui en nombre d'habitants et en superficie à la seule commune de Madrid après toutes les annexions franquistes. Ces données illustrent d'emblée la place symbolique de Barcelone dans la rivalité nationale entre l'Espagne et la Catalogne, qui justifie également trois autres dynamiques de peuplement et migratoires qui ont constitué le territoire : une hypertrophie de la région capitale ; une faible polarisation démographique des trois chefs-lieux « provinciaux » (Gérone, Tarragone et Lleida) ; une littoralisation de la population qui n'a cessé d'augmenter avec l'augmentation de la fonction touristique.

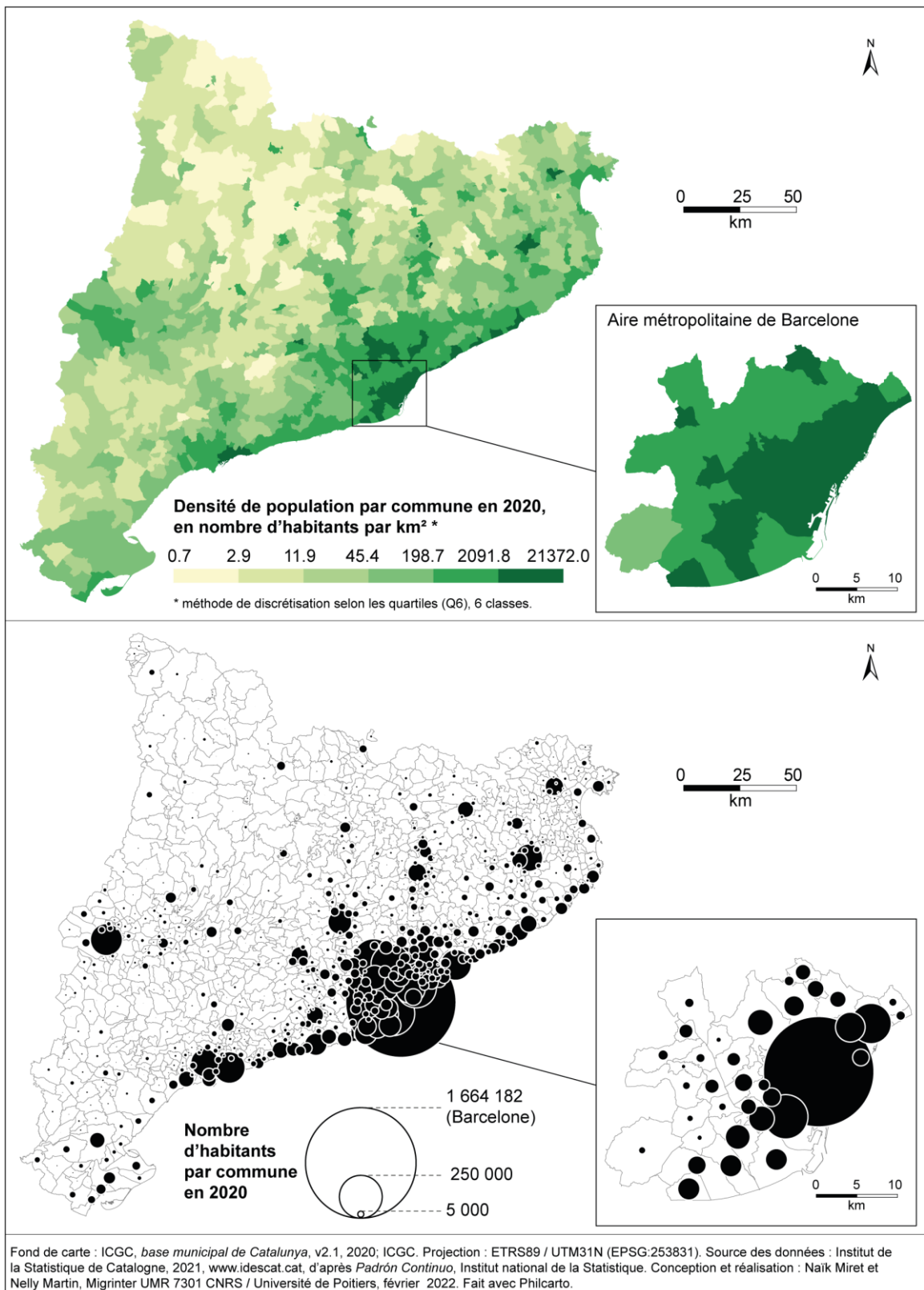
Figure 17 : Barcelone, la métropole dans le millefeuille administratif de l'Espagne des autonomies



La Figure 17 montre ces trois tendances et la place de cette région métropolitaine de 5 millions d'habitants qui regroupe les 132 communes les plus densément peuplées du territoire (sur les 953 que compte la Catalogne) au cœur d'une région autonome dont le contexte politique récent a révélé la forte volonté indépendantiste.

States and western Europe." *Urban Sprawl in Western Europe and the United States*. London: Ashgate (2004): 293-310.)

Figure 18 : L'Aire Métropolitaine de Barcelone dans l'organisation du peuplement en Catalogne en 2020

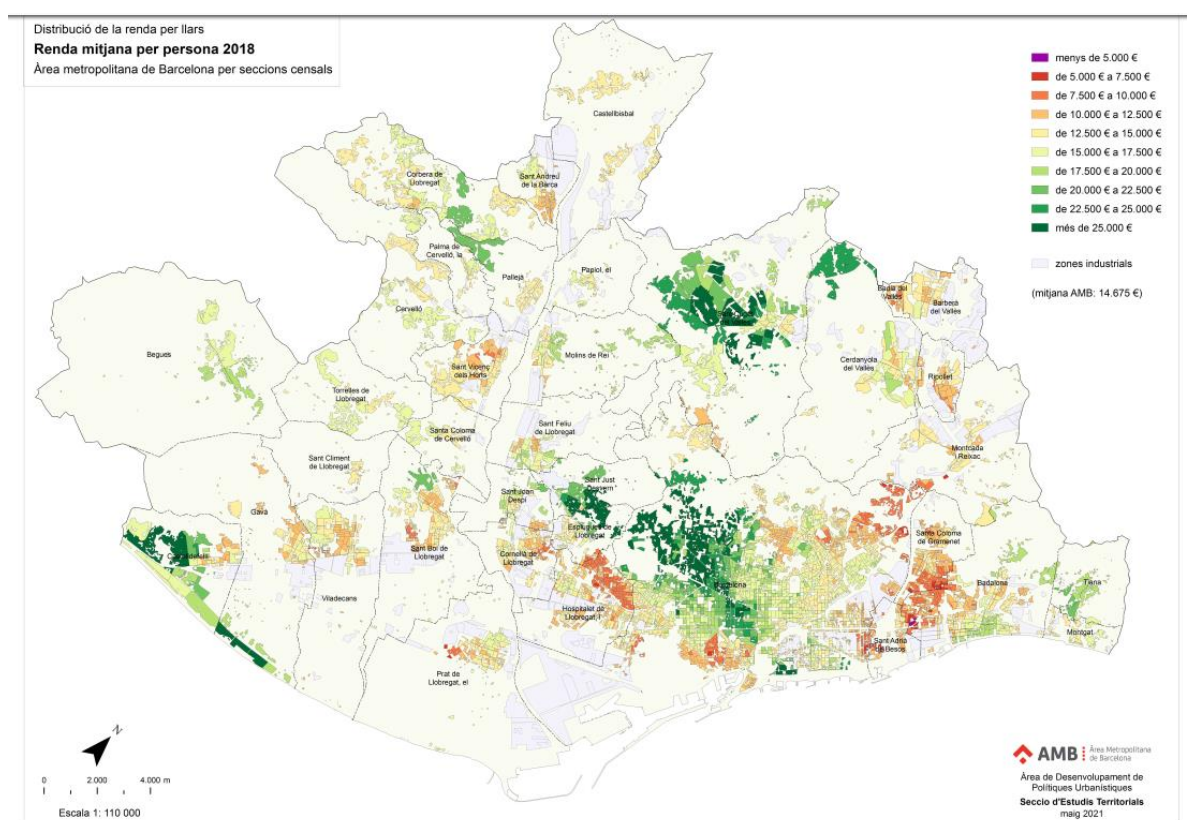


La Catalogne intérieure ne regroupe avec ses trois chefs-lieux que 36 % de la population totale (7,8 millions d'hab.). Nous avons déjà montré ailleurs le rôle qu'ont joué les immigrés internes dans cette polarisation économique et démographique en Catalogne (Miret, 1998). Le « lieu urbain » que j'étudie correspond donc à cette métropole, qui s'étend sur l'espace

très réduit de l'AMB, de la taille de la commune de Madrid et dont la morphologie sociale ne peut en aucun cas se comprendre en isolant la ville centre de ses banlieues. Dans ce manuscrit, toutes les représentations cartographiques se feront donc à l'échelle des sections censitaires des communes de l'Aire Métropolitaine de Barcelone, entité qui, bien que n'ayant pas de réalité politique, fait sens sur le plan morphologique : la continuité urbaine entre Barcelone et les communes limitrophes implique de ne pas les traiter séparément<sup>158</sup>.

À cette échelle, si nous considérons la carte des revenus par habitant produite par les services de l'AMB par section censitaire (Figure 16), les tendances précédemment évoquées sont encore renforcées et la ségrégation peut paraître importante.

Figure 19 : Les revenus par habitant dans l'Aire métropolitaine de Barcelone



Source : (Ruizi Almar, et Marco i Garcia, 2021)

La zone de richesse en vert ici s'étend sur un axe mer-montagne jusqu'aux limites de l'agglomération, allant du village olympique jusqu'aux communes bourgeoises de l'ouest comme Sant Cugat. À l'inverse, des « poches de pauvreté » sous forme de noyaux de plusieurs sections en rouge sur la carte, s'étirent d'une part du centre vers les communes d'Hospitalet

<sup>158</sup> C'est d'ailleurs étonnamment un choix qui a eu du mal à s'imposer dans les études urbaines sur cet espace comme nous le verrons, malgré les excellents travaux au sein de l'institut d'études métropolitaines de Barcelone (IERMB) ou du Centre d'Estudis Demogràfics (CED). C'est pourquoi il a été convenu avec Nelly Martin, collègue de Migrinter qui a réalisé la cartographie, d'actualiser les représentations sur ces données largement disponibles dans la littérature spécialisée, mais qui sont rarement traitées à cette échelle.

et Cornellà de Llobregat vers le sud<sup>159</sup> et, d'autre part, du district périphérique de Nous Barris vers les banlieues plus éloignées au nord (Santa Coloma de Gramanet, Badalona et Sant Adria de Besos). Entre ces deux pôles opposés socialement, on distingue une vaste zone constituée de quartiers de classes moyennes relativement homogènes<sup>160</sup>. Cette image de la morphologie sociale de la métropole nous est indispensable pour comprendre la structure urbaine et la consistance sociale des espaces où les étrangers se sont insérés, mais elle n'a pas en soi une valeur explicative de leurs trajectoires biographiques variées, ni des effets spécifiques de leurs modes d'habiter.

Car la dernière question qui se pose pour nuancer les cartographies de la ségrégation résidentielle est celle des catégories d'analyse. La catégorie des revenus utilisée jusqu'ici recouvre une grande diversité de situations. Elle est fonction de l'âge, de l'origine ethnique ou nationale ou de la profession. N'en traiter qu'une empêche d'une part de comprendre l'intersectionnalité de ces modes de domination, mais aussi de repérer la façon dont les individus peuvent parvenir à s'émanciper des contraintes ségrégatives. Elles n'indiquent rien au géographe sur les modalités de la présence des différentes populations dans ces lieux : production ou appropriation, relégation subie, les voisinages peuvent être diversifiés et découlent des marges de manœuvre et de solidarités internes de ces groupes autant que de formes de l'exclusion. En d'autres termes, ces cartographies segmentées par catégorie ne permettent pas de lire les disparités des choix résidentiels en fonction de modes d'habiter différenciés. Les recherches ont donc mis au point des indices synthétiques regroupant plusieurs critères plus à même de cerner les inégalités sociales, comme c'est le cas de l'indice calculé ci-dessous (Figure 20) à partir des niveaux de chômage et d'analphabétisme (Goñi Ros, 2007).

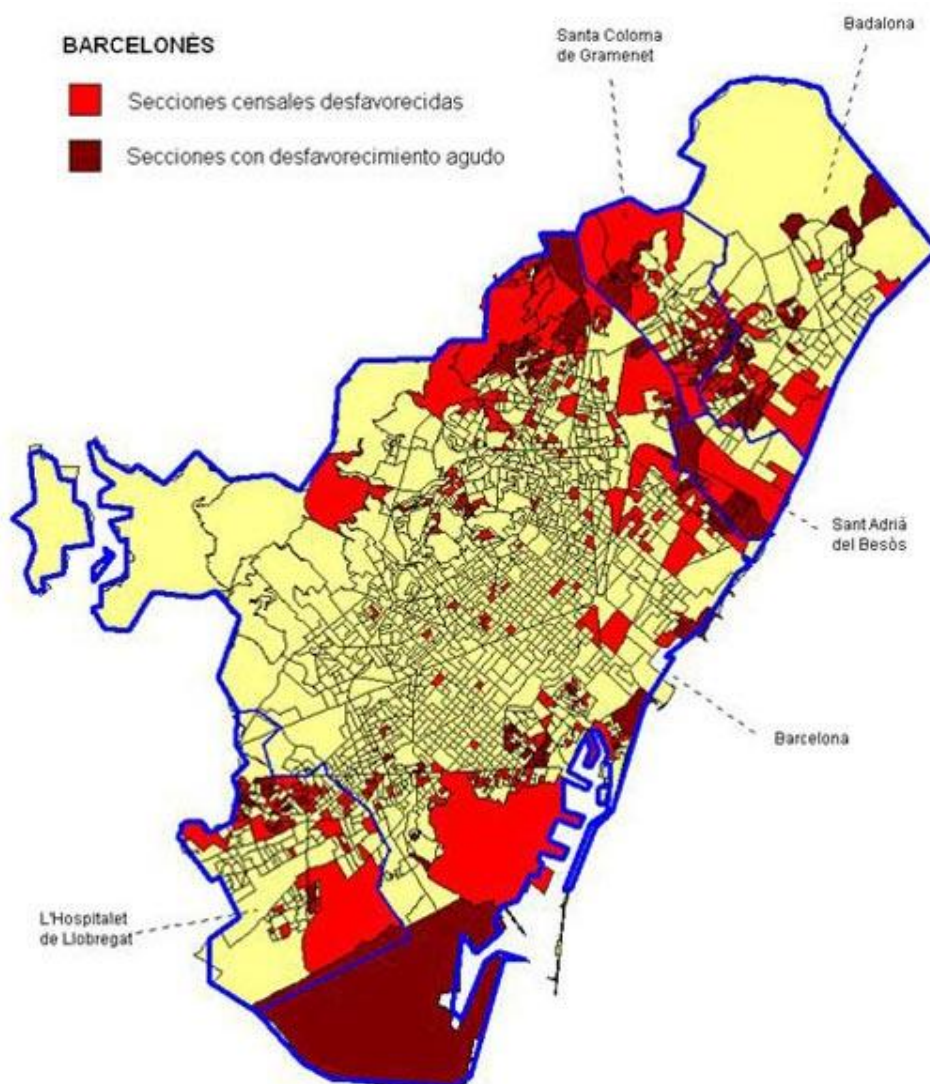
---

<sup>159</sup> Ces zones de pauvreté s'étirent en fait le long d'un axe qui reliait la ville à l'ancien faubourg de Sants, la *Carretera de Sants*, l'un des axes de croissance de la banlieue ouvrière les plus anciens (cf. point III.1.2).

<sup>160</sup> Tout autour, les sections censitaires plus vastes en jaune soulignent la structure naturelle du territoire métropolitain et du demi cercle de montagnes vallées et deltas qui entourent la commune centrale.



Figure 20 : Une autre image de la ségrégation à Barcelone : chômage et taux d'analphabétisme



Source :Goñi, B. (2008). "Identificación, localización y caracterización de las secciones censales desfavorecidas de la Región Metropolitana de Barcelona." *Scripta Nova. Revista Electrónica de Geografía y Ciencias sociales. Barcelona*:

Cette carte, si on descend à l'échelle des îlots qui composent les quartiers, permet de distinguer une géographie résidentielle plus contrastée, que nous ne détaillerons pas ici. Elle présente<sup>161</sup> deux auréoles périphériques de précarité sociale, zones de résidence de personnes peu qualifiées, immigrées de longue date et en grande partie retraitées, dont les revenus relèvent plutôt des catégories populaires.

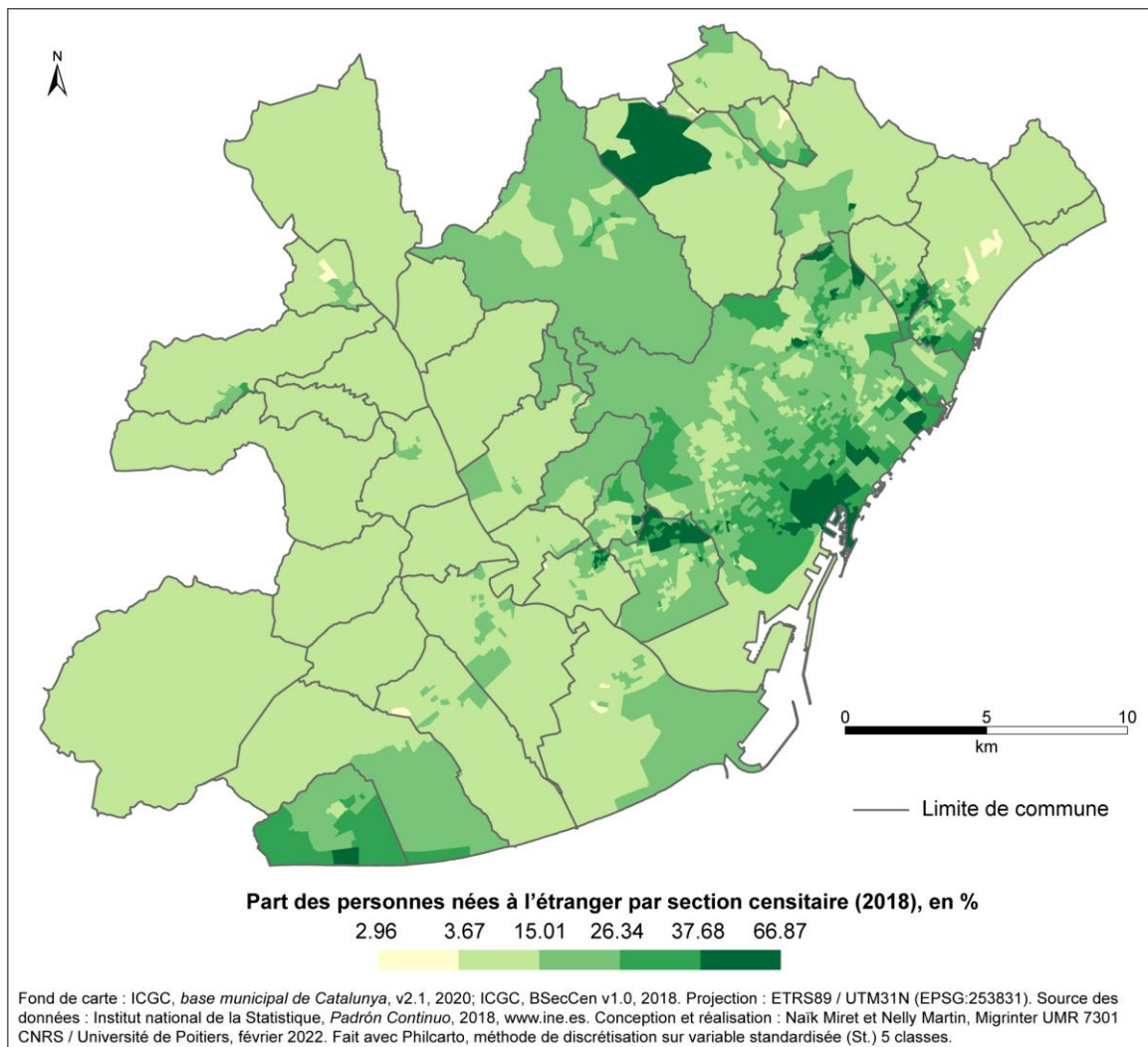
Mais cette cartographie de la précarité permet de détecter les décalages entre la présence de populations défavorisées et celle des étrangers : les deux images ne se superposent pas. Une

---

<sup>161</sup> Seulement sur les cinq communes centrales de l'AMB qui constituent la *comarque* de Barcelone, la *comarque* étant une circonscription administrative et de gestion des politiques publiques propre à la Catalogne, profondément ancrée dans l'histoire catalane et des « terroirs » ruraux, que l'on peut rapprocher de la réalité des « pays » dans le milieu rural français, tel que le législateur a voulu les intégrer dans les années 1990.

étude récente comparant les niveaux de ségrégation entre 2002 et 2012 dans la région métropolitaine de Barcelone dégage, outre une augmentation globale des indices pour quatre variables, une augmentation plus forte de la variable nationalité<sup>162</sup> (Nel-lo et Blanco, 2015). Les processus ségrégatifs sont donc complexes et non réductibles à une analyse des indices de dissimilarité de certaines variables. J'utilise donc pour ma part une donnée plus neutre qui est celle de la part des étrangers dans la population de chaque unité spatiale. Les étrangers ne se répartissent pas en effet de façon homogène dans ce tissu ségrégué (Figure 21). Les migrants étrangers présentent des concentrations ponctuelles à l'intérieur de cette géographie des quartiers populaires, mais ne sont pas surreprésentés dans toutes les sections considérées comme défavorisées.

Figure 21 : La géographie résidentielle des personnes nées à l'étranger dans l'AMB en 2018



<sup>162</sup> Les indices de ségrégation calculés pour la variable *pourcentage d'étrangers* sont passés de 2 à 2.66, se rapprochant de l'indice des grandes villes françaises calculé sur la même méthode et égal à 3.3. Les indices pour la variable *pourcentage de chômeurs* ont également augmenté sur cette période, mais sont globalement plus faibles passant de 0.8 à 1.15, alors que des variables plus structurelles comme le prix et la taille des logements ont vu leur indice diminuer (Nel-lo et Blanco, 2015).

Ce décalage s'explique à la fois par la structure urbaine dans laquelle se sont insérés les migrants à leur arrivée et par leur mode d'habiter. D'une part, les quartiers populaires sont souvent figés par la prédominance de propriétaires habitants très enracinés, laissant peu de place aux nouveaux arrivants. Et d'autre part, les trajectoires résidentielles des migrants décrites dans le chapitre 2 s'inscrivent dans une dynamique agrégative, qui aboutit à des noyaux très localisés de concentration résidentielle. La question des catégories d'analyse est donc cruciale pour comprendre les processus de ségrégation. Si les analyses qui ont précédé permettent de comprendre le « milieu urbain » dans lequel se sont insérés les migrants à leur arrivée, elles ne suffisent pas à comprendre comment leurs modes d'habiter spécifiques vont agir sur ce milieu.

L'image de la présence des migrants étrangers dans la métropole<sup>163</sup> (Figure 21) montre un autre décalage avec la représentation de la métropole ségréguée de la Figure 20 : les pôles de précarité repérés précédemment accueillent bien souvent plus de 40% de population étrangère, mais pour d'autres espaces métropolitains, la présence de migrants ne se superpose pas à celle de la précarité. C'est le cas notamment d'une vaste zone entourant le centre-ville, mais aussi de plusieurs communes périphériques où les personnes nées à l'étranger représentent de 26 à 37% de la population. Pourtant, ces deux espaces correspondent plutôt à des quartiers de classes moyennes. C'est qu'en effet, être né à l'étranger n'est pas une catégorie pertinente pour l'analyse des modes de production de l'urbain. Elle ne distingue ni les groupes nationaux entre eux ni leur diversité ethnique et sociale interne qui créent la pluralité des expériences migratoires décrites dans les deux chapitres précédents. Un article récent qui reprenait les conclusions des études sur la ségrégation dans l'espace métropolitain, souligne clairement ces difficultés des indices de ségrégation à appréhender toutes les dimensions de la ségrégation, et plaide en faveur d'une mixité d'approches incluant l'observation des zones de concentration et celle des mobilités résidentielles (Galeano et Bayona, 2015)<sup>164</sup>.

Parmi les études comparant des niveaux de ségrégation des migrants (Figure 22), toutes affirment que les Asiatiques présentent les niveaux les plus élevés de distanciation des autres groupes. Mais dans l'ensemble, la ségrégation selon la nationalité est faible en comparaison à celle selon les revenus, surtout pour les plus riches. (Garcia-López *et al.*, 2018).

---

<sup>163</sup> Cette représentation des données issues des registres de population municipales doit bien entendu être relativisée pour des populations migrantes nées à l'étranger. Elles ne sont que le reflet de tendances captées par les organismes statistiques, et beaucoup de trajectoires migratoires, articulées autour de la circulation et de situations d'irrégularité ou d'instabilité juridique restent invisibles. Cependant, le registre annuel de population, le Padro, offre une série statistique régulière dans le temps et comparable sur tout le territoire national. Qui plus est, même si plusieurs auteurs ont noté la sous-estimation des départs de migrants d'une commune par exemple, le fait de devoir aller s'inscrire au registre pour bénéficier d'un certain nombre de services sociaux ou scolaires permet d'avoir une image assez fiable de la réalité.

<sup>164</sup> Notons que cet article témoigne de la reprise d'études récentes sur la ségrégation des migrants sur le territoire barcelonais, qui depuis les années 2000 avaient perdu en importance. Jusque là, on s'appuyait souvent sur l'une des études les plus connues utilisant des données du recensement de 2001, qui avait montré qu'il y avait à cette date quatre nationalités qui présentaient des indices de dissimilarité élevés : les Philippines (0,80), la Chine (0,68), le Maroc (0,63) et la République Dominicaine (0,62). Le groupe colombien apparaissant comme le moins ségrégué, avec un indice de 0,42. (Martori *et al.*, 2006).



Figure 22 : L'évolution des indices de dissimilarité (Duncan, 1955) pour certains groupes d'immigrés entre 1947 et 2011 à Barcelone (données selon le lieu de naissance)

	Catalan					Spanish				EU			African		Latin American
	Spanish	EU	African	Latin American	Asian	EU	African	Latin American	Asian	African	Latin American	Asian	Latin American	Asian	Asian
1947	0.05														
1965	0.10														
1970	0.12	0.38	0.34	0.28	0.37	0.46	0.40	0.38	0.45	0.33	0.11	0.13	0.25	0.30	0.10
1986	0.15														
1991	0.15	0.47	0.59	0.47	0.29	0.47	0.49	0.27	0.48	0.59	0.29	0.29	0.47	0.36	0.29
2001	0.15	0.29	0.42	0.18	0.47	0.40	0.40	0.20	0.51	0.46	0.32	0.39	0.35	0.37	0.41
2008	0.14	0.27	0.38	0.20	0.42	0.29	0.28	0.10	0.33	0.39	0.33	0.39	0.27	0.24	0.32
2011	0.14	0.28	0.37	0.20	0.39	0.38	0.32	0.14	0.38	0.39	0.38	0.39	0.27	0.24	0.33

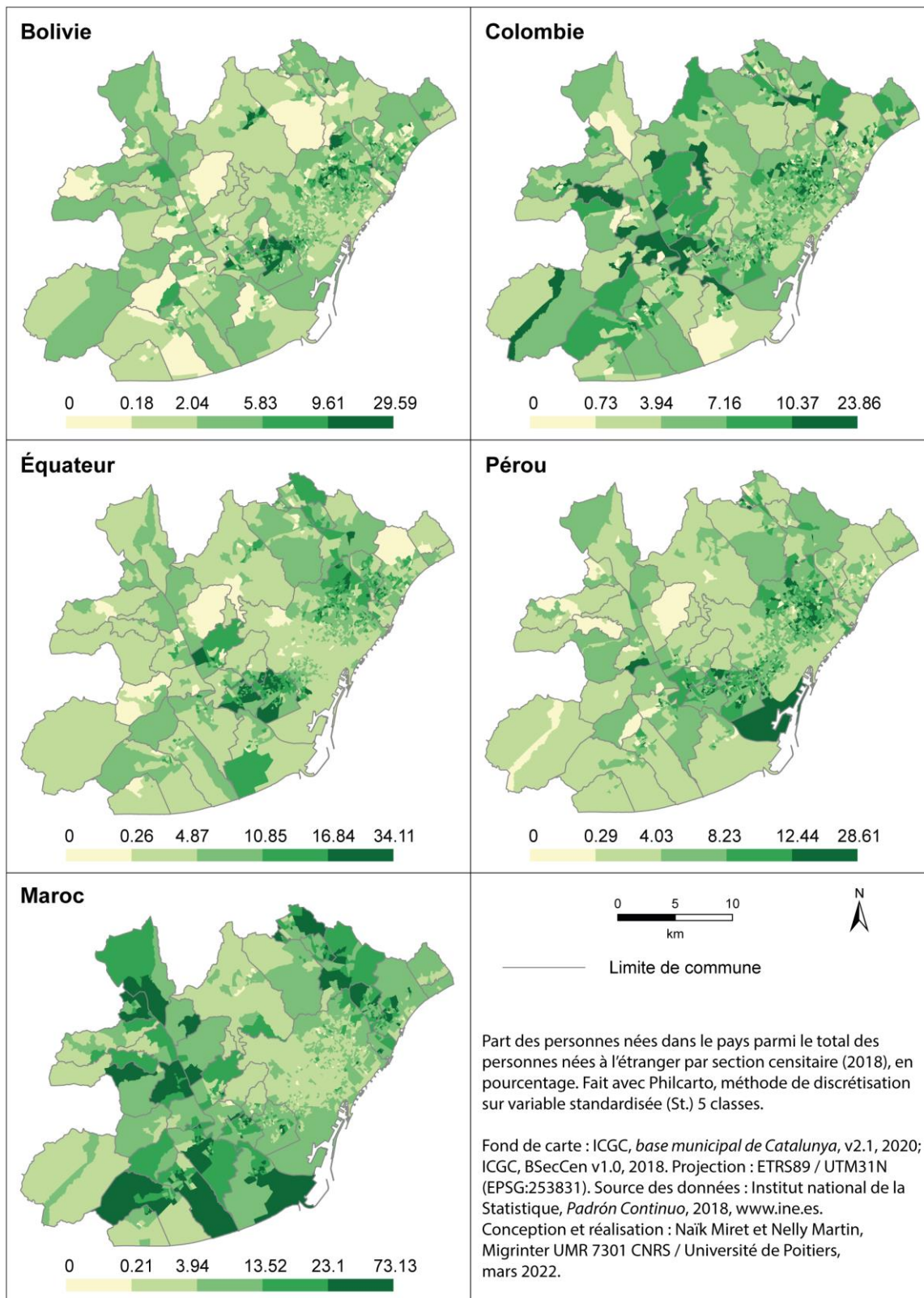
Source : Garcia-López, Nicolini, et Roig, « Segregation and urban spatial structure in Barcelona: Does history really matter? », 2018.

Il convient d'observer avec beaucoup de prudence ce tableau, car selon la dynamique des champs migratoires, ces catégories continentales renvoient à chaque période à des populations différentes (réfugiés argentins en début de période, migrants andins plus récemment). Les héritages de l'immigration interne espagnole sur cette structure ségrégative montrent, malgré des indices proches de 0, l'existence d'une constance dans la séparation spatiale de ce groupe vis-à-vis de la population catalane depuis les années 1970. Il me semble important aussi de noter la proximité entre ce groupe et les Latinos-américains, proximité qui augmente depuis les années 2000. Or la grande diversité des vagues migratoires récentes offre une multiplicité d'hypothèses pour expliquer ce type de rapprochement spatial. Il peut s'agir de connexions entre filières migratoires (lors de parcours familiaux que nous avons pu évoquer dans le chapitre 2), mais aussi de tout autre critère de localisation qui n'est pas visible par cette lecture. Parmi les 461 972 personnes nées à l'étranger (Figure 27), on trouve à la fois des Européens de classe moyenne et supérieure, des personnes notamment d'origine latino-américaine, issues de vagues d'exilés anciennes (notamment argentines), et des populations venues de pays africains, asiatiques et andins, dont les typologies d'insertion socio-économique, pour contrastées qu'elles soient, se rapprochent davantage des catégories les plus précaires de la population. Logiquement les trajectoires résidentielles dans l'AMB de ces différents sous-groupes suivent des logiques plus ou moins contraintes que nous pouvons décliner pour les groupes de populations migrantes pour lesquels j'ai des connaissances empiriques.

Si on décline cette géographie générale selon les comportements préférentiels de quelques groupes migrants prioritaires (Figure 23), se font jour des processus qui ne relèvent pas seulement de la morphologie sociale de la métropole, mais bien des comportements habitants<sup>165</sup>.

<sup>165</sup> Ces groupes migrants ont une importance variable dans l'espace métropolitain et ne représentent qu'une partie des 354 000 personnes nées à l'étranger présentes en 2018 : par ordre de grandeur, on comptabilise sur le Padron (registre civil), 53 345 Equatoriens, 53 213 Marocains, 40 874 Péruviens, 35 017 Colombiens et 28 657 Boliviens (INE 2018).

Figure 23 : La part des principaux pays de naissance dans la population étrangère des sections censitaires de l'AMB en 2018



Les cartes de chaque pays sont comparables, même si le nombre de ressortissants de chacun de ces groupes ne l'est pas, car la discrétisation et les couleurs représentent les mêmes écarts à la moyenne pour chaque nationalité de naissance.

Les pôles périphériques de l'AMB, clairement surreprésentés pour tous les groupes andins et les Marocains, s'inscrivent dans les quartiers caractérisés de « défavorisés » précédemment, peuplés de personnes dont les revenus sont extrêmement bas, mais aussi dont la précarité et les qualifications sont en moyenne très modestes. Une exception est celle de la commune de Sant Cugat, la plus riche de la Catalogne, qui se distingue en vert foncé pour la population bolivienne. Cette concentration résidentielle originale correspond à un ancrage initial des femmes de cette nationalité qui ont découvert cette banlieue aisée à travers les emplois de femmes de ménage « *cama dentro* », c'est-à-dire hébergées au domicile des familles où elles ont travaillé à plein temps. Michelle Guillon avait déjà montré ce phénomène dans son livre *les immigrés dans les beaux quartiers* (Guillon et Taboada-Leonetti, 1988) : il est fréquent que les femmes fassent venir leur famille dans le même secteur une fois cette période de logement chez l'employeur terminée, si elles continuent à travailler pour les mêmes familles. Un court terrain dans cette commune nous a permis d'y déceler l'émergence d'un pôle de résidence. D'après nos observations en 2009, cet ancrage était particulièrement important pour une partie des Boliviens uniquement, ceux originaires de la province de Santa Cruz, qui constamment cherchent à affirmer leur identité opposée à celle des Andins de l'Altiplano, notamment originaires de Cochabamba qui résident principalement dans la commune de l'Hospitalet de Llobregat au sud (cf. point III.3).

En dehors de cette particularité, cinq logiques de concentration résidentielle selon les nationalités se distinguent en partant du sud (cf. figure 23). (a) Les communes les plus éloignées au sud et à l'ouest ne sont représentatives que pour la population marocaine. (b) un axe est-ouest du centre jusqu'à la périphérie occidentale. (c) une centralité interne à la commune d'Hospitalet. (d) un noyau de faible densité dans les quartiers nord de grands ensembles de la commune de Barcelone. (e) un arc de cercle périphérique à l'agglomération qui relie le littoral aux communes industrielles de la banlieue nord.

On notera tout d'abord que les Marocains ont une géographie résidentielle spécifique : ils résident plutôt dans les espaces périphériques de l'agglomération dans des zones de plus faible densité au sud (communes de El Prat de Ll., Sant Boi de Ll., Viladecans et Gava) et sur une bande de la périphérie au nord (Santa Coma, Montcada, Ripollet et Barbera del Valles). Ce groupe national se distingue aussi par des niveaux de concentration assez élevés atteignant des taux de 73 % de la population totale de certaines sections censitaires. Pour cette nationalité dont j'ai étudié la géographie spécifique ailleurs (Miret, 2001, 2003, 2009a), il conviendrait d'élargir la lecture des processus de concentration résidentielle à toute l'aire métropolitaine de Barcelone. En effet, leur forte participation à l'activité agricole et industrielle, mais surtout leur arrivée en Catalogne plus ancienne, dans la décennie quatre-vingt, a configuré un mode d'habiter dont les ancrages correspondent, d'une part à de petites communes de la périphérie périurbaine et rurale, et d'autre part à des quartiers d'habitat social dispersés sur toute la métropole.

Par contre, si nous nous centrons sur les quatre nationalités andines (Boliviens, Colombiens, Équatoriens et Péruviens), dont nous avons déjà souligné dans le chapitre 2 des formes de solidarité imbriquées, une dualité apparaît. Si l'on compare la localisation des Équatoriens et des Boliviens, ils sont pareillement concentrés dans les mêmes sections censitaires des quartiers de Horta-Guinardo et Nous Barris (au nord de la ville centre), et des communes de la première couronne (Hospitalet, Santa Coloma et Badalona). À l'inverse, les Péruviens ont

une géographie résidentielle différente, mieux répartie dans la vaste zone de classes moyennes, notamment parce qu'ils sont arrivés bien avant sur le territoire métropolitain. Les Colombiens ont une géographie assez proche de ce dernier groupe dans la ville centre, mais se dispersent davantage dans des communes moins denses dans la périphérie méridionale de l'AMB (III.3, p.210). Ces formes de dispersion dans l'espace nous permettent de rappeler que la ségrégation, ou la figure de la concentration résidentielle, ne sont évidemment pas forcément un modèle dominant de l'insertion résidentielle des migrants. L'absence de « regroupement communautaire » est fréquente et concerne probablement plusieurs groupes migrants à Barcelone, comme elle concernait par exemple les migrants roumains ou ukrainiens à Rome dans les années 1990 (Weber, 2000 : 437). Ces migrants dispersés sont moins étudiés du point de vue des effets de leurs modes d'habiter sur la transformation des lieux, nous y reviendrons (cf. point III.3).

Ce qui est le plus remarquable, c'est qu'aucun de ces cinq groupes n'est surreprésenté dans les quartiers du centre-ville (district de Ciutat Vella) et notamment dans celui du Raval où les étrangers représentent 51.5 % de la population en 2020. Selon l'annuaire statistique de Barcelone, ce taux élevé est surtout redevable de trois nationalités qui y sont majoritaires : les Bangladais, les Pakistanais et les Philippins<sup>166</sup>. Cela ne signifie pas que ce quartier ne soit pas marqué par des groupes d'autres nationalités, mais pour différentes raisons qui tiennent aux modes d'habiter de divers groupes migrants, mais également à l'histoire du peuplement, cette dichotomie résidentielle n'a cessé de s'accroître durant les dix dernières années, accentuant la concentration de chaque groupe selon ses propres logiques.

\*\*\*

Cette lecture à plat des spécialisations sociales des quartiers de l'AMB nous signale des zones de concentration résidentielle des groupes migrants, et leur voisinage fréquent avec des personnes vulnérables et défavorisées socialement. Il est évident qu'il faut mettre en relation cette division sociale de l'espace avec les inégalités de l'offre de logement, et que les étrangers se sont insérés à leur arrivée dans un espace déjà fortement ségrégué. La ségrégation est selon les termes de notre collègue une « construction sociale » (Torres et al., 2015 : 159) encore trop souvent considérée comme le résultat soit d'une volonté politique, soit d'un repli sur soi. Certes la dimension injuste de la ségrégation conçue comme une projection des inégalités dans l'espace est une évidence, au sens où « la ségrégation est vue comme une forme spatiale incontestable d'injustice urbaine » (Lehman-Frisch, 2009), privant ainsi les individus d'un même accès aux ressources du territoire et des mêmes niveaux d'interaction sociale. Le prisme de la rupture d'égalité et de la privation du droit à la ville (notion qui lui est souvent accolée), et qui justifie par exemple le cadre réglementaire français<sup>167</sup>, peut pourtant paraître dichotomique et paradoxalement faire obstacle à la compréhension de la contribution de chaque groupe d'habitants au changement urbain.

---

<sup>166</sup> Barcelone accueille en effet une partie importante de la migration asiatique en Espagne. Pour avoir un ordre de grandeur, la région métropolitaine a accueilli 42 % des immigrants d'origine asiatique arrivés en Espagne durant les années de plus forte croissance entre 2000 et 2005 (d'après Fullaondo A. cité par Torres et al., 2015 : 153).

<sup>167</sup> Dès 1991, la Loi d'Orientation pour la Ville (LOV) affiche la volonté de l'État français de lutter contre la ségrégation, renouvelée par la suite dans les textes fondateurs de la loi SRU et ALLUR, et dans le renforcement des dispositifs réglementaires. Depuis se pose la question de la pertinence des politiques de mixité mises en place en France depuis vingt ans au nom de ces lois (voir les travaux de P. Simon et C. Lelevrier sur cette question).

En effet, l'idée implicite du modèle de Burgess, dans lequel l'assimilation à la société américaine se traduisait dans les années vingt par une dispersion de l'habitat, s'est profondément ancrée dans les mentalités européennes, aboutissant à considérer toute forme ségréguée comme un « empêchement » à l'intégration des migrants. C'est pourquoi je préfère utiliser le registre des processus de concentration résidentielle, car, depuis l'ouvrage de Nicole Haumont et Jean-Yves Authier (1996), la notion d'agrégation a permis de nuancer un parti pris négatif des études sur la ségrégation. La forte spécialisation « ethnique » des lieux de la ville est trop souvent considérée comme un synonyme du manque d'interaction sociale ; et depuis quelques années, dans le débat public, et dans l'esprit même de nos étudiants, s'est immiscée l'idée que toute forme de concentration était liée, cause ou conséquence, au phénomène de communautarisme, considéré comme le fléau des quartiers populaires en France depuis un certain nombre d'années. Or, depuis les années soixante-dix, on sait que :

« De la lecture des nombreux travaux consacrés aux formes et aux pratiques sociales de coprésence dans les quartiers urbains, un premier constat se dégage avec force : la composition sociale d'un quartier ne préjuge pas des modalités de la cohabitation de ses habitants. » (Authier, 2002)

Or, suivre les modes d'habiter des migrants au sein du territoire du champ migratoire, implique d'accepter les formes d'agrégation résidentielle pour ce qu'elles représentent pour les individus : des ressources sociales et une connexion au champ migratoire tel que nous l'avons décrit dans le chapitre précédent. Savoir migrer, avoir été socialisé dans un champ migratoire et s'inscrire dans l'habiter en migration implique pour les groupes et les individus de tirer profit des ressources de chaque lieu, en dépit des logiques ségrégationnistes qui l'animent. Ce sont d'autres critères qui structurent les formes d'ancrages et les rapports aux lieux urbains des migrants. D'autres domaines du champ de la migratologie (en anthropologie, sociologie et géographie) ont éclairé ces formes d'ancrage grâce à des méthodes d'enquête qualitatives. Elles ont permis de dépasser les limites statistiques et théoriques des analyses de la ségrégation pour remettre les trajectoires habitantes au cœur du propos. Les méthodologies empiriques mises en œuvre par des sociologues de l'école de Chicago, popularisées en France par les anthropologues, et dans mon cas par les cours d'Alain Tarrius, ont replacé l'acteur-habitant dans la pratique de terrain des géographes, et permis de préciser la réalité de la ségrégation dans l'expérience quotidienne des individus (cf. infra, point III.2.1)).

Je terminerai en exprimant le besoin de prendre du recul par rapport aux lectures classiques de la ségrégation. L'identification des lieux de concentration résidentielle de certains groupes migrants à Barcelone et leur mise en relation avec d'autres catégories de division de l'espace social urbain est indispensable tant pour la recherche que pour les politiques publiques. Elle m'a permis de sélectionner des quartiers qui me semblaient intéressants, car je connaissais déjà leurs spécificités. Cependant, la critique du paradigme ségrégationniste tient aussi dans sa vision des temporalités. La dépendance à la statistique rend en effet difficile la prise en compte du temps long et des dynamiques de peuplement. Malgré sa forte valeur dénonciatrice des inégalités et de formes de discrimination, cette « structure sociale » des villes comme la qualifient d'autres études (Dorier-Apprill et Gervais-Lambony, 2001) a trop souvent été donnée comme figée, une « structure matérielle de l'espace urbain » comparable d'une ville à l'autre. La plupart des mesures de la ségrégation sont conçues pour mesurer l'évolution de cet état de fait à travers le temps, mais trop souvent ne reste que le constat des inégalités sociales reflétées par le lieu de résidence des habitants d'une ville à un instant « t ».

Dans le cadre de mes enseignements, je mesure chaque année les erreurs d'interprétation de la ségrégation, expliquée au lycée, mais dont les étudiants ne retiennent que le résultat, soit la vision péjorative d'un problème consistant en la séparation des groupes sociaux dans l'espace, qui doit être résorbé, sans mesurer le caractère complexe et évolutif des processus qui la génèrent. Or le modèle de Burgess, associant des groupes sociaux à des « aires urbaines » dans lesquelles le peuplement était régulièrement renouvelé au fur et à mesure de l'intégration des plus anciens migrants, ne présupposait pas d'effets négatifs de ces aires et de ces « concentrations » résidentielles. Au contraire, elles assuraient le rôle de sas, de transition, permettant de mieux accéder à l'ensemble de l'espace urbain par la suite. Cette « morphologie sociale » de l'école de Chicago dans les années vingt, dont le modèle est popularisé dans le milieu intellectuel français par le sociologue Maurice Halbwachs, faisait ainsi la part belle à l'étude des comportements (Clerc et Garel, 1998). La marge de manœuvre des individus, bien que leurs actions et décisions s'inscrivent dans des collectifs sociaux, était au cœur de l'analyse des faits sociaux dans la ville. Leur modèle tentait d'intégrer ces marges de manœuvre dans un contexte urbain des années 1920 qui n'est plus de mise au XXI<sup>e</sup> siècle. Pour appréhender les effets contemporains des ancrages migrants sur les lieux urbains, cette vision des concentrations résidentielles qu'ils avaient formulée doit donc être revisitée. Il nous faut comprendre comment les aires de spécialisation résidentielle se sont construites et renouvelées au cours du temps, comment les individus s'inscrivent aussi dans des pratiques spatiales héritées et liées à des formes de rapport aux lieux qui renvoient à « l'ordre des légitimités des sédentarités » évoqué par Alain Tarrius :

« Chaque migrant, en ce lieu, se réclame explicitement de la légitimité acquise par les populations de migrants qui l'ont précédé [...]. Les rapports espaces/temps suggèrent des combinaisons entre contiguïtés spatiales et continuités temporelles qui facilitent l'appréhension des faits sociaux dans des perspectives dynamiques, processuelles » (Tarrius, 2001: 3)

Je vais donc dans le point suivant présenter à grands traits une autre grille de lecture de l'espace barcelonais, à travers les grandes étapes de sa construction, clairement imbriquées à l'histoire du peuplement de la métropole.

### **III.1.2 Les dynamiques de peuplement**

Le terme de peuplement urbain tente d'apporter une vision dynamique à la compréhension de la division sociale de l'espace urbain : son utilisation est un outil classique de la géographie urbaine depuis des analyses comme celle de Raoul Blanchard qui repérait des quartiers d'ouvriers étrangers à Grenoble en 1911 :

« En ville, comme dans le milieu rural, ce sont les effets en chaîne des vagues de peuplement sur l'habitat, les quartiers, et l'économie locale qui suscitent son intérêt » (Fijalkow et Lévy, 2008).

Son étude est l'une des approches les plus classiques de la géographie urbaine qui met en relation la croissance démographique des villes et les formes de l'urbanisation au fil du temps. Elle décrit ainsi les discontinuités morphologiques qui constituent les « tissus » des villes et qui sont souvent le support de représentations spatiales des habitants. Indissociable de l'histoire urbaine, elle est tantôt sollicitée par les approches sur la ségrégation, tantôt par celles sur la fabrique urbaine. Elle introduit une dimension évolutive et historique de la division sociale et met l'accent sur les traces laissées dans les paysages des quartiers par ces

vagues de peuplement (Berthomière, 2012). J-P. Lévy parle de marquages sociaux des territoires qui eux-mêmes vont influencer des formes de redistribution des populations par le biais des mobilités résidentielles (Lévy, 2003). J'aborderai ici dans un premier point la question des successions des vagues de peuplement à Barcelone sur le temps long et traiterai des traces et marquages dans le point III.2.

C'est par les migrations internes le plus souvent, de longue distance ou internationales dans d'autres cas, que le peuplement se consolide, et c'est par l'installation de ces nouveaux habitants, par leurs pratiques que l'urbain s'est développé à travers l'histoire. Comme le soulignent les auteurs d'un article centré sur la réception du modèle de Burgess dans les sciences sociales françaises (Clerc et Garel, 1998), les analyses de la division sociale de l'espace urbain ont figé ce modèle<sup>168</sup>, le privant de son fondement en termes de dynamiques de peuplement :

«Burgess a avancé l'existence de deux processus concomitants après un afflux d'immigrants, l'expansion de la ville se fait suivant un ordre concentrique - c'est le processus de *succession* ; [...]. Un processus de différenciation culturelle et professionnelle est concomitant. Burgess a décrit des itinéraires socio-spatiaux de groupes d'immigrants - le sens de ces itinéraires marque une intégration sociale croissante. Dans les auréoles centrales se regroupent par nationalités les populations les plus récemment arrivées. Elles sont les plus pauvres, [...] Inversement, plus on progresse vers la périphérie, plus les populations sont riches et mieux intégrées [...] La population de chaque "aire urbaine" se renouvelle en permanence : chaque arrivée de migrants déclenche dans le centre une compétition qui pousse leurs prédécesseurs à se spécialiser et à se déplacer d'une aire d'habitation à la suivante. (Clerc et Garel, 1998).

Selon Burgess, au fur et à mesure de leur « assimilation » au modèle de la société américaine, les migrants vont déménager vers des aires plus périphériques, des aires d'expansion, libérant les espaces centraux, plus dégradés, qui sont alors occupés par des familles arrivées plus récemment. Ce modèle fonctionne très bien pour comprendre la division sociale de l'espace barcelonais au XX<sup>e</sup> siècle que décrit la carte de la figure Figure 15 (p.135). Au XIX<sup>e</sup> siècle, la ville de Barcelone se limite au district environnant le port, le district actuel de Ciutat Vella, qui correspond à la ville fortifiée, oppressée par des murs d'enceinte et une citadelle au nord construite par les Castellans quand ils occupent la ville en 1714. Ce district, qui est lui-même aujourd'hui sous-divisé en quatre sous-quartiers<sup>169</sup>, s'est densifié pendant toute l'époque moderne, l'enceinte étant repoussée régulièrement pour céder la place à des quartiers bourgeois et leurs demeures luxueuses qui constituent aujourd'hui une partie importante du patrimoine touristique de la ville. Les catégories populaires s'installent dans des faubourgs près du littoral et sur les hauteurs, et dans les parties les plus dégradées de la ville médiévale abandonnée par les plus riches.

Ce modèle est bouleversé en 1860 lorsque les autorités militaires décident de désembastiller la ville qui s'industrialise et se développe par l'arrivée des « masses » d'un exode rural

---

<sup>168</sup> « Ainsi, des années trente aux années soixante-dix, circulant parmi les géographes et les sociologues français, le modèle graphique de Burgess a été continûment réinterprété et remanié. [...] le dessin est stabilisé et les « légendes » ne sont plus que peu modifiées. Cette normalisation de la forme est associée à une transformation de la place du schéma dans la réflexion de ceux qui le reprennent » (Clerc et Garel, 1998)

<sup>169</sup> Raval, Gotic, Sant Père, Santa Catarina i la Ribera et la Barceloneta.



précoce. Le plan d'extension adopté<sup>170</sup>, mis au point par un urbaniste qui entrera dans la postérité à travers son traité sur l'urbanisme<sup>171</sup>, ouvre la ville vers le secteur connu sous le nom de l'*Eixample* qui va accueillir à la fin du XIX<sup>e</sup> les demeures bourgeoises marquées par l'architecture moderniste qui constituent un autre fleuron du patrimoine touristique.

Figure 24 : La morphologie du bâti à Barcelone à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (1890)



Source : <https://enarchenhologos.blogspot.com/2016/01/els-barris-de-barcelona-1976-2006-la.html>

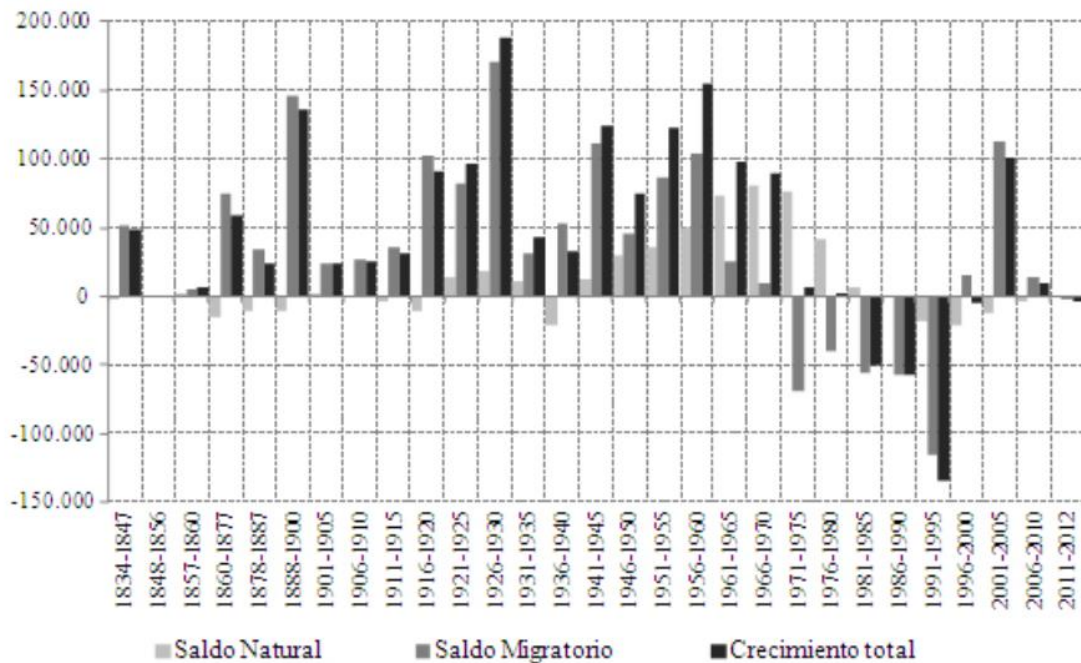
La division sociale contemporaine, visible sur la Figure 15 (p. 135), puise ses racines dans ce processus, car les nouveaux habitants qui vont venir grossir le prolétariat urbain barcelonais vont s'entasser dans les plus vieux quartiers du centre qui entrent dans une spirale de taudification dont ils ne sortiront qu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. L'axe initial de l'urbanisation de l'*Eixample* est l'avenue *Passeig de Gracia*, qui relie le centre aux faubourgs aisés (les hauteurs de *Pedralbes* et *Sant Gervasi* qui sont encore aujourd'hui les deux districts accueillant les populations les plus riches de la ville). Progressivement, ce nouveau tissu urbain caractéristique par ses îlots réguliers en damier, organise l'extension urbaine et englobe les premiers établissements des ouvriers comme l'ancien village de *Gracia* et des faubourgs industriels comme celui de *Sant Marti* ou de *Sant Andreu*. Car la croissance démographique de la ville est considérable à partir de cette seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle (Figure 24).

<sup>170</sup> Idelfons Cerda, ingénieur militaire sera choisi par le gouvernement d'occupation contre l'avis de la municipalité catalane pour appliquer son plan de croissance de la ville lors du désempolement. Ce plan qui se voulait hygiéniste par la largeur des rues, l'aération des quartiers et l'uniformité, était aussi influencé par les premières utopies sociales : les îlots du plan quadrillé formaient des unités d'habitation pour lesquelles cet ingénieur prévoyait des services sociaux pour toute la population : écoles, marchés, maisons de retraites, espaces verts de différentes tailles qui ne verront en fait jamais le jour. Le territoire ouvert à l'urbanisation s'est certes construit dans l'ordre apparent d'un plan quadrillé parmi les plus vastes d'Europe, mais l'idée sociale n'a jamais été retenue par les pouvoirs publics.

<sup>171</sup> La théorie générale de l'urbanisation, qui synthétise les idéologies urbaines utopistes et les préceptes de l'urbanisme militaire qui ont formé cet ingénieur (Choay, 1965).



Figure 25 : La composition de l'évolution démographique dans la ville de Barcelone 1834-2010



Source : LÓPEZ GAY, 2014 : les composantes de la croissance démographique dans la commune de Barcelone, 1834-2010.

À cet égard, ce graphique réalisé à partir d'une série annuelle de naissances et décès de la commune de Barcelone depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle montre bien l'importance de la migration et de l'exode rural pour cette ville. Rares sont les périodes où le solde migratoire n'est pas positif, et il contribue très majoritairement à la croissance globale de la population de la capitale catalane, qualifiée au début du XX<sup>e</sup> siècle « d'Amérique de l'Espagne », expression qui renvoie à la puissance symbolique du champ migratoire hispano-américain (Tatjer, 2003 : 32)<sup>172</sup>. Barcelone a commencé à attirer des migrants internes, du reste de la Catalogne et d'Aragon et très vite des régions plus éloignées, de Murcie, puis de Galice et d'Andalousie dès le XIX<sup>e</sup> siècle et surtout à un rythme accéléré au XX<sup>e</sup> siècle à la faveur d'un développement économique précoce par rapport au reste de l'Espagne<sup>173</sup>. J'ai déjà mentionné ailleurs les logiques économiques qui ont conféré à l'immigration un poids historique dans l'organisation de cette région (Miret, 2001; 2009a)<sup>174</sup>. Mais ce qui nous intéresse ici ce sont

<sup>172</sup> Une partie de ce solde s'explique par un exode rural de proximité en provenance des provinces voisines du reste de la Catalogne, mais la majeure partie provient des régions d'émigration espagnoles. Ces migrants internes, allophones donc, ont très vite été assimilés dans la littérature aux processus de migration internationale étudiés ailleurs en Europe (Miret, 2001; 2009a)

<sup>173</sup> Deux pics de croissance apparaissent lors des deux expositions universelles de 1888 et 1929 et s'expliquent par l'appel de main d'œuvre qui s'est produit pour les grands travaux publics d'embellissement de la ville lors de ces événements (Miret, 2003).

<sup>174</sup> Cependant, pour la période la plus récente, le graphique de la Figure 18 (p. 131) doit être interprété au regard des mobilités résidentielles à échelle de l'agglomération, une partie du peuplement global s'étant progressivement étendu vers la périphérie de la commune centrale, avec même un désertement global vers la couronne périurbaine dans les trente dernières années. Ainsi la faiblesse du solde migratoire de la commune centrale dans la période la plus récente de cette figure, ne correspond pas à une diminution des arrivées d'étrangers dans la métropole, mais au changement de centre de gravité de leurs localisations résidentielles, qui se déplace vers la couronne de banlieues.

les héritages de ces flux en termes d'organisation de la géographie du peuplement. Suivant la même logique de succession que celle révélée par Burgess à Chicago, une partie des habitants les plus aisés vont libérer des demeures étroites des quartiers anciens du centre pour aller s'installer dans les appartements haussmanniens modernes des immeubles de l'Eixample. La division sociale qui s'installe entre l'ancien et le nouveau centre va se renforcer au fur et à mesure de la croissance du nouveau tissu et de la dégradation du centre ancien abandonné. Par la suite, ce sont les processus de densification continue de ces districts périphériques qui sont encore dans les années cinquante en partie recouverts de champs et jardins maraîchers qui alimentent la croissance de la ville, reliant par des bâtis divers, mais toujours d'une extrême densité, les anciens noyaux villageois et les faubourgs ouvriers à l'agglomération. Aux appartements bourgeois et cossus de la zone la plus proche de l'ancien centre, vont s'agréger au XX<sup>e</sup> siècle des îlots beaucoup plus denses et destinés aux catégories plus modestes qui constituent encore aujourd'hui des quartiers de classes moyennes, formant une zone de transition entre le centre, très riche, et les quartiers populaires que nous avons bien repérés précédemment.

Cependant, c'est un modèle urbain bien différent qui va se développer en périphérie des quartiers de Cerdà, aux confins de la ville, et bien au-delà de la limite administrative de Barcelone vers les communes de banlieue et ce, dès les années vingt de très forte croissance démographique et jusqu'à l'arrivée de la dernière vague migratoire interne dans la période 1945-1965. Aux hameaux ruraux qui se transforment en lieux d'accueil précaire, s'ajoutent un habitat populaire autoconstruit et des baraques de bidonvilles dont certains ont été rendus célèbres dans la littérature sur l'immigration<sup>175</sup>. Les habitants y construisent leurs maisons de fortune sur les plages le long du littoral et autour du port, mais aussi sur les pentes des collines environnantes. Au total jusqu'à 20 000 « barracas » auraient accueilli environ 100 000 personnes dans les années 1960 (Tatjer, 2003 : 34). Cette forme de peuplement a laissé des héritages divers dans le tissu urbain et, en termes de paysage et de division sociale de l'espace, selon que les politiques publiques ont permis ou non aux habitants de rester sur place. Certaines de ces zones ont disparu laissant place à des quartiers plus modernes, d'autres se sont transformées *in situ* et connaissent des destinées variées au XXI<sup>e</sup> siècle. Mais il faut descendre à l'échelle de l'îlot urbain pour le comprendre (cf. point III.2.2). Ces villes de proche banlieue sont longtemps restées très décousues et dégradées et ont été modernisées à la démocratie par de vastes programmes d'aménagement. Elles ont notamment été désenclavées par des extensions du métro dans la décennie quatre-vingts, puis à nouveau au tournant du siècle, par la prolongation des réseaux grâce au tramway.

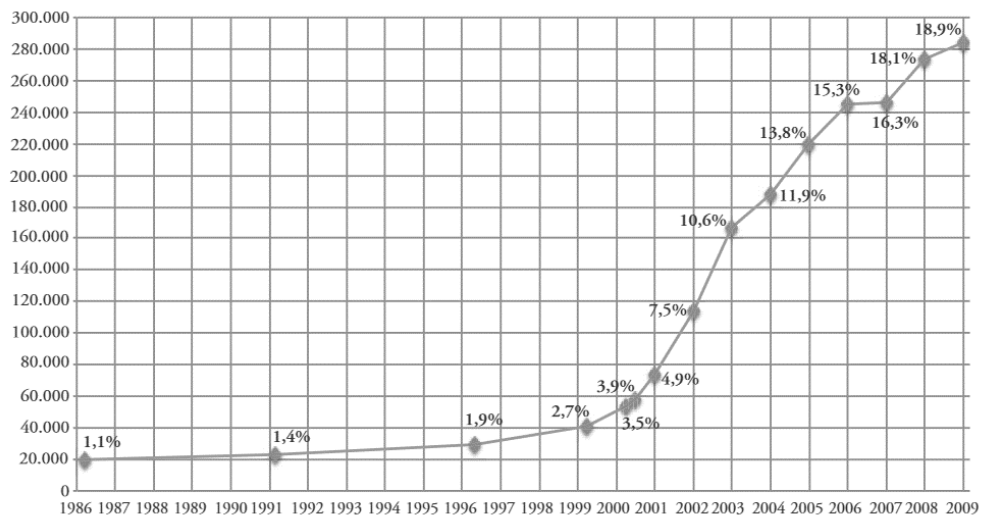
Mais à partir des années 1960 et 1970, l'essentiel des populations immigrées internes s'insérera, après quelques étapes dans le logement précaire et au fur et à mesure de l'éradication des bidonvilles, dans les grands ensembles d'habitat collectif qui vont fleurir en périphérie de la ville centre et des communes voisines. Ces « poligonos de vivienda » accueillent dès les années 1970 une population hispanophone de différentes origines (Andalousie, Galice et Murcie notamment) qui leur restera clairement identifiée.

---

<sup>175</sup> Les bidonvilles littoraux les plus importants sont ceux du Somorrostro, de Montjuich et du Camp de la Bota. Sur les hauteurs ceux du Carmel et de Horta guinardo, et en périphérie, ceux de les Corts sants : une page internet a pérennisé la belle exposition sur ces paysages et ambiances urbaines du passé réalisée par le Musée d'histoire de la ville de Barcelone en 2008 : <https://www.expobarraques.cat/en/1-barracopolis.php>.

Comme dans le reste de l'Espagne, c'est à peu près à cette période que les étrangers commencent à arriver dans la métropole dès les premières années de la démocratie, avec d'une part une composante liée à l'exil politique de différents pays d'Amérique latine, et d'autre part, en lien avec l'ouverture économique internationale qui attire dans les deux métropoles espagnoles des investisseurs et des personnels qualifiés étrangers (Miret, 1998). C'est dans un contexte de modernisation urbaine avec la toute jeune démocratie que l'agglomération accueille les nouveaux habitants de plus en plus nombreux, s'installant dans les creux de ce système urbain métropolitain.

Figure 26 : La croissance de la population étrangère à Barcelone de 1986 à 2009



Source : Bayona-Carrasco, Jordi, et Antonio Lopez Gay. 2011. « Concentración, segregación y movilidad residencial de los extranjeros en Barcelona ». *Documents d'Anàlisi Geogràfica, no Documents d'Anàlisi Geogràfica* 2011, vol. 57/3: 381-412

La courbe de la Figure 26 montre la rapidité de cette immigration au XXI<sup>e</sup> siècle, période durant laquelle toute l'Espagne devient un pays d'immigration particulièrement attractif (cf. supra Figure 7, p.56 ; Lacroix et Miret, 2015)<sup>176</sup>. Les années 1997-2007, que certains ont qualifiées de Dix Glorieuses espagnoles, par l'intensité de la croissance économique associée à la croissance migratoire, verront arriver plus d'un million d'étrangers, faisant passer leur part de 2 % à 15 % de la population de la Catalogne aujourd'hui (maxi 17 % en 2011). Si nous utilisons les données par lieu de naissance, plus fidèles à la réalité migratoire, la région Métropolitaine de Barcelone accueille 65 % des migrants présents en Catalogne, soit 1 034 089 migrants internationaux en 2020 (Figure 27). Globalement, par rapport à la migration interne, les migrants internationaux sont moins polarisés par la RMB, mais le sont davantage par l'agglomération centrale, et surtout la commune centrale (29%).

Cette évolution rapide du peuplement de la commune de Barcelone explique les zones de concentration des étrangers repérées dans la section précédente. Alors que les quartiers centraux accueillent encore les primo-arrivants, à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, les populations issues de la migration interne ont souvent connu une mobilité résidentielle vers la périphérie, et

<sup>176</sup> Les étrangers sont aujourd'hui au nombre de 5 407 822 en Espagne (source : données INE au 1/1/2021).

sont très largement surreprésentées dans les grands ensembles d'habitat social, dont les familles ont acquis les logements à travers des prêts aidés d'accèsion à la propriété. Ce sont des logements de faible qualité, construits à la hâte pendant une période où règne la spéculation, mais ce sont des logements en propriété où les migrants vont vieillir. Les « autres catalans »<sup>177</sup> issus de ces vagues migratoires sont en partie restés dans ces quartiers où ils sont nés, bien que certains et surtout leurs descendants aient aussi accédé à des logements de meilleure qualité dans des quartiers ou des communes de classe moyenne. Quoi qu'il en soit, ces quartiers n'offrent que très peu de logements à la location, et seuls les migrants étrangers les plus anciennement arrivés, les Marocains notamment, vont progressivement s'y installer.

Figure 27 : La redistribution du peuplement en Catalogne de 2000 à 2020

Lieu de résidence	année	Lieu de naissance									
		Catalogne	%	reste Esp.	%	Andalousie	%	Etranger	%	Pop tot	%
Barcelona	2000	1016451	23,6	405043	23,8	117706	15,0	74772	29,5	1496266	23,9
Amb (sans B)		870281	20,2	507183	29,8	256097	32,6	47833	18,9	1425297	22,8
RMB (sans AMB)		830398	19,3	351242	20,6	192055	24,5	44155	17,4	1225795	19,6
Reste Catalogne		1588012	36,9	440339	25,8	218660	27,9	86290	34,1	2114641	33,8
Total Catalogne		4305142	100	1703807	100,0	784518	100	253050	100,0	6261999	100,0
Barcelona	2010	955276	20,3	324530	21,8	89351	13,4	339531	25,8	1619337	21,6
Amb (sans B)		928931	19,7	412755	27,7	201490	30,2	264035	20,1	1605721	21,4
RMB (sans AMB)		1011214	21,5	320514	21,5	169590	25,5	206929	15,7	1538657	20,5
Reste Catalogne		1814490	38,5	430304	28,9	205677	30,9	503872	38,3	2748666	36,6
Total Catalogne		4709911	100,0	1488103	100,0	666108	100,0	1314367	100,0	7512381	100,0
Barcelona	2020	939881	19,0	262329	21,0	69067	12,7	461972	29,1	1664182	21,4
Amb (sans B)		1008454	20,4	339435	27,2	161244	29,7	327208	20,6	1675097	21,5
RMB (sans AMB)		1106591	22,4	273196	21,9	140784	25,9	244909	15,5	1624696	20,9
Reste Catalogne		1892492	38,3	373246	29,9	172015	31,7	550766	34,8	2816504	36,2
Total Catalogne		4947418	100,0	1248206	100,0	543110	100,0	1584855	100,0	7780479	100,0

Source : Idescat, extraction sur demande. Barcelone (B.), Aire métropolitaine de B. (AMB), Région métropolitaine de B (RMB).

Les nouveaux arrivants vont donc chercher des logements financièrement accessibles, dont un volant important existe dans ces périphéries anciennes, abandonnées par les migrants internes ayant accédé à la propriété. Un « marché de logement social de fait » va s'y développer, dans un bâti du XIX<sup>e</sup> et début XX<sup>e</sup> à l'abandon à proximité des activités économiques les plus anciennes. Face à l'opportunité de cette demande de logement précaire, les propriétaires sont flexibles quant au statut légal et à la surpopulation, car ce sont les conditions d'une nouvelle rentabilité financière pour ce parc de logement dégradé (cf. infra). Ce n'est qu'à partir des années 2000 que les quartiers de grands ensembles vont s'ouvrir à de nouveaux habitants, bouleversant les processus de division ethnique de l'espace des grandes métropoles espagnoles (Baby-Collin *et al.*, 2014; Miret, 2009b; Torres *et al.*, 2015). Le vieillissement va ouvrir la porte à la location, puis très rapidement à la vente des appartements peu valorisés de ces quartiers ouvriers, enclenchant un vaste processus de

<sup>177</sup> Il convient de rappeler que dans le contexte nationaliste catalan, l'ampleur de cette immigration interne a été intégrée au projet national, malgré une xénophobie latente durant tout le XX<sup>e</sup> siècle, notamment à travers cette notion des « autres catalans » popularisée par l'un d'entre eux ; Francisco Candel qui en a écrit l'histoire (Candel et Camarasa Folch, 1964; Miret, 1996).

succession résidentielle suivant le modèle de Burgess. Le changement au sein de ces quartiers aurait certainement été moins important si cette étape n'avait pas coïncidé avec l'une des périodes de plus forte immigration dans les villes espagnoles. Ces quartiers vont ainsi attirer directement les nouveaux migrants, notamment d'origine latino-américaine, et vont comme dans l'ensemble de l'Espagne, bénéficier de cette immigration internationale pour se renouveler (cf. III.3, p.210).

Dans le même temps, le centre-ville de la commune de Barcelone, qui durant tout le XX<sup>e</sup> siècle restera un espace taudifié et marginal va reprendre sa fonction d'accueil des primo-arrivants dès les années 1990. Cette fonction va se voir renforcée par la difficulté d'accès des étrangers (dont la précarité juridique s'étire dans le temps) à une partie de l'agglomération. Ce sont même les apports de population étrangère qui auraient permis le maintien démographique de ce quartier, jusqu'à ce qu'il connaisse durant trente ans une politique de renouvellement urbain et un processus de gentrification parallèle (Tapada-Berteli et Arbaci, 2011; Rúbies *et al.*, 2014).

Mais le peuplement et le bâti ne vont plus au XXI<sup>e</sup> siècle se développer de simple façon radio concentrique. Comme beaucoup de métropoles, Barcelone se recompose dans sa morphologie sociale à partir des mobilités résidentielles au sein de la région métropolitaine tout entière. Il faut donc opérer un changement d'échelle pour observer la géographie résidentielle de ces groupes et maîtriser l'évolution du peuplement métropolitain (Figure 28). Sans nous attarder sur cette périphérie de la région métropolitaine, il convient de la présenter rapidement. Bien que je n'ai pas retenu cette seconde couronne de banlieue comme espace d'étude ici, l'ensemble de ses résidents sont des usagers et, à ce titre, « habitent » la métropole et ses différents espaces. Les villes secondaires de la deuxième couronne de banlieue ont aussi grandi et se sont développées économiquement dès le début du XX<sup>e</sup> siècle (Figure 29). Elles sont elles-mêmes devenues des pôles majeurs de l'accueil des populations ouvrières, notamment immigrées du reste de l'Espagne, des industries et des grands ensembles. Terrassa, Sabadell, Rubí, Mataró ou Granollers sont qualifiées de « villes satellites », elles sont de grande taille (120 000 hab. pour les deux premières et 30 à 70 000 pour les trois autres), et restent très spécialisées socialement dans l'accueil des classes populaires, et notamment les populations nées dans le reste de l'Espagne.

Figure 28 : La polarisation métropolitaine des populations immigrées

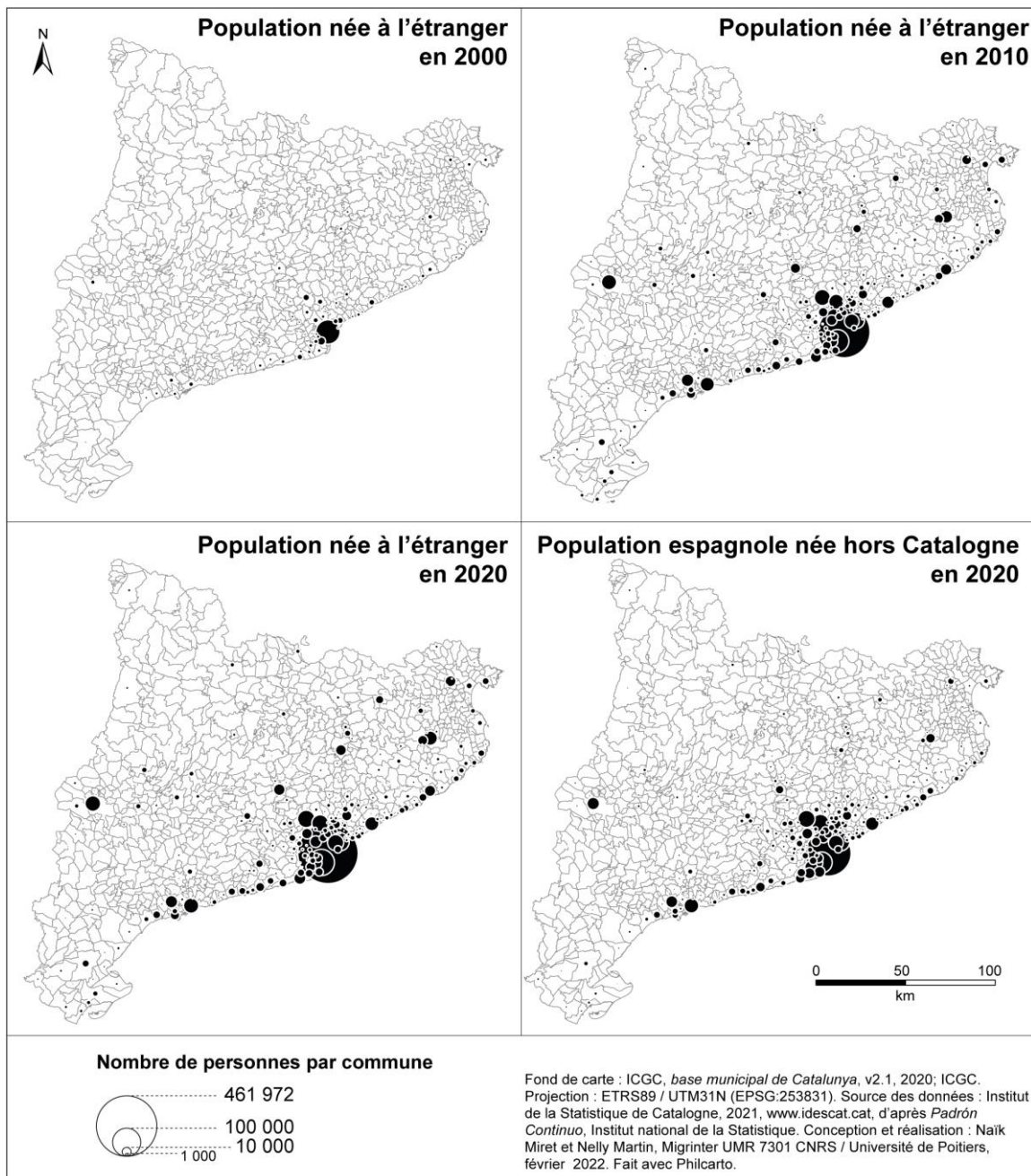


Figure 29 : La population migrante dans les principales villes de la Région Métropolitaine de Barcelone en 2020

nés à :	Catalogne		Rest_Esp		dont Andalousie		Etranger		Pop Tot	
				%		%		%		%
Barcelona	939881	262329	29,98	69067	18,61	461972	44,67	1664182	33,53	
Granollers	37329	11460	1,31	5653	1,52	13630	1,32	62419	1,26	
Mataró	81040	23753	2,71	11019	2,97	24868	2,40	129661	2,61	
Rubí	48800	15278	1,75	8299	2,24	14513	1,40	78591	1,58	
Sabadell	142714	38607	4,41	20828	5,61	35199	3,40	216520	4,36	
Terrassa	147960	37130	4,24	1986	0,54	38537	3,73	223627	4,50	
Ambit Metro	3054926	874960	100,00	371095	100,00	1034089	100,00	4963975	100,00	

Source : Idescat, extraction sur demande.



Aujourd'hui, l'immigration interne tarie n'est presque plus visible sauf dans les histoires personnelles des habitants. Mais en 2000, la population migrante interne y était encore significative, représentant plus de 30% de la population. Elles accueillent aussi des populations étrangères, mais dans une très faible proportion par rapport à la commune centrale. On peut donc dire que les différentes vagues de peuplement ne se sont pas organisées de la même façon : les immigrés récents n'ont pas participé à l'extension des bâties de la RMB, mais plutôt à la recomposition des espaces.

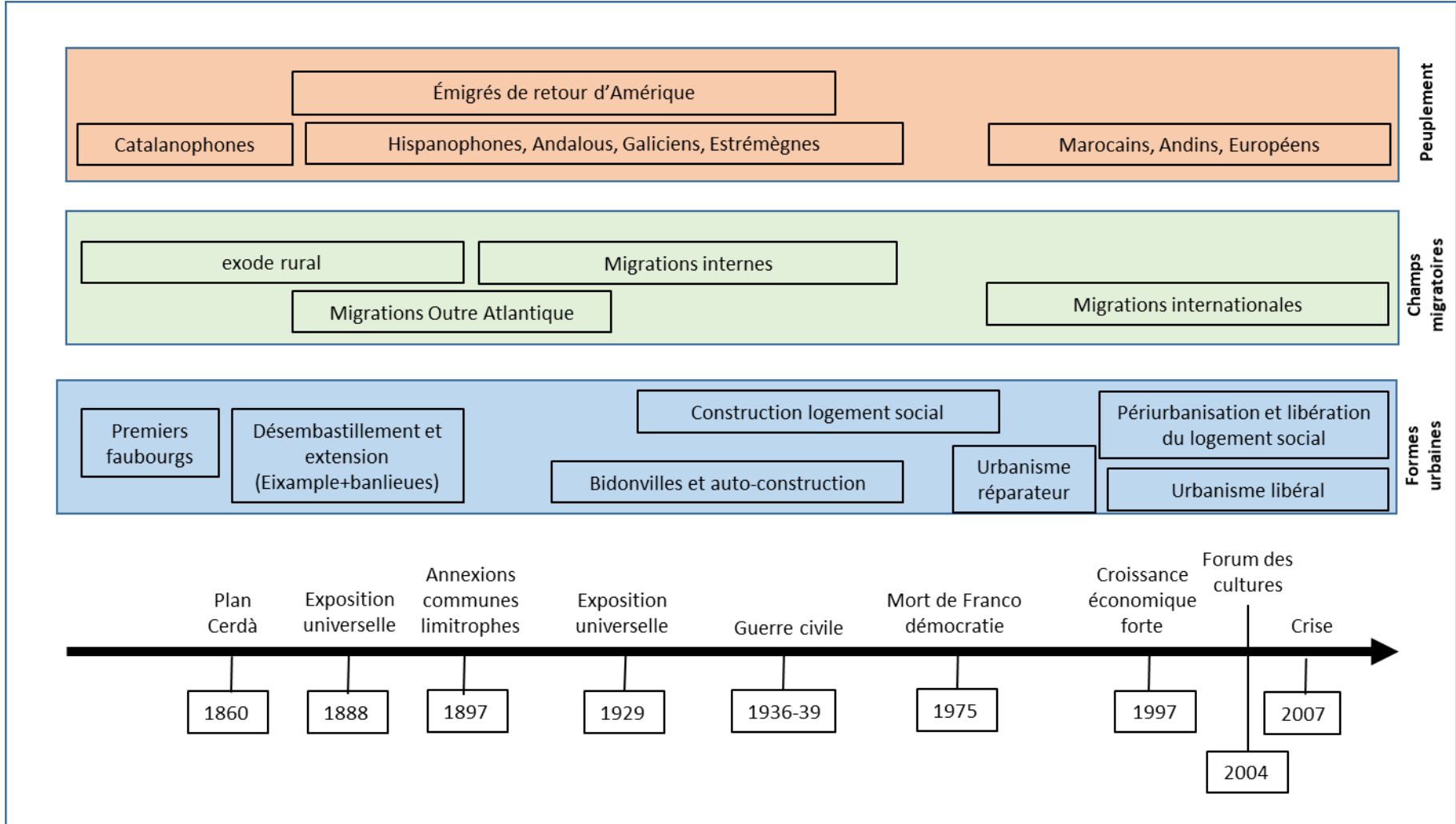
Globalement, la vague d'immigrés internes s'est redistribuée durant les vingt dernières années, à l'instar de l'ensemble de la population, l'agglomération se desserrant de la première à la seconde couronne. La métropole croît par sa périphérie, des communes du littoral touristique et agricole se densifient, et le peuplement va désormais se recomposer à l'intérieur de l'espace de la Région métropolitaine qui se transforme aussi à partir des années 1990 par sa grande périphérie que l'on peut considérer comme la couronne périurbaine<sup>178</sup>. Cette déconcentration de la population vers l'espace périurbain s'est ralentie avec la crise de 2008, mais continue. Cette étape de recomposition du peuplement a été étudiée sous toutes les latitudes, et complexifie la lecture des apports des populations migrantes : nous avons montré comment initialement une partie de la migration notamment subsaharienne a accompagné cette étape de la périurbanisation (Miret, 1998, 2003, 2009a). Maremmé Niang a prolongé cette approche et montré comment les modes d'habiter de ces populations sont encore centrés sur cet espace périphérique de la métropole, alors qu'ils sont peu présents dans la métropole centrale (Niang, 2014). Mais dans leur ensemble, les migrants étrangers participent moins au desserrement vers cette grande périphérie, et restent très concentrés dans la ville centre et dans la première couronne. Ils vont s'inscrire principalement dans les lieux libérés par le desserrement général du peuplement, en creux de cette tendance.

Ce sont près de 3 millions de nouveaux habitants venus de l'Espagne méridionale puis des cinq continents qui ont peuplé et construit la métropole et participé globalement à la démographie catalane. La frise suivante inscrit ces vagues de peuplement dans la trajectoire urbaine de Barcelone et dans les différents contextes historiques qui expliquent les structures urbaines (Figure 30). Elle nous permet de visualiser quels sont les acteurs liés aux migrations qui participent des différentes phases de l'urbanisation. À chaque période historique correspondent des formes de production urbaine différentes, et les habitants y contribuent selon des modes d'habiter qui leur sont propres.

---

<sup>178</sup> L'étalement périurbain est un phénomène plus récent en Espagne que dans le reste de l'Europe, et ses modalités diffèrent. La périurbanisation n'a pas rompu en trente ans avec le modèle de compacité barcelonais. Il a été montré au contraire qu'elle s'est déroulée dans le prolongement des axes de croissance traditionnels de la métropole, dans une forme de « déconcentration et de baisse de densités résidentielles » mais pas de manière déstructurée et dispersée (Muñiz et García-López, 2013). Je ne reviendrai pas ici sur les raisons de cette périurbanisation tardive, qui s'explique à la fois par l'accroissement du niveau de vie et l'accès notamment grâce à des prêts bancaires très intéressants à une nouvelle forme de logement individuel en lotissement auquel ont accédé les classes moyennes de toutes les métropoles espagnoles, mais aussi par la multiplication des résidences secondaires qui vont redynamiser les communes rurales (Muñiz et García-López, 2013).

Figure 30 : Trajectoire contextuelle de Barcelone





Aujourd'hui, en 2020, malgré les retours et un ralentissement de certains flux, les migrants internationaux, 789 180 personnes dans l'agglomération centrale (AMB), sont plus nombreux que les migrants internes désormais vieillissants (601 764). Pour comprendre les recompositions à l'œuvre dans la morphologie sociale de ce lieu urbain, il faut mettre l'accent sur les différents comportements qui composent les trajectoires résidentielles des ménages, prenant en compte tant les caractéristiques de l'offre de logement que celles des stratégies résidentielles des ménages en termes de localisation en fonction de leurs arbitrages professionnels et familiaux.

« Le changement de résidence est, de fait, un des mécanismes les plus importants de la redistribution interne de la population dans les contextes métropolitains<sup>179</sup> (Nel-lo, 2001).

Dans la suite de ces auteurs, on peut considérer que le champ d'études des mobilités résidentielles à l'intérieur des villes est seul à même de fournir les explications sur l'évolution de la division sociale de l'espace métropolitain contemporain (Bayona i Pujadas, 2014; López et al., 2013). L'arrivée de nouveaux habitants va enclencher des mécanismes de succession résidentielle qui vont modifier les aires de spécialisation sociale. Jean-Pierre Lévy a bien montré, pour la métropole parisienne, la complexité de ces processus en étudiant conjointement l'évolution de l'offre de logement et les trajectoires résidentielles du département de Seine Saint-Denis (J.-P. Lévy, 2003). Des travaux similaires sur Barcelone, basés sur la source des inscriptions et désinscriptions du registre de population (Padron), ont analysé les dynamiques résidentielles de certains groupes migrants dans la période plus récente. Ils montrent que les villes de banlieue ont augmenté leur part dans la croissance démographique métropolitaine depuis la crise, la suburbanisation de la population concernant tous les habitants, quelles que soient leurs origines (Rúbies et al., 2014). C'est à l'aune de ces réorganisations complexes du peuplement qu'il faut lire les processus ségrégatifs et la place des migrants dans la division sociale.

\* \* \*

Les immigrés internes et internationaux représentent un tiers des Catalans à la fin du XX<sup>e</sup>. Aux « autres Catalans » (migrants internes), certains auteurs ajoutent aujourd'hui les « nouveaux autres Catalans » (Domingo i Valls, 2015). Dans de nombreux cas, ils se sont succédé dans des « aires » marquées par la précarité, et souvent leurs espaces de vie se superposent désormais. Pour autant, le caractère international de la migration récente a introduit de nouveaux éléments au débat sur la division sociale de l'espace et à la définition de la précarité, aujourd'hui aussi juridique. Les politiques publiques ont aussi un rôle dans les recompositions à l'œuvre des processus ségrégatifs. Elles ont souvent été confrontées à des formes de production de l'espace originales dans ces lieux de concentration. Certains d'entre eux sont considérés aujourd'hui comme des quartiers d'immigration ou des « centralités ethniques » selon Francisco Torres (2015), mais pas tous. D'autres formes de participation à la « fabrique urbaine » sont plus discrètes et invisibles sur les analyses statistiques que je viens de présenter.

---

<sup>179</sup> El canvi residencial és, de fet, un dels mecanismes més importants de redistribució interna de la població en els contextos metropolitans

### III.1.3 Conclusion du 3.1

Du point de vue de la division sociale, les migrants sont considérés en fonction de leur position dans la société de la ville d'installation et des éventuelles discriminations qui les éloignent des autres habitants. La ségrégation décrite par ces analyses focalisées sur les inégalités de l'implantation résidentielle peut aussi être interprétée suivant la catégorisation opératoire des processus ségrégatifs proposée par Y. Grafmeyer :

« comme le résultat collectif émergeant de la combinaison de comportements individuels discriminatoires [...] qui définissent au minimum des priorités entre les voisinages souhaités » (1994 : 39)

En ce sens, les migrants par leurs trajectoires résidentielles agrégatives renforcent la ségrégation, sans pour autant que l'on puisse attribuer clairement à la société un rôle de relégation spatiale. Cette lecture classique et sédentaire des processus ségrégatifs et de leur élaboration progressive à travers le temps est importante pour comprendre les structures de chaque espace urbain singulier, mais reste en partie inefficace pour comprendre ces processus dans leur recomposition permanente. Pourquoi certains quartiers ou îlots de Barcelone voient-ils -ou non- s'installer des concentrations résidentielles des migrants les plus récents ? Quelles différences structurelles ou bien liées aux modes de peuplement permettent-elles d'expliquer des trajectoires individuelles plurielles dans le cadre du développement urbain de ce lieu ?

La mise en évidence de la complexité de lecture des processus ségrégatifs en fonction des échelles de la ségrégation à Bogota par les travaux de l'ANR METAL<sup>180</sup>, est venue éclairer mon terrain d'étude d'un nouveau regard : le repérage des îlots de pauvreté dans des zones de classe moyenne, ou d'îlots de richesse dans une zone plus pauvre, met l'accent sur des espaces dont les microformes évoluent probablement dans de nouvelles directions socio-spatiales.

« l'idée d'une homogénéité sociale absolue dans les îlots est, une fois de plus, remise en cause par la mesure empirique » (Dureau *et al.*, 2014).

L'observation des modes d'habiter à l'échelle des quartiers permet, selon les résultats produits en Amérique latine, de nuancer et les comportements habitants, et les effets de leurs pratiques sur le lieu. Mais pour approfondir cette question, il convient de changer la focale afin de mieux relier les ancrages individuels et collectifs des migrants aux caractéristiques précises des lieux d'ancrage ; pour mieux lire la place de ces acteurs inscrits dans un espace de vie transcalaire dans la « petite fabrique » de leurs lieux d'ancrage. Je tenterai donc de me livrer à un contrepoint des approches des processus ségrégatifs, que je considère comme figées, par une lecture détaillée des processus et des trajectoires de peuplement par les groupes qui nous intéressent.

Le « prisme du quartier » est un éclairage qui révèle selon M. Delage et S. Weber (2014 : 14) des « mécanismes peu visibles » depuis une approche globale à échelle des agglomérations. Ce prisme impose une lecture fine des logiques qui animent les lieux et a contribué à organiser les méthodes d'analyse de la « micro-géographie » centrée sur les acteurs-habitants.

« La notion géographique de la ségrégation se trouve néanmoins considérablement élargie, dès lors que l'on considère le rôle de l'individu et ses marges de manœuvre dans le processus. » (Fijalkow et Lévy, 2008).

---

<sup>180</sup> Programme ANR Métropoles d'Amérique latine dans la mondialisation, cf. volume 2.

C'est par une observation plus systémique de ce que je qualifie ici de « fabrique urbaine » qu'il me semble pouvoir apporter des éléments complémentaires de compréhension. Quels tissus, quelles formes urbaines, quelles identités locales produisent ces formes héritées au contact des migrants à Barcelone ? Nous allons dans la prochaine section croiser les approches de la migratologie à celles de la géographie urbaine pour voir les différentes pistes de réponse à ces questions.

### **III.2 Un contrepoint nécessaire : la « petite fabrique urbaine »**

Afin de mieux comprendre ces modes de peuplement et les formes de production urbaine à Barcelone, je vais désormais envisager ici les lieux à partir de deux sous-champs de la littérature qui se sont enrichis mutuellement : celui de l'analyse des quartiers d'immigration, à la croisée de la migratologie et des études urbaines, et celui de la morphologie urbaine, davantage réservé aux architectes, géographes et aménageurs. Ces deux domaines, malgré leur faible perméabilité, constituent une autre lecture de l'urbain, complémentaire à celle que je viens de présenter. Ils ont tous deux en commun l'importance de l'observation empirique et le regard à l'échelle « microscopique ».

Je vais donc ici déployer cette focale d'analyse de la fabrique urbaine sur les espaces de concentration résidentielle de populations liées aux migrations, mais aussi sur des lieux identifiés à ces populations autrement que par la fonction résidentielle, par d'autres modalités de l'ancrage. Sans vouloir alimenter l'image de la ville mosaïque hyper fragmentée<sup>181</sup>, je vais m'intéresser ici aux lieux identifiés à "l'ethnicité" dans la ville, parfois aussi qualifiés de communautaires, ceux qui ont donné une visibilité à ces formes spécifiques de production des lieux. Nous verrons dans un premier point comment les monographies locales de quartiers d'immigration ont opéré une forme de synthèse entre la compréhension de processus agrégatifs et ségrégatifs et les dynamiques locales de peuplement et d'urbanisation. Elles ont surtout été la source d'une grande partie des connaissances des modes d'habiter de différents groupes migrants, articulant les échelles d'analyse dans une forme de transcendance. Les sociologues et anthropologues ont en effet très tôt remobilisé les travaux de l'école de Chicago, réintroduit leurs textes et leurs méthodes pour comprendre la place des migrants dans les villes. Les travaux de P. Simon pour Belleville à Paris (Simon, 1993), ceux d'A. Tarrus pour Belsunce à Marseille (Tarrus, 1995) ont étudié des quartiers multiculturels en mettant clairement l'accent sur les imbrications des formes de l'altérité qui se succèdent dans l'espace, et sur l'apport de différentes minorités issues de migrations aux dynamiques des lieux. C'est à la lueur des résultats de ces travaux que j'ai moi-même observé les lieux urbains.

Dans une seconde partie, j'inviterai le lecteur à faire un détour par les villes latino-américaines de départ de migrants pour expliquer comment les méthodes que j'y ai expérimentées ont

---

<sup>181</sup> Je n'utilise pas moi-même ce terme de fragmentation qui cache les continuités qui se construisent par le temps long des formes de peuplement entre groupes sociaux. Utilisé dès 1990 par Toubon et Messamah pour désigner les « mini-territoires » à l'intérieur du quartier de la Goutte d'Or à Paris (Toubon et Messamah, 1990 : 46) ; le terme « concerne le renforcement de la spécialisation sociale des lieux qui entraîne à la confrontation de plus en plus proche, visible et désordonnée entre poches de pauvreté et de richesse dans les très grandes villes notamment » (Dorier-Apprill et Gervais-Lambony, 2001).

transformé mon regard<sup>182</sup>. Le cadre de pensée que j'applique désormais aux espaces urbains que j'observe au sud comme au nord, du point de vue de la présence ou de l'absence, est forgé par cette double perspective. Ce cadre est lié à la pratique d'une forme de micro-géographie (en réponse à la micro-histoire) qui interroge la production du lieu géographique, dans le temps long, à travers la compréhension d'une multiplicité des logiques des acteurs. L'expression de fabrique des territoires s'est largement banalisée en aménagement du territoire et en géographie au cours des dernières décennies. Elle renvoie à une complexité processuelle, mais elle est aussi connotée d'épaisseur historique, les étapes du processus ne pouvant être dissociées les unes des autres.

Il peut sembler y avoir un grand écart entre ces deux approches, j'essaierai de montrer au contraire leur complémentarité pour comprendre le lieu. En somme, j'expliquerai dans ce point comment mon regard a changé sur cette expression abstraite de la production de l'urbain, grâce à la combinaison de ces deux champs d'analyse, et il s'agira ensuite de reconnecter ces savoirs au terrain barcelonais sur lequel je reviendrai dans la troisième section de ce chapitre.

Outre l'échelle d'observation et les processus étudiés, ces deux approches ont aussi en commun leur caractère monographique. Dans les cours de géographie urbaine, on apprend à nos étudiants la valeur archivistique des grands travaux monographiques comme ceux de R. Ferras sur Barcelone, ceux de R. Blanchard sur Grenoble ou ceux de M. Roncayolo sur Marseille pour comprendre la morphogénèse des tissus urbains. La géographie et l'histoire urbaine classiques nous fournissent une large gamme de travaux de ce type qui ont contribué à cette lecture qualifiée de « palimpseste » de l'urbain, qui conserve les traces des différentes étapes de ce processus de fabrication et de la succession des modes de peuplement. L'histoire et la géographie urbaine n'ont pas pour autant mis en exergue les apports de l'altérité comme une forme « originale » de fabrique du lieu. On pense par exemple à ces métissages morphologiques, que sont les quartiers de la ville européenne de Marrakech ou Rabat où l'on peut lire l'empreinte de ces migrants qui n'en portent pas le nom, ces administrateurs coloniaux français, qui viennent inscrire les débats des utopies urbanistiques socialistes sur le continent africain<sup>183</sup>.

Cette dimension descriptive de la ville en train de se faire doit rester une priorité pour les géographes qui contribuent ainsi à stabiliser la mémoire des formes bâties et sociales des villes. Les traces laissées par des modes d'habiter en migration sont pour autant souvent réduites à des formes idealtypiques que sont les Chinatown, les Little Italy, etc. Je souhaite ici mettre l'accent sur ce qui relie de façon diachronique ces travaux de registres très différents. L'absence de prise en compte, particulièrement en Espagne, de certains habitants migrants en géographie urbaine m'avait déjà interpellée dans les années 1990, quand les pauses dans mes observations

---

<sup>182</sup> Je renvoie le lecteur aux précisions sur la construction de ce point de vue de recherche à travers le programme APUMAL dans le volume 2.

<sup>183</sup> Bien que Françoise Choay (Choay, 1965) rattache l'urbanisme colonial français au courant moderne, le principe appliqué par Lyautey dans les colonies françaises s'inspire par exemple des théories culturalistes mettant en valeur le patrimoine historique avec les fameuses « villes en doublon » : conserver intacte la médina et construire à côté la ville européenne, ville moderne et hygiéniste qui reprend des éléments symboliques de la ville locale. Le « désir de conserver l'esthétique si particulière des cités indigènes d'un pays parvenu au XX<sup>e</sup> siècle sans avoir été influencé par la civilisation moderne », de « préserver l'aspect des villes indigènes, les monuments historiques ou religieux, les vieilles murailles pittoresques, maintenir enfin dans son cadre une civilisation intacte depuis des siècles : patrimoine formant un incomparable sujet d'études et un capital touristique dont l'importance est considérable » (Lyautey, cité par (Gillot, 2014).

du terrain barcelonais m'amenaient à prendre l'apéritif sur la « rambla » de la banlieue d'Hospitalet. Les produits et l'ambiance produite par les restaurateurs et la clientèle d'une même origine majoritaire nous faisaient voyager à plus de 1000 km au sud vers l'Andalousie dont étaient originaires les trois quarts des habitants de la commune. Ces observations faisaient alors écho à celles sur les quartiers d'immigration en France notamment. Mais à Barcelone, ces traces visibles de la présence migrante, décrites notamment par Francisco Candel qui décrivait de façon journalistique la vie des immigrés des provinces espagnoles dans leurs quartiers (Candel et Camarasa Folch, 1964; Candel, 1985), n'ont pas à ma connaissance été étudiées du point de vue des parcours migratoires de ceux qui les ont produits. Pas plus que les spécificités de ces quartiers n'ont été explicitement étudiées en rapport aux évolutions des structures ségrégatives. Vingt ans plus tard, cette ambiance a été remplacée par celle plus cosmopolite qui règne dans cette partie de l'agglomération. Comment, à quel rythme et par quels processus se sont transformés ces espaces et ces ambiances ? En quoi les migrants d'aujourd'hui aux origines bien plus diverses y produisent-ils des formes spécifiques ?

J'ajouterai que mettre au jour la place des minorités issues des migrations dans les processus d'urbanisation et plus généralement de « développement urbain » m'a toujours semblé être un effort scientifique nécessaire pour enrichir la thématique de la relation migration-développement. Celle-ci se penche, de façon générale, principalement sur les apports des émigrés au développement de leurs régions d'origine, quand elles sont moins développées. Mais ils participent aussi à la production et au développement de leurs divers lieux d'ancrage. L'habiter en migration produit des formes de développement dans les villes, quelle que soit leur fonction dans le champ migratoire ; les modalités de ce développement spécifique méritent d'être étudiées. C'est d'abord à partir de l'abondante littérature sur l'émergence d'une diversité de quartiers ethniques que s'est construite ma pensée sur la ville et les migrants.

### **III.2.1 Les productions urbaines des modes d'habiter en migration**

C'est grâce à des méthodologies fondées sur une approche minutieuse de terrains de coprésence que la migratologie a abordé la place des migrants dans la ville. La diversité des quartiers considérés comme « ethniques » a été d'abord étudiée par la sociologie urbaine et l'anthropologie qui ont été les premières à réintroduire les acquis des chercheurs de l'école de Chicago pour une compréhension du lien entre les formes urbaines et les mobilités (Graffmeyer, 1994). J'utilise ici la formulation de « quartiers ethniques » en référence à la visibilité que prennent certains lieux dans les villes. Cette notion renvoie aux termes de « l'altérité incarnée dans les lieux » utilisés par Anne Raulin 2009 :

« Ils exposent un monde en décalage avec les normes dominantes. Ici, ce sont des formes d'appropriation de l'espace, des temporalités saisonnières, hebdomadaires ou quotidiennes qui diffèrent ; ce sont des interactions entre vie publique et vie privée qui varient ; ce sont des intégrations des dimensions matérielles et spirituelles qui divergent » (Raulin, 2009)

L'utilisation de ce qualificatif peut prêter à simplification « du fait de son ambiguïté et de ses significations fluctuantes, et de son euphémisation du terme racial » (Simon, 1993). L'ethnicité est un concept polysémique, souvent réservé à désigner des critères culturels, religieux, qui différencient des groupes minoritaires d'une origine commune et dont les traits tendent à se perpétuer (Simon, 1994). En ce sens, il ne convient que partiellement aux groupes en migration, dont les identités fluctuent et évoluent en fonction des ancrages multiples que nous avons

définis. Il correspond par contre à la dimension plus subjective de l'ethnicité qui est celle de l'identification d'un « nous », de l'auto-désignation d'une appartenance à un groupe. J'ai déjà exposé (p. 43) mes réserves quant à la catégorisation des migrants selon leur appartenance, et sur la variabilité de ces catégories, ethniques ou communautaires, pour les migrants eux-mêmes. J'utiliserai cependant ce qualificatif dans des domaines où son usage s'est fortement répandu en sciences sociales, car il renvoie à l'identification des formes de production urbaine par des groupes issus des migrations<sup>184</sup>.

Revisitant les travaux anciens sur la sociologie du ghetto, de nombreuses disciplines se sont attelées à comprendre le fonctionnement de ces lieux de concentration de certaines populations définies par des origines communes, identifiées par leur ethnicité. Certains quartiers ont été observés depuis la focale de la place des minorités issues des migrations dans la ville et sur la façon dont elles rendent visible ou non leur présence. Il est impossible ici de dresser la liste des lieux qui ont été étudiés de ce point de vue dans la littérature francophone et hispanophone. Déjà en 1992, Alain Battégay, dans un article où il présentait « la question des territoires ethniques » avait dû se livrer à une recension des travaux existants et citait une longue liste d'études de différentes disciplines (Battégay, 1992)<sup>185</sup>. Ces travaux ont exploré en France de façon monographique ces quartiers à forte identité, mettant en avant des formes économiques spécifiques comme la Chinatown du XIII<sup>e</sup> arrondissement parisien (Guillon et Taboada-Léonetti, 1986) ; des registres d'invisibilité dans le cas des « immigrées des beaux quartiers » (Guillon et Taboada-Leonetti, 1988) ou de « centralité immigrée » (Messamah et Toubon, 1989). En Italie, les travaux de R. Cattedra sur Naples sont précurseurs et évoquent déjà explicitement des formes de transformation du paysage urbain (Laino et Cattedra, 1994). Depuis cette date, une abondante littérature a tenté de classer ces lieux dans les villes européennes, notamment au regard des théories anglo-saxonnes dans ce domaine. Je vais ici me centrer sur les apports de ces travaux pour comprendre les effets des modes d'ancrage propres à l'habiter transnational décrit dans le chapitre 2. Que nous apprennent-ils d'une part sur la façon dont les minorités adaptent leur nouvel environnement urbain ? Sur les transformations des lieux qui en résultent ? En illustrant par quelques exemples issus de mes observations de terrain, je reviendrai successivement sur différentes dimensions du lieu qui sont modifiées par l'habiter en migration : leur attractivité, leurs paysages, leurs fonctions et leurs ambiances.

---

<sup>184</sup> On aura noté comment, à Barcelone, l'ethnicité renvoie au catalanisme, et principalement à l'usage de la langue. Le terme de minorité ethnique a cependant été réservé à la population gitane catalane. Pour des précisions sur les débats posant la question des « limites » des identités ethniques et de leurs renégociations dans le cadre des rapports sociaux impliquant des groupes minoritaires voir la transcription des débats scientifiques dans le texte de Anne Raulin. « Les processus de disparition, d'effacement, puis de renaissance culturelle des minorités ; ce ne sont pas des phénomènes en soi, mais des phénomènes en situation qui se rejouent distinctement à chaque étape du développement historique : montée des identités nationales, colonialisme impérial, immigrations de masse, ère postcoloniale, mondialisation contemporaine, etc. Lorsque la géométrie identitaire des majorités évolue, ainsi fait celle des minorités. » (Raulin, 2009).

<sup>185</sup> Dans cet article fondateur, il retrace comment les différentes disciplines ont étudié depuis les années soixante-dix l'interaction entre l'immigration et les formes urbaines, quelles parties du parc de logement (privé, social...) sont concernées par l'arrivée de migrants, quels quartiers (populaires, bidonvilles, quartiers de logement social...) les rendent visibles. Les différentes approches se combinent et révèlent des formes variables selon les groupes et les contextes urbains ou nationaux. Certains auteurs observent la concentration de lieux de vie d'un groupe, d'autres la dynamique économique qui caractérise certains quartiers, d'autres les formes de cosmopolitisme qui voient le jour.

Tout d'abord, sans que ce soit leur objectif premier, ces travaux ont montré comment ces lieux apparaissaient et se développaient à la faveur de situations urbaines favorables à un moment donné, et par la suite comment la position de ces lieux dans le système urbain pouvait en être transformée. Dès 1992, Alain Battegay qualifiait ces lieux de « pli urbain », c'est-à-dire des îlots urbains oubliés par les populations locales et les pouvoirs publics où des groupes définis par leur ethnicité « prennent place » (Battegay 1992 : 96). Il s'agit de quartiers peu valorisés qui ont aussi été observés comme des espaces de marge, des « niches spatiales » (Raulin, 2009).

### *III.2.1.1 L'accès au logement : disponibilité et ressources sociales*

Du point de vue des modes d'habiter, les lieux de concentration s'expliquent essentiellement par les effets agrégatifs des trajectoires résidentielles à l'intérieur d'un champ migratoire. Les coûts du logement sont le principal catalyseur de ces dynamiques, et s'expliquent par la trajectoire urbaine des quartiers en fonction des différentes vagues de peuplement. Je renvoie ici à la somme de travaux réalisés sur le quartier de la Goutte d'Or à Paris depuis l'étude pionnière de Toubon et Messamah (1989) jusqu'aux travaux de Marie Chabrol (2013, 2014) qui ont clairement montré le rôle des politiques publiques et du marché immobilier dans l'évolution du quartier et dans la succession des présences migrantes. Ces différents travaux mettent l'accent sur la nécessité de surveiller l'évolution des marchés immobiliers. Mais cette dimension ne peut occulter d'autres critères qui souvent se combinent à une offre de logement à bon marché. L'accessibilité n'est pas que financière, elle tient aussi dans les modalités de l'organisation des marchés locatifs. Certains propriétaires vont ainsi être plus enclins que d'autres à louer un logement sans tous les documents administratifs nécessaires, parce qu'ils sont eux-mêmes passés par des difficultés d'accès au logement. Cela est bien décrit par exemple à Bruxelles, dans le quartier Heyvaert, où ces derniers, « pour la plupart eux-mêmes issus de l'immigration (souvent des Marocains) sont en effet assez peu regardants sur les garanties à fournir ». (Chabrol et Rozenholc, 2015). Dans les trajectoires résidentielles des migrants que j'ai relatées à Barcelone, cet aspect est d'autant plus important que les modalités de l'accès aux premiers logements passent souvent par la sous -ou co- location, formes qui supposent une relation de confiance entre locataires.

Ainsi, tous les quartiers offrant des logements à bon marché ne deviennent pas des lieux de concentration résidentielle de migrants, nous l'avons vu dans le cas de Barcelone. Vivre dans un quartier où résident des compatriotes est le gage d'une entraide plus facile. Caroline Rozenholc et Marie Chabrol montrent bien d'ailleurs comment cette entraide dépasse les réseaux de solidarité ethnique pour inclure tous les immigrés (Chabrol et Rozenholc, 2015).

Comme nous l'avons évoqué dans le cas des Boliviens dans le second chapitre, les pratiques spécifiques de ces habitants à travers les filières migratoires, des formes d'organisation communautaire ou ethnique (économie ethnique), des modes d'appropriation de l'espace et d'accès à la ville conditionnés par les situations migratoires aménagent l'environnement à travers l'accumulation de formes d'ancrage. L'attractivité des lieux ainsi rendus visibles tient d'abord à la force des solidarités à l'intérieur du champ migratoire sur les trajectoires de chaque ménage qui va tenter, la plupart du temps, de se rapprocher des personnes de son réseau de solidarité. S'il ne connaît personne, il entrevoit souvent les lieux par les représentations acquises dans ses apprentissages du champ migratoire, et sait qu'ils lui offriront des ressources pour l'ancrage (cf. chap II). Une de mes hypothèses, c'est que ces aménagements de l'environnement se construisent à partir d'une certaine durée et densité des ancrages. Mais c'est aussi en fonction

des ressources des lieux, notamment en termes d'accès au logement. En ce sens, le caractère agrégatif des modes d'habiter dans certains quartiers offre aux propriétaires du parc immobilier, quelle que soit leur origine, une alternative pour maintenir un certain revenu : l'existence d'un parc de logement dégradé, combinée à ces ancrages, donne un nouveau souffle à ces quartiers (cf. infra). C'est l'une des raisons qui ont amené la recherche à s'interroger sur la nature de l'attractivité de certains lieux d'ancrage.

Déjà l'image des territoires ethniques qui ressortait de la synthèse d'A. Battegay (1992) était davantage celle de lieux de protection et de ressourcement que celle de lieux d'exclusion et du communautarisme dont ils sont progressivement affublés par le discours dominant dans les médias français<sup>186</sup>. Pour souligner ces fonctions d'entraide et d'attractivité, d'autres auteurs vont réhabiliter la notion de sas d'intégration (par exemple pour qualifier le quartier d'immigration de Belleville (cf. Simon 1995) que A. Burgess avait utilisée pour qualifier les « aires » centrales de son modèle, où les nouveaux arrivants pouvaient s'adapter à la nouvelle ville grâce au soutien de leurs pairs pour l'emploi, le logement ou les sociabilités. Jacques Barou résume bien cette fonction qui se renouvelle à travers le temps :

« les migrants cherchent à "s'agrèger", à se rassembler dans un espace où ils puissent vivre une sociabilité de voisinage correspondant aux normes qu'ils ont intériorisées dans leur société d'origine. De ce fait, toute ville voit se constituer des quartiers d'immigrés avec des vagues d'occupation qui se succèdent parfois les unes aux autres ou qui demeurent avec une certaine permanence dans le même lieu, se renouvelant à un rythme faible à partir des mêmes points de départ. Ainsi à Grenoble, la rive droite de l'Isère occupée autrefois par les migrants venus des montagnes voisines a vu, à partir du début du XX<sup>e</sup> siècle, l'installation de familles italiennes originaires des mêmes villages des Pouilles. Les vieux quartiers situés sur la rive gauche ont été progressivement occupés par la même population. À partir des années soixante, les Italiens ont commencé à céder leur place à des Algériens originaires du Constantinois, venus seuls au départ, puis avec leurs familles. Aujourd'hui, la rive droite demeure marquée par la présence de familles italiennes, il est vrai vieillissantes, tandis que les quartiers situés de l'autre côté du fleuve ont vu s'enraciner les familles algériennes, sans que toute référence à la présence italienne disparaisse pour autant. Au fil du temps, des signes d'appropriation culturelle se sont inscrits dans le paysage par la présence de commerces, de marchés en plein air, de décorations en façades, de modes de déambulation et de stationnement qui dessinent en fin de compte un espace familial, c'est-à-dire sécurisant, sans surprise, et ce non seulement pour les habitants du quartier eux-mêmes, mais aussi pour l'ensemble des citadins qui voient dans cet univers pittoresque et coloré toute une déclinaison de références au monde des villages méditerranéens. Une telle appropriation aurait-elle été possible sans un tissu de familles parentes susceptibles de s'entraider pour acquérir des immeubles, les restaurer, ouvrir des commerces en pas-de-porte souvent alimentés par des produits provenant des pays d'origine (Barou, 2006 : 91, 92)

---

<sup>186</sup> Il est clair que ce propos serait à relativiser par des travaux plus récents sur la France dans la mesure où les processus de « tri urbain » déjà évoqués par A. Battegay en 1992 ont pris de l'ampleur, et que la ségrégation s'est accentuée pour les secondes générations concentrées dans vingt villes où en 2005 la proportion de jeunes d'origine étrangère dépassait les 60 % selon Michèle Tribalat (Jaffrelot et Lequesne, 2009 : 34). Au tournant du XXI<sup>ème</sup> siècle, l'ethnicité est d'ailleurs devenue une variable plus présente dans le discours sur la ville, alors que paradoxalement les recherches sur ce sujet ont eu tendance à s'amenuiser : très souvent le traitement très médiatisé des politiques publiques porte le regard sur des quartiers populaires multiculturels, ceux de la politique de la ville, alors que la recherche en sciences sociales s'intéresse à d'autres types de lieux. Bien sûr, les études sur « la banlieue » continuent de s'y intéresser depuis différentes perspectives, l'école, la jeunesse, la culture, la citoyenneté, mais il me semble que la perspective de la migratologie y a perdu de l'importance.



Au-delà de la fonction d'entraide et de solidarité, J. Barou introduit aussi dans sa définition des « sas », l'idée du caractère « pittoresque », hérité des diverses empreintes sur le paysage. On évoque plutôt aujourd'hui le caractère exotique de ces quartiers dits ethniques qui peuvent bénéficier aussi d'une attractivité pour les loisirs et pour le tourisme. L'un des effets que l'on observe aujourd'hui est en effet la transformation de l'image de certains de ces quartiers marginalisés, qui dans certains cas retrouvent une attractivité pour des populations qui jusque-là les avaient dépréciés. Dans le cadre des études sur le processus de gentrification, plusieurs auteurs ont exploré ce thème, notamment à Paris (Chabrol, 2012; Chapuis et Jacquot, 2014). Mais nous n'avons pas là de schéma uniforme, si ce n'est le lien fréquent de ce processus de « marchandisation de la diversité » avec celui de gentrification (Chabrol, Dubucs, et Endelstein 2019 : 151). Certaines villes promeuvent en effet cet exotisme comme à Montréal où la municipalité a travaillé à la mise en scène ethnique du quartier central de la « Petite Italie » (Velasco-Graciet, 2007). La question a également été traitée à Barcelone du point de vue statistique de la ségrégation, qui suggère pour les quatre quartiers du district ancien des tendances ségrégatives à échelle très fine, de forts taux de présence étrangère cachant à la fois la présence d'étrangers aisés, et celle de gentrificateurs très concentrés sur certains îlots du centre (Tapada-Berteli et Arbaci, 2011). Hovig Terminassian a proposé une lecture de ce lien ambigu entre la gentrification et cet exotisme dans le quartier du Raval révélant les blocages que la présence migrante impose au processus d'arrivée de nouveaux habitants aisés (Ter Minassian, 2012). Nous reviendrons sur cet effet dans la section 3, car ce processus de revalorisation et de « marchandisation », loin d'être généralisable, doit être relativisé en fonction de diverses caractéristiques locales.

Mais dans tous les cas, ces formes d'exotisme découlent en premier lieu d'une empreinte durable de la présence migrante liée à des activités commerciales ou de services que l'on ne trouve pas dans les autres quartiers des villes.

### *III.2.1.2 La visibilité liée au commerce ethnique*

La référence aux marques qui se sont « inscrites dans le paysage », cette forme de marquage de l'espace physique par les migrants, passe notamment par l'ouverture d'établissements de commerces et services, qui vont très vite rendre les logements proches attractifs. La présence d'établissements de commerce identifiés comme ethniques est pourtant souvent utilisée comme marqueur pour repérer les lieux ethniques :

« C'est à l'activité commerciale que revient la fonction de visibilité : les scénographies commerciales ont fait l'objet d'une étude ethnographique qui traduit la complexité des négociations stylistiques entre traditions importées, allogènes, et traditions locales, autochtones, dans lesquelles s'inscrit cette minorité » (Raulin, 2009).

Cette emprise économique locale que nous avons déjà évoquée comme un savoir-faire qui relève de l'habiter en migration, a beaucoup été étudiée dans les sciences sociales dans le cadre des études sur l'entrepreneuriat ethnique<sup>187</sup>. Michelle Guillon et Emmanuel Ma Mung évoquaient déjà dans les années 1980 la spécificité des savoir-faire de certains groupes comme les Soussis du Maroc ou les Djerbiens en Tunisie particulièrement spécialisés dans le commerce (Ma Mung

---

<sup>187</sup> Ce n'est pas le propos ici de revenir sur les innombrables recherches sur le sujet dont Marie Chabrol, Hadrien Dubucs et Lucine Endelstein (Chabrol *et al.*, 2019; Dubucs et Endelstein, 2020) ont dressé une analyse critique récemment.

et Guillon, 1986). En Espagne, et en Catalogne en particulier, il faut signaler une spécificité du contexte économique des années où se développe ce type d'activité (années 2000), qui rappelle celle observée trente ans auparavant à Paris. À cette période les travaux sur le commerce ethnique parisien ont étudié le rôle de la disponibilité de locaux commerciaux comme un facteur de développement de l'entrepreneuriat ethnique (Chabrol, Dubucs, et Endelstein 2019 : 152). Comme pour ce qui s'est produit pour les boulangeries en France dans les années 70 (Simon, 1976; Ma Mung, 1992), en Espagne les étrangers ont su tirer profit à leur arrivée du déclin du commerce de proximité qui est rapidement devenu une niche économique pour les travailleurs étrangers fournissant en outre la possibilité d'un titre de séjour facile à obtenir au titre de travail indépendant (Solé *et al.*, 2009). Différents types de commerce sont ainsi proposés par des migrants, dont les effets sur l'espace et l'attractivité peuvent varier<sup>188</sup>. Les commerces et services que nous avons évoqués dans le chapitre 2 s'inscrivent dans la typologie classique que j'adopte dans le type commerce communautaire, destiné à tirer profit de la connaissance des besoins spécifiques du groupe auquel s'identifie l'entrepreneur, voire d'autres groupes présents dans les mêmes quartiers. Cette activité est non seulement une ressource professionnelle pour l'individu, mais aussi une façon d'aménager les lieux d'ancrage, dans une visée collective. Par sa densité, le commerce communautaire ou banal procure une nouvelle identité aux lieux, au moins dans le cadre du champ migratoire, comme en attestent les toponymes informels de petite Bolivie identifiés à Madrid (Baby-Collin *et al.*, 2014).

Plusieurs auteurs en Espagne ont étudié la dynamique de l'insertion professionnelle des migrants dans l'entrepreneuriat ethnique et les formes urbaines qu'ils produisent dans les villes espagnoles. Parmi eux, Pau Serra est un des rares à mobiliser les études sur le commerce ethnique nord-américaines et françaises (Serra del Pozo, 2007). Il s'intéresse à d'autres formes de commerce ethnique « banal » comme la restauration, le prêt-à-porter, rachetés par la population chinoise dans toute la ville de Barcelone comme dans d'autres villes européennes, qui se glissent dans des interstices des activités commerciales traditionnelles et sont productrices de champs migratoires à elles seules. Elles sont alors analysées dans le champ de l'économie ethnique et de ses conséquences sur l'économie locale, qui pourraient aussi être considérées comme un effet de l'habiter en migration sur les lieux (Serra del Pozo, 2011).

Ces commerces sont également des nœuds dans la circulation des informations du champ migratoire, on s'y arrête aussi pour discuter, voir feuilleter les annonces et la presse spécialisée qui y est souvent déposée. Ils symbolisent ainsi ce que Serge Weber qualifiait « d'un marquage ethnique avec une appropriation visuelle du quartier » (Weber, 2000). Par la densité des relations et des réseaux qui en découle, ces lieux sont attractifs, y compris pour la population migrante qui ne réside pas à proximité. On peut ainsi les penser comme des maillons de l'espace de vie transcalaire du champ migratoire.

### *III.2.1.3 Les effets des centralités d'immigration sur les lieux*

L'identification récurrente d'une forme d'attractivité seulement à usage commercial ou de sociabilité de ces zones de concentration de commerce communautaire a donné lieu, en France

---

<sup>188</sup> J'adopte ici la première typologie qui distinguait le commerce banal, le commerce communautaire et le commerce exotique en fonction de la clientèle à laquelle s'adressaient les entrepreneurs migrants (Ma Mung et Guillon, 1986). Malgré son ancienneté, et la perméabilité actuelle de ces catégories, elle est toujours opératoire en ce qu'elle implique des effets urbains différenciés.

notamment, aux analyses en termes de « centralités minoritaires ». La dissociation possible entre la fonction commerciale et la fonction résidentielle des migrants a d'abord été repérée par Michelle Guillon dans le triangle de Choisy (Guillon et Taboada-Leonetti, 1986) : autour de la Porte d'Ivry à Paris, tout un tissu commercial a été pris en main par des commerçants chinois, à destination d'une vaste clientèle de la même origine, en majorité non résidente dans ce secteur. L'intérêt de ce type de dynamique urbaine a très tôt été remarqué, et introduit dans les manuels d'urbanologie :

« Ce qui apparaît au premier abord comme une enclave peut se révéler porteur de centralités spécifiques (d'ordre économique, commercial et culturel). Ces dernières se logent dans des interstices de la ville, et ne sont intelligibles que par référence à des logiques qui lui sont extérieures » (Grafmeyer, 1994 : 89).

Ce travail a ainsi donné naissance à des lectures sur la place du commerce ethnique dans l'attractivité des lieux. Le terme de centralité immigrée est utilisé pour la première fois pour désigner la Goutte d'or, quartier « ethnique » depuis le XIX<sup>e</sup>, peuplé de 49 % d'étrangers dans les années 1980, et devenu un lieu symbolique de l'activité commerciale « ethnique » dans le Nord-est parisien (Toubon et Messamah, 1990). Quelques années plus tard, A. Battegay (Battegay, 2003) utilise le terme de « centralité commerçante » à propos de la place du pont à Lyon désignée comme :

« un lieu-relais de la ville, un carrefour de réseaux de sociabilités et d'affaires, un espace de ressources et d'approvisionnement pour les populations maghrébines (Battegay, 2003a).

Le terme de centralité a ensuite été admis plus généralement à partir des travaux d'Anne Raulin sur les Asiatiques, et ceux d'Alain Tarrius sur Marseille (Bredeloup, 2007). La notion de centralité explicite clairement le rôle de ces modalités des ancrages migrants sur la fabrique urbaine et « l'infléchissement » des dynamiques internes des villes d'accueil :

« Ces nouvelles centralités se surimposent à l'organisation sociale et spatiale de la ville d'accueil ; elles ne sont intelligibles que par rapport à des logiques qui lui sont extérieures, mais pourtant elles infléchissent sa dynamique interne (Alain Tarrius, 2001)

Faisant référence à ces centralités commerçantes organisées par des diasporas qui rendent certains quartiers particulièrement attractifs, pour leurs membres, mais plus généralement pour l'ensemble des habitants des métropoles, à titre touristique « exotique » ou consumériste, Anne Raulin introduira la notion de « centralité minoritaire, élaborée pour cadrer la description ethnographique du théâtre urbain qu'elles produisent » (Raulin, 2009). Ces deux notions sont largement reprises par différents chercheurs qui vont désormais davantage croiser le champ de recherche de l'économie ethnique et celui de la production de l'urbain et des formes cosmopolites (Chabrol, 2013). Dans le cas barcelonais, Pau Serra del Pozo distingue plusieurs types géographiques qui vont de la « centralité ethnique » à la centralité ethnique minoritaire, multi-ethnique minoritaire ou ethnique spécialisée (P. Serra del Pozo, 2011). Malgré l'importance des débats et les différents adjectifs qui lui sont adjoints, cette notion de centralité que je qualifie simplement « d'immigrée » pour conserver un caractère générique qui me semble plus adéquat, a totalement été intégrée à la recherche en sciences sociales, devenant presque paradigmatique et impulsant une vision plus positive et plus dynamique de ces lieux : cette nouvelle centralité influence l'ensemble du système urbain en transformant la valeur des quartiers où elle se déploie. Je discuterai de la pertinence de la notion appliquée à divers lieux d'ancrage barcelonais dans la prochaine section.

Plusieurs travaux vont ensuite s'attacher à comprendre les évolutions de ces « nouvelles centralités » impulsées par des migrants dans des secteurs urbains de différentes caractéristiques. On observe les zones de concentration de commerce ethnique, pour ce qu'il peut apporter aux dynamiques locales et pour les potentialités de « changement urbain » qu'elles supposent. Le travail de Graham Jones met en avant par exemple dans quelques rues du 10<sup>e</sup> arrondissement parisien (quartier de la Chapelle), spécialisé autour de la présence de commerces indopakistanaï (qu'il qualifie d'indien au sens large), mais dont la particularité est une dissociation importante entre les lieux de visibilité fondée essentiellement sur la présence de l'activité commerciale et les lieux de résidence<sup>189</sup> (Jones, 2003). La même situation est signalée à Montréal (Lord et al., 2019).

Cette attractivité commerciale des lieux ethniques pour les non-résidents est souvent confirmée dans les entretiens. Les migrants que j'ai interrogés sur les facteurs pouvant motiver le choix d'un quartier évoquent rarement ces formes commerciales précises, mais plutôt la diversité de l'offre commerciale, que ces établissements soient ou non gérés par des étrangers. S'ils ne résident pas dans un quartier où des commerces communautaires sont présents, ils s'y rendent pour trouver certains produits. Cette attractivité pour les non-résidents rassemble aussi d'autres pratiques. Ces centralités se doublent souvent (pas toujours) de lieux ressources pour les migrants : des services aux migrants, prêtés par des associations communautaires ou impulsées par la société d'accueil, des activités qui leur sont spécifiquement adressées comme des cours de langue ou de formation professionnelle dans des secteurs porteurs d'emploi (l'aide à la personne notamment). Cette densité fonctionnelle n'est pas toujours visible sur les paysages. Pour l'appréhender, il est nécessaire d'observer ces lieux par leurs usages et par leur fréquentation, et de revenir sur la description des modalités des ancrages individuels des migrants et de leur pratique de chaque lieu.

#### *III.2.1.4 Les ambiances « ethniques » ou cosmopolites*

Ces constats ont progressivement mené à observer des situations migratoires à partir d'une lecture par les temporalités des usages des lieux et plus globalement de l'identification d'ambiances multiculturelles, à partir des moments précis de ces usages « non résidents » dans la visibilité « ethnique » de certains quartiers. C'est souvent à partir des modifications des usages des espaces publics que la présence de certains groupes devient visible. Je pense notamment aux travaux sur les modes de vie très spécifiques des femmes migrantes dans les villes où elles sont employées à domicile, comme personnel domestique ou garde-malade. C'est le cas de Tel Aviv, de Nicosie<sup>190</sup>, ou de Beyrouth, où les chercheurs ont montré le changement d'ambiance de certains quartiers, dont la visibilité s'inscrit dans la temporalité très courte de leurs temps de repos, mais n'en reste pas moins une forme durable de transformation de l'espace urbain (Berthomière, 2012; Hily, 2009)<sup>191</sup>.

---

<sup>189</sup> En banlieue nord et nord-est de la région parisienne.

<sup>190</sup> Akoka Karen, Bernardie-Tahir Nathalie, Clochard Olivier et Schmoll Camille (2013) *Un dimanche à Nicosie* [disponible sur Internet] : <https://migrinter.hypotheses.org/1301>.

<sup>191</sup> Ces ambiances qui confèrent une visibilité ethnique de ces lieux ont aussi été étudiées du point de vue sonore. Elles se manifestent aussi par des ambiances linguistiques et des pratiques sociales différentes repérables par une observation de l'espace public (Milliot, 2013; Kassatly, Puig, et Tabet, 2016).

Dans les travaux pluridisciplinaires situés que j'ai pu mener au sein des programmes Cimore et APUMAL<sup>192</sup>, j'ai pu consolider les hypothèses sur les effets de l'habiter en migration sur l'espace public (Dureau *et al.*, 2020). Mes enquêtes sur les espaces publics à Valence, Tunis, Medenine, Beyrouth et Santiago étaient imprégnées de cette littérature en migratologie, mais dans la mesure où elles étaient combinées à d'autres regards (cf. section suivante), et qu'elles m'ouvraient à découvrir de nouveaux terrains, elles sont un élargissement de mon regard de géographe.

Figure 31 : Un parking transformé le dimanche en terrain de hand-ball par les Équatoriens de Valence



Source : photo programme Cimore, Valence, quartier Els Oriols, janvier 2014.

À Valence, nous avons observé comment un quartier résidentiel comme celui de Els Oriols se transformait le week-end par l'utilisation des parkings comme terrains de hand-ball pour les Équatoriens. Ce n'est pas uniquement l'usage sportif qui est concerné, mais toutes les pratiques familiales et communautaires qui lui sont associées. La Figure 31 laisse ainsi entrevoir autour du terrain improvisé plusieurs stands alimentaires qui deviennent, le temps d'un week-end, des lieux de convivialité pour des Équatoriens qui s'y rendent depuis leurs différents lieux de résidence. Il ne s'agit là que d'une marque temporaire de l'espace par ce groupe équatorien. Le reste du temps, ce quartier, les commerces environnants et la diversité des nationalités de ses habitants renvoient davantage à un quartier d'immigration multiculturel. Nous retrouvons là une forme d'expression de l'ethnicité que l'on peut observer notamment au travers des festivités traditionnelles, que je développerai dans l'exemple de Barcelone.

Il en va de même à la Chimba à Santiago au Chili. Ce quartier, en cours de rénovation sur lequel je reviendrai dans la section suivante, offre une image multiculturelle, mais en 2016 lorsque nous l'avons parcouru, plutôt liée à sa fonction résidentielle, relativement récente (Berthomière *et al.* 2018 et section III. 2.2). Cependant, ce lieu est clairement identifié dans le reste de l'agglomération comme un quartier d'immigration, et on peut émettre l'hypothèse que cette représentation est liée aux ambiances, parfois éphémère dans les lieux publics. Bien que présentes, les activités commerciales renvoient surtout à un commerce banal et communautaire pour les Péruviens, Colombiens et Haïtiens qui y résident, rien n'attestait lors de nos enquêtes une centralité à échelle de l'agglomération. Les observations menées en plusieurs lieux du quartier révèlent cependant des formes de visibilité de ces groupes, à travers des activités

---

<sup>192</sup> Voir volume 2.

sportives dans l'espace public par des groupes haïtiens ou péruviens, des vendeurs ambulants qui animent l'espace public avec des aliments et des plats typiques colombiens ou péruviens (arrepas) :

« Certains clients s'assoient sur les chaises et caisses en plastique alignées le long du mur de la tienda et discutent entre eux tout en mangeant. D'autres ne font que passer, éventuellement en voiture ; certains viennent d'ailleurs en voiture chercher une commande déjà préparée » (extrait CR Bertrand, Dureau, 2017, prog. APUMAL)

Cette observation montre une certaine attractivité de cette fonction commerciale, qui est surtout valable pour les Péruviens, les plus anciennement installés dans la zone, mais aussi les plus nombreux dans l'agglomération. Quelques restaurants de cette nationalité sont plus « élégants » et attirent probablement une clientèle extérieure. Mais l'absence d'émergence de centralité tient aussi et surtout au contexte urbain. Elle s'explique par la proximité du centre tout d'abord, caractérisé comme une centralité immigrée qui en serait concurrente, mais aussi par la forte stigmatisation dont souffre le lieu dans les représentations ultra-ségrégues de la ville de Santiago. La Chimba est considérée comme un lieu dégradé, avec une population misérable et surtout un lieu marqué par l'insécurité. Ces stéréotypes urbains sont très clairement liés dans les discours à la présence migrante supposée à travers une visibilité dans les espaces publics.

À Barcelone, plusieurs anthropologues ont étudié des lieux, notamment dans le district central de forte immigration, sous le prisme de leur ambiance et visibilité « ethnique » au tournant du siècle (Monnet, 2000). Mais, comme en France, ces approches par le lieu, sa fabrique, ses représentations semblent être démodées. Par contre, la lecture par le prisme du politique et des formes de domination s'y est davantage déployée. Elle passe notamment par l'analyse des politiques urbaines de rénovation comme favorisant les intérêts privés et, *in fine*, comme responsables de « l'expulsion des personnes et activités non désirées » parmi lesquelles figurent en premier lieu les migrants les plus pauvres (Benach Rovira, 2021). Selon ces auteurs, les quartiers d'immigration résistent à cette tendance de la rénovation urbaine, parce qu'ils ont une fonction nécessaire de réserve de foncier, mais aussi parce que s'y développent des formes de résistance habitante, à travers notamment le puissant mouvement barcelonais contre les expulsions immobilières<sup>193</sup>.

Ces approches amènent à questionner les registres de changement urbain que je viens d'évoquer -rentabilisation du parc immobilier, revitalisation commerciale, nouvelle centralité-. En termes de production de l'espace, ces centralités immigrées sont souvent une aubaine, car elles revitalisent des espaces de marge : elles peuvent, de ce fait, être comprises comme des lieux d'émancipation des formes conventionnelles de domination par les minorités. C'est là une autre forme de revalorisation par la présence migrante qui a déjà été observée il y a longtemps, et que Saskia Sassen avait même assimilée à un « équivalent de la gentrification » :

« Les immigrants ont produit de leur côté, à faibles coûts, un équivalent de la gentrification. Des zones de la ville qui étaient autrefois remplies de devantures fermées et de bâtiments abandonnés sont maintenant des quartiers commerçants et résidentiels prospères. La taille et la complexité croissantes des communautés d'immigrés ont créé une demande et une offre pour un large éventail de biens, de services et de travailleurs.

---

<sup>193</sup> Mouvement social « *no desnonaments* » qui s'est mis en place après la crise de 2007 et qui a pris une ampleur remarquable à Barcelone, au point de faire d'une de ses fameuses représentantes, Ada Colau, sa maire pour un second mandat actuellement.

L'exclusion subie par la communauté immigrée devient un véhicule de maximisation du potentiel qu'elle contient » (Sassen, 1994).

Ces quartiers sont ainsi redynamisés en termes économiques, mais deviennent paradoxalement attractifs aussi pour d'autres formes de revalorisation et notamment celles portées par la rénovation urbaine. Ce cycle de revalorisation peut avoir des effets paradoxaux, où les migrants deviennent le symbole de la « résistance » de pratiques populaires opposées au modèle de ville globale des projets urbains contemporains. Il s'agit là de « résister en habitant », dans le sens où Mathieu Giroud l'a utilisé<sup>194</sup>. Une forme de résistance passive qui consiste en des pratiques banales, du quotidien, comme héberger des proches, les aider à trouver un logement dans le quartier, appeler les voisins à la rescousse en cas d'expulsion, créer un petit commerce pour survivre et en faire un lieu ressource, qui *in fine* permettent au groupe de demeurer dans le quartier malgré la pression exercée par des gentrificateurs. C'est donc leur simple présence qui en fait des résistants. On peut considérer que « la résistance disparaît quand l'habitant subit un déplacement forcé, qui le contraint (en coût, en distance géographique, dans son affect) » (Giroud, 2007 : 73).

Mais d'autres auteurs sont moins optimistes, et au contraire montrent la perpétuation des formes de domination par les politiques urbaines. À Valence, *le Parque Turia*, proche de l'hypercentre, était utilisé par différentes populations, notamment des résidents immigrés résidant dans les habitats encore dégradés du centre ancien, comme espace public de proximité : rassemblements sportifs et festifs dominicaux, remarquables par les ambiances musicales latino-américaines et ambiances olfactives des viandes grillées. Les aménagements de la municipalité ont été le prétexte à une fermeture des terrains et à un recul de ces usages migrants spontanés (Hernández i Martí et Torres Pérez, 2015). Dans d'autres cas, toujours à Valence, au *Cabanyal*, les représentations de ces lieux ethniques, souvent stigmatisantes et négatives, sont parfois utilisées pour légitimer des politiques « violentes » de rénovation (Torres Perez et Monsell Lierne, 2020). Ces débats replacent clairement les migrants dans le jeu complexe des acteurs de la fabrique urbaine. Ils croisent en cela ma problématique sur le changement urbain et l'habiter en migration et me semblent importants pour clarifier la place des migrants dans les dynamiques urbaines.

Ce cadre d'analyse par les rapports de domination politique m'amène à une observation qui pose aussi la question de la politisation des champs migratoires. Il s'agit d'une autre expression de cette centralité que j'ai pu observer à Hospitalet de Llobregat, par l'installation de stands politiques au sein de l'espace public en 2019 (Figure 32). Le quartier Santa Eulalia (II.3), est le principal lieu de résidence bolivien bien visible sur la carte (cf. Figure 23), mais surtout il est un lieu ressource, un quartier où se rendent les Boliviens quel que soit leur lieu de résidence. D'ailleurs, ce stand a été placé à la sortie du métro, en un nœud de circulation, pour mieux « capter » les Boliviens fréquentant le lieu. Le stand devient un lieu de visibilité des enjeux politiques qui parcourent le champ migratoire et qui s'exportent dans l'espace urbain. Il existe en effet un clivage politique qui reflète l'hétérogénéité « ethnique » bolivienne entre les deux régions émettrices d'émigration en Bolivie, les cochabambinos (appelés *Collas*) étant plus

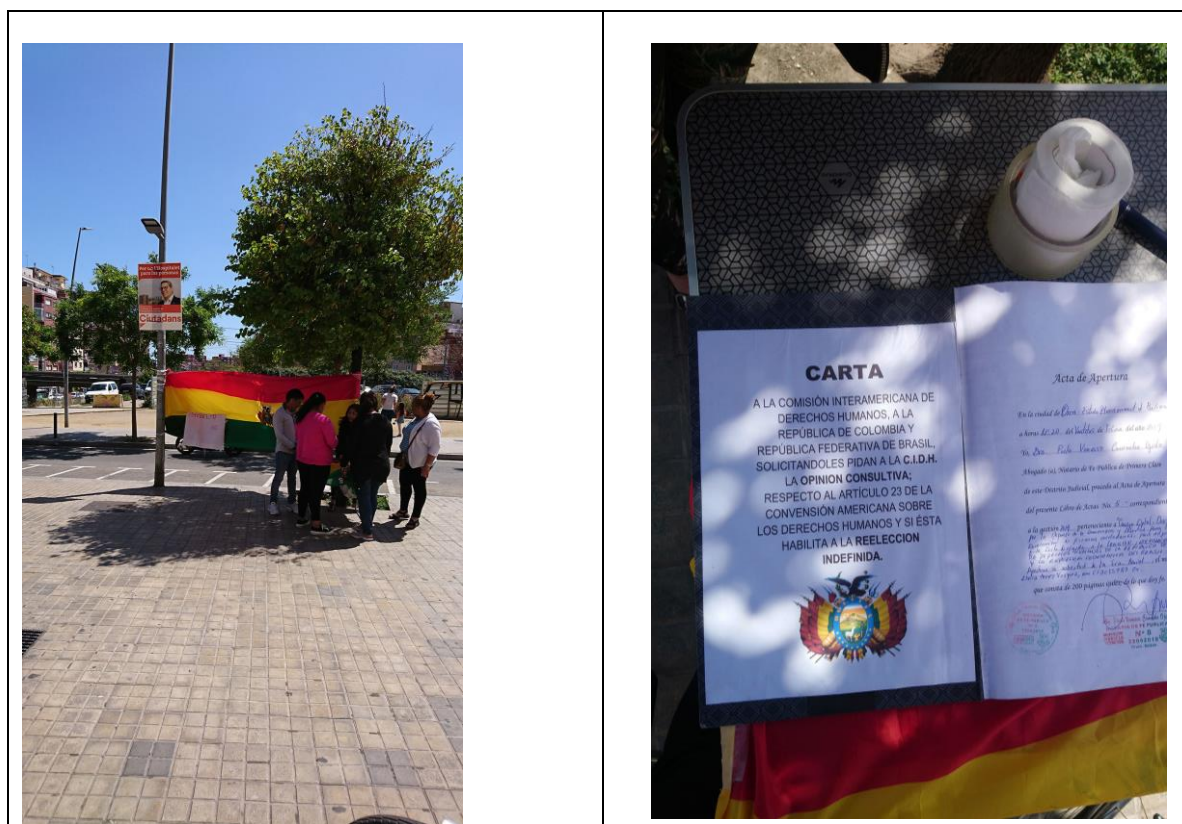
---

<sup>194</sup> Pour une analyse des différents courants de pensée des modes de résistance, et de la différence entre la résistance des mouvements sociaux et de celle, plus passive, des habitants qui tentent de perpétuer leur mode de vie en un lieu, notamment utilisés par la géographie radicale, voir le chapitre de Matthieu Giroud dans sa thèse (Giroud, 2007).



proches d'Evo Morales, que les Cruzeños (*Cambas*) qui ont des velléités autonomistes (Baby-Collin *et al.*, 2014; Baby-Collin et Sassone, 2010).

Figure 32 : Un stand de signature de pétitions contre Evo Morales à Hospitalet



Source : Miret, métro Torrassa, Hospitalet, mai 2019

À Barcelone comme au sein des villes d'enquête des programmes CiMoRe et APUMAL, ces nouvelles formes de visibilité produisent une image multiculturelle qui ne convient pas forcément aux représentations des habitants de longue date qui ont vu leur quartier changer très rapidement. Pourtant, il s'agit bien de coprésence résidentielle et d'une visibilité qui tient aux usages du quartier, car bien souvent les résidents nationaux restent majoritaires dans ces lieux de multiculturalité (Torres *et al.*, 2015 : 156). Nous avons pu observer de multiples traces de xénophobie, exprimées sur les murs des espaces publics (Figure 43, p.204) ou dans le discours de certains enquêtés à Santiago. Interrogée sur les changements du quartier, une ancienne habitante évoque le problème posé par les tours, qui ne l'incommodent pas au niveau architectural, mais par leur peuplement par « les personnes centre-américaines qui vivent là-bas et qui organisent des fêtes à l'extérieur »<sup>195</sup>. En multipliant au cours de trois missions les regards auprès d'habitants de plus ou moins longue date du quartier et en réinterrogeant leur discours à l'aune de la question mémorielle, l'équipe APUMAL émet d'autres hypothèses que l'on pourrait transposer à d'autres lieux ethniques (Berthomière *et al.*, 2018). La stigmatisation d'un tel quartier, fréquemment imputée aux nouveaux venus dans le quartier, peut aussi s'interpréter comme le résultat de la perte de cohésion sociale d'un ancien quartier ouvrier paupérisé,

<sup>195</sup> « Las personas centro-americanas que viven alla y arman fiestas afuera » (Rapport de mission prog. APUMAL Dureau, Bertrand, Santiago, 2017, financement Ecos chili).



fragilisé et qui voit rapidement s'effacer toute trace de son identité ancienne. Cette perte de cohésion est d'ailleurs le propre de nombreux espaces qualifiés de marges dans les métropoles, car ne participant plus aux dynamiques urbaines en cours dans le reste des agglomérations. Face à cette dilution des repères mémoriels, d'autres systèmes de représentation, celui de la paupérisation que reflète la présence migrante, et celui de la modernité néolibérale à laquelle renvoient les formes architecturales verticales ultra-modernes, viennent se surimposer et s'affirment comme potentiellement porteurs de formes de rejet de toute forme de changement, en premier lieu celui incarné par les vagues de peuplement les plus récentes, et ce d'où qu'elles viennent.

Cette tension entre anciens et nouveaux habitants est souvent présente dans ce type de quartier d'immigration, bien qu'au quotidien les relations interethniques puissent cependant apparaître comme apaisées (Torres *et al.*, 2015). Cette forme de coexistence pacifique a été étudiée historiquement dans des quartiers multiculturels comme la Goutte d'Or, mais ce sont des situations qui peuvent évoluer très vite en fonction de changements du contexte local ou plus global. Observant ces lieux ethniques du point de vue de « la coexistence au sein d'un territoire urbain d'habitants d'origines diverses » (Germain, 1999 : 10), la sociologie s'est posée la question des formes de cosmopolitisme, grille de lecture qui a contribué à produire une acception plus fluide des processus d'intégration des étrangers à laquelle ont abouti les travaux de la sociologie des relations interethniques. Le débat politique français nous a malheureusement montré comment on peut passer assez vite de l'analyse en termes d'un cosmopolitisme compris comme un « atout spatial » à ceux du communautarisme qui renvoient à des notions d'entre soi, de repli des groupes ethniques, qui deviendraient de ce fait incapables de s'intégrer. Ainsi à côté d'une valorisation des moments d'expression folklorique de cette présence migrante, comme le Nouvel An chinois à Paris, ou la fête de la Morenada bolivienne à Barcelone, s'expriment des discours stigmatisant les formes de visibilité.

\* \* \*

Les effets des modalités de l'ancrage des migrants que je viens d'évoquer contribuent donc d'une part à visibiliser leur présence par certaines centralités migratoires, que l'on peut considérer comme la fabrique de nouvelles formes urbaines. Elles traduisent une capacité de territorialisation de certaines populations qui relève d'un mode d'habiter constitué collectivement durant les parcours au sein des champs migratoires, comme un ensemble de savoir-faire et de pratiques.

Cependant, les recompositions à l'œuvre dans ces centralités tiennent tant à des expressions de l'ethnicité, qu'à des dynamiques immobilières, économiques et sociologiques antérieures à la migration. L'habiter en migration est pluriel et surtout, il participe de la fabrique urbaine aux côtés d'autres acteurs. Ces explorations des coprésences, des temps et rythmes des différents habitants nous font rentrer plus avant dans la question de l'habiter : elles nous indiquent aussi la fonction des lieux dans la ville dans les systèmes de mobilité individuels décrits dans le chapitre 2. Il convient cependant de surveiller l'évolution de ces lieux, car ils ne sont pas figés, et sont au contraire des lieux particulièrement dynamiques comme Toubon et Messamah l'exprimaient déjà clairement à la fin du XX<sup>e</sup> siècle :

« L'histoire d'un quartier pluri-ethnique est faite d'une perpétuelle déconstruction-reconstruction qui se traduit par une succession d'utilisations sociales de l'espace qui

peuvent se superposer partiellement, se juxtaposer ou se recouvrir. Chaque variation sociologique et culturelle laissera sa marque dans l'espace ou la mémoire du quartier sur une période de temps plus ou moins longue. Mais ces variations ou ces changements dans les appropriations de l'espace ne vont pas sans impliquer une adaptation des valeurs et des comportements des groupes qui se succèdent. Si la culture accueillie est un facteur de modification spatiale, l'espace d'accueil est à son tour un facteur de modification culturelle. L'espace et la société s'appellent ainsi et se répondent constituant un système en mutation constante » (Toubon et Messamah, 1990 : 39).

C'est dans cette interaction, « cette mutation constante » entre le lieu et les modes d'habiter que se joue la production de l'urbain. Desponds et Bergel (2013) ont ainsi identifié comment ces centralités peuvent être considérées comme des ancrages territoriaux à partir desquels s'amorcent ultérieurement des processus de diffusion (II.1.2., p. 88). Ils esquissent ainsi une vision dynamique des effets de l'habiter en migration sur les lieux urbains, qui ne peut se réduire à la ségrégation ou aux lieux ethniques, mais au contraire s'inscrit pleinement dans les reconfigurations du peuplement.

Les lieux sont la concrétion d'une multitude de formes d'ancrage des migrants, et de leur adaptation à des situations urbaines toujours singulières. Pour continuer leur définition pluridisciplinaire, dans la perspective de l'urbanisme transnational et du « making place » (cf. II.4, p. 121), ce qui m'intéresse c'est de comprendre comment les lieux se structurent ou se transforment en relation aussi à d'autres dynamiques urbaines liées à un ensemble plus large d'acteurs. Cela passe par une lecture empirique cherchant à repérer différents registres de traces et de marques laissées par les habitants dans leur diversité. L'urbanisme transnational doit aussi être mis au jour dans des lieux où la présence migrante est moins visible. Les marquages sont parfois plus discrets, moins tolérés par la société d'accueil comme c'est le cas dans certains lieux de passage encore peu transformés par la présence migrante. C'est le cas par exemple dans le quartier d'Ariana à Tunis, où aux côtés de quelques commerces se dissimulent, dans des pavillons invisibles de la rue, des « maquis » ivoiriens où les migrants africains peuvent se retrouver boire et danser<sup>196</sup>. Ces lieux n'en sont pas moins porteurs de signification sur les effets géographiques des modes d'habiter en migration.

J'ai surtout dans cette première section envisagé les productions urbaines des migrants comme des centralités qui font sens pour les nouveaux venus dans la ville et qui ensuite deviennent un lieu d'ancrage, un lieu qui, dans l'espace urbain, se distingue pour certains groupes migrants comme porteur de valeurs et d'opportunités d'appropriation (cf. chapitre 2). C'est la grille de lecture désormais aussi utilisée pour étudier des quartiers de vie ou de ressourcement des « migrations dites privilégiées » qui apparaissent comme un nouvel objet d'études (Bigot, 2019; Dubucs, 2011, 2014). Ma problématique rejoint ici des approches développées également dans le champ de la gentrification rurale sur la valeur des lieux, ce qui m'amène à formuler de nouvelles hypothèses à l'avenir. Nous reviendrons notamment en conclusion sur la possibilité de transposer à ces ancrages, la grille de lecture en termes de lieux d'aménités produite dans le cadre des études sur la migration d'agrément (Richard *et al.*, 2017). Pour autant, cette focale sur l'ethnicité en fait une catégorie exceptionnelle dans les espaces de vie des migrants.

La moindre importance des travaux sur l'immigration dans d'autres types de quartiers explique qu'on se soit moins intéressé aux changements urbains que les migrants ont pu y occasionner

---

<sup>196</sup> Source : enquête CiMoRe, Tunis, mai 2015.

(d'un point de vue physique, ou dans les aspects qui représentent des opportunités pour certains changements, ou au contraire des freins). Les formes décrites par les migratologues sont le résultat parfois de la taudification, parfois de la revitalisation du bâti, souvent de nouveaux usages des espaces publics ou des locaux d'activité. Avec d'autres méthodes, moins focalisés sur les seuls lieux de concentration résidentielle, on peut en appréhender des formes plus discrètes, mais non moins révélatrices. C'est donc en me centrant sur les changements du bâti et du peuplement, en quelque sorte en détournant le regard des migrations, que j'ai appréhendé plus précisément ce qui se joue au quotidien dans la production des lieux urbains par les migrants, et plus généralement par les habitants.

### **III.2.2 Le Changement urbain produit par les habitants : l'apport des terrains latino-américains**

Je vais donc ici proposer au lecteur de réaliser un changement de regard et de continent. Pourquoi ? Tout d'abord parce que je considère cet élargissement géographique et comparatif comme un tournant de mon positionnement théorique. Mais aussi parce que ce nouveau terrain Outre-Atlantique permet d'adopter une perspective diachronique sur les processus d'urbanisation, et parfois même à l'intérieur du champ migratoire ibérique. En effet, les villes latino-américaines présentent un décalage temporel - et quantitatif - de l'urbanisation.

« À l'échelle mondiale, l'Amérique latine se distingue par un processus d'urbanisation à la fois rapide, récent (la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle), intense (le taux d'urbanisation il y est le même que dans les pays d'Europe du Nord, loin devant les autres pays du sud) et concentré, puisqu'un Latino-américain sur trois habite dans une ville de plus d'un million d'habitants. Les plus grandes villes latino-américaines sont aujourd'hui entrées dans une nouvelle phase de leur développement » (Dureau *et al.*, 2014)

On peut encore y observer les traces récentes de l'important exode rural qui a été le moteur de la croissance démographique et de l'extension physique au XX<sup>e</sup> siècle, mais aussi y constater en temps réel, les recompositions liées à leur intégration à la mondialisation économique et migratoire. En outre, elles éclairent mon sujet évidemment par leur participation au champ migratoire historiquement ancien, mais toujours actif que j'ai présenté dans le premier chapitre. Cette mise en miroir s'est imposée assez naturellement dans ma démarche pour appréhender les lieux latino-américains que j'ai découverts. J'ai mobilisé assez rapidement la compréhension des formes urbaines barcelonaises, y compris en allant chercher dans les archives municipales à Hospitalet de Llobregat par exemple (cf. infra) pour interpréter les dynamiques urbaines latino-américaines. C'est probablement dans cette comparaison, dans ce va-et-vient entre deux types de terrain, que mon objet de recherche actuel s'est construit. Les proximités morphologiques et sociales des modèles urbains de certains quartiers barcelonais et latino-américains m'ont amenée à m'interroger sur la circulation de représentations au sein du champ migratoire.

Les interrogations sur ce changement urbain récent dans quatre de ces métropoles latino-américaines, ont été le sujet de plusieurs enquêtes auxquelles j'ai participé dans le cadre des programmes METAL et APUMAL. La première portait sur les effets de l'émigration sur certains quartiers de Bogota, Santiago du Chili et Sao Paulo, étudiés par des équipes internationales dans

ce programme (Giroud, Cordoba, Guillon, Miret, 2014)<sup>197</sup>. Par la suite, des quartiers de ces deux premières villes et un quartier de Buenos Aires<sup>198</sup> ont continué à faire l'objet d'enquêtes de terrain collectives avec une équipe de chercheurs internationaux dans le cadre du programme APUMAL. Bogota et Santiago sont à la croisée de plusieurs champs migratoires : Bogota avec l'Amérique du Nord et l'Espagne en Europe, mais aussi dans une relation privilégiée avec le Vénézuéla ; Santiago avec les lieux d'accueil des réfugiés des années 1970 en Europe et depuis une période plus récente avec ses voisins péruviens, haïtiens et colombiens. Les nouveaux venus à Bogota proviennent majoritairement depuis une dizaine d'années du Vénézuéla, qu'ils soient émigrés colombiens de retour<sup>199</sup> ou Vénézuéliens de nationalité<sup>200</sup> (García et Mayorga, 2020). Au cours des différentes enquêtes des membres du programme APUMAL, l'immigration vénézuélienne est apparue dans les deux quartiers, mais aussi dans d'autres zones de ces capitales comme dans d'autres métropoles latino-américaines (García et Mayorga, 2020). Étudiées en 2009 comme des lieux de départ, ces deux villes l'ont donc été par la suite comme des lieux de connexion de ces champs migratoires, des lieux-relais intéressants du point de vue de leur place dans la circulation migratoire<sup>201</sup>, et comme lieux d'installation. Le lieu barcelonais est lui-même connecté à ces deux villes par des temporalités et des modalités d'ancrage transcalaire au sein du champ migratoire ibérique.

### III.2.2.1 Les quartiers étudiés

*Les quartiers étudiés, Restrepo à Bogota, et La Chimba à Santiago, partagent de nombreuses caractéristiques. Tous deux étaient encore au milieu du XX<sup>e</sup> siècle considérés comme des périphéries urbaines, et se retrouvent aujourd'hui, avec l'étalement urbain des deux métropoles, au cœur de ce qui peut être considéré comme le péricentre (Figure 33 &*

Figure 34). Restrepo, urbanisé à partir des années 1940 à travers des lotissements et la construction de cités ouvrières ou de logement social pour les classes moyennes, notamment pour les migrants internes, se caractérise aussi par l'implantation d'activités artisanales liées au cuir, à la production de la chaussure et un vaste secteur de commercialisation textile ; il offre ainsi un paysage hétérogène (cf. figure 33). Le quartier de La Chimba, est un faubourg ancien à cheval sur les communes de Independencia et Recoleta et séparé du centre par le fleuve Mapocho. C'est une zone d'activité économique importante, articulée d'une part par la présence d'un marché d'intérêt métropolitain, et d'autre part, par des activités commerciales autour du

---

<sup>197</sup> Pour une présentation globale des résultats produits sur ces trois villes, voir Dureau *et al.*, 2014.

<sup>198</sup> Voir la place de ces enquêtes dans mon travail de terrain récent présenté dans le volume 2. Je n'ai pas valorisé ici les entretiens menés dans le quartier Lugano à Buenos Aires. Quatre entretiens seulement auprès de ménages boliviens du secteur n'ont pas permis d'envisager une approche multisituée initialement prévue, bien qu'ils aient révélé les interconnexions entre les pôles du champ migratoire. La difficulté à appréhender la complexité d'une métropole d'une telle taille en si peu de temps n'ont pas permis d'aborder la question des effets sur l'espace urbain.

<sup>199</sup> Selon le dernier recensement colombien disponible (DANE 2018), 11 % des personnes résidant 5 ans auparavant au Vénézuéla sont des Colombiens de nationalité (García et Mayorga, 2020).

<sup>200</sup> Les données sur cette émigration sont complexes : à titre indicatif l'UNHCR indique le chiffre de 3,9 millions de Vénézuéliens déplacés à l'étranger au 18/06/2021 (<https://www.acnur.org/es/datos-basicos.html>), 730 000 en Colombie et 610 035 au Chili (31/03/2021). Selon un autre rapport de cette même institution, ils seraient 1,8 million en Colombie, ayant obtenu le statut temporaire de protection mis en place par le gouvernement colombien (registro RUMV). 20% des personnes recensées en 2018 en Colombie résideraient à Bogota (García et Mayorga, 2020).

<sup>201</sup> C'est d'ailleurs de ce seul point de vue de la circulation et des pratiques habitantes qui lui sont liées que le quartier Restrepo fera l'objet d'une prochaine étude dans le prolongement de ce programme (cf. prog CIMODYN vol. 2).

textile. Ce quartier a accueilli depuis un siècle des migrants internes dans des immeubles de rapport surpeuplés et insalubres, *les conventillos*, puis lors de leur destruction dans les années 1930, des cités ouvrières, et dans les années 1970 quelques grands ensembles d'habitat social collectif (Berthomière *et al.*, 2018). Les planches photos suivantes illustrent cette hétérogénéité des deux quartiers (Figure 35 & Figure 36).

Figure 33 : Le quartier Restrepo à Bogota

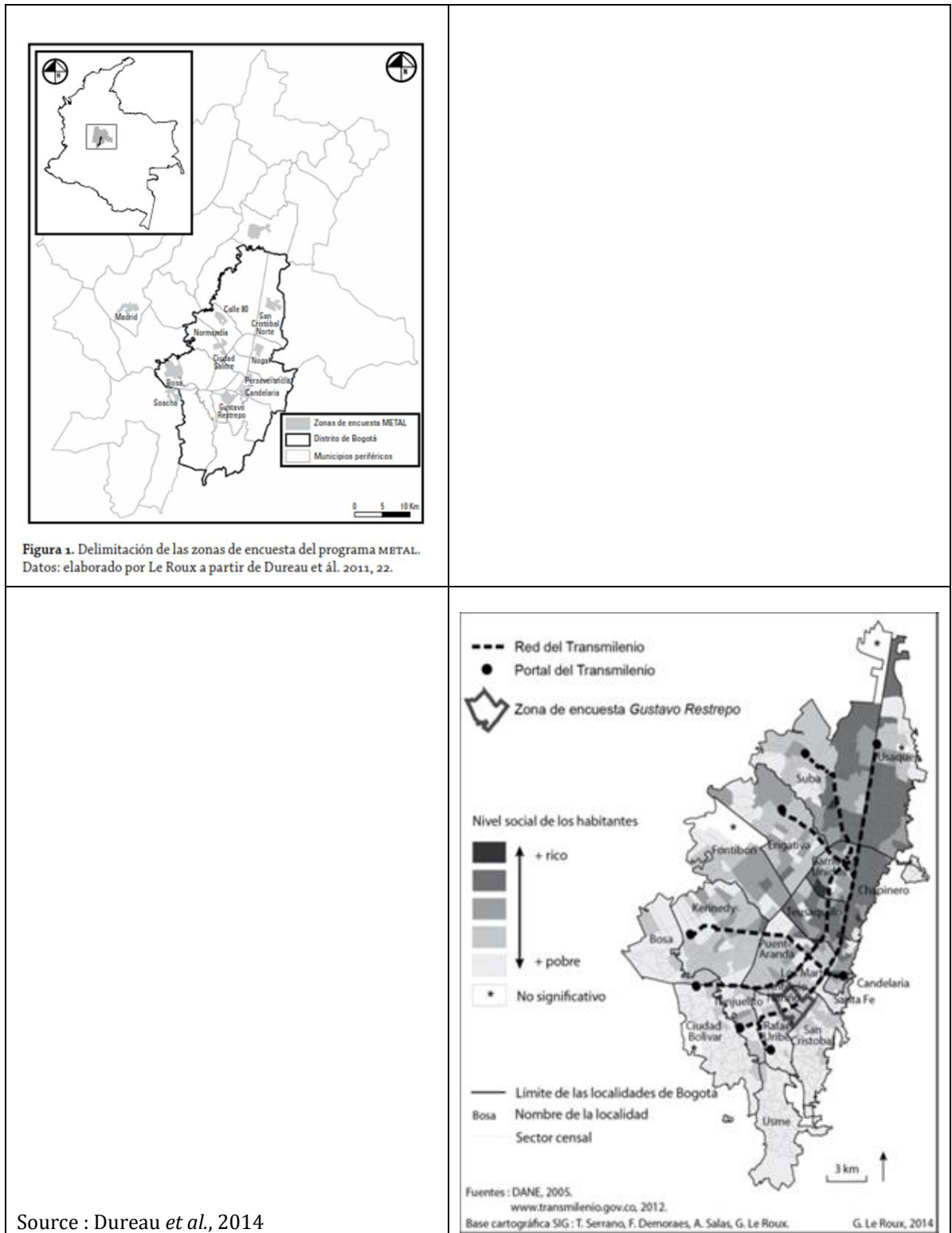
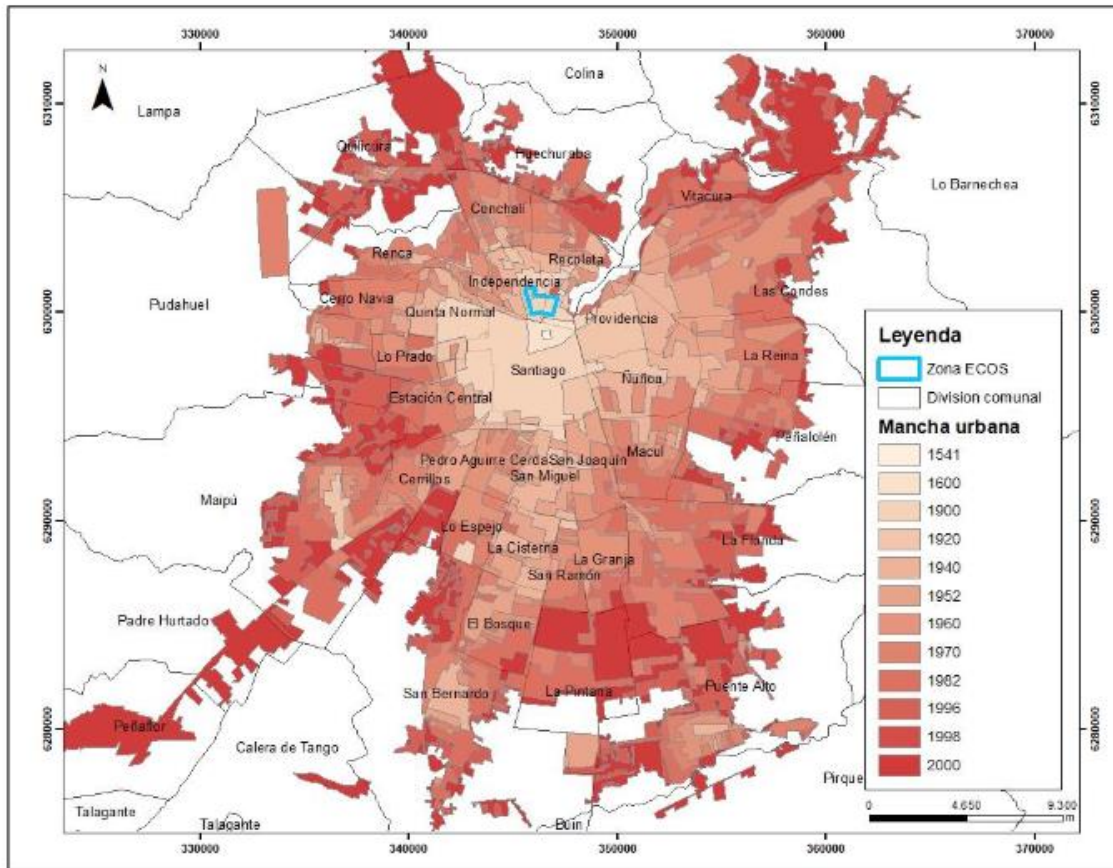


Figure 34 : Le quartier de la Chimba à Santiago

Figura 2: crecimiento urbano de Santiago entre los años



Elaboración propia. Fuente: MINVU, año 2000

Source : Natalia Ramirez, membre programme APUMAL, d'après données Ministerio de Vivienda y Urbanismo (Ramírez González, 2018).



Figure 35 : Restrepo : un quartier au bâti hétérogène



Source : Miret, mission APUMAL, Bogota, 2017.

Figure 36 : La Chimba, un quartier au bâti hétérogène



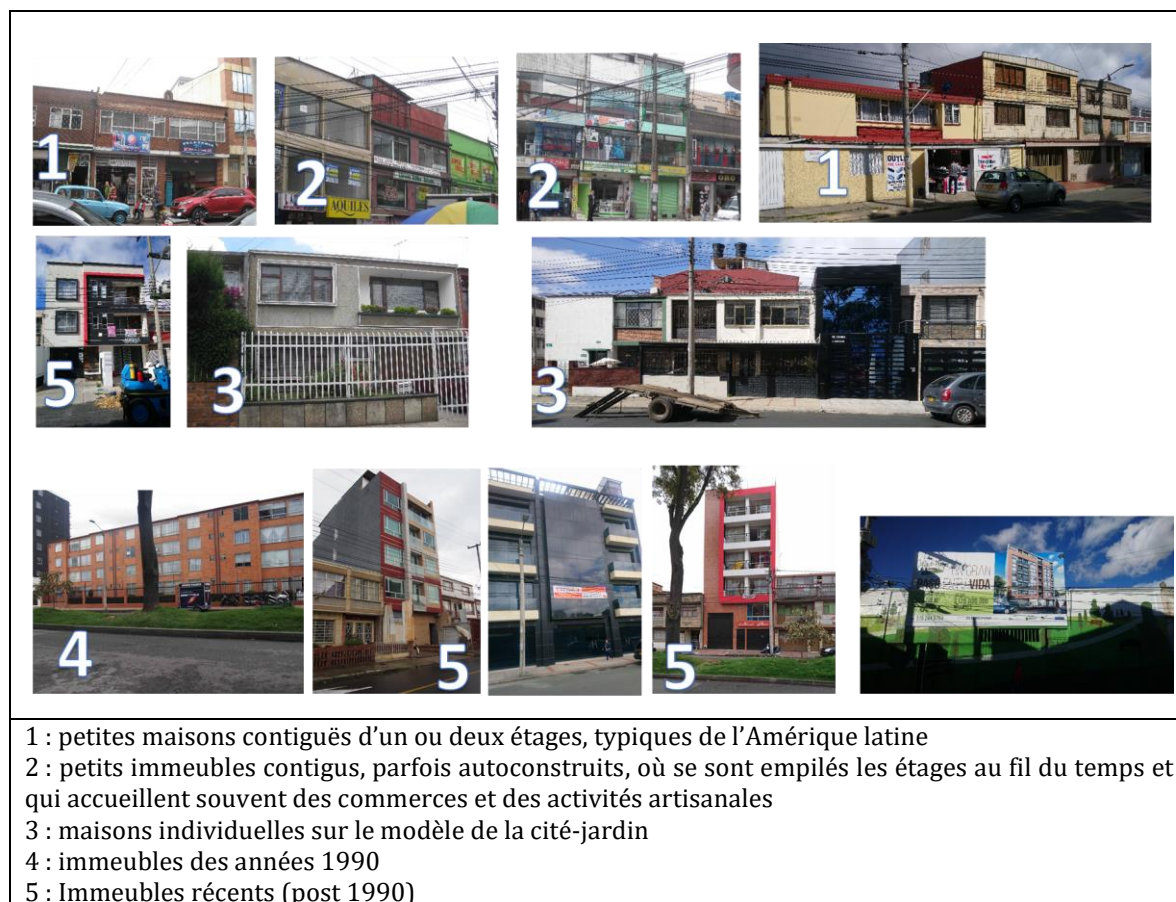
Source : Miret mission APUMAL, Santiago, 2016.

Ces deux quartiers sont le fruit de plusieurs dynamiques de croissance qui en font des quartiers mosaïque et animés de tendances paradoxales<sup>202</sup>. La Figure 39 montre la localisation des différents îlots du quartier Restrepo enquêtés dans le cadre de l'enquête METAL et APUMAL. On peut repérer à la forme de la trame viaire les différentes typologies urbaines de ce quartier qui

<sup>202</sup> Thierry Lulle, 2016, "prácticas espaciales en antiguas periferias de una metrópolis latinoamericana: el sector Restrepo en Bogotá" Preparado para presentar en el Congreso 2016 de la Asociación de Estudios Latinoamericanos, New York, New York, del 27 al 30 de mayo de 2016.

rassemble 82 380 habitants en 2018<sup>203</sup>, et dont le bâti est très hétérogène (les différents types sont identifiés sur la planche photo de la Figure 37).

Figure 37 : Les différents types morphologiques du quartier Gustavo Restrepo



Source : terrain APUMAL, Miret et al, 2017/2019

La principale différence entre les deux quartiers est qu'à Santiago, depuis les années 1990, l'identité ouvrière marquée du quartier s'est progressivement dissoute dans celle de la migration, notamment péruvienne, puis un peu plus tard bolivienne et Equatorienne. Des Haïtiens et des Colombiens sont également arrivés depuis les années 2010, les Vénézuéliens surtout depuis 2015. La Figure 41 illustre cette particularité du quartier dont plusieurs îlots comprennent plus de 5% de résidents étrangers (avec un maximum de 42%).

Par ailleurs, Restrepo a retrouvé une nouvelle centralité par la liaison opérée depuis 2001 par le nouveau transport rapide métropolitain, le transmilenio qui le place à trente minutes environ du centre-ville de la Candelaria, et de plusieurs universités par exemple. À Santiago aussi, l'arrivée future du métro a accéléré la transformation, une friche industrielle à deux pas d'une future station sur l'avenue Independencia était en 2016 en cours de réhabilitation, un centre commercial devait y être implanté. Ces zones se transforment donc intensément, essentiellement sous la forme d'innombrables opérations de construction d'immeubles de

<sup>203</sup> Le quartier comptait 97 346 habitants en 2005, ce qui représente donc une perte d'habitants.



logement collectif, souvent de taille moyenne qui remplacent des maisons individuelles qui s'étaient dégradées au fil du temps<sup>204</sup>. En 2016, nous avons parcouru l'ensemble de la zone d'enquête et recensé 48 bâtiments de quatre à dix étages<sup>205</sup> qui n'existaient pas sept ans auparavant (cf. Figure 39).

### *III.2.2.2 La démarche d'étude de la fabrique urbaine*

Les analyses du changement urbain que j'ai menées s'inscrivent dans la perspective des notions propres à la géographie urbaine : il s'agit de comprendre la ville « fabriquée » par les habitants au jour le jour à travers le relevé des changements à échelle du bâti et des ménages, l'observation de tous les acteurs et notamment du rôle des politiques publiques, mais aussi la participation spécifique des flux migratoires au développement urbain. Revisitant les définitions rudimentaires de l'urbain, il est essentiel de redonner sens à la notion de « tissu urbain » qui exprime clairement cette « fabrique » en renvoyant à la métaphore du vivant. Elle est aussi la métaphore de l'anthropisation, cette action de la main de l'homme qui coud et découd le fil pour produire un ensemble solide, protecteur, et dont l'esthétique a de tout temps été une préoccupation. Ce tissu est en outre au cœur de la société de consommation comme ce produit urbain, le paysage et ses « aménités », qui aujourd'hui se négocie sur les marchés internationaux à travers le marketing et le tourisme, et devient donc aussi un enjeu des politiques publiques. Il est le support des représentations de l'urbain pour tout individu, et à ce titre construit les imaginaires qui circulent dans le champ migratoire, instrumentalisés par les agences immobilières destinées aux migrants que j'ai évoquées précédemment (p. 119).

Je m'inscris donc ici dans un champ cher à la littérature en histoire et géographie de l'urbain, dans une approche fondée sur la morphogénèse (littéralement le mode de production, « l'engendrement des formes », Lévy et LUSSAULT, 2003), c'est-à-dire sur la compréhension de comment la ville est fabriquée, jour après jour, par des acteurs multiples qui agissent dans des contextes sociaux et historiques déterminés. Cette approche morphologique a perdu de l'importance pour les géographes qui ont abandonné le domaine morphologique aux architectes<sup>206</sup>. Ce socle de connaissances est pourtant à mon sens fondamental pour asseoir la « migratologie urbaine » dans la compréhension de l'urbain au sens large, qui très souvent ne sépare pas les migrants des autres habitants.

La question de l'échelle d'analyse est à nouveau importante : cette lecture de la morphogénèse ne peut se faire qu'en recentrant la focale pour mieux comprendre la complexité du lieu et en redescendant à une échelle de compréhension sensible de l'espace géographique. Je m'appuierai

---

<sup>204</sup> Cette dynamique est générale à Bogota, ville très étalée du fait de l'importance de ce tissu résidentiel classique de maisons individuelles. Celles-ci sont parfois réhaussées d'un étage et transformées en deux ou trois appartements destinés à la location, ou détruites et remplacées par de petits immeubles.

<sup>205</sup> Le nombre important de petits immeubles inférieurs à six étages s'explique par l'importance des propriétaires locaux dans ce mode de production de la ville, au-delà de cette taille, on leur impose la construction d'un ascenseur ce qui enchérit l'opération.

<sup>206</sup> Cette lecture de la compréhension des modes de production des formes urbaines a retrouvé toute sa place en urbanisme avec le besoin de refaire la ville sur elle-même, prôné initialement par la loi Gayssot en 2000. C'est en travaillant à Nantes sur le terrain avec des étudiants de licence et des acteurs de l'aménagement de cette ville que j'ai compris le besoin d'initier les étudiants à l'étude d'une échelle d'analyse fine des dynamiques de l'espace urbain. Il a fallu attendre 2004 pour que la rédaction d'un manuel universitaire permette à Rémy Allain, influencé par son passage par les écoles d'architecture, de réintroduire cette approche dans la géographie académique (Allain, 2004).

donc ici sur les deux quartiers que j'ai eu l'occasion d'étudier « pas à pas » sur le terrain. La production collective d'un corpus de connaissances nombreuses et systématiques et la profondeur historique de l'analyse menée à Bogota par plusieurs équipes expliquent la place importante du quartier *Restrepo* dans mon propos. Enfin, soulignons que l'intérêt de ces deux lieux est de se présenter comme des carrefours où cohabite une diversité de familles de migrants : internes, récents, de retour, toutes ces configurations familiales peuvent être observées dans un même contexte de fabrique urbaine.

Les personnes impliquées dans un champ migratoire, considérées, comme « habitant en migration » même quand elles sont sédentaires, sont ici considérées comme des acteurs de ces transformations, parmi tant d'autres. L'habiter en migration n'est pas uniforme, et dépend des expériences de chacun, mais la mobilité au sein des champs migratoires induit la circulation de savoir-faire et de nouvelles normes qui s'exportent d'un contexte urbain à un autre. Nous n'avons pas ici suivi la grille de l'analyse de l'ethnicité et de sa visibilité qui guide les travaux des migratologues, mais plutôt celle de l'agentivité de tout habitant. Le changement urbain a été évalué, d'une part à travers les pratiques et représentations socio-spatiales qui les influencent, tant sur le plan résidentiel que des mobilités quotidiennes, et d'autre part, à travers sa dimension physique, celle du changement du bâti, de ses formes et celle des dynamiques de la construction et du marché du logement. Il a aussi été évalué en confrontant les représentations des lieux exprimés par les habitants lors de la passation d'entretiens biographiques qui réinscrivent chaque parcelle bâtie dans le temps long de la ville et des trajectoires résidentielles des individus.

La pratique empirique cherche donc ici à retrouver des traces diverses des vagues de peuplement passées, posant le postulat que les trajectoires territoriales, économiques et sociales de chaque lieu de la ville restent marquées par la présence éphémère ou durable de certains groupes, parmi lesquels des migrants. Ainsi à Bogota, le quartier que nous étudions porte le nom de Gustavo Restrepo propriétaire de la grande exploitation agricole (hacienda) sur laquelle ont été urbanisés de façon formelle et informelle différents types de lotissements qui coexistent encore aujourd'hui. Des terrains encore non construits en portent la mémoire et peuvent par exemple aujourd'hui être remobilisés pour tracer des trames vertes dans le tissu urbain<sup>207</sup>. Mais mon fil conducteur étant de repérer les effets de l'habiter en migration, je cherche aussi à montrer comment évolutions urbaines et pratiques des migrants interagissent dans le processus de changement urbain. Je distingue dans ce processus plusieurs dimensions que j'illustrerai tour à tour : la transformation des représentations de la ville d'origine et des modes de vie urbains en migration, la modernisation endogène, les politiques de rénovation urbaine, la (dé)valorisation des lieux et les opportunités pour les migrants.

Pour ces trois villes, la méthodologie de l'équipe APUMAL s'appuie sur l'expérience de recherche cumulée de tous les membres du programme. Dans deux cas, pour Santiago et Bogota, les périmètres de recherche s'inscrivent aussi dans la continuité de la production de résultats dans le cadre de l'ANR METAL de 2008 à 2015. Il s'agit donc de lieux d'étude anciens : plusieurs périodes d'enquête collectives et cumulatives ont été organisées de 2009 à 2019, interrompues

---

<sup>207</sup> Un ancien habitant âgé nous a expliqué que son logement cinquante ans auparavant faisait face à une des dernières zones de paturage, qui été urbanisée par l'implantation de logements collectifs seulement dans les années 1990 (entretien, Juan Bogota, 2016). À l'arrière de ces immeubles se trouve le canal support d'une trame verte, matérialisée pour l'instant par une piste cyclable, mais pas encore totalement aménagée.

par la crise sanitaire de 2020. Nous disposons ainsi de plusieurs années de repérages des ménages et de relevés des transformations du bâti, attestées par des séries photographiques, pour documenter le changement. À Bogota, ce corpus est réuni pour les 19 îlots ayant fait l'objet de l'enquête par questionnaires dans le programme Metal en 2009. L'ensemble des méthodes d'enquête sur ces trois terrains est détaillé en annexe (cf. Annexe 3, p. 284). C'est à partir de ce corpus varié que j'ai cherché à repérer les traces de l'absence, ou de la présence de personnes ayant une expérience migratoire, ou une relation à la migration parmi leurs proches. Bien que ce ne fut pas l'objectif principal de ces recherches, notamment à Bogota, leurs résultats permettent d'interroger l'espace urbain du point de vue des fonctions de lieux dans le champ migratoire, soit des fonctions de départ, de transit et d'arrivée.

### *III.2.2.3 La perspective des villes d'origine*

C'est d'abord par l'observation de l'absence dans ces villes d'où sont partis des migrants que je les ai appréhendées. À propos des lieux d'origine, la géographie s'est longtemps concentrée uniquement sur la production de maisons de migrants. Pourtant une « géographie de l'absence » s'est esquissée selon le terme utilisé par Roger Béteille (1981), notamment dans le travail sur le Portugal de Michel Poinard (1991). Elle mettait en lien les transformations des lieux d'origine avec les dynamiques individuelles et collectives qui constituent les champs migratoires. Les travaux menés par des géographes associés à Migrinter, comme Mohamed Charef (1995) et Hassan Boubakri, se sont très tôt attachés, dans les pas des deux auteurs précédemment cités, à décrypter minutieusement le changement urbain dans le tissu urbain des villes d'origine des migrants du Maghreb :

« La ville subit l'impact de ces flux [d'émigration] à plusieurs niveaux : de croissance numérique de la population urbaine, extension du tissu urbain et occupation des terrains vagues, multiplication et diversification des services et des commerces urbains, adoption de nouvelles formes architecturales des logements construits » (Boubakri, 1985).

Fanny Schaeffer, à travers ses analyses sur les effets de la circulation migratoire entre l'Europe et le Maroc avait renouvelé le regard en montrant la structuration des quartiers qui voyaient le jour à Nador sous l'impulsion des émigrés (Schaeffer, 2004). Les mêmes approches ont pu être menées au Sénégal (Lessault *et al.*, 2011) ou en Inde (Varrel, 2013) pour des catégories de migrants très différentes, mais révélant chaque fois la puissance de leurs pratiques dans la transformation de l'urbain.

Notre première enquête en 2009<sup>208</sup> avait l'ambition d'être multisituée pour lire la transformation des représentations de la ville d'origine et des modes de vie urbains. Notre objectif était de rencontrer à Barcelone des membres de ménages enquêtés la même année, trois mois avant, à Bogota. Ce dispositif ayant mal fonctionné, notamment en raison de la situation irrégulière d'une partie des exilés sur le territoire espagnol, nous avons interviewé des Bogotans sans lien avec les ménages, mais originaires des mêmes quartiers. J'ai déjà noté dans le chapitre 2 comment l'enquête biographique a permis de mesurer les trajectoires de ces personnes et les transformations de leur mode d'habiter, en termes de représentations tant spatiales que sociales et de pratiques qui leur sont associées. Concernant le changement urbain, notre objectif

---

<sup>208</sup> Le point de vue que je développe ici est également le fruit des discussions à propos de la thèse de Harold Cordoba sous la direction de Françoise Dureau, avec lequel nous avons analysé les matériaux et discuté ces questions jusqu'au jour de la soutenance en février 2014.

était d'évaluer les impacts que des modifications de l'habiter pouvaient avoir sur le lieu d'origine, à partir de la mise en place de systèmes de double résidence, ou à travers un retour à Bogota où seraient projetées ces modifications. Ces deux situations n'ont cependant pas été observées au sein de notre corpus d'enquête en 2009, ce qui nous a amenés à considérer les modifications des modes d'habiter davantage comme un potentiel de changement urbain que comme un facteur réellement observé. Deux axes structurent l'évolution de l'habiter en migrations : celui de l'élaboration de pratiques qui relèvent de la transformation de normes culturelles et de consommation et celui de l'inscription matérielle de ce mode de vie transnational dans l'investissement dans le logement, ou dans le secteur économique. En 2009, nos conclusions sur ce corpus de 28 entretiens<sup>209</sup>, ont donc proposé des hypothèses sur l'impact possible de ces modifications de perceptions et de représentations sur les modes d'habiter à Bogota, et donc sur la participation de ces migrants en tant qu'acteurs du changement urbain (Miret et Cordoba Aldana, 2015). C'est lors des deux enquêtes postérieures auxquelles j'ai participé, en 2017 et en 2019 que ces hypothèses ont pu à nouveau être testées.

Nos questionnements portaient en 2009 sur les pratiques occasionnelles de ces migrants, lors des circulations entre Barcelone et Bogota, et sur le transfert des représentations dans leurs milieux sociaux d'origine, ou dans certains cas, au moment d'un investissement immobilier spéculatif ou un projet de retraite par exemple. En raison de leur appartenance aux classes moyennes ou supérieures, et de leur âge au moment de la migration, les personnes interviewées transfèrent peu de remises, car leurs familles n'en ont pas besoin. Ainsi la question de l'amélioration, l'achat ou la construction d'un logement dans le lieu d'origine, entrée classique de la relation migration-développement urbain, ne fait pas sens dans le cadre de notre enquête. Souvent, il y a très peu d'impacts, car les échanges sont très rares. Pour beaucoup, ils se limitent à revenir à Bogota dans la perspective du touriste, mais dans certains cas le retour étant envisagé à plus ou moins long terme, nous avons pu recueillir un discours sur les stratégies lors de la recherche d'une nouvelle résidence. Bien sûr, il existe un biais méthodologique à cette analyse de discours :

« Les biais que cette méthode comporte pour évaluer le passage entre les perceptions construites progressivement durant l'expérience urbaine et des représentations qui peuvent réellement induire des modifications des pratiques spatiales. Nous utiliserons aussi dans cette partie les cinq entretiens réalisés avec des Bogotans dont un parent a résidé à Barcelone récemment et celui d'une femme ayant elle-même passé cinq années à Barcelone<sup>210</sup>. Ce complément nous permet de compenser le caractère spéculatif de nos hypothèses, car le discours de nos enquêtés ne peut en aucun cas être interprété comme une assurance de changement de pratiques en cas de retour » (Miret et Cordoba Aldana, 2015).

Malgré cela, nous avons pu faire le constat que la comparaison de deux contextes urbains rendait les migrants plus exigeants que les autres habitants : « oui faire ces comparaisons je le faisais tout le temps » nous dit Celia en parlant d'un récent séjour à Bogota. Le lieu d'habitation est

---

<sup>209</sup> 23 entretiens auprès de migrants originaires de la ville de Bogota résidant à Barcelone et 5 auprès de personnes qui y ont résidé et résident en 2009 à Bogota. Notons que l'échec méthodologique lié à l'absence de réponse des personnes en lien avec l'échantillon initial introduit un biais de représentativité. L'échantillon s'est ainsi constitué de proche en proche, à partir de contacts liés à mon milieu universitaire, et comporte une part importante d'étudiants ou de personnes plus âgées mais très qualifiées et provenant d'un milieu plutôt aisé à Bogota.

<sup>210</sup> Entretiens réalisés dans le cadre de la thèse doctorale intitulée "Migration internationale et dynamiques résidentielles à Bogota", développée par Harold Cordoba à l'Université de Rennes 2 (Córdoba Aldana, 2014).

l'objet d'un choix volontaire et considéré comme devant répondre à une amélioration de la qualité de la vie, alors même que le caractère subi de ce contexte, en l'absence de mobilité, rend les acteurs plus résignés.

« Je sens que j'aime beaucoup la ville de Bogota, mais elle ne m'apporte pas ce dont j'ai besoin et ...je n'ai pas besoin de centres commerciaux » (entretien N. Miret, Jessica, Barcelone 2009)

Notre enquête à Restrepo, situé au sud-ouest de l'agglomération dans une zone de niveau social moyen-bas, mais souvent désigné comme appartenant au sud populaire (Figure 33), a largement été influencée par ces hypothèses, car ce quartier apparaît à bien des égards comme un espace bogotan que les évolutions récentes rapprochent de ces aspirations. Nous ne disposons pas d'une cartographie récente des lieux de résidence des migrants de retour dans la métropole, mais nous savons qu'en 2005 les personnes nées au Vénézuéla, en Espagne et aux États-Unis, ou qui y résidaient cinq années auparavant, sont surreprésentées dans les quartiers riches du cône nord de la capitale, mais sont aussi fortement disséminées sur tout le territoire (Córdoba Aldana, 2014). Selon les données de l'enquête de l'équipe Metal, en 2009, 7 % des personnes interrogées dans les zones d'études de Restrepo ont eu une expérience migratoire à l'étranger (5 % pour l'ensemble des zones enquêtées), et 3,7 % des ménages du quartier ont un membre en migration (2,4 % pour l'ensemble des zones enquêtées). Il est vraisemblable que cette proportion ait augmenté au même rythme que la migration colombienne, ce dont attestent nos discussions sur le terrain.

L'une des hypothèses de départ était que la migration internationale affecte le marché immobilier à la fois par la libération de logements au moment du départ et par l'acquisition par la suite. Nous n'avons pas pu évaluer les effets du premier phénomène au sein de notre échantillon, la plupart étant partis de Bogota au moment de leurs études avant d'avoir leur propre logement ; pour ceux qui ont laissé un logement vacant, ce sont des logements étudiants en location ou des appartements de la zone nord, les quartiers riches, qui ont été rapidement revendus. Par ailleurs, pour les rares enquêtés qui ont acheté ou cherchent à acheter un logement à Bogota, l'achat se fait dans la perspective de l'investissement. Face aux difficultés financières pour accéder au logement en propriété à Barcelone, une manière d'économiser et de voir augmenter son capital est d'investir à Bogota, dans un logement qui sera ensuite revendu. Pour cela, les émigrés consultent les parents et amis et se préoccupent surtout des zones les plus rentables pour leur investissement. Diana mentionne posséder deux appartements qu'elle loue à Bogota. Leur localisation n'a pas d'importance pour elle, dans la mesure où il s'agit de « zones valorisées ». Ses frères, également émigrés, ont eu la même démarche, mais pour cette famille et quelques autres dans le même cas, si l'investissement dans la pierre dans les secteurs de croissance immobilière est en lien avec la migration, dans la mesure où le choix est délégué à la famille restée sur place, il ne recèle pas de « traces » d'un changement de perceptions en migration. Nous savons pourtant qu'il existe en Europe comme aux États-Unis des incitations à cette participation des migrants colombiens au marché immobilier<sup>211</sup>, à travers des foires internationales où sont présents des promoteurs colombiens qui tentent de capter les capacités

---

<sup>211</sup> Une étudiante a rédigé un mémoire à Migrinter sur ce sujet sous la direction de Françoise Dureau, mais les investisseurs dans les foires britanniques et américaines qu'elle avait étudiées vers 2010, étaient plutôt orientés vers des investissements locatifs dans des zones résidentielles aisées et notamment dans les zones touristiques sur la côte.

financières des Colombiens de l'extérieur (Varrel, 2013). Il serait intéressant de voir quels sont les ressorts des représentations de l'urbain qu'utilisent ces promoteurs.

Bien que moins concrets, en 2009, il nous avait semblé intéressant de relever également, notamment en raison de la jeunesse des personnes de l'échantillon, les discours évoquant de nouveaux critères de choix résidentiel. Il s'agit en effet par cette méthode de rechercher une expression des apprentissages de l'habiter qui se façonnent en migration. Pour trois personnes enquêtées ces nouvelles représentations de la vie urbaine ont été mises en application lors d'un retour dans la capitale colombienne. Ainsi, Jessica a grandi dans la périphérie de Bogota, mais a vécu seule durant ses études, dans le quartier central de La Candelaria. Elle est revenue avec son jeune mari après un premier séjour à Barcelone et a cherché à retrouver le même type de quartier central qu'elle décrit ainsi.

« Là-bas dans le quartier de « el Recuerdo » il y avait un studio, [...] on était en face du parc et de l'Université Nationale, c'est-à-dire très bien, et on a décidé tous les deux de le prendre parce que moi j'adore cette partie de La Soledad. J'adore parce que c'est central, il y a aussi beaucoup de facilités... de la vie bohème. Et j'adore ça, tu as la possibilité de marcher, je crois que si tu vis là, tu peux avoir facilement accès aux grands axes, à la Caracas, aux universités. Ici à côté, tu as la Javeriana [unvi.], les bibliothèques, et cela se voit là-bas à la Candelaria, et il y a des banques, tout ce dont on peut avoir besoin, et je me sens plus libre, quand je vais au Nord je sens que tout le monde est enfermé avec la peur de ce que l'autre te fasse quelque chose et c'est que c'est moins sûr » (Jessica, Barcelone<sup>212</sup>, 2009).

Patricia (37 ans) pour sa part depuis son retour de Barcelone où elle a vécu entre 1996-2001 (avec un court passage d'un an à Londres en 2002), est séparée et vit dans la zone de la Perseverancia (quartier San Diego).

« Ce quartier a un mode de vie particulier, en fait c'est un quartier un peu... il est différent des autres quartiers parce que comme tout est proche, la manière de se déplacer dans le quartier ressemble beaucoup aux quartiers européens. À Bogota ce n'est pas très fréquent de trouver cela, sauf dans les quartiers fermés, mais les gens qui vivent ici n'aiment pas généralement habiter dans des ensembles fermés, alors il a ça, il est très intégré à la ville, mais il a aussi quelque chose, comme ne pas être aussi impersonnel que d'autres quartiers de Bogota ».

Ce type de changement d'aspiration résidentielle a enfin été corroboré par l'entretien en 2019, dix ans après la première enquête, de l'un des membres du panel qui a effectué un retour pour raisons professionnelles, mais qui s'est installé dans la circulation (cf. annexe 1). Son choix résidentiel est justifié par :

« Je suis revenu en Colombie après quatorze ans à Barcelone. Je suis resté quelque temps chez mon frère et je suis revenu vivre dans le quartier Nicolas de Feldman où j'avais déjà résidé, près de l'université. J'ai choisi ce quartier en raison des problèmes de mobilités. J'ai mis trois mois à trouver un appartement où je peux tout faire à pied. Ici, je n'ai pas de voiture, je suis contre, à Barcelone j'utilise une moto, mais ici cela me fait peur ! Bogota est la ville où il y a le plus grand nombre de pistes cyclables au monde, mais c'est très pollué, cela me fait peur. C'est très différent, Bogota est un changement difficile ; j'ai un peu découvert le sud de la ville, mon frère vit à Rincon de Venetia (au sud), ils vivent encore dans une maison. Ma famille aussi vivait en maison, mais ils sont tous partis aux États-Unis et la maison s'est vendue, comme beaucoup d'autres dans le quartier, ils ont

---

<sup>212</sup> Cette personne a été enquêtée à Barcelone où elle a réémigré avec son mari.

ajouté un étage et ils la louent en petits appartements, comme dans le quartier de Restrepo (Valerio, 3 septembre 2019).

On retrouve dans ces trois témoignages les valeurs mises en évidence par l'expérience urbaine à Barcelone, telles que la recherche d'offres culturelles et des services urbains abondants, des quartiers permettant de moins utiliser le transport privé et de privilégier la marche et une certaine mixité sociale, qui dorénavant influencent les aspirations résidentielles de ces bogotans, et singularisent leur « habiter en migration ». La perception des lieux durant la migration transforme ainsi, au moins de façon ténue, le mode de vie de la personne. Hugo Bréant, qui a renouvelé les travaux sur le retour à partir de deux études de cas en Afrique, évoque « la force explicative d'un capital social durablement entretenu et très localisé », à la fois constitué et entretenu par l'expérience en migration, mais localisé, car il est mobilisable seulement s'il est bien ancré aussi dans l'entourage d'origine qui souvent facilite le projet de retour, tout du moins dans les catégories populaires (Bréant, 2018)<sup>213</sup>. Nous avons là, à mon sens, une lecture possible des « apprentissages » qui circulent dans le champ migratoire et qui influencent la production des lieux d'ancrage. L'habiter en migration dessine de nouveaux modes de vie urbains, l'expérience migratoire incitant les personnes à rechercher les lieux où reproduire ces pratiques à leur retour, la valeur des lieux évolue ainsi dans la ville d'origine. La proximité du lieu de travail va devenir un critère déterminant pour le choix du logement, et dévaloriser les quartiers du nord de Bogota, quartiers chics éloignés du centre et fortement dépendants de l'automobile. Au contraire des secteurs considérés plus mixtes ou plus égalitaires (d'après les entretiens, les quartiers de la Candelaria dans le centre ancien ou de la Perseverancia, La Macarena, et San Diego), acquièrent avec l'expérience migratoire une valorisation. Ces espaces urbains sont revalorisés symboliquement, et pourraient devenir plus attractifs, comme le montrent déjà des processus de gentrification à l'œuvre (Dureau, *et al.* 2014).

#### *III.2.2.4 Le changement urbain par la rénovation*

Notre prisme d'observation à Bogota, où la fabrique urbaine est observée pour tous les acteurs, nous permet cependant de nuancer le caractère extraordinaire de ces perceptions des migrants au regard de leurs milieux sociaux d'origine. La Figure 38 montre comment après plusieurs voyages touristiques en Europe un jeune couple a décoré son bar du quartier de Restrepo, ou bien l'allure moderne que ce tatoueur et cette « savonnerie » qui attirent des clients de toute la ville ont donné à leur vitrine, pour attirer une clientèle extérieure au quartier à travers les réseaux sociaux.

La modernisation de la ville est avant tout portée par les habitants et la circulation de modèles esthétiques mondialisés, mais les expériences des migrants et la transmission de nouvelles « valeurs » dans le champ migratoire y participent. Notre enquête à Bogota a donc tenté de déceler la part de ces deux types d'acteurs. Ce qui nous a surpris c'est que ces jeunes entrepreneurs proviennent tous du quartier. La savonnerie est tenue par exemple par les enfants d'une famille de producteurs de chaussures qui a diversifié ses activités vers les produits dérivés du savon et s'est déplacée vers la zone de Ciudad Jardin pour ouvrir une boutique

---

<sup>213</sup> Selon cet auteur, qui nuance l'analyse en fonction des classes sociales des familles d'origine, le « capital social en migration » combine les compétences acquises en migration et celles des sédentaires, ce qui renforce notre vision de l'espace social du champ migratoire, dans lequel il nous semble essentiel d'intégrer les sédentaires des entourages des migrants.

moderne tout en restant dans le même quartier (Figure 38). Nous avons proposé avec Celio Sierra Paycha<sup>214</sup> la notion de « modernisation endogène », bien différente de la gentrification qui attire de nouveaux habitants. En effet, le quartier est encore habité par ses fondateurs et leurs descendants, comme l'ont attesté plusieurs témoignages. En 2009, 17 % des ménages enquêtés à Restrepo, contre 11 % en moyenne dans l'ensemble de Bogota, résidaient dans le même logement depuis vingt ans ou plus. Les entretiens que nous avons réalisés depuis montrent que la majorité des habitants est fortement attachée à son quartier, leur ascension sociale s'inscrit en son sein. Guillaume Leroux avait déjà montré dans sa thèse qu'un nombre important des habitants des résidences fermées qui s'étaient construites dans la zone dans les années 1990 résidaient auparavant dans le même quartier (Le Roux, 2015). Parmi eux, la famille de Juan (Annexe 1). Cet homme n'est lui-même parti aux États-Unis que quelques années et réside depuis cinquante ans dans la même maison. Sa famille, après avoir grandi et vécu une vingtaine d'années aux États unis, est revenue s'installer dans un immeuble voisin.

Figure 38 : La décoration atypique de certains commerces du quartier de Restrepo



Photo Savonnerie, 29 août 2019 (Bogota)



Photo tatoueur, 29 août 2019 (Bogota)



Photo salon de thé, 30 août 2019 (Bogota)

Source : programme APUMAL, Bogota 2019

<sup>214</sup> Compte rendu interne à la mission APUMAL d'août 2019.

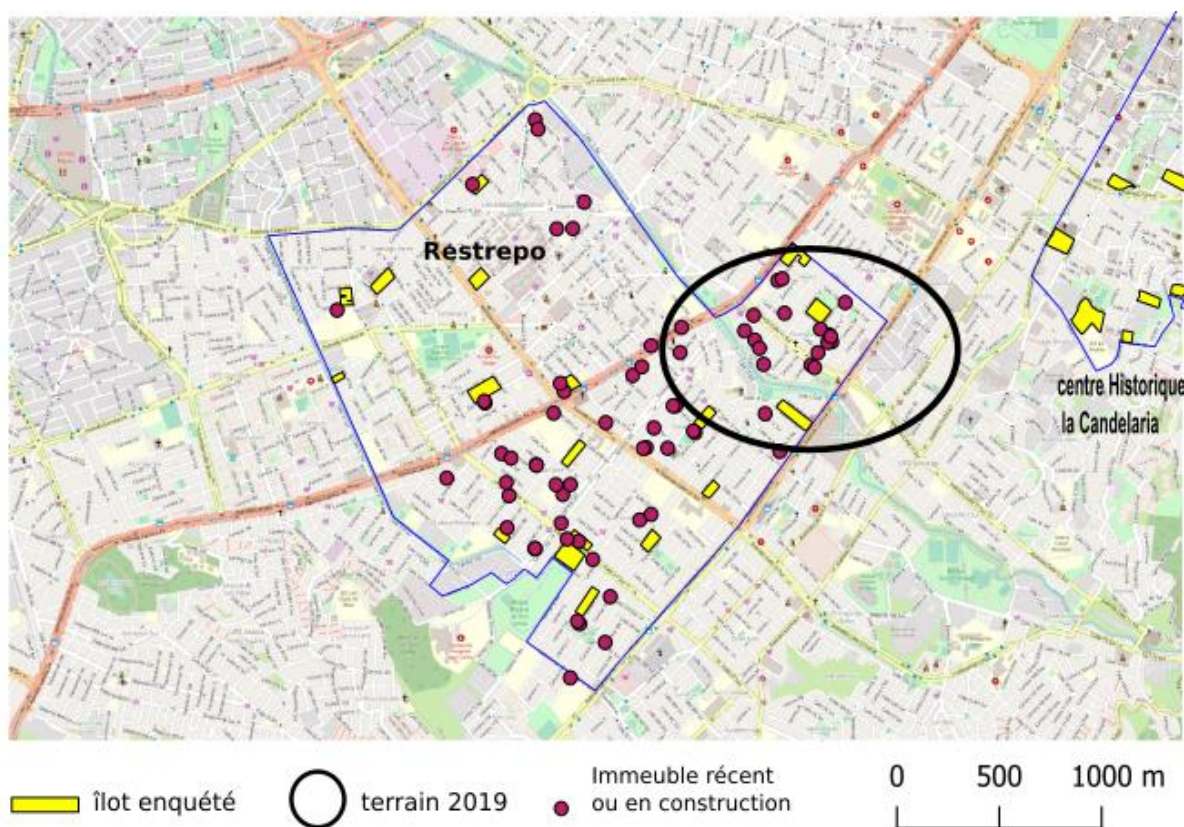


Un autre élément de la modernisation consiste en la verticalisation du quartier. Elle touche tous les segments du bâti local, de la zone autoconstruite, à la zone résidentielle de classes moyennes de Ciudad Jardin (cf. Figure 39). Elle est menée à la fois par des constructeurs immobiliers qui ont pignon sur rue et par des petits entrepreneurs familiaux, révélant là encore une dynamique endogène. Nous avons rencontré deux petites entreprises familiales de construction d'immeubles, issues du quartier même ce qui confirme la part endogène de cette verticalisation. L'une d'entre elles est même née suite à la formation des deux frères en architecture à Barcelone d'où ils importent des structures métalliques dont ils ont transféré le concept de Barcelone à Bogota, là encore élément très symbolique de la circulation des normes de production de l'espace à travers l'habiter en migration (cf. Figure 40).

Dans d'autres cas, la verticalisation est le résultat d'ajouts successifs d'étages aux maisons individuelles, construites formellement ou non. Là encore, c'est dans le quartier que les familles investissent, ces micro-changements du bâti contribuant aussi à la modernisation, plus modeste, mais endogène du quartier. Il est d'ailleurs possible d'envisager qu'un certain nombre d'améliorations ou agrandissements des maisons individuelles ait bénéficié de l'argent de la migration, mais nous n'avons que des indices pour alimenter cette hypothèse, et pas d'entretien formel sur le sujet. Il n'en reste pas moins que ces modes de construction, classiques dans les quartiers populaires d'Amérique latine, ont aussi une influence non négligeable dans la création de nouveaux segments du marché immobilier locatif, ce qui crée une attractivité pour les nouveaux venus, notamment migrants vénézuéliens et colombiens de retour de ce même pays (cf. infra).

À Santiago, la dynamique d'amélioration et agrandissement est peu présente, la plupart du temps les transformations relèvent de la rénovation complète avec destruction totale du bâti existant et reconstruction à neuf, que ce soit pour les activités ou les parcelles résidentielles. C'est dans un contexte de forte dévalorisation du quartier, reconnu désormais comme un quartier d'immigration, que les municipalités vont ouvrir la voie légale à une transformation radicale de la zone par la possibilité de construire des immeubles de plus de dix étages. Le tissu peu dense des petites maisons des cités, des friches industrielles et de vastes emprises d'équipements abandonnés, est remplacé progressivement par une extension du tissu résidentiel vertical central de Santiago. Le rythme extrêmement rapide de la transformation du quartier a été étudié par notre collègue Natalia Ramirez qui a pu réaliser la cartographie suivante (Figure 41).

Figure 39 : Les zones enquêtées à Bogota et la verticalisation



Source : d'après G. Leroux, Base de données SIG APUMAL<sup>215</sup>.

Nous n'avons pas réussi à collecter des informations sur l'identité des investisseurs dans le logement collectif, mais les agences immobilières ont plutôt laissé entendre qu'il s'agit de grands investisseurs qui achètent « des paks<sup>216</sup> » de logements par les banques pour faire fructifier leur argent. Cette offre locative, de niveau assez moyen dans son ensemble, attire les classes populaires du reste de l'agglomération, comme les jeunes interviewés à la Chimba à Santiago (Natalia, Emilia, Mateo, cf. annexe 1), trop précaires pour accéder à des appartements de classes moyennes dans des zones proches du centre. Le caractère endogène des transformations physiques est présent seulement dans le domaine des activités économiques. Nous avons ainsi pu observer un petit centre commercial promu par un petit propriétaire, et surtout l'implantation de petites activités de commerce ethnique évoquées plus haut (cf. p.175).

<sup>215</sup> Les îlots enquêtés ont été sélectionnés selon un échantillonnage répondant au besoin d'illustrer la variété typologique du quartier (formes bâties, données socio-économiques) établie à partir de Google earth et des données du recensement produit par le DANE. La classification des îlots de l'enquête Metal tient compte également du système de classification du Departamento Administrativo de Planeación Distrital (DAPD), qui depuis 1996, est un instrument officiel d'identification des niveaux de vie des habitants de chaque ville, afin de leur attribuer des tarifs de services publics et des subventions en fonction de leur niveau socio-économique. Cette organisation est très critiquée par le caractère figé qu'elle donne à la composition sociale des quartiers. Pour Metal le strate 1 correspond à des ensembles de logement collectif, dont la majorité des habitants est propriétaire et qui ont des niveaux de surpeuplement élevés. (Compléments sur la contitution des échantillons de l'enquête voir (Dureau *et al.*, 2011).

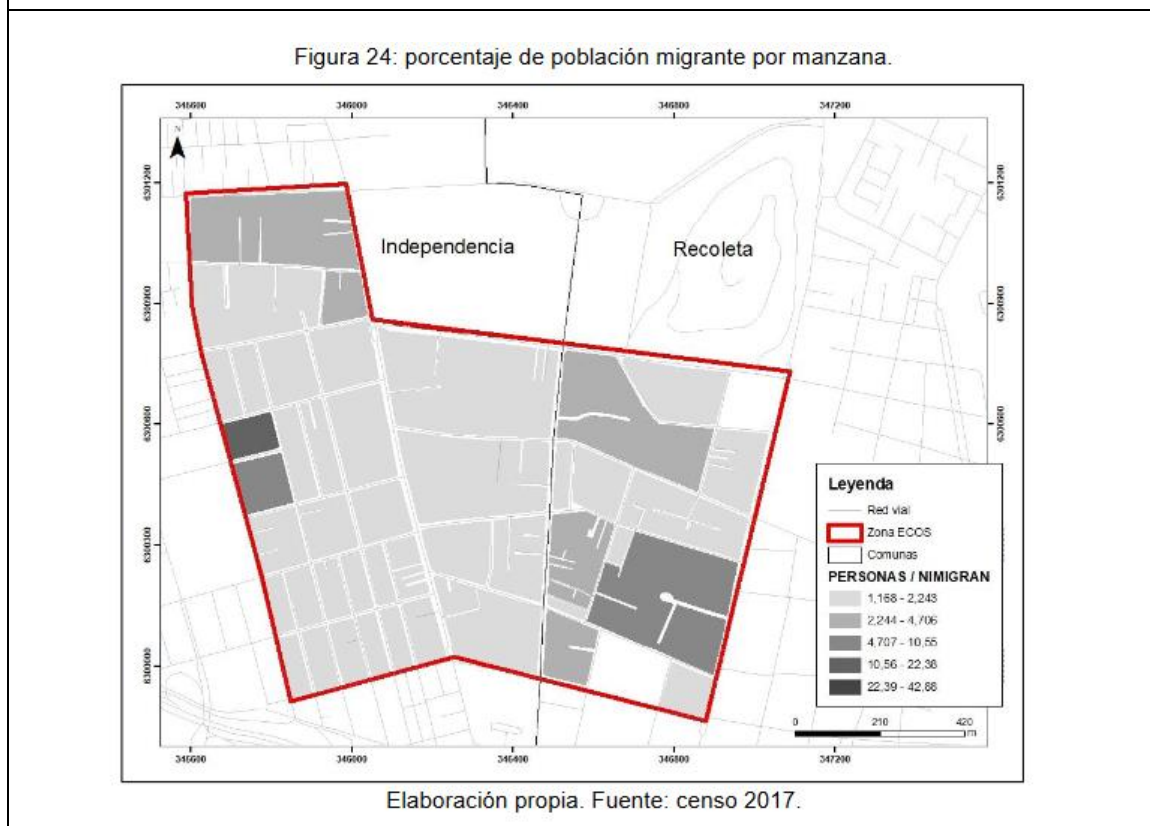
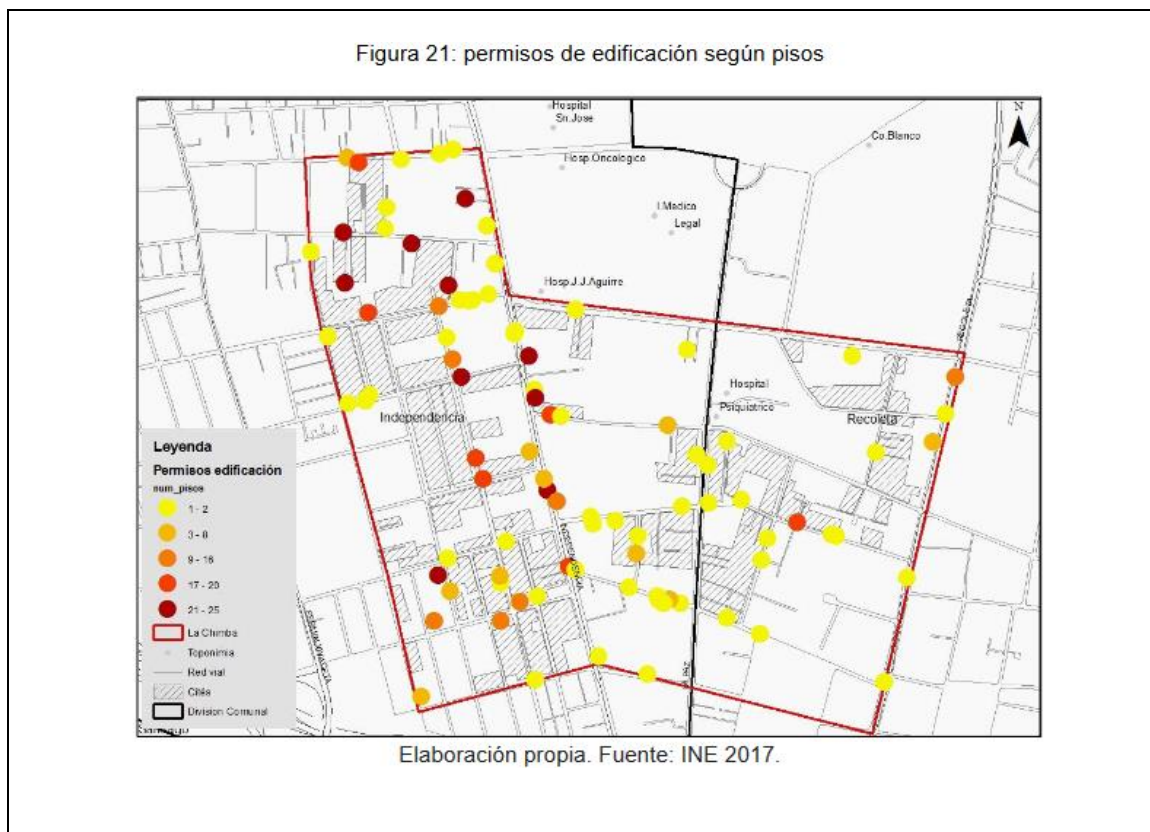
<sup>216</sup> Qualifiés de « lotes », au moins cinq appartements, entretien inmobiliaria Sukasa, 7 juin 2016.

Figure 40 : Un exemple du changement à l'intérieur d'un îlot de la calle 13 Sur





Figure 41 : Les permis de construire et la population étrangère par îlot à La Chimba



Source : Natalia Ramirez, programme APUMAL, d'après données du recensement de 2017 et du Ministerio de Vivienda y Urbanismo (Ramírez González, 2018).

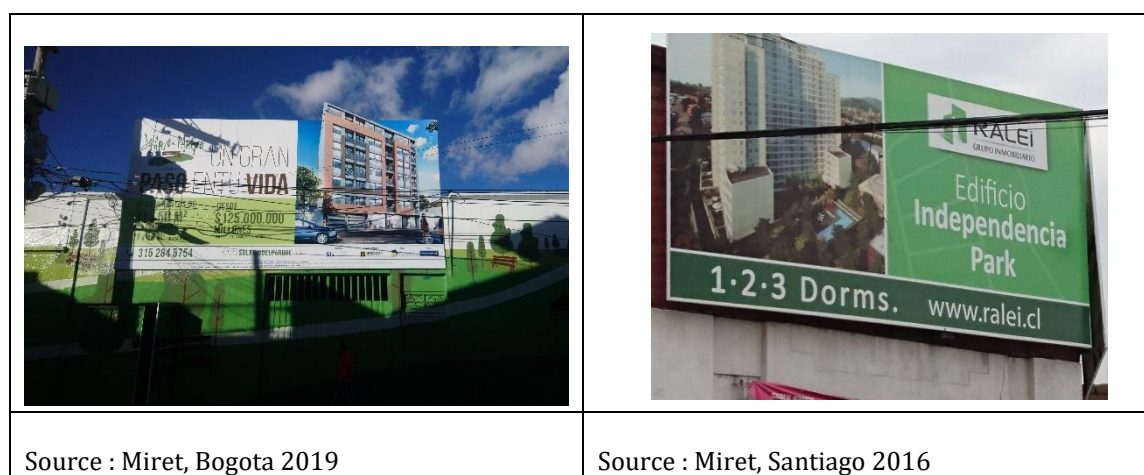
Enfin à Bogota, nous avons repéré une autre forme de modernisation originale. Ce type de transformation du bâti, moins fréquent et qui ne touche que certaines typologies comme *Ciudad jardin*, porte sur la réhabilitation des résidences individuelles, dont nous n'avons pas trouvé trace à Santiago, malgré quelques lotissements des années quarante qui présentent les mêmes caractéristiques morphologiques. En 2019, nous avons centré notre enquête sur le nord-est de Restrepo, regroupant les quartiers de *Ciudad Jardin* et *Ciudad Berna*, composés encore majoritairement de maisons individuelles bâties dans les années 1960 sur le modèle de la cité-jardin, avec des rues au tracé orthogonal et bien ordonnées sur des entrées toutes munies d'un petit jardin.

Lors de cette mission de terrain, nous avons porté notre attention sur un îlot spécifique situé entre un parc public et une rue commerçante en cours de revitalisation qui lui confèrent des aménités supérieures à la moyenne des alentours. L'un des habitants les plus anciens nous signale que plusieurs familles ont une partie de leurs membres qui résident en Europe (Suisse, Allemagne, Espagne) et en Amérique du Nord (Canada, États-Unis), ce qui selon lui explique leur aspect bien entretenu. En effet, alors que certaines de ces maisons ont été surélevées, mal entretenues, sous-divisées ou rasées pour construire des immeubles, plusieurs sont repeintes, et très bien entretenues. Nous avons interrogé plusieurs propriétaires, d'un niveau social plutôt plus élevé que dans le reste du quartier, installés dans le logement de longue date, qui sans mettre en lien ces transformations avec l'argent de la migration évoquent la présence de membres de leur entourage à l'étranger. Dans trois cas, la maison a été achetée directement par une personne de l'entourage en migration. Depuis la perspective de la circulation transnationale des familles, ces trajectoires traduisent le fort attachement au quartier d'origine, malgré leur ascension sociale. Un autre habitant, très qualifié, a acheté sa maison récemment après avoir vécu dans d'autres quartiers de la ville. Ce dernier témoignage renforce le caractère endogène du changement, puisqu'il est en train de réhabiliter cette maison dans le but de se rapprocher du quartier de son enfance, dont il connaît tous les avantages récents. D'autres maisons ont été rénovées de façon très moderne, et sont en vente ou en location. On peut interpréter ces différents changements comme une valorisation du quartier, de l'intérieur, notamment par des habitants ayant eu une expérience du champ migratoire.

Cependant, les transformations qui accompagnent les plus importantes opérations immobilières dans ces deux villes sont révélatrices de changements d'une autre nature, totalement exogènes. On les observe le long du canal du *Rio Fucha* en cours de réaménagement à Bogota, et dans le secteur de *l'avenida Recoleta* à Santiago. Dans cette dernière, ce secteur à la limite orientale du quartier (cf. Figure 41), renvoie à l'implantation et l'expansion d'un secteur médical privé, sur les friches d'activités commerciales liées au marché de gros, et à la modernisation des activités universitaires à la limite nord, qui participent d'une nouvelle forme de centralité de ce secteur proche du centre. Les commerces à proximité des immeubles se modernisent, les publicités des nouveaux projets immobiliers informent sur la future image du quartier, aéré, verdoyant, proche des transports et où l'on trouve de tout (Figure 42). La comparaison des panneaux publicitaires dans les deux villes montre bien la circulation des représentations de la modernité urbaine à la faveur de la mondialisation.

Dans les deux villes, ces opérations relèvent d'une volonté municipale de régénération. Sur le plan du POT (Programme d'aménagement de Bogota)<sup>217</sup> le canal est considéré comme une trame verte qui jouxte une zone de densification et régénération urbaine (le long de la Calle 13 Sur), qui sera probablement au cours des prochaines années un facteur de disparition des logements les plus dégradés du quartier. Le relevé effectué montre cet allongement de la zone de régénération et la localisation des immeubles récents (cf. Figure 39). À Santiago, le changement de la réglementation qui a autorisé la construction d'immeubles de plus de dix étages est plus ancien dans la commune d'Independencia et a été souvent critiqué par les anciens habitants du quartier, d'autant qu'aucune protection du patrimoine n'est envisagée.

Figure 42 : Les annonces des nouveaux programmes immobiliers dans les zones de régénération urbaine



Source : programme APUMAL

Dans les deux villes, les appartements de ces zones de régénération sont de standing supérieur et il apparaît clairement que le public recherché ne correspond pas au niveau social d'origine du quartier et encore moins à la majorité des migrants au profil précaire, comme en atteste cette employée de l'agence immobilière d'un immeuble de l'av. Recoleta à Santiago :

« Le bâtiment a deux ans (2013), et 284 appartements. Beaucoup des acheteurs travaillent dans la clinique d'à côté, d'autres sont des parents qui achètent pour leurs enfants qui étudient dans les universités du quartier, des investisseurs ou des Coréens du quartier (zone commerciale de Patronato, de l'autre côté de la rue). Il y a des locations aussi, ceux de deux chambres se louent à 450 000 pesos chiliens (285 €). Le bâtiment a deux gymnases et une piscine, les finitions sont de qualité, parquet flottant, marbres... À part les Coréens, il n'y a pas de propriétaires étrangers, il n'y a qu'une Bolivienne, elle est médecin dans la clinique. Pour la location, les conditions sont exigeantes, trois fois le loyer en salaire, deux mois de garantie... Il n'y a que des Colombiens qui louent. Le marché immobilier allait mieux l'année dernière, mais il y a trop d'offres dans la ville, il reste soixante appartements à vendre, on essaie de jouer sur l'augmentation, sur la TVA qui

<sup>217</sup> L'ouverture d'une nouvelle rue 13, piétonne et « propre » au bord du canal, qui n'est pas terminée, a impliqué le changement de nom de la calle 13 (qui devient 13a au niveau de la manzana 2-04). Ceci nous semble traduire la volonté de récupérer le front d'eau et d'éradiquer probablement la « population flottante » indigente qui réside dans le bidonville qui s'est installé depuis plusieurs années le long du canal (notes compte rendu de mission APUMAL, août 2019).

passé à 19 % en début d'année 2017 pour vendre (vitrine, achetez sans TVA) »<sup>218</sup>  
(entretien, Miret/Lulle, 2016, Santiago)

Dans les deux villes, les entretiens auprès des habitants de ces immeubles montrent comment cette modernisation, combinée au caractère péricentral et à la très bonne connexion par les transports en commun, attire des personnes plutôt qualifiées originaires d'autres quartiers, d'autres régions ou de l'étranger. Dans les deux cas, tendances endogènes et exogènes se combinent pour renouveler l'offre de logements, mais celle-ci reste diversifiée : les possibilités d'amélioration des trajectoires résidentielles des habitants du quartier ou d'autres origines populaires se combinent au maintien d'une offre à bon marché dans les « plis urbains » que nous avons évoqués dans la section précédente (Battegay, 1992).

### III.2.2.5 L'insertion des migrants dans les plis urbains

Pour souligner ce point, je vais utiliser l'exemple de la migration vénézuélienne récente sur laquelle le programme APUMAL a enquêté à Bogota et à Santiago. D'après nos entretiens, trois types de logements sont attractifs pour les migrants vénézuéliens dans ce type de quartier. Pour les plus démunis, à leur « atterrissage », les meublés et les "inquilinos", sorte de pensions de famille de médiocre qualité, constituent une ressource pour ce premier accueil quand ils n'ont pas un proche qui puisse les accueillir. Les conditions précaires, le surpeuplement et les abus des propriétaires sont révélés par les discours de Nelsa :

"Mon cousin a payé le taxi pour me conduire chez lui. Je suis venue avec une amie et il vivait avec un Colombien-Vénézuélien, près de la station Quiroga à Gustavo Restrepo. Il vivait dans un appartement dans une maison à trois étages. Ensuite, je suis venue vivre dans un immeuble ici, un "inquilinato" à Ciudad Jardín, tous étaient vénézuéliens. Je vivais au quatrième étage et nous étions 22 à vivre là, au quatrième étage divisé en 4 studios, avec 5-6 personnes dans chacun. Et les 4 étages donc environ 70 personnes et un local en bas. L'homme a continué à construire avec les mêmes Vénézuéliens qui étaient maçons et qui lui payaient le loyer avec leur travail, chaque espace qu'il avait, il le transformait en appart-studio. Le propriétaire était colombien, mais il m'a reçu sans aucun document ni acompte, je lui en suis donc reconnaissante, et avec seulement 100 000 pesos au lieu des 200 000 pesos que j'ai payés plus tard (de 20€ à 40€). (Nelsa, entretien 23/06/2018, Harold Cordoba, APUMAL Bogota).

Dès que la situation s'améliore après leur arrivée, les locations dans le parc ancien dégradé sont les plus accessibles. Mais ce parc immobilier que l'on retrouve dans les deux villes se réduit très rapidement, et a tendance à disparaître au vu des transformations que l'on vient de décrire. Il apparaît également que le haut niveau d'activité économique dans les deux quartiers étudiés les rend particulièrement recherchés pour l'offre d'emploi, notamment informelle. Les entretiens réalisés sont significatifs d'une fonction de « sas » migratoire. Un entretien informel avec un

---

<sup>218</sup> El edificio tiene dos años (2013) ; 284 apartamentos. Compraron muchas personas que trabajan en la clínica al lado. También padres para hijos estudiantes en las universidades cerca, y inversionistas y coreanos de Patronato. los mas grandes; los de dos dormitorios se arriendan mas o menos 450 000 pesos chilenos todo incluido. El edificio tiene dos gimnasios y piscina; los acabados son buenos, parquet flotante, mármoles. Solo una persona de otra nacionalidad que la coreana, es boliviana y medica; para arrendar los propietarios piden cosas diferentes pero en general dos meses de garantía, antecedentes penales y tener tres valores del arriendo en sueldo. Hay colombianos arrendatarios. El mercado estaba mejor el año pasado, cayo el mercado en toda la ciudad porque hay mucha oferta; Quedan sesenta apartamentos por vender para este año y va a ser peor con el IVA de 19% que van a poner en 2017 (en la vitrina hay una publicidad "compre sin IVA").

Colombien revenu du Venezuela où il a vécu dix ans, qui vit et travaille dans le quartier, nous a laissés entrevoir cette fonction du quartier Restrepo tant pour les Vénézuéliens que pour les émigrés de retour. Il nous explique qu'il y a beaucoup de Vénézuéliens dans le quartier, car il y a deux résidences à l'angle qui les accueillent pour 7 000 à 8 000 pesos par jour (moins de 2€). Il s'identifie beaucoup à eux, notamment parce qu'il a été très bien reçu au Venezuela (« ils m'ont très bien traité au Venezuela, c'était ce qu'il y a de mieux »<sup>219</sup>). Cette affirmation est confirmée par le passage d'une amie vénézuélienne, qui vend des cafés dans la rue (du « tinto »). Il souligne aussi la situation de ses deux neveux, nés à Medellín, mais partis au Vénézuéla à l'âge de 5 et 8 ans. Ils se sentent Vénézuéliens et ont la double nationalité, mais ont dû abandonner l'université depuis leur « retour » en Colombie, car l'université était gratuite au Venezuela, mais ce n'est pas le cas en Colombie.<sup>220</sup> Ils vivent de petits boulots dans le quartier.

Ces trajectoires migratoires et résidentielles illustrent bien comment un quartier comme celui de Restrepo, dans une zone proche du centre, mais encore très populaire, offre des opportunités, et pour les nouveaux arrivants et pour les habitants qui en tirent un bénéfice en spéculant sur leur propriété qui se trouve soudainement revalorisée par le mal-logement des immigrants. Nous sommes là face à un processus de spéculation immobilière assez classique et dont nous reparlerons dans le cas de Barcelone. Ces opportunités sont aussi connues des émigrés qui lui sont liés et qui, mieux que d'autres dans l'agglomération, peuvent anticiper le changement en cours et les opportunités de résidence ou d'investissement qu'il recèle. Le retour dans les résidences fermées de la calle 13 de plusieurs familles ayant eu une expérience migratoire, comme celle de Juan (cf. supra), ou d'autres dont des membres sont encore en Espagne, traduit le choix d'un quartier proche de leur situation résidentielle d'origine, et illustre cet avantage comparatif des familles de migrants. En quelque sorte, cela illustre comment le « capital social en migration » interagit avec les dynamiques propres au quartier, ce qui fera l'objet de mes prochains travaux à partir de mai 2022 dans le cadre du programme Cimodyn.

Cependant, nous avons des indices qui indiquent que ce quartier n'est pas un lieu de concentration des migrants vénézuéliens, qui selon la cartographie du recensement de 2018 étaient plutôt dans les communes périphériques de Bogota (García et Mayorga, 2020). Quand ils peuvent améliorer leur situation résidentielle, accéder à plus de confort, et à un logement en propre, ces ménages pourront évoluer vers les immeubles de logement collectif et des appartements plus modernes. Cependant, à Bogota, ils devront aller plus au sud, là où c'est moins cher, comme l'explique Nelsa :

“Mais il y avait beaucoup de monde, beaucoup de bruit et peu de services. Je suis arrivée en novembre et en avril nous avons déménagé à Soacha. Parce que c'était beaucoup moins cher, 400 000 pesos pour l'apartestudio. Je suis allée voir ça un jour où j'avais une pause et là j'ai une salle de bains et une cuisine, un salon et une salle à manger, c'est un complexe résidentiel. Je vis avec cette amie et mon fils, et maintenant ma mère”<sup>221</sup>. (Nelsa, entretien 23/06/2018, Harold Cordoba, APUMAL Bogota).

---

<sup>219</sup> « Me trataron muy bien en Venezuela, era lo mejor »

<sup>220</sup> Ego est parti au Venezuela à San Cristobal Tachira en 2007 où il a vécu jusqu'en 2018. La mère d'Ego vit toujours à Medellín. (entretien aout 2019).

<sup>221</sup> “mi primo me pago el taxi para llegar a su casa. Vine con una amiga y el vivía con un colombo venezolano, en la estación Quiroga en Gustavo Restrepo. El vivía en un apartamento en una casa de tres pisos. Después me vine a vivir en un inquilinato de aquí, Ciudad Jardín, todos eran venezolanos, yo vivía en el cuarto piso y vivíamos allí 22, en el



Pour d'autres migrants vénézuéliens, dont on sait qu'une grande partie parmi les plus anciennement arrivés étaient plutôt très qualifiés (Vargas Ribas, 2018), ces deux quartiers offrent la possibilité de maintenir leur mode de vie antérieur, un appartement moderne, de grande taille, à un coût beaucoup plus accessible que dans les zones de classes moyennes supérieures de ces deux villes. Jorge vit dans un immeuble tout neuf sur le Rio Fucha, près de la zone de régénération en bordure du quartier (cf. annexe 1). En 2017, il nous explique qu'avec sa femme et ses trois enfants, ils ont déménagé environ six fois dans Bogota en moins de deux ans pour se rapprocher des emplois. Il veut se fixer à Restrepo parce que « c'est bien situé et tranquille », et bon marché pour un logement de grande taille (100 m<sup>2</sup>) et trois chambres. En outre, même s'il se rend dans le nord plus riche pour rencontrer ses amis, il a des amis vénézuéliens à Restrepo et leurs enfants ont une bonne offre éducative dans le privé tout proche.

Par contre, à Santiago, les appartements situés dans les immeubles à bon marché ont clairement permis aux migrants les moins qualifiés de reproduire de la co-location et les fonctions d'accueil dans un bâti moins dégradé, mais qui demeure accessible financièrement, dans la majorité du quartier. Nous avons interviewé plusieurs personnes qui ont pu s'y installer rapidement après un passage par les co-locations dans le bâti le plus dégradé du quartier. Les taudis étaient encore très présents dans le tissu interstitiel, et le quartier continuait en 2016 quand s'y déroule notre enquête à opérer une fonction de sas pour les nouveaux arrivants, une fonction de « refuge » (Marquez, 2013<sup>222</sup>). Comme dans d'autres quartiers des villes dont nous avons parlé précédemment (III.2.1), les marques de l'ethnicité sont présentes, mais moins nombreuses. À de rares exceptions, les migrants tiennent surtout de tout petits commerces de proximité, ou bien s'installent dans la rue pour vendre de l'alimentation typique, créant des points de rencontre informels dans la rue (cf. supra).

---

cuarto piso dividido en 4 apartestudios, con 5-6 personas en cada. Y los 4 pisos así unas 70 personas y un local abajo. El señor continuaba construyendo con los mismos venezolanos que eran albañiles que así le pagaban el alquiler, cada espacio que le quedaba hacia un apartestudio. El señor propietario era colombiano. Pero me recibió sin documentación ni adelanto, o sea que le estoy agradecida, i con solo 100 000 pesos en vez de 200 000 que después pagaba. Pero había mucha gente, mucho ruido y pocos servicios. Llegué en noviembre y en abril marchamos a Soacha. Porque era mucho más económico 400 000 por el apartestudio. fui a ver esto un día que tenía descanso y allá tengo baño y cocina sala comedor es un conjunto residencial. Vivo con una amiga y el niño, y ahora mi mamá”.

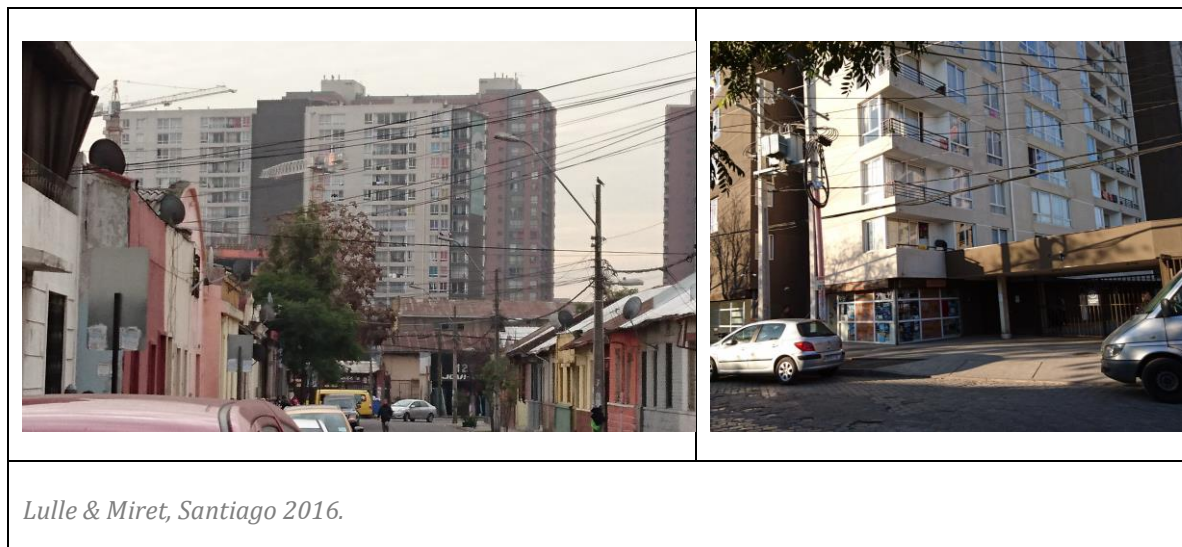
<sup>222</sup> Cette auteure qui a réalisé une ethnographie de l'habiter translocal d'immigrés péruviens du quartier met en avant à travers la réalisation de cartes mentales réalisées par vingt personnes interviewées comment leur ancrage dans cette zone dégradée de la Chimba leur offre les ressources et la protection nécessaires pour explorer et se projeter dans le reste de la ville de Santiago extrêmement ségréguée.

Figure 43 : Les expressions de l'ethnicité et de son rejet dans le quartier de La Chimba

1	2	3
		
4	5	<p>1 : commerce péruvien                  2 : location, seulement Péruviens et Boliviens                  3 : gastronomie péruvienne                  4 : pas plus de Péruviens                  5 : pas plus de Colombiens</p>

Source : programme APUMAL, Santiago, 2015, 2016

Figure 44 : L'un des immeubles des nouveaux résidents enquêtés, c. Marruri



Source : programme APUMAL, Santiago, 2016

D'un côté, la modernisation de la zone, a bénéficié de l'image dégradée du quartier qui offre des opportunités foncières à très bon prix pour des opérations immobilières menées par de grandes compagnies et à visée purement spéculative. De l'autre, le niveau populaire du bâti construit offre une alternative aux trajectoires résidentielles des migrants, qui souvent vont y reproduire des conditions de surpeuplement, et des formes économiques comme le petit commerce tenu par un migrant péruvien qui va s'installer en bas de l'immeuble de la rue Maruri dans lequel j'ai

enquête (cf. photo de droite, Figure 44). Nous y avons ainsi interviewé des migrants péruviens qui avaient déjà vécu ailleurs dans le quartier, mais aussi des migrants plus récents, haïtiens et colombiens. Nous n'avons pas eu l'occasion d'enquêter de Vénézuéliens dans le secteur de la Chimba, sauf l'une d'elles, qui représentait l'agence immobilière et n'avait pas une vision très positive du lieu dont elle n'était pas résidente.

La comparaison entre ces deux quartiers, malgré la disparité du peuplement et la disparité de notre corpus d'enquête, permet d'émettre certaines hypothèses sur l'insertion des migrants, et sur le changement urbain, notamment à travers le prisme de la (dé) valorisation urbaine de ces quartiers, en lien avec les expériences du champ migratoire. Ces deux quartiers, initialement de classes moyennes basses, ont gagné en centralité avec l'extension des agglomérations et les nouveaux transports urbains. Ils étaient encore au moment de l'enquête, par leur positionnement dans les dynamiques de chacune des villes des « plis urbains », dont on peut éventuellement imaginer un nouveau dynamisme. Cependant, ce qui s'y joue depuis vingt ans en termes de transformations urbaines est différent. D'un côté, on a à Santiago, un quartier d'immigration stigmatisé (Figure 43) et un processus de rénovation urbaine brutale. De l'autre, à Bogota, une attractivité plus ponctuelle des rares migrants internationaux, et une participation des habitants au changement urbain. On y constate donc des tendances opposées en termes de représentations et de comportements des habitants. D'un côté, un mal-être pour les anciens habitants face aux changements rapides de leur quartier, de l'autre une fierté quant à sa revalorisation.

À Bogota, lors de notre dernier passage en 2019 dans la zone la plus aisée du quartier, nous avons reçu des témoignages de lassitude face aux fortes incitations à la vente des entrepreneurs, qui s'adressent notamment aux propriétaires âgés, en leur fournissant un des logements de l'immeuble au lieu de racheter la maison. Ainsi, on trouve des panneaux indiquant « no se arrienda » (pas de location), qui, selon un habitant, sont accrochés par les propriétaires souhaitant éviter que l'on vienne les déranger pour un éventuel achat et « pour démolir ». Nous avons également échangé avec un résident du quartier qui avait mis en vente sa maison deux ans auparavant et qui y a finalement renoncé. Il a justifié cette décision en expliquant qu'il s'était aperçu que ces constructeurs qui rachetaient tout autour de lui abusaient de la situation économique en baissant les prix et que cela lui avait fait prendre conscience de la valeur de leur bien. On peut rapprocher cet attachement au quartier du comportement des familles en lien avec le champ migratoire, qui reviennent dans le quartier, ou bien aident leurs familles pour qu'elles y restent. Les différentes formes de rénovation alentour sont bien perçues par ces familles.

Seules les catégories les plus populaires, dont certains migrants vénézuéliens, considèrent négativement ce changement qui augmente considérablement les prix du marché immobilier. Nous avons également rencontré dans les secteurs les plus confortables du parc de logement d'anciens habitants des quartiers sud, plus pauvres, pour lesquels l'arrivée dans le quartier relève d'une trajectoire ascendante. Cependant, dans les représentations urbaines d'une capitale colombienne fortement ségréguée (Córdoba Aldana, 2014), Restrepo reste un quartier appartenant au sud populaire, d'autant que le logement individuel est encore considéré à Bogota comme peu sûr. Nous n'avons pas rencontré de nouveaux habitants du quartier provenant du nord (la zone riche), et qui, comme les jeunes étudiants ou professionnels de Santiago, dépasseraient ces stéréotypes urbains. Il est cependant tout à fait envisageable que cette évolution se produise. Pour les migrants vénézuéliens, par contre, cette diversité dans l'offre

immobilière peut permettre d'escompter un renforcement de leur présence dans la zone, pour les classes supérieures qui souffrent d'une déqualification sociale en migration, et pour les classes populaires dans les segments les moins valorisés.

Et c'est là une autre différence de taille, Restrepo est qualifié de populaire, mais pas de quartier d'immigration. À Santiago, la verticalisation est le processus final de la lente dévalorisation urbaine qui s'est produit d'abord dans le centre-ville tout proche. Avec la construction d'immeubles de plus en plus élevés et l'augmentation de population qu'elle entraîne depuis dix ans, toutes les identités existantes jusque-là, celle des ouvriers peuplant la zone au début du XX<sup>e</sup> siècle et celle des premiers immigrés internes se sont peu à peu diluées. Malgré l'augmentation de la population, la présence étrangère est encore importante dans certains îlots où elle représente entre 4 et 20 % de la population. Le système de représentations –de la ville et du quartier - qui sous-tend l'action publique, la démographie, et la spéculation immobilière est particulièrement complexe : une enquête par questionnaire<sup>223</sup> a soulevé toute l'ambiguïté de ces représentations. Le marché qui marque le lieu par son caractère populaire est porteur de représentations positives par la qualité et les prix accessibles qui s'y pratiquent et parce que la population qui le fréquente est majoritairement populaire. Au contraire, le quartier luxueux, qui est en cours de fabrication à l'Est, est le lieu d'expression de connotations négatives, car il est en décalage, avec l'ambiance globale de la zone, enclavé dans un espace dévalorisé. Des discours hostiles à l'immigration sont également exprimés par d'anciens habitants qui se sentent menacés et par la présence étrangère et par le changement brutal de leur quartier.

« ... c'était très tranquille, la nuit tu passais par là et c'était le silence [...] il y a 10-15 ans, c'était de bons secteurs, des secteurs anciens, les maisons étaient très grandes et ils ont commencé à vendre et ça a commencé à se construire... »<sup>224</sup> (gardien d'immeuble M, juin 2016).

Ainsi, si on distingue le lexique utilisé par les enquêtés en fonction de leur lieu de naissance, ceux qui transmettent l'image la plus négative et les stéréotypes sont souvent étrangers (sale, mal entretenu.), alors que les passants nés au Chili sont porteurs de valeurs très positives (beau, propre, bon marché). Ce quartier de Santiago offre ainsi l'image du changement urbain en train de se produire, mais contrairement à Restrepo, il s'agit d'un changement exogène, et chacun des acteurs de la « fabrique urbaine » agit avec des objectifs différents qui créent des rapports de pouvoir dont l'analyse est complexe. Les entretiens biographiques menés auprès de nouveaux et anciens habitants révèlent la dualité des processus. Deux tendances s'affrontent : l'une cherchant à préserver son caractère populaire et migrant, l'autre l'intégrant de plus en plus au centre dynamique et convoité par une partie des classes moyennes, les plus jeunes notamment, qui s'accommodent de la présence migrante.

\* \* \*

---

<sup>223</sup> La même enquête à des passants a été menée dans les trois quartiers d'étude des villes du programme APUMAL. L'une des questions posées en novembre 2017 en 4 lieux différents de la Chimba portait sur trois qualificatifs du quartier.

<sup>224</sup> « ...esto era, por ejemplo, muy tranquilo, en la noche uno pasaba por acá y era silencio, ...[hace] 10 - 15 años, [los sectores de independencia o recoleta] eran buenos, porque eran sectores antiguos, había mucha gente mayor en ese sector, las casas eran muy grandes y comenzaron a vender y se empezó a edificar.”

On voit bien que ces nuances entre les deux quartiers tiennent à la singularité des deux métropoles : le lieu urbain se décline à diverses échelles, et le devenir de ces deux quartiers est tributaire des logiques immobilières et des représentations spatiales à l'échelle du lieu urbain dans son ensemble. Elles tiennent aussi à la pénétration des logiques économiques et de production urbaine contemporaines et des représentations culturelles qui la sous-tendent, reprises par les dynamiques de modernisation endogène. La présence étrangère aujourd'hui plus diluée dans les immeubles rénovés de la Chimba ne fait sens que dans la continuité de l'histoire populaire et migratoire du lieu. Les effets sur ces lieux ne peuvent être appréhendés qu'en distinguant minutieusement les comportements des acteurs, y compris ceux en lien avec les champs migratoires. Au final, cette nouvelle approche micro géographique du bâti et du peuplement nous amène à considérer de nouveaux territoires de présence résidentielle moins visibles. Dans leur typologie, les auteurs d'une étude récente sur la ségrégation des Vénézuéliens à Bogota, distinguent, entre le Centre historique et Restrepo une zone qui en 2018 est qualifiée de « localisation atypique » de migrants venus de ce pays, c'est-à-dire comme des centralités isolées au milieu de zone dont ils sont absents (García et Mayorga, 2020). Il est fort probable que les réseaux migratoires du champ colombo-vénézuélien aient connecté des réseaux sociaux des familles dont sont originaires les migrants de retour et des Vénézuéliens d'origine, reliant ainsi les Vénézuéliens aux quartiers de départ (Moutin, 2012). Restrepo est localisé dans ce vaste sud populaire où résident des migrants internes et des migrants revenus du Venezuela, une zone de départ, mais aussi de retour et de polarisation des familles populaires ayant contribué depuis plusieurs régions aux flux d'émigration colombienne ce qui peut expliquer en partie la présence de migrants. À Santiago, la Chimba est aussi une zone de recouvrement de plusieurs vagues de peuplement migrant (Dureau *et al.*, 2014 : 159). Cela fait de ces lieux des centres d'intérêt, au-delà de l'ampleur de la concentration résidentielle des migrants, par leur place singulière comme nœuds d'interconnexion des champs migratoires et des lieux dynamiques en termes de changement urbain : la compréhension monographique des quartiers par l'enquête de terrain nuance donc en bien des aspects l'analyse statistique de la présence migrante.

Ces méthodes d'enquête ont donné de l'épaisseur à la connaissance du lieu à cette échelle locale. Pour ces trois villes, mes analyses portent uniquement sur des « quartiers » précis, représentatifs de périphéries urbaines anciennes. Le travail d'équipe a conduit systématiquement à les intégrer dans les « trajectoires contextuelles » de chacune des métropoles et permis ainsi d'intégrer les résultats dans les logiques singulières de chaque lieu urbain. Il est ainsi possible de dresser une typologie des changements urbains contemporains dont la migration peut être partie prenante, et de transposer cette trame à d'autres espaces et à d'autres périodes. La fabrique urbaine et l'évolution du bâti sur chaque parcelle, les indices de pénétration des normes de la « modernité mondialisée », les effets des politiques publiques de régénération urbaine sont autant de dynamiques qui transforment les potentialités des espaces urbains dans lesquels s'insèrent les trajectoires biographiques des habitants en migration. Ces modifications de la morphologie urbaine et du peuplement auront des conséquences sur les évolutions de la division sociale de ces métropoles qui pourraient être mal interprétées sans une connaissance empirique de la fabrique urbaine. Ce constat nous invite à renouveler les approches microgéographiques et monographiques de la géographie urbaine, notamment en collaboration avec des économistes du logement, qui, en Amérique latine, suivent de très près les évolutions des marchés et du peuplement (Jaramillo González, 2017).

\* \* \*

Je souhaite donner en conclusion deux exemples qui illustrent ce besoin de continuité dans la compréhension des dynamiques urbaines et migratoires, et dans la singularité de chaque lieu urbain en faisant référence à l'apport du regard scientifique extérieur sur deux lieux urbains dont je ne connais pas les dynamiques. C'est tout d'abord en parcourant avec Lucas Ramires, un doctorant qui étudie des trajectoires résidentielles dans un quartier informel de la ville de Quilmes au sud de la conurbation de Buenos Aires qu'ont vu le jour d'autres hypothèses. Notre parcours s'est attaché à repérer les formes de construction qui révèlent une ascension résidentielle des familles, parfois argentines, parfois étrangères, et souvent boliviennes, très présentes dans le maraîchage et l'horticulture qui sont la fonction économique principale de cette partie de la mégapole. Au cœur de cet espace d'urbanisation informelle de plusieurs milliers d'habitants, un groupe familial (ou villageois) bolivien s'est emparé d'un terrain qui constitue ce que l'on pourrait qualifier de « dent creuse », pour y construire une sorte de quartier fermé. Ce micro-quartier, accessible par une seule grille ouvrant sur la rue principale, une des rares goudronnées, s'articule autour des lots distribués aux membres du groupe où ont été édifiées des maisons en dur, d'assez bonne qualité formelle, le long desquelles sont stationnés des véhicules qui reflètent la réussite sociale de leurs propriétaires (cf. Figure 45).

Figure 45 : Un quartier fermé dans une zone d'habitat informel à Quilmes (Buenos Aires)



On peut émettre l'hypothèse que cette cité fermée représente une forme d'ascension résidentielle d'un même groupe qui affiche ouvertement sa volonté d'agrégation et son appropriation du secteur où s'inscrivent ses multiples ancrages au sein de l'espace migratoire. Ils choisissent de transformer leur présence en ce lieu d'ancrage ancien, plutôt que de se glisser dans les modèles de l'ascension résidentielle de la métropole. Ce phénomène ne manque pas d'interroger la notion de concentration résidentielle, et nous renvoie à la figure de « l'ethnoburb » évoquée précédemment, et qui serait une forme d'expansion des quartiers à forte présence migrante, plus diluée et plus variée, avec des formes d'accession à la propriété (Desponds et Bergel, 2013).

Un autre exemple illustre comment ces observations dans des contextes diversifiés participent d'une démarche à la fois comparative et diachronique pour comprendre l'urbain. En parcourant à pied le bidonville de Villa Diamante dans la grande banlieue de Sao Paulo<sup>225</sup> et en écoutant les analyses des collègues brésiliens connaisseurs de ce type de quartiers, j'ai eu le regard attiré par des formes bâties qui me rappelaient certains quartiers barcelonais<sup>226</sup>. Le processus de consolidation de ce bâti, favorisé à cette époque par le gouvernement de Lula, renvoie à la consolidation spontanée que j'ai observée à Bogota et Santiago, mais aussi à ce qu'ont connu les quartiers populaires européens à différentes périodes. La même sensation de familiarité se produit quand je découvre les lotissements des maisons populaires du quartier Independencia (la Chimba) à Santiago du Chili<sup>227</sup>. C'est pour vérifier les facteurs de cette familiarité du terrain, que je vais mobiliser google street et les archives numériques de l'agglomération de Barcelone, pour attester de mes souvenirs de terrains antérieurs. L'observation de la ville « en train de se faire », de sa fabrique, nous amène à considérer la communauté de destin des nouveaux habitants, migrants de différents horizons à des périodes différentes et sous des latitudes différentes. Elle nous amène ainsi à reformuler les hypothèses de compréhension de l'urbain.

### III.2.3 Conclusions du 3.2

Pour comprendre les enjeux de telles transformations, il convient d'observer les lieux de la ville « en train de se faire », et ce, à échelle fine des tissus urbains qui sont bien vivants. Le pétilllement des yeux des étudiants lorsque je leur présente mes connaissances de certains micro-quartiers de ces villes latino-américaines en est le reflet, et leur intérêt est proportionnel à leur compréhension des faits géographiques expérimentés par les habitants. Il me semble que la géographie urbaine gagnerait à s'intéresser davantage à la production de lieux-lieux relais, lieux d'origine, ou d'installation à travers leur appartenance à un champ migratoire. À Médenine (Tunisie, cf. p 93), des pistes du changement urbain ont été entrevues, mais nécessiteraient une enquête plus longue et minutieuse. Cette lecture micro-géographique des quartiers populaires latino-américains, à travers les manzanas que j'ai arpentées dans ces deux villes, accompagnée de spécialistes de ces tissus, la question de la morphogénèse, de cet « engendrement des formes » (Lévy et Lussault, 2003), éclairent les processus de production de l'urbain les donnant à voir comme une accumulation d'expériences individuelles et collectives. Henri Lefebvre dédie un chapitre entier de son ouvrage « *Le droit à la ville* » à la polysémie et à la complexité de la notion de forme urbaine. Nous ne pouvons que renvoyer à cet auteur pour une appréhension de la densité de cette notion. Cependant, à travers la formulation lapidaire ; « Pas de forme sans contenu. Pas de contenu sans forme », il résume toute la richesse du questionnement que je souhaite développer plus longuement à l'avenir (Lefebvre, 1968 : 93).

Les centralités immigrées évoluent, se dissolvent souvent, ou se figent comme c'est le cas de la petite Italie à Montréal (Velasco-Graciet, 2007). Elles n'en sont pas moins une couche du palimpseste urbain, que l'étude urbaine ne peut ignorer comme l'ont montré certains auteurs qui se sont intéressés aux traces des vagues de peuplement anciennes (Berthomière, 2012). Les tissus urbains incorporent en leur sein des traditions architecturales, technologiques, cosmologiques de tous ceux qui ont produit l'espace, construisant des bâtiments résidentiels,

---

<sup>225</sup> Visite de plusieurs favelas de la grande périphérie de Sao Paulo lors d'un atelier de l'ANR Metal, cf volume 2.

<sup>226</sup> Cf. montage de photos diachronique sur la couverture du volume 2.

<sup>227</sup> Mission de recherche, juin 2016, programme APUMAL, cf. volume 2



des lieux de commerce ou destinés à abriter des institutions sociales spécifiques, des traces au sens où a pu le définir William Berthomière. Les travaux sur la migration ont donc contribué au renversement du regard sur les villes en géographie, le transposant de la géographie urbaine descriptive à la compréhension de la production de l'urbain. Le tissu que décrivaient les géographes vidaliens est le produit des acteurs (État, collectivités, entreprises, habitants, organisations représentatives de la société civile au sens très large), de processus (paupérisation, taudification, réhabilitation) qu'ils suscitent, qui sont les moteurs de la fabrique urbaine et façonnent différentes formes et différents modes d'organisation spatiale.

L'ensemble de ces questionnements récurrents sur la « petite fabrique urbaine » révèle de nouvelles interprétations des changements dans l'inscription spatiale des migrants dans la ville et leurs conséquences. Ces axes de recherche, sont, depuis une dizaine d'années, entrés en résonance avec mes travaux antérieurs sur l'immigration dans la métropole barcelonaise sans pour autant que je prenne le temps d'y mener de nouvelles enquêtes de terrain. L'objectif du point suivant est donc de relire mes terrains, que j'ai continué d'observer de façon informelle, à travers ces nouvelles perspectives en « migratologie urbaine ». Analyser les modes de production de l'urbain et les catégories fines des formes de construction en Amérique latine m'ont questionnée différemment sur le mode de production des centralités immigrées que je connais et fréquente de longue date à Barcelone.

### **III.3 Une relecture du lieu barcelonais par l'habiter en migration**

Avec ce nouveau regard, les lieux de concentration résidentielle mis en avant par la littérature sur Barcelone prennent une nouvelle coloration. Nous nous centrerons dans cette analyse sur l'espace aggloméré à proprement parler, l'Aire Métropolitaine de Barcelone (AMB). Ce sont les concentrations repérables sur la carte de la Figure 21 (p. 145) que nous tenterons à présent d'analyser dans la perspective de notre questionnement central sur la place des migrants dans la production de ces « lieux urbains ». Mon objectif est dans cette partie de donner à voir les interactions entre la géographie des champs migratoires connectés à Barcelone et ses dynamiques urbaines. Cette lecture est construite dans la continuité de la présentation des étapes de peuplement décrites dans le point III.1.2 et de la réinterprétation de mes terrains au regard de la fabrique urbaine. Le corpus empirique que je présente ici est, rappelons-le, constitué par une pratique longitudinale du terrain barcelonais dans la durée, mais avec une méthodologie diversifiée : mes travaux n'ont jamais pris le temps de décrire les quartiers d'immigration que je suis à Barcelone depuis plus de vingt ans, et c'est avec ce recul que je vais m'y pencher ici, en tentant de montrer les apports des différents corpus scientifiques qui ont structuré cette connaissance.



Figure 46 : Mes périodes de terrain à Barcelone

1989-1992	enquête de Master
1994-1997	enquête de Doctorat
2001	terrain Migrinter et congrès
2005	terrain Migrinter et Erasmus UAB
2007	terrain Migrinter et Erasmus UIC
2009	terrain Migrinter quartier Besós (Pau Serra)
2009	enquête prog. METAL avec Michelle Guillon
2010	enquête prog. IMITMA Hospitalet, Sant Cugat et participation congrès
2016	terrain Migrinter Hospitalet, quartier du consulat de Bolivie
2018	terrain Migrinter quartier Raval et Prosperitat
2019	observations rapides Hospitalet Raval (perso)

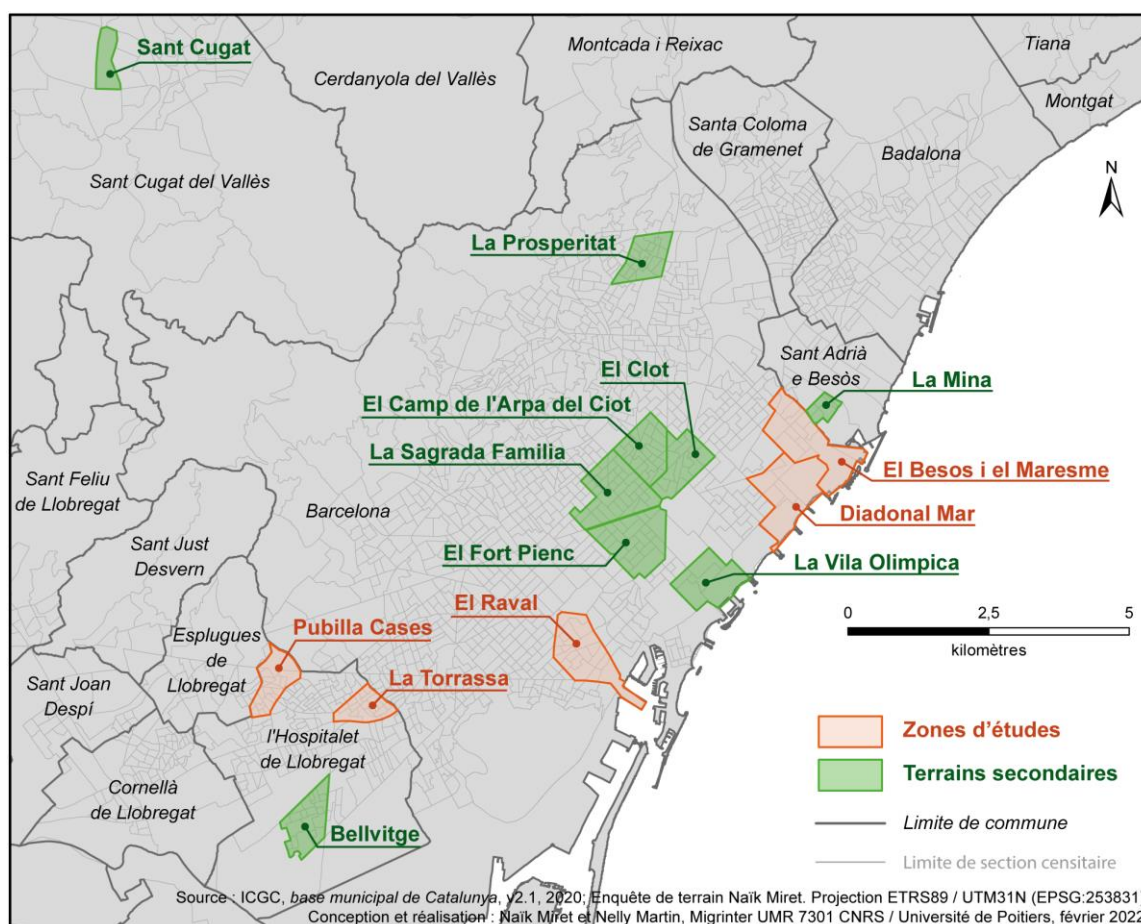
Avec son continuum urbain d'une densité de plus de 1 000 habitants au km<sup>2</sup>, l'AMB accueille plus de résidents étrangers (599 685 en 2020<sup>228</sup>) que la capitale espagnole Madrid (528 089 en 2021<sup>229</sup>). Plus précisément, 361 100 d'entre eux, soit 60 %, résident dans la seule commune centrale. Je n'aborderai pas ici tous les lieux de la métropole qui font sens pour les différents groupes migrants, mais seulement ceux que j'ai pu observer durant ma pratique de terrain. Ceux-ci peuvent être distingués en trois catégories : les quartiers centraux anciens (*Raval, Gotic, Ribera, à Barcelone et Santa Eulalia à Hospitalet*) ; les quartiers péricentraux intermédiaires (*el Clot, Sagrada Familia, Fort Pienc et Poblenou*) et les quartiers populaires récents comme *Besós* ou *La Prosperitat* à Barcelone, ou *Bellvitge* à Hospitalet (cf. Figure 47).

Je vais donc ici suivre le fil conducteur que je déroule dans ce chapitre, celui de l'analyse des lieux depuis la focale qu'offre la présence de migrants à travers différentes dimensions du changement urbain de la métropole de Barcelone. Adelina Miranda (2020) qualifie « d'espace immigratoire » le lieu qu'elle étudie en veillant à y lire les effets des différents flux auxquels le connectent les divers champs migratoires nationaux ou internationaux. J'avais dans ma thèse évoqué la notion de système d'immigration pour désigner cette lecture de l'urbain, qui, pour partielle qu'elle soit, redonne de l'importance à l'apport migratoire dans l'urbanisation (Bairoch, 1985). J'évoquerai en premier lieu des quartiers intermédiaires dans la division sociale de Barcelone, qui ne sont catégorisés ni d'ethniques ni de populaires, et dans lesquels je n'ai réalisé que des observations de terrain limitées (en jaune sur la carte). Ces quartiers péricentraux sont évoqués non pas du point de vue des dynamiques de leur production, mais en tant que lieux d'ancrage, soit temporaire soit minoritaire, qu'il serait utile d'étudier plus minutieusement en partant des trajectoires résidentielles de leurs habitants.

<sup>228</sup> Sistema d'Indicadors Metropolitans de Barcelona (SIMBA) : <https://iermbdb.uab.cat/> ; pour mémoire, si on prend en compte les lieux de naissance que j'utilise habituellement dans ce manuscrit en 2020, les personnes nées à l'étranger sont près de 800 000 dans l'AMB.

<sup>229</sup> Source : Dirección General de Servicios Sociales e Innovación Social Consejería de Políticas Sociales, Familias, Igualdad y Natalidad-COMUNIDAD DE MADRID, informe de población extranjera, enero 2021.

Figure 47 : La localisation des zones d'étude à Barcelone<sup>230</sup>



### III.3.1 Les quartiers péricentraux de classes moyennes

La zone au nord du district de la vieille ville que j'ai qualifiée précédemment d'homogène et de classe moyenne en termes de revenus se distingue sur le plan morphologique, malgré son insertion dans le tracé de l'Eixample, des quartiers bourgeois de l'époque haussmannienne plus à l'ouest. Deux tissus s'y distinguent : celui de *Fort Pienc* et *Sagrada familia* (district Eixample) respecte le tracé de l'Eixample, mais les vastes îlots sont souvent interrompus par des ruelles, les « passatges », qui témoignent d'une urbanisation populaire qui a subsisté. Les immeubles des îlots Cerdà sont quant à eux plus récents et beaucoup plus hétérogènes. Cette extension s'est urbanisée au début du XX<sup>e</sup> siècle autour des faubourgs ruraux et ouvriers déjà existants (Figure 49). Ceux-ci sont plus au nord, les quartiers del Clot et el Clot Camp de l'Arpa (district de Sant Martí), qui ont conservé leur morphologie d'origine, structurée autour de ruelles étroites qui découpent les îlots Cerda, par un bâti populaire de petites maisons, (notamment quelques cités-jardins ouvrières) qui a remplacé les noyaux de bidonvilles. Ce tissu populaire s'est densifié, comme dans les villes latino-américaines, par l'ajout d'étages ou bien par la démolition et la construction d'immeubles de logement collectifs, tendance encore en cours aujourd'hui comme

<sup>230</sup> Pour un repérage de la toponymie de l'ensemble des quartiers barcelonais voir annexe Annexe 2.

le montre l'immeuble récent qui a remplacé le bâti traditionnel sur la photo de droite (Figure 48)<sup>231</sup>.

Figure 48 : La morphologie du bâti des quartiers intermédiaires



L'urbanisation de ces quartiers populaires se produit d'emblée dans une ville ségréguée, comme interface entre l'ouest bourgeois et le faubourg ouvrier et révolutionnaire de *Sant Marti de Provençals* qui s'étend vers le littoral (cf. ci-dessus, III.1.2). Les cinq quartiers de *Fort Pienc* (29 % de pop étrangère), *Sagrada Familia* (25 %) *Camp de l'Arpa* (21 %) et *El clot* (17 %) ne représentent pas les plus fortes concentrations de population étrangère dans l'agglomération, mais restent fortement attractifs pour une partie d'entre eux (cf. Figure 51). Il est évident que cette diversité morphologique renvoie à la diversité de l'offre de logements, et explique cette présence. Pour comprendre leur place dans la géographie des champs migratoires avec l'Amérique latine, il faudrait approfondir les trajectoires résidentielles, notamment pour comprendre le rôle des différentes dynamiques récentes liées au marché du logement. La Figure 49 tente d'en décrire à grands traits les dynamiques urbaines et de peuplement, en référence aux contextes du lieu urbain barcelonais présentés précédemment.

Ces quartiers sont apparus sur mon terrain en 2009, dans la mesure où, en effet, ils ont accueilli plusieurs des Colombiens interviewés, au moment de leur arrivée à Barcelone (cf. Figure 49). La carte représente en vert les lieux de résidence antérieure à celle du moment de l'enquête (cf. Figure 50). Deux pôles se dégagent lors de cette première étape résidentielle, le centre-ville sur lequel nous reviendrons (quartiers du *Raval* et de *Gotic* dans une moindre mesure), et les quartiers intermédiaires de *El clot*, *El Camp de l'Arpa* et *Sagrada Familia*. Rappelons que la population enquêtée en 2009 était principalement constituée de personnes très qualifiées, ayant vécu antérieurement à Bogota, souvent arrivées à Barcelone au moment de leurs études, et dont la trajectoire résidentielle est plutôt ascendante (Miret et Cordoba Aldana, 2015).

<sup>231</sup> Comme je l'ai signalé en introduction, j'utilise ici Google street comme outil de vérification des souvenirs de terrain que je n'avais pas photographié à l'époque. Évidemment, cette méthode désormais très répandue en micro-géographie n'est possible qu'après un travail de terrain antérieur.

Figure 49 : Trajectoires contextuelles des quartiers péricentraux

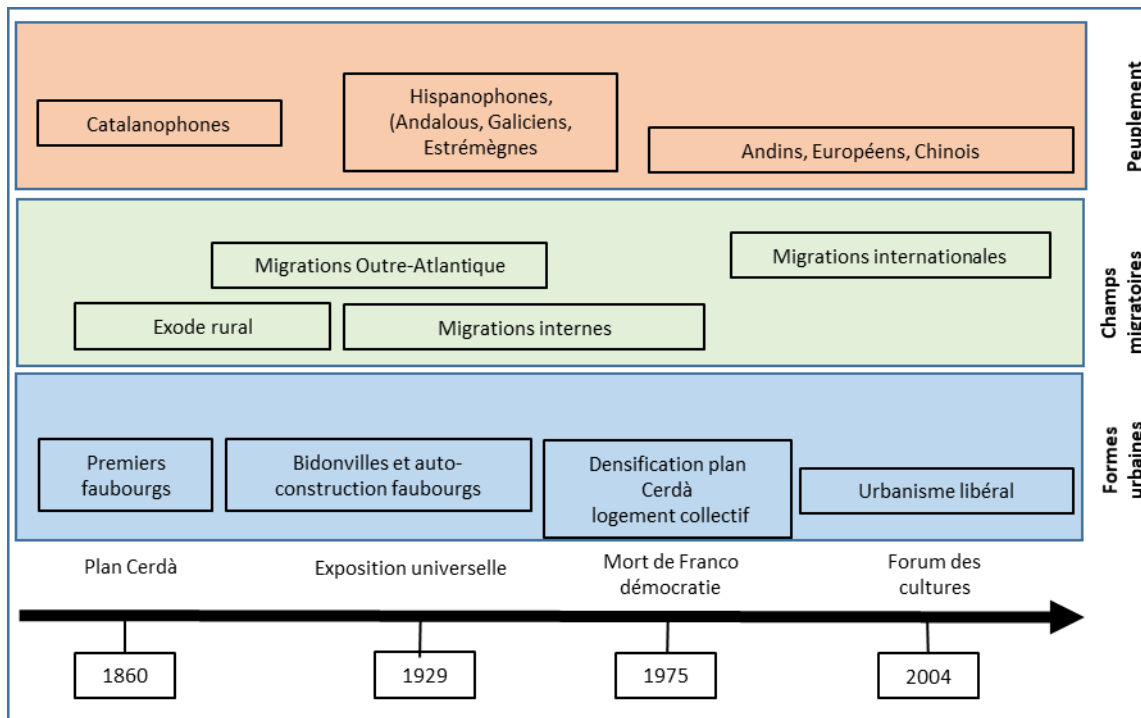


Figure 50 : Les lieux de résidence des migrants colombiens enquêtés en 2009



Source : N. Miret, H. Cordoba, programme Metal 2009

Pour ces jeunes étudiants, le centre-ville est une zone qui ne les distingue guère des autres étudiants, tandis que la zone de Sagrada Família est plus mixte, car sa forte dynamique touristique en a fait un quartier fortement pluriethnique. En effet, à l'image de l'ensemble de l'agglomération, le quartier de Sagrada Família a connu ces vingt dernières années une forte hausse des activités touristiques, dans les commerces, la restauration et l'hébergement touristique. Les données les plus récentes de la mairie de Barcelone y dénombrent plus de cent nationalités. Selon la cartographie des données censitaires en 2018 (Figure 23, p. 148), malgré leurs lacunes déjà mentionnées (p. 177), les Colombiens et les Péruviens, sont les seules nationalités représentées dans ces quartiers parmi celles sélectionnées.

Figure 51 : Les principales nationalités dans les quartiers de Sagrada Família, El Clot et Camp de l'Arpa en 2021

	6. la Sagrada Família		64. el Camp de l'Arpa del Clot		65. el Clot		5. el Fort Pienc				
	Nombre	%	Nombre	%	Nombre	%	Nombre	%			
Population tot,	52.164	100,0	38.838	100,0	26.759	100,0	33.445	100,0			
espagnols	39.292	75,3	30.473	78,5	22.049	82,4	23.846	71,3			
étrangers	12.872	24,7	8.365	21,5	4.710	17,6	9.599	28,7			
principales nationalités											
Italie	1.911	14,8	Italie	1.138	13,6	Italie	700	14,9	Italie	1.446	15,1
Chine	1.288	10,0	Chine	758	9,1	Chine	461	9,8	Chine	1.292	13,5
Vénézuela	779	6,1	Vénézue	445	5,3	Maroc	287	6,1	France	614	6,4
Colombie	667	5,2	Pérou	415	5,0	Pérou	210	4,5	Vénézue	393	4,1
France	552	4,3	Colombi	412	4,9	Vénézue	193	4,1	Colombi	391	4,1
Nbre nat.	128			116			106			124	

Source : d'après le registre de population au 1er janvier 2021. Ajuntament de Barcelona. Departament d'Estadística i Difusió de Dades (<https://ajuntament.barcelona.cat/estadistica/>).

Outre la première nationalité présente, les Italiens, dont il conviendrait de connaître le lieu de naissance, car une grande partie est probablement née en Argentine, les Péruviens et Colombiens constituent des petits groupes présents dans au moins un des trois quartiers. Cette distinction par rapport aux autres nationalités que j'ai enquêtées s'explique par une migration beaucoup plus ancienne. Si les premiers Colombiens étaient peu nombreux, le Pérou comptait déjà en 1996, un nombre important d'immigrés, notamment des femmes, qualifiées et incitées au départ par la mauvaise situation économique, notamment dans les secteurs de la santé durant les années Fujimori (Escrivá, 2000). On trouvait notamment dans ce groupe des infirmiers qui ont exercé la fonction de garde malade, indispensable dès les premiers effets du vieillissement de la population espagnole en raison des lourds déficits de l'État et des collectivités locales dans ce domaine. L'ancienneté et le niveau de qualification expliquent cette insertion urbaine spécifique. D'une part, dans les années 2000 à leur arrivée, la seule centralité migrante visible était celle du centre ancien. Le nombre d'immigrés était encore assez faible dans la capitale, et pour cette population plus qualifiée, leur insertion s'est faite avec la volonté de se distinguer de l'immigration plus populaire de la zone centrale. Les Péruviens et Colombiens ont d'ailleurs bénéficié des législations les plus favorables quant au regroupement familial et à l'accession à la nationalité espagnole, et à des modes d'insertion socio-économique plus favorables.



Une femme péruvienne enquêtée en 2007 qui résidait à El Clot exprimait clairement que, pour elle, cette localisation s'expliquait par son « degré d'intégration élevé ». Les Colombiens que nous avons enquêtés, se distinguent eux aussi (par leur origine urbaine et leur niveau de qualification élevé) des groupes colombiens majoritaires à Barcelone qui sont plutôt originaires de la zone de production du café.

« "El Clot, ici vous avez ce centre commercial, vous avez la ligne de métro deux et une, vous avez le tramway, c'est très bien relié, le quartier est tout en rues piétonnes, c'est comme un petit village dans la ville, il y a le marché, les magasins familiaux, les photocopies, les livres de fruits... [...] cet appartement est très bien situé". »<sup>232</sup>(José Maria, juin 2009 Barcelone)

José Maria, né dans le quartier central populaire de Bogota (Candelaria), est venu s'installer dans ce quartier densifié dans les années 1960 et encore accessible du fait de l'abondance de logement collectif. Mais à ses yeux, l'image du lieu est influencée par la modernité introduite par les nombreuses opérations d'aménagement récentes à proximité, et renvoie aux représentations des quartiers aisés de sa ville d'origine. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer la présence vénézuélienne, récente, qui accompagne les deux nationalités dont les pays (Colombie et Pérou) ont accueilli le principal flux de migrants au cours des cinq dernières années. Il est vraisemblable que les filières vénézuéliennes se soient connectées à ces deux champs migratoires<sup>233</sup>, et que ces représentations soient ainsi partagées.

Ces données montrent également une spécificité de la répartition de la population chinoise dans le district de Sant Marti où résident 20 % d'entre eux. Ces migrants semblent s'être glissés dans tous les quartiers où les étrangers étaient peu présents il y a encore dix ans, au moment où leur présence augmente sensiblement. Cette relative dispersion résidentielle (27 % d'entre eux sont également présents dans les quartiers bourgeois de l'Ouest barcelonais, district 2), s'explique par leur activité dominante dans la « restauration banale », selon la typologie du commerce ethnique (Ma Mung et Guillon, 1986). Peu étudiée à ma connaissance, la reprise de la restauration de proximité dans toute la métropole est venue compléter l'activité textile dans laquelle cette population s'était spécialisée dans le quartier de Fort Pienc, qualifiée de centralité ethnique spécialisée (Serra del Pozo, 2011). Ces différentes caractéristiques confèrent aux quartiers intermédiaires un caractère multiculturel diffus, sans être une centralité affirmée. En cela, tant du point de vue morphologique que de leur relative centralité, ils sont comparables aux quartiers péricentraux de Bogota et Santiago, bien qu'avec un décalage dans le temps, consolidations, verticalisation y datant des années 1960.

Notons pour terminer une tendance qui se dessine à proximité de ces quartiers intermédiaires, dans le même district de Sant Marti, mais dans les sections censitaires littorales. Ces sections qui appartenaient il y a trente ans à la « zone intermédiaire » témoignent d'une relation à l'espace urbain différente pour d'autres groupes migrants, car ils sont déjà aujourd'hui considérés comme des quartiers riches (p. 138). Les lieux de résidence actuelle de deux Bogotans les plus anciennement arrivés, à Poblenu au nord de l'agglomération, s'inscrivent

---

<sup>232</sup> « « El Clot, tiene aqui este centro comercial, tienes la linea dos y la uno del metro, tienes tramvia, esta super bien conectado, el barrio esta todo con las calles peatonales, es como un pequano pueblecito dentro la ciudad, esta el mercado, las tiendas familiares, fotocpias, fruta libros...[...] esta muy bien ubicado este piso ».

<sup>233</sup> C'est l'un des aspects que nous comptons étudier dans le travail sur Bogota à partir de janvier 2022 dans le cadre du programme Cimodyn.

dans la modernité urbaine barcelonaise. Le quart nord-est de l'agglomération est en effet le principal espace de régénération urbaine de la métropole depuis le début du XXI<sup>e</sup> siècle : la prolongation de l'avenue emblématique, *la Diagonal*, qui traverse la ville du sud au nord, jusqu'à la mer (avec prochainement une connexion en tramway) ; le réaménagement de la *Plaça de les Glories*, avec la tour monumentale édifée par Jean Nouvel (Torre Agbar inaugurée en 2005) ; le vaste parc urbain qui connectent cette zone avec les autres tissus urbains et le quartier commercial et touristique inauguré pour le forum des cultures (2004), sont autant d'opérations d'urbanisme ambitieuses qui accompagnent une transformation de l'ancien quartier industriel et ouvrier de Poblenou initiée en 1986 avec le projet de ville olympique (Miret, 1991; Provansal *et al.*, 2007). Les espaces qui unissent les quartiers précédemment décrits à cette zone moderne révèlent les traces du passé récent de Poblenou (Figure 52)<sup>234</sup>. Ces tissus ont pu, dans les années 1980, 1990 et 2000, être qualifiés de « plis urbains » et ont accueilli ponctuellement des catégories populaires, dont des migrants.

Figure 52 : Les traces du passé populaire du district de Sant Martí



Cette zone a ainsi été totalement transformée par un vaste programme qui comprend un volet tant de rénovation urbaine (résorption de l'habitat insalubre cédant la place depuis vingt ans à de l'habitat de standing élevé), que de réhabilitation avec la récupération d'anciens entrepôts industriels et enfin de transformation économique avec l'arrivée d'industries de haute technologie<sup>235</sup>. La proximité de la mer et un urbanisme reposant sur un habitat collectif récent, font de cet espace un lieu extrêmement attractif pour les populations qualifiées, notamment pour celles que j'ai enquêtées, pour certaines d'origine aisée. À Bogota, les quartiers riches ont les mêmes caractéristiques, mais ils sont excentrés, alors qu'à Barcelone, ils sont bien connectés par les transports en commun et jouxtent le centre. D'autres nationalités qualifiées et pour certaines issues de migrations dites « privilégiées », comme les Français, Allemands et Britanniques, sont également présentes (Figure 53).

<sup>234</sup> La zone était dans les années 1980 un espace où se mêlaient les activités industrielles et de fret, de vastes emprises d'entrepôts, de l'habitat populaire de petites maisons remaniées, et le noyau du faubourg historique de Poblenou.

<sup>235</sup> L'une des ambitions est le développement d'un cluster économique autour des hautes technologies dénommé le 22@. L'objectif était d'ailleurs de désenclaver les quartiers « fordistes » tout à fait au nord de la commune et sur les communes voisines, qui subissent un processus de relégation urbaine et sociale depuis quarante ans (cf. III.3.2).

Figure 53 : Les principales nationalités dans les quartiers rénovés de Poblenou en 2021

67. la Vila Olímpica del Poblenou			68. el Poblenou			69. Diagonal Mar i el Front Marítim del Poblenou		
	Nombre	%		Nombre	%		Nombre	%
Population tot,	9.395	100,0		34.411	100,0		13.536	100,0
espagnols	7.476	79,6		26.855	78,0		10.601	78,3
étrangers	1.919	20,4		7.556	22,0		2.935	21,7
principales nationalités								
<b>Italie</b>	<b>354</b>	<b>18,4</b>	<b>Italie</b>	<b>1.450</b>	<b>19,2</b>	<b>Italie</b>	<b>401</b>	<b>13,7</b>
<b>France</b>	<b>196</b>	<b>10,2</b>	<b>France</b>	<b>618</b>	<b>8,2</b>	<b>Russie</b>	<b>320</b>	<b>10,9</b>
<b>Allemagne</b>	<b>114</b>	<b>5,9</b>	<b>Roy. Uni</b>	<b>445</b>	<b>5,9</b>	<b>France</b>	<b>179</b>	<b>6,1</b>
<b>Roy. Uni</b>	<b>106</b>	<b>5,5</b>	<b>Chine</b>	<b>398</b>	<b>5,3</b>	<b>Roy. Uni</b>	<b>140</b>	<b>4,8</b>
<b>Russie</b>	<b>93</b>	<b>4,8</b>	<b>Pakistan</b>	<b>369</b>	<b>4,9</b>	<b>Chine</b>	<b>134</b>	<b>4,6</b>
Nbre nat,	86			118			97	

Source : d'après le registre de population au 1er janvier 2021. Ajuntament de Barcelona. Departament d'Estadística i Difusió de Dades (<https://ajuntament.barcelona.cat/estadistica/>).

Le petit groupe des Pakistanais également présent (369 personnes) est en fait localisé en périphérie de ce secteur, dans le voisinage du quartier *Besos i Maresme* qui constitue l'une de ses principales centralités (cf. point suivant). Nous avons donc là un quartier qui se recompose sur le plan démographique à la faveur des ajustements résidentiels de l'ensemble de la métropole, les Colombiens qui l'ont choisi pour s'y installer s'inscrivent dans une trajectoire résidentielle ascendante et ont une stratégie clairement distinctive au sein de leur champ migratoire en ne cherchant aucunement à se rapprocher des centralités immigrées : Juan Claudio est architecte et s'est installé à Barcelone avec son épouse en 2000, il a vendu son appartement de Bogota pour acheter à Barcelone, après plusieurs étapes en location :

« Tout d'abord, nous voulions un nouvel appartement évidemment, et il y a quelques endroits à Barcelone, nous connaissions déjà ici, je fais des cours de catalan ici (Can Felipa), près de Diagonal Mar, un endroit que j'aimais beaucoup, et je connaissais les projets immobiliers qui étaient ici. Nous sommes allés voir l'appartement et nous l'avons aimé. Il y avait des grues partout, la *Rambla de Poble Nou* aussi cela a été un coup de cœur »<sup>236</sup> » (Juan Claudio, juin 2009, Barcelone).

Mais il ne s'agit là que d'une tendance résidentielle singulière à l'intérieur des groupes migrants du champ migratoire que j'étudie. Ces Bogotans, Français, Britanniques ont des positions sociales très éloignées de celles des autres migrants du champ migratoire. José Maria (cf. supra), quand il terminera ses études, conservera son origine sociale populaire, il n'a pas de biens en propriété à Bogota et sa vision de la mobilité sociale l'incitera peut-être à soutenir sa mère et sa famille plutôt que de suivre une mobilité ascendante individuelle à Barcelone.

\* \* \*

<sup>236</sup> « Antes que todo queremos un piso nuevo evidentemente, i son pocos los lugares en Barcelona, ya conociamos aqui, hago clases de catalan aqui, Can Felipa, cerca de Diagonal Mar, sitio que me gustaba bastante, y yo sabia los proyectos inmobiliarios que habia aqui, entramos a ver el apartamento y nos gusto. Estaba lleno de grues en todas partes, la rambla de poble nou fue un flechazo ».



Les quartiers intermédiaires péricentraux, coincés entre les deux principales zones de richesse de l'agglomération, par l'ampleur du changement urbain qui s'y joue, sont particulièrement intéressants. Du point de vue de la présence étrangère, ils révèlent des formes d'ancrage assez différentes de ce que l'on peut observer ailleurs, avec une dispersion résidentielle et pas de visibilité urbaine, à ma connaissance. Par ailleurs, l'une des ambitions de la recomposition urbaine de ce vaste secteur était de désenclaver les quartiers fordistes tout à fait au nord de la commune et sur les communes voisines, qui subissent un processus de relégation urbaine et sociale depuis quarante ans (cf. III.3.2). Il serait très intéressant d'étudier de près comment les nouvelles représentations de ces deux secteurs interagissent dans la géographie des champs migratoires qui s'y croisent.

Je vais maintenant me focaliser sur les deux autres catégories de quartiers que j'ai pu observer sur la longue durée au cours de mes travaux, et qui sont davantage révélateurs de la géographie de l'immigration andine à Barcelone. Il s'agit dans cette partie de mettre en relation ces lieux avec les expériences du champ migratoire décrites précédemment : d'une part de repérer les différents ancrages et leurs effets dans l'inscription spatiale des migrants dans la métropole barcelonaise, et, d'autre part, à une échelle plus fine, d'observer les changements formels des lieux, les marques paysagères en fonction de l'évolution du peuplement.

### **III.3.2 Les quartiers anciens : une continuité dans l'accueil**

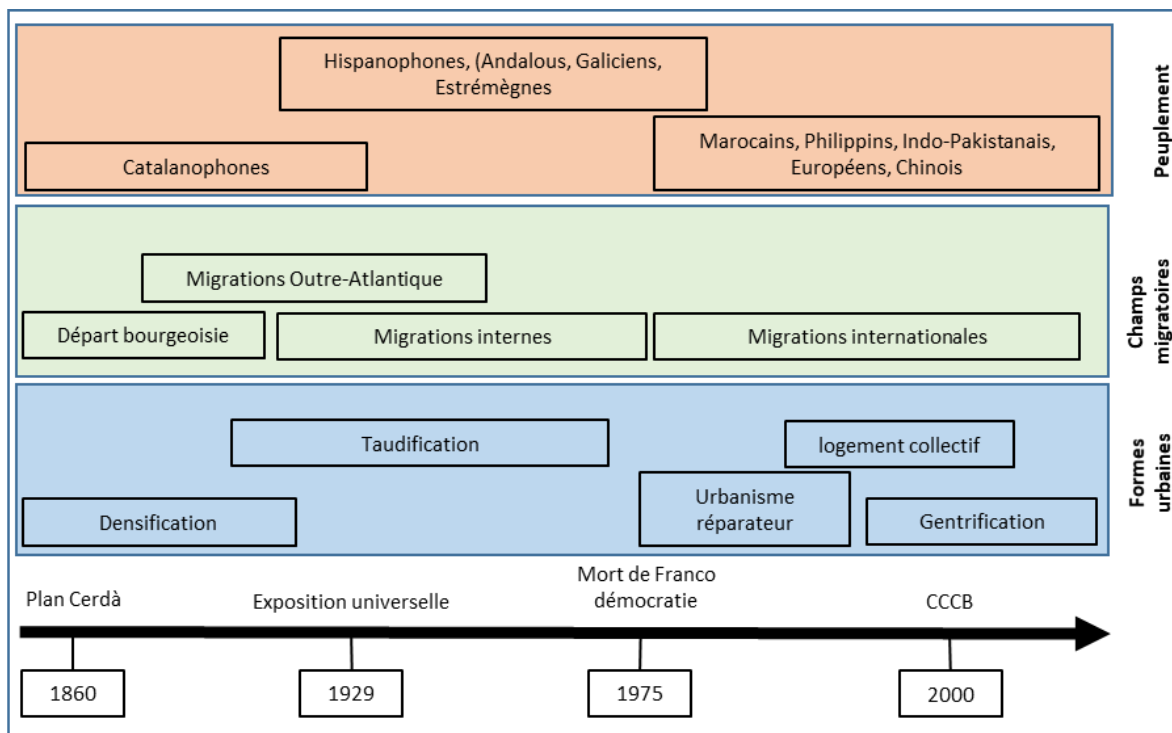
Deux types se distinguent ici, le centre-ville (cœur de l'agglomération, cf. Figure 54) et des centres anciens périphériques, anciens noyaux des faubourgs populaires (Figure 59). Les fonctions migratoires de ces deux types de centres anciens peuvent être différenciées. Nous avons déjà évoqué (cf. III.2) comment depuis le 19<sup>e</sup> se sont succédé des vagues de peuplement dans le centre progressivement abandonné par la bourgeoisie et qui n'a cessé de se dégrader jusqu'aux politiques publiques de revitalisation de la fin du XX<sup>e</sup> siècle<sup>237</sup>. C'est ce départ des classes aisées qui va conduire au processus de taudification qui explique la longue tradition d'accueil de primo-migrants de ce quartier.

Là encore, je peux introduire ma trajectoire familiale pour illustrer la trajectoire contextuelle de ce quartier (Figure 54). L'ancrage barcelonais de l'espace de vie multisitué de la lignée, est précisément à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, ce centre ancien, notamment un immeuble aisé près de la mairie où se trouve le logement, mais aussi le siège de l'entreprise familiale. Quand les émigrés reviennent, c'est la grande période de développement des quartiers haussmanniens, mais ce type de logement est trop onéreux pour eux et ils s'installent donc dans le faubourg de *Gran de Gracia*, en situation intermédiaire. Dès que possible, tout le monde va s'installer à la toute proche périphérie du centre dans le quartier de l'Eixample, alors symbole de la modernité.

---

<sup>237</sup> Le quartier du Raval est qualifié de « *barrio xino* » depuis les années vingt, non pas pour la présence migrante chinoise, mais pour son image de quartier portuaire où se mêlaient misère, prostitution, drogue et délinquance, ce qui amena un journaliste à utiliser cette expression en référence à la Chinatown américaine. Il a été étudié historiquement et dans la littérature catalane, comme le lieu de concentration de la migration interne la plus précaire, et comme le lieu « d'atterrissage » des primo-arrivants dans les meublés et pensions de famille à bon marché (Tatjer, 2003).

Figure 54 : Trajectoire contextuelle du Centre ancien de Barcelone (district Ciutat Vella)



Le siège social de l'entreprise, celui qui porte le blason dessiné sur la façade par un membre argentin du nouvel entourage familial, va lui-même s'installer sur la promenade (*passeig de San Joan*) qui marque la frontière symbolique entre les anciens et les nouveaux quartiers. L'immeuble du centre s'est peu à peu dégradé, rapportant toujours un pécule aux propriétaires descendants de cette lignée. C'est au cours des vingt dernières années, que ce bien reprend de la valeur, les descendants s'y réinstallant à la faveur de la revalorisation produite par la gentrification. Ces trajectoires résidentielles sont la composante essentielle du changement urbain au début du XIXe siècle, en partie documenté par les historiens (Cirici, 1971; Permanyer, 1991). Il est difficile aujourd'hui de déceler les proportions de l'endogène et de l'exogène dans ce processus, mais il est vraisemblable que le changement de regard auquel participent les migrants ait eu quelque influence. Probablement pourrait-on éclairer certaines microformes paysagères de la période, au regard de l'habiter en migration des différents groupes ayant à cette période une expérience migratoire.

Avec ces caractéristiques, le district central de Barcelone avec 53 % de population étrangère en 2021 est de loin le plus représentatif de l'immigration dans l'agglomération barcelonaise. En densité commerciale et résidentielle pour les migrants, il correspond encore aujourd'hui à ce qu'était la Goutte d'Or à Paris dans les années 1980 (cf. supra). Contrairement aux autres centres-villes européens et espagnols où la gentrification repousse progressivement les immigrés (Torres *et al.*, 2015 : 155), il continue à accueillir un nombre important de résidents étrangers et de populations très pauvres, malgré une gentrification active dans certains îlots (cf. III.1.1, p. 134). Au début du XXIe siècle, le quartier central est au cœur de plusieurs reconfigurations parfois contradictoires : la touristification massive de la capitale s'appuie sur la réhabilitation profonde qui a été menée dans le quartier à la fin du XXe siècle, et sur des investissements publics de grande ampleur dans la rénovation urbaine à travers la construction du Centre de Culture contemporaine et du musée d'art contemporain, l'ouverture d'un axe

piéton structurant qui a produit un espace public de proximité à la Rambla Raval, mais aussi la construction de logements dont une partie sociaux<sup>238</sup> (Ortiz-Guitart, 2004).

Les travaux qui ont étudié le processus de la lente gentrification du quartier ont montré cette ambivalence, qui a empêché pour l'instant l'aboutissement du processus réduit à certains îlots de la zone (Tapada-Berteli et Arbaci, 2011 ; Ter Minassian, 2012). Dès les années 1990, le quartier encore dégradé et contenant un grand nombre de petits logements en location, souvent insalubres, accueille la principale communauté immigrée de l'époque, les Marocains, ainsi que les premiers Pakistanais qui s'installent à Barcelone. Pourtant, les Marocains, encore fortement présents dans le quartier, vont rapidement se disperser dans la grande région métropolitaine et dans la Catalogne intérieure (Miret 2009a, figure 23, p. 148). Ils conserveront dans le quartier central un lieu de la vie collective où s'organise notamment la vie religieuse et politique de ce groupe encore très important numériquement dans l'ensemble de la Catalogne. Ils seront également les premiers à revitaliser le commerce de proximité de ces quartiers populaires, en faisant revivre les épiceries et boulangeries qui avaient peu à peu été abandonnées (Serra del Pozo, 2007). Progressivement, d'autres nationalités et notamment les Pakistanais<sup>239</sup>, et plus récemment les Bangladais, vont se spécialiser dans le commerce de proximité et en élargir le spectre, développant par exemple des salons de coiffure à bon marché et des lieux de restauration rapide (kebabs).

Figure 55 : Les principales nationalités dans les quartiers anciens du centre en 2021

1. el Raval			2. el Barri Gòtic			3. la Barceloneta			4. Sant Pere, Santa Caterina i la Ribera		
	Nombre	%		Nombre	%		Nombre	%		Nombre	%
Population totale	48.688	100,0		22.850	100,0		15.125	100,0		23.009	100,0
espagnols	22.691	46,6		8.257	36,1		8.786	58,1		12.204	53,0
étrangers	25.997	53,4		14.593	63,9		6.339	41,9		10.805	47,0
dont :											
Pakistan	4.161	13,8	Pakistan	2.973	13,8	Italie	1.242	13,8	Italie	1.827	13,8
Philippines	4.030	11,1	Bangladesh	1.663	11,1	Pakistan	461	11,1	France	845	11,1
Bangladesh	3.088	8,4	Italie	1.309	8,4	Maroc	358	8,4	Maroc	734	8,4
Italie	2.030	8,1	Maroc	864	8,1	France	309	8,1	Roy. Uni	683	8,1
Maroc	1.558	6,1	Inde	806	6,1	Roy. Uni	261	6,1	Allemagne	403	6,1
Nbre nat.	137		Nbre nation	127		Nbre nation	114		Nbre nation	130	

Source : d'après le registre de population au 1er janvier 2021. Ajuntament de Barcelona. Departament d'Estadística i Difusió de Dades (<https://ajuntament.barcelona.cat/estadistica/>).

Avec 137 nationalités, le quartier du Raval au sud de la vieille ville apparaît comme un lieu de diversité où se croisent les effets spécifiques des modes d'habiter de différents groupes. Dans les deux quartiers les plus anciens, les Pakistanais dominent largement et représentent 14 % de

<sup>238</sup> Toutes ces opérations sont planifiées en même temps que les grands travaux de la Barcelone olympique par un plan spécial en 1987 (Àrea de Rehabilitació Integrada districte de Ciutat Vella) (Miret, 1991).

<sup>239</sup> Cette nationalité a d'ailleurs développé ces activités dans l'ensemble de l'aire métropolitaine, notamment des épiceries de quartier. Elle incarne désormais cette fonction dans toute la métropole et en Espagne en général, par l'expression « aller au paki » qui désigne le fait de faire une course de proximité.

l'ensemble des résidents étrangers. Cette population est en effet très concentrée dans ce district où elle a pu progressivement, grâce à sa réussite commerciale, acquérir des logements en propriété et constituer un lieu ressource pour une immigration encore dynamique aujourd'hui. Le Raval a également été historiquement le lieu d'implantation des Philippins, dont la migration féminine est très ancienne, et qui, après un processus de regroupement familial, se sont progressivement et discrètement installés dans le quartier<sup>240</sup>. Les Bangladais et les Indiens<sup>241</sup> sont également très concentrés dans ce quartier proche de leur lieu d'emploi composé presque exclusivement des boutiques pour touristes de la Rambla (Serra del Pozo, 2006). Enfin, la présence des Français, Anglais et Allemands, renvoie à la gentrification en cours, qui comme nous l'avons déjà noté se produit uniquement dans certains îlots, notamment autour de ceux à fort patrimoine historique.

Ce quartier ancien remplit les fonctions de visibilité et de centralité immigrée pour plusieurs groupes, même pour ceux qui n'y résident pas majoritairement. Il a une valeur symbolique pour de nombreux groupes migrants de la métropole. Il accueille notamment des initiatives comme le syndicat des vendeurs ambulants de Barcelone (le SPVA)<sup>242</sup>, collectif original à l'initiative de la communauté sénégalaise visant à protéger les immigrés sans papiers. Cet organisme de forme autogérée (Dalmau, 2020) a son local depuis 2015 en plein centre à quelques pas des lieux touristiques du MACBA et du marché de la Boqueria. Il offre une vitrine « légale » et stable à ce groupe qui a d'ailleurs développé depuis 2017 sa propre ligne de vêtements « top manta »<sup>243</sup>. La présence de cette association, mais aussi de nombreuses autres comme la Fundacio del Raval qui œuvre auprès des familles du quartier à la cohésion sociale et à lutter contre toutes formes de discrimination envers les migrants (notamment mineurs non accompagnés), témoignent des dynamiques sociales plurielles voire contradictoires, qui s'expriment dans le quartier : celle du maintien de l'identité populaire, aidée par le choix municipal de maintenir une part importante de logement social (qui a initialement permis le relogement lors des opérations de rénovation), et celle de la gentrification, à la recherche de la moindre opportunité foncière pour des activités spéculatives et une production immobilière, moderne et d'un coût élevé. Les associations anti-expulsions, qui soutiennent les ménages, quelle que soit leur origine, en sont une autre manifestation, où peuvent d'ailleurs se coaliser des habitants des deux tendances (cf. Figure 56).

Je traverse ce quartier tous les ans lors de mes séjours, je l'ai vu se « touristifier » surtout, mais aussi se moderniser avec un taux de construction de logements, en grande partie sociaux, qui permet le maintien d'une partie des classes populaires et notamment des immigrés marocains et philippins. Il est le lieu où ont été produites les analyses en termes de résistance habitante (Benach Rovira, 2021). Mais ce terrain n'est pour moi qu'un lieu d'observation informelle, il me manque des discours des habitants et en particulier des migrants sur leurs pratiques et les raisons de leur choix de ce lieu de résidence. Aucune des nationalités andines que j'ai pu interviewer ne réside en effet dans cette zone cosmopolite. Le centre ancien n'est signalé dans

---

<sup>240</sup> Selon l'annuaire statistique en ligne de la ville de Barcelone, 40% des Philippins sont installés dans le quartier Raval, et 20% dans les deux quartiers voisins de Sant Antoni et Poble sec.

<sup>241</sup> Selon l'annuaire statistique en ligne de la ville de Barcelone, 75% des Bangladais sont installés dans deux quartiers du centre et 30% des Indiens dans trois d'entre eux.

<sup>242</sup> Sindycat Popular de Venedors Ambulants

<sup>243</sup> Le syndicat s'est signalé récemment par la production de masques en tissu lors de la première vague de la pandémie.

les entretiens que comme un lieu de pratiques occasionnelles, notamment d'achats alimentaires dans le marché de *La Boqueria* dans lequel sont employées quelques femmes boliviennes, colombiennes et équatoriennes.

Figure 56 : Les associations anti-expulsions et anti-spéculation immobilière dans le quartier Raval



**LA BERENICE I EL SHIPLU ES QUEDEN AL BARRI!**



Divendres,  
**1 de juny**

**Berenice i la seva família**  
Beates, 14  
**5è llançament**

**Shiplu i Rita amb 3 menors.**  
Lancaster, 13  
**4t llançament**

Desnonament patrocinat per DANIEL LEIVA, Soci Fundador de:



Hem de ser moltes per aturar-los!  
S'esperen mossos!

#NoEnsFaranFora #LaBereniceEsQueda #FamiliaAhmedEsQueda #LancasterEnLluita

RESISTIM AL GO TIC

www.resistimalgotic.wordpress.com

TELÈFON D'EMERGÈNCIES: 605613937





G : « Berenice et Shiplu restent dans le quartier » ;  
« soyons nombreux pour les arrêter, on attend la police ».

D : « Assez de spéculation immobilière qui nous expulse du quartier »

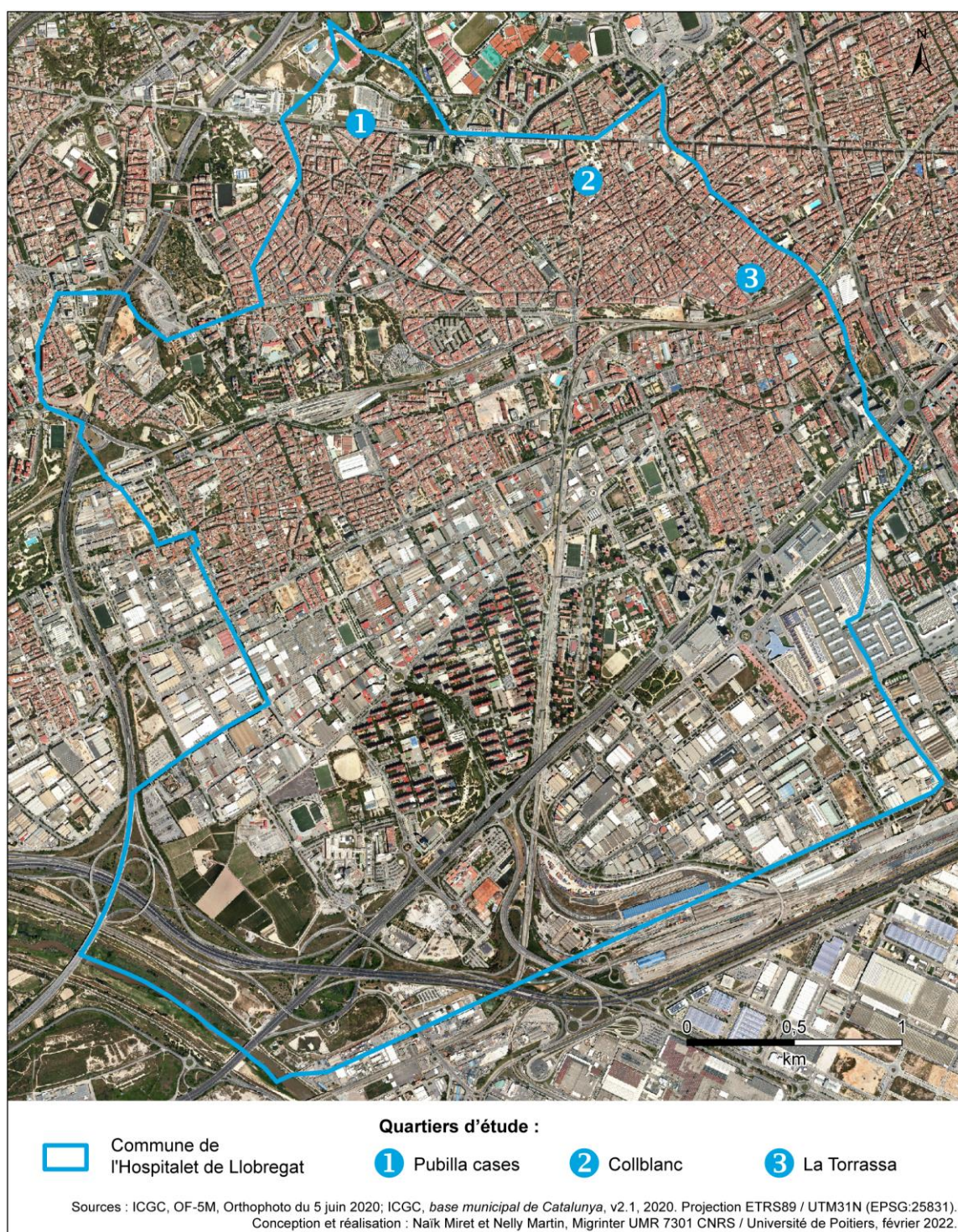
Miret, Barcelone, mai 2019

Ceci s'explique en premier lieu par le caractère plus récent de leur arrivée, lorsque ce quartier de résidence à bon marché était déjà saturé par la présence étrangère et la concurrence des « gentrificateurs ». Mais cela tient aussi à la disponibilité de logements dans des zones qui jusque-là n'avaient pas attiré l'attention des chercheurs en termes d'ethnicité, notamment dans les centres anciens des banlieues populaires. Dans des travaux comparatifs avec l'agglomération madrilène, nous avons déjà souligné les similitudes liées à des étapes communes de la morphogénèse des villes espagnoles et des processus de l'immigration andine (Baby-Collin *et al.*, 2014). En l'absence de logements accessibles dans les quartiers d'immigration reconnus dans ces deux villes, les nouveaux arrivants et notamment les migrants andins vont s'orienter vers deux types de localisation périphériques : les grands ensembles (cf. III.3.3) et les noyaux anciens dégradés des banlieues des métropoles. La population bolivienne, arrivée le plus récemment, présente ainsi clairement deux centralités : l'une dans les quartiers de la banlieue nord, et l'autre dans ceux de la banlieue sud et particulièrement dans la commune de Hospitalet de Llobregat (cf. figure 23, p. 148).

Le quartier ancien que j'ai étudié de plus près depuis 2007 est le noyau d'origine de cette commune de la banlieue sud de l'agglomération.



Figure 57 : La morphologie des quartiers anciens d'Hospitalet de Llobregat

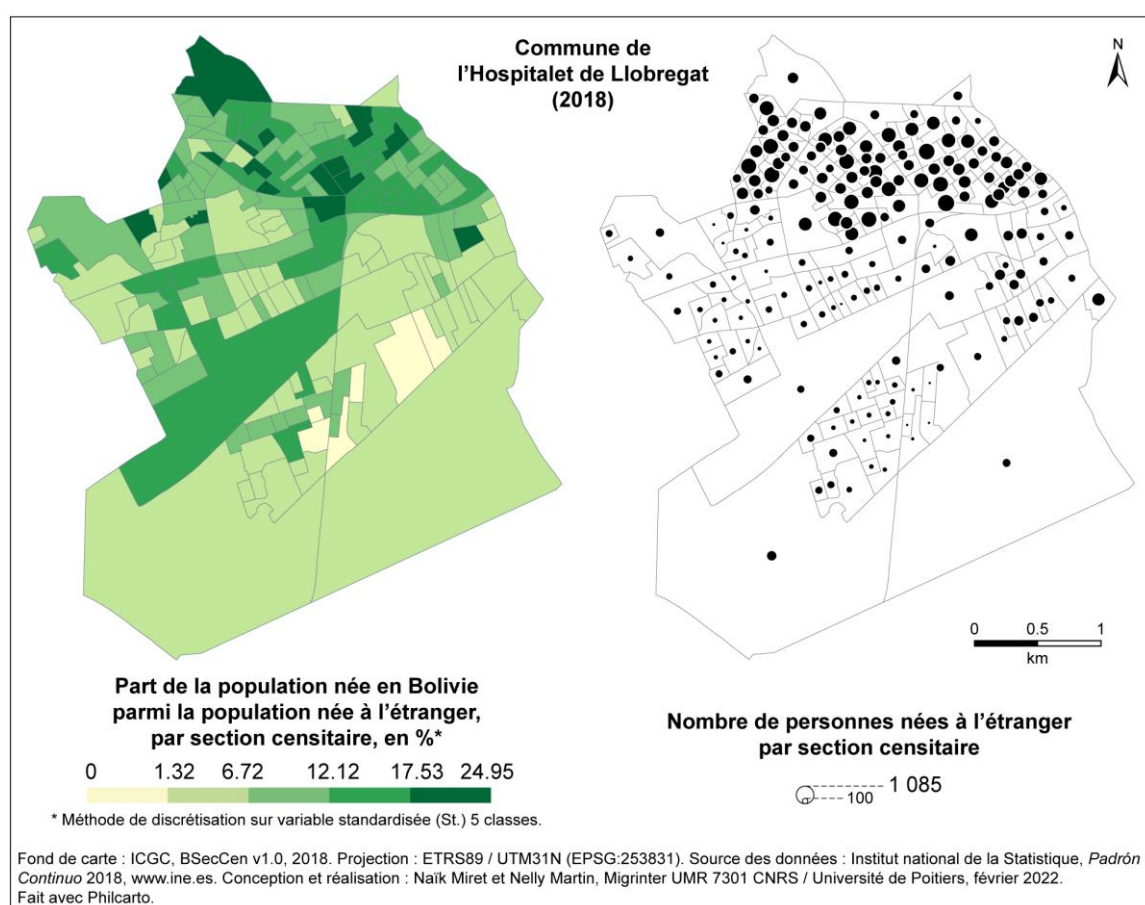


Morphologiquement, il s'agit d'une des premières zones de développement de la banlieue à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, le long de la carretera de Sants. Comme les extensions au nord du centre (vers les communes de Sant Adrià et Santa Coloma), ces tissus se développent dans une dynamique complémentaire à celle de l'extension de Cerdà, selon une forme classique d'urbanisation des faubourgs, puis de développement des banlieues. La trame des îlots Cerdà s'étale progressivement à partir du centre ancien, mais est réservée à la grande et petite bourgeoisie qui s'installe dans des appartements de type haussmannien le long des larges



avenues. Les faubourgs s'étirent eux dans les interstices le long des axes qui relient le centre, et s'inscrivent dans une dynamique de production populaire, pour accueillir notamment les nombreux migrants internes qui vont alimenter l'économie barcelonaise pendant près d'un siècle (cf. quartiers 2 et 3 Figure 57). Le quartier de Sants en conserve encore les traces, avec son tissu d'habitat ouvrier et d'emprises industrielles, mais de par sa proximité avec le centre, il a connu progressivement une amélioration globale de ses tissus. La commune d'Hospitalet s'urbanise donc par sa limite orientale, avec un habitat très populaire. Il est dense le long des axes parce que le parcellaire est de petite taille en raison de la pauvreté des populations (Figure 59), mais la commune restera longtemps aérée, ce qui permettra l'accueil progressif d'activités industrielles. La photo des années 1950 en couverture du volume 2 atteste de cette faible densité bâtie.

Figure 58 : La population bolivienne par section censitaire de la commune d'Hospitalet de Llobregat en 2018

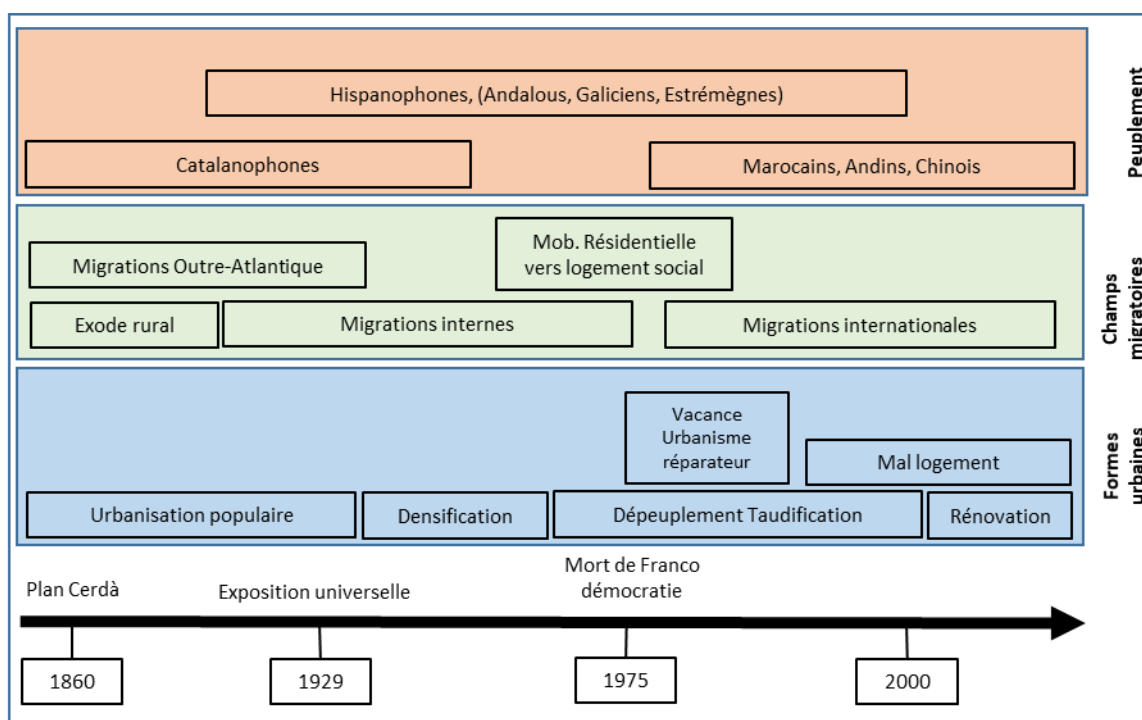


Aujourd'hui, le cœur historique de la commune d'Hospitalet apparaît comme un lieu de concentration résidentielle pour les Boliviens, qui représentent dans certaines sections près de 30 % de la population étrangère (Figure 58). Dans leur ensemble, les migrants internationaux constituent en 2018 un tiers de la population de cette ville de banlieue, seconde ville catalane

par sa taille de 262 000 habitants. Les Boliviens sont 8 137, les Andins 31 325<sup>244</sup> (12 300 Équatoriens, 6 800 Péruviens et 3 900 Colombiens).

Je redécouvre la commune d'Hospitalet en 2007 à travers l'une des femmes boliviennes, Elvira, dont je suis la trajectoire depuis cette date et dont j'ai déjà évoqué la trajectoire dans le chapitre 2 (cf. annexe 1). Elle vit à proximité du métro de *Santa Eulalia*, dans le quartier de *La Torrassa*, qui n'a rien de commun avec le quartier moderne que j'avais observé dix années plus tôt, durant mon terrain de thèse dans cette même commune de banlieue. Dans les années 1995-1996, j'avais réalisé des enquêtes à proximité (trente minutes à pied), dans le quartier de *Pubilla Cases*, avec son petit habitat collectif des années 1960-1970 assez soigné qui abritait une importante population d'origine andalouse et galicienne (Figure 57). Ici à *La Torrassa*, *Collblanc*, et dans une partie de *Santa Eulalia*, nous sommes dans un tissu bâti ancien fortement dégradé, avec des immeubles de petite taille et d'une architecture hétérogène.

Figure 59 : Trajectoire contextuelle des noyaux de faubourg populaire des communes de banlieue



Je suis entrée dans l'un de ces immeubles, mais j'ai dû le traverser pour arriver au bout d'un long couloir à une arrière-cour qui abrite le logement que louent Elvira et sa famille. Je me remémore immédiatement cette même typologie architecturale de mon logement temporaire en 2001 dans le quartier de « Viejo Palermo » construit à la même époque à Buenos Aires<sup>245</sup>.

<sup>244</sup> Cette proportion est encore en augmentation, de 2018 à 2020, cette population d'origine étrangère avait déjà augmenté de 10 000 personnes, alors que la croissance globale de la population est plus faible, avec un apport de seulement 6800 personnes (INE 2021).

<sup>245</sup> Il est tout à fait logique qu'à la même époque, les membres des mêmes entourages migrants aient construit le même type de maison dans leur lieu d'immigration, les uns à Barcelone, les autres en Argentine. C'est là une forme de circulation des modèles plus difficile à repérer aujourd'hui en raison de la mondialisation culturelle. On les appelle à Buenos Aires les « casas chorizo », terme qui signifie littéralement « maison saucisse » et renvoie à l'étroitesse de la



Le logement d'Elvira se compose d'un petit bâtiment préfabriqué des années 1970-1980, au toit de tôle. Il occupe la moitié de la cour sur laquelle ouvrent plusieurs portes-fenêtres, et dans laquelle un petit bâtiment isolé abrite les sanitaires. Ce préfabriqué apparaît comme l'un des avatars les plus récents de la densification et de la spéculation immobilière. Au XX<sup>e</sup> siècle, ces centres anciens de banlieue, progressivement dépeuplés et taudifiés, se sont transformés dans une fonction d'accueil des populations les plus pauvres (Figure 59).

La photo satellite révèle assez clairement les différentes morphologies du bâti de la commune dont une partie seulement a participé à l'accueil des migrants internationaux depuis vingt ans. On voit clairement la zone de banlieue la plus ancienne qui se distingue par un parcellaire extrêmement étroit, en plusieurs noyaux, dont le plus étendu correspond aux quartiers de *la Torrassa* et *Collblanc*, qui s'étirent le long de la route de Sants qui joint cette banlieue au centre de Barcelone. Ces quartiers sont en fait l'excroissance la plus ancienne des quartiers populaires, qui se sont densifiés dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour accueillir les nouveaux urbains issus de l'exode rural et très rapidement de la migration interne.

Aujourd'hui, après avoir observé la rapidité de transformation des quartiers latino-américains, cette forme bâtie apparaît comme assez classique. J'ai en effet été surprise à Santiago de reconnaître dans le quartier de la Chimba un type de lotissement commun à Barcelone avec des maisonnettes d'un étage contiguës (cf. Figure 60).

Figure 60 : Le bâti de faubourg populaire de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à Hospitalet et Santiago



Dans les quartiers de Barcelone, elles parsèment différents tissus bâtis à la fin du XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècles, notamment dans les quartiers intermédiaires évoqués précédemment (Eixample, Poble Nou, Gracia, Horta Guinardo). Ces lotissements populaires sont aussi présents, comme des témoins du passé dans les vieux centres des banlieues de la première couronne : à Hospitalet, à Santa Coloma de Gramanet. J'en retrouve l'histoire dans les archives municipales : le parcellaire allongé que j'y observe fait écho aux photos des *casas chorizos* de Santiago et de Buenos Aires. Il s'agit d'un modèle d'habitat ouvrier exporté en Amérique latine (Figure 60). La permanence

---

façade de ces maisons qui s'étendent vers l'intérieur des îlots sans souvent offrir d'aération naturelle, car la cour commune qui les longeait a été recouverte.

de ce type de bâti ne tient qu'à la dévalorisation des quartiers. Dans bien des cas, dans les zones plus centrales de la commune de Barcelone, ces maisons ont été détruites en raison de leur faible valeur et remplacées par des immeubles plus modernes et plus denses comme cela se produit ces dernières années dans le quartier de la Chimba. Mais dans certains cas, comme ici à Hospitalet, ces lotissements populaires sont restés intacts faisant office de parc de logement social de fait.

La rapidité des processus observés à Santiago nous permet d'émettre des hypothèses sur cet ancien bâti. La trame initiale des faubourgs et banlieues s'est rapidement urbanisée avec la croissance démographique de la période 1880-1930, appuyée par la liaison ferroviaire avec la ville-centre. F. Candel qualifie même la *Torrassa* de « bidonville hispanophone », construit à côté des usines qui les emploient (Candel et Camarasa Folch, 1964). Les photos aériennes des années cinquante montrent bien ces orientations de la croissance qui s'étale le long des grands axes à travers la plaine agricole<sup>246</sup>. La densification de ce tissu originel se traduit, comme dans le quartier Restrepo à Bogota, par l'élévation d'un ou plusieurs étages sur ce tissu d'origine, de piètre qualité architecturale. C'est donc une dynamique de densification liée à l'installation des migrants internes, comme à Bogota d'ailleurs. En 2000, ces quartiers ont une densité de 52 000 hab/km<sup>2</sup>, une des plus fortes d'Espagne et d'Europe (Segura, 2008).

Figure 61 : La densification du bâti dans les noyaux anciens à Bogota et Barcelone



Ce n'est que plus tard, dans les années cinquante et soixante, que ces zones vont se densifier avec un tissu plus moderne de petits immeubles sur de plus grandes parcelles, comme celles de *Can Vidalet*, qui souvent viendront accueillir les personnes relogées des anciens noyaux de bidonvilles qui s'étaient édifiés à proximité, et décrits par Francisco Candel comme espace de vie construit par les « autres Catalans » (Candel i Camarasa Folch, 1964). Ce bâti plus ancien va en partie se dégrader, en partie peu à peu céder la place à des immeubles plus récents, là encore comme à Restrepo.

<sup>246</sup> La population communale est ainsi multipliée par dix en trente ans, passant de 5 000 hab. en 1910 à plus de 50 000 en 1940. Elle quintuplera sur les trente années suivantes, pour atteindre en 1970 avec 250 000 hab. en 1970 le rang de première ville de la banlieue ouvrière de Barcelone (Algaba Calvo, 2011).

Quel est donc le lien entre la présence d'une femme bolivienne comme Elvira dans ce quartier et la transformation de ce bâti en « infra vivienda », en un parc de logements précaires que se sont appropriés progressivement les immigrés latino-américains, le transformant en un chez-soi qui remplit les fonctions de sas d'intégration ? Dans la ligne des processus de substitution résidentielle classiques, la disponibilité de ces logements de faible qualité est liée à leur abandon par des migrants internes ou leurs descendants qui ont, soit accédé à l'acquisition d'un logement moderne en propriété dans les grands ensembles du sud de la commune (cf. point suivant), soit se sont dilués dans les quartiers de classes moyennes de la métropole comme *El Clot* ou *Camp de l'Arpa*. Les propriétaires ont laissé le bâti d'origine de banlieue se taudifier et se dévaloriser. L'analyse détaillée du parc de logements de la commune révèle que les quartiers de *La Torrassa* et *Collblanc*, sont ceux où se trouvent les plus petits logements et le plus grand nombre de logements vacants en 2010 (Algaba Calvo, 2011). Avec une moyenne de 200 logements à l'hectare, ce sont aussi ceux qui se dépeuplent en raison des mauvaises conditions de vie. Pourtant sa localisation avait retrouvé une nouvelle centralité avec la création d'une nouvelle station de métro inaugurée en 1983 à la Torrassa, et celles de Florida et Can Serra inaugurées en 1987<sup>247</sup>. Mais comme le soulignent certains auteurs, la pression immobilière de la ville-centre n'a pas encore atteint ce secteur (Tapada-Berteli et Arbaci, 2011).

Le tissu dégradé de ce « pli urbain » n'a pu être sauvegardé qu'en raison de l'arrivée d'une nouvelle vague de peuplement, une population pauvre, mais surtout précaire sur le plan légal qui n'a pu qu'accepter ces mauvaises conditions de logement dont elle était captive. L'arrivée des premiers migrants étrangers dans les années 1980 sera une aubaine pour les propriétaires qui pourront continuer à exploiter ces biens fonciers sans aucun investissement. On relève notamment la présence attestée, depuis les années 1990, de populations dominicaines et marocaines les plus anciennement arrivées dans la métropole, qui se glissent dans les logements qui commencent à se libérer. Les Équatoriens seraient ensuite arrivés dans le quartier rapidement et étaient déjà 11 700 en 2004 (Segura, 2008). C'est probablement dans leur sillage que sont arrivés les Boliviens.

C'est dans ce contexte que la famille d'Elvira est arrivée dans le quartier de la Torrassa au début des années 2000, mais nous ne connaissons pas le début de l'histoire de cette filière. Accueillant de nombreuses familles boliviennes, le quartier est rapidement apparu comme une centralité pour ce groupe. C'est là que sont arrivés directement la majorité des latino-américains par la suite, en raison de l'effet boule de neige impulsé par les filières migratoires et de la création très rapide d'une forme de « sas » protecteur (Miret, 2009b). Malgré l'absence d'un nombre suffisant de trajectoires résidentielles complètes pour les immigrés andins résidant dans le quartier, le croisement des entretiens sur l'ensemble des quartiers de l'agglomération me permet d'émettre l'hypothèse d'une reconfiguration du peuplement similaire à celle décrite à Bruxelles dans le quartier Everaert par nos collègues M. Chabrol et C. Rozenholc (2015). Dans ce quartier bruxellois aux caractéristiques morphologiques assez proches, elles retracent, à travers la reconstitution des trajectoires migratoires de nouveaux habitants, les liens de solidarité avec d'anciens migrants, ici maghrébins, devenus propriétaires, qui louent de petits logements dégradés ou des chambres chez l'habitant à très bon marché et surtout sans vérifier la légalité du séjour de ces personnes, comme ce que j'ai pu observer à Hospitalet (Miret, 2009b). La

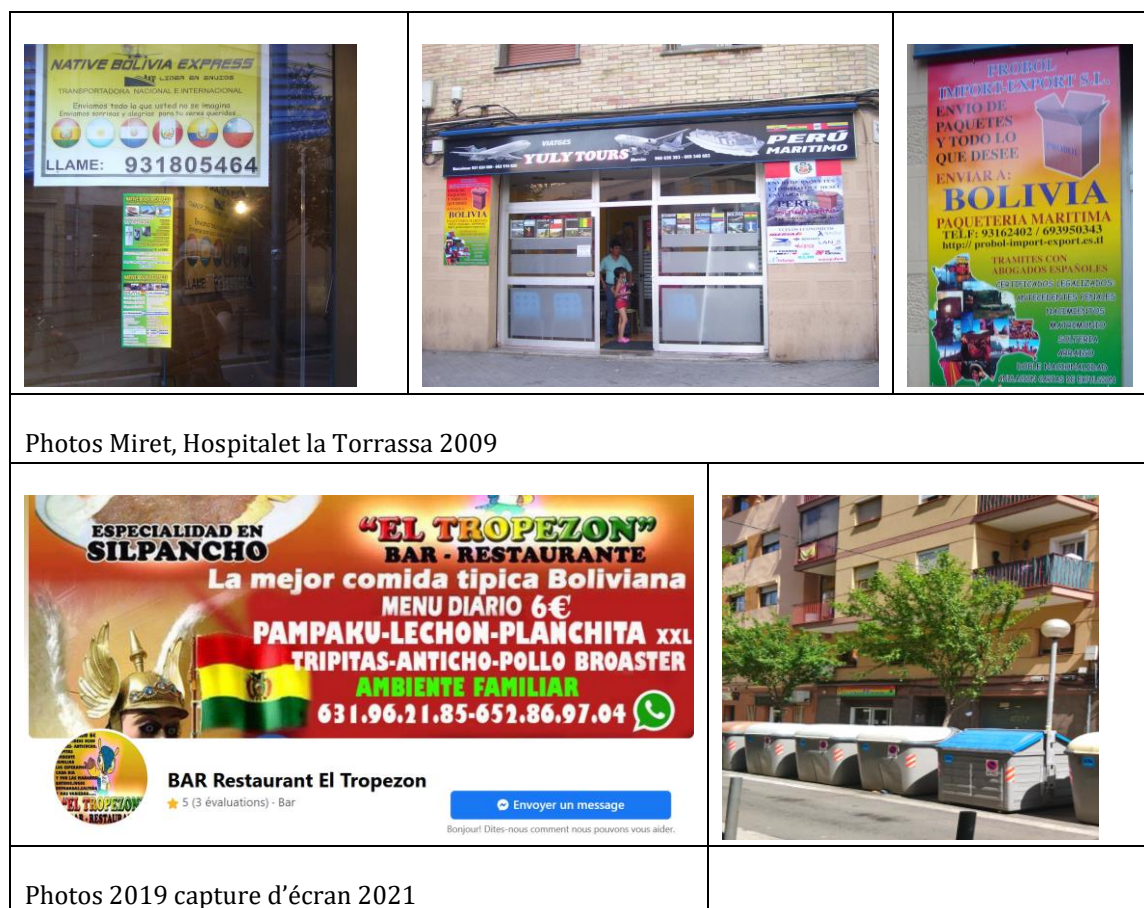
---

<sup>247</sup> Les années quatre-vingt sont en effet celles des réaménagements démocratiques des communes de la Corporation Métropolitaine de Barcelone (CMB), largement oubliées par les politiques publiques durant la dictature.

monographie de cette banlieue bruxelloise reflète les mêmes tensions vécues pour les habitants : entre soutien, solidarités multiethniques et contrôle social, nombre de femmes seules préfèrent malgré tout rester dans ces quartiers accessibles financièrement.

À partir de 2008, j'aborderai ces quartiers anciens d'Hospitalet du point de vue de cette fonction de sas et de centralité pour les populations boliviennes dans le cadre du programme IMITMA, notamment par le prisme de l'ampleur du commerce ethnique. J'y découvre par exemple les « paqueterias », nouveau symbole économique des quartiers d'immigration en Espagne (cf. Figure 8, p. 58). Ces entreprises de transport « ethnique » qui sont utilisées pour des déménagements à partir de la crise de 2007, avaient initialement été créées pour l'envoi de cadeaux ou de mobilier destiné au logement en construction au pays. Les entretiens réalisés avec plusieurs personnes de l'entourage d'Elvira, mais aussi avec des commerçants, vont révéler l'importance de ces lieux de commerce pour les Boliviens. Mais au sein de ces quartiers, la forme d'activité la plus présente reste la restauration qui n'a cessé de se développer au cours des dix dernières années (Figure 62).

Figure 62 : Les images de l'entrepreneuriat bolivien à La Torrassa et Collblanc de 2008 à 2010



Lors d'une fête des Mères en 2010, nous passerons une soirée avec des femmes dans un bar tenu et fréquenté par des Boliviens, et nous comprendrons l'importance psychologique de ces « lieux refuge », pour des femmes dont le terme de « maternité transnationale » ne parvient pas à décrire la détresse affective.



Le même type d'enseigne renvoie à la présence colombienne, équatorienne et péruvienne dans le quartier (Figure 63). Notons qu'il demeure ponctuellement des enseignes ethniques d'une autre époque comme ce commerce de charcuterie castillane, hérité d'une des plus anciennes vagues de peuplement du quartier<sup>248</sup>. Il s'agit là clairement de commerces ethniques à visée communautaire, qui contribuent à l'attractivité de ce quartier comme ancrage possible au sein de l'espace de vie du champ migratoire.

Figure 63 : Autres origines dans le commerce ethnique à Hospitalet



Restaurants équatoriens, commerce castillan et boulangerie colombienne, photos Miret, avril 2016 et mai 2019.

L'habiter en migration fait circuler des capitaux professionnels qui sont capables de transcender les difficultés liées à la vie en migration. Les jeunes bogotans qualifiés que nous avons interviewés nous ont expliqué connaître la « zone » colombienne de la commune d'Hospitalet de Llobregat, où ils se rendent pour acheter des produits colombiens. Selon eux, ce quartier est le lieu de résidence principale des « cafeteros », c'est-à-dire des migrants en provenance des

<sup>248</sup> Il aurait été intéressant d'ailleurs d'inventorier avant qu'elles ne disparaissent ces formes commerciales qui n'ont à ma connaissance jamais été observées du point de vue de l'entrepreneuriat ethnique et qui survivent dans plusieurs anciens quartiers de l'immigration espagnole à Barcelone.

régions productrices de café, première zone d'émigration colombienne vers l'Espagne (Sierra-Paycha, 2016).

Un seul parmi eux y résidait avec sa compagne catalane, et nous a présenté ces lieux lors d'un parcours commenté dans le quartier :

« Ici, le week-end c'est empli de musique colombienne, ambiance de fête et d'alcool, moi ce n'est pas trop mon truc... » (parcours commenté, Adrian, Hospitalet mai 2009).

Il nous explique que ses amis viennent parfois manger des « frijoles », mais qu'ils ne sortent pas dans le quartier, car les Colombiens y sont mal vus, en raison de leur forte consommation d'alcool le week-end. Il nous explique aussi comment les Boliviens ont « surgi tout d'un coup dans le quartier ». Il mentionne comment par exemple il y a deux ans ils ont tout de suite ouvert un restaurant dans le local d'un coiffeur dominicain qui ne marchait pas bien. Ils ont refait le local et ça marche très bien maintenant. Il aurait été intéressant d'approfondir ce témoignage qui permet de poser une hypothèse de substitution résidentielle dans le quartier, mais il faudrait y mener une enquête beaucoup plus détaillée, et croiser nos données avec les nombreux travaux académiques menés au cours de la dernière décennie sur ces thématiques à Barcelone. Mais l'intérêt de ce témoignage réside aussi dans ce qu'il révèle d'une appropriation très rapide du quartier par les Boliviens, ce qui renvoie aux spécificités de l'habiter transnational de ce groupe (cf. chap. 2 et Baby-Collin *et al.*, 2014).

En 2010, je présente le quartier à mes collègues du programme IMITMA. Le travail d'équipe que nous y menons va me permettre de le comprendre du point de vue de la géographie du champ migratoire bolivien qu'elles maîtrisent depuis près de vingt ans. Cette enquête de terrain va me permettre de comprendre comment les Boliviens ont transformé ce quartier dégradé en un lieu propre, une « petite Bolivie », qu'ils sont fiers de comparer aux quartiers du même type qu'ils connaissent à Buenos Aires ou Madrid. Nous mènerons notamment des entretiens répétés avec les propriétaires d'un petit restaurant bolivien tout près du logement d'Elvira. Il fut l'un des premiers restaurants boliviens de Barcelone. Il a été ouvert par une famille qui a eu beaucoup de problèmes avec la police, en raison de plaintes de voisinage. Il a été fermé puis repris par d'autres. La famille a repris le local il y a un an<sup>249</sup> et ils estiment qu'en un an l'investissement a été bien amorti, car malgré le loyer mensuel du local de 1 500 euros, ils s'en sortent bien. Ils reçoivent des Boliviens du quartier, mais aussi d'autres clients, notamment les joueurs d'une équipe péruvienne qui joue à proximité, mais aussi de plus en plus « d'administratifs » et de travailleurs locaux. Ils disposent d'une licence jusqu'à 10h du soir, mais en fait ferment à minuit avec l'accord de la police municipale, ce qui même si nous ne l'avons pas vérifié, atteste de la bonne intégration de cette économie à l'échelle locale.

Dans les rues alentour, il y a environ dix bars et restaurants boliviens, et selon cette famille, il y en aurait jusqu'à 250 à Hospitalet, ce qui est probablement surestimé. Ce qui est certain, c'est que l'économie ethnique bolivienne est très bien structurée, puisque dès 2010, alors que l'immigration bolivienne à Barcelone a moins de dix ans d'ancienneté, la bière Paceaña par exemple dispose de son représentant à Barcelone qui vient directement livrer dans les restaurants. D'autres produits boliviens sont disponibles grâce aux services de livraison, les

---

<sup>249</sup> En empruntant 120.000 euros auprès des banques, ce qui au passage renvoie à un savoir-faire migratoire car il est fort probable qu'ils aient mobilisé leur réseau social pour garantir un prêt d'une telle somme.

paqueterias, qui ont par exemple livré récemment des costumes pour mettre en place une école de danse des « caporales », typique de la région de Cochabamba en Bolivie. L'importance de ces costumes dans la culture bolivienne en migration a été longuement étudiée, et relève selon Virginie Baby-Collin d'une économie transnationale de la fête bolivienne qui s'est considérablement déployée au cours des dix dernières années, notamment à la faveur de la reconnaissance des Boliviens de l'extérieur sous le gouvernement d'Evo Morales à partir de 2007 (Baby-Collin, 2014 : 369)<sup>250</sup>. Autour de ces commerçants se met en place toute une activité culturelle qui va de la célébration des fêtes nationales, aux élections, et aux célébrations plus intimes d'ordre religieux et familial (communions). Les bénéfices collectés grâce à leurs activités leur permettent même de faire venir des artistes depuis la Bolivie. Cette mise en place de lieux culturels, largement étudiée dans les quartiers d'immigration à travers le monde, nous renvoie à la question de la production de lieux ressources par les migrants que la migratologie a étudiés pour diverses populations.

Les entretiens effectués en 2010 expriment cependant une complexité sous-jacente à ce panorama, qui tient dans la dissociation des lieux de résidence des Boliviens, selon leur origine ethnique dont nous avons déjà mentionné les enjeux politiques (p. 178). Nous avons déjà remarqué lors d'une courte visite dans la commune périurbaine de Sant Cugat, que la petite communauté de cette ville n'était pas originaire de Cochabamba comme à Hospitalet, mais de Santa Cruz et Tarija. D'ailleurs plusieurs des personnes interviewées nous l'ont fait remarquer, signalant la présence de « Cruceños » ou de « Cambas » dans la même zone de l'agglomération, à Manresa notamment, et soulignant de façon dépréciative leur différence. Cependant, tous se retrouvent à Hospitalet pour des moments de convivialité, même si, par exemple, leurs équipes de football sont distinctes pour ces deux origines. Il y a donc là une forme d'attractivité de cette centralité et il serait intéressant de creuser la question des effets de cette dualité culturelle d'origine du point de vue des modes d'habiter et de ses effets sur le territoire urbain de l'agglomération barcelonaise dans de futurs travaux sur les migrants boliviens.

Mais ce que nous observons en 2019 c'est surtout un élargissement et une forme de généralisation de l'ethnicité dans les enseignes commerciales. S'il reste des enseignes identifiées par un seul drapeau comme cette boulangerie colombienne (Figure 63), d'autres associent toutes les nationalités présentes dans le quartier dans un « melting pot » improbable où voisinent les Andins et les Africains subsahariens. Cette évolution reflète la forte adaptabilité commerciale de ce type d'établissements déjà signalée par ailleurs de longue date dans la littérature sur le sujet (Ma Mung et Guillon, 1986). Mais elle pose aussi la question de la fonction globale de cette centralité à échelle de la métropole de Barcelone.


---

<sup>250</sup> L'importance des groupes folkloriques et des associations (*fraternidades*) qui les portent, associées aux célébrations religieuses, et médiatisée par les nombreuses pages des sites Facebook du Consulat de Barcelone, devrait d'ailleurs faire l'objet d'une analyse ethnographique approfondie, tant elle semble révéler une manifestation politique de cette communauté dans l'espace public urbain.

Figure 64 : L'élargissement du commerce ethnique à Hospitalet en 2019

	<p>« Un coin de ma terre » : drapeaux de Colombie, Équateur, Espagne, Honduras, Brésil, Bolivie, Pérou et République Dominicaine.</p>
 <p>Les Andes : produits latinos, asiatiques et africains (le texte est ici en catalan, contrairement à toutes les autres enseignes).</p>	
<p>Photos, Miret, Hospitalet, mai 2019</p>	

Figure 65 : Une nouvelle étape de la rénovation urbaine à Hospitalet de Llobregat

	<p>Photo Miret, mai 2019</p>
---	------------------------------

Une autre tendance récente apparaît encore une fois contradictoire : ainsi en 2019, à côté d'indices de changement dans certaines zones où le bâti est réhabilité, on aperçoit des formes de rénovation plus massives comme ce complexe résidentiel en construction (Figure 65). La réhabilitation de la plus ancienne station de métro de Santa Eulalia (créée en 1932) en 2006 marque une nouvelle étape pour cette commune de banlieue de mieux en mieux intégrée à l'agglomération centrale. Une part importante du bâti s'est intégrée à la dynamique touristique à travers le réseau AirBNB, tandis que la pression immobilière amène la réhabilitation de



nombreux immeubles en co-locations étudiantes. Nous assistons probablement aujourd'hui à une phase de transformation de ce quartier où cohabitent désormais ces dynamiques résidentielles immigrées avec celles de la gentrification par des classes moyennes et de la rénovation.

\* \* \*

Ces effets visibles de la reproduction des modes d'investissement local dans de nouvelles villes d'ancrage par les Boliviens, renvoient cependant dans cette périphérie, à d'autres formes d'organisation communautaire, et viennent notamment se superposer dans le lieu de l'Hospitalet aux traces des migrations passées, celles des Galiciens et des Andalous, dont l'ethnographie, notamment à travers les fêtes religieuses andalouses, souligne l'inscription pérenne de ces événements dans l'histoire de la commune. Les fêtes de la semaine sainte animées par une fraternité andalouse, avec leurs processions typiques, attirent chaque année depuis la démocratie plus de 20 000 personnes et sont désormais retransmises à la télévision (Homs, 1999)<sup>251</sup>.

Aujourd'hui, elles sont complétées par celles des Boliviens qui, dès 2010, avaient mentionné dans les entretiens organiser la venue d'une statue de leur vierge nationale, la vierge d'Urkupiña (Baby-Collin et Sassone, 2010). En 2019, j'ai pu assister à la fête culturelle du quartier de *Pubilla Casas* à Hospitalet, dans laquelle le multiculturalisme historique de la commune s'exprimait à travers les danses folkloriques des diverses régions espagnoles de l'immigration ancienne, mais aussi des régions latino-américaines de l'immigration actuelle. Ce type d'évènement illustre la superposition rapide des types de peuplement et la fonction d'accueil traditionnelle de cette banlieue depuis sa naissance.

Les centres anciens d'Hospitalet et des autres banlieues de Barcelone semblent connaître aujourd'hui la même évolution que le Raval, dont la fonction comme quartier sas pour les vagues migratoires les plus anciennes s'est élargie. Ils offrent un segment de logement à bon marché où peuvent se loger près du centre les nouveaux arrivants (Segura, 2008). Selon cet auteur, la part des étrangers est passée de 4 % en 2000 à 16 % en 2004 ce qui montre la rapidité du phénomène. On retrouve dans cette microgéographie des quartiers de la *Torrassa* et *Collblanc* une logique similaire à ce que décrivent des auteurs dans des faubourgs et banlieues parisiennes avant leur gentrification (Chabrol, 2012; Collet, 2008). La présence des habitants pauvres, notamment étrangers, peut en certains cas agir comme un frein à la rénovation urbaine. Leur fort ancrage et leur attractivité donnent de la valeur à des biens immobiliers qui autrement seraient convoités par la spéculation. Les deux dynamiques s'inscrivent donc dans un rapport de force entre cette centralité populaire et la pression foncière et immobilière de l'ensemble de l'agglomération.

Je ne maîtrise pas suffisamment les modes d'insertion urbaine des Andalous dans le quartier de la *Torrassa*, mais il serait intéressant de mettre cette évolution en perspective avec ce que j'ai pu observer à la *Chimba* et à *Restrepo*. Si on applique une même grille de lecture en termes d'habiter en migration pour les Andalous et les Boliviens à cinquante ans d'écart, on se donne

---

<sup>251</sup> Cette autrice note d'ailleurs comment celles du quartier de la *Torrassa* ont disparu en 1967, alors qu'elles recevaient jusqu'à 50 000 personnes dans les années 1950. Celles des quartiers de *Pubilla Cases* et *La Florida* ont pris de l'ampleur, reflétant le déplacement résidentiel du centre de gravité de ces migrants anciens dans la commune.

les moyens d'une vision prospective, comme on le fait en inscrivant ces dynamiques de changement urbain dans la comparaison internationale. Probablement, en zoomant encore un peu, une échelle d'observation plus fine permettrait de dégager des nuances à l'intérieur de ces centres anciens de la commune d'Hospitalet, rapprochant certaines zones d'une forme de changement endogène comme à Bogota, ou au contraire de l'expansion de formes urbaines plus destructrices des morphologies du passé comme à Santiago.

Comme pour les autres dimensions des effets spatiaux de l'habiter en migration, il convient de déplacer le regard vers d'autres lieux d'ancrage de ces migrants que sont les grands ensembles d'habitat social dans les mêmes communes de la proche banlieue de l'agglomération.

### **III.3.3 Les quartiers de grands ensembles : des centralités multiethniques récentes**

Les quartiers de grands ensembles sont localisés dans la périphérie au nord de la commune de Barcelone et dans les communes voisines de la proche banlieue. Ils ont été bâtis sur un modèle similaire aux grands ensembles français, dans des zones encore rurales dans les années 1960-1970. Dans la plupart des cas, ils ont accueilli le relogement des familles des bidonvilles de l'agglomération, mais aussi celles qui vivaient dans des conditions de surpeuplement dans les centres anciens. Ces habitants sont majoritairement d'origine immigrée interne, et leurs conditions et trajectoires résidentielles ont largement été décrites dans la littérature. À Hospitalet, dans la commune que nous venons d'évoquer, une photographie d'archive présente le début de la construction de l'un des plus grands ensembles, celui de Bellvitge, où 10 000 logements ont été construits de 1964 à 1975 pour accueillir 32 000 personnes (Rovira, 2021). Dans cette seule commune, ce sont quatre grands ensembles de ce type qui vont se construire à la fin de la décennie 1970. On voit bien la différence des tissus entre les deux dates sur la photographie satellite (Figure 57, p. 224). À Barcelone ils ont longtemps été qualifiés de « bidonvilles verticaux », pour illustrer les nombreux déficits de qualité de construction et d'équipements dont ils ont été victimes<sup>252</sup>. Leur amélioration a été une des premières tâches des municipalités démocratiques dans les années 1980, et ils sont aujourd'hui totalement intégrés à l'agglomération, tout en restant le symbole de la banlieue ouvrière (Figure 66).

Un grand nombre de ces quartiers, implantés dans de communs dortoirs, sont entrés dans une spirale de dégradation assez rapidement, tant en termes d'entretien de l'habitat qu'en termes sociaux avec une paupérisation importante de leur population. Après leur réhabilitation dans la décennie 1980 et 1990, ils ont été laissés pour compte, au bénéfice des politiques néolibérales de grands projets urbains, et ont été désinvestis par les pouvoirs publics. Ce processus s'est accompagné des politiques d'austérité qui ont réduit drastiquement les services publics par la suite et ils continuent à présenter d'importants déficits en termes d'équipements, d'infrastructures et d'accessibilité (Torres *et al.*, 2015 : 156). Cependant, ce sont justement ces

---

<sup>252</sup> En 2018 je visiterai le quartier de La Prosperitat lors d'une observation du terrain d'étude de Victor ALBERT BLANCO, qui y conduit sa recherche doctorale en anthropologie sur l'Islam dans le débat public dans une logique comparatiste (Equipe GTM-GRESPPA, Univ Paris 8). Ce quartier, où j'avais plusieurs années auparavant interviewé des Equatoriens, a fait l'objet de l'un des plus gros scandales liés à la spéculation immobilière durant la dictature franquiste. A cette période, les constructeurs financés par l'État ont utilisé un matériau interdit partout en Europe, ce qui a provoqué l'aluminosis, un défaut de construction qui a provoqué la détérioration et l'effondrement encore visible de nombreux bâtiments depuis les années 1990.

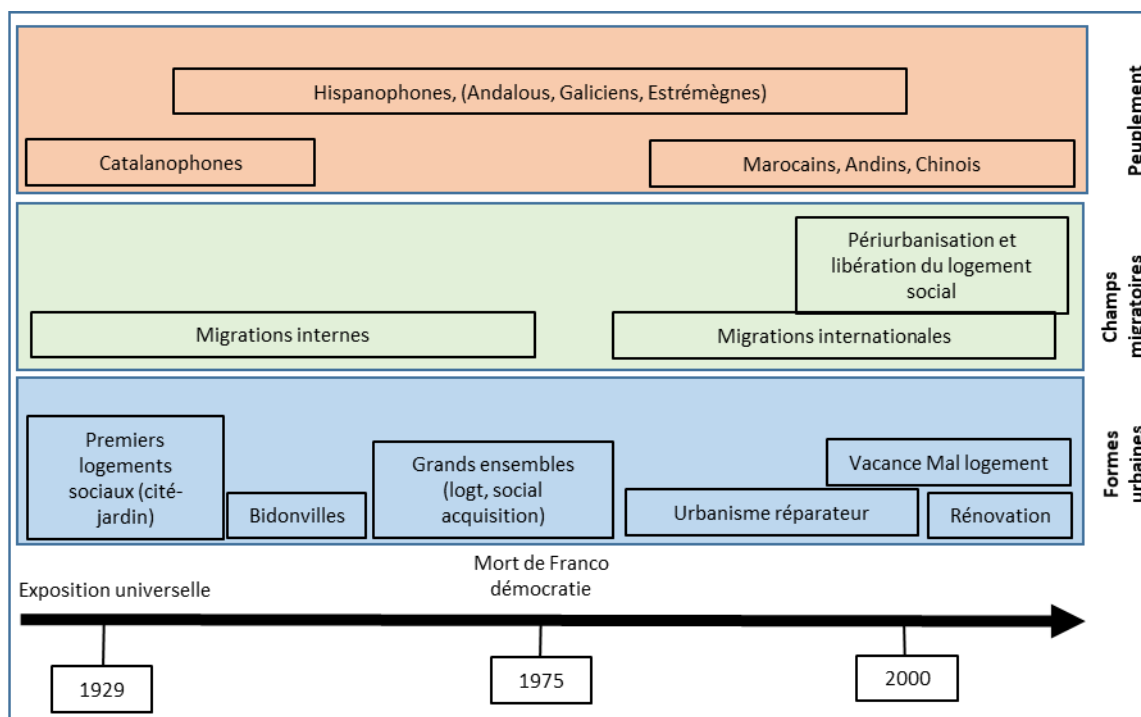
quartiers « déshérités », qualifiés de défavorisés ou très défavorisés (Figure 20, p. 144), qui ont dû accueillir des populations parmi les plus vulnérables au sein des vagues de peuplement récent.

Figure 66 : Le grand ensemble de Bellvitge à Hospitalet



Longtemps emblématiques de la population andalouse et de la migration interne à Barcelone, ces quartiers se sont peu à peu transformés en quartiers populaires multiethniques, comme beaucoup de ces grands ensembles qui sont étudiés par les migratologues espagnols depuis dix ans (cf. Figure 67).

Figure 67 : Trajectoire contextuelle des quartiers de grands ensembles



La thèse en sociologie de Cecilia Eserverri Mayer en 2010 (Eserverri Mayer, 2015) est à ma connaissance l'un des premiers travaux approfondis traitant de l'arrivée des étrangers dans ce type de quartier à Madrid. L'auteure par une ethnographie minutieuse, y développe non seulement la situation des jeunes issus des migrations, mais aussi de façon très précise l'histoire

urbaine de ces quartiers. Comme à Barcelone, le quartier de Usera qu'elle étudie, a d'abord accueilli des relogés des bidonvilles madrilènes éradiqués, qui ont d'ailleurs longtemps subsisté dans ses environs. L'histoire des premiers migrants «internes» à Madrid, en bien des points similaires à ceux de Barcelone, est décrite dans ce travail, y compris leur relation à l'émigration vers l'Europe<sup>253</sup>.

Pour comprendre la situation nouvelle qui apparaît au début du XXI<sup>e</sup> siècle, il faut se remémorer les particularités du logement social dans le contexte espagnol. Ces quartiers ont une situation immobilière spécifique liée à leur histoire et à un peuplement très homogène (cf. point III. 2.2). Le logement social en Espagne n'est pas conçu sur le modèle du loyer modéré comme en France, mais sur celui de l'accession à la propriété. La plupart des premiers habitants des grands ensembles sont donc progressivement devenus propriétaires entre les années 1985 et 1990 et n'avaient généralement pas le droit de revendre ou de louer ce logement. La majorité d'entre eux sont attachés et à leur logement et à leur quartier, et vont y demeurer jusqu'à l'explosion des marchés immobiliers en milieu périurbain. Des prêts bancaires «bradés» vont faciliter le départ de nombreuses familles vers les pavillons de banlieue, les «adosados», lotissements monotones qui vont fleurir dans toutes les communes périurbaines espagnoles pendant vingt ans. Si nous connaissons aujourd'hui les graves conséquences de ce processus en termes de faillites familiales et de lotissements fantômes interrompus par la crise et dont se sont fait l'écho les médias et la littérature, nous en connaissons moins les conséquences dans les quartiers d'habitat social (Longtemps emblématiques de la population andalouse et de la migration interne à Barcelone, ces quartiers se sont peu à peu transformés en quartiers populaires multiethniques, comme beaucoup de ces grands ensembles qui sont étudiés par les migratologues espagnols depuis dix ans (cf. Figure 67).

Figure 67). Les classes moyennes qui résidaient dans ces banlieues ouvrières et populaires ont ainsi massivement libéré un parc immobilier vieilli, où ne restaient plus que les plus anciens habitants, les pionniers du quartier. C'est dans ce contexte que les premiers migrants stabilisés vont profiter de l'ouverture d'un marché locatif de meilleure qualité que dans les centres anciens, puis dans un second temps des hypothèques que leur font miroiter les banques pour investir dans des appartements en propriété à des prix très accessibles dans les grands ensembles.

« Deux processus récents connectent les nouveaux Catalans anciens et récents : la mortalité des ménages les plus anciens et la suburbanisation des anciens immigrés plus jeunes et de leurs enfants. Des logements vacants ont été générés dans les anciens espaces d'immigration, dont a bénéficié surtout la nouvelle immigration. Les nouveaux Catalans récents partagent les lieux d'installation avec les nouveaux Catalans anciens »<sup>254</sup> (Módenes Cabrerizo, 2015)

C'est à cette période que je fais la connaissance du quartier Besós i Maresme en 2007. Nous nous rendons avec mon collègue Pau Serra sur ce terrain pour y mener des enquêtes nous permettant

---

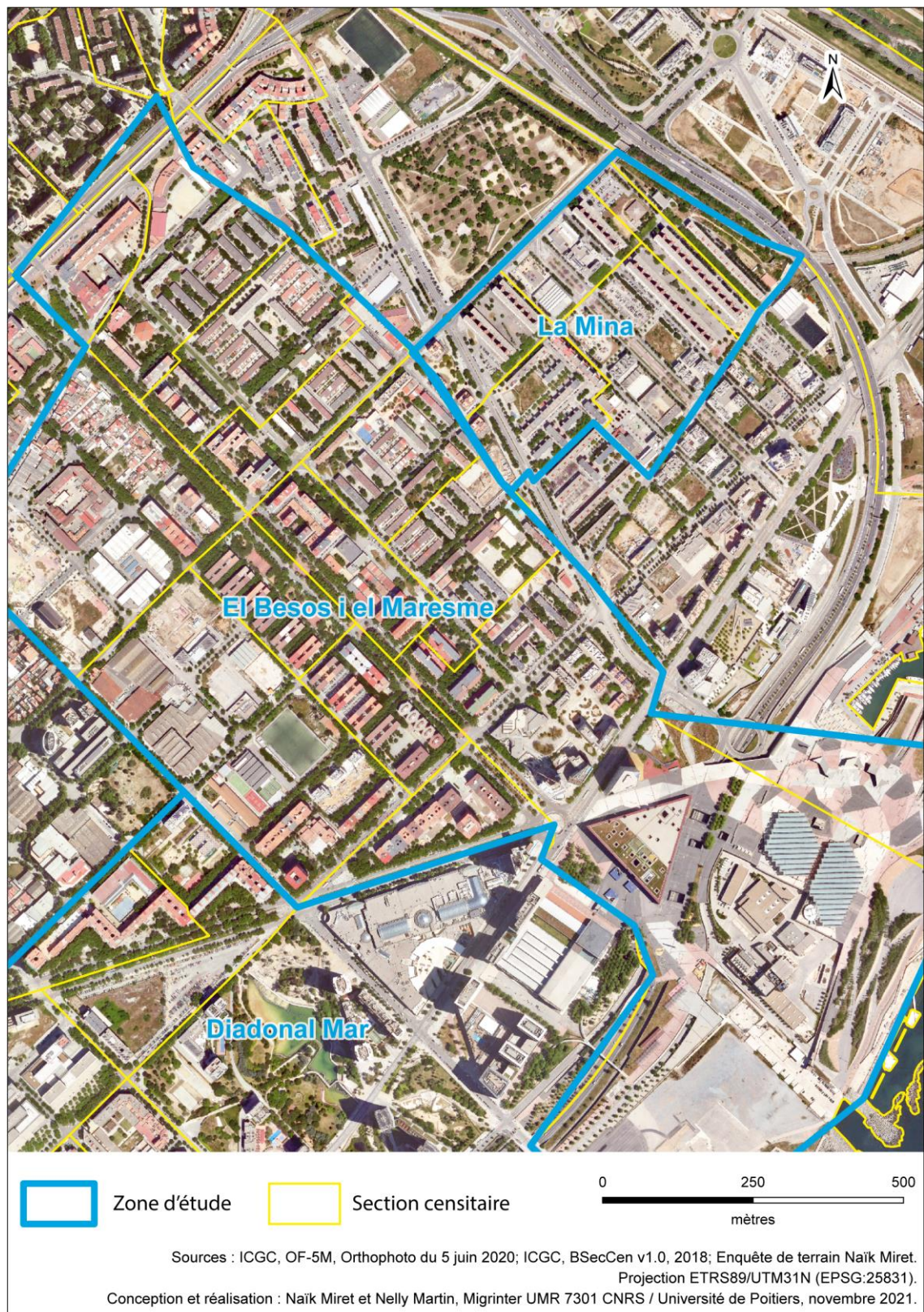
<sup>253</sup> La soutenance de cette thèse à laquelle j'ai pu participer et les débats qu'elle a suscités coïncide avec le moment où je vais moi-même m'intéresser à ces nouveaux lieux de vie des populations migrantes à Barcelone.

<sup>254</sup> « Dos processos recents connecten els nous catalans antics i recents: la mortalitat de les llars més antigues i la suburbanització dels antics immigrants més joves i els seus fills. Es van començar a generar vacants en els antics espais d'immigració aprofitats, sobretot, per la nova immigració. Els nous catalans recents comparteixen els llocs d'assentament amb els nous catalans antics ».



d'analyser les changements en cours, mais aussi les perceptions des anciens et des nouveaux habitants (Miret et Serra del Pozo, 2013).

Figure 68 : La situation et la morphologie du quartier du Besós



Les changements sont très clairement perceptibles depuis quinze ans. Le quartier que je découvre est un petit quartier ouvrier, avec des tours et des barres de faible taille, aéré et structuré par une promenade ensoleillée, la *Rambla Prim*, le long de laquelle s'alignent les équipements municipaux. Cependant, les données statistiques publiées par la municipalité en 2006 y révèlent des carences sociales supérieures aux moyennes de la commune de Barcelone : 21 % de personnes sans études (12 % en moyenne à Barcelone), 17 % de taux de chômage (12 %), 43 % de travailleurs sans qualification (26 %). Les années 2007-2008 sont le moment de la prise de conscience par les habitants de l'arrivée d'une population nouvelle dans le quartier. Le collègue du secteur, préoccupé par la nouveauté du phénomène, nous accueille en novembre 2007 pour des entretiens de type « focus group » avec des élèves étrangers du quartier, la majorité d'origine latino-américaine. Le caractère apaisé de leur vie locale est la principale conclusion que nous tirerons, même si leur arrivée en Espagne à un âge avancé les expose à des retards scolaires importants. Certains mentionnent leur connaissance des quartiers latinos de la commune d'Hospitalet, mais elle ne semble pas polariser leurs activités, qui se déroulent principalement dans le quartier.

Mais la présence étrangère est aussi plus masculine, et concerne principalement des populations pakistanaïses, majoritaires, des Marocains et des Latino-Américains de diverses origines, présents souvent avec une partie de leurs familles. Les anciens habitants, majoritairement âgés et d'origine immigrée interne, sont assez déconcertés par ce changement :

« c'était un quartier ouvrier, maintenant on ne se repose plus, on ne peut plus dormir, les Cubains, les « moros » n'ont aucun respect. Dans le parc, la pelouse est abîmée, les balançoires sont occupées par des « moros gandulos » (maures fainéants) ; tu ne peux même pas le raconter. Le bar en bas est ouvert jusqu'à deux heures du matin, avec de la musique latino. Ce n'est pas du racisme, c'est de la colère à cause de ceux qu'ils laissent venir, moi j'aime ce quartier, mais je ne vais même plus à la Rambla. La mairie c'est un désastre, on est en colère contre eux, mais à la maison il y a une famille latino et on n'a aucun problème avec eux »<sup>255</sup> (entretien informel, Rambla Besós, femme de soixante-cinq ans née à Salamanca, arrivée à l'âge de trois ans, mai 2009)

Cette personne qui vivait avant de se marier près de la montagne de Montjuïc, vers l'avenue *Parral*, alors un quartier très dégradé considère ce quartier comme le lieu où elle a pu accéder à un logement confortable de qualité, grâce à un programme de relogement. Ses frères et ses fils vivent tous dans la banlieue sud dans la commune *de Sant Boi de Llobregat*. Nous retrouvons là un discours où les migrants latinos et marocains, les derniers arrivés sont clairement les boucs émissaires des lacunes des pouvoirs publics, alors que la personne elle-même se dit non raciste. Ce discours de « sidération » des vieux habitants face au changement est très proche de celui que l'on a recueilli dans le quartier de la Chimba à Santiago, et que l'on retrouve dans de nombreux quartiers où, pour une raison ou une autre, les immigrés deviennent visibles soudainement.

Nous repérons rapidement un lieu clé du quartier à l'église de Sant Pauli de Nola où un prêtre offre l'hospitalité à un grand nombre de sans-papiers. Cet ancien habitant va nous décrire cette

---

<sup>255</sup> « Es un barrio obrero, ahora no se descansa no se puede dormir, los cubanos y los moros, sin respeto ninguno, en el parque el cesped se estropeo, los columpios estan los moros gandulos, ; no lo puedes contar, el bar abajo esta hasta las dos con musica latina no es racismo es cabreo, por los que dejan venir ; quiero el barrio, ahora ja no bajo a la rambla, el ayuntamiento es un desastre, estamos enfadados con el distrito, en casa hay una familia latina y no pasa nada ».



transformation du quartier. Il a notamment accompagné le changement en accueillant dans son église des migrants sans abri et en organisant des opérations de charité envers eux. Cet homme âgé a du mal à admettre les réactions hostiles à l'encontre des nouveaux habitants, et souligne les difficiles conditions de vie qu'ils subissent.

“S’il était encore possible de construire des baraques à Barcelone, il y en aurait autant aujourd’hui que d’appartements ; les personnes sont entassées dans les appartements: deux enfants qui vont à l’école, la mère...en une seule pièce. Ils mangent dans la chambre, la mère travaille et arrive à dix heures. L’idéal dans de nombreux endroits serait de faire maintenant ce que nous avons fait il y a 40 ans. Je suis déjà vieux... Et à cette époque, j’étais à Torre Barro, catalans, nous étions seulement une famille et moi. Tous étaient galiciens, andalous, estrémègnes. Les lieux qui ont fait l’accueil, c’était l’église et sans vergogne .... En particulier à l’arrivée, il y avait des expériences immédiates de l’accueil d’une intégration d’écoute de tous leurs problèmes pour commencer à vivre ici... et ils te disent maintenant : hoo ils sont quinze dans un appartement ! Et alors quand êtes-vous arrivés, vous étiez combien dans un appartement ?”<sup>256</sup>

Quelques années plus tard, lors d’un repérage en 2012, cette église catholique est entourée de lieux de prière musulmans et d’enseignes ethniques variées. Les nouveaux bâtiments religieux, une mosquée et un centre de prière inscrivent une forme de continuité dans le paysage urbain, puisqu’en 2007-2009, la prière avait lieu dans la rue. De nombreux commerces de proximité, tenus par des Pakistanais et des Andins, dominant le paysage commercial. Les nombreux bars, le long de la Rambla, malgré le maintien des menus avec des tapas andalouses et galiciennes comme plusieurs années auparavant, sont tenus par des Chinois.

Les données montrent clairement comment le s’est transformé en un quartier multiculturel, bien que certaines populations y soient surreprésentées (cf. Figure 69). En près de quinze ans, les tendances que l’on décelait à peine à l’époque se sont largement confirmées. Bien qu’il n’accueille que 2.5 % de la population étrangère de la commune, avec 35 % de résidents étrangers, il est l’un de ceux où la population étrangère a le plus de poids. La population pakistanaise y est largement majoritaire, ce qui souligne à la fois un desserrement de ses lieux de résidence et une stratégie économique<sup>257</sup>. Les Chinois y sont assez nombreux, bien qu’ils semblent davantage se concentrer dans les trois quartiers voisins. Par contre, les nationalités auprès desquelles j’avais initialement enquêté, les Boliviens et les Équatoriens, ne sont presque plus présents, respectivement 49 et 160 personnes recensées en 2021.

---

<sup>256</sup> Si pogués averi-hi barraques a barcelona, ara hi hauria tantes barraques com pisos. Esta la gent concentrada a dintre els pisos dos nens que fan d’escolar.. la mare i els dos nanos..en una sola habitació, mengen a l’habitació, la mare treballar i la mare arriba a les deu. l’ideal en molts llocs es fer ara lo que vam fer fa 40 anys.. jo ja soc gran.. i en aquella època em va tocar, vaig ser capella a Torre barro, catalans érem una família i jo .. tot eren andalousos gallecs i estremencs els llocs que van fer l’acollida va ser l’església i descaradament... sobretot d’arribada aon hi havia unes experiències immediates d’acullida d’integració d’escolta de tot els seus problemes de començar a viure aquí.. .. i ara diu o s que hai 15 en un piso i quan va venir vostè quans n’hi havia en un pis?

<sup>257</sup> La géographie résidentielle des Pakistanais dans l’agglomération est assez particulière, avec deux pôles qui dominant, Besos et Raval, et une certaine dispersion dans le reste de l’agglomération. Bésos avec 12% de leurs lieux de résidence en 2020 est le 3<sup>e</sup> pôle après Raval (17 %) et Gotic (13 %), d’après l’annuaire statistique de la commune de Barcelone. Ils sont également très présents dans la commune limitrophe, dans la commune de Santa Coloma de Gramanet et dans le centre ancien, le quartier de *Fondo*.

Figure 69 : Les principales nationalités dans les quartiers de Besòs et ses voisins en 2021

70. el Besòs i el Maresme			71. Provençals del Poblenou			72. Sant Martí de Provençals			73. la Verneda i la Pau		
	Nombre	%		Nombre	%		Nombre	%		Nombre	%
Population tot,	26.116	100,0		21.185	100,0		26.229	100,0		28.798	100,0
espagnols	16.820	64,4		17.406	82,2		22.206	84,7		24.384	84,7
étrangers	9.296	35,6		3.779	17,8		4.023	15,3		4.414	15,3
principales nationalités											
<b>Pakistan</b>	<b>2.812</b>	<b>30,2</b>	<b>Italie</b>	<b>466</b>	<b>12,3</b>	<b>Chine</b>	<b>861</b>	<b>21,4</b>	<b>Chine</b>	<b>790</b>	<b>17,9</b>
<b>Maroc</b>	<b>712</b>	<b>7,7</b>	<b>Chine</b>	<b>232</b>	<b>6,1</b>	<b>Italie</b>	<b>332</b>	<b>8,3</b>	<b>Pérou</b>	<b>290</b>	<b>6,6</b>
<b>Chine</b>	<b>466</b>	<b>5,0</b>	<b>Maroc</b>	<b>229</b>	<b>6,1</b>	<b>Pérou</b>	<b>213</b>	<b>5,3</b>	<b>Italie</b>	<b>274</b>	<b>6,2</b>
<b>Hondures</b>	<b>441</b>	<b>4,7</b>	<b>Pakistan</b>	<b>212</b>	<b>5,6</b>	<b>Colombie</b>	<b>197</b>	<b>4,9</b>	<b>Colombie</b>	<b>199</b>	<b>4,5</b>
<b>Senegal</b>	<b>419</b>	<b>4,5</b>	<b>Vénézuéla</b>	<b>174</b>	<b>4,6</b>	<b>Hondures</b>	<b>148</b>	<b>3,7</b>	<b>Pakistan</b>	<b>195</b>	<b>4,4</b>
Nbre nationalités	104			96			97			96	

Source : d'après le registre de population au 1er janvier 2021. Ajuntament de Barcelona. Departament d'Estadística i Difusió de Dades (<https://ajuntament.barcelona.cat/estadistica/>).

Les Pakistanais, arrivés pour les premiers dans la décennie 1990, sont nombreux à être venus s'y installer, après s'être stabilisés grâce à l'ouverture de nombreux commerces, pour améliorer leurs conditions de vie. Mais le témoignage de Izan atteste qu'il ne s'agit pas d'un simple desserrement résidentiel.

« J'ai acheté l'appartement, le monsieur de l'association de voisins m'a aidé pour faire les papiers. C'est très compliqué avec le notaire. Et si tu veux, tu peux en acheter un autre pour le louer en appartements » (Izan entretien Miret mai 2009).

Izan est en fait exemplaire de l'entrepreneuriat pakistanais dans la métropole catalane. Arrivé en 1993, il habitait dans le centre jusqu'en 1998, il est venu ici pour la tranquillité, et il aime ce quartier. Son beau-père livrait du butane<sup>258</sup> au début et après il a tenu un bar dans le quartier de Maresme. Il vit avec ses frères, qui sont dans le quartier aussi. Ses enfants sont restés au Pakistan, car il travaille beaucoup, il a deux téléboutiques dans le quartier et une à *Premia de Mar*. Il est propriétaire d'un appartement et bientôt d'un autre. Les observateurs que nous avons pu questionner à ce sujet et notamment le président de l'association de voisins qui nous a présenté cette personne de nationalité pakistanaise soulignent tous l'importance des investissements immobiliers de la communauté pakistanaise<sup>259</sup>. L'ampleur et la rapidité de l'installation de cette communauté pourraient nous faire penser à l'exemple de l'ethnoburb en banlieue parisienne dans les communes où se concentrent certaines nationalités d'acquéreurs étrangers (Desponds et Bergel, 2013). À l'arrière de la Rambla de Besòs, les bâtiments sont davantage dégradés. C'est là que se concentrent en 2007 les investissements pakistanais, probablement parce qu'ils sont meilleur marché.

<sup>258</sup> La livraison de butane est une niche ethnique dans laquelle s'étaient spécialisés les Pakistanais à Barcelone dans les années 1980.

<sup>259</sup> On nous parle sur le terrain d'un mode d'investissement collectif des Pakistanais qui se prêtent de l'argent à l'intérieur du réseau familial pour investir, qualifié de « financement triangulaire ».



Figure 70 : Les sous-locations dans un immeuble de propriétaires pakistanais en 2007



Photo, Miret, Barcelone, Besos i Mareseme, 2007

Cependant, si une forme de concentration a vu le jour, elle est aussi le reflet d'une stratégie économique d'acquisition de logement qui a contribué à changer le peuplement du quartier. En effet, lors de nos enquêtes en 2007 et 2009, les propriétaires pakistanais ont souvent été mentionnés dans les entretiens des migrants andins les plus mal logés. Ils étaient considérés comme ceux qui offraient le plus de chambres à louer dans des co-locations à bon marché. Cette communauté semble ainsi avoir eu un rôle important dans la revitalisation commerciale d'une part, mais aussi dans le maintien du peuplement de ces immeubles vieillissants. Il serait intéressant de connaître l'évolution de ce parc immobilier après ce qui n'était peut-être qu'une transition. Quoi qu'il en soit cet exemple montre bien le rôle de certains migrants dans la transformation de l'espace urbain.

Je retournerai dans le quartier en 2018, lors d'un congrès du LASA qui se tient dans le tout nouveau centre de congrès de la zone hyper moderne et luxueuse du *Forum*. Cet aménagement sorti de terre en quelques années est le prolongement des nombreuses opérations de renouvellement urbain déjà mentionnées à Poble Nou. La connexion entre ce nouveau quartier et les grands ensembles a été en partie financée par l'UE (projet Urban) ; le quartier de la Mina, voisin de celui de Maresme, est en effet connu à échelle nationale et considéré depuis plusieurs décennies comme l'une des banlieues les plus dégradées, paupérisées et souffrant de problèmes d'insécurité. La volonté d'assainissement de la situation par les pouvoirs publics pose donc toute la question du devenir des populations qui y ont été accueillies ces dernières années, mais aussi de la minorité gitane catalane qui y représente encore un tiers de la population (Provansal *et al.*, 2007). Comme dans beaucoup de quartiers dans la même dynamique de rénovation urbaine, la municipalité escompte un grand potentiel de changement avec l'arrivée du tramway qui dessert le quartier de la Mina et celui de Besós et Maresme. De nouveaux équipements comme le nouveau commissariat ont vu le jour, et les immeubles récents accueillent probablement des

programmes de mixité sociale similaires à ce que produit le modèle français de rénovation urbaine porté par l'ANRU.

Le contraste est assez saisissant entre ces deux espaces, comme dans toutes les métropoles où ces projets ont été menés pour recoudre les tissus de la ville ancienne aux grands ensembles. Les visiteurs semblent ne pas franchir la limite du nouveau quartier, qui est resté « dans son jus ». Quittant le *Forum* empli de congressistes, je m'aperçois qu'il n'y a personne sur les terrasses des cafés et petits restaurants « ethniques » alors que les établissements des abords du *Forum* sont tous bondés. Aujourd'hui, on trouve quelques appartements qui partagent des petites chambres en location saisonnière sur le site Airbnb, signe d'un changement d'image du quartier, mais cela reste encore un phénomène à la marge. Les visiteurs sont-ils seulement conscients du cosmopolitisme de ce quartier dont un tiers des habitants sont étrangers ? Ou bien ne voient-ils que des immeubles d'un grand ensemble dont ils imaginent déjà les formes, les fréquentations et les dynamiques ? au contraire s'aventurent-ils dans le quartier, créant les opportunités de nouvelles dynamiques pour Besos i Maresme et la Mina, et permettant à ces parties de la ville longtemps marginalisées de s'intégrer davantage aux dynamiques urbaines ? Quelles formes de solidarités ou de projets communs peuvent émerger entre anciens et nouveaux habitants au-delà des premières expressions de xénophobie que nous avons notées en 2008 ? Quelles formes d'interactions peuvent-elles naître des champs migratoires qui relient ces quartiers à une forme de mondialisation ?

Il serait intéressant d'enquêter à l'échelle de l'immeuble, afin de décrire ce processus de substitution résidentielle et son ampleur. Les trajectoires résidentielles des acquéreurs et des locataires permettraient de repérer le potentiel de changements de ce type de quartiers ainsi que le rôle que peuvent y jouer les migrants.

\* \* \*

Dans les grands ensembles, l'arrivée des étrangers peut en bien des points être interprétée comme une opportunité de revitalisation, résidentielle et commerciale, même s'ils sont encore en grande partie peuplés des classes populaires issues de l'immigration interne. C'est aussi à l'échelle du lieu urbain que l'on pourra appréhender le potentiel de changement de ces quartiers. Tant qu'un marché de logements dégradés existe dans les centres anciens, les grands ensembles offrent une possibilité d'ascension résidentielle. Si le desserrement urbain se poursuit pour les classes populaires, d'autres logements vont s'y libérer, disponibles pour les migrants les plus précaires, à proximité de certaines centralités migratoires. Celles-ci se déplaceront également peut-être comme cela semble déjà se produire dans le quartier de Besos i Maresme. L'un des enjeux de ce type d'espace est de parvenir à conserver un degré de mixité sociale, afin d'éviter les niveaux de ségrégation ou de relégation observables dans les grands ensembles en France. C'est dans les équilibres du marché du logement dans l'ensemble de l'agglomération que peut se régler cette question.

### **III.3.4 Conclusion du III.3**

La diversité de l'espace barcelonais, façonné par près de deux siècles de migrations diverses produit des situations de fabrique urbaine différentes au XXI<sup>e</sup> siècle. Ce lieu a été façonné par la migration interne, et la migration internationale très rapide a accentué des dynamiques spatiales déjà en cours. Cette lecture amène à mon sens à observer le lieu barcelonais dans son

intégralité, sa singularité, et dans la perspective comparative, dans son appartenance aux dynamiques de la mondialisation contemporaine.

C'est toute l'organisation spatiale du lieu urbain qui est impactée : comme toute forme de peuplement récent, l'immigration internationale redessine les équilibres de la division fonctionnelle et sociale de la métropole. En créant de nouvelles centralités périphériques, les migrants internationaux contribuent au desserrement global dans la métropole. A contrario, dans ces marges, la revitalisation des quartiers populaires des grands ensembles par la création de multiples centralités migrantes contribue à leur préservation, ce qui incite à penser une forme de frein au changement. Enfin, dans les zones dégradées des centres anciens, leurs pratiques soit contiennent la pression immobilière, soit la subissent, la transformation-rénovation risquant d'aboutir au départ des classes populaires et d'une partie des migrants. Quoi qu'il en soit, le parc qualifié « d'infra-vivienda », le « logement social de fait » selon la terminologie française, est destiné à être résorbé, par une rénovation amenant d'autres logements populaires comme à la Chimba à Santiago, ou par une forme de réhabilitation. La question des reconfigurations des marchés immobiliers sous l'effet des dynamiques impulsées par différents acteurs (gentrificateurs, petits propriétaires locaux ou migrants) est à étudier de façon précise.

Enfin, le devenir des zones intermédiaires des quartiers de classes moyennes qui sont encore relativement mixtes, est probablement un enjeu essentiel pour évaluer ces transformations. Ils peuvent représenter une charnière, tant pour la lutte contre la ségrégation que pour le maintien d'une diversité sociale et économique dans les espaces urbains.

Par ailleurs, bien que je n'ai étudié en profondeur que deux quartiers, nous pouvons donc émettre l'hypothèse, qu'il conviendrait bien sûr d'étayer par le recueil de trajectoires résidentielles, de la spécialisation « ethnique » des quartiers barcelonais. Dans le cas de la population bolivienne dont je connais un peu mieux le mode d'habiter, tout laisse à penser que ses ressortissants préfèrent demeurer dans les mêmes zones que leurs compatriotes, en raison de l'important investissement du groupe dans la transformation de l'espace urbain pour l'adapter aux besoins de ses compatriotes. Dans le cas de la population pakistanaise, d'autres facteurs sont probablement en jeu, mais je ne maîtrise pas suffisamment les connaissances sur les processus migratoires de ces groupes. Le point de vue de l'habiter en migration impose de se poser la question des arbitrages des acteurs migrants pour asseoir cet habiter transnational : l'ancrage urbain doit permettre d'une part une pause dans le mouvement, le choix d'un camp de base, mais, en même temps, les transformations apportées aux lieux facilitent ces ancrages, leur permettent de conserver un caractère attractif.

C'est le domaine où les effets de la géographie du champ migratoire se font le plus sentir sur les lieux d'installation. Quoi qu'il en soit, la vigueur des processus de substitution résidentielle à l'œuvre depuis deux décennies mérite bien d'être étudiée très précisément à l'échelle des « lieux barcelonais ».

### III.4 Conclusion du chapitre 3

Les catégories de l'analyse classique de l'insertion des migrants dans la ville, sous la focale de la ségrégation qui dénonce les concentrations de pauvreté et les difficultés d'accès aux ressources, ont produit des connaissances détaillées sur leur précarité et leur vulnérabilité. Mais elles ne permettent pas, à elles seules, de se centrer sur les effets de la présence migrante dans les espaces ségrégués ou non. Lieux d'installation, lieux relais et lieux d'origine constituent des ancrages physiques du territoire du champ migratoire. C'est à cette échelle du lieu, que l'on peut qualifier de local dans toute l'ambiguïté de ce terme, que l'on peut mesurer ce qui va définir les ancrages individuels et collectifs. Ce constat encourage les études urbaines à prendre en compte les habitants dans leur ensemble, mais aussi les migrants, inscrits dans un habiter en migration qui leur confère un rôle spécifique dans la production des lieux. Leur visibilité, perçue par les centralités commerçantes et la multiculturalité dans l'espace public, produit des traces qui s'inscrivent profondément dans les tissus urbains et la morphologie urbaine. Mais il incite aussi les migratologues à mieux étudier les lieux pour montrer ce qu'apporte la migratologie à la compréhension de l'urbain.

Les exemples que je viens de développer assoient à mon sens trois types de conclusion, du point de vue de la méthodologie et des démarches de recherche, de celui de l'organisation spatiale, et de celui des migrants.

Premièrement, on l'aura compris, je plaide pour un retour à des méthodes de compréhension de la fabrique urbaine. Pratiques résidentielles, circulation des représentations de l'espace, aménagement des lieux et mobilités quotidiennes sont des pratiques de chaque acteur-habitant qui participent du changement urbain. Ce cadre d'analyse me semble pouvoir s'appliquer à tout contexte coproduit par les migrants, c'est-à-dire, quelle que soit la qualité de l'ancrage et la fonction des lieux qu'ils en définissent. Dès qu'il y a ancrage, les migrants co-construisent les lieux.

Il est certain que la lecture des concentrations résidentielles par le prisme de la fabrique urbaine est porteur d'une valeur heuristique considérable pour appréhender les effets de l'habiter transnational des migrants. Elle éclaire la visibilité statistique par les modes de vie des migrants, les effets de leur inscription dans les lieux, mais aussi les possibles évolutions (renforcement / dilution / desserrement) de ces concentrations. Ce sont bien les trajectoires résidentielles collectées à Restrepo et à la Chimba qui nous permettent d'émettre des hypothèses dans ce domaine. Je n'ai pu qu'ébaucher des pistes à partir de cette relecture d'observations de terrain plus ou moins anciennes et dispersées, mais cette approche nous laisse entrevoir un fort potentiel de compréhension de la place des migrants dans le changement urbain. Par ailleurs, l'observation diachronique et comparative me semble être un atout de généralisation de ces résultats tout en les inscrivant dans les dynamiques propres à chaque lieu urbain.

En effet, à l'échelle du lieu urbain, c'est l'organisation spatiale de la métropole qui se transforme. Pour comprendre les recompositions du centre et les résistances à la gentrification qui les caractérisent, il faut comprendre ses articulations avec les espaces périphériques. Revisiter les lieux urbains par l'expérience migratoire nous amène donc à dégager les effets spatiaux de l'habiter en migration. Comment auraient évolué les anciens noyaux dégradés des banlieues de Barcelone sans l'arrivée des migrants, notamment andins ? Ils ont probablement freiné, ou

entravé, le double dynamique à laquelle sont exposées les métropoles dans l'économie néolibérale : attirer les riches et se spécialiser dans l'industrie du tourisme, deux facettes de leur mondialisation, souvent complémentaires de la mondialisation migratoire.

Mais attention, les migrants ne constituent pas un groupe social uniforme ; les plus précaires fabriquent la ville populaire et polarisée, les autres renouvellent les classes moyennes et les internationalisent. En outre la géographie du champ migratoire implique de prendre en compte les sédentaires dans chaque lieu d'ancrage, en l'occurrence dans les lieux d'installation de prendre en compte les générations issues des migrations (cf. infra).

Le deuxième domaine de conclusions porte sur les effets des lieux ethniques sur la géographie du champ migratoire. J'ai mis en avant une diversité de formes du « pouvoir d'agir » des habitants migrants dans la ville : aménager, valoriser les lieux d'ancrage, est une forme d'action collective fréquente qui aboutit à la production de centralités migratoires qui deviennent des lieux attractifs pour les membres du champ. En donnant une attractivité à certains lieux d'ancrage, qui se présentent ainsi comme des « sas de transition » vers de nouveaux lieux de vie, ces pratiques renouvellent l'attractivité et deviennent un élément capital de la dynamique du champ.

Il est alors important de prendre en compte les expériences des différents groupes, qui à travers des modes d'habiter qui leur sont propres, ont su profiter de chaque interstice urbain pour y développer des aménités, rendant ces espaces de marge attractifs alors qu'ils sont délaissés par les populations locales. Cette faculté de l'habiter des migrants de s'approprier les espaces de marge est d'ailleurs étudiée en tant que telle (Dorai et Puig, 2012). J'ai employé à plusieurs reprises dans ce mémoire le terme « d'aménités » pour qualifier les qualités des lieux d'ancrage qui les rendent attractifs, en termes d'opportunités dans l'espace de vie du champ. « Amène » signifie étymologiquement agréable et plaisant, et il peut être choquant d'employer ce terme pour certains quartiers populaires, où les conditions de logement sont déplorables, et parfois mal reliés au reste du lieu urbain. Restrepo est pourtant « amène » pour ses habitants qui cherchent à le moderniser plutôt que de partir dans un autre quartier. Les opportunités des plis urbains où se glissent les migrants ne sont pas amènes pour les représentations spatiales dominantes. Mais si l'on admet que le champ migratoire a sa propre géographie et ses propres représentations, alors on peut admettre que la notion d'aménité renvoie à ces lieux attractifs par les ressources qu'ils recèlent pour les personnes en migration, pour leurs qualités protectrices et surtout en raison de leur attractivité.

J'utiliserai ici l'expérience interdisciplinaire d'un atelier entre anthropologues et urbanistes dont m'a parlé Adelina Miranda, sur l'exploration de la relation des individus aux lieux, qui m'a conduit à oser détourner l'usage du terme aménité :

« En général, pour évaluer la qualité du rapport entre l'environnement matériel et la population, on fait appel à des critères de fonctionnalité établis par les normes de la construction en vigueur ou par des principes standard : nombre de mètres carrés d'espace vert par habitant, volume minimal des pièces, distance piétonnière maximale par rapport aux services essentiels... et ainsi de suite. Il s'agit, bien sûr, de critères d'une très grande valeur [...] Et pourtant le critère de fonctionnalité n'est pas suffisant, car il est fondé sur une évaluation a priori de la congruence entre besoins humains, abstraitement et uniformément définis, et dispositifs environnementaux considérés eux aussi de manière tout aussi abstraite. Nous estimons que le critère de fonctionnalité doit être flanqué du critère de prestation (Caniglia Rispoli, 1993), que nous pourrions aussi

appeler « critère de contextualisation de la fonction », puisqu'il consiste en une vérification du rapport entre sujets et lieux non pas en des termes généraux du rapport population/milieu, mais en des termes spécifiques de ressources/contraintes concrètement offertes par la situation examinée, compte tenu aussi de la dimension temporelle » (Caniglia et Signorelli, 2007).

Je pense que l'intérêt porté à certaines catégories de migrants dans mon travail, celles dont l'altérité relève de l'origine rurale, de la pauvreté, m'autorise à relativiser le sens habituel du terme d'aménité. Par ailleurs, si on prend en compte le champ migratoire comme un espace de vie où l'on cherche la meilleure opportunité, la notion d'avantage comparatif ajoute une part de relativisme. La notion d'aménité telle qu'elle est utilisée dans le cadre de la migration d'agrément renvoie elle aussi à une « évaluation a priori de la congruence entre besoins humains, abstraitement et uniformément définis » : si l'on remplace la notion de besoin par celle de plaisir à laquelle renvoie le terme, alors on peut concevoir une forme d'aménité minoritaire comme expression de la fabrique urbaine par les migrants. Celle-ci renvoie à la notion de sas protecteur, à ces multiples services dans le lieu qui en font un lieu d'accès à la ville, mais aussi aux ambiances sociales rassurantes et évidemment aux solidarités humaines qui s'y nouent.

Bien sûr, cela n'exclue pas que, durant leur trajectoire, des migrants soient amenés à changer cette représentation et donc celle des lieux qui sont amènes ou pas... une dispersion dans des lieux moins marqués par l'ethnicité, avec une plus grande accessibilité et un meilleur confort dans le logement, peut produire une nouvelle forme d'aménité. Il est donc nécessaire de continuer aussi à étudier des formes d'insertion moins visibles, d'autres groupes comme les Bogotans qualifiés dont j'ai parlé et dont l'origine sociale produit d'autres formes d'habiter en migration.

Enfin, en troisième lieu, les centralités migratoires, les lieux ethniques, ont déjà été repérés dans la littérature comme lieux d'innovation économique, d'internationalisation voire de touristification. Elles ont un effet sur l'organisation spatiale et les équilibres des lieux urbains. Se pose alors la question que nous avons évoquée à plusieurs reprises de la « résistance à la gentrification ». L'habiter migrant, pour les plus précaires, profite de la moindre opportunité dans les espaces dévalorisés accessibles ; se pose alors à propos de ces lieux la question de leur évolution et de l'avenir de cette situation de marge dans les villes.

La visibilité migrante peut aussi être considérée du point de vue de certains habitants, notamment ceux des quartiers populaires défavorisés, comme un symbole et un moteur de la dévalorisation des lieux. En ce sens, elle peut aboutir à la dépossession et à la rénovation à La Chimba à Santiago, ou au contraire à la spéculation immobilière par l'infravivienda à La Torrassa et à Restrepo. Dans le premier cas, la présence migrante a accompagné le changement, les migrants glissant du parc ancien dégradé vers les nouveaux immeubles, dans les deux seconds la question se pose autrement. Qu'est-ce qui explique que ces deux derniers quartiers ne voient pas leur bâti populaire massivement vendu pour la construction de logement modernes ? Nos hypothèses sont diverses, et posent comme possibles explications : une pression immobilière moindre dans leurs agglomérations, un attachement au lieu plus important des derniers propriétaires, une dynamique économique locale qui ne pourrait s'accommoder d'un changement de population. Quoi qu'il en soit, toutes ces hypothèses montrent à tout le moins un frein à la rénovation qui est juste perceptible, et dans le cas de Restrepo multiformes. C'est dans ce cadre que certains auteurs mobilisent la notion de résistance en habitant. Précisons à nouveau qu'elle ne renvoie pas à des luttes sociales, mais rappelons-le, à une forme de résistance

passive à certains changements, qui s'inscrit dans les pas de la pensée d'Isaac Joseph telle qu'elle est présentée dans la citation suivante :

« le concept de résistance recouvre des pratiques hétérogènes : aussi bien le désintérêt ou l'indifférence du « peuple » pour les politiques dont il est la cible, les détournements tactiques des dispositifs de contrôle et indissociablement, les processus d'innovation en matière de régulation sociale (Cefaï, 2007 : 11).

La question de la résistance des habitants n'est pas centrale dans mon propos, aussi je n'ai pas la prétention de m'inscrire dans la vision des formes de résistance d'Isaac Joseph. Toutefois, étant très utilisée dans la littérature sur le changement urbain, notamment dans les quartiers centraux des villes européennes, elle me semble intéressante dans la mesure où elle définit les situations où des dynamiques urbaines paradoxales coexistent. Elle est utilisée par exemple à Barcelone dans le quartier du Raval (Benach Rovira, 2021), où coexistent d'une part des formes de rénovation urbaine ou de gentrification, et d'autre part, des dynamiques d'appropriation populaire importantes. On pourrait également émettre cette hypothèse dans les centres anciens des banlieues comme Hospitalet. Résister en habitant, désigne ainsi un ensemble de pratiques individuelles et collectives qui marquent les lieux et empêchent les dynamiques de changement d'aboutir, ou tout du moins, en freinent le rythme.

## Conclusion générale : Quand les immigrés et les migrants habitent et fabriquent la ville

J'ai tenté dans ce mémoire d'incarner une géographie du champ migratoire inscrite dans les expériences vitales de certaines personnes. Le recours à ma biographie familiale m'a permis de donner du sens à cette géographie, qui pour plusieurs raisons exposées dans l'avant-propos a marqué ma pratique de recherche. À travers la transposition à Barcelone des analyses menées tout au long de ces trois chapitres, il me semble avoir porté une multitude de regards sur les apports heuristiques de la notion de champ migratoire pour comprendre la ville. La géographie des champs migratoires relie les lieux d'ancrage de façon inattendue et implique divers effets observables sur les lieux urbains en particulier. J'ai tenté dans ce mémoire de reconstituer une vision « multisituée » du champ migratoire, à partir de différentes focales et de méthodes empiriques plutôt centrées sur des lieux. Pour expliquer ce paradoxe, disons que la mise en perspective des différents lieux et des différentes échelles est en soi une focale multisituée, une forme « d'ethnographie mobile » selon la terminologie célèbre de Marcus (1995) dans la mesure où la réalité que l'on tente de comprendre se déploie à ces différentes échelles :

« Examiner la circulation des significations, des objets et des identités culturelles dans un espace-temps diffus [...] Ce mode définit lui-même un objet d'étude qui ne peut être pris en compte par l'ethnographie en se concentrant sur un seul site d'investigation intensive [...] l'intérêt de l'ethnographie, dans le cadre de sa perspective toujours locale et rapprochée, est de découvrir de nouveaux chemins de connexion et d'association par lesquels les préoccupations traditionnelles de l'ethnographie peuvent continuer à être exprimées sur une toile spatiale configurée différemment. [...] Les stratégies consistant à suivre littéralement les connexions, les associations et les relations putatives sont donc au cœur même de la conception d'une recherche ethnographique multisituée<sup>260</sup>.

Je ne prétends pas au qualificatif « d'étude multisituée », mais, au terme de cette analyse, je souhaite cependant conclure sur le besoin de tenir ensemble toutes les échelles d'analyse pour comprendre le changement urbain impulsé par les dynamiques migratoires. Le « danger » de l'étude de terrain « ponctuelle » comme le disait Henri Lefebvre, pour nécessaire qu'elle soit, c'est qu'elle « sépare ce qui s'implique et disjoint ce qui s'articule » (Lefebvre, 2000 : préface). Revenant sur des travaux que je n'ai jamais publiés<sup>261</sup>, je souhaite re-proposer ici une réflexion sur la dimension systémique en migratologie. Comme je l'évoquais en introduction, les études urbaines présentent souvent la ville comme un système dont l'objectif théorique serait par exemple le bien-être des habitants (Paulet, 2009). Cette notion permet en géographie de montrer la cohérence des différents thèmes qu'elle étudie. En parallèle, les études de mobilités résidentielles (cf. chapitre 2) ont mis l'accent sur la notion de système résidentiel (C. Imbert, F. Dureau), ou système de lieux (V. Baby, G. Cortes, M. Niang). Il me semble que j'ai été particulièrement marquée par cette lecture de l'urbain dans mon approche de recherche. À

---

<sup>260</sup> « the point of ethnography within the purview of its always local, close-up perspective is to discover new paths of connection and association by which traditional ethnographic concerns with agency, symbols, and everyday practices can continue to be expressed on a differently configured spatial canvas » (p.98) « Strategies of quite literally following connections, associations, and putative relationships are thus at the very heart of designing multi-sited ethnographic research » (p.97)

<sup>261</sup> MIRET N., (16 novembre 2016), « L'espace d'immigration de Barcelone : une lecture complémentaire de l'intégration des immigrés à la ville », *Giornata di studio Bari(n)visibile. Flussi migratori e dinamica urbana nell'area metropolitana di Bari*, università degli studi di Bari « Aldo Moro » .



partir du moment où l'habitant est considéré comme un élément d'action « micro-géographique » dans le système urbain, les migrants connectent cet espace géographique ouvert sur le monde et ses différentes échelles, aux lieux et flux de leur champ migratoire. Une des manières d'observer la ville est donc d'y évaluer les effets liés aux flux migratoires, les systèmes de lieux transnationaux que nous avons évoqués jusque-là devant être considérés comme partie prenante du système urbain, du moment que l'on centre l'analyse sur les mobilités qui le parcourent. Dans ce sens, chacun des aspects que j'ai développés au cours de ces trois chapitres mérite d'être éclairé par des contextes internationaux, nationaux, et locaux qui les influencent, comme les politiques migratoires ou urbaines, les effets des investissements internationaux, les inégalités de développement, etc. qui mettent en relation les villes à des systèmes plus vastes.

Prolonger cette géographie transcalaire du champ migratoire pourrait se structurer en trois axes dans mon futur projet de recherche. Je souhaite présenter dans cette conclusion comment ces trois thèmes de recherche s'inscrivent dans cette même vision systémique : l'observation des effets de l'habiter en migration sur les lieux ; les évolutions de l'habiter en migration à travers le temps ; les effets des politiques publiques sur cet habiter en migration. L'enjeu de ce nouveau projet est de consolider le travail présenté dans ce mémoire, en affirmant ma position de géographe aux côtés des migratologues. La plupart de mes projets de recherche actuels articulent d'ores et déjà ces trois axes.

### **Observer les effets des modes d'habiter sur les lieux**

Le lieu urbain est conçu de façon classique en géographie comme un système avec ses logiques internes qui s'organisent entre les habitants, leurs groupes représentatifs, les politiques publiques et le cadre bâti. On postule à partir de la notion de système qu'un équilibre s'établit entre ses sous-espaces, les quartiers s'organisant selon des principes de la division sociale et fonctionnelle de l'espace. Mais les villes sont aussi des pôles et des nœuds qui articulent les champs migratoires et l'espace de vie transnational des migrants. J'ai montré comment le champ migratoire permet aux individus d'envisager leurs trajectoires de vie successivement là où c'est le plus opportun à l'intérieur d'un vaste espace transnational. Dans les années à venir, il s'agit de continuer à creuser les spécificités des usages des lieux dans un champ migratoire et d'explorer les notions d'ancrages et d'habiter en migration. Mais il s'agit aussi de continuer à observer le lieu lui-même dans sa singularité, en redynamisant le champ de la recherche monographique sur les quartiers en lien avec la migration dans des villes de départ de transit ou d'installation.

Reprenant à la fin de la rédaction de ce mémoire l'ouvrage d'Henri Lefebvre « le droit à la ville », je me rends compte de la perméabilité de ma pensée :

« Autres démarches intellectuellement indispensables : discerner sans les dissocier les trois concepts théoriques fondamentaux, à savoir la structure, la fonction, la forme. Connaître leur portée, leurs aires de validité, leurs limites et leurs rapports réciproques [...] ne pas privilégier l'un d'eux [...] les utiliser tour à tour pour formaliser le réel (Lefebvre, 1972 : 113).

Il s'agit donc de tenir ces trois dimensions ensemble, et d'y associer le rôle des migrants, dans un mouvement commun vers lequel ont conduit les sciences sociales, et particulièrement la migratologie et l'urbanologie ces cinquante dernières années. Comme système ouvert, les villes sont au cœur d'interactions multiples tant avec des contextes mondiaux spécifiques, qu'avec les

dynamiques de fabrique urbaine produites par l'habiter de différents groupes de résidents ou de passage. Je souhaite continuer à observer ensemble ce couple d'objets. Il ne s'agit pas pour moi de m'inscrire dans une forme d'analyse systémique modélisatrice, mais de réinscrire les lieux d'ancrage des migrants, quelle que soit leur fonction dans le champ migratoire, dans une vision dialectique : chaque lieu d'un champ migratoire devrait être étudié comme un système dont le champ migratoire est l'environnement. Pour autant, la place du lieu urbain dans sa singularité, ce qui en fait « un système », reste pour moi centrale. Il convient donc de mener des études micro-géographiques, couplées à des formes d'approche monographique. Comme le souligne cet historien, la ville dans son ensemble n'est pas forcément en lien avec un champ migratoire particulier, mais certains de ses « sous-ensembles fonctionnels » gagnent à être observés par ce prisme.

« L'emprise urbanisée d'une ville se révèle sujette à de constantes modifications comme l'est la composition sociologique des groupes d'habitants. La ville, dans sa totalité sociale et spatiale, est donc rarement l'échelle d'analyse pertinente ; il faut la subdiviser en des sous-ensembles fonctionnels à analyser séparément, mais simultanément pour saisir les forces à l'œuvre. Il faut donc imaginer des associations pertinentes et en recomposition permanente pour l'étude de chaque question, des configurations sociospatiales dont les temporalités ne sont soumises à aucune périodisation préétablie» (Galinié, 2019).

Ce point reste la priorité de mon travail de géographe. Il s'agit de continuer à évaluer les effets des champs migratoires sur les lieux, et ce dans le temps long, en tirant le fil des trajectoires individuelles et des expériences spatiales des migrants pour mieux comprendre les dynamiques urbaines auxquelles ils participent, aux côtés des autres habitants. Dans un avenir proche, cet axe repose sur le programme CIMODYN<sup>262</sup> au sein duquel je vais retourner en mission à Bogota. Ce programme vise à explorer le rôle de l'expérience de la mobilité dans le changement urbain dans une partie du quartier Restrepo que j'ai évoquée précédemment. Des enquêtes auprès des familles dont des membres ont, ou ont eu, une expérience de mobilité internationale viendront compléter les travaux que j'ai présentés afin de dégager les effets de la circulation matérielle, mais aussi immatérielle dans le champ migratoire. L'objectif de ce programme est aussi de tenter une méthodologie d'enquête à distance, pour interroger les membres des familles dans leurs divers lieux de résidence. L'enjeu est de pouvoir associer dans la compréhension des changements, les résidents et les absents, et de capter les circulations des représentations spatiales dont nous postulons qu'elles participent des modes d'habiter en migration. Au-delà de ce programme, mon objectif serait de mettre en place un vaste dispositif multi situé en tentant de reprendre des contacts auprès des personnes que j'ai enquêtées durant toutes ces années et en m'appuyant sur mes réseaux de recherche.

Pour poursuivre, j'envisage dès que possible de reproduire une partie de la méthodologie complète expérimentée à Bogota, y compris les enquêtes à distance, dans l'un des quartiers de Barcelone, peut-être sur l'un de mes terrains secondaires comme *El Clot* qui présente beaucoup de points communs avec le quartier de Restrepo. L'analyse microscopique des formes à échelle de l'îlot de ces tissus hétérogènes me semble nécessaire à la compréhension de leur évolution au contact des modes d'habiter des migrants. Pour l'instant je propose des hypothèses de travail, mais il me semble que cette entrée par les formes urbaines et leur évolution apporterait beaucoup à la compréhension du rôle de chaque acteur de production de l'urbain. Cependant,

---

<sup>262</sup> Voir volume 2.

j'ai déjà évoqué le caractère plus mixte de l'immigration en Espagne en termes de répartition géographique : en effet les villes petites et moyennes, mais aussi de petites communes de la Catalogne rurale ont été précoces dans l'accueil de populations étrangères. L'intensification de la migration durant les Dix Glorieuses a aussi intensifié la visibilité géographique des étrangers dans ces milieux (Miret, 2009a). La question des transformations urbaines y est probablement plus facile d'accès, mais relève aussi sûrement d'autres dynamiques que dans la métropole. C'est le seul élargissement de terrain que j'envisage comme ayant un intérêt complémentaire.

### **Définir les trois âges de l'habiter en migration**

Un second axe vise à prolonger la réflexion sur le temps long amorcée dans le chapitre 1 du présent volume. J'ai émis l'hypothèse d'un troisième âge de l'habiter en migration qui pourrait qualifier l'influence des héritages des descendants de migrants qui ne mobilisent plus, ou peu, la circulation dans le champ migratoire. Cette hypothèse reste très ouverte, car elle a l'inconvénient d'enfermer les personnes dans les pratiques des générations antérieures. Pour autant le chapitre 1 a montré l'importance de la dimension temporelle des champs migratoires et de leurs héritages. Poser la question des modes d'habiter des générations issues de la migration et de leur place dans les sociétés d'installation me permet d'approfondir et de nuancer ce postulat. Je considérerai les descendants, bien que souvent immobiles, comme des acteurs des champs migratoires, en tant qu'« héritiers » au sens bourdieusien du terme. L'hypothèse sous-jacente serait celle d'une forme de « résilience » migrante à travers la transmission de la motilité transnationale. Quels facteurs permettent-ils d'évoquer le transnationalisme pour ces générations ? Dans quelle mesure produit-il des formes de contrainte, d'assignation sociale et/ou spatiale ? Quelles sont les limites de l'appartenance à cette catégorie ?

Cet aspect vise aussi à s'inscrire dans une géographie des inégalités et à évaluer l'impact des discriminations sur les trajectoires résidentielles des personnes issues de la migration. Je souhaite ici me repositionner sur le terrain des villes françaises et notamment m'inscrire, en géographe, dans la lignée des études liées aux enquêtes TeO 1 & 2. Quelles sont les stratégies déployées par des générations issues de la migration dans les villes moyennes françaises pour améliorer leur statut ? Se distinguent-elles de celles de leurs pairs ? Cette question rejoindra d'ailleurs le point suivant sur la discussion de la pertinence de la politique de la ville dans les quartiers où réside en France un grand nombre de Français d'origine étrangère et de leurs descendants. Comment les politiques de rénovation urbaine à l'œuvre dans les quartiers prioritaires permettent-elles par exemple aux habitants issus des migrations de connaître des trajectoires résidentielles ascendantes à proximité de leurs lieux d'ancrage ?

J'aborderai cette question aussi dans le cas des générations suivantes en Catalogne. Dans cette perspective, on ne peut faire abstraction de la spécificité politique et nationale catalane. Il a en effet toujours existé un constat partagé d'une forte adhésion d'une partie des migrants internes au combat pour la démocratie étroitement associé aux revendications identitaires durant la fin de la dictature franquiste et aux premières heures de la démocratie espagnole (Miret, 1996, cf. volume 2). Celia Barbosa par exemple s'interroge sur l'originalité du rapport à l'altérité des mouvements politiques qui justement s'efforcent de montrer les éléments distinctifs de la *nation catalane* : l'immigration, intégrée à la société catalane par le monde ouvrier, et plus tard par l'éducation bilingue obligatoire peut être considérée comme une partie constituante de

l'identité nationale, du *creuset catalan* (Barbosa, 1999), à l'image de ce que représentait le *creuset français* décrit par Gérard Noiriel (Noiriel, 1988).

Aujourd'hui, plusieurs années après la crise politique de 2017<sup>263</sup>, comment le nationalisme catalan qui durant ces trente dernières années s'est mué pour nombre d'acteurs en indépendantisme, mobilise-t-il l'immigration dans une dialectique complexe entre nation/altérité/intégration ? Cette question est polarisée par des positionnements aux deux extrêmes du spectre politique. À droite, celui du nationalisme espagnol, qui comme dans les pays voisins développe une composante xénophobe. Et à gauche, celui qui tente d'instrumentaliser l'immigration comme une preuve du caractère inclusif du projet indépendantiste<sup>264</sup>.

À droite, le discours xénophobe s'appuie sur la détresse des catégories populaires et sur les discours qui se sont développés notamment à la faveur des effets brutaux de la crise économique amorcée en 2007. La concurrence pour les politiques de bien-être social (allocations pour la cantine scolaire, soins, etc.) en a cristallisé les discours. N'omettons pas cependant d'évoquer les discours politiques alimentant cette xénophobie, comme celui de certains élus du Parti Populaire, notamment l'ancien maire de Badalona dont le slogan de campagne était explicite, « Nettoyons Badalona », amalgamant délinquance, présence de gitans roumains et d'étrangers « qui ne veulent pas s'intégrer »<sup>265</sup>. Ce spectre s'est élargi aux dernières élections avec l'arrivée du parti d'extrême droite, Vox, dans la vie politique en Catalogne et dans le reste de l'Espagne.

Du côté indépendantiste, le projet de « république inclusive » réunit les promoteurs d'un « *creuset catalan* » dont la carte en Figure 72 offre un beau symbole. Dans le processus politique lui-même, cela s'est traduit par la plateforme *Súmate*, créée en 2013, comme une entité associative de promotion de la participation des migrants au projet d'indépendance, et qui perdure au sein de l'ANC (Assemblée nationale de la Catalogne) qui possède une commission sur l'immigration (*La sectorial d'immigració*), avec son propre blog<sup>266</sup> pour inviter à des candidatures inclusives envers l'immigration d'origine étrangère<sup>267</sup>. On pouvait ainsi en 2017

---

<sup>263</sup> Qui a conduit à l'emprisonnement de plusieurs figures politiques et de la société et à l'exil de plusieurs d'entre elles dont le président déchu de la Generalitat, Carles Puigdemont.

<sup>264</sup> La montée du nationalisme m'a positionnée comme chercheuse dans une situation de réflexivité difficile par rapport à ce que je qualifierai de double identité. Je me sens tout d'abord catalane, « j'ai des origines 100 % » comme diraient les « jeunes », et malgré la difficulté à expliquer ce qu'est la Catalogne en France, j'ai fait le choix personnel de perpétuer cette identité et surtout cette langue dans ma propre famille. Mais je suis aussi française par acquisition : cela n'est pas qu'une identité juridique. Je suis française surtout en termes de socialisation politique républicaine : c'est en cela que j'ai déploré le rapprochement de certaines formes d'expression du catalanisme, d'un nationalisme xénophobe de « type européen classique ». C'est aussi en cela, défendant une vision fédérale de partage des richesses entre régions pauvres et riches, que j'ai été, comme d'autres Catalans de gauche qui vivent en Catalogne, considérée comme anti-catalane. J'ai donc préféré laisser libre cours à la « subjectivité de l'intime » m'interdisant toute immixtion dans un débat scientifique sur ces questions.

<sup>265</sup> « Limpiando Badalona », <http://www.revistavanityfair.es/actualidad/politica/articulos/xavier-albiol-candidato-pp-elecciones-cataluna-generalitat-inmigracion-alcald-badalona/21182>

<sup>266</sup> <http://immigracioindependencia.blogspot.fr/search/label/CIE>

<sup>267</sup> [tps://assemblea.barcelona/sites/default/files/dos\\_sectorials/Manifest\\_immigracio\\_27S.pdf](https://assemblea.barcelona/sites/default/files/dos_sectorials/Manifest_immigracio_27S.pdf)

voir circuler en Europe l'appel d'une réfugiée bosniaque devenue catalane qui prônait les valeurs indépendantistes en anglais (5-11-2017)<sup>268</sup>.

Enfin, à gauche, dans la continuité des positions pro-immigrés du mouvement ouvrier catalan, les valeurs de la diversité s'articulent autour de la notion d'hospitalité et de ville refuge, portées par l'actuelle municipalité. Ces dernières années, des mouvements progressistes ont défendu cette vision de l'hospitalité européenne envers les réfugiés, organisant diverses manifestations et agglomérant plusieurs secteurs de la société civile. On a donc un contexte politique où la place des migrants est centrale, mais, du fait du contexte indépendantiste, moins polarisée qu'en France. Évidemment, la relation dialectique entre altérité et renforcement de l'identité nationale catalane varie en fonction notamment des densités résidentielles et des niveaux de mixité sociale qui en découlent. Les travaux de notre jeune collègue Victor Albert Blanco<sup>252</sup> m'ont permis de comprendre que les quartiers populaires périphériques comme celui de la Prosperitat sont le lieu de confrontation de ces deux visions politiques de droite et de gauche. La montée électorale du parti Vox mérite aussi d'être scrutée comme un indicateur des tensions sous-jacentes à ces quartiers populaires sur les questions d'identité, d'immigration et de nationalisme.

Il m'intéresse donc d'enquêter auprès des descendants de migrants, internes, mais surtout internationaux, ces « nouveaux autres Catalans » (Domingo i Valls, 2015), pour éprouver les effets de ce contexte particulier. Comment leur habiter en migration s'inscrit-il dans ces débats ? Dans quelle mesure les descendants de migrants sont-ils discriminés –négativement ou positivement– dans leurs trajectoires de vie et d'insertion urbaine en Catalogne ?

## **Réintroduire les politiques publiques dans la fabrique urbaine**

Il s'agit ici de mobiliser des éléments épars dans ce manuscrit sur les effets des contextes politiques, sur les contraintes et les ressources des ancrages, mais aussi de mobiliser davantage mes enseignements dans ce domaine. Je souhaite surtout développer cette entrée en observant à la fois des terrains français et espagnols. Tout migratologue s'intéresse aux politiques publiques dont on ne peut ignorer les effets sur l'habiter en migration. Elles sont souvent, nous l'avons vu, une composante même du champ migratoire, comme par exemple les politiques spécifiques de l'Espagne envers les latino-américains, qui sont le reflet des héritages postcoloniaux des grandes migrations Outre-Atlantique, et expliquent en grande partie la latino-américanisation des flux à Barcelone et dans le reste de l'Espagne au XX<sup>e</sup> siècle (Escribano *et al.*, 2002).

J'ai évoqué à plusieurs reprises ces politiques souvent à l'origine de nouveaux ancrages dans des villes dites de transit, en raison d'une stratégie de contournement d'un dispositif restrictif par exemple. J'en avais déjà évalué les effets dans les années 1990 durant les premiers entretiens que j'ai conduits à Barcelone auprès des personnes dont le projet initial avait été de rejoindre la France ou un autre pays d'Europe du nord. Les décrets de suspension de la migration de travail en France et dans d'autres pays ont provoqué une interruption de leur parcours à la frontière, sur un territoire en processus de recomposition économique interne (augmentation des niveaux

---

<sup>268</sup> Le site internet d'Esquerra Republicana possède un espace dédié à la migration et à la citoyenneté, qui regorge de discours sur la république inclusive et sur la volonté de rassembler les citoyens d'origine immigrée qui vivent en Catalogne (Voir <http://www.esquerra.cat/>).

de vie, crise de l'emploi industriel et intensification des secteurs touristique et agricole). Les nouveaux arrivants de la décennie 1980 et 1990 ont progressivement remplacé la main-d'œuvre immigrée interne qui s'était tarie, ou dont les descendants refusaient d'occuper les emplois subalternes. Mais le contexte récent m'incite à reposer la question des politiques migratoires à l'échelle de la Catalogne, car :

« La gouvernance de l'immigration en Catalogne se définit au travers de deux dimensions qui sont liées : la compétence en matière de politique d'immigration et la gestion de l'identité. Les effets des politiques migratoires sur les trajectoires individuelles et collectives [...] elle a une compétence exécutive en matière de délivrance d'autorisations de travail à des étrangers qui exercent leur activité en Catalogne. Cette compétence, qui s'exerce nécessairement en coordination avec celle qui revient à l'État en matière d'entrée et de résidence des étrangers » (Zapata-Barrero, 2011).

La marge de manœuvre de la région autonome n'interfère pas avec la réglementation européenne et espagnole quant au droit du séjour, mais la loi migratoire de 2010 s'inscrit pleinement dans le débat indépendantiste par l'élaboration de la politique locale « d'immigration » qui régit l'accueil et l'intégration. En ce sens, la politique catalane offre un observatoire précieux de ce qui se joue dans les politiques à échelle locale en France notamment, dans la confrontation des notions d'appel d'air et de l'hospitalité. Ce sera là le point essentiel de l'observation des politiques publiques que je souhaite développer à l'avenir, pour mieux entrevoir, dans une perspective systémique, ses relations avec les modes d'habiter et les dynamiques des lieux du champ migratoire en France et en Espagne.

C'est donc surtout dans leurs effets sur le système urbain que je voudrais réinjecter le thème des politiques publiques, à travers les politiques d'urbanisme, du logement, et de lutte contre les inégalités notamment (cf. supra). Dans la ville, la plupart des politiques publiques qui influencent la migration sont considérées comme du « droit commun », exceptée la politique de la ville. La recherche sur les effets des politiques nous amène inmanquablement à évoquer les lacunes de ces politiques, et dans le domaine des politiques du logement, le principal aspect à améliorer est celui de l'accueil d'urgence qui a focalisé ces dernières années l'attention des chercheurs.

De nombreux travaux<sup>269</sup>, qui se sont intéressés récemment à cette question, ont montré le besoin d'innover en matière de politiques publiques. Il s'agit d'une part de prendre en considération l'importante dynamique citoyenne dans le cadre de l'hospitalité, mais surtout la diversité des réponses apportées par les collectivités à échelle locale. Cet axe que je propose rejoint les discussions du programme LOCALACC<sup>270</sup> auquel je participe à travers une histoire locale de l'hospitalité dans une ville que je connais bien de ce point de vue, Poitiers. Dans ce cadre, étudier l'influence des différents acteurs de l'accueil sur les trajectoires de vie des migrants me semble une entrée pertinente. Les travaux engagés au sein de ce programme m'aideront à interroger l'émergence de nouveaux dispositifs institutionnels associant société civile et collectivités pour développer des projets innovants de l'ordre du conventionnement ponctuel pour l'usage de bâtiments vacants ou de coopératives de logement comme elles se mettent en place à Bruxelles

---

<sup>269</sup> Voir ANR Babel et travaux de Michel Agier (2016), les travaux de Celine Bergeon (Bergeon et Hoyez, 2015) ou de Florence Bouillon (2003).

<sup>270</sup> Je suis membre du Programme Localacc, coordonné par Bénédicte Michalon et Thomas Lacroix, et financé par l'Institut Convergence Migration.

(Chabrol et Rozenholc, 2015). Le programme est également une source d'informations sur le fonctionnement des réseaux de villes et des associations comme Anvita qui sont également de nouveaux acteurs de l'accueil et de l'hospitalité.

Je souhaite surtout développer cette entrée en observant à la fois des terrains français et espagnols. Ici mon projet personnel rejoint une visée politique, celle de répondre à la demande sociale sur nos sujets de recherche : les présupposés idéologiques qui accompagnent ma recherche m'amènent à m'interroger, aux côtés de nombreux chercheurs, sur l'amélioration possible des politiques publiques. Une des pistes de recherche que je souhaite développer est la mobilisation de la notion d'ancrage en aménagement. Comme je l'ai souligné dans le chapitre 2, les politiques publiques sont aussi confrontées à la gestion des formes d'ancrages temporaires contemporains dans des lieux relais qui peuvent très vite devenir des lieux d'installation. Les collectivités sont souvent prises au piège de l'idée d'appel d'air, effet supposé des politiques d'accueil attractives qui inciteraient les migrants à se déplacer vers les villes qui les mettent en place. Cet argument a par exemple été utilisé en 2019 à Poitiers par la mairie pour demander l'évacuation du squat « La maison », tenu par des jeunes de diverses origines et accueillant des « mijeurs ». Quel éclairage pourrait-il être porté sur ces formes d'ancrage spontanées à partir de la notion de champ migratoire et de trajectoires de vie inscrites dans un espace transnational ? Comment les collectivités peuvent-elles résoudre cette tension entre accueil et « appel d'air » ? À ce titre, il me paraît nécessaire de faire le lien entre les nombreuses études sur les résultats des politiques de mixité résidentielle et l'analyse des trajectoires résidentielles de migrants inscrites dans la géographie des champs migratoires. J. P. Levy et P. Simon dénonçaient déjà en 2005 les effets des politiques de mixité très en vogue, provoquant de nouvelles formes de relégation. Anne Lambert (2013), pour sa part, étudie un lotissement où cohabitent classes moyennes et familles populaires issues de l'immigration (Girard *et al.*, 2013). C'est là une dimension des politiques publiques que je souhaite explorer notamment en France, du point de vue des générations issues de l'immigration comme je l'ai évoqué dans le point précédent.

Cette analyse de la situation locale du logement et des politiques publiques ne peut d'ailleurs faire abstraction des stratégies développées par les migrants eux-mêmes. Le 10 décembre 2020, la réalité du mal-logement s'est rappelée à la ville de Barcelone à travers l'incendie tragique d'un entrepôt dans sa proche banlieue dans la commune de Badalona, au cours duquel ont péri au moins trois migrants tandis que plus de vingt autres étaient gravement blessés

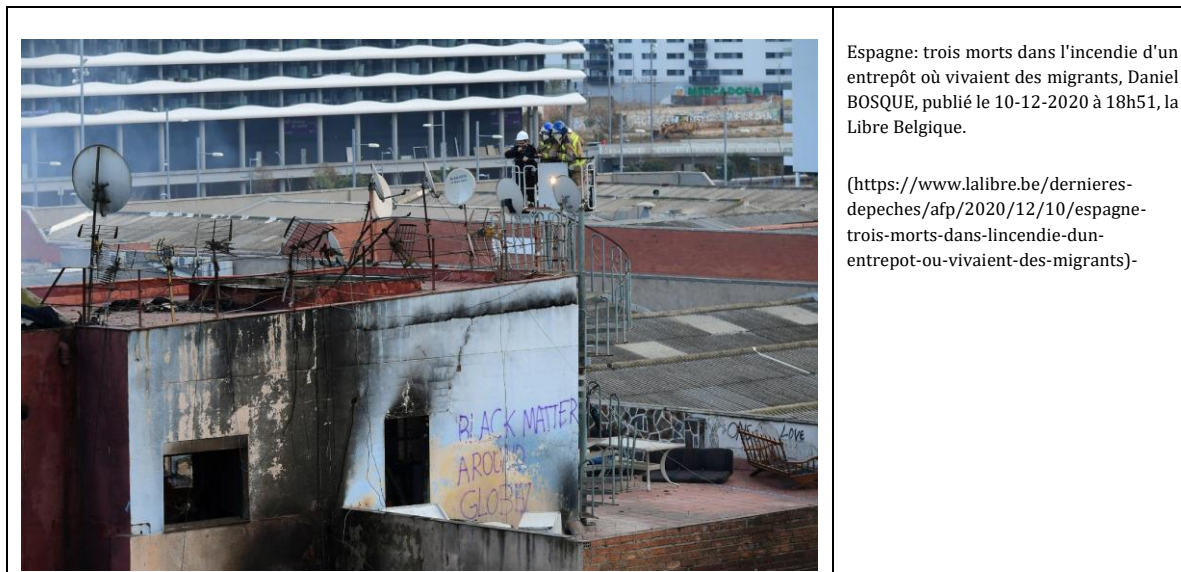
« ...occupé par des migrants en situation irrégulière, venus principalement d'Afrique et travaillant comme vendeurs ambulants ou dans la collecte de ferraille. Leurs conditions de vie y étaient très précaires, sans eau courante et avec des coupures d'électricité constantes. [...] Le maire de la ville, le conservateur Xavier García Albiol, partisan de la manière forte contre l'immigration clandestine, affirme que 100 à 200 personnes y vivaient et qu'il avait tenté de les expulser à plusieurs reprises » (La Croix le 10/12/20).

Le slogan présent sur le bâtiment (Figure 71) nous rappelle combien il est probable que cet acteur fragile finisse par s'auto-organiser comme il commence à le faire au sein des coopératives de logement<sup>271</sup>.

---

<sup>271</sup> Je souhaiterais notamment pouvoir enquêter sur ces coopératives de logement animées par des groupes de ramasseurs de métaux à Barcelone, et leurs liens avec le récent syndicat des vendeurs ambulants dans cette même ville.

Figure 71 : « Black matter around global ». Tag sur la façade de l'immeuble ravagé par le feu à Badalona en 2020



Enfin, la dernière échelle des politiques publiques qui m'interroge est celle du droit au séjour, domaine régalien par excellence. Plusieurs situations juridico-administratives ahurissantes sont le résultat de l'absence de prise en compte de la réalité des parcours individuels dans leur globalité par le cadre légal. L'exemple le plus connu est certainement celui de ces « *mijeurs* », jeunes gens qui se disent mineurs, mais n'obtiennent pas officiellement cette reconnaissance, bien que l'on ne puisse pas non plus démontrer qu'ils sont majeurs. Cet entre-deux les prive à la fois d'un hébergement pour mineurs au titre de leur minorité non reconnue, et des logements d'urgence comme le 115, réservés aux adultes. Si cette situation est à l'origine de multiples dispositifs associatifs comme l'association *Min'de rien* à Poitiers qui héberge et accompagne ces jeunes jusqu'à trouver une issue légale, elle n'en symbolise pas moins le caractère contradictoire des orientations du droit des étrangers.

Ce type de contradiction peut aussi être observé au sein des dispositifs d'aide aux migrants et personnes vulnérables dont les effets peuvent être pervers en l'absence de prise en compte des réseaux d'hospitalité informelle ou de lieux qui font sens comme lieux d'ancrage (cf. partie 3.2). L'étude des trajectoires résidentielles des femmes sans-papiers révèle par exemple les effets désintégrateurs de certains choix d'hébergement des femmes seules ou mères isolées par le 115. Le choix de l'hébergement en hôtel dans une périphérie parisienne peut ainsi s'avérer pour une migrante seule à la santé fragile comme une « mise en mobilité forcée [...] qui conduit à un isolement [...] et à la relégation spatiale » (Le Bars, 2018). D'autres témoignages montrent comment l'obligation de suivre des cours de français pour des réfugiés statutaires en Ariège va conduire à l'éloignement d'un potentiel emploi dans le lieu de premier accueil d'un demandeur d'asile (dans ce cas, et selon le dicton populaire, « le remède est pire que la maladie ») (Berthomière *et al.*, 2021).

Comment prendre en compte la trajectoire individuelle pour établir des priorités dans les objectifs des politiques publiques ? Et surtout comment participer scientifiquement à la dénonciation publique de ces incohérences pour appuyer le combat d'une société civile de plus



en plus nombreuse à se mobiliser ? Comment rendre plus perméable le domaine juridique de ces constats scientifiques désormais bien diffusés ? Les programmes de recherche-action comme ceux que met en place Daniel Senovilla dans notre laboratoire (projet migration positive, OMM), semblent une courroie de transmission qu'il nous faut démultiplier au cours des prochaines années au risque de perdre le sens de nos recherches sur les migrations. À ce titre, l'inscription des activités de l'Institut de Convergences sur les Migrations dans un effort de complémentarité entre la recherche et l'action politique locale est une opportunité à saisir. Cet axe me permettra en outre de me recentrer sur des questions plus présentes dans le débat public français, dans lequel il me semble important que les chercheurs puissent jouer un rôle de « passeurs » des acquis scientifiques vers la sphère civile et politique.

\* \* \*

Je conclurai sur le thème soulevé lors les journées de l'IC Migrations à la rentrée 2021<sup>272</sup>. En quoi a-t-on progressé depuis l'émergence du paradigme du transnationalisme ? Repartant d'une lecture épistémologique et critique de cette notion et d'une illustration par les pratiques du « vécu concret du transnational » comme l'illustre le titre d'une des tables rondes, ces journées incitent à un retour épistémologique sur cette notion. L'articulation des trois volets que j'ai souhaité produire dans ce manuscrit est une manifestation de cette volonté du géographe de s'attacher « aux effets des dispositifs transnationaux sur leur environnement » telle que l'a exprimée Laurent Faret lors de cette journée. Une géographie descriptive du transnationalisme a pris forme, et a réellement permis d'entrapercevoir des innovations spatiales et sociales dont avaient été porteurs des groupes migrants, et que le point de vue situé à chacun des pôles de la migration n'aurait pas révélées.

L'importance de la littérature sur le sujet montre que ce paradigme n'est pas épuisé, mais le monde change et le transnationalisme aussi : trop s'appesantir sur cette notion est peut-être un nouveau « biais méthodologique »<sup>273</sup> qui pourrait empêcher les migratologues de proposer un nouveau tournant, une nouvelle focale d'analyse. Comme le rappellent aux étudiants Hervé Marchall et Jean Marc Stébé dans leur manuel sur la ville, il ne faut pas se laisser éblouir par la « vulgate transnationaliste » (Stébé et Marchal, 2009 : 154). Bien que ce terme me semble extrêmement sévère, il rejoint les propos de migratologues comme S. Potot que j'ai déjà citée (Potot, 2018). Tous les migrants n'ont pas une motilité internationale supérieure à la moyenne qui leur permet de s'insérer paisiblement et de fabriquer - au sens positif du terme - la ville sereinement. Pour eux et pour leurs descendants, l'insertion dans la mobilité et les ancrages dans les villes, notamment européennes, revêtent des étapes difficiles, voire traumatiques. La mondialisation « par le bas » reproduit les inégalités dont elle n'est qu'un reflet parmi d'autres. Laurent Faret, lors de cette même conférence, nous invitait à observer les inégalités d'accès à ces savoir-faire transnationaux, et la difficulté pour certains migrants à s'inscrire dans le dispositif transnational pour dépasser les barrières des États. Cette question se pose par exemple dans la compréhension de certaines trajectoires d'« exilés » dont je n'ai presque pas parlé dans ce mémoire. La géographie du champ migratoire n'a pas pour prétention d'obérer toute autre approche géographique de la migration.

---

<sup>272</sup> 3<sup>ème</sup> journée scientifique de l'ICM 14 septembre 2021.

<sup>273</sup> Je reprends ici la formule de Speranta Dumitru lors de cette même journée.

Le rôle de la géographie a historiquement consisté à décrire le monde et tenter de l'expliquer. Une description est cependant toujours partielle. Elle est évidemment située, dans mon cas ethnocentrée sur les champs migratoires qui concernent la Catalogne. Je vais pouvoir reprendre avec plaisir des études de terrain à Barcelone et à Bogota, et je l'espère en France, après avoir terminé cet exercice qu'est l'HDR, et j'y trouverai sûrement de nouveaux objets d'étude. Comme le disait une femme, arrivée enfant d'une région espagnole dans le quartier de Fondo à Santa Coloma de Gramanet<sup>274</sup>, « le paysage urbain est mort, ce qui vit c'est les gens, c'est eux qui font la ville » ! Les axes du projet présenté évolueront donc en fonction des rencontres sur le terrain et des opportunités de recherche.

Figure 72 : L'image de campagne de la république inclusive<sup>275</sup>



SOURCE : SITE INTERNET DU PARTI ESQUERRA REPUBLICANA

---

<sup>274</sup> Interview TV3, le 15-05-2012.

<sup>275</sup> « D'où que tu viennes, République catalane ».

## IV Bibliographie

- Actis W., 2011, Migraciones Argentina-España. Características de los distintos 'ciclos' migratorios, sus inserciones en España y el impacto de la crisis actual, in Pizarro C. (dir.), *Migraciones internacionales contemporáneas. Estudios para el debate*. Buenos Aires, Circus, p.423-444.
- Actis W. et Esteban F. O., 2008, Argentinos en España: inmigrantes, a pesar de todo, *Migraciones. Publicación del Instituto Universitario de Estudios sobre Migraciones*, (23), p. 79-115.
- Agier M., 2016, « Ce que les villes font aux migrants, ce que les migrants font à la ville », *Le sujet dans la cité*, 7(2), p. 21-31. DOI : 10.3917/lhdlc.007.0021
- Ajuntament de Barcelona, 2021, la Renda de les llars 2018 juliol.
- Alejo A., 2020, Diplomacias migrantes. Repensando la binacionalidad cívica en Norteamérica, *Migraciones. Publicación del Instituto Universitario de Estudios sobre Migraciones*, (48), p. 105-131. DOI : 10.14422/mig.i48y2020.005
- Algaba Calvo A., 2011, La promoción residencial en l'Hospitalet de Llobregat en la década de los 90, *Quaderns d'estudi*, (18), p. 27-84.
- Audebert C., 2008, L'intégration des Antillais en France et aux États-Unis : contextes socio-institutionnels et processus de territorialisation, *Revue européenne des migrations internationales*, 24(1), p. 65-87. DOI : 10.4000/remi.4269
- Authier J.-Y., 2002, *La construction sociale des rapports résidentiels: expériences, configurations et contextes*, Communication présentée au communication à la journée de présentation et d'échanges du programme Habitat et vie urbaine, PUCA.
- Baby-Collin V., 2014, Prendre place ici et là-bas. Géographie multisituée des migrations boliviennes (Argentine, États-Unis, Espagne). Volume 3, inédit, *Habilitation à Diriger des Recherches, Paris: Université Paris Ouest, Nanterre La Défense*.
- Baby-Collin V. et Cortes G., 2014, Nuevos despliegues del campo migratorio boliviano frente a la crisis / New trends in Bolivian migratory fields in the face of the crisis, *Revista CIDOB d'Afers Internacionals*, (106/107), p. 61-83.
- Baby-Collin V., Cortes G., Faret L. et Sassone S., 2009, Chapitre 6-Une approche comparée des circulations migratoires latino-américaines: les cas bolivien et mexicain, *Cortes G., Faret L., Les circulations transnationales, Paris, Armand Colin*, p. 91-106.
- Baby-Collin V., Cortes G. et Miret N., 2009a, "Les migrants " andins " en Espagne. Inscriptions spatiales et repérage de filières", *Mélanges de la Casa de Velázquez*, N°39-1/2009, p. 115-140.
- Baby-Collin V., Cortes G. et Miret N., 2009b, Migrants andins en Espagne : ruptures et continuités d'une géographie économique de l'immigration, *Méditerranée. Revue géographique des pays méditerranéens / Journal of Mediterranean geography*, (113), p. 41-53. DOI : 10.4000/mediterranee.3662
- Baby-Collin V., Medina L., Miret N. et Sassone S., 2014, Territorios bolivianos en las metrópolis españolas: Madrid y Barcelona, in Carlota S., Solé P. et Alisa P. (dir.), *Las migraciones bolivianas en la encrucijada interdisciplinar: evolución, cambios y tendencias*. CER

- Baby-Collin V. et Sassone S., 2010, Mondialisation de la Virgen de Urkupiña?, *Autrepart*, (4), p. 111-132.
- Bacon L., Clochard O., Honoré T., Lambert N., Mekdjian S. et Rekecewicz P., 2016, Cartographier les mouvements migratoires, *Revue européenne des migrations internationales*, 32(3 et 4), p. 185-214.
- Bairoch P., 1985, *De Jéricho à Mexico: villes et économie dans l'histoire*. Paris, France, Gallimard, 707 p.
- Barbosa C., 1999, Le "creuset" catalan? Construction nationalitaire et capacité d'intégration, *Pôle Sud*, 11(11), p. 24-37.
- Barou J., 2006, Étrangers dans la ville, *Informations sociales*, n° 130(2), p. 90-97.
- Barrère C. et Rozenholc C., 2018, *Les lieux de mobilité en question: acteurs, enjeux, formes, situations*. Éditions Karthala.
- Bars J. L., 2018, Le coût d'une existence sans droits. La trajectoire résidentielle d'une femme sans-papiers, *Espaces et sociétés*, n° 172-173(1), p. 19-33.
- Battegay A., 1992, L'actualité de l'immigration dans les villes françaises: la question des territoires ethniques, *Revue européenne des migrations internationales*, 8(2), p. 83-100.
- Battegay A., 2003, Les recompositions d'une centralité commerçante immigrée : la Place du Pont à Lyon, *Revue européenne des migrations internationales*, 19(vol. 19-n°2), p. 9-22. DOI : 10.4000/remi.432
- Beaud S., 2017, Raconter l'histoire d'une famille algérienne en France, *Idees économiques et sociales*, N° 189(3), p. 11-19.
- Benach Rovira N., 2021, En las fronteras de lo urbano, *Scripta Nova: revista electrónica de geografía y ciencias sociales*, 25(2), p. 11-35.
- Bergeon C. et Hoyez A.-C., 2015, Être migrant et vivre en squat. La santé à l'épreuve des trajectoires résidentielles précaires, *L'Espace Politique. Revue en ligne de géographie politique et de géopolitique*, (26).
- Bergeon C. et Miret N., 2016, *Interroger les parcours et trajectoires individuels pour comprendre l'espace relationnel des migrants*, Poitiers. Communication présentée au Colloque international des trente ans de MIGRINTER, Atelier 11.
- Berthomière W., 2012, juillet, *Enquête de signes : Migrations, Places et Continuité(s). Retour d'expérience à partir du cas israélien*. (Habilitation à diriger des recherches, Université de Poitiers). Repéré à <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00979565>
- Berthomière W., 2018, " En revenir différemment..": *Réflexions autour de l'interdisciplinarité dans l'étude des migrations internationales*, Communication présentée au Enjeux de l'interdisciplinarité dans l'étude des migrations internationales, Paris, France. Repéré à <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01876733>

- Berthomière W., Contreras Y., Le Roux G., Lulle T., Miret N., Montoya N. et Ramirez N., 2018, *Le rôle de la présence étrangère et des représentations collectives dans la rénovation d'une ancienne périphérie urbaine*, Communication présentée au CIST2018-Représenter les territoires/Representing territories.
- Berthomière W., Fromentin J., Lessault D., Michalon B. et Przybyl S., 2020, L'accueil des exilés dans les espaces ruraux en France : orientations nationales et déclinaisons locales d'une politique de dispersion, *Revue européenne des migrations internationales*, Vol. 36-2(2), p. 53-82.
- Berthomière W. et Imbert C., 2020, Le refuge ariégeois: atout et diversité d'une topographie de l'accueil, *Journal of Alpine Research/ Revue de géographie alpine*, (108-2).
- Berthomière W., Imbert C. et Michalon B., 2021, Exilés et «néos», *Études rurales*, (208), p. 18-39.
- Béteille R., 1981, Une nouvelle approche géographique des faits migratoires: champs, relations, espaces relationnels, *L'Espace géographique*, p. 187-197.
- Bigot B. L., 2019, 24h rue Khao San (Bangkok). Enclave touristique et observation photographique, *Mappemonde. Revue trimestrielle sur l'image géographique et les formes du territoire*, (126).
- Blanc-Chaléard M.-C., 2006, Les immigrés et le logement en France depuis le XIXe siècle. Une histoire paradoxale, *Hommes & Migrations*, 1264(1), p. 20-34. DOI : 10.3406/homig.2006.4524
- Bonnin P. et De Villanova R., 1999, *D'une maison l'autre, parcours et mobilités résidentielles*. Créaphis.
- Bonvalet C et Dureau F., 2000, Les modes d'habiter : des choix sous contraintes, in *Métropoles en mouvement. Une comparaison internationale*,. Paris, p.131-153.
- Bonvalet Catherine et Lelièvre É., 1995, Du concept de ménage à celui d'entourage : une redéfinition de l'espace familial, *Sociologie et sociétés*, 27(2), p. 177-190. DOI : <https://doi.org/10.7202/001076ar>
- Bonvalet, Christine et Lelièvre, Eva, 2005, Les lieux de la famille, *Espaces et sociétés*, 120-121,(1), p. 99-122.
- Boubakri Hassan, 1985, *Emigration commerçante en France et nouveaux comportements immobiliers à Ghomrassen, Sud-Est tunisien*, Communication présentée au Les Annales de la recherche urbaine vol. 25.
- Boubakri Hassan, 2013, Les migrations en Tunisie après la révolution, *Confluences Méditerranée*, 87(4), p. 31-46.
- Boubakri Hassen, 2000, Échanges transfrontaliers et commerce parallèle aux frontières tuniso-libyennes, *Monde arabe: Maghreb Machrek*, (170), p. 39-51.
- Bouillon F., 2003, Des migrants et des squats : précarités et résistances aux marges de la ville, *Revue européenne des migrations internationales*, 19(2), p. 23-46. DOI : 10.4000/remi.440
- Bouly de Lesdain S., 2003, Nouvelles configurations spatiales et mobilités dites `` réversibles '' , in *Ville mobile. Les territoires du déplacement en Ile-de-France*, Créaphis. p.29-39.

- Bourdin A., 1996, L'ancrage comme choix?, in *Mobilités et ancrages. Vers un nouveau mode de spatialisation ?* p.37-57.
- Boyer F., 2005, Le projet migratoire des migrants touaregs de la zone de Bankilaré: la pauvreté désavouée, *Stichproben. Wiener Zeitschrift für Kritische Afrikastudien*, (8), p. 47-67.
- Brachet J., 2009, Des migrants en transit: sociabilités et territorialités dans le Sahara nigérien, in *Les circulations transnationales, lire les turbulences migratoires contemporaines*. Armand Colin.
- Bréant H., 2018, Retours sur capital(e), *Actes de la recherche en sciences sociales*, 225(5), p. 54-66.
- Bredeloup S., 2013, Les temps du transit dans la migration africaine, *Journal des africanistes*, (83-2), p. 58-90. DOI : 10.4000/africanistes.3327
- Brun J., 1993, *La mobilité résidentielle et les sciences sociales: transfert de concept et questions de méthodes*, Communication présentée au Les Annales de la recherche urbaine vol. 59.
- Bully É., 2017, Habiter la jungle de Calais. Métropolitics.
- Cabré A. M., 1992, Les migrations en la reproducció de la població catalana, 1880-1980, *Documents d'Analisi Geografica*, 19-20,1991-1992, p. 33-55.
- Cabré Ana, 1999, *El sistema català de reproducció*. Proa.
- Cabré i Pla Anna, 2020, *El sistema català de reproducció : demografia i identitat*. Institut d'Estudis Catalans, 34 p.
- Calinon A.-S., Ploog K. et Thamin N., 2017, Construire l'espace. Une approche discursive, *Revue Klésis*, 38, p. 122-148.
- Candel F., 1985, *Els altres Catalans vint anys després* vol. 210. Edicions 62.
- Candel F. et Camarasa Folch R., 1964, Francesc Candel: Els altres Catalans.
- Caniglia C. et Signorelli A., 2007, Une expérience de didactique interdisciplinaire in progress par, in De Villanova R. (dir.), *Conjuguer la ville* Hamattan. Paris, p.133-148.
- Capellà Miternique H., 2019, Los locutorios en Barcelona: la construcción de un vínculo, *Instituto estudios regionales de la universidad nacional de Tucumán, 2005, vol. 17, p. 55-78*.
- Cardesín Díaz J. M., 2018, *La cosmovisión de un indiano: los jardines de " El pasatiempo " en la Galicia de 1900*, Communication présentée au Refugiados, exiliados y retornados en los mundos ibéricos (siglos XVI-XX).
- Cefaï D., 2007, *Isaac Joesph. L'athlète moral et l'enquêteur modeste*. Economica, 496 p.
- Ceriani-Sebregondi G., 2003, Migrations internationales: vers un nouvel habiter?, *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims*, 29(115), p. 59-74.
- Chabrol M., 2012, De nouvelles formes de gentrification? Dynamiques résidentielles et commerciales à Château-Rouge (Paris), *Carnets de géographes*, (4).

- Chabrol M., 2013, *Continuités d'usages et maintien d'une centralité commerciale immigrée à Château-Rouge (Paris)*, Communication présentée au Les Annales de la recherche urbaine vol. 108.
- Chabrol M., 2014, Évolutions récentes des quartiers d'immigration à Paris. L'exemple du quartier "africain" de Château-Rouge, *Hommes & migrations. Revue française de référence sur les dynamiques migratoires*, (1308), p. 87-95.
- Chabrol M., Dubucs H. et Endelstein L., 2019, centralités marchandes, de l'entrepreneuriat ethnique à la diversité urbaine, in Scioldo-Zürcher Y., Hily M.-A. et Ma Mung E. (dir.), *étudier les migrations internationales*. Tours, p.147-170.
- Chabrol M. et Rozenholc C., 2015, Rester en centre-ville. Ce(ux) qui résiste(nt) à la gentrification, *Uzance Revue d'ethnologie européenne de la fédération Wallonie-Bruxelles*, (4), p. 4.
- Chapuis A. et Jacquot S., 2014, Le touriste, le migrant et la fable cosmopolite. Mettre en tourisme les présences migratoires à Paris, *Hommes & migrations. Revue française de référence sur les dynamiques migratoires*, (1308), p. 75-84.
- Charef M., 1995, Migrations internationales et mutations socio-economiques dans le Souss-Massa (Maroc): Les articulations des migrations internes et des migrations internationales, *Urbanisation du monde arabe*, (28), p. 167-175.
- Choay F., 1965, *Françoise Choay. L'Urbanisme, utopies et réalités: une anthologie*. Éditions du Seuil.
- Cirici A., 1971, *Barcelona pam a pam*. Barcelona, Teide, 382 p.
- Clément V., Stock M. et Volvey A. (dir.), 2021, introduction générale, in *Mouvement de géographie Itinéraires d'une science sociale*. Presses universitaires de Rennes, p.7-19. Repéré à <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-03190955>
- Clerc P. et Garel J., 1998, La réception du modèle graphique de Burgess dans la géographie française des années cinquante aux années soixante-dix, *Cybergeo : European Journal of Geography*. DOI : 10.4000/cybergeo.5332
- Clochard O., 2017, *Atlas des migrants en Europe: approches critiques des politiques migratoires* Armand Colin. Paris, 173 p.
- Colectivo IOÉ, 2005, *Inmigración y vivienda en España*, Madrid : Ministerio de Trabajo y Asuntos sociales. 253 p. p.
- Collet A., 2008, Les « gentrificateurs » du Bas Montreuil : vie résidentielle et vie professionnelle, *Espaces et sociétés*, 132-133(1-2), p. 125-141. DOI : 10.3917/esp.132.0125
- Conradson D. et Latham A., 2005, Transnational urbanism: attending to everyday practices and mobilities, *Journal of Ethnic and Migration studies*, 31(2), p. 227-233.
- Córdoba Aldana J. H., 2014, *Mobilité internationale et dynamiques résidentielles à Bogota (Colombie)* (PhD Thesis). Rennes 2.
- Cortes Geneviève et Faret L., 2009, *Introduction : la circulation migratoire dans « l'ordre des mobilités »*.

- Cortes Genevieve et Miret N., 2009, " *Diálogos transatlánticos en torno a las migraciones latinoamericanas en España* " revue *Mélanges de la Casa Velazquez*, Tome 39-1, avril 2009 (7 articles dont 2 en français et 5 en espagnol, 150 p.). Repéré à <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-03190892>
- Cortes Geneviève et Pesche D., 2013, Territoire multisitué, *LEspace géographique*, Tome 42(4), p. 289-292.
- Dalmau M., 2020, Manters. Morabitisme i comerç informal als carrers de Barcelona, Marta Contijoch i Horacio Espinosa (eds.)(2019), *Quaderns de l'Institut Català d'Antropologia*, (36 (1)), p. 135-138.
- De Gourcy C., 2010, Revenir sur les lieux de l'origine. De la quête de « racines » aux épreuves du retour, *Ethnologie française*, 40(2), p. 349-356. DOI : 10.3917/ethn.102.0349
- Déaux L., 2021, Expériences d'ancrage dans les lieux de passage, *Hommes Migrations*, (2), p. 63-69.
- Debarbieux B., 2014, Enracinement – Ancrage – Amarrage : raviver les métaphores, *LEspace géographique*, Tome 43(1), p. 68-80.
- Delage Mathieu, 2014, Paris et ses migrants : dans les pas de Michelle Guillon, *Hommes & migrations. Revue française de référence sur les dynamiques migratoires*, (1308), p. 27.
- Delage Matthieu et Weber S., 2014, L'espace résidentiel des étrangers dans la métropole parisienne. Une exploration statistique, *Hommes & migrations. Revue française de référence sur les dynamiques migratoires*, (1308), p. 13-26.
- Desponds D. et Bergel P., 2013, Vers un ethnoburb à la française ? Ancrages et diffusions des étrangers acquéreurs de biens immobiliers en Île-de-France, *Espaces et sociétés*, n° 154(3), p. 49-69.
- de Villanova R., 2007, Espace de l'entre-deux ou comment la mobilité des immigrés recrée du territoire, *L'Homme & la Société*, 165-166(3-4), p. 65-83. DOI : 10.3917/lhs.165.0065
- Di Méo G., 1998, De l'espace aux territoires : éléments pour une archéologie des concepts fondamentaux de la géographie, *L'Information Géographique*, 62(3), p. 99-110. DOI : 10.3406/ingeo.1998.2586
- Diminescu D., 2009, *Chapitre 15 - Le migrant dans un système global des mobilités, Les circulations transnationales*. Armand Colin. Repéré à <https://www.cairn.info/les-circulations-transnationales--9782200244606-page-211.htm>
- Domenach H. et Picouet M., 1995, *Les migrations*. FeniXX, 144 p.
- Domingo i Valls A., 2015, Pròleg" Una comparació necessària", *Recerca i immigració VII: migracions dels segles XX i XXI: una mirada candeliana*, p. 9-11.
- Domínguez-Mujica J., López de Lera D., Ortega-Rivera E. et Pérez-Caramés A., 2020, El sistema migratorio de Latinoamérica-España: ¿Ha sido la crisis económica un paréntesis?, *Cuadernos Geográficos*, 59(3), p. 37-57. DOI : 10.30827/cuadgeo.v59i3.9223
- Donzelot J., 2004, La ville à trois vitesses : relégation, périurbanisation, gentrification, *Esprit (1940-)*, (303 (3/4)), p. 14-39.



- Doraï K. et Puig N., 2012, *L'urbanité des marges*. Téraèdre (Coll. Un lointain si proche).
- Dorier-Apprill E. et Gervais-Lambony P., 2001, *Vocabulaire de la ville: notions et références*. Éd. du temps.
- Doron A., 2015, De la marge au monde : la structuration mouvementée d'une place marchande transnationale à Ben Gardane (Tunisie), *Les Cahiers d'EMAM. Études sur le Monde Arabe et la Méditerranée*, (26). DOI : 10.4000/emam.1065
- Dubar C., 1998, Trajectoires sociales et formes identitaires. Clarifications conceptuelles et méthodologiques, *Sociétés Contemporaines*, 29(1), p. 73-85. DOI : 10.3406/socco.1998.1842
- Dubucs H., 2011, Habiter une ville lointaine: le cas des migrants japonais à Paris, *Carnets de géographes*, (2).
- Dubucs H., 2014, Les Japonais à Paris. Entre invisibilité résidentielle et hypervisibilité commerciale, *Hommes & migrations. Revue française de référence sur les dynamiques migratoires*, (1308), p. 45-52.
- Dubucs H. et Endelstein L., 2020, Commerce et migrations pratiques et jeux d'identification dans huit espaces marchands parisiens, in *Penser les migrations: pour repenser la société*. Tours, Presses universitaires François-Rabelais, p.225-238.
- Dupont V., 2010, Création de nomades urbains et appauvrissement. Impact des politiques d'éradication des camps de squatters à Delhi, *Revue Tiers Monde*, (1), p. 25-45.
- Dureau F., 2002, Les systèmes résidentiels: concepts et applications, *L'accès à la ville. Les mobilités spatiales en question, Paris, L'Harmattan*, p. 355-382.
- Dureau F., Lulle T., Souchaud S. et Contreras Y., 2014, *Mobilités et changement urbain. Bogota, Santiago et São Paulo*, <http://journals.openedition.org/lectures>. Rennes (Presses universitaires de).
- Dureau F., Miret N., Cordoba Aldana et Florez C., 2011, Encuestas movilidad espacial Bogotá METAL 2009. Metodología de las encuestas.
- Eade J. et Smith M. P., 2011, *Transnational ties: Cities, migrations, and identities*. Transaction Publishers.
- Escribano A. I., De Lera D. L. et Buján R. M., 2002, *Los preferidos del siglo XXI: la inmigración latinoamericana en España*, Communication présentée au La inmigración en España: contextos y alternativas.
- Escrivá Á., 2000, ¿Empleadas de por vida? Peruanas en el servicio doméstico de Barcelona, *Papers. Revista de Sociologia*, 60, p. 327-342. DOI : 10.5565/rev/papers/v60n0.1046
- Eseverri Mayer C., 2015, *Jóvenes en tierra de nadie: hijos de inmigrantes en un barrio de la periferia de Madrid* vol. 289. CIS-Centro de Investigaciones Sociológicas.
- Feildel B. et Martouzet D., 2012, La mobilité comme modalité de l'ancrage : enrichir l'évaluation de la durabilité des espaces périurbains, *Recherche Transports sécurité*, 2012(03-04), p. 271-289. DOI : 10.1007/s13547-012-0042-8

- Fellu J., Peñaranda-Cólera M. C. et Gil-Juárez A., 2012, Comunidades imaginadas: nacionalismo banal en los locutorios de Barcelona., *AIBR. Revista de Antropología Iberoamericana*, 7(2), p. 197-224.
- Fijalkow Y. et Lévy J.-P., 2008, Un siècle d'étude sur l'habitat français en géographie urbaine (1900-2000), *Annales de géographie*, n° 662(4), p. 20-41.
- Flores E., 2014, *mémoire sur les argentins de retour a chercher*. Poitiers.
- Frémont A., 1974, Recherches sur l'espace vécu, *Espace géographique*, tome 3(3), p. 231-238.
- Frémont A., 1980, L'espace vécu et la notion de région, *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims*, 41(1), p. 47-58. DOI : 10.3406/tigr.1980.1081
- Fries-Paiola C. et Gasperin A. D., 2014, Introduction: Les pratiques habitantes au coeur de la recherche contemporaine sur les «lieux de la ville», *Revue Géographique de l'Est*, 54(3-4).
- Galeano J. et Bayona Carrasco J., 2015, Assentament territorial de la població estrangera a l'Àrea Metropolitana de Barcelona en el segle XXI, *Recerca i immigració VII: migracions dels segles XX i XXI: una mirada candeliana*, p. 95-192.
- Galeano J. et Bayona Carrasco J., 2018, Residential segregation and clustering dynamics of migrants in the metropolitan area of Barcelona, *Quetelet Journal*, 6(1), p. 99-127.
- Galinié H., 2019, Préface, in *La fabrique de la ville : Espace et sociétés à Tours (ixe-xiiiè siècle)*. Paris, Éditions de la Sorbonne, p.5-7. Repéré à <http://books.openedition.org/psorbonne/33561>
- Gallais J., 1976, De quelques aspects de l'espace vécu dans les civilisations du monde tropical, *L'Espace géographique*, p. 5-10.
- García Almirall P., 2008, "La trayectoria residencial de la inmigración en Madrid y Barcelona. Un esquema teórico a partir del análisis cualitativo", *Arquitectura, Ciudad y Entorno*, 3(8), p. 39-52.
- García D. M. et Mayorga J. M., 2020, ¿Más integrados de lo que creemos? Migración venezolana en Bogotá y municipios vecinos. Proyecto Migración.
- García-Almirall M. P., Fullaondo Elorduy-Zapaterieche A. et Frizzera A., 2008, Inmigración y espacio socio-residencial en la Región Metropolitana de Barcelona, *Ciudad y territorio, Estudios territoriales*, 40(158), p. 727-742.
- García-López M.-À., Nicolini R. et Roig J.-L., 2018, Segregation and urban spatial structure in Barcelona: Does history really matter?, *Available at SSRN 2971993*.
- Garnier J., 2007, Véronique LASSAILLY-JACOB (coordinatrice), Territoires d'exil, les camps de réfugiés, *Revue européenne des migrations internationales*, 23(1), p. 185-187.
- Gerardo Alvarado J., 2006, Los unos, los otros y las cosas normales de la vida: una etnografía de locutorios en Barcelona, *Athenea digital: revista de pensamiento e investigación social*, (9), p. 315-323.
- Germain A., 1999, Les quartiers multiethniques montréalais: une lecture urbaine, *Recherches sociographiques*, 40(1), p. 9-32.

- Gervais-Lambony P., 2001, La citadinité, un arbre dans la forêt ou comment un mot peut en cacher d'autres..., in *vocabulaire de la ville. Notions et références* E. Dorier-Apprill. éditions du temps, p.92-108.
- Gil Alonso F., 2010, Análisis de dos propuestas metodológicas para estimar las salidas de extranjeros de España: las bajas por caducidad padronales y la renovación de las tarjetas de residencia temporales, *Revista Estadística Española*, 2010, vol. 52, num. 174, p. 277-309.
- Gillot G., 2014, *La ville nouvelle coloniale au Maroc: moderne, salubre, verte, vaste*.
- Girard V., Lambert A. et Steinmetz H., 2013, Propriété et classes populaires: des politiques aux trajectoires, *Politix*, (1), p. 7-20.
- Girard V. et Rivière J., 2013, Grandeur et décadence du "périurbain". Retour sur trente ans d'analyse des changements sociaux et politiques, *Métropolitiques*. On line at <http://www.metropolitiques.eu/>.
- Giroud M., 2007, *Résister en habitant?: renouvellement urbain et continuités populaires en centre ancien (Berriat Saint-Bruno à Grenoble et Alcântara à Lisbonne)* (PhD Thesis). Poitiers.
- Giroud, M., Cordoba, H., Guillon, M., Miret, N., 2014, L'expérience migratoire en Europe et ses effets urbains à Bogota Santiago et São Paulo », in , PUR. Pp175-207., in *Mobilités et changement urbain. Bogota, Santiago et São Paulo* PUR. p.175-207.
- Goñi Ros B., 2007, *Identificación, localización y caracterización de las secciones censales desfavorecidas de la Región Metropolitana de Barcelona* (Master's Thesis). Universitat Politècnica de Catalunya.
- Gourcy C. D., 2013, Partir, rester, habiter: le projet migratoire dans la littérature exiltaire, *Revue européenne des migrations internationales*, 29(4), p. 43-57.
- Grafmeyer Y., 1994, *Sociologie urbaine* Nathan. Paris, 128 p.
- Granovetter M., 2006, L'influence de la structure sociale sur les activités économiques, *Sociologies pratiques*, 13(2), p. 9-36.
- Guillon M., 1978, La répartition géographique des étrangers dans l'agglomération parisienne, *Aspect INSEE. Île-de-France*, pp.45-96.
- Guillon M., 1993, Immigration: le renforcement de la polarisation parisienne, 1975-1990, *Espace Populations Sociétés*, 11(2), p. 371-378.
- Guillon M., 1996, Inertie et localisation des immigrés dans l'espace parisien., *Espace Populations Sociétés*, 14(1), p. 55-63.
- Guillon M. et Taboada-Leonetti I., 1988, *Les immigrés des beaux quartiers. La communauté espagnole dans le XVIe*. Paris, L'Harmattan.
- Guillon M. et Taboada-Leontetti, I., 1986, Le triangle de Choisy : Un quartier chinois à Paris.
- Guilmoto C. Z. et Sandron F., 2000, La dynamique interne des réseaux migratoires dans les pays en développement, *Population*, 55(1), p. 105-135. DOI : 10.2307/1534767

- Haumont, Nicole et Jean-Yves Authier., 1996, *La ville, agrégation et ségrégation sociales*. Editions L'Harmattan.
- Hernández i Martí G.-M. et Torres Pérez F., 2015, La hegemonía cultural del glolugar: entre la relegación y la reivindicación local. El caso de Valencia, *Política y Sociedad*, 2015, vol. 52, num. 1, p. 53-73.
- Herrera G. et Carrillo E. M. C., 2009, Transformaciones familiares en la experiencia migratoria ecuatoriana, *Mélanges de la Casa de Velázquez. Nouvelle série*, (39-1), p. 97-114. DOI : 10.4000/mcv.591
- Hily M.-A., 2009, Migrants dans une banlieue beyrouthine, *Maghreb - Machrek*, 199(1), p. 61-70. DOI : 10.3917/machr.199.0061
- Hily M.-A., Berthomière W. et Mihaylova D., 2004, La notion de 'réseaux sociaux' en migration, *Hommes & migrations*, (1250), p. 6-12.
- Hirschhorn M. et Berthelot Jean M., 1996, *Mobilités et ancrages. Vers un nouveau mode de spatialisation ?* L'harmattan. 157 p.
- Homs C. C. P., 1999, Setmanes santes d'inspiració andalusa a l'Hospitalet, *Quaderns d'estudi*, p. 113-159.
- Imbert C., Dubucs H., Dureau F. et Giroud M., 2014, *D'une métropole à l'autre: pratiques urbaines et circulations dans l'espace européen*. Armand Colin.
- Íñiguez-Rueda L., Martínez L. M., Muñoz-Justicia J., Peñaranda-Cólera M. C. et Vitores González A., 2012, Los locutorios como estación de asociaciones: El lugar de las tecnologías de la información y la comunicación en los procesos migratorios, *Migraciones internacionales*, 6(4), p. 75-105.
- Jaffrelot C. et Lequesne C., 2009, *L'enjeu mondial. Les migrations*. Paris, Presses de Sciences Po, 320 p. Repéré à <https://www.cairn.info/l-enjeu-mondial-2--9782724611311.htm>
- Jaramillo González S., 2017, Política de vivienda y reformas liberales en Colombia (1990-2015), *Política de vivienda y reformas liberales en Colombia (1990-2015)*, p. 79-102. DOI : 10.3280/ASUR2017-118S05
- Jones G., 2003, Le trésor caché du Quartier indien : esquisse ethnographique d'une centralité minoritaire parisienne, *Revue européenne des migrations internationales*, 19(1), p. 233-243. DOI : 10.4000/remi.3005
- Kaplan A., 1998, *De Senegambia a Cataluña: Procesos de aculturación e integración social*. Fundación "la Caixa".
- Kirszbaum T. et Simon P., 2001, Les Discriminations raciales et ethniques dans l'accès au logement social, p. 84.
- Lacrampe-Camus I., 2019, Reconfiguration des ancrages et construction des origines dans un contexte de double migration. Jeunes d'origine équatorienne entre l'Espagne et Londres, *Cahiers des Amériques latines*, (91), p. 153-170. DOI : 10.4000/cal.9528
- Lacroix T., 2018, *Le transnationalisme: Espace, temps, politique* (PhD Thesis). Université de Paris Est.

- Lacroix T., Audebert C. et Ma Mung E., 2021, La Chapitre 3 famille transnationale dans les recherches sur les migrations, *La famille à distance: Mobilités, territoires et liens familiaux*, p. 73.
- Lacroix T., Dagbani F., Dureau F., Robin N. et Scioldo-Zürcher Y. (dir.), 2020, *Penser les migrations: pour repenser la société*. Tours, Presses universitaires François-Rabelais.
- Lacroix T. et Miret N., 2015, L'Espagne comme creuset des recompositions des espaces et des relations migratoires, in Schmoll C., Thiollet H. et Wenden C. W. de (dir.), *Migrations en Méditerranée*. CNRS Editions. Repéré à <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01227121>
- Lacroix T. et Miret N., 2021, Chapitre 15 : La géographie des migrants : entre circulations et ancrages, in *Mouvement de géographie Itinéraires d'une science sociale* Sous la direction de Vincent Clément, Mathis Stock, Anne Volvey". Presses universitaires de Rennes, p.247.
- Lafleur J.-M. et Duchesne J., 2017, Migration de retour, genre et remises sociales : le retour des migrantes boliviennes d'Espagne durant la crise économique, *Revue européenne des migrations internationales*, 33(vol. 33-n°2 et 3), p. 183-201. DOI : 10.4000/remi.8650
- Lagarde D. et Dorai K., 2017, De la campagne syrienne aux villes jordaniennes. Un réseau marchand transfrontalier à l'épreuve du conflit syrien, *Espace populations sociétés. Space populations societies*, (2017/2). DOI : 10.4000/eps.7212
- Laino G. et Cattedra R., 1994, Espaces d'immigration et formes urbaines : considérations sur le cas de Naples, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 10(2), p. 175-185. DOI : 10.3406/remi.1994.1414
- Lazzarotti O., 2012, *Habiter. Vers un nouveau concept?* Paris.
- Le Bars J., 2018, Le coût d'une existence sans droits. La trajectoire résidentielle d'une femme sans-papiers, *Espaces et sociétés*, n° 172-173(1), p. 19-33.
- Le Bigot B., 2016, Le « tour du monde » des backpackers, voyage normalisé ?, *Via. Tourism Review*, (9). DOI : 10.4000/viatourism.316
- Le Roux G., 2015, *(Re) connaître le stade de peuplement actuel des grandes villes latino-américaines. Diversification des parcours des habitants et des échelles du changement urbain à Bogota (Colombie)*. (PhD Thesis). Université de Poitiers.
- Lefebvre, 1968, *le droit à la ville suivi de Espace et Politique* Anthropos. Paris.
- Lefebvre H., 1972, *Le Droit à la ville*. 1968, Paris: Anthropos, 31996.
- Lefebvre H., 2000, *la production de l'espace*(4<sup>e</sup> édition). Paris, Anthropos, 485 p.
- Lehman-Frisch S., 2009, La ségrégation : une injustice spatiale ? Questions de recherche, *Annales de géographie*, n° 665-666(1), p. 94-115.
- Lelièvre E., 1999, Collecter des données de mobilité: des histoires migratoires aux biographies d'entourage, *Espace populations sociétés*, 17(2), p. 195-205.
- Lessault D., Beauchemin C. et Sakho P., 2011, Migration internationale et conditions d'habitat des ménages à Dakar, *Population*, 66(1), p. 197-228.

- Lessault D. et Berthomière W., 2019, Les champ migratoire : une notion fondatrice des théories contemporaines des migrations internationales, *in Etudier les migrations internationales*. Presses universitaires François Rabelais, p.21-50. Repéré à <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02085125>
- Lévy J. et Lussault M., 2003, Géographie. Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés., *Paris*, 1(033), p. 399.
- Lévy J.-P., 2003, Peuplement et trajectoires dans l'espace résidentiel: le cas de la Seine-Saint-Denis, *Population*, 58(3), p. 365-400.
- Lévy J.-P., Dureau F. et Bieber A., 2002, *L'accès à la ville: les mobilités spatiales en questions*.
- Lussault M., 2007, Habiter, du lieu au monde. Réflexions géographiques sur l'habitat humain, *Paquot Thierry, Lussault Michel, Younès Chris, Habiter, le propre de l'humain: villes, territoires et philosophie, Paris, La Découverte*, p. 35-51.
- Ma Mung E., 1992, L'expansion du commerce ethnique : Asiatiques et Maghrébins dans la région parisienne, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 8(1), p. 39-59. DOI : 10.3406/remi.1992.1593
- Ma Mung E., 2009, Le point de vue de l'autonomie dans l'étude des migrations internationales: "penser de l'intérieur" les phénomènes de mobilité., *in Les mondes de la mobilité*, Françoise Dureau; Marie-Antoinette Hily. Rennes, Presses de l'Université de Rennes,, p.25-38.
- Ma Mung E., Dorai M. K., Hily M.-A. et Loyer F., 1998, La circulation migratoire, bilan des travaux. Synthèse, p. 19.
- Ma Mung E. et Guillon M., 1986, Les commerçants étrangers dans l'agglomération parisienne, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 2(3), p. 105-134. DOI : 10.3406/remi.1986.1115
- Marcus G. E., (s. d.), Ethnography in/of the World System: The Emergence of Multi-Sited Ethnography, p. 24.
- Marème Niang, 2014, 9 décembre, *l'habiter en migration : Sénégalais et Gambiens à Barcelone*. Université de Montpellier 3.
- Marquez F., 2013, De territorios, fronteras e inmigrantes: representaciones translocales en La Chimba, Santiago de Chile, *Chungará (Arica)*, 45(2), p. 321-332.
- Martínez L. M., Peñaranda-Cólera M. C., Vitores A. et Iñiguez-Rueda L., 2011, Los locutorios como espacios de integración: las tecnologías de la información y la comunicación en la construcción de redes e identidades, *Psicoperspectivas*, 10(1), p. 243-270.
- Martiniello M. et Rea A., 2011, Des flux migratoires aux carrières migratoires. Éléments pour une nouvelle perspective théorique des mobilités contemporaines, *SociologieS*. Repéré à <http://journals.openedition.org/sociologies/3694>
- Martori J. C., Hoberg K. et Surinach J., 2006, Población inmigrante y espacio urbano: Indicadores de segregación y pautas de localización, *EURE (Santiago)*, 32(97), p. 49-62.
- Masciotra D., 2007, Le constructivisme en termes simples, *Revue Vie Pédagogique*, Nb 143.

- Mateo Ferrer A., 2012, *la filière de la région de Kolda (Sénégal) vers la Catalogne. filière migratoire ethnique : origine, fonctionnement et évolution au fil des générations* (Master 1 dir. N Miret et V. Petit). Poitiers.
- Mathieu N., 2007, L'évolution des modes d'habiter: un révélateur des mutations des sociétés urbaines et rurales, *Nouvelles urbanités, nouvelles ruralités en Europe, Bruxelles, PIE Peter Lang*, p. 25-66.
- McAvay H., 2018, Quels logements et quels quartiers ? L'intégration résidentielle des immigrés en France, *Population*, 73(2), p. 351-380. DOI : 10.3917/popu.1802.0351
- Mekdjian S. et Elise O., 2016, Médier les récits de vie. Expérimentations de cartographies narratives et sensibles., *M@ ppemonde*, (118).
- Messamah K. et Toubon J.-C., 1989, La Goutte d'Or. Constitution, mode d'appropriation et de fonctionnement d'un espace pluri-ethnique, *Hommes & Migrations*, 1122(1), p. 9-19.
- Michalon B., 2003a, Circuler entre Roumanie et Allemagne, *Balkanologie. Revue d'études pluridisciplinaires*, 7(1), p. 19-42. DOI : 10.4000/balkanologie.466
- Michalon B., 2003b, décembre, *Migrations des Saxons de Roumanie en Allemagne. Mythe, interdépendance et altérité dans le " retour "* (Theses, Université de Poitiers). Repéré à <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00330004>
- Miranda A., 2018, Recompositions familiales en situations migratoires, *Trocadero*, (30), p. 75-93. DOI : 10.25267/Trocadero.2018.i30.05
- Miranda A., 2020, Hiérarchies spatialisées : jeux de miroirs entre migrant.e.s et non migrant.e.s. à Terzigno (Naples), in Vaiou D. et Micha I. (dir.), *La ville autrement*. ISTE. Repéré à <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02528109>
- Miret E., 2007, carta de poitiers, *Zerovuittresquaranta (Vilassar de Mar, núm. 198-200, Juny-agost 2007)*, (196-198).
- Miret N., 1991, *L'urbanisme à Barcelone a la veille des jeux olympiques : le marathon de l'équilibre*. Université de poitiers.
- Miret N., 1996, Le Catalanisme et le système migratoire catalan, *Revue Europeenne des Migrations Internationales*, 12(1), p. 53-75. DOI : 10.3406/remi.1996.1497
- Miret N., 1998, janvier, *Métropolisation et recomposition d'un espace d'immigration méditerranéen : le cas de Barcelone* (Theses, Université de Poitiers). Repéré à <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00457928>
- Miret N., 2000, Territorialités migrantes et recompositions de la métropole barcelonaise, *Géographes associés*, N°24. Repéré à <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-03190945>
- Miret N., 2001, Las aportaciones de la inmigración al proceso de metropolización : el caso de Barcelona, *Scripta Nova*, 94(72), 01., p. 11.
- Miret N., 2003, La immigració i l'articulació de l'espai metropolità." L'avenç, *Revista d'història i cultura*, N°277, Febrer 2003., *L'Avenç*, N°277, Febrer 2003. Repéré à <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-03190935>

- Miret N., 2009a, Inmigración y metropolización en Barcelona, *AREAS, Revista Internacional de Ciencias Sociales*, (28), p. 103-116.
- Miret N., 2009b, Les déterminants de l'insertion résidentielle d'une immigration récente : les andins à Barcelone, *Migrations Societe*, N° 125(5), p. 129-145.
- Miret N., 2009c, L'immigration dans un contexte de basculement migratoire récent : l'exemple de l'Espagne, in AKOKA K., GONIN P. et HAMELIN D. (dir.), *Migrants d'ici et d'ailleurs. Du transnational au local*. Atlantique, éditions de l'actualité scientifique Poitou-Charentes, p.99-114. Repéré à <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-03191041>
- Miret N., Serra del Pozo P. (2013). "El papel de la inmigración extranjera en el cambio social y urbano de el Besòs i el Maresme, un barrio periférico de Barcelona. Interrogaciones a partir de un estudio exploratorio", *Estudios geográficos*, Vol. LXXIV, 274, p. 193-229,.
- Miret N., 2018, *La circulación de los modos de habitar en migración entre Europa y américa latina: ¿impactos posibles en el cambio urbano de las ciudades de origen?*., Communication présentée au LASA 2018 Congress, Workshop "Circulaciones migratorias entre América Latina y Europa y sus efectos socio-espaciales", Barcelona, Spain. Repéré à <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-03191346>
- Miret N. et Audebert C., 2019, *Migrations internationales et dynamiques des espaces métropolitains*. Presses universitaires François Rabelais. Repéré à <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02085132>
- Miret N. et Bergeon C., 2020, La matrice biographique pour articuler les parcours et les reconfigurations d'un espace migratoire, in *Penser les migrations: pour repenser la société*. Tours, Presses universitaires François-Rabelais.
- Miret N. et Cordoba Aldana J. H. C., 2015, L'habiter en migration. Hypothèses à partir de l'exemple des Bogotains de Barcelone, *IdeAs. Idées d'Amériques*, (6). DOI : 10.4000/ideas.1312
- Miret N. et Niang M., 2015, Gambie, *Dictionnaire des migrations internationales. Approche géohistorique*. Paris, Armand Colin.
- Miret N. et Souchaud S., 2003, *Reconfigurations migratoires et intégration régionale dans le bassin de La Plata*, Document inédit. Repéré à <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00121984>
- Módenes Cabrerizo J. A., 2015, L'habitatge: el context residencial dels nous catalans, *Recerca i immigració VII: Migracions dels segles XX i XXI: una mirada candeliàna*, p. 123-144.
- Monnet N., 2000, El uso del espacio público por parte de los nuevos habitantes del Casc Antic de Barcelona: continuidad e innovaciones., *Scripta Nova. Revista Electrónica de Geografía y Ciencias Sociales*, 2000, num. 69 (48).
- Moutin C., 2012, *Trajectoires de migrants colombiens de retour à Bogota : des histoires de familles*. Poitiers.
- Muñiz I. et García-López M.-A., 2013, Anatomía de la dispersión urbana en Barcelona, *EURE (Santiago)*, 39(116), p. 189-219. DOI : 10.4067/S0250-71612013000100008
- Nadal i Oller J., 1966, La población española (XVI-XX), *Editorial Ariel. Barcelona*.



- Nedelcu M., 2010, (Re)penser le transnationalisme et l'intégration à l'ère du numérique. Vers un tournant cosmopolitique dans l'étude des migrations internationales?, *Revue européenne des migrations internationales*, 26(2), p. 33-55. DOI : 10.4000/remi.5122
- Nel-lo O. et Blanco I., 2015, La segregació urbana a la regió metropolitana de Barcelona. Pla Estrategic Metropolità de Barcelona.
- Niang-Ndiaye M., 2019, Les « territorialités migrantes » : un mode d'habiter en migration, *Rhizome*, 71(1), p. 34-41. DOI : 10.3917/rhiz.071.0034
- Noiriel G., 1988, *Le creuset français* le seuil. Paris, 441 p.
- Ortiz-Guitart A., 2004, Sens du lieu pour les femmes d'un quartier multiculturel de Barcelone (El Raval), *Espace populations sociétés. Space populations societies*, (2004/1), p. 59-69.
- Oso Casas L., 2005, La réussite paradoxale des bonnes espagnoles de Paris, *Revue européenne des migrations internationales*, 21(1), p. 107-129. DOI : 10.4000/remi.4222
- Oso L., 2017, ¿Nuevas criadas y porteras en París?: reactivación de los campos sociales transnacionales de la emigración española tras la crisis económica, *Migraciones. Publicación del Instituto Universitario de Estudios sobre Migraciones*, (43), p. 39-63. DOI : 10.14422/mig.i43.y2017.003
- Oso L., Sáiz A. et Cortés A., 2017, "Movilidades cruzadas" en un contexto de crisis: Una propuesta teórica para el estudio de la movilidad geográfica y social, con un enfoque de género, transnacional e intergeneracional, *Revista Española de Sociología*, 26(3), p. 293-306.
- Palash P., 2019, Organiser la protection sociale transnationale en temps de crise. Familles équatoriennes entre l'Équateur, l'Espagne et l'Angleterre.
- Palash P. et Baby-Collin V., 2019, The other side of need: Reverse economic flows ensuring migrants' transnational social protection, *Population, Space and Place*, 25(5), p. e2219.
- Palash P. et Mingot E. S., 2019, Gérer la vieillesse dans les familles transnationales. Ethnographies comparées Équateur/Soudan, *Espaces et sociétés*, (3), p. 121-136.
- Pascual de Sans À., 1983, Los movimientos migratorios de retorno. Significación y perspectivas, *Documents d'anàlisi geogràfica*, (3), p. 047-069.
- Paulet J.-P., 2009, *Manuel de géographie urbaine*. Armand colin.
- Peñaranda M. C., Vitores A., Martínez L. M., Justicia J. M. et Íñiguez-Rueda L., 2011, El acceso público a las tecnologías de la información y la comunicación: el lugar de los locutorios en los procesos migratorios, *Papeles del CEIC. International Journal on Collective Identity Research*, (1), p. 1-37.
- Péraldi M., 2020, "Migrantologie critique" vol. 2020 : <https://medihal.archives-ouvertes.fr/hal-02985394>.
- Pérez-Caramés A., Ortega-Rivera E., López de Lera D. et Domínguez-Mujica J., 2018, La emigración española en tiempos de crisis (2008-2017): análisis comparado de los flujos a América Latina y Europa, *Notas de Población*, julio-diciembre(107), p. 11-40.
- Permanyer Ll., 1991, *Historia de l'Eixample* Plaza&Janés ed. Barcelona, 224 p.

- Piché V., 2013, *Les théories de la migration*. Ined, 538 p.
- Pinel J., 2020, *Les espaces de la retraite internationale: pour une géographie du contre-champ migratoire*.
- Pliez O., 2007, Des jeans chinois dans les rues du Caire, ou les espaces discrets de la mondialisation, *Mappemonde*, 88(4), p. 14.
- Pliez O., 2009, Salloum (Égypte), une bourgade bédouine sur les routes de la mondialisation, *L'Espace géographique*, 38(1), p. 31-42. DOI : 10.3917/eg.381.0031
- Poinard M., 1991, *Les Portugais dans l'émigration: une géographie de l'absence* (PhD Thesis). Repéré à <http://www.theses.fr/1991TOU20051>
- Portes A., 1999, La mondialisation par le bas, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 129(1), p. 15-25.
- Potot S., 2018, Critique du transnationalisme. Un regard sur la formation en sociologie des migrations à l'URMIS, *e-Migrinter*, (17).
- Provansal D., Monnet N., Miquel C. et Tabakman E., 2007, *4: Barcelone: de sa projection internationale à l'affirmation de ses repérages identitaires*. La Découverte.
- Ramírez González N., 2018, Cuando domina la lógica del urbanismo empresarial: La Chimba y su transformación dominada por el neoliberalismo.
- Ramos C., 2018, Onward migration from Spain to London in times of crisis: the importance of life-course junctures in secondary migrations, *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 44(11), p. 1841-1857. DOI : 10.1080/1369183X.2017.1368372
- Raulin A., 2009, Minorités urbaines: des mutations conceptuelles en anthropologie, *Revue européenne des migrations internationales*, 25(vol. 25-n°3), p. 33-51. DOI : 10.4000/remi.4983
- Razy É. et Baby-Collin V., 2011, La famille transnationale dans tous ses états, *Autrepart*, 57-58(1-2), p. 7-22. DOI : 10.3917/autr.057.0007
- Richard F., Tommasi G. et Saumon G., 2017, Le capital environnemental, nouvelle clé d'interprétation de la gentrification rurale ?, *Norois. Environnement, aménagement, société*, (243), p. 89-110. DOI : 10.4000/norois.6106
- Ripoll F. et Veschambre V., 2005, Introduction. L'appropriation de l'espace comme problématique, *Norois. Environnement, aménagement, société*, (195), p. 7-15.
- Robin N., 1999, Les espaces de transit dans les migrations internationales ouest-africaines, *Cambrezy, Bonnemaïson, Quinty-Bourgeois (eds.): Les territoires de l'identité*, 1, p. 297-315.
- Rovira T., 2021, Barcelona 1945-70. El fenómeno de la inmigración. El caso de Bellvitge., *Revista RUA*, 13(25).
- Rozenholc C., 2017, Penser les mobilités internationales à l'aune des lieux qu'elles produisent. Pistes de réflexion à partir du tourisme religieux (Israël, États-Unis, Europe), *Revue européenne des migrations internationales*, 33(4), p. 179-196.

- Rúbies I. P., Bayona Carrasco J. et Fernando G.-A., 2014, *Pautas territoriales recientes de la movilidad residencial en las mayores regiones metropolitanas españolas: ¿Cambios coyunturales o estructurales?*, Communication présentée au Cambio demográfico y socio territorial en un contexto de crisis: XIV Congreso Nacional de la Población.
- Rubio S. P., 2000, El trasvase de desigualdades de clase y etnia entre mujeres: los servicios de proximidad, *Papers: revista de sociologia*, p. 275-289.
- Rubio S. P., 2012, Familia transnacional y redefinición de los roles de género. El caso de la migración boliviana en España, *Papers: revista de sociologia*, p. 661-684.
- Ruizi Almar, E. et Marco i Garcia C., 2021, mai, Distribució de la renda per llars Característiques de la renda a l'Àrea Metropolitana de Barcelona, 2018 per seccions censals. Area maropolitana de Barcelona. Estudis territorials.
- Sassen S., 1994, *L'ethnicité et l'espace dans la ville globale: une nouvelle frontière*, Communication présentée au Les Annales de la recherche urbaine vol. 64.
- Sayad A., 1977, Les trois "âges" de l'émigration algérienne en France, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 15(1), p. 59-79.
- Schaeffer F., 2009, Chapitre 4–La circulation migratoire, révélatrice de la structuration sociospatiale du champ migratoire marocain, *Geneviève Cortes éd., Les circulations transnationales. Lire les turbulences migratoires contemporaines. Armand Colin*, p. 61-72.
- Schaeffer F. V., 2004, *Le territoire des passe-frontières: dynamiques sociales, identitaires et spatiales de la structuration du champ migratoire marocain* (PhD Thesis). Poitiers.
- Schiller N. G. et Çağlar A., 2011, *Locating migration: Rescaling cities and migrants*. Cornell University Press.
- Schmoll C., 2020, *Les damnées de la mer: femmes et frontières en Méditerranée*. la Découverte.
- Segura D. M., 2008, La inmigración latinoamericana en l'Hospitalet de Llobregat: una mirada desde lo cotidiano, *Quaderns d'estudi*, p. 97-140.
- Serra del Pozo P., 2007, Le commerce des immigrés dans la vieille ville de Barcelone., *in Les nouveaux territoires migratoires: entre logiques globales et dynamiques locales*. Publications de l'université de Deusto.
- Serra del Pozo P., 2011, Dispersión y suburbanización. Nuevos paisajes étnicos, *Revista Internacional de Organizaciones= International Journal of Organizations*, (6), p. 65-79.
- Serra del Pozo P. S., 2006, El comercio de los inmigrantes en el centro histórico de Barcelona en 2004, *Estudios geográficos*, 67(261), p. 635-672.
- Sierra-Paycha Celio, 2016, La circulation au sein de l'espace résidentiel de la famille. Le cas des familles de migrants colombiens en Espagne, *Revue européenne des migrations internationales*, 32(vol. 32-n°1), p. 183-209. DOI : 10.4000/remi.7591
- Sierra-Paycha Célio, 2016, Les dynamiques du champ migratoire colombo-espagnol en temps de crise : ré-émigrations ou migrations de retour ?, *Autrepart*, N° 77(1), p. 143-164.
- Simon G., 1976, Une approche du petit commerce étranger en France: exemple des commerçants tunisiens, p. 10.

- Simon G., 1981, Réflexions sur la notion de champ migratoire international., *Hommes et Terres du Nord*, 1(1), p. 85-89. DOI : 10.3406/htn.1981.1667
- Simon G., 1985, Migrations internationales de travail et mutations urbaines dans le monde arabe, *Les Annales de la Recherche Urbaine*, 25(1), p. 88-95. DOI : 10.3406/aru.1985.1151
- Simon G., 1995, *Géodynamique des migrations internationales dans le monde*. Presses universitaires de France.
- Simon G., 2006, Migrations, la spatialisation du regard, *Revue européenne des migrations internationales*, 22(2), p. 9-21.
- Simon G., 2015, *Dictionnaire des migrations internationales: approche géohistorique*. Colin.
- Simon P., 1993, Les quartiers d'immigration: «ports de première entrée» ou espaces de sédentarisation? L'exemple de Belleville, *Espace Populations Sociétés*, 11(2), p. 379-387.
- Simon P., 1995, La société partagée. Relations interethniques et interclasses dans un quartier en rénovation. Belleville, Paris XXe, *Cahiers internationaux de sociologie*, p. 161-190.
- Simon P. J., 1993, ethnique, *Pluriel recherches, vocabulaire historique et critique des relations inter-ethniques*, (1), p. 51-63.
- Simon P. J., 1994, Ethnicité, *Pluriel recherches, vocabulaire historique et critique des relations inter-ethniques*, (2), p. 14-20.
- Simon-Lorière H., 2014, Conditions de vie et projets migratoires des réfugiés libériens à Conakry (Guinée) et Accra (Ghana), *Carnets de géographes*, (7). Repéré à <https://journals.openedition.org/cdg/490>
- Smith M. P., 1999, Transnationalism and the City, in *The Urban Moment: Cosmopolitan Essays on the Late-20th-century City*. Sage, p.119-139.
- Smith M. P., 2005, Transnational urbanism revisited, *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 31(2), p. 235-244.
- Solana M., Morén Alegret R. et De Miguel V., 2002, L'estudi de la migració a Catalunya des de la Geografia i la Demografia (1975-2000), *Documents d'Anàlisi Geogràfica*, 41, p. 145-164.
- Solé C., Parella S. et Alarcón A., 2009, El autoempleo de las trabajadoras inmigradas.?' Una alternativa a la discriminación laboral, *Cuadernos de Relaciones Laborales*, 27(1), p. 171-200.
- Stébé, J. M., et Marchal, H., 2009, *Traité sur la ville*. Paris.
- Stébé J.-M. et Marchal H., 2009, *Traité sur la ville*. PUF, 786 p.
- Stock M., 2006, L'hypothèse de l'habiter poly-topique: pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles, *EspacesTemps.net*.
- Streiff-Fenart J., 1999, Construction d'un réseau de parenté transnational : une étude de cas d'immigrés tunisiens dans le sud de la France, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 15(3), p. 45-61. DOI : 10.3406/remi.1999.1691

- Tapada-Berteli T. et Arbaci S., 2011, Proyectos de regeneración urbana en Barcelona contra la segregación socioespacial (1986-2009): ¿Solución o mito?, *ACE: Architecture, City and Environment*, 6(17), p. 187-222.
- Tapada-Berteli, T. et Arbaci S., 2011, Proyectos de regeneracion urbana en Barcelona contra la segregacion socioespacial (1986-2009): ¿solución o mito?, *ACE: Architecture, City and Environment*. DOI : 10.5821/ace.v6i17.2534
- Tapia S. de, 1996, Echanges, transports et communications : circulation et champs migratoires turcs, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 12(2), p. 45-71. DOI : 10.3406/remi.1996.1066
- Tarrius A, 2009, Intérêt et faisabilité de l'approche des territoires des circulations transnationales (pp. 43-51), *G. Cortès y Faret, L. Les circulations transnationales. Lire les turbulences migratoires contemporaines. Paris: Armand Colin*.
- Tarrius Alain, 1995, Naissance d'une colonie : un comptoir commercial à Marseille, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 11(1), p. 21-52. DOI : 10.3406/remi.1995.1442
- Tarrius Alain, 1996, Territoires circulatoires des migrants et espaces européens, *in Mobilités et ancrages. Vers un nouveau mode de spatialisation ?L'harmattan. Paris*.
- Tarrius Alain, 2001, Le lien social fort comme préalable à la réussite économique, *Journal des anthropologues. Association française des anthropologues*, (84), p. 111-144. DOI : 10.4000/jda.2592
- Tatjer M., 2003, L'ampliació del camp migratori barceloní, *L'Avenç: Revista de història i cultura*, (277), p. 32-38.
- Ter Minassian H., 2012, Patrimonialisation et gentrification: le cas de Barcelone, *Cahier Construction politique et sociale des territoires*, (1), p. 49-58.
- Thiers-Quintana J. et Gil-Alonso F., 2020, Dinàmiques residencials de la immigració llatinoamericana a les metròpolis de Barcelona i Madrid: canvis de tendències durant l'expansió, la crisi i la postcrisi, *Documents d'anàlisi geogràfica*, 66(1), p. 57-82.
- Torres F., Montesinos E. G., Esteban F. O., Ferré A. M., Castro A. M., Moraes N., Cánovas A. P. et Martínez R. V., 2015, *Crisis, inmigración y sociedad*. Talasa Ediciones, SA, 189 p.
- Torres Perez F. et Monsell Lierne M., 2020, Les Roms roumains à « El Cabanyal » (Valence) : politique urbaine, migrations et logement, *in Penser les migrations: pour repenser la société*. Tours, Presses universitaires François-Rabelais, p.281-295.
- Toubon J.-C. et Messamah K., 1990, Coexistence et confrontation dans un quartier pluri-ethnique: le cas de la Goutte d'Or, *Sociétés contemporaines*, 4(1), p. 37-50.
- Tuan Y.-F., 2006, *Espace et lieu, la perspective de l'expérience*Infolio. Paris, 219 p.
- Vargas Ribas C., 2018, La migración en Venezuela como dimensión de la crisis, *Pensamiento propio*, 47., p. 91-128.
- Varrel A., 2009, « Back to Bangalore ». Le retour, une étape de la circulation des migrants indiens les plus qualifiés, *in Les circulations transnationales. Lire les turbulences migratoires contemporaines*Armand Colin Geneviève Cortes et Laurent Faret. Paris, p.199-209.

- Varrel A., 2013, L'émergence d'un marché transnational de l'immobilier indien, *Autrepart*, (4), p. 233-246.
- Velasco-Graciet H., 2007, Le Petite Italie, quartier italien de Montréal, *M@ ppemonde (En ligne)*, (86).
- Verdugo G., 2011, Logement social et ségrégation résidentielle des immigrés en France, 1968-1999, *Population*, 66(1), p. 171-196. DOI : 10.3917/popu.1101.0171
- Vitores A., Peñaranda M. C., Martínez L. M., Muñoz-Justicia J. et Íñiguez-Rueda L., 2012, El impacto tecnológico sobre los procesos migratorios: los locutorios, ¿ sólo espacios tecnológicos?, *Psicología & Sociedad*, 24(3), p. 662-673.
- Vono de Vilhena D. et Bayona i Carrasco J., 2010, El asentamiento residencial de los latinoamericanos en las principales ciudades españolas (2001-2009), *Notas de población*.
- Weber S., 2000, Les immigrés originaires des pays de l'est dans l'agglomération romaine, *Mélanges de l'école française de Rome*, 112(1), p. 431-439. DOI : 10.3406/mefr.2000.4716
- Weber S., 2010, Comprendre la mobilité, réinterroger l'intégration, *Revue Projet*, HS 01(7), p. 14-23. DOI : 10.3917/pro.hs319.0014
- Zapata-Barrero R., 2011, La gouvernance de l'immigration en Catalogne : d'où venons-nous, où en sommes-nous et où allons-nous ?, *Migrations Societe*, N° 134-135(2), p. 69-82.
- Zimmermann B., 2013, Parcours, expérience (s) et totalisation biographique. Le cas des parcours professionnels, *Ertul, S./Melchior, J.-Ph./Widmer, E.(dir.): Travail, santé, éducation. Individualisation des parcours sociaux et inégalités*, Paris: L'Harmattan, p. 51-61.

# Annexes

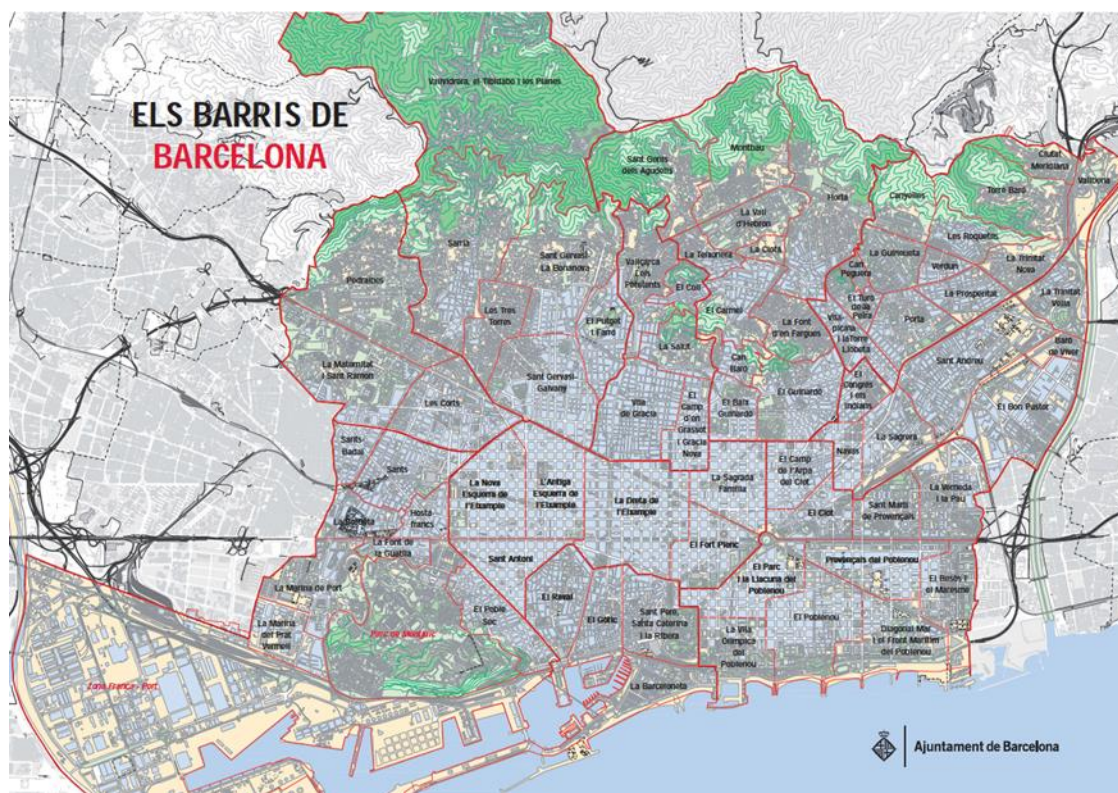
Annexe 1 Tableau synoptique des récits de vie utilisés dans ce volume

	Programme financeur	Date des entretiens	Contexte et lieu d'entretien	Nom anonymisé	Parcours migratoire
1	THESE	de 1994 à 1996	Travailleur précaire dans l'agriculture, l restauration	Ibrahima	Ibrahima est mon élève pendant l'année durant laquelle je suis bénévole comme prof d'espagnol dans une association d'une commune périurbaine de Barcelone. C'est à travers lui que je rencontre les autres hab. d'origine gambienne de la commune. Il insiste en 1996 pour que je rende visite à sa famille en Gambie lors d'un séjour au Sénégal. Lui ne peut pas se déplacer à ce moment là car il n'a pas de papiers. je le perdrais de vue à la fin des années 1990.
2	THESE	de 1994 à 1996	Travailleur précaire dans l'agriculture, l restauration	Abdoulaye	Abdoulaye a été berger dans sa jeunesse sénégalaise. Il connaissait bien la Gambie car il vivait dans une région limitrophe. Nous ne saurons jamais sa trajectoire migratoire complète, lors d'un entretien informel il évoque la Libye où il aurait vécu mais ne souhaite pas en parler. Il arrive seul, à 25 ans environ dans le village où réside une communauté gambienne (originaire de Suttukunding), d'une centaine de personnes.
3	PICS IMITMA	de 2007 à 2017	Employée à domicile, chez elle ou chez son employeur	Elvira	Arrive de Cochabamba pour rejoindre son mari et plusieurs familles de son entourage en 2005, ses enfants en 2006. elle a d'abord travaillé "cama dentro" pour finalement choisir de travailler à l'heure dans plusieurs familles. Je la suis depuis 2007.
4	PICS IMITMA	novembre 2007	Entre Metro Via Julia y metro trinitat nove y metro nuevo roquetes	Lluís	Homme de 38 ans, né et vivant à Guayaquil. Il a travaillé dix ans dans une banque sans études et lors de la crise de 1999, sa banque a fermé. Comme il n'avait pas de diplôme, il ne parvient pas à trouver un autre emploi. Il arrive à Barcelone en 1999 pour rejoindre un oncle de sa femme. Il a perdu son emploi un mois avant.
5	PICS IMITMA	mai 2009	Insitut secondaire Barris besos		Commentent leur vie dans le quartier besos
6	PICS IMITMA	novembre 2007	Dans un bar du quartier Besos	Claudia	Née en 1965 à Guayaquil. Femme de 44 ans qui tient un bar équatorien dans le quartier Besos i Maresme. Elle est allée à l'univrit jusqu'à l'âge de 21 ans. Elle est restée d'abord une année avec son mari à Madrid en 2002 puis est venue en 2003 rejoindre une amie qui vit à Hospitalet. Elle a d'abord gardé ses enfants jusqu'à pouvoir louer le bar. Elle s'est séparée de son mari en 2005 et vit seule avec ses deux enfants qui sont arrivés en 2004. Elle a vécu dans deux appartements différents à Barcelone.
7	PICS IMITMA	mai 2009	Esplugues de Llobregat	Thomas	il a 38 ans et est né à Guayaquil. Il était opérateur systèmes dans une banque là-bas. il vient en 2002 rejoindre sa femme qui est là depuis 1999 et qui vit chez sa patronne à Sarria. Ensuite elle a laissé cet emploi et ils s'installent ensemble dans un appartement. Depuis qu'il a les papiers, il a de bons emplois, mais là avec la crise il ne gagne plus que 850 €. Il complète son revenu en livrant des pizzas. Ils ont acheté sur plan un appartement dans une résidence avec piscine à Guayaquil. Il leur reste juste les meubles à acheter.
8	PICS IMITMA	juillet 2007	Prêtre paroisse Sant Pauli de Nola		Arrivé dans la paroisse douze ans auparavant il s'est vite mobilisé pour accueillir les migrants sans papiers ; il a connu dans un autre quartier l'immigration interne dans la paroisse où il travaillait.
9	PICS IMITMA	mai 2009	Quartier besos	Izan	Izan nous est présenté par le responsable de l'association de voisins du quartier Besos i Maresme. Il est très actif et très connu dans le quartier, comme propriétaire de commerces et appartements.
10	PICS IMITMA	août 2010	Restaurant El illimani, calle Llobregat, 70 Hospitalet. Métró Collblanc.	José et Gorgina	Ils ont racheté un restaurant à Hospitalet, et semblent connaître une certaine réussite. Ils ont des titres de séjour et circulent entre les deux pays. Ils ont un réseau très dense en Espagne et en Argentine et sont très entrepreneurs pour entretenir le folklore bolivien.
11	ANR METAL	juillet 2005	Barcelone	Mateo	Jeune colombien qui retrouve après la mort de son père des insignes de sa période militaire en Espagne et partira découvrir le pays de ses ancêtres. Il est parti en Galice sur les traces de son père, puis rejoint des amis à Barcelone.
12	ANR METAL				Femme de 32 ans, a vécu mariée dernière étape à Barcelone depuis 2007.
13	ANR METAL	mai 2009	Barcelone/L'hospitalet	Adrian	Il est à Hospitalet avec sa compagne catalane. Il nous parle des lieux que fréquentent les Colombiens de la zone caféière, très différents culturellement: "Les Boliviens ont surgi d'un coup dans la commune et ont tout de suite ouvert un restaurant dans le local d'un coiffeur dominicain qui ne marchait pas bien. Ils ont refait le local et ça marche très bien maintenant".
14	ANR METAL				Femme de 37 ans, séparée. A Barcelone entre 1996-2001 et Londres en 2002 ; habitante de la zone de la Perseverancia (quartier San Diego).
15	ANR METAL	juin 2009	Bar centro commercial Glories, Barcelona	José Maria	Il est fils d'un ménage interviewé à la Candelaria. Arrivé en 2002, à l'âge de 18 ans pour étudier l'économie. Il vit dans le quartier El clot, après 7 appartements.
16	ANR METAL	juin 2009	Dans le bureau diagonal mar, Barcelona	Juan Claudio	C'est un architecte arrivé avec sa femme en 2000 après être tombé amoureux de la ville. Il travaillait à la municipalité de Bogota mais c'était la crise là-bas. Ils n'avaient pas fini de payer leur appartement mais ils sont restés quand même et ont finalement réussi à le vendre pour acheter dans le quartier de Diagonal mar. Il emploie Valerio dans son cabinet et continue de travailler avec lui dix ans plus tard quand nous l'interviewons.

	Programme financeur	Date des entretiens	Contexte et lieu d'entretien	Nom anonymisé	Parcours migratoire
17	ANR METAL	juin 2009	Dans le bureau diagonal mar, Barcelona	Valerio	entretien et matrice biographique repris dix ans plus tard. Cf prog APUMAL
18	CIMORE	mai 2014	Croissant rouge à Médenine Tunisie	Jean	Quitte le Congo en 2008 avec l'une de ses filles âgée de dix ans pour le Tchad. Après deux ans à Ndjamena (squat de Guantanamo) et chez un employeur dont il reconstruit la maison, il réussit à financer son départ en Libye. Il est kidnappé par des passeurs et esclavagisé. Il se libère à la faveur de la guerre, passe quelques mois à Benghazi puis Tripoli d'où il tente une traversée dramatique et sera ramené au centre du Croissant Rouge à Médenine où nous faisons sa connaissance.
19	APUMAL	juin 2016	Edificio Maruri	Emilia	Elle a 31 ans, est arrivée de Melipilla en 2015, directement dans ce quartier. Elle partage son appartement avec son conjoint, sa fille et un ami locataire officiel, pour l'instant elle n'a que des emplois précaires.
20	APUMAL	juin 2016	Edificio Maruri	Mateo	Il a 34 ans, il est arrivé d'Antofagasta avec ses parents à l'âge de 14 ans. Il résidait à Maipu. À 31 ans, il prend son indépendance et vit dans un appartement dans le centre puis devient propriétaire d'un appartement de deux chambres dans l'immeuble de la rue Maruri. Il étudie (magister) et travaille ce qui lui a permis d'accéder au crédit immobilier.
21	APUMAL	juin-16	Edificio Maruri	Natalia	Santiagoueña de 33 ans, née dans un quartier de banlieue (Las Condes) dans un immeuble de l'armée. Elle a arrêté les études quand est né son premier enfant lorsqu'elle avait seize ans. Elle a eu différents emplois, actuellement travaille stable chez Brinks, quartier Independencia.
22	APUMAL	octobre 2017		Jorge	Jorge est vénézuélien ; il est parti de là-bas vers Trinidad Tobago puis à Quito. C'est là qu'il rencontre sa femme, qui est de Medellin. Il a une sœur à Alicante en Espagne depuis 6 mois ; son père aussi était venu travailler 2 ans avec un frère mais il a retrouvé du boulot au Vénézuéla et est reparti. Son frère vit en Toberin dans le nord (calle 160). Hector travaillait en Colombie pour une entreprise d'exploration pétrolière, mais il a été licencié fin 2015. Sa femme vend divers produits cosmétiques et vêtements à domicile tout en s'occupant des trois enfants. Ils ont déménagé environ 6 fois dans Bogota pour se rapprocher des emplois ; là il veut se fixer ici car c'est bien situé et tranquille. Il paie 1 million 300 000 pour 104 m <sup>2</sup> et trois chambres. Il a gardé des amis dans le nord, il y retourne jouer au foot (vers le centre commercial Santa Fe). Sa fille va à l'école Luna Park (privée) qui va bientôt fermer officiellement en raison du non-respect des normes anti-sismiques. Elle va changer pour aller à « La consolata », il y a déjà les enfants de son ami qui vit à proximité (un ami vénézuélien avec qui il a monté une affaire qui n'a pas marché). Actuellement, il travaille avec son cousin vénézuélien dans un négoce de réfrigération. Le fils du cousin arrive bientôt pour les aider dans cette affaire familiale.
23	APUMAL	octobre 2017	Dans un café en bas de chez lui	Juan	Bijoutier à la retraite né en 1935 à Restrepo dans la maison construite par son père sur un lot fourni par la municipalité dont il était employé. Il est ensuite parti résider dans les années 50 dans la maison où il réside encore, et qui est celle de la famille de sa femme, calle 13 sur, et qui faisait face à des pâturages. Il a vécu quelques années aux Etats-Unis puis il est revenu, laissant là-bas sa famille et celle de sa femme. Une partie est revenue s'installer dans le quartier même il y a quelques années.
24	APUMAL	octobre 2017	Manzana 2.03	Hernan	Una hermana vive en Madrid desde hace veinte años, viene a visitarlas cada tres años más o menos. El vivió 15 años en Madrid pero también en Alicante, Valencia y Cartagena trabajando con Colombianos y Equatorianos; los dos últimos años por culpa de la crisis se fue a Nimes como empleado, siempre de peluquería, de unos españoles que salieron también por la crisis (visito Tarrascon y Avignon, le gustó mucho). El está esperando como volver a marchar con su prima o su hermana de Madrid. De momento, los hermanos de Madrid les ayudan económicamente porque aca está muy duro.
25	APUMAL	août 2019	sortie terrain avec le groupe	Nicolas	Nicolas se joint à nous avec une autre étudiante car ils proposent une action sociale au quartier de Ciudad Bolivar un atelier autour d'une activité d'atelier lecture avec des enfants. Cette personne a passé trois ans (de 13 à 15 ans) dans son enfance à Rubi dans la banlieue de Barcelone, il allait à l'école publique et a eu beaucoup de difficultés pour apprendre le catalan. Il est retourné dans cette ville avec Walter et son beau-père est toujours là-bas. Nous avons son contact pour éventuellement faire un entretien. Il estime qu'il y a un retour de l'engagement social local pour les jeunes en Amérique latine. c'est pour cela qu'il est venu au taller de proyeccion social de Walter , les gens qui ont besoin d'une action vont le voir et ils forment des projets ensemble.
26	APUMAL	septembre 2019	A l'université Nationale	Valerio	Enquêté une première fois en 2009 à Barcelone pendant l'enquête METAL. Nous reprenons sa biographie à partir de cette date. Il a vécu 14 ans à Barcelone. En 2013, il est revenu pour travailler à l'université nationale à Bogota, et sa femme catalane est restée à Barcelone.



Annexe 2 : Toponymie des quartiers de Barcelone et Hospitalet de Llobregat



Annexe 3 : corpus des matériaux du programme APUMAL

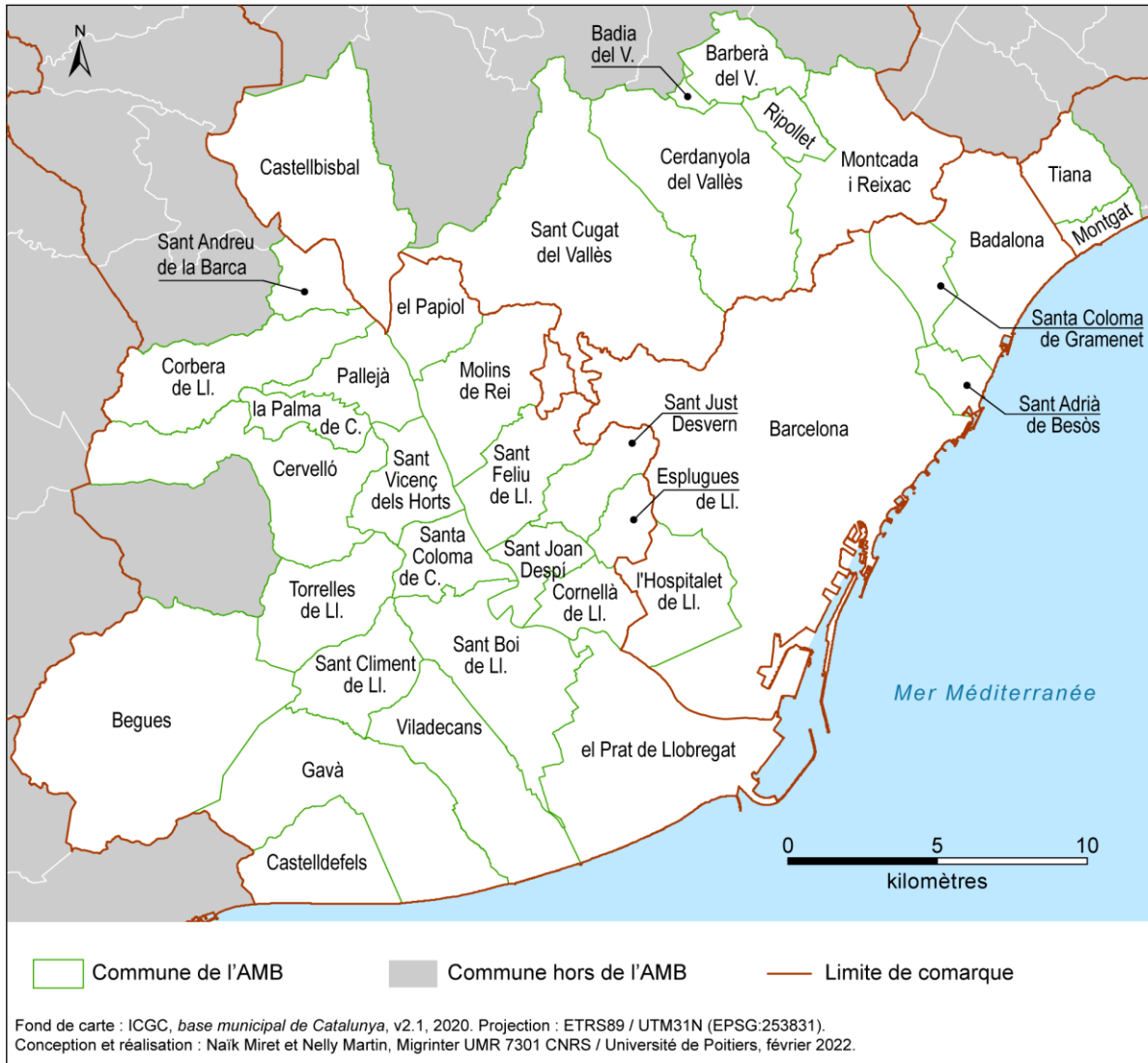
	<b>BOGOTA *</b> <b>Zona METAL Gustavo Restrepo</b>	<b>BUENOS AIRES **</b> <b>Villa Lugano</b>	<b>SANTIAGO ***</b> <b>Zona METAL Recoleta - Independencia</b>
<b>Équipes locales</b>	Angelica CAMARGO (Universidad Externado) Harold Cordoba (Universidd Pedagogica) Nicolás Cuervo,(U. Sergio Arboleda) Amparo DE URBINA, (Universidad Externado) Thierry Lulle (CIDS, Universidad Externado) Hernando Saenz (Universidad Santo Tomas) Gina SIERRA, EHESS – (U. Externado)	Denise BRIKMAN, sociologa, UBA Natalia COSACOV, sociologa, UBA Maria Mercedes DI VIRGILIO, sociologa, UBA Mariana MARCOS, sociologa y demografa, UBA Mercedes NAJMAN, sociologa, UBA Lucas RAMIREZ, geografo Javier SERRANO, historiador	Claudia CARRILLO, sociologa, U. Chile Yasna CONTRERAS, geografa, U.Chile Gonzalo GHIO, politologo, U. Chile Natalia RAMIREZ, geografa, U. Chile Nicolás MONTOYA, geografa, U Chile Marcela TAPIA, geografa, U. Arturo Prat
<b>Missions françaises en Amérique latine (financement)</b>			
<b>Mission 1</b>	W. Berthomière : 27 août – 10 sept 2016 (Ambassade de France en Colombie) F. Dureau : 27 août – 10 sept 2016 (Ambassade de France en Colombie)	W. Berthomière : 31 mars-13 avril 2017 F. Dureau : 27 mars-13 avril 2017	W. Berthomière : sept. 2015 (ECOS) G. Le Roux : sept. – oct. 2015 (ECOS)
<b>Mission 2</b>	F. Dureau : 8 – 20 oct 2017 (U. Externado) N. Miret : 8 – 20 oct 2017 (U. Externado, Migrinter)	G. Le Roux : 25 oct – 9 nov 2017	T. Lulle : juin 2016 (Migrinter) N. Miret : juin 2016 (ECOS)
<b>Mission 3</b>	M. Bertrand : 1 – 30 avril 2018 (ECOS) F. Dureau : 1 – 15 avril 2018 (ECOS)	F. Dureau : 25 nov – 7 déc 2018 (PICS) N. Miret : 25 nov – 7 déc 2018(PICS, Migrinter)	M. Bertrand : 30 oct – 27 nov 2017 (ECOS) F. Dureau : 29 oct – 14 nov 2017 (ECOS et FONDECYT)
<b>Mission 4</b>	C. Sierra Paycha : : 22 août – 5 septembre 2019 (ECOS) N. Miret : 22 août – 5 septembre 2019 (ECOS)		
<b>Production d'information en lien avec les logements METAL 2009</b>			
	<i>METAL : 9 logements avec entretiens approfondis en 2009 (6 îlots)</i> 92 questionnaires ménages (351 individus) dans 19 îlots (et enquêtes biographiques antérieures : 1993)	<i>Pas d'enquête METAL 2009</i> <i>Enquête biographique réalisée par M.M. Di Virgilio en 2002-4 dans le cadre de sa thèse de doctorat.</i> <i>Enquête biographique réalisée en 2016 : adaptation du questionnaire METAL 2009, 100 questionnaires par strate ; 14 entretiens approfondis.</i>	<i>METAL : 14 logements avec entretiens approfondis en 2009 (11 îlots)</i> 132 questionnaires ménages (425 individus)

<b>Enquête « Suivi METAL et transformation des logements »</b>	<b>Septembre 2016</b> : 8 ré-enquêtés de 2009 par TL (non enregistrés → résumé à partir de notes) + 1 actualisé par FD et WB auprès des nouveaux occupants. <b>Aout 2019</b> : entretiens avec 2 ménages des îlots	<i>En cours</i> : deuxième passage (entretiens) auprès de personnes enquêtées en 2002-4 par MM Di Virgilio et en 2015 (questionnaire type METAL, financement CONICET). Objectif : 7 logements.	<b>Septembre 2015</b> : 12 logements ré-enquêtés (questionnaire + enregistrement audio)
<b>Fréquentation des espaces publics devant les logements METAL :</b>	<b>Septembre 2016</b> : Photos '5mn devant' 9 logements	-	<b>Septembre 2015</b> : Photos '5mn devant' 14 logements : Photographies de la rue à gauche puis à droite de la porte d'entrée du logement toutes les minutes pendant 5 minutes
<b>Caractérisation fonctionnelle des îlots des logements METAL :</b> Relevé photographique + recensement systématique des activités et du type d'habitat	<b>Septembre 2016</b> : 6 îlots, parcours à pied autour de l'îlot avec prises de vue à intervalle régulier <b>Octobre 2017</b> : vérification sur le terrain des changements identifiés par Camelio Castro et actualisation de la situation en octobre 2017. Prise de photos des changements identifiés <b>Aout 2019</b> : Actualiser en photos le tour de manzanas METAL de Ciudad jardin '(2-03 à 2-04 2-05), dans Ciudad Berna (1-01 2-01) Prise de photos des changements identifiés	-	<b>Septembre 2015</b> : 11 îlots, parcours à pied autour de l'îlot avec prises de vue à intervalle régulier + retour sur place lorsque persistait des doutes/imprécisions Novembre 2017 : actualisation de la caractérisation fonctionnelle des 11 îlots, parcours à pied autour de l'îlot avec prises de vue à intervalles réguliers
<b>Actualisation des recensements de logements et ménages METAL 2009</b>	<b>Octobre-Novembre 2016</b> : actualisation par Camelia Castro (enquêteuse METAL 2009), pour les 19 îlots enquêtés en 2009 dans la zone Gustavo Restrepo (dont les 6 concernés par les entretiens approfondis). <b>Aout 2019</b> <i>Enquête rapide d'actualisation auprès des ménages de la manzana 2.03</i>	-	-
<b>Entretiens spontanés</b>			
	<b>Septembre 2016</b> : 12 entretiens approfondis réalisés, dont 6 enregistrés, auprès d'entrepreneurs et autres travailleurs du secteur du cuir, ancienne habitante, agences immobilières. + entretiens courts, informels, dans la rue ou boutiques, retranscrits dans rapport de mission.	<b>Avril 2017</b> : 4 entretiens approfondis réalisés, dont 3 enregistrés et filmés.	<b>Septembre 2015</b> : 15 enregistrés, 6 videos. Individus rencontrés dans la zone d'enquête dans l'espace public ou dans leur logement. Entretiens enregistrés ou non.
	<b>Octobre 2017</b> : 24 entretiens approfondis réalisés, dont 21 enregistrés, auprès d'habitants et d'acteurs du secteur immobilier.	-	<b>Juin 2016</b> : Entretiens enregistrés de 13 résidents dans immeubles construits après 2009 + 10 entretiens (dont 5 enregistrés) avec acteurs du secteur immobilier

	+ entretiens courts, informels, dans la rue ou boutiques, retranscrits dans rapport de mission. <b>juin 2018</b> : 3 entretiens migrants vénézuéliens <b>Aout 2019</b> : 26 entretiens plus ou moins longs (habitants, commerçants de la calle 13 sur autour de ciudad jardin, et de Ciudad Berna)		<i>Novembre 2017</i> : 6 entretiens approfondis enregistrés, auprès d'habitants et d'acteurs du secteur immobilier. + entretiens courts, informels, retranscrits dans rapport de mission.
<b>Parcours commentés</b>			
Prise de vidéos sur un parcours libre (choisi par l'enquêté) sans intervention des enquêteurs.	<b>Septembre 2016</b> : parcours commentés avec 2 personnes rencontrées près de l'église de Restrepo et habitant à proximité et une ancienne habitante du quartier	<i>Avril 2017</i> : 3 parcours commentés (1 habitante de Piedra Buena, 1 leader de Ciudad oculata, 1 habitante de INTA).	<i>Septembre 2015</i> : Individus rencontrés dans la zone d'enquête ou rendez-vous pris avec des usagers du quartier connus au préalable.
<b>Enquête Usages et perceptions des espaces publics</b>			
	<b>Septembre 2016</b> : enquête par questionnaires (256 renseignés) et observation (prise de notes + photos + quelques vidéos) dans 5 espaces publics de la zone (3 parcs + Marché + Rue de commerces d'articles en cuir), en fin de semaine (2-4 sept. 2016)	<i>2016</i> : adaptation des questionnaires appliqués dans différents projets de Migrinter ; application dans deux espaces publics (la station de train ; l'entrée d'un supermarché), à différents horaires, 3 jours de semaine et le samedi. <i>Avril 2017</i> : enquête par questionnaires (242 renseignés) et observation (prise de notes + photos + vidéos) dans 6 espaces publics de la zone	<i>Novembre 2017</i> : enquête par questionnaires (222 renseignés) et observation (prise de notes + photos + qqes vidéos) dans 4 espaces publics de la zone (Mercado La Vega, Calle Maruri, Plaza Perú, Entrée Clínica Dávila). Rédaction d'un compte-rendu d'observations pour chacun des espaces publics étudiés.
<b>Production d'information sur la zone d'étude et ses environs</b>			
<b>Recensement des chantiers en cours dans la zone d'étude</b>	<b>Octobre 2017</b> : Repérage des immeubles récemment construits ou en cours de construction dans l'ensemble de la zone d'étude, et plus particulièrement dans les 19 îlots METAL et l'ensemble de la Calle 13 sur comprise dans la zone d'étude. <b>Aout 2019</b> : quelques compléments, sans exhaustivité (zone C & D)+ photos	Thèses en cours par les membres de l'équipe -	<i>Septembre 2015</i> : Repérage des grues à distance et parcours à pied dans la zone d'enquête ; Photographies, si possible avec permis de construire ; Cartographie de la localisation et de l'emprise des chantiers. <i>Novembre 2017</i> : Repérage des immeubles en construction ou récemment construits, identifiés lors d'un parcours à pied exploratoire de la zone d'étude et du travail d'actualisation des îlots METAL. + Prise de photographies depuis une tour située à l'angle de Maruri et de Cruz.
<b>Observation des entrées de la zone d'étude</b>	-	-	<i>Septembre 2015</i> , 3 points d'entrée à partir du centre de Santiago, aux ponts des trois avenues principales traversant la zone du sud au nord. Les points d'entrée du quartier ont été photographiés à différentes périodes de la journée : matin, mi- et fin de journée

<b>Transects</b>			
	<b>Septembre 2016</b> : transect NW-SE traversant l'ensemble de la zone d'étude, de la cra 27 à la cra 10, en suivant la Calle 17 et 18 Sur. Photographies le long du transect et entretiens informels avec personnels des commerces ou ateliers, ainsi que personnes présentes dans les espaces publics	<b>Avril 2017</b> : enregistrement video du trajet en bus et en train jusqu'à et depuis Villa Lugano.	<b>Septembre 2015</b> : 3 parcours Nord-Sud aller-retour sur les avenues principales (Independencia, La Paz et Recoleta) et 1 parcours du marché de la Vega au quartier voisin de Bellevista. Prise de vidéo sans commentaires sur l'ensemble du parcours. Pour ce qui concerne les 3 parcours Nord-Sud, chaque avenue a fait l'objet d'une double prise (N-S et S-N).
<b>Cartographie des activités</b>			
	-	-	<b>Septembre 2015</b> , relevés sur le terrain → cartographie simple de la localisation des activités commerciales par grand type selon leur concentration spatiale
<b>Enquête « Activités dans les logements »</b>			
	-	-	<b>Septembre 2015</b> : 9 enquêtés sélectionnés à partir d'un recensement des annonces et des enseignes depuis la rue. Entretiens enregistrés.
<b>Panoramique</b>			
	-	-	<b>Septembre 2015</b> : vue depuis le 24 <sup>e</sup> étage du logement de WB et GLR situé à l'angle des rues San Pablo et Hermanos Amunategui. <b>Novembre 2017</b> : Vue depuis le dernier étage d'une tour située à l'angle de Maruri et Cruz.
<b>Collection de photographies anciennes</b>			
	-	-	<b>2015</b> : Recherche dans les archives du Museo Historico Nacional de Santiago

Annexe 4 : toponymie des communes de l'AMB



Annexe 5 : nombre d'étrangers par quartier et district dans la commune de Barcelone

2. La població estrangera per districtes i barris

4. Evoluó dels estrangers per barris. 2017-2021

Dist.	Barri	2017		2018		2019		2020		2021 (1)			
		No	%	No	%	No	%	No	%	No inclou SDF al barri	% inclou SDF al barri		
<b>BARCELONA</b>													
		288.875	100,0	301.626	100,0	333.516	100,0	360.970	100,0	371.527	100,0	371.527	100,0
1	1. el Raval	23.818	8,3	23.810	8,3	25.067	7,5	25.544	7,1	25.997	7,0	25.997	7,0
1	2. el Barri Gòtic (2)	6.828	2,4	6.893	2,4	7.603	2,3	7.815	2,2	8.216	2,2	8.216	2,2
1	3. la Barceloneta	5.246	1,8	5.357	1,8	5.927	1,8	6.122	1,7	6.339	1,7	6.339	1,7
1	4. Sant Pere, Santa Caterina i la Ribera	9.541	3,3	9.606	3,3	10.427	3,1	10.722	3,0	10.805	2,9	10.805	2,9
5	5. el Fort Pienc (2)	6.671	2,3	6.856	2,3	7.394	2,2	7.871	2,2	8.180	2,2	8.180	2,2
2	6. la Sagrada Família	9.944	3,4	10.539	3,4	11.468	3,4	12.345	3,4	12.872	3,5	12.872	3,5
2	7. la Creu de l'Eixample	9.522	3,3	9.755	3,3	10.668	3,2	11.273	3,1	11.972	3,2	11.972	3,2
2	8. l'Antiga Esquerra de l'Eixample	8.884	3,1	9.320	3,1	10.379	3,1	11.057	3,1	11.439	3,1	11.439	3,1
2	9. la Nova Esquerra de l'Eixample	10.534	3,6	10.848	3,6	11.786	3,5	12.380	3,4	12.441	3,3	12.441	3,3
2	10. Sant Antoni	8.202	2,8	8.437	2,8	9.085	2,7	9.732	2,7	9.949	2,7	9.949	2,7
3	11. el Poblet Sec-AE  Parc Montjuïc	12.381	4,3	12.422	4,3	13.472	4,0	13.835	3,8	14.211	3,8	14.211	3,8
3	12. la Marina del Prat Vermell-AE  Zona Franca	96	0,0	106	0,0	131	0,0	167	0,0	198	0,1	198	0,1
3	13. la Marina de Port	4.297	1,5	4.655	1,5	5.216	1,6	5.555	1,5	5.574	1,5	5.574	1,5
3	14. la Font de la Guàrdia	2.021	0,7	1.987	0,7	2.206	0,7	2.265	0,6	2.306	0,6	2.306	0,6
3	15. Hortafranca	3.526	1,2	3.716	1,2	4.020	1,2	4.198	1,2	4.306	1,2	4.306	1,2
3	16. la Bordeta	2.440	0,8	2.528	0,8	2.936	0,9	3.089	0,9	3.134	0,8	3.134	0,8
3	17. Sant Sadurn de Noya	4.119	1,4	4.231	1,4	4.668	1,4	5.024	1,4	5.288	1,4	5.288	1,4
3	18. Sant Andreu	6.611	2,3	6.695	2,3	7.374	2,2	8.199	2,3	8.247	2,2	8.247	2,2
4	19. les Corts (2)	4.922	1,7	5.222	1,7	5.759	1,7	6.153	1,7	6.149	1,7	6.149	1,7
4	20. la Maternitat i Sant Ramon	2.705	0,9	2.837	0,9	3.058	0,9	3.279	0,9	3.407	0,9	3.407	0,9
4	21. Pedralbes	2.118	0,7	2.138	0,7	2.188	0,7	2.234	0,6	2.201	0,6	2.201	0,6
5	22. Vallvidrera, el Tibidabo i les Planes	669	0,2	685	0,2	746	0,2	734	0,2	745	0,2	745	0,2
5	23. Sant Joan de Vilatorrada	3.181	1,1	3.346	1,1	3.617	1,1	3.727	1,0	3.767	1,0	3.767	1,0
5	24. les Tres Torres	1.578	0,5	1.593	0,5	1.709	0,5	1.758	0,5	1.797	0,5	1.797	0,5
5	25. Sant Gervasi-la Bonanova (2)	2.819	1,0	2.810	1,0	3.111	0,9	3.362	0,9	3.410	0,9	3.700	1,0
5	26. Sant Gervasi-Galvany	5.926	2,1	6.027	2,1	6.456	1,9	6.751	1,9	6.868	1,8	6.868	1,8
5	27. el Poble Nou i el Fanal	3.840	1,3	3.995	1,3	4.367	1,3	4.874	1,4	4.855	1,3	4.855	1,3
6	28. Valldor de la Guàrdia	2.101	0,7	2.235	0,7	2.417	0,7	2.655	0,7	2.788	0,8	2.788	0,8
6	29. el Coll	1.065	0,4	1.107	0,4	1.215	0,4	1.382	0,4	1.474	0,4	1.474	0,4
6	30. la Salut	1.689	0,6	1.819	0,6	2.038	0,6	2.169	0,6	2.266	0,6	2.266	0,6
6	31. la Vila de Gràcia (2)	10.244	3,5	10.402	3,5	11.351	3,4	12.035	3,3	12.352	3,3	12.352	3,3
6	32. el Camp d'en Grassot i Gràcia Nova (2)	4.644	1,6	4.862	1,6	5.327	1,6	5.612	1,6	5.812	1,6	6.465	1,7
7	33. el Baix Guinardó	3.485	1,2	3.692	1,2	3.967	1,2	4.255	1,2	4.456	1,2	4.456	1,2
7	34. Can Baró	1.269	0,4	1.311	0,4	1.528	0,5	1.670	0,5	1.715	0,5	1.715	0,5
7	35. el Guinardó	5.061	1,8	5.431	1,8	6.000	1,8	6.474	1,8	6.595	1,8	6.595	1,8
7	36. la Font d'en Fargues	541	0,2	625	0,2	692	0,2	819	0,2	853	0,2	853	0,2
7	37. el Carmel	4.339	1,5	4.772	1,5	5.385	1,6	6.043	1,7	6.478	1,7	6.478	1,7
7	38. la Teixonera	1.580	0,5	1.647	0,5	1.883	0,6	2.141	0,6	2.207	0,6	2.207	0,6
7	39. Sant Genís dels Agudells	910	0,3	1.053	0,3	1.265	0,4	1.435	0,4	1.464	0,4	1.464	0,4
7	40. Montbau	589	0,2	644	0,2	709	0,2	807	0,2	827	0,2	827	0,2
7	41. la Vall d'Hebron	530	0,2	533	0,2	550	0,2	611	0,2	650	0,2	650	0,2
7	42. la Cloïa	65	0,0	82	0,0	95	0,0	109	0,0	108	0,0	108	0,0
7	43. Horta (2)	2.610	0,9	2.688	0,9	3.048	0,9	3.296	0,9	3.291	0,9	4.642	1,2
8	44. Vilapicina i la Torre Llobeta	3.364	1,2	3.534	1,2	3.923	1,2	4.181	1,2	4.216	1,1	4.216	1,1
8	45. Porta (2)	3.356	1,2	3.627	1,2	4.150	1,2	4.447	1,2	4.469	1,2	6.962	1,9
8	46. el Turó de la Peira	3.235	1,1	3.403	1,1	3.650	1,1	4.026	1,1	4.103	1,1	4.103	1,1
8	47. Can Peguera	177	0,1	205	0,1	244	0,1	259	0,1	247	0,1	247	0,1
8	48. la Guineueta	1.213	0,4	1.264	0,4	1.481	0,4	1.643	0,5	1.741	0,5	1.741	0,5
8	49. Canyetes	303	0,1	323	0,1	407	0,1	461	0,1	449	0,1	449	0,1
8	50. les Roquetes	3.230	1,1	3.424	1,1	3.817	1,1	4.053	1,1	4.131	1,1	4.131	1,1
8	51. Verdun	2.309	0,8	2.454	0,8	2.748	0,8	2.972	0,8	3.097	0,8	3.097	0,8
8	52. la Prosperitat	3.875	1,3	4.221	1,3	4.454	1,3	4.749	1,3	4.853	1,3	4.853	1,3
8	53. la Trinitat Nova	1.363	0,5	1.544	0,5	1.759	0,5	1.877	0,5	1.870	0,5	1.870	0,5
8	54. Torre Baró	500	0,2	522	0,2	549	0,2	575	0,2	601	0,2	601	0,2
8	55. Ciutat Meridiana	2.950	1,0	3.193	1,0	3.433	1,0	3.635	1,0	3.716	1,0	3.716	1,0
8	56. Vallbona	171	0,1	186	0,1	211	0,1	229	0,1	240	0,1	240	0,1
9	57. la Trinitat Vella	2.801	1,0	2.917	1,0	3.206	1,0	3.382	0,9	3.387	0,9	3.387	0,9
9	58. Baró de Viver	292	0,1	324	0,1	371	0,1	392	0,1	427	0,1	427	0,1
9	59. el Bon Pastor (2)	1.409	0,5	1.554	0,5	1.714	0,5	1.849	0,5	1.907	0,5	3.023	0,8
9	60. Sant Andreu	4.390	1,5	4.589	1,5	4.966	1,5	5.648	1,6	5.824	1,6	5.824	1,6
9	61. la Sagrera	3.594	1,2	3.838	1,2	4.226	1,3	4.568	1,3	4.636	1,2	4.636	1,2
9	62. el Congrés i els Indians	1.869	0,6	1.946	0,6	2.253	0,7	2.439	0,7	2.436	0,7	2.436	0,7
9	63. Neva	3.154	1,1	3.278	1,1	3.560	1,1	3.835	1,1	3.894	1,0	3.894	1,0
10	64. el Camp de l'Arpa del Clot	6.345	2,2	6.724	2,2	7.472	2,2	8.143	2,3	8.365	2,3	8.365	2,3
10	65. el Clot	3.913	1,4	4.097	1,4	4.376	1,3	4.679	1,3	4.710	1,3	4.710	1,3
10	66. el Parc i la Llacuna del Poblenou	3.298	1,1	3.424	1,1	3.658	1,1	3.845	1,1	3.886	1,0	3.886	1,0
10	67. la Vila Olímpica del Poblenou	1.558	0,5	1.565	0,5	1.701	0,5	1.817	0,5	1.919	0,5	1.919	0,5
10	68. el Poblenou	5.995	2,1	6.158	2,1	6.777	2,0	7.258	2,0	7.556	2,0	7.556	2,0
10	69. Diagonal Mar i el Front Marítim del Poblenou	2.527	0,9	2.634	0,9	2.706	0,8	2.781	0,8	2.935	0,8	2.935	0,8
10	70. el Besòs i el Maritim (2)	5.661	2,0	5.984	2,0	6.658	2,0	6.884	1,9	7.004	1,9	9.296	2,5
10	71. Provençals del Poblenou	2.899	1,0	3.068	1,0	3.468	1,0	3.748	1,0	3.779	1,0	3.779	1,0
10	72. Sant Martí de Provençals	3.244	1,1	3.298	1,1	3.601	1,1	3.825	1,1	4.023	1,1	4.023	1,1
10	73. la Verneda i la Pau	3.310	1,1	3.655	1,1	3.980	1,2	4.259	1,2	4.414	1,2	4.414	1,2
	SDF	3.209	1,1	3.356	1,1	3.689	1,1	4.133	1,1	4.216	1,1	4.216	1,1

(1) Pel 2019, els residents sense domicili fix (SDF) s'han distribuït als Centres de Serveis Socials de l'Ajuntament -un per cada districte- on estan adscrits. Es mostra també la distribució sense aquest col·lectiu per poder establir comparacions amb anys anteriors.

(2) Barris on s'han distribuït els residents sense domicili fix.

Nota: sense domicili fix (SDF). Població que degut que no pot demostrar un domicili de residència se li assigna un domicili dels centres de serveis socials de l'Ajuntament on estan adscrits.



Annexe 6 : Population par lieu de naissance dans les communes de l'AMB en 2020

NOM_COMMUNE	Catalunya	Resta d'Espanya	Estranger	Total
Badalona	138636	42720	41810	223166
Barcelona	939881	262329	461972	1664182
Begues	5665	898	737	7300
Castellbisbal	9228	2180	1131	12539
Castelldefels	37002	12023	18435	67460
Cervelló	6688	1507	882	9077
Corbera de Llobregat	10724	2067	2091	14882
Cornellà de Llobregat	48332	22029	19575	89936
Esplugues de Llobregat	26438	11451	9261	47150
Gavà	30206	9587	7264	47057
Hospitalet de Llobregat, l'	126037	56134	87211	269382
Molins de Rei	19598	3892	2450	25940
Montcada i Reixac	23841	6546	6416	36803
Montgat	8919	1817	1464	12200
Pallejà	8403	2148	1071	11622
Papiol, el	3036	685	451	4172
Prat de Llobregat, el	40987	15504	8894	65385
Ripollet	24964	8013	6202	39179
Sant Adrià de Besòs	23334	6964	7149	37447
Sant Andreu de la Barca	17654	6043	3872	27569
Sant Boi de Llobregat	53377	19401	11722	84500
Sant Climent de Llobregat	3369	557	234	4160
Sant Cugat del Vallès	65173	10651	17153	92977
Sant Feliu de Llobregat	29630	10179	5658	45467
Sant Joan Despí	22133	7612	4522	34267
Sant Just Desvern	13097	2612	2961	18670
Santa Coloma de Cervelló	6546	1160	562	8268
Santa Coloma de Gramenet	59832	27888	32723	120443
Barberà del Vallès	22268	7564	3502	33334
Sant Vicenç dels Horts	19293	5817	3158	28268
Cerdanyola del Vallès	37072	12778	8005	57855
Tiana	7330	957	658	8945
Torrelles de Llobregat	4925	680	468	6073
Viladecans	43828	15360	8009	67197
Badia del Vallès	8574	3627	1214	13415
Palma de Cervelló, la	2315	384	293	2992



## Table des figures

Figure 1 : Le champ migratoire : une interprétation des effets spatiaux de la mondialisation migratoire .....	12
Figure 2 : Le champ migratoire.....	15
Figure 3 : Le blason de la famille Miret (station de métro Arc de Triomf).....	20
Figure 4 : Un espace de vie transnational familial .....	23
Figure 5 : « La maison du migrant », can Miret à Sant Antoni de Vilamajor.....	26
Figure 6 : La représentation du champ migratoire et de l'espace relationnel selon Roger Béteille (1981).....	49
Figure 7 : Les résidents d'origine andine et étrangère en Espagne (2002 à 2020).....	56
Figure 8 : Les « paqueterias » boliviennes et péruviennes.....	58
Figure 9 : Autres symboles de l'industrie de la circulation .....	59
Figure 10 : La matrice biographique de Valerio.....	71
Figure 11 : Nuage de mots réalisé par les étudiants de troisième année de licence.....	93
Figure 12 : Le commerce illégal de carburant de contrebande sur la route de Médénine .....	97
Figure 13 : Le marché de Ben Gardane et le dynamisme de la construction .....	98
Figure 14 : Le centre d'accueil du croissant rouge à Médénine et le camp de Choucha à proximité .....	99
Figure 15 : Les revenus par habitant à Barcelone par districts en 2018.....	135
Figure 16 : Les revenus par habitant à Barcelone par section censitaire en 2018.....	137
Figure 17 : Barcelone, la métropole dans le millefeuille administratif de l'Espagne des autonomies.....	140
Figure 18 : L'Aire Métropolitaine de Barcelone dans l'organisation du peuplement en Catalogne en 2020 .....	140
Figure 19 : Les revenus par habitant dans l'Aire métropolitaine de Barcelone .....	142
Figure 20 : Une autre image de la ségrégation à Barcelone : chômage et taux d'analphabétisme .....	144
Figure 21 : La géographie résidentielle des personnes nées à l'étranger dans l'AMB en 2018	145

Figure 22 : L'évolution des indices de dissimilarité (Duncan, 1955) pour certains groupes d'immigrés entre 1947 et 2011 à Barcelone (données selon le lieu de naissance).....	147
Figure 23 : La part des principaux pays de naissance dans la population étrangère des sections censitaires de l'AMB en 2018 .....	148
Figure 24 : La morphologie du bâti à Barcelone à la fin du XIX <sup>ème</sup> siècle (1890).....	154
Figure 25 : La composition de l'évolution démographique dans la ville de Barcelone 1834-2010 .....	155
Figure 26 : La croissance de la population étrangère à Barcelone de 1986 à 2009 .....	157
Figure 27 : La redistribution du peuplement en Catalogne de 2000 à 2020 .....	158
Figure 28 : La polarisation métropolitaine des populations immigrées .....	160
Figure 29 : La population migrante dans les principales villes de la Région Métropolitaine de Barcelone en 2020 .....	160
Figure 30 : Trajectoire contextuelle de Barcelone.....	162
Figure 31 : Un parking transformé le dimanche en terrain de hand ball par les Equatoriens de Valence.....	175
Figure 32 : Un stand de signature de pétitions contre Evo Morales à Hospitalet.....	178
Figure 33 : Le quartier Restrepo à Bogota .....	183
Figure 34 : Le quartier de la Chimba à Santiago .....	184
Figure 35 : Restrepo : un quartier au bâti hétérogène.....	185
Figure 36 : La Chimba, un quartier au bâti hétérogène .....	185
Figure 37 : Les différents types morphologiques du quartier Gustavo Restrepo.....	186
Figure 38 : La décoration atypique de certains commerces du quartier de Restrepo.....	194
Figure 39 : Les zones enquêtées à Bogota et la verticalisation .....	196
Figure 40 : Un exemple du changement à l'intérieur d'un îlot de la calle 13 Sur.....	196
Figure 41 : Les permis de construire et la population étrangère par îlot à La Chimba.....	198
Figure 42 : Les annonces des nouveaux programmes immobiliers dans les zones de régénération urbaine.....	200
Figure 43 : Les expressions de l'ethnicité et de son rejet dans le quartier de La Chimba.....	204
Figure 44 : L'un des immeubles des nouveaux résidents enquêtés, c. Marruri.....	204

Figure 45 : Un quartier fermé dans une zone d’habitat informel à Quilmes (Buenos Aires) ....	208
Figure 46 : Mes périodes de terrain à Barcelone.....	211
Figure 47 : La localisation des zones d’étude à Barcelone.....	212
Figure 48 : La morphologie du bâti des quartiers intermédiaires .....	213
Figure 49 : Trajectoires contextuelles des quartiers péricentraux.....	214
Figure 50 : Les lieux de résidence des migrants colombiens enquêtés en 2009 .....	214
Figure 51 : Les principales nationalités dans les quartiers de Sagrada Familia, El Clot et Camp de l’Arpa en 2021 .....	215
Figure 52 : Les traces du passé populaire du district de Sant Marti.....	217
Figure 53 : Les principales nationalités dans les quartiers rénovés de Poblenou en 2021 .....	218
Figure 54 : Trajectoire contextuelle du Centre ancien de Barcelone (district Ciutat Vella) .....	220
Figure 55 : Les principales nationalités dans les quartiers anciens du centre en 2021.....	221
Figure 56 : Les associations anti expulsions et anti spéculation immobilière dans le quartier Raval.....	223
Figure 57 : La morphologie des quartiers anciens d’Hospitalet de Llobregat.....	224
Figure 58 : La population bolivienne par section censitaire de la commune d’Hospitalet de Llobregat en 2018.....	225
Figure 59 : Trajectoire contextuelle des noyaux de faubourg populaire des communes de banlieue.....	226
Figure 60 : Le bâti de faubourg populaire de la fin du XIX <sup>ème</sup> siècle à Hospitalet et Santiago...	227
Figure 61 : La densification du bâti dans les noyaux anciens à Bogota et Barcelone.....	228
Figure 62 : Les images de l’entreprenariat bolivien à La Torrassa et Collblanc de 2008 à 2010 .....	230
Figure 63 : Autres origines dans le commerce ethnique à Hospitalet .....	231
Figure 64 : L’élargissement du commerce ethnique à Hospitalet en 2019.....	234
Figure 65 : Une nouvelle étape de la rénovation urbaine à Hospitalet de Llobregat .....	234
Figure 66 : Le grand ensemble de Bellvitge à Hospitalet.....	237
Figure 67 : Trajectoire contextuelle des quartiers de grands ensembles .....	237

Figure 68 : La situation et la morphologie du quartier du Besós .....	239
Figure 69 : Les principales nationalités dans les quartiers de Besós et ses voisins en 2021 ...	242
Figure 70 : Les sous-locations dans un immeuble de propriétaires pakistanais en 2007 .....	243
Figure 71 : « Black matter around global ». Tag sur la façade de l'immeuble ravagé par le feu à Badalona en 2020.....	258
Figure 72 : L'image de campagne de la république inclusive.....	260

### **Table des annexes**

Annexe 1 Tableau synoptique des récits de vie utilisés dans ce volume .....	281
Annexe 2 : Toponymie des quartiers de Barcelone et Hospitalet de Llobregat .....	283
Annexe 3 : corpus des matériaux du programme APUMAL.....	284
Annexe 4 : toponymie des communes de l'AMB.....	288
Annexe 5 : nombre d'étrangers par quartier et district dans la commune de Barcelone .....	289
Annexe 6 : étrangers par lieu de naissance dans l'ensemble de l'AMB.....	290

# Table des matières

<b>Avant-propos</b> .....	<b>4</b>
<b>Introduction générale</b> .....	<b>8</b>
<b>I Chapitre 1 : Le champ migratoire comme espace de vie transnational</b> .....	<b>14</b>
<b>I.1 La dimension temporelle de la constitution des champs migratoires</b> .....	<b>18</b>
I.1.1 La constitution d'un espace migratoire familial .....	20
I.1.2 La dimension transgénérationnelle des ressources spatiales.....	28
<b>I.2 La reconfiguration des champs migratoires comme expression de la mondialisation</b> .....	<b>30</b>
I.2.1 La réversibilité des flux .....	33
I.2.2 La ramification des flux .....	38
<b>I.3 L'expérience collective du champ : un espace de vie multiséculaire</b> .....	<b>41</b>
I.3.1 L'espace social du champ .....	41
I.3.2 Le champ migratoire : un système de lieux .....	48
I.3.3 Les circulations : le champ migratoire comme mode de vie .....	52
<b>I.4 Conclusion du chapitre 1</b> .....	<b>61</b>
<b>II Chapitre 2 : Les trajectoires individuelles : du monde aux lieux</b> .....	<b>64</b>
<b>II.1 Le parcours biographique : se centrer sur l'individu</b> .....	<b>68</b>
II.1.1 Le parcours migratoire .....	73
II.1.2 La trajectoire résidentielle .....	81
II.1.3 Les échelles de la mobilité individuelle et leur transmission .....	89
<b>II.2 Le parcours : ancrage(s) transitoires et multiples</b> .....	<b>92</b>
II.2.1 Les lieux de passage comme lieux-relais .....	95
II.2.2 Les lieux d'origine : entre idéalisation et ressource .....	103
II.2.3 Les villes d'installation .....	107
<b>II.3 L'habiter en migration : globaliser les expériences spatiales</b> .....	<b>110</b>
II.3.1 La notion de l'habiter en migratologie.....	112
II.3.2 Observer les pratiques pour comprendre l'habiter.....	115
II.3.3 L'Habiter en un lieu : exportation des formes d'inscription urbaine .....	117
<b>II.4 Conclusion du chapitre 2</b> .....	<b>121</b>
<b>III Chapitre 3 : Les lieux habités : la géographie urbaine revisitée par l'expérience migratoire</b> .....	<b>125</b>
<b>III.1 Une lecture par les structures urbaines : focale sur Barcelone</b> .....	<b>131</b>
III.1.1 L'analyse des processus de concentration résidentielle à Barcelone.....	134
III.1.2 Les dynamiques de peuplement.....	152
III.1.3 Conclusion du 3.1 .....	164
<b>III.2 Un contrepoint nécessaire : la « petite fabrique urbaine »</b> .....	<b>165</b>
III.2.1 Les productions urbaines des modes d'habiter en migration .....	167

III.2.2	Le Changement urbain produit par les habitants : l'apport des terrains latino-américains.....	181
III.2.3	Conclusions du 3.2 .....	209
<b>III.3</b>	<b>Une relecture du lieu barcelonais par l'habiter en migration .....</b>	<b>210</b>
III.3.1	Les quartiers péricentraux de classes moyennes .....	212
III.3.2	Les quartiers anciens : une continuité dans l'accueil.....	219
III.3.3	Les quartiers de grands ensembles : des centralités multiethniques récentes.....	236
III.3.4	Conclusion du III.3 .....	244
<b>III.4</b>	<b>Conclusion du chapitre 3 .....</b>	<b>246</b>
<b>Conclusion générale : Quand les immigrés et les migrants habitent et fabriquent la ville</b>		
	<b>250</b>	
	<b>Observer les effets des modes d'habiter sur les lieux .....</b>	<b>251</b>
	<b>Définir les trois âges de l'habiter en migration .....</b>	<b>253</b>
	<b>Réintroduire les politiques publiques dans la fabrique urbaine .....</b>	<b>255</b>
<b>IV</b>	<b>Bibliographie.....</b>	<b>261</b>
<b>Annexes 281</b>		
	<b>Table des figures .....</b>	<b>291</b>
	<b>Table des annexes.....</b>	<b>294</b>
	<b>Table des matières.....</b>	<b>295</b>

## Droits d'auteurs

---

Cette création est mise à disposition selon le Contrat :

« **Attribution-Pas d'Utilisation Commerciale-Pas de modification 3.0 France** »

disponible en ligne : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/fr/>



## **La fabrique urbaine au prisme de l'expérience migratoire transcalaire**

Le mémoire présenté articule deux champs de la géographie et des sciences sociales : la migratologie et l'urbanologie. Il transpose les acquis du premier champ sur la compréhension des lieux urbains. Plusieurs études de cas sont étudiées pour mettre au jour les apports de l'habiter en migration dans des villes espagnoles et latino-américaines. Le mémoire décrit l'expérience de migrations dans sa transcalarité. Dans un premier temps, il observe la constitution du champ migratoire ibérique sur le temps long à échelle mondiale. Les modalités de sa constitution, de son organisation sociale et de son fonctionnement géographique sont évoquées à partir de la littérature francophone et hispanophone. Dans un second temps, le mémoire décrit l'expérience individuelle dans cet espace de vie multiséculaire à partir de différents exemples issus de différents programmes de recherche. L'habiter en migration est décrit à partir des trajectoires résidentielles et migratoires, les pratiques d'ancrages, l'évolution des représentations durant les parcours de vie. Enfin dans un troisième temps les villes de Barcelone, Bogota et Santiago du Chili sont au centre de la réflexion. L'organisation socio-spatiale de Barcelone et les différentes productions urbaines des groupes migrants sont décrites à partir des travaux de l'auteur et d'un état de la littérature. Pour les villes latino-américaines, l'analyse se focalise à l'échelle micro de la compréhension de la fabrique urbaine, à travers l'analyse des dynamiques des acteurs-habitants et de leurs trajectoires de mobilités dans deux quartiers péri-centraux. Enfin, quatre types de quartiers barcelonais sont analysés en croisant les différentes approches exposées. L'habiter en migration des individus suivis tout au long du mémoire est analysés dans la diversité de ses effets dans chaque quartier.

**Champ migratoire, Fabrique urbaine, Barcelone, Bogota, Santiago.**

## **The urban fabric through the prism of the transcalary migratory experience**

The thesis presented here articulates two fields of geography and social sciences: migratology and urbanology. It transposes the achievements of the first field on the understanding of urban places. Several case studies are studied in order to bring to light the contributions of migrant living in Spanish and Latin American cities. The thesis describes the experience of migration in its transcalarity. First, it observes the constitution of the Iberian migratory field over time on a global scale. The modalities of its constitution, its social organization and its geographical functioning are evoked from the French and Spanish-speaking literature. In a second step, the dissertation describes the individual experience in this multi-sited living space based on different examples from different research programs. The way of 'living in migration' is described from the residential and migratory trajectories, the modes of anchoring and the evolution of representations during the life courses. Finally, in the third part, the cities of Barcelona, Bogota and Santiago de Chile are the focus of the author's thoughts. The socio-spatial organization of Barcelona and the different urban productions of migrant groups are described based on the author's work and a review of the literature. For Latin American cities, the analysis focuses on the micro level of understanding the urban fabric, through the analysis of the dynamics of actors-inhabitants and their mobility trajectories in two pericentral neighborhoods. Finally, four types of Barcelona neighborhoods are analyzed by crossing the different approaches presented. The 'living in migration' of the individuals followed throughout the thesis is analyzed in the diversity of its effects in each neighborhood.

**Migration field, Urban Factory, Barcelona, Bogota, Santiago.**